Dans le laboratoire fictionnel du politique : normes des corps, normes sociales

Manon Grand

▶ **To cite this version:**

Manon Grand. Dans le laboratoire fictionnel du politique : normes des corps, normes sociales. Littératures. Université d'Angers, 2022. Français. NNT : 2022ANGE0034 . tel-03940634

HAL Id: tel-03940634
https://theses.hal.science/tel-03940634

Submitted on 16 Jan 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

THESE DE DOCTORAT DE

L'UNIVERSITE D'ANGERS

ECOLE DOCTORALE N° 595
Arts, Lettres, Langues
Spécialité : *Littératures comparées*

Par
Manon GRAND

Dans le laboratoire fictionnel du politique

Normes des corps, normes sociales

Thèse présentée et soutenue à l'Université d'Angers, le 30/09/2022
Unité de recherche : 3L.AM
Thèse N° : 190400

Rapporteurs avant soutenance :

Jean-Louis HAQUETTE, Professeur, Université de Reims Champagne-Ardenne
Zoé SCHWEITZER, Maîtresse de conférences HDR, Université Jean Monnet Saint Etienne

Composition du Jury :

Président :	Guy DUCREY	Professeur, Université de Strasbourg
Examinateur :	Karl ZIEGER	Professeur émérite, Université de Lille
Dir. de thèse :	Anne-Rachel HERMETET	Professeure, Université d'Angers
Co-encadrante de thèse :	Isabelle TRIVISANI-MOREAU	Maîtresse de conférences, Université d'Angers
Co-encadrante de thèse :	Sophie SOCCARD	Maîtresse de conférences, Le Mans Université

L'auteur du présent document vous autorise à le partager, reproduire, distribuer et communiquer selon les conditions suivantes :

- Vous devez le citer en l'attribuant de la manière indiquée par l'auteur (mais pas d'une manière qui suggérerait qu'il approuve votre utilisation de l'œuvre).
- Vous n'avez pas le droit d'utiliser ce document à des fins commerciales.
- Vous n'avez pas le droit de le modifier, de le transformer ou de l'adapter.

Consulter la licence creative commons complète en français :
http://creativecommons.org/licences/by-nc-nd/2.0/fr/

Ces conditions d'utilisation (attribution, pas d'utilisation commerciale, pas de modification) sont symbolisées par les icônes positionnées en pied de page.

REMERCIEMENTS

J'adresse d'abord ma gratitude à mes directrices de thèse, Mesdames Anne-Rachel Hermetet, Isabelle Trivisani-Moreau – qui a également été ma directrice de mémoire en Master 1 et 2 – et Sophie Soccard, pour leurs conseils, leur démarche scientifique et leurs encouragements durant tout mon parcours de doctorat.

Je remercie également Mme Fiona McIntosh-Varjabédian et Monsieur Bertrand Guest, membres de mon comité de suivi de thèse, pour leur aide.

Je remercie Madame Joëlle Vinciguerra pour son suivi administratif.

Je remercie enfin Madame Combe, Madame Hamard, et ma famille, pour leur soutien.

Sommaire

INTRODUCTION

PREMIERE PARTIE : DES ROMANS AUX CORPS QUI DEFIENT LES NORMES

1. Le mixte : Deux catégories, homme-femme et humain-animal. Essai de typologie.
1.1. Typologie homme-femme
1.1.1. Décrire les corps hors-norme : quelles proportions de masculin et de féminin dans ces organismes ?
a) XVII^e^ et XVIII^e^ siècles : une physionomie sexuelle décrite de manière peu explicite
b) XX^e^ et XXI^e^ siècles : des corps davantage décrits
1.1.2. Nommer et désigner les corps hors-norme
1.2. Typologie humain-animal
1.2.1. Décrire les corps hors-norme : proportions d'humanité et d'animalité dans les organismes décrits
a) Un seul corps, pour partie humain, pour partie animal
b) Un corps en deux entités, l'une à forme humaine et l'autre à forme animale
1.2.2. Nommer et désigner les corps hors-norme
2. La question du degré de conscience
2.1. Un degré de conscience présenté comme supérieur à l'humain
2.2. Identité entre être hors-norme et humain
2.3. Consciences animales
3. L'humain, l'espèce et Dieu
3.1. Origine et création des peuples hors-norme : Une recherche de sens
3.1.1. Une Genèse revisitée
a) Foigny et Casanova : l'hypothèse pré-adamique
b) Paltock : vers l'androgyne platonicien ?
c) Pullman : Adam, Ève et leurs dæmons
3.1.2. Le recours à la science
a) L'hypothèse pré-transformiste de Rétif de la Bretonne
b) Aux XX^e^ et XXI^e^ siècles : des peuples créés par l'homme
c) Une recherche de sens
3.1.3. Des êtres sans origine
3.2. Les enjeux de la sexualité
3.2.1. Reproduction
a) Un « point aveugle »
b) Un mode de reproduction sous-entendu
c) De rares discours explicites
3.2.2. Désir sexuel
a) L'utopie d'un corps sans désir, garant de l'unité nationale
b) Des corps désirants : un danger pour la collectivité ?

DEUXIEME PARTIE : GENRES HYBRIDES POUR MONDES HYBRIDES

1. Aux sources génériques du corpus : les marques littéraires de deux époques
1.1. Les genres des siècles classiques
1.1.1. L'utopie narrative
1.1.2. La robinsonnade
1.1.3. Le roman d'aventures maritimes (genre qui s'illustre également au XIX^e^ siècle)
1.1.4. Le voyage imaginaire
1.2. Modèles génériques de la période contemporaine
1.2.1. La science-fiction
a) Sous-genres de science-fiction présents dans les romans du corpus
b) Autres sous-genres de science-fiction
1.2.2. Le fantastique
1.2.3. La fantasy
a) Sous-genres de fantasy présents dans les romans du corpus
b) Autres sous-genres de fantasy
2. Des romans au-delà des genres : des œuvres transgénériques

2.1. L'utopie et ses confins
2.1.1. Des utopies aux frontières de la dystopie ?
2.1.2. Des utopies plus incertaines
2.1.3. Les Mulefas de Philip Pullman
2.2. La science-fiction et ses confins
2.2.1. Récits prospectifs et visées scientifiques
2.2.2. Caractéristiques propres à certains auteurs
a) Ursula Le Guin et la science-fiction sociale
b) Philip Pullman et la science-fantasy
c) Carina Rozenfeld et le post-apocalyptique
2.3. La fantaisie et ses confins
2.3.1. Fantasy ou fantaisie ?
2.3.2. Un corpus fantaisiste ?
a) Le rêve du vol
b) L'hermaphrodisme

3. Attrait du lectorat pour l'apparence scientifique des récits

3.1. Des prérequis scientifiques
3.1.1. Rétif de la Bretonne relecteur de Buffon
3.1.2. Casanova et la médecine
3.2. Vulgarisation scientifique et niveaux de lecture
3.2.1. Le Guin et Miéville : des personnages de médiateurs scientifiques
a) Le Guin : un exposé sur la question sexuelle chez les Géthéniens
b) Miéville : la médiation d'Isaac, professeur de sciences
3.2.2. Pullman et Rozenfeld : quel lectorat de destination ?
a) Rozenfeld : un public adolescent
b) Pullman : plusieurs niveaux de lecture pour plusieurs publics

TROISIEME PARTIE : DES CORPS-VOILES, DES CORPS-SIGNES

1. Lier corps hors-norme et perfection de la société : un haut degré d'explication

1.1. Suains, Ong Tot Oppong, les journaux de Portes : des discours *a priori* cohérents
1.1.1. Des statuts faisant autorité
1.1.2. Des propositions *a priori* valides
1.2. Moments où la rhétorique s'enraye
1.2.1. Autoritarisme et syllogismes de Suains
1.2.2. Revirements dans l'analyse de l'Investigatrice
1.2.3. *La Symphonie des abysses* : un problème de temporalité

2. Lier corps hors-norme et perfection de la société : un degré d'explication moindre

2.1. Rétif de la Bretonne : des liens *a priori* éloignés
2.1.1. Un catalogue de phénomènes davantage qu'une étude de sociétés organisées
2.1.2. Un lien entre corps et société dévoilé tardivement
2.2. Miéville et Pullman : des liens modérés, s'exprimant dans un rapport d'opposition entre corps mixte et pouvoir coercitif
2.2.1. *Perdido Street Station* : des corps mixtes soumis à un pouvoir rigide
2.2.2. *A la croisée des mondes* : des corps mixtes que le pouvoir religieux veut normaliser
2.3. Paltock – Casanova : des liens plus faibles
2.3.1. Robert Paltock : une civilisation en attente de l'interventionnisme européen, et semblant peu liée à la nature des corps des hommes volants
2.3.2. Casanova : des corps hermaphrodites transgressifs ?

3. Derrière l'hybride : une question de frontières

3.1. Des corps fermés et rétifs à l'altérité : des sociétés stables mais dystopiques
3.1.1. *La Terre Australe connue*, une perfection étanche
3.1.2. *La Symphonie des abysses*, un Atoll clos
3.2. Des corps partiellement fermés, ouverts à l'altérité : l'affaiblissement du laboratoire politique des peuples hors-norme ?
3.2.1. *Icosaméron*, la question de la multiplication des Européens et de l'influence bénéfique d'Édouard
3.2.2. *Les Hommes-volants*, l'Européen grand ordonnateur
3.3. Des corps et des mondes ouverts : vers deux modèles de société différents

3.3.1. *Perdido Street Station*, ville et corps ouverts aux quatre vents
3.3.2. *La Découverte australe par un homme-volant*, le développement par l'hybridation
3.4. Des corps et des mondes sur la frontière
3.4.1. *À la croisée des mondes*, entre ouverture et fermeture
3.4.2. *La Main gauche de la nuit*, un monde et des corps doubles

CONCLUSION

BIBLIOGRAPHIE

RESUMES DES ŒUVRES

TABLE DES ILLUSTRATIONS

TABLE DES TABLEAUX

Table des abréviations

CASANOVA Giacomo, *Icosameron. Ou Histoire d'Edouard et d'Elisabeth qui passèrent quatre-vingt-un ans chez les Mégamicres, habitants aborigènes du protocosme dans l'intérieur de notre globe*, Paris, Editions François Bourin,1988 [1788]. Abrégé en I.

FOIGNY Gabriel de, *La Terre australe connue (1676)*, éd. Pierre Ronzeaud, Paris, Société des textes français modernes, 1990 [1676]. Abrégé en TAC.

LE GUIN Ursula Kroeber, *The Left Hand of Darkness*, New York, Penguin Books, 2016 [1969]. Abrégé en LHD.

LE GUIN Ursula Kroeber, *La Main gauche de la nuit* [*The Left hand of darkness*], trad. Jean Bailhache, Paris, Robert Laffont, 1971 [1969]. Abrégé en MGN.

MIÉVILLE China, *Perdido Street Station*, New York, The Ballantine publishing group, 2001 [2000]. Abrégé en PSS.

MIÉVILLE China, *Perdido Street Station Tome 1 et 2*, trad. Nathalie Mège, Paris, Fleuve Noir, coll. « Rendez-vous ailleurs », 2003 [2000]. Abrégé en PSS 1 et PSS2.

PALTOCK Robert, *The Life and Adventures of Peter Wilkins*, ed. Christopher Bentley, New York, Oxford University Press, 1990 [1751]. Abrégé en LA.

PALTOCK Robert, *Les Hommes volans ou Les aventures de Pierre Wilkins*, trad. Philippe-Florent de Puisieux, Londres, Veuve Brunet, 1763 [1751], 3 tomes. Abrégé en HV1, HV2 et HV3.

PULLMAN Philip, *His Dark Materials. Northern Lights, The Subtle Knife, The Amber Spyglass*, London, Everyman's library, 2011 [1995-2000]. Abrégé en HDM.

PULLMAN Philip, *À la croisée des mondes. L'intégrale*, trad. Jean Esch, Paris, Gallimard, 2017 [1995-2000]. Abrégé en ACM.

RÉTIF DE LA BRETONNE, Nicolas-Edme, *La Découverte australe par un Homme-volant, ou Le Dédale français ; nouvelle très philosophique, Volume 1-2, et Volume 3-4*, Leïpsick et Paris, 1781. Abrégé en DA1-2 et DA3-4.

ROZENFELD Carina, *La symphonie des abysses* (2 tomes), Paris, Robert Laffont, 2014. Abrégé en SA1 et SA2.

« *Car le comportement le plus étrange, ou le plus aberrant, doit être considéré en tant que fait humain ; on ne le comprend pas si on le considère comme un phénomène zoologique ou un cas tératologique.* »

Mircea Eliade, *Méphistophélès et l'Androgyne*, Paris, Gallimard, 1962, p. 11

Introduction

Dans son ouvrage *Le Corps redressé. Histoire d'un pouvoir pédagogique*[1], dont la première publication date de 1978, Georges Vigarello étudie, d'un point de vue notamment sociologique, les processus de normalisation du corps mou du nouveau-né et de l'enfant vers la verticalité affichée de l'adulte. Celle-ci est inscrite dans sa chair par des siècles de façonnages sociaux et pédagogiques :

> Les pédagogies sont porteuses de préceptes qui donnent au corps une forme et le quadrillent pour le soumettre aux normes plus sûrement encore que la pensée. Images suggérées, gestes esquissés induisent dans le silence positions et comportements, phrases anodines où les mots sans y paraître dessinent un maintien qui masquera une élaboration à demi consciente en même temps que laborieuse ; phrases plus lourdes d'ordres donnés fixant avec une précision analytique ou solennelle les apparences et la tenue. Le corps est le premier lieu où la main de l'adulte marque l'enfant, il est le premier espace où s'imposent les limites sociales et psychologiques données à sa conduite, il est l'emblème où la culture vient inscrire ses signes comme autant de blasons. La rectitude est une dimension privilégiée dans ce foisonnement de figures échangées. Le corps de l'enfant doit être droit. Le maintien est l'objet renouvelé d'une éducation discrète ou insistante de la verticalité[2].

L'obsession commune pour le corps droit, le corps vertical érigé vers le ciel, s'oppose pourtant à la nature même du corps, par essence terre de mutations, d'évolutions ou de de décrépitudes, de hauts et de bas, de largesses et d'étranglements, de contrastes. Corps vagissant et mouvant, en mutations et en croissance, du bébé, de l'enfant et de l'adolescent, corps de l'adulte dont la taille *a priori* se fixe mais dont la forme se modèle encore par le truchement de la grosseur ou la maigreur, la grossesse et l'enfantement, corps en faiblesse du sujet vieillissant, corps meurtri de l'amputé, du malade, corps mixte de l'intersexe, double du siamois : malgré les efforts de normalisation à l'œuvre dans les sociétés occidentales, le corps, berceau du désir sexuel et de la vie, et dernier réceptacle en décrépitude – et donc, toujours en mouvement – après la mort même, semble une entité insaisissable. Il n'est alors pas étonnant de constater que le corps et ses mutations ont été un terrain fertile pour les mythes, les religions, la littérature, du Dieu-serpent Kékrops[3] des Grecs anciens à l'hypothèse préadamiste, en passant par Gwynplaine, homme qui rit de Victor Hugo, la misérable créature de Frankenstein faite de cadavres cousus et revenus à la vie chez Marie Shelley, jusqu'aux avatars contemporains de la science-fiction et de la fantasy : aliens fantasques de Star Wars, elfes éthérés de Tolkien, créatures hermaphrodites de Sturgeon, corps augmentés du transhumanisme.

---

[1] Georges Vigarello, *Le Corps redressé. Histoire d'un pouvoir pédagogique*, Paris, Le Félin, coll. « Histoire et sociétés », 2018 [1978].
[2] *Ibid.*, p. 9.
[3] Voir Laurent Gourmelen, *Kékrops, le roi-serpent. Imaginaire athénien, représentations de l'humain et de l'animalité en Grèce ancienne*, Paris, Les Belles Lettres, 2004. Voir également Denise Fourgous, « L'hybride et le mixte », *Mètis. Anthropologie des mondes grecs anciens*, vol. 8, n°1-2, 1993, p. 231-246.

Nombreuses sont, depuis des millénaires, les œuvres, histoires, légendes qui mettent en scène des personnages au corps anormal, au corps hors-norme. Notre thèse se propose d'analyser des ouvrages issus de sphères culturelles et linguistiques différentes – anglophones et francophones dans notre cas – qui s'inscrivent dans cet imaginaire du corps mixte. L'objectif premier de la recherche était de comparer dans la thèse des ouvrages anglophones et francophones du XVII^{e} siècle à nos jours, dans lesquels les auteurs mettent en scène des personnages au corps hors-norme : par exemple, des hermaphrodites, des hybrides, des géants ou des minuscules, etc., et d'analyser les conséquences de la différence physique sur l'appareil politique dans les sociétés créées par les auteurs. Il nous semblait en effet important de questionner la relation entre une norme physique et une norme sociale, telle qu'elle s'incarne dans un système politique. Notre hypothèse était que l'introduction d'êtres porteurs d'une différence physique agit comme révélateur de la structure d'une société et de ses valeurs. La difficulté principale de ce sujet, l'enjeu en termes de méthodologie et de faisabilité, est bien sûr son ampleur, son envergure : s'il fallait véritablement traiter tous les ouvrages, anglophones et francophones, du XVII^{e} siècle à nos jours, décrivant des personnages au corps hors-norme, cela représenterait un nombre de références potentielles très conséquent. De fait, l'objectif de cette thèse n'est pas de viser l'exhaustivité en relevant toutes les références possibles dans cette thématique, mais bien d'identifier, de localiser les ouvrages ayant eu une importance particulière dans le développement de cet imaginaire politique attaché au corps hors-norme à travers les siècles. En termes de méthode, il a fallu mettre rapidement en place des filtres pour préciser le sujet, sa problématique, et donc les ouvrages pouvant ou non entrer dans le corpus. Malgré ou peut-être à cause de cet enjeu lié au large empan du sujet, le travail de thèse a débuté par une recherche bibliographique très ouverte ; c'est-à-dire l'identification, sans véritable filtre ou différenciation, de tous les titres de romans présentant des corps hors-norme dans la sphère géographique et historique choisie, ce afin d'obtenir un premier « panorama » littéraire, éditorial, de cette question. Plusieurs critères ont été adoptés pour ces recherches bibliographiques liminaires. Afin de circonscrire les investigations initiales autour d'un sujet identifié *a priori* comme susceptible de concerner un grand nombre de titres, les critères suivants ont été appliqués lors de la recherche bibliographique initiale, qui concernerait :

- Uniquement des romans – à l'exclusion notamment des nouvelles[4] ;
- Parus du 1er janvier 1600, début du XVII^{e} siècle, au 20 octobre 2017 – date de début des recherches ;
- Présentant des personnages au corps hors-norme : au départ, tous types d'anomalies ou d'étrangetés ont pu être recherchés, comme des personnages géants ou minuscules, ou encore mi-humains ou mi-machines ;
- Anglophones et francophones ;

[4] À ce titre, l'ouvrage de Guy Costes et Joseph Altairac (dir.), *Rétrofictions. Encyclopédie de la conjecture romanesque rationnelle francophone (2 tomes)*, Paris, Les Belles Lettres, 2018, a été particulièrement utile pour identifier, chez certains auteurs, quels titres concernaient des romans ou au contraire appartenaient à des corpus de nouvelles.

- En littérature générale comme en littérature de jeunesse, ce afin de ne pas exclure d'emblée du champ de recherche, au seul motif de leur lectorat de destination, d'éventuels ouvrages dont l'imaginaire cadrerait avec l'objet d'étude.

Une fois ce large recoupement de références effectué, une première catégorie de corps hors-norme, les hermaphrodites, a d'abord été analysée afin de voir quelles circonscriptions du sujet seraient envisageables dans un type de corps hors-norme donné. En lisant des ouvrages présentant des personnages hermaphrodites, deux axes dans le traitement de cette question par les auteurs se sont très vite dessinés, à savoir :

- D'un côté, des ouvrages mettant en scène des peuples hermaphrodites ; c'est-à-dire des sociétés dans lesquelles tous les citoyens ont un corps bisexué – à l'instar de *La Terre australe connue*, de Gabriel de Foigny, ouvrage français du XVII^{e} siècle, ou *La Main gauche de la nuit* d'Ursula Le Guin, romancière américaine des XX^{e} et XXI^{e} siècle. Souvent ici, le peuple hermaphrodite rencontre un autre peuple dont les autochtones ont un corps humain « normal » ou traditionnel, et des enjeux politiques naissent de cette rencontre : guerres, génocides, ou, au contraire, alliances et cohabitation. Le propos est ici collectif et politique : ces romans mettent en place des laboratoires sociopolitiques basés sur un corps hors-norme commun à un peuple imaginaire.
- D'un autre côté, des ouvrages mettant en scène un personnage, unique, qui se rend compte – souvent à l'adolescence – qu'il est hermaphrodite et a été assigné de force à un genre ou l'autre à sa naissance, à l'instar du roman *Midllesex* de Jeffrey Eugenides, paru en 2003[5]. Le roman retrace alors l'itinéraire individuel de ce sujet découvrant et vivant sa différence physique au sein d'un univers d'identité, dans une société qui ne présente que des corps unisexués. Le levier principal de ces ouvrages n'est ainsi pas le discours politique mais bien l'expérience de l'altérité intrinsèque dans un sujet solitaire, et la souffrance liée à cet état. Le propos est ici individuel et tératologique : ces histoires racontent la destinée d'un individu imaginaire perçu comme monstre par autrui.

De fait, la découverte de ces deux axes de l'imaginaire du corps hors-norme hermaphrodite a permis d'opérer un premier filtre, très important, pour la suite du travail de thèse, c'est-à-dire celui attaché à la notion de collectivité : n'ont donc été pris en compte dans le corpus de thèse que les ouvrages qui présentent des peuples dont les citoyens ont tous un corps hors-norme, à l'exclusion des personnages étant seuls à vivre la différence physique. Cette étape a été capitale, car elle a permis d'éliminer un grand nombre d'ouvrages, dont certains présentent des héros au corps hors-norme iconiques, mais identifiables comme individus isolés prisonniers d'un monde d'identité et non membres d'un groupe social à l'organisation politico-sociale originale, à l'instar de la créature de Frankenstein chez Mary Shelley ou de Quasimodo chez Victor Hugo.

[5] Sur la figure de l'androgyne dans la littérature américaine du XX^{e} siècle, voir Frédéric Monneyron, « Écritures américaines de l'androgyne » *in L'Androgyne dans la littérature*, Paris, Albin Michel, coll. « Cahiers de l'hermétisme », 1990, p. 80-96.

Le corps hermaphrodite a également permis de définir un deuxième filtre pour l'élaboration du corpus. Un des intérêts de ce corps hermaphrodite réside dans sa dualité interne, c'est-à-dire qu'il s'agit bien d'un seul corps, mais capable de renfermer – mais pas toujours de fusionner – deux éléments très différents, voire contraires : ici, le féminin et le masculin. Les romans présentant des hermaphrodites charrient ainsi des questionnements relatifs à l'altérité, bien sûr, mais également à l'hybridité, au mélange, au métissage. Le choix a alors été fait de privilégier, pour la suite du travail de thèse et la constitution du corpus, les ouvrages présentant des peuples dont les citoyens ont un corps hors-norme, ce corps étant doté d'une dualité interne :

- À l'instar de personnages hybrides ou mixtes, humain-animal, humain-machine ;
- À l'exclusion donc des corps hors-norme qui sont dépourvus de cette dualité, comme les géants, les êtres minuscules, ainsi que de nombreux extraterrestres.

Il convenait, à ce stade de la recherche, de s'intéresser à une autre catégorie de corps mixtes, à savoir les physiologies hybrides pour part humaines, pour part animales, afin de voir si celles-ci pouvaient s'articuler avec les corps hermaphrodites. Les résultats ont semblé ici moins uniformes que dans les romans présentant des peuples hermaphrodites. Certains ouvrages semblaient *a priori* se rattacher assez facilement aux enjeux liés à l'humain mi-homme mi-femme : ainsi, le roman *Le Dernier homme* de Margaret Atwood[6] présente un groupe de « nouveaux humains », les Crakers, dont l'ADN est humain, mais emprunte également à certaines espèces animales pour doter le corps, ce corps hors-norme, de capacités spécifiques. Leur créateur, Crake, savant fou moderne, n'a cependant pas conçu ces créatures pour les lancer à la conquête du monde et s'en faire le maître – il ne s'agit pas là de mutants tueurs. Non, en réalité, le corps des Crakers, par ses capacités particulières – vision, mode de digestion, mode de reproduction notamment – leur permet de vivre en paix ; de former une communauté soudée et harmonieuse… comme dans l'utopie hermaphrodite de Foigny. Cependant, d'autres ouvrages présentent des configurations différentes, souvent plus intéressantes que chez Atwood : « petit laboratoire de l'anarchie » au XX^{e} siècle chez China Miéville avec *Perdido Street Station* (2000), aspect plus naturaliste chez Rétif de la Bretonne au XVIII^{e} siècle en France avec la *Découverte australe* et son curieux catalogue de peuples mi- humains mi- animaux inspirés par Buffon.

La comparaison des romans présentant des corps dotés d'une dualité masculin-féminin et ceux comportant une dualité humain-animal a semblé particulièrement cohérente dans la mesure où ces êtres doubles combinent, et tantôt ajoutent, tantôt annulent, des caractéristiques organiques, physiologiques. De fait, l'adjonction d'une autre catégorie de corps hors-norme comportant une dualité interne – celle des créatures mi-humain, mi-machine, ou « hommes augmentés » – est apparue problématique, ce à plusieurs chefs. En effet, ces créatures s'éloignent de l'imaginaire organique pour explorer des notions de progrès technologique avec des représentations de corps dotés de puces électroniques, prothèses, etc. Ces incarnations

[6] Margaret Atwood, *Le Dernier homme*, trad. Michèle Albaret-Maatsch, Paris, Robert Laffont, coll. « Pavillons », 2005 [2003].

fictives du vertige de l'humanité contemporaine face à la proximité et la mainmise de plus en plus intense des nouvelles technologies sur leurs existences sont très nombreuses dans la littérature des XX^e^ et XXI^e^ siècles. La recherche s'intéresse de près à cette littérature de la transhumanité ; de très nombreux ouvrages[7] sont déjà parus à ce sujet. Il semblait de fait plus intéressant, dans le cadre de notre sujet de thèse, d'associer seulement des corps aux dualités internes organiques, à l'exclusion donc des figures humain-machine qui font déjà l'objet de thèses à part entière. De plus, ce type de dualité semble particulièrement caractéristique d'une littérature assez contemporaine alors que les deux autres types de dualités envisagées peuvent concerner des œuvres d'époques différentes. Or cette confrontation d'époques peut être amenée ici comme un des enjeux du sujet, qui amène à se demander si des représentations « physico-politiques » se ressemblent malgré l'écart des temps et répondent en fait aux mêmes enjeux. Un nouveau filtre s'est ainsi décidé pour la constitution du corpus : la dualité organique.

Les romans sélectionnés devaient en outre apparaître comme des laboratoires du politique : un roman présentant un peuple hermaphrodite ou humain-animal sans poser l'enjeu politique ne pourrait rentrer dans le corpus de la thèse. Les romans sont donc supposés rejouer, voire malmener les normes sociales par le biais de nouvelles normes corporelles. La force et l'intérêt du lien existant, dans ces romans, entre corps physique des citoyens, et corps social dans lequel ils vivent était un critère important dans la définition du corpus primaire. Notons par exemple que, dans *l'Utopie* de Thomas More, ouvrage anglais du XVI^e^ siècle, l'auteur imagine une société

---

7 Citons notamment, de manière non exhaustive :
Des ouvrages critiques : Carlos Tello, *Du Postmodernisme au posthumanisme, Littérature et cinéma, Europe, États-Unis, Amérique latine*, Paris, Editions Hermann, coll. « L'évolution des machines », 2021 ; Hélène Machinal, *Posthumains en série. Les détectives du futur*, Paris, PUFR, 2020 ; Jacques Testard et Agnès Rousseau, *Au Péril de l'humain. Les promesses suicidaires des transhumanistes*, Paris, Seuil, 2018 ; Béatrice Jousset-Couturier, *Le Transhumanisme*, Paris, Eyrolles, 2016 ; Jean-Pierre Dickès, *La Fin de l'espèce humaine*, Chiré-en-Montreuil, Editions de Chiré, 2015 ; Brigitte Munier (dir.), *Technocorps. La sociologie du corps à l'épreuve des nouvelles technologies*, Paris, F. Bourin, 2014 ; Luc Ferry, *La Révolution transhumaniste*, Paris, Plon, 2016 ; Despres Elaine (dir.), *PostHumains. Frontières, évolutions, hybridités*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2014 ; Jean-Michel Besnier, *Demain les posthumains. Le futur a-t-il encore besoin de nous ?*, Paris, Hachette, 2012 ; Alexandre Laurent, *La Mort de la mort. Comment la technomédecine va bouleverser l'humanité*, Paris, JC Lattès, 2011.
Des thèses récentes :
Littérature : Houellebecq et Volpi, romanciers posthumanistes ? : Une lecture de deux romans de Michel Houellebecq, *Les particules élémentaires* (1998) et *La possibilité d'une île* (2005), et de la trilogie du XX^e^ siècle de Jorge Volpi, *En busca de Klingsor* (1999), *El fin de la locura* (2003), et *No será la Tierra* (2006) à la lumière du posthumanisme, par Carlos Tello, Thèse de doctorat en Littérature générale et comparée. Histoire et sémiologie du texte et de l'image, Sous la direction de Catherine Coquio et de Karim Benmiloud, Soutenue le 08-11-2019.
Arts plastiques : Le posthumanisme exposé : une étude sociosémiotique du corps extrême dans la culture visuelle, par Zakia Maaouia, Thèse de doctorat en Arts plastiques. Design, études culturelles, Sous la direction de Bernard Darras. Soutenue en 2012, à Paris 1 .
*Philosophi*e : Le paradigme communicationnel : de la cybernétique de Norbert Wiener à l'avènement du posthumain, Sara Touiza Ambroggiani, Thèse de doctorat en Philosophie, Sous la direction de Pierre Cassou-Noguès, Soutenue le 10-11-2018.
Sciences politiques : In the name of posthumanity : visions and justifications of liberal order in contemporary anglophone transhumanism, par Apolline Taillandier, Thèse de doctorat en Science politique, spécialité Sociologie politique comparée, Sous la direction de Jenny Andersson, Soutenue le 28-05-2021.
Des colloques récents : Les transhumanismes et leurs récits en question(s) (Lille, 20-22 juin 2018).
Des œuvres de fiction : James Blish, *Semailles humaines*, trad. Michel Deutsch, Paris, Gallimard, Folio SF, 2006 [1967] ; Paolo Bacigalupi, *La Fille automate* [*The Windup girl*], trad. Sarah Doke, Vauvert : Au Diable Vauvert, 2012 [2009] ; Paolo Bacigalupi, *La Fille-flûte : et autres fragments de futurs brisés* [*Pump six and other stories*], trad. Sara Doke, Julien Bétan, Sébastien Bonnet, Laurent Queyssi, Claire Kreutzberger, Paris, J'ai Lu, 2015 [2008].

parfaite, l'île d'Utopie. Les citoyens y vivent dans le contentement et le bonheur. Mais cette expression idéale de l'harmonie sociale n'a pas spécialement à voir avec les corps des utopiens, qui sont semblables aux nôtres. C'est en effet l'ensemble des préceptes politiques, hiérarchiques, religieux, organisationnels proposés par Thomas More, et son idéal d'un bon Prince, qui permettent l'existence de cette utopie : par exemple, la suppression de la propriété privée et le principe de proportionnalité des peines et des sanctions. Chez Gabriel de Foigny, qui situe son roman dans les mythiques Terres australes, nous avons une tout autre situation. L'auteur imagine ici un peuple dans lequel chaque citoyen est à la fois homme et femme, c'est-à-dire disposant des attributs physiques des deux sexes. Quelles vont en être les conséquences sur l'organisation de la société, ou comment la société va-t-elle s'agencer en fonction de cette donnée physiologique nouvelle ? Ce corps hermaphrodite permet chez Foigny d'effacer la binarité masculin-féminin, et, avec elle, l'ensemble des conflits potentiels ou des relations de dépendance qui lui sont associés. L'harmonie australe se fonde sur ces corps symbiotiques, par ailleurs incarnations physiques d'une unité religieuse par laquelle s'élabore la perfection étatique. Nous retrouvons cet imaginaire lié à une société utopique hermaphrodite chez Ursula Le Guin, au XX^{e} siècle. Les Géthéniens, habitants de la planète Géthen, sont en effet dotés d'un corps bisexué et tranquille, capable là aussi de fonder une société quasimment exempte de violence issue de la binarité masculin-féminin. Les deux « laboratoires » que sont ces romans n'ont bien sûr pas les mêmes questionnements initiaux ni les mêmes réponses, eu égard à leur époque et à leur sphère géographique. Un des objectifs de la thèse serait ainsi d'identifier et mettre au jour la variété des expérimentations politiques en littérature – dans le cadre de fictions présentant des peuples aux corps hors-norme –, et leurs réponses, en fonction du contexte d'écriture, et la manière dont un même imaginaire peut évoluer au fil des époques : l'approche diachronique est donc privilégiée.

A ces prérequis en matière de représentation des corps des personnages s'est associé un dernier filtre ; celui-ci étant en lien direct avec le titre de la thèse : « Dans le laboratoire du politique ». En effet, les romans choisis, en sus de comporter des groupes d'êtres aux physiques hors-norme répondant aux critères précédemment listés, doivent présenter un aspect suffisamment manifeste de laboratoire, c'est-à-dire une capacité à proposer une expérimentation, qu'elle soit politique – fond du roman – et/ou littéraire – style du roman. Cette visée permettrait d'évaluer les évolutions ou mutations génériques opérées entre les XVI^{e} et le XXI^{e} siècles, de l'utopie narrative aux littératures de l'imaginaire[8].

Il semble ici opportun de retracer, d'un point de vue étymologique[9] et historique, les diverses acceptions des termes « hermaphrodite » et « androgyne », ainsi que celles des iconographies artistiques mettant en scène des personnages d'humains-animaux, pour en finir avec la définition du mixte, de la norme, et voir les rapports entre mixité, norme et tératologie, afin

[8] C'est-à-dire : la science-fiction, la fantasy, le fantastique.

[9] Pour les définitions présentées dans cette introduction, voir notamment le *Dictionnaire historique de la langue française*, dir. Alain Rey, Le Robert, 1992, trois tomes.

d'expliciter les grandes notions rattachées au travail de recherche. « Hermaphrodite » est un mot issu du latin *Hermaphroditus*, emprunté au grec *Hermaphroditos*, qui est le nom d'un personnage mythologique formé d'une contraction des patronymes de deux autres divinités, Hermès et Aphrodite. Ce mot fait ainsi référence à un mythe de la Grèce antique impliquant deux personnages : Salmacis et Hermaphrodite. Fils d'Hermès et d'Aphrodite, Hermaphrodite, alors adolescent, se baigne dans le lac de Carie. Dans les eaux de ce lac vit la naïade Salmacis, qui tombe sous le charme du jeune éphèbe, doté de la beauté surnaturelle de ses deux parents. Hermaphrodite repousse ses avances. La naïade en appelle aux Dieux et, étreignant le jeune homme, leur réclame de lui être unie pour toujours. Son appel désespéré est accueilli favorablement par l'Olympe ; Hermaphrodite et Salmacis sont unis en un seul être doté des attributs de chaque sexe :

> Trop insensible amant ! en vain tu te débats,
> Dit-elle, je te tiens : tu n'échapperas pas.
> Fasse le ciel vengeur que jamais rien, barbare,
> Te sépare de moi, ni de toi me sépare !
> La naïade a parlé : ses vœux sont entendus :
> Leurs deux corps à-là-fois unis et confondus,
> Ne sont homme ni femme, et sont les deux ensemble ;
> Et l'un et l'autre sexe en un seul se rassemble.
> Tels deux jeunes rameaux serrés de nœuds étroits,
> Ne forment qu'une tige, et croissent à-la-fois[10].

Dans le personnage se retrouve donc diversement inscrite une dualité, dans son nom d'abord – même si chaque individu résulte de l'union de ses deux parents, il n'est pas commun que ces deux noms soient combinés pour nommer leur enfant – et dans sa propre destinée physique ensuite. Après avoir été métamorphosé, Hermaphrodite demande aux Dieux de faire que tout homme se baignant dans la source se féminise, perde sa virilité et devienne comme lui un demi-homme ; les dieux l'exaucent. Le personnage d'Hermaphrodite est représenté comme un être bisexué, doté d'une poitrine de femme et d'un pénis. Le mot « hermaphrodite » désigne également un être humain doté des deux sexes. Une précision anatomique distingue l'hermaphrodite, qui possède un ovaire et un testicule, du pseudo-hermaphrodite, qui a les glandes génitales d'un sexe et les caractères secondaires de l'autre[11]. L'adjectif s'emploie d'abord pour désigner un animal dès 1562, puis d'un être humain à partir de 1615. C'est aussi à partir de 1615 que l'adjectif « hermaphrodite » s'emploie également pour désigner ce qui est doté d'une ambiguïté, d'une double nature, au-delà des aspects physiologiques[12].

Le mot « androgyne » est emprunté au latin *androgynus*, lui-même pris au grec *androgunos*, de *aner* – « homme » – et *gunê* – « femme ». Il s'emploie comme nom désignant un être humain possédant les organes des deux sexes dès 1555 et comme adjectif dès 1598 pour indiquer ce

---

[10] Ovide, *Métamorphoses*, in *Traduction en vers des Métamorphoses d'Ovide, poème en quinze livres, avec des commentaires, par F. Desaintange*, trad. F. Desaintange, Paris, Deterville, 1800. Ici, nous donnons directement la traduction française.
[11] Voir le *Dictionnaire historique de la langue française*, *op. cit.*, 1992.
[12] *Ibid.*

qui unit l'homme à la femme. Il est repris au XVIII[e] siècle en botanique, puis pour les animaux hermaphrodites en 1803, des êtres humains ayant les caractères des deux sexes en 1841, enfin des choses de nature hybride en 1831[13]. Cette définition ressemble à celle du mot « hermaphrodite » ; de fait, il est assez difficile de séparer strictement ce qui relève d'un terme ou de l'autre. Le mot « androgyne » rappelle cependant un autre mythe, celui de l'androgyne platonicien :

> Mais d'abord, il vous faut apprendre ce qu'était la nature de l'être humain et ce qui lui est arrivé. Au temps jadis, notre nature n'était pas la même qu'aujourd'hui, mais elle était d'un genre différent. Oui, et premièrement, il y avait trois catégories d'êtres humains et non pas deux comme maintenant, à savoir le mâle et la femelle. Mais il existait encore une troisième qui participait des deux autres, dont le nom subsiste aujourd'hui, mais qui, elle, a disparu. En ce temps-là en effet il y avait l'androgyne, un genre distinct qui, pour le nom comme pour la forme, faisait la synthèse des deux autres, le mâle et la femelle. Aujourd'hui, cette catégorie n'existe plus, il n'en reste qu'un nom tenu pour infamant[14].

Ces créatures symbiotiques mêlant l'homme et la femme étaient orgueilleuses et voulurent escalader le ciel pour s'en prendre aux Dieux. Zeus se refusait à les éliminer complètement, car il perdrait le bénéfice des offrandes faites par les hommes. Il trouve alors une autre punition :

> Il me semble, dit-il, que je tiens un moyen pour que, tout à la fois, les êtres humains continuent d'exister et que, devenus plus faibles, ils mettent un terme à leur conduite déplorable. En effet, […] je vais sur-le-champ les couper chacun en deux ; en même temps qu'ils seront plus faibles, ils nous rapporteront davantage, puisque leur nombre sera plus grand[15].

Zeus sépare donc les androgynes en deux entités ; celles-ci, languissant l'une de l'autre, se désespèrent et courent le risque de mourir de faim. Le dieu trouve alors une solution : il place les organes sexuels, jusqu'ici situés sur la face extérieure du corps des androgynes, sur le devant du corps de l'homme et de la femme. Ainsi, ceux-ci s'unissent, rendant possible un engendrement mutuel. La nostalgie de l'état antérieur demeure, et le désir de l'autre est nécessité :

> C'est donc d'une époque aussi lointaine que date l'implantation dans les êtres humains de cet amour, celui qui rassemble les parties de notre antique nature, celui qui de deux êtres tente de n'en faire qu'un seul pour ainsi guérir la nature humaine. Chacun d'entre nous est donc la moitié complémentaire d'un être humain, puisqu'il a été coupé, à la façon des soles, un seul être en produisant deux ; sans cesse donc chacun est en quête de sa moitié complémentaire[16].

Une première différence peut ainsi être marquée entre androgynes et hermaphrodites. L'hermaphrodite renvoie à l'histoire d'une union forcée entre masculin et féminin ; la nymphe Salmacis forçant le jeune Hermaphrodite à s'unir à elle malgré ses refus répétés. Le mot pourrait alors diffuser davantage une notion d'union violente et non consentie, de monstruosité.

---

[13] *Ibid.*
[14] Platon, *Le Banquet*, Paris, GF Flammarion, 1998, P. 114-115. Ici, nous donnons directement la traduction française.
[15] *Ibid.*, p. 116.
[16] *Ibid.*, p. 117.

L'androgyne au contraire fait référence à un état idéal, une symbiose entre les deux sexes – mais un état idéal perdu du fait de l'orgueil de cette espèce androgyne qui a voulu défier les dieux. Le mot « androgyne » en ce sens renverrait, peut-être davantage que l'hermaphrodite, à une notion d'unité, de complétude, et non de mélange, de monstrueux. C'est la thèse que défend Jean Libis, pour qui l'hermaphrodite s'imagine sur le mode de « la cumulation, de la conjonction, de la pro-thèse[17] » quand l'androgyne se pense au contraire sur le mode « de la fusion, de l'immixtion, de la syn-thèse[18]. » Dans l'hermaphrodite, il semble en effet que les morphologies masculines et féminines se combinent, s'ajoutent, et la « connotation tératologique n'est pas loin […][19]. » L'androgyne échapperait à ce statut de monstre, en cela que cette figure proposerait une « fusion adéquate du Masculin et du Féminin[20] » qui aurait « peut-être vocation de Symbole total, au sens où elle se prêterait a priori au jeu circulaire de tous les symboles possibles[21]. »
Anatomiquement, l'hermaphrodite est également un être situé hors de la norme commune. En Grèce antique, les nouveau-nés présentant les deux sexes sont supprimés, car considérés comme « des signes funestes envoyés aux hommes par les dieux pour manifester leur colère et pour annoncer la destruction de l'espèce humaine[22]. » Le fait de posséder les deux sexes pose problème car cela remet en question « toute organisation sociale qui reposait, à cette époque, sur une division stricte des rôles et des fonctions fondées en dernière instance sur la différence sexuelle[23]. » Peu à peu le degré d'acceptation s'améliore et les hermaphrodites sont considérés comme des anomalies médicales davantage que des présages funestes. Diodore de Sicile plaide ainsi, en ce qui concerne l'hermaphrodisme, pour une erreur de la nature, qu'il est possible de corriger chirurgicalement afin de donner à la personne opérée une place dans la société. Le regard sur ces êtres doubles a changé, comme l'indique Pline l'Ancien dans son *Histoire Naturelle* :

> Il naît aussi des êtres, qui participent des deux sexes : nous les appelons hermaphrodites ; jadis, on les appelait androgynes et on les considérait comme des prodiges, aujourd'hui, au contraire, comme une source de plaisir[24].

A cette époque déjà, les deux termes peuvent être employés successivement pour désigner les mêmes êtres. Malgré cette évolution, la coprésence des deux sexes dans un seul corps reste en marge :

> Cette marginalisation explique pourquoi les termes « androgyne » ou « hermaphrodite » furent considérés comme des attributs infamants accolés au nom de ceux qui, dans la société, refusaient de tenir le rôle traditionnel

[17] Jean Libis, « L'Androgyne et le Nocturne », in *L'Androgyne*, Paris, Albin Michel, coll. « Cahiers de l'Hermétisme », 1986, p. 12.
[18] *Ibid.*, p. 12.
[19] *Ibid.*, p. 13.
[20] *Ibid.*, p. 13.
[21] *Ibid.*, p. 13.
[22] Luc Brisson, *Le Sexe incertain. Androgynie et hermaphrodisme dans l'Antiquité gréco-romaine*, Paris, Les Belles Lettres, coll. « Vérité des mythes », 1997, p. 9.
[23] *Ibid.*, p. 13.
[24] Pline l'Ancien, *Histoire Naturelle Livre VII*, éd. et trad. Robert Schilling, Paris, Les Belles Lettres, 2003, p.49. D'après Luc Brisson, *Le Sexe incertain. Androgynie et hermaphrodisme dans l'Antiquité gréco-romaine*, *op. cit.*, p. 18.

> d'homme ou de femme et pourquoi la bisexualité[25] prit une place essentielle dans la mythologie[26].

Nous notons ici que les deux termes, « androgyne » et « hermaphrodite », semblent encore être employés tous deux pour désigner les êtres possédant les deux sexes, sans distinction bien définie. Ces êtres sont hors-norme et n'appartiennent pas au monde de la Cité civilisatrice et normative :

> Qu'ils aient été exterminés, considérés comme des êtres souffrant d'une malformation anatomique ou tenus pour des phénomènes, les êtres dotés des deux sexes ne trouvèrent leur place dans aucune société antique, parce qu'ils constituaient un écart plus ou moins menaçant à la norme, qui impliquait entre les sexes une différenciation biologique claire fondant une différenciation des rôles non seulement dans les relations sexuelles, mais aussi dans les différentes tâches sociales[27].

Luc Brisson présente également l'assimilation, dans l'Antiquité, entre androgynie, hermaphrodisme et homosexualité. Cette dernière n'est pas interdite à cette époque ; cependant, les relations sexuelles sont réglementées selon une dualité stricte : l'homme endosse le rôle actif quand la femme tient le rôle passif. Ce qui pose problème, ce n'est donc pas l'homosexualité en elle-même, mais l'homme homosexuel passif – ou la femme homosexuelle active, mais l'homosexualité féminine, si elle n'est pas strictement interdite, reste non recommandée. Dès lors, est assimilé à un androgyne l'homosexuel passif ou la femme homosexuelle prenant le rôle actif ; en un sens, le masculin prenant les prérogatives du féminin et vice-versa. De même, dans la répartition des rôles sociaux, l'homme est guerrier quand la femme tient le foyer : refuser cette répartition des rôles, c'est encore être assimilé à un androgyne. D'ailleurs, « le terme « androgyne » qualifie déjà, dans l'Athènes du IV^{e} siècle av. J.-C., l'homme qui a fait preuve de lâcheté[28]. »

Michel Foucault, dans ses *Cours au Collège de France*, indique que les hermaphrodites au Moyen-Âge sont revenus en disgrâce. Il existe notamment des cas d'hermaphrodites exécutés en raison de leur nature double. C'est le cas d'Antide Collas, qui fut brûlé vif à Dôle en 1599. Les médecins l'ayant examiné l'avaient reconnu comme hermaphrodite, et avaient statué que cette coprésence des deux sexes était due à un commerce charnel avec le diable, ce qu'Antide Collas avait reconnu, entraînant la sentence de mort[29]. À partir du XVII^{e} siècle, les condamnations ne se font plus en raison de l'hermaphrodisme lui-même :

> S'il était reconnu [hermaphrodite], on lui demandait de choisir son sexe, celui qui était dominant chez lui, de se conduire en fonction du sexe qui était ainsi déterminé, d'en prendre en particulier les vêtements ; et ce n'est que s'il faisait

[25] Dans son introduction, l'auteur opère une distinction entre le sens actuel du mot « bisexualité » (personne attirée sexuellement par les hommes et les femmes) et son sens dans l'antiquité (personne qui a les deux sexes, masculin et féminin).
[26] Luc Brisson, *Le Sexe incertain. Androgynie et hermaphrodisme dans l'Antiquité gréco-romaine*, *op.cit.*, p. 13.
[27] *Ibid.*, p. 38.
[28] *Ibid.*, p. 58.
[29] Michel Foucault, *Les Anormaux. Cours au Collège de France*, 1974-1975, Paris, Gallimard Le Seuil, coll. « Hautes études », 1999, p. 62.

> usage de son sexe annexe que, à ce moment-là, il relevait des lois pénales et méritait d'être condamné pour sodomie[30].

Le philosophe analyse ensuite deux affaires également citées par Marianne Closson dans l'avant propos de l'ouvrage intitulé *L'Hermaphrodite de la Renaissance aux Lumières*[31] : le cas de Marie/Marin Le Marcis en 1601 à Rouen et le cas d'Anne/Jean-Baptiste Grandjean en 1765. Dans les deux cas, ces hermaphrodites sont élevées en filles et prennent le genre masculin à l'adolescence ; après s'être mariées avec des femmes, elles sont poursuivies pour avoir eu des relations sexuelles avec des femmes, non pour hermaphrodisme en tant que tel. Aux XVII[e] et XVIII[e] siècles, la médecine s'empare des cas d'hermaphrodisme. Patrick Graille précise que certains praticiens, comme Venette, vont relever les causes admises pour expliquer la naissance d'hermaphrodites, avec en premier lieu l'idée de l'influence de l'astrologie, d'un mouvement des planètes non favorable pendant la grossesse[32]. D'autres médecins soutiennent que les vrais hermaphrodites – c'est-à-dire capables d'engendrer en tant qu'hommes et en tant que femmes – n'existent pas, ainsi que le précise la définition du mot « hermaphrodite » dans *l'Encyclopédie* :

> Mais y a-t-il de véritables hermaphrodites ? On pouvoit agiter cette question dans les tems d'ignorance ; on ne devroit plus la proposer dans des siecles éclairés. Si la nature s'égare quelquefois dans la production de l'homme, elle ne va jamais jusqu'à faire des métamorphoses, des confusions de substances, & des assemblages parfaits des deux sexes. Celui qu'elle a donné à la naissance, & même peut-être à la conception, ne se change point dans un autre ; il n'y a personne en qui les deux sexes soient parfaits, c'est-à-dire qui puisse engendrer en soi comme femme, & hors de soi comme homme, tanquam mas generare ex alio, & tanquam fæmina generare in se ipso, disoit un canoniste. La nature ne confond jamais pour toûjours ni ses véritables marques, ni ses véritables sceaux ; elle montre à la fin le caractere qui distingue le sexe ; & si de tems à autre, elle le voile à quelques égards dans l'enfance, elle le décele indubitablement dans l'âge de puberté[33].

Dans sa thèse intitulée *Gémeaux, androgynes, hermaphrodites, Narcisse. Unité et dualité du corps politique, 1562-1676*[34], Cécile Michaut analyse l'utilisation de figures doubles dans un contexte politique entre 1562 et 1676. Elle note l'omniprésence des monstres doubles aux XVI[e] et XVII[e] siècles. Ces monstres ne sont pas de simples objets de fascination, de collection pour constituer des cabinets de curiosités, ou de dégoût : « [...] dès l'Antiquité [...] une analogie est établie entre le corps humain ou animal, et la cité, la République ou l'Empire – ce que l'on appellera plus tard le corps politique[35]. » Dans un contexte politique et religieux troublé – guerres civiles et religieuses, la Fronde, et les débuts de la monarchie absolue – les monstres sont

---

[30] *Ibid.*, p. 62.
[31] Marianne Closson (dir.), *L'Hermaphrodite de la Renaissance aux Lumières*, Paris, Classique Garnier, 2013.
[32] Patrick Graille, *Les Hermaphrodites aux XVII[e] et XVIII[e] siècles*, Paris, Les Belles Lettres, 2001, p. 63.
[33] *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers, par une société de gens de lettres, mis en ordre et publié par M. Diderot, et quant à la partie mathématique, par M. d'Alembert*, Article « Hermaphrodite », (Anatomie), vol. VIII, 1765, p. 165, [en ligne], URL : http://enccre.academie-sciences.fr/encyclopedie/article/v8-703-0/, consulté le 02/09/2020.
[34] Cécile Michaut, *Gémeaux, androgynes, hermaphrodites, Narcisse. Unité et dualité du corps politique, 1562-1676*, dir. Dominique Bertrand, thèse de doctorat soutenue le 5 novembre 2008, Clermond-Ferrand, Université Blaise Pascal.
[35] *Ibid.*, p. 7.

considérés comme de mauvais présages, et « les monstres doubles, logiquement, sont interprétés comme la menace de divisons, de dispersions, de schismes, de guerres civiles[36]. » Selon Cécile Michaut, différents types de monstres vont être utilisés comme métaphores politiques au fil des siècles : les hybrides humain-animal au Moyen-Âge, les frères siamois à la Renaissance et l'hermaphrodite à l'Âge classique. Comme dans l'Antiquité, les hermaphrodites remettent en cause l'organisation de la société reposant sur la différenciation entre les sexes. Cependant, ces figures duelles peuvent également être vues comme des symboles de renouveau, de renaissance. Elles sont employées dans des visées différentes, positives ou négatives selon les camps qui les emploient : symboles de paix et d'harmonie cosmique et civile chez Henri III, allégories de l'hypocrisie, de l'opportunisme et de l'athéisme chez les partisans de la Ligue. Une différence s'illustre encore entre androgyne et hermaphrodite dans l'emploi de ces figures dans un contexte religieux et politique :

> Les hermaphrodites et les androgynes illustrent l'idée de la complémentarité entre les sexes, et insistent tantôt sur la nécessité d'une séparation, tantôt sur celle d'une fusion ; mais ces figures ont une richesse symbolique qui va bien au-delà, puisqu'ils peuvent être images du chaos ou du cosmos, de la confusion ou de l'harmonie civile. Selon Cl-G. Dubois, une coupure, identifiables aux guerres de religion, existerait ainsi entre la première Renaissance où les religions catholique et protestante semblent pouvoir coexister en paix, et où l'on exalterait le mythe platonicien et chrétien de l'androgyne, et « l'automne de la Renaissance » période de paix avortées et de massacres, où le mythe ovidien de l'hermaphrodite serait plus couramment utilisé[37].

De nouveau, l'androgyne semble en appeler à la fusion et l'hermaphrodite à la disparité, la dissension. Le mythe de l'androgyne platonicien évoque en effet l'unité parfaite avant la déchirure, quand l'arrière-plan mythique de l'hermaphrodite illustre au contraire une union forcée, non désirée, l'assemblage de deux unités disparates. Mircea Eliade évoque cette différenciation dans son ouvrage *Méphistophélès et l'androgyne*, au sujet du mythe de l'androgyne au XIX^{e} siècle. Il cite le roman *Séraphita* de Balzac, qui donne « un éclat sans pareil à un thème fondamental de l'anthropologie archaïque : l'androgyne considéré comme l'image exemplaire de l'homme parfait[38]. » L'auteur indique également que les décadentismes français et anglais reviennent parfois au thème de l'androgyne, mais de manière moins intéressante :

> Chez les écrivains décadents, l'androgyne est compris uniquement comme un hermaphrodite dans lequel les deux sexes coexistent anatomiquement et physiologiquement. Il s'agit, non pas d'une plénitude liée à la fusion des sexes, mais d'une surabondance des possibilités érotiques. Il n'est pas question de l'apparition d'un nouveau type d'humanité, dans laquelle la fusion des sexes aurait produit une nouvelle conscience, apolaire, mais une soi-disant perfection sensuelle, résultant de la présence active des deux sexes[39].

---

[36] *Ibid.*, p. 11.
[37] *Ibid.*, p. 22-23.
[38] Mircea Eliade, *Méphistophélès et l'androgyne*, Paris, Gallimard, 1962, p. 121.
[39] *Ibid.*, p. 123.

Mircea Eliade rappelle ensuite que dans l'Antiquité, l'hermaprodite « concret, anatomique[40] » était décrié – les nouveau-nés bisexués, nous l'avons dit, étant supprimés – quand « l'androgyne rituel[41] » constituait un modèle car il impliquait « non le cumul des organes anatomiques, mais, symboliquement, la totalité des puissances magico-religieuses solidaires des deux sexes[42]. » Ici encore, l'hermaphrodite semble évoquer le charnel, le réel, la binarité et l'ajout, quand l'androgyne au contraire relèverait du spirituel, du symbolique, de l'unité et de la neutralité. Chez les romantiques allemands, l'androgyne constitue ainsi le « type de l'homme parfait de l'avenir[43]. » Mircea Eliade retrace également le mythe de l'androgyne du point de vue de l'histoire des religions. Certaines sectes gnostiques chrétiennes conçoivent notamment un Adam originel androgyne. Cela rejoint le mouvement préadamique, croyance en un Adam bisexué antérieur au couple d'Adam et Eve qui est transmise par la tradition hébraïque et la kabbale[44]. Elle se base notamment sur l'extrait suivant de la Genèse :

> Dieu créa l'homme à son image,
> A l'image de Dieu il le créa,
> Homme et femme il les créa[45].

Dans son ouvrage intitulé *Hermaphrodite : Mythes et rites de la bisexualité dans l'antiquité classique*[46], Marie Delcourt revient sur les théories préadamistes et leur diffusion :

> Du verset de la Bible : « Il les créa mâle et femelle », le Talmud, en revanche, a tiré la doctrine d'une humanité primitive bisexuée, qui a passé dans le mysticisme juif, ainsi que dans l'ésotérisme arabe, où l'ensemble Adam-Eve représente l'homme universel.

Mircéa Eliade expose également l'idée de l'androgynie divine, le créateur se faisant semblable à sa création bisexuée – double et donc entière. Ainsi, les mythes contenant des parthénogenèses impliqueraient l'androgynie : par exemple pour la Grèce antique, la Terre enfante seule le Ciel étoilé, ou encore Héra enfante seule Héphaïstos et Typhée. L'androgyne est également un symbole utilisé dans l'ésotérisme :

> Les magiciens essaient de mettre à leur service une synthèse de forces qui représentent une totalité puissante. C'est pourquoi ils invoquent volontiers des couples dieu-déesse, souvent artificiellement composés, ou encore ils attribuent la qualité androgyne au dieu qu'ils prient : Cronos, Hécate. Un système plus cohérent apparaît chez les alchimistes, qui, fils spirituels de la gnose, attendent la régénération du monde, non de Dieu, mais de leur opus propre, lequel a deux aspects, l'un matériel, l'autre psychique, qui se représentent réciproquement. A méditer sans cesse sur le processus créateur,

---

[40] *Ibid.*, p. 124.
[41] *Ibid.*, p. 124.
[42] *Ibid.*, p. 124.
[43] *Ibid.*, p. 124.
[44] D'après Jean-Michel Racault, *L'Utopie narrative en France et en Angleterre. 1675-1761*, Oxford, Voltaire Foundation, 1991, p. 485. Sur l'humanité préadamique, voir aussi Magali Le Mens, *Modernité hermaphrodite : Art, histoire, culture*, Paris, Le Félin, 2019, p. 236-243.
[45] *La Bible de Jérusalem*, Paris, Desclée de Brouwer, 2000, p. 20. Jean-Michel Racault propose la traduction suivante : « Elohim crée l'homme en sa forme / en forme d'Elohim il le crée. / Mâle et femelle il le crée. » (Genèse i.27-28, trad. André Chouraqui (Paris 1974)). *L'Utopie narrative en France et en Angleterre. 1675-1761*, *op. cit.*, p. 485.
[46] Marie Delcourt, *Hermaphrodite. Mythes et rites de la bisexualité dans l'antiquité classique*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Dito », 1992, p. 104-129.

> leur pensée est revenue à l'archétype de l'androgyne, exclu cependant du christianisme que tous pratiquaient et avec lequel ils n'ont pas été en conflit[47].

Au fil des siècles, la figure d'un être doté des deux sexes a revêtu des connotations contradictoires. L'être bisexué peut certes incarner une fusion parfaite entre masculin et féminin – il en appelle alors au mythe de l'androgyne platonicien, corps originel symbiotique condamné à la séparation en deux entités, mâle et femelle, par des dieux vengeurs. Il est également, notamment pour la médecine, une anomalie à analyser et corriger, voire un monstre[48] – l'arrière-plan mythique est ici l'union mal assortie et violente d'Hermaphrodite, jeune humain de sexe masculin, amalgamé de force à Salmacis, une nymphe qui le désire. Personnification de la discorde, l'hermaphrodite a ainsi été utilisé dès l'empire byzantin comme image des scissions politiques et religieuses[49]. Monstrueux ou parfait, symbole d'union ou de division, l'hermaphrodite est donc empreint d'ambiguïté, comme le précise Patrick Graille :

> Incarnation du doute, du double fait un ou de l'un fait double, du même et de l'autre, il se réfléchit, placide ou tragique, dans les contraires. Tantôt son corps et ses inclinations s'harmonisent, se réconcilient, s'accomplissent dans une supériorité autarcique, heureuse totalité d'une androgynie antérieure à la séparation divine ; tantôt ils s'obscurcissent, s'égarent jusqu'à s'anéantir dans la marginalité, les grimaces de l'infortune, les vestiges du désastre. Captif de son ambiguïté, l'hermaphrodite est un monstre – *monstrum*, étymologiquement « avertissement », « enseignement » – et à ce titre signe des dieux, des démons ou de la nature, hiéroglyphes à déchiffrer, à codifier, silencieux mystère à neutraliser[50].

Examinons à présent le cas du mixte ou l'hybride[51] humain-animal. Nous précisons d'abord la différence employée dans notre recherche entre le terme « mixte » et celui d'« hybride ». Le mot « mixte » est emprunté vers 1120 au latin *mixtus* issu de *miscere*, « mêler, mélanger ». Il désigne ce qui est composé de deux ou plusieurs éléments de nature différente. Couramment, il est utilisé sous forme adjectivale dans le sens d'une entité formée de personnes des deux sexes : école, salon de coiffure, par exemple. Son sens est proche, mais pas tout à fait identique, du mot « hybride », qui revêt une connotation plus négative. Ce dernier provient en effet du latin classique *ibrida* – « batârd, de sang mêlé », notamment pour désigner les créatures nées du sanglier et de la truie, et devenu *hybrida* par rapprochement avec le grec *hubris* « excès ». Le mot « hybride » désigne d'abord les êtres ou les plantes issus de deux espèces ou deux variétés différentes croisées ensemble ; ce n'est qu'à partir du XIX^{e} siècle qu'il qualifie ce qui est composé de deux éléments de nature différente – venant ainsi se rapprocher de la notion de « mixte » – anormalement réunis, et ce qui participe de deux ou plusieurs ensembles. Nous préfèrerons de fait le terme « mixte » pour désigner ce qui est composé de deux ou plusieurs

---

[47] *Ibid.*, p. 104-129.
[48] L'hermaphrodite incarne « […] de façon idéale ou monstrueuse l'idée d'une fusion des sexes […] », Marianne Closson (dir.), *L'Hermaphrodite de la Renaissance aux Lumières*, *op. cit.*, 2013, p. 7.
[49] Voir Cécile Michaut, *Gémeaux, androgynes, hermaphrodites, Narcisse. Unité et dualité du corps politique, 1562-1676*, *op. cit.*, p. 22-23, 184, 347.
[50] Patrick Graille, *Les Hermaphrodites aux XVII^{e} et XVIII^{e} siècles*, *op. cit.*, 2001, p. 11-12.
[51] Voir le *Dictionnaire historique de la langue française*, *op. cit*.

entités, à l'instar du corps hermaphrodite, mi-masculin mi-féminin, et réserverons plutôt le terme « hybride » pour les éventuelles créatures nées d'une union entre êtres de nature différente, à l'image des enfants nés d'un être humain et d'une femme volante chez Robert Paltock, par exemple.

Le mixte humain-animal semble plus difficile à décrire, de prime abord, que l'hermaphrodite ou l'androgyne. En effet, sa forme peut être variée, selon le type d'animal choisi pour être mélangé à l'humain, et les modalités de ce mélange : parle-t-on d'une sirène hellénique, à tête de femme et corps d'oiseau, ou andersenienne, à tronc de femme et queue de poisson ? L'humain-oiseau a-t-il, comme chez Rétif de la Bretonne et Miéville, des plumes, des ailes, des serres en guise de pied, ou a-t-il au contraire simplement un corps humain pourvu d'ailes ? Un humain-éléphant sera forcément totalement différent d'un humain-fourmi, etc. :

> […] il reste dans l'hybridité quelque chose de ce principe dynamique de la métamorphose. D'abord par le fait que l'hybridité ne va jamais seulement de l'animal vers l'humain mais aussi en sens inverse : on ne sait jamais si c'est un homme à tête de chouette ou une chouette avec un corps d'homme. Ensuite parce que ce ne sont pas seulement deux parties qui s'accolent, selon les modèles classiques du Sphinx, du Centaure ou de la sirène, mais parfois une partie vaut pour le tout : une tête d'oiseau plutôt que des ailes peut signifier la potentialité du vol[52].

Nous tenterons tout de même de proposer un historique de cette figure hybride, mixte, à travers les âges, pour fournir un arrière-plan à nos personnages mi-humain mi-animal.

Le mot « homme » est issu du latin classique *hominem*, accusatif de *homo* « être humain ». Diverses acceptions se développent à l'époque impériale à partir de ce sens générique, notamment « créature raisonnable », par opposition à *fera* « bête féroce[53] » : nous voyons bien ici l'opposition entre homme et animal comme caractéristique de la nature humaine, faite de raison et non de bestialité. « Humain » est quant à lui issu d'un emprunt au latin *humanus*, « propre à l'homme ». *Humanus* correspond à *homo, inis* pour le sens et l'usage mais ne possède pas la même étymologie[54]. « Animal » est emprunté au latin *animal*, *animalis*, « être vivant mobile, doté du souffle vital ou *anima* » substantif dérivé de *anima*, « âme ». Son usage vis-à-vis du mot « homme » est contrasté. En effet, dès Varron (116 avant notre ère-27 avant notre ère) *animal* est opposé à *homo*, homme. Pourtant, normalement *animal* comprend les animaux et l'espèce humaine, et va exclure les plantes. *Animal* représente donc à la fois un concept général et une valeur particulière, selon qu'il comporte ou non l'espèce humaine :

> Le concept général, englobant les êtres humains, subsiste dans les langues empruntées, notamment en français, *animal* étant le mot qui traduit le grec *zoôn*, par exemple chez Aristote (« l'homme, animal politique »). La valeur

[52] Pascale Linant de Bellefonds et Agnès Rouveret (dir.), *L'Homme-animal dans les arts visuels. Images et créatures hybrides dans le temps et dans l'espace*, Paris, Les Belles Lettres / Presses Universitaires de Paris Nanterre, 2017, p. 5.
[53] Voir le *Dictionnaire historique de la langue française*, *op. cit*.
[54] *Ibid.*

> particulière, opposée à *homme*, a aussi passé dans les langues romanes : ainsi le français *aumaille* vient du pluriel neutre *animalia*[55].

D'un point de vue étymologique donc, nous constatons une grande proximité entre le mot « homme » et le mot « animal ». C'est le cas aussi dans les diverses représentations artistiques d'hybrides homme-animal : elles sont nombreuses et variées dans l'histoire de l'humanité, quelles que soient les sphères culturelles rencontrées. Le mixte homme-animal existe de fait dans de nombreuses cultures depuis l'Antiquité, comme le démontrent les auteurs de *L'Homme-animal dans les arts visuels. Images et créatures hybrides dans le temps et l'espace*[56]*.* Ainsi, Catherine Breniquet, Aurélien Le Maillot et Béatrice Muller s'intéressent, dans un article intitulé « Thérianthropes de Mésopotamie. Variation sur les reptiles[57] », à l'Orient pré-classique avec des figures d'hommes-serpents. « Thérianthropes » vient de *thêríon*, l'animal sauvage, et *ánthrôpos* signifie en grec l'homme. Il existe à cette époque une culture dite de l'Obeid, avec la réalisation de figurines à corps d'homme et tête de serpent, lézard ou tortue selon les avis des spécialistes :

> La plupart des commentateurs retiennent le parallèle avec le serpent et insistent sur son aspect chtonien, en relation avec la fécondité, en l'associant au dieu mésopotamien des époques historiques, Ningishzida, des épaules duquel jaillissent des serpents[58].

Il existe également des démons à tête de serpent néo-assyriens, un Dieu-serpent de l'époque d'Akkad – Mésopotamie et Suse, etc. La figure de l'homme-serpent rappelle également la divinité mythique grecque Kékrops, notamment analysée par Laurent Gourmelen[59]. Selon lui, le mythe de Kékrops se rattache à celui de la ruse de Prométhée lors du partage de l'animal sacrificiel entre humains et dieux. Après le sacrifice d'un animal, offrande aux Dieux, le Titan dissimule en effet les chairs et viscères de l'animal sacrifié sous une peau repoussante et enduit au contraire les os de graisse blanche pour les rendre plus beaux. Bien que Zeus ait compris la ruse de Prométhée, il choisit tout de même les os et la fumée du sacrifice pour les dieux, laissant la viande aux humains :

> Aux dieux donc la fumée et le fumet, nourritures impalpables et éternelles, semblables à leur nature ; aux hommes, désormais, les chairs mortes et périssables comme eux, la nécessité de travailler et de peiner pour acquérir les moyens de subistance nécessaires à une vie limitée dans le temps, à une existence de mortels[60].

L'homme est devenu *anthropôs*, c'est-à-dire mortel, et il est également devenu mangeur de viande. Il refuse cependant la viande crue, réservée aux animaux, ainsi que l'alléophagie ou le cannibalisme. Voilà une des différences majeures entre homme et animal dans la Grèce

---

[55] *Ibid.*, p. 80.
[56] Pascale Linant de Bellefonds et Agnès Rouveret (dir.), *L'Homme-animal dans les arts visuels. Images et créatures hybrides dans le temps et l'espace*, *op. cit.*, 2017.
[57] *Ibid.*, p. 10-24.
[58] *Ibid.*, p. 13-14.
[59] Laurent Gourmelen, *Kékrops, le roi-serpent. Imaginaire athénien, représentations de l'humain et de l'animalité en Grèce ancienne*, *op.cit.*, 2004.
[60] *Ibid.*

antique[61]. Le mythe de Kékrops, mi-homme mi-serpent que les Athéniens choisirent comme ancêtre primordial et premier roi, se situe entre mythe de l'origine du monde grec en son ensemble et récits relatant l'origine de l'espèce humaine :

> Dans le cas de Kékrops, on le pressent, les choses sont plus complexes. Sa nature même, hybride, rend compte, si l'on peut dire, d'un état pré-humain. Il est, non pas le père des hommes, mais l'ancêtre qui précède l'apparition des hommes. Lui aussi se situe dans un entre-deux, mais bien différent : entre les origines primordiales du monde et les origines de l'humain, dans ce temps incertain et flou qui sépare cosmogonie et anthropogonie[62].

En Egypte antique, de nombreux dieux sont pourvus d'une tête animale : Anubis, le dieu-chacal, Sobek, le dieu-crocodile, etc. Une nouvelle iconographie naît au contact de l'héllénisme, avec des figures qui peu à peu s'humanisent entièrement[63]. Dans la péninsule ibérique, entre le VIII^{e} et le VII^{e} siècle avant notre ère, période dite orientalisante, s'est développée :

> […] une iconographie peuplée de végétaux […] et d'êtres hybrides : griffons, sphinx, sirènes, serpents ailés, taureaux ailés. Ces êtres fantastiques, par leur physionomie, leur composition, leurs attributs, se révèlent d'inspiration proche et moyen orientale, syrienne, égyptienne, mycénienne, chypriote, punique[64].

L'autrice évoque plus particulièrement le cas des femmes ailées. En Mésoamérique et dans les Andes, de 900 à 400 avant notre ère, le Quetzalcoatl, « serpent à plumes », peut être représenté sous forme animale, humaine, ou comme hybride des deux. Cette culture arbore des hybrides transitoires, c'est-à-dire représentés comme en cours de transformation, notamment dans l'art olmèque :

> Dans les cultures de Mésoamérique, on note que les images d'hybrides sont fréquentes au Préclassique (1200 à 200 av. J.-C.) et au Postclassique (200-900 ap. J.-C.), avec l'essor et le rayonnement de la culture Teotihuacan. […] On peut avancer, à titre d'hypothèse, que ce refus apparent de croiser le corps humain et animal obéissait à de nouvelles préoccupations idéologiques impliquant une « mise en ordre » des identités entre les humains et les non-humains et ayant finalement abouti à leur distanciation. Ce trait culturel inédit serait à rajouter aux nombreuses innovations qui caractérisent la société de Teotihuacan et la distinguent des autres traditions mésoaméricaines qui, pour leur part, continueront de créer des images jouant sur l'hybridité homme-animal tout au long de la période Classique[65].

L'iconographie médiévale est riche de représentations de sirènes – femmes-oiseaux ou femmes-poissons – centaures, ou encore griffons et sphinx. Ces hybrides sont issus de diverses traditions, notamment de la mythologie gréco-romaine, mais également germano-celtique, d'où l'apparition

---

[61] *Ibid.*, p. 211.
[62] *Ibid.*, p. 211.
[63] Voir Vincent Rondot, « Qu'en est-il de la représentation des dieux égyptiens à tête animales au contact avec l'héllénisme généralisé dans l'empire romain ? », *in* Pascale Linant de Bellefonds et Agnès Rouveret (dir.), *L'Homme-animal dans les arts visuels. Images et créatures hybrides dans le temps et l'espace*, *op. cit.*, p. 28-35.
[64] Hélène Le Meaux, « Des femmes ailées comme exemples de compositions orientalisantes ibériques », *in* Pascale Linant de Bellefonds et Agnès Rouveret (dir.), *L'Homme-animal dans les arts visuels. Images et créatures hybrides dans le temps et l'espace*, *op. cit.*, p. 36.
[65] Nicolas Latsanopoulos et Nicolas Goepfert, « Un mélange des genres plus qu'ordinaire : panorama de l'hybridité homme-animal en Mésoamérique et dans les Andes », *in* Pascale Linant de Bellefonds et Agnès Rouveret (dir.), *L'Homme-animal dans les arts visuels. Images et créatures hybrides dans le temps et l'espace*, *op. cit.*, p. 53.

de la femme à corps de poisson[66]. Au XVI[e] et au XVII[e] siècles, les hybrides hommes-animaux apparaissent notamment dans l'imagerie médicale[67]. Des médecins de cette époque ont notamment écrit au sujet des monstres et merveilles : Pierre Boaistuau[68], Ambroise Paré[69], Fortunio Liceti[70]. L'auteur précise que ces représentations d'humains-animaux « sont généralement qualifiées de chimères ou d'hybrides, ce dernier terme évoquant ce viol contre-nature, d'après l'origine du terme, entre individus d'espèces ou de genres différents[71]. » Au XVI[e] siècle apparaît un intérêt pour les histoires de prodiges, qui, selon Jean Céard, sont issues d'une longue tradition, d'Aristote à Saint-Augustin[72]. Le public découvre ou redécouvre notamment les livres de Pierre Boaistuau, qui donnent naissance à un nouveau genre littéraire : les histoires prodigieuses. Ces récits vont peu à peu prendre une tournure plus médicale :

> Toutefois, certaines de ces histoires prodigieuses prennent un nouveau sens dans une littérature médicale, qui donne un ordre classificatoire à ces histoires, celui des causes qui sont à l'origine des monstres et des prodiges, ou celui des formes caractérisant les sujets de ces histoires[73].

Ambroise Paré s'en inspire par exemple pour son ouvrage *Des monstres et des prodiges*, paru en 1585. Le livre *De Monstris* du médecin Fotunio Liceti connaît également un grand succès. L'homme-animal a ainsi à voir avec la tératologie :

> La tératologie est la science des *anomalies* et des *monstruosités*. Elle apprend à connaître les êtres vivants qui naissent avec une conformation organique différente de celle qui caractérise leur espèce, et qui sont ordinairement désignés sous le nom de *monstres*. […] Monstre, en latin *monstrum*, dériverait de *monstrare*, montrer, parce que de tous temps les monstres ont excité la curiosité, et qu'on les montre avec empressement comme tout ce qui est extraordinaire et nouveau. Une autre étymologie a été donnée : *monstrum* serait pour *monestrum* et viendrait directement de *monere*, avertir. Pour les anciens, en effet, les monstres étaient des êtres destinés à révéler aux hommes les calamités futures, en les avertissant de la colère des dieux[74].

Au Moyen-Âge et à la Renaissance, les naissances monstrueuses, mi-humaines mi-animales ne sont pas lues comme de simples analogies. Les observateurs croient alors véritablement que l'enfant est un mélange d'homme et d'animal, non un être humain qui, à cause de sa difformité, ressemble à un animal. Ainsi, la naissance d'un enfant à tête de chien est interprétée comme

---

[66] Jacqueline Leclercq-Marx, « Quand le monstre se fait homme : Centaures et sirènes dans l'art du haut Moyen Âge et du Moyen Âge central », *in* Pascale Linant de Bellefonds et Agnès Rouveret (dir.), *L'Homme-animal dans les arts visuels. Images et créatures hybrides dans le temps et l'espace*, *op. cit.*, p. 62.

[67] Jean-Louis Fischer, « L'homme-animal. Origines, fonctions et interprétations dans l'imagerie médicale des XVI[e] et XVII[e] siècles », *in* Pascale Linant de Bellefonds et Agnès Rouveret (dir.), *L'Homme-animal dans les arts visuels. Images et créatures hybrides dans le temps et l'espace*, *op. cit.*, p.74-83.

[68] Vers 1500-1565.

[69] 1509-1590.

[70] 1577-1657.

[71] *Ibid.*, p. 74.

[72] Voir Jean Céard, *La Nature et les prodiges. L'insolite au XVI[e] siècle*, 2[nde] édition revue et augmentée, Genève, Droz, 2008 [1977], p. 3.

[73] Jean-Louis Fischer, « L'homme-animal. Origines, fonctions et interprétations dans l'imagerie médicale des XVI[e] et XVII[e] siècles », *in* Pascale Linant de Bellefonds et Agnès Rouveret (dir.), *L'Homme-animal dans les arts visuels. Images et créatures hybrides dans le temps et l'espace*, *op. cit.*, p.74.

[74] Louis Guinard, *Précis de tératologie. Anomalies et monstruosités chez l'homme et chez les animaux*, Paris, JB. Baillière, 1893, p. 1-2.

l'apparition d'une chimère, qui doit être lue comme un signe divin. Au XVII[e] siècle à Genève, une femme donne naissance à un « veau ». Le débat qui s'ensuit ne concerne pas la nature du monstre – est-il humain ou animal ? – mais l'origine de la naissance, jugée comme étant due à l'impiété de la mère[75] :

> La monstruosité physique réelle confronte l'observateur à de bien étranges figures : un enfant cyclope, un homme velu comme un lion, un enfant sirène aux jambes jointes en queue de poisson, un anencéphale au visage sans front, surplombé par deux yeux globuleux de batracien… Il ne s'agira pas ici d'affirmer qu'il existe des monstres en soi, de dire ce qu'ils sont en eux-mêmes, mais ce qu'ils sont pour nous, notamment à travers les différentes représentations d'êtres hybrides, mi-hommes mi-animaux, qui viennent spontanément à l'esprit. […] Il semble fréquent […] dans les groupes humains d'associer la difformité à une forme d'animalité, que l'on tienne cette proximité pour une simple analogie ou pour une réalité. En effet, l'humain, pour se définir, tâche de se dissocier de l'animal […]. De ce fait, il n'existe que peu ou pas de catégories et stéréotypes intermédiaires entre l'humain et l'animal. Il faut que la séparation entre l'un et l'autre soit nette pour se définir en tant qu'humain. […] Même un enfant né du ventre d'une femme pourra ainsi paraître échapper à son espèce d'origine et laisser se développer des fantasmes liés à un acte reproductif fautif et bestial. Les impressions d'hybridation (de mélange entre deux espèces), de naissance transpécifique (où un être naît d'une mère d'une autre espèce) viennent probablement de cet attachement à la forme humaine et de la volonté constante de dissocier l'humain de l'animal, tout en sentant implicitement une proximité de nature entre l'un et l'autre[76].

Hybride, mixte ont donc à voir avec la tératologie, ont à voir avec le monstre, comme l'analyse Michel Foucault dans son cours au Collège de France du 22 janvier 1975. Le philosophe distingue le monstre dans sa notion médicale, et dans sa notion juridique – c'est cette dernière catégorie qu'il entend commenter. Il rappelle que le droit romain distinguait deux catégories : le difforme ou l'infirme, et puis le monstre « proprement dit ». Ce monstre, dans son acception juridique, n'est pas sans rapport avec la notion de mixité :

> Le monstre, depuis le Moyen Âge jusqu'au XVIII[e] siècle […], c'est essentiellement le mixte. C'est le mixte de deux règnes, règne animal et règne humain : l'homme à tête de bœuf, l'homme aux pieds d'oiseaux – monstres. C'est le mélange de deux espèces, c'est le mixte de deux espèces : le porc qui a une tête de mouton est un monstre. C'est le mixte de deux individus : celui qui a deux têtes et un corps, celui qui a deux corps et une tête, c'est un monstre. C'est le mixte de deux sexes : celui qui est à la fois homme et femme est un monstre. C'est un mixte de vie et de mort : le fœtus qui vient au jour avec une morphologie telle qu'il ne peut pas vivre, mais qui cependant arrive à subsister quelques minutes, est un monstre. Enfin, c'est un mixte de formes : celui qui n'a ni bras ni jambes, comme un serpent, est un monstre[77].

Foucault précise ensuite que le monstre, dans son hypothèse, conjugue deux formes de transgressions :

---

[75] Voir Pierre Ancet, « Brève histoire des idées et représentations des monstres hybrides entre l'homme et l'animal », *in* V. Camos, F. Cézilly, P. Guenancia, J-P. Sylvestre (dir.), *Homme et animal, la question des frontières*, Versailles, Quae, coll. « Update sciences & technologies », 2012, p. 45.
[76] *Ibid.*, p. 43.
[77] Michel Foucault, *Les anormaux. Cours au Collège de France (1974-1975)*, Paris, Gallimard-Le Seuil, coll. « Hautes études », 1999, p. 58.

- L'infraction juridique à la loi naturelle (« transgression […] des limites naturelles, transgression des classifications, transgression du tableau, transgression de « la loi comme tableau[78] ») ;
- Que cette transgression de la limite naturelle mette en cause une interdiction de la loi civile, religieuse ou divine, qu'elle rend impossible à appliquer.

Par exemple, un bossu, être frappé d'une infirmité, peut être marié à une femme. Mais à qui peut être marié un hermaphrodite ? Un homme ou une femme, ou les deux ? Si un bossu commet un crime, il peut être exécuté. Mais si un siamois, doté d'un corps et deux têtes, commet un crime, peut-on tuer le coupable et donc aussi l'innocent, ou laisser les deux en vie, dont le coupable ? L'être humain-animal renvoie :

> […] à une infraction du droit humain et du droit divin, c'est-à-dire la fornication, chez les géniteurs, entre un individu de l'espèce humaine et un animal. C'est parce qu'il y a eu rapport sexuel entre un homme et un animal, ou une femme et un animal, que le monstre, où se mêlent les deux règnes, va apparaître. […] on est donc renvoyé à l'infraction au droit civil ou au droit religieux. Mais, en même temps […] ce droit religieux ou ce droit civil se trouve dans un embarras absolu, qui est marqué par le fait, par exemple, que se pose le problème de savoir s'il faut ou non baptiser un individu qui aurait un corps humain et une tête animale, ou un corps animal et une tête humaine[79].

Aussi le bossu – à l'instar du célèbre Quasimodo – n'est pas un monstre au regard du droit. Il peut être considéré comme difforme et défectueux, mais ne tombe pas sous le couperet de la loi qui voudrait lui ôter la vie pour revenir à l'ordre du monde. Si la France contemporaine n'exécute pas ses monstres, elle reste cependant versée à les ramener à la norme ordinaire du corps. En effet, la législation française n'interdit *a priori* pas les opérations chirurgicales précoces d'attribution d'un sexe aux bébés nés hermaphrodites, ou, selon la dénomination actuelle, intersexes. Ces interventions, malgré leur probable nocivité sur le plan médical[80] sont sans doute issues de cette tradition juridique, philosophique et religieuse admettant une norme du corps non mixte dont il convient de garantir la pérennité – la société peut-elle vivre avec ses monstres ? Les métis issus d'une union interraciale sont aujourd'hui plus tolérés qu'aux siècles précédents. Les mixtes masculin-féminin bouleversent quant à eux la catégorisation en deux polarités, l'une féminine, l'autre masculine. Certains pays pourtant ont fait un pas vers la reconnaissance d'un sexe neutre[81]. Précisons ici que si l'approche tératologique semble

---

[78] *Ibid.*, p. 58-59.
[79] *Ibid.*, p. 60.
[80] Voir à ce sujet *Bruce, Brenda et David. L'histoire du garçon que l'on transforme en fill*e, de Jogn Colapinto. Cet ouvrage relate l'histoire véritable de Bruce Reimer, américain qui subit une ablation du pénis à l'âge de huit mois, suite à une erreur médicale. Sur les prescriptions du Dr David Money, sexologue américain partisan d'un genre construit par l'éducation et non dû aux chromosomes et hormones de naissance, une ablation des testicules ainsi qu'une reconstruction sexuelle furent pratiquées sur Bruce, que ses parents prénommèrent Brenda, habillèrent et élèvèrent en fille. Cependant, Bruce/Brenda se reconnaîtra toujours comme homme. Il se suicida à 38 ans. Voir [en ligne], URL : https://www.lepoint.fr/monde/identite-sexuelle-le-cauchemar-de-bruce-10-11-2014-1879974_24.php ; consultée le 12/10/2021.
[81] L'Australie et les Etats-Unis reconnaissent un genre neutre ; quand la Suisse, qui interdit toute opération irréversible sur les nourrissons intersexués, laisse la possibilité de changer de sexe sur l'état civil. Voir [en ligne], URL : https://www.europe1.fr/societe/sexe-neutre-comment-ca-se-passe-dans-les-pays-qui-lont-reconnu-3318905 et URL : https://www.europe1.fr/societe/sexe-neutre-comment-ca-se-passe-dans-les-pays-qui-lont-reconnu-3318905, pages

inévitable dans le cas de romans présentant comme protagoniste principal, voire narrateur, un être au corps hors-norme dans un univers d'identité, ce n'est pas toujours le cas dans les romans du corpus. En effet, la question du monstrueux s'y pose de manière moins prégnante, étant donné qu'elle cède la place à l'hypothèse politique ; de plus, elle s'y pose de manière inversée : le corps hors-norme devenant la norme dans un peuple au sein duquel tous les individus possèdent les mêmes caractéristiques physiologiques nouvelles, c'est bien souvent le personnage d'être humain « normal », ou peut-être plus justement « traditionnel », « classique », « usuel », « habituel », et en tous cas semblable à la majorité des êtres humains vivants sur la planète Terre, qui devient étranger, et monstre, sous l'œil de la collectivité fictive. Nous voyons ici à quel point la notion de norme est tributaire d'une approche quantitative : plus il y a d'êtres possédant une caractéristique commune, plus celle-ci s'impose à autrui comme règle dominante. Nous n'utiliserons pas fréquemment l'approche tératologique, même si celle-ci peut parfois croiser notre recherche.

De nos jours, la chimère humain-animal renvoie peut-être moins à une union sexuelle contre-nature entre un humain et un animal, et davantage à une créature fabriquée de toutes pièces par des généticiens. Des scientifiques ont ainsi d'ores et déjà réussi à créer des chimères humain-cochon, et humain-mouton. Des cellules-souches humaines sont intégrées à un embryon animal, procédures associées à un ensemble de manipulations permettant de ne développer qu'un seul type d'organe humain dans l'embryon animal ; ainsi, des chercheurs ont réussi à développer un foie humain à l'intérieur d'un cochon vivant. Là encore, en reprenant les analyses de Michel Foucault, la chimère humain-cochon semble bien être un monstre. La créature défie en effet la loi naturelle, étant un mixte – de surcroît artificiel – entre deux espèces. Elle pose de plus des questionnements insolubles en matière de droit : peut-on continuer d'expérimenter sur un animal qui contient des cellules humaines ? N'est-ce pas en un sens autoriser l'expérimentation sur l'humain ? Hiro Nakauichi, chercheur à l'Université de Stanford, précise que ses équipes « tentent de déterminer où les cellules humaines proliféraient, afin de s'assurer qu'elles ne s'installeraient ni dans le cerveau, ni dans les organes sexuels des animaux[82] », car si les chimères pensent et se reproduisent, la possibilité de création d'une nouvelle espèce capable de concurrencer la nôtre est ouverte. Ainsi le docteur Frankenstein refusait-il catégoriquement d'offrir une compagne à son monstre : il craignait en effet leur reproduction, leur prolifération et leur possible domination sur l'humain. Le cochon doté d'intelligence humaine pose là aussi des problèmes juridiques. Dispose-t-il des mêmes droits qu'un être humain ? Peut-on en faire de l'élevage intensif, à l'instar des animaux ? Ce vertige rendu possible par la science

consultées le 12/10/2021. En France, suite à une décision de la Cour de cassastion refusant l'inscription d'un genre neutre sur l'état civil d'un homme né intersexe, il n'existe pas encore de genre autre que féminin ou masculin. Les opérations pratiquées sur nourrissons intersexes semblent probables. Voir [en ligne], URL : https://www.europe1.fr/societe/sexe-neutre-comment-ca-se-passe-dans-les-pays-qui-lont-reconnu-3318905, consulté le 12/10/2021.

[82] [en ligne], URL : https://www.nationalgeographic.fr/sciences/des-hybrides-mouton-humain-ont-ete-developpes-en-laboratoire, consulté le 06/12/2019, sur les humains-cochons voir notamment [en ligne], URL : https://www.nationalgeographic.com/news/2017/01/human-pig-hybrid-embryo-chimera-organs-health-science/, consulté le 06/12/2019.

avait été formalisé par la littérature avant sa concrétisation dans les laboratoires. Margaret Atwood, dans une trilogie post-apocalyptique comprenant les romans *Le Dernier homme*, *Le Temps du déluge* et *Maddaddam*, décrit ainsi les « porcons », mixtes d'humains et de porcs créés pour fournir l'humanité en organes à greffer. Ces créatures, échappant au contrôle de leurs créateurs, deviennent intelligentes et menacent l'humanité. Jean-Louis Fischer précise ainsi que :

> Notre apprentissage de la Nature et du corps nous a débarrassés d'une image possible de l'Homme-animal. Mais pas tout à fait : aujourd'hui, des chercheurs anglais, dans le contexte d'une médecine réparatrice, réalisent des hybrides homme-animal (Newcastle University, Warwick University) (2008). Ce sont les Cybrides (de *cy*toplasme et hy*bride*). L'expérience consiste, à partir d'un cytoplasme d'ovocyte énucléé de vache, à injecter un noyau de cellule humaine réalisant un hybride, ou plus précisément un faux hybride que la législation interdit de conserver au-delà du 14e jour. Les Cybrides du 21e siècle correspondent quelque part dans notre imaginaire aux prodiges et merveilles des Boaistuau, Paré et Liceti[83].

L'hypothèse d'un être mi-humain mi-animal est aussi, de nos jours, une réalité, ce même si les auteurs de ces hybridations ne conservent pas les cellules mixtes ainsi créées au-delà de leur quatorzième jour d'existence. Ces expériences scientifiques contemporaines de fusion entre humain et animal n'impliquent cependant pas que ces deux genres, ces deux règnes soient bien différenciés :

> Même si un courant de pensée philosophique et religieux alterne en situant l'homme et l'animal comme des êtres différents ou similaires, les « séparatistes » semblent être majoritaires jusqu'à une période récente. Certainement, un Montaigne […] se range du côté de ceux qui contestent un écart total entre les natures de l'homme et de l'animal. Mais le droit évolue lentement, qui accorde sans hâte à l'animal un statut différent de la chose, de l'objet[84].

La mixité humain-animal, si elle est devenue, du point de vue scientifique, davantage qu'une simple hypothèse, reste une anomalie, une bizarrerie au niveau philosophique, moral. Analyser les romans du corpus qui présentent des peuples aux corps ainsi mélangés permettrait d'évaluer les rapports entre humain et animal au fil des siècles : séparation et dichotomie, ou au contraire rapprochement, voire continuité, entre ces deux pôles ? Les normes elles-mêmes varient d'une époque, d'une communauté sociale à l'autre. Le mot « norme » est emprunté, vers 1165, au latin *norma*, « équerre », ce terme technique étant également employé sous un autre sens, moral celui-ci, désignant la règle ou la ligne de conduite. Il s'associe fréquemment à *regula*, règle, probablement emprunté au grec *gnômôn*, gnomon. La langue française ne garde que ce sens abstrait de règle, d'état régulier. Absent des dictionnaires des XVIIe et XVIIIe siècles, le mot réapparaît vers 1867, sous l'influence de l'anglais *norm* emprunté au latin *norma*, pour désigner

---

[83] Jean-Louis Fischer, « L'homme-animal. Origines, fonctions et interprétations dans l'imagerie médicale des XVIe et XVIIe siècles », *in* Pascale Linant de Bellefonds et Agnès Rouveret (dir.), *L'Homme-animal dans les arts visuels. Images et créatures hybrides dans le temps et l'espace*, *op.cit.*, p. 83.

[84] Sandra Contamina et Fernando Copello (dir.), *L'animal et l'homme dans leurs représentations. Ponts et frontières*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, coll. « Interférences », 2018, p.10.

– sans jugement de valeur – l'état habituel, régulier, conforme à la majorité des cas. Selon Jackie Pigeaud, l'androgyne questionne lui aussi la norme :

> L'androgyne est-il en soi un problème religieux, un problème sexuel, un problème esthétique ? Faut-il séparer, disjoindre ces problèmes ? Faut-il les confondre ? L'androgyne est-il un monstre ? La question de la norme se pose ; celle de l'anormal, de l'anomal[85].

Les naissances d'hermaphrodites ou d'êtres humains ressemblant à un hybride humain-animal sont bien sûr rares : elles ne concernent qu'un petit nombre d'individus à travers les siècles, et sont aussi exclues de la norme physique ordinaire pour l'espèce humaine. Dans les romans du corpus, la norme s'inverse : l'anormal devient l'usuel, et ce que nous considérons comme normal – un corps humain unisexué, éloigné de l'animal – devient monstrueux ou pathologique. Selon Georges Canguilhem[86], le problème du normal et du pathologique peut se poser en termes :

- Soit tératologiques – la tératologie, nous l'avons vu, étant la science qui a pour objet l'étude des anomalies et des monstruosités des êtres vivants ;

- Soit nosologiques – la nosologie étant une discipline médicale qui étudie les caractères distinctifs des maladies en vue de leur classification méthodique : c'est cette approche que l'auteur privilégie.

Dans sa thèse de médecine, ensuite publiée, Canguilhem propose un examen critique d'une doctrine adoptée au XIX^{e} siècle, « […] concernant les rapports du normal et du pathologique. Selon lui, les phénomènes pathologiques sont identiques aux phénomènes normaux correspondants, aux versions quantitatives près[87]. » Le médecin ne considère ainsi pas l'état pathologique comme une simple modification quantitative de l'état dit normal. Selon l'auteur, deux représentations de la maladie existent en médecine :

- La conception ontologique de la maladie : « maladie-possession » qui entre dans l'homme et qu'il faut faire sortir – « Voir dans tout malade *un homme augmenté ou diminué* d'un être c'est déjà en partie se rassurer. Ce que l'homme a perdu peut lui être restitué, ce qui est entré en lui peut en sortir[88]. »
- La conception dynamique de la maladie : la maladie comme trouble de l'équilibre des humeurs dans l'homme, et soins comme tentatives de rétablir cet équilibre.

Ces deux conceptions voient dans la maladie « […] une situation polémique, soit *une lutte de l'organisme et d'un être étranger*, soit une lutte intérieure de force affrontées[89]. » Canguilhem s'élève contre la tradition de la médecine, remontant notamment à Comte et Brousset, qui explique les maladies comme les effets de changements d'intensité dans les degrés d'excitation des divers tissus au-dessus et en-dessous de ce qui constitue l'état normal. Il n'existerait ainsi pas de changement de nature entre état normal et état pathologique, seulement d'intensité.

---

[85] Jackie Pigeaud, *Ni l'un ni l'autre. L'androgyne ou l'hermaphrodite*, Paris, Payot, coll. « Manuels Payot », 2014, p. 19.
[86] Georges Canguilhem, *Le Normal et le pathologique*, Paris, Presses Universitaires de France, 2013 [1943].
[87] *Ibid.*, p. 10.
[88] *Ibid.*, p. 13.
[89] *Ibid.*, p. 15.

Claude Bernard à son tour soutient cette théorie de parallélisme entre état normal et pathologique, la maladie n'étant qu'une expression exagérée d'un état normal correspondant. L'aspect quantitatif est ici privilégié, avec une différence de degré et non de nature entre les deux états. Selon Canguilhem, l'état normal et l'état pathologique sont au contraire deux entités séparées, qu'il faut analyser et explorer par et pour elles-mêmes, sans référence obligatoire à l'autre. Au sujet de la perfection, l'auteur indique ainsi :

> On a cherché longtemps si on pourrait prouver l'existence de l'être parfait à partir de sa qualité de parfait, puisque ayant toutes les perfections, il aurait aussi celle de se donner l'existence. Le problème de l'existence effective d'une santé parfaite est analogue. Comme si la santé parfaite n'était pas un concept normatif, un type idéal ? En toute rigueur, une norme n'existe pas, elle joue son rôle qui est de dévaloriser l'existence pour en permettre la correction. Dire que la santé parfaite n'existe pas c'est seulement dire que le concept de santé n'est pas celui d'une existence, mais d'une norme dont la fonction et la valeur est d'être mise en rapport avec l'existence pour en susciter la modification. Cela ne signifie pas que la santé soit un concept vide[90].

Cette citation pourrait nous renvoyer au principe de l'utopie littéraire pour la politique : élaborer un système politique fictif censément parfait pour le comparer avec le système existant et suggérer des corrections. Pour Canguilhem, la maladie ne touche pas seulement un organe mais influe sur l'organisme entier. L'état pathologique ne serait peut-être pas qu'une variation quantitative de l'état normal, mais serait un état *autre*. La maladie a le caractère d'être, pour le malade :

> […] *une autre allure de la vie*. Certes la pathologie est en droit de suspecter et de rectifier l'opinion du malade qui croit savoir aussi, du fait qu'il se sent autre, en quoi et comment il est autre. Parce que le malade se trompe manifestement sur ce second point, il ne s'ensuit pas qu'il se trompe aussi sur le premier. Peut-être son sentiment est-il le pressentiment de ce que la pathologie contemporaine commence à entrevoir, que l'état pathologique n'est pas un simple prolongement, quantitativement varié, de l'état physiologique, qu'il est bien autre[91].

Un état autre ; cela renvoie à la question de l'altérité, la maladie – ou l'anomalie – étant perçue comme altérité intrinsèque, dans le corps, et donc particulièrement dangereuse pour le reste de la communauté : parfois invisible, parfois transmissible dans le cas, par exemple, d'un virus. Canguilhem réfute l'ancienne doctrine : « […] il est parfaitement illégitime de soutenir que l'état pathologique est, réellement et simplement, la variation en plus ou moins de l'état physiologique[92]. »

Une fois ces critères établis, il a été nécessaire de mettre en place certaines règles relatives à l'établissement du corpus, c'est-à-dire, au choix, parmi l'ensemble des titres relatifs au sujet, de ceux qui constitueraient le corpus d'étude. Ces principes sont les suivants :

- Équilibre entre les époques, pour présenter des ouvrages de chaque siècle ;

---

[90] *Ibid.*, p. 53.
[91] *Ibid.*, p. 66.
[92] *Ibid.*, p. 86.

- Équilibre entre les sphères géographiques, afin d'obtenir un corpus pour moitié consacré aux œuvres francophones, et pour l'autre aux œuvres anglophones ;
- En cas de coprésence d'un roman d'une même époque et d'une même langue répondant aux critères du sujet et entrant dans la même catégorie de corps hors-norme – masculin-féminin ou humain-animal – la préférence était donnée à l'ouvrage affichant l'intérêt le plus vif au regard de l'objet d'étude, le roman affichant la meilleure qualité littéraire, ou encore le livre ayant marqué de manière plus importante que l'autre une époque. Ainsi, pour les ouvrages traitant de la problématique hermaphrodite, *La Main gauche de la nuit* d'Ursula Le Guin a été sélectionné en corpus principal quand *Vénus + X* de Théodore Sturgeon en a été écarté. Ces deux romans américains des années 1960-70 présentent des peuples hermaphrodites et un questionnement politique manifeste ; cependant, l'ouvrage de Le Guin est à la fois plus complexe et plus subtil que celui de Sturgeon ; de plus, il est considéré, dans l'histoire de la littérature de science-fiction, comme un roman-clef de la mouvance *New Wave*[93] et un ouvrage ayant force de jalon pour la littérature science-fictionnelle aujourd'hui qualifiée de féministe. De même, *La Symphonie des abysses*, œuvre de littérature jeunesse de la française Karina Rozenfeld parue en 2014, a été choisie de préférence à la série *Les Porteurs*, là encore d'une autrice française, C. Kueva, publiée en 2017. Outre sa qualité littéraire supérieure et son statut de précurseur, pour la littérature de jeunesse française, concernant la représentation d'un peuple hermaphrodite et l'utilisation des pronoms neutres, *La Symphonie des abysses* présente des caractéristiques littéraires, en termes notamment de schémas actanciels et narratifs, si proches de la série *Les Porteurs*, que celle-ci nous a semblé se rapprocher dangereusement du statut de plagiat. Dans les romans des XX^e^ et XXI^e^ siècles anglophones présentant des personnages mi-humains mi-animaux, les ouvrages de China Miéville et Philip Pullman ont de même semblé plus riches que la trilogie *MaddAdam* de Margaret Atwood ; celle-ci n'a donc pas intégré le corpus primaire, mais apparaît comme intertexte dans la bibliographie de cette thèse.

Une fois les critères auxquels doivent répondre les ouvrages pour pouvoir intégrer le corpus primaire établis, un ensemble de huit ouvrages s'est progressivement dessiné. Il s'agit des œuvres suivantes :

- Quatre romans francophones :
    - *La Terre Australe connue*, de Gabriel de Foigny, 1676 ;
    - L'*Icosaméron*, de Casanova, 1788 ;
    - *La Découverte australe par un homme-volant*, de Rétif de la Bretonne, 1781 ;
    - *La Symphonie des abysses*, de Carina Rozenfeld, 2014.
- Quatre romans anglophones :

[93] Genre de science-fiction donnant la primauté aux aspects sociaux des peuples et planètes imaginés sur les avancées technologiques, né aux Etats-Unis et en Grande-Bretagne dans les années 1960-1970.

- *Les Hommes volants ou les aventures de Pierre Wilkins*[94], de Robert Paltock, 1751 ;
- *La Main gauche de la nuit*, d'Ursula Le Guin, 1969 ;
- *Perdido Street Station*, de China Miéville, 2000 ;
- *À la croisée des mondes*, de Philip Pullman, 1995-2000.

Au XVII^e^ siècle, l'utopie australe de Gabriel de Foigny, *La Terre australe connue*, s'est rapidement imposée comme une œuvre indispensable du corpus primaire. L'auteur y conte en effet les multiples aventures de Sadeur, un être humain lui-même hermaphrodite, qui rencontre, à la suite d'un naufrage, le peuple des Australiens, tous bisexués et mus par une idéologie sociétale collectiviste, reposant sur l'identité commune, la raison et la foi religieuse. Trois autres romans se sont imposés au cœur de l'imaginaire hermaphrodite ; notamment, en ce qui concerne le XVIII^e^ siècle, l'*Icosaméron* de Giacomo Casanova. Cette œuvre, qui n'est pas la plus connue de cet auteur, ni la plus appréciée de la critique[95] dans le corpus casanovien, présente les aventures de deux Européens, Édouard et Élisabeth, qui, à la suite d'un naufrage, parviennent à pénétrer le cœur du globe terrestre. Ils y découvrent une peuplade miniature, hermaphrodite et bigarrée, les Mégamicres, qui vivent en paix et se nourrissent les uns les autres grâce au lait fabuleux qui coule de leurs poitrines toujours pleines, vases inépuisables d'un délice des sens fabuleux et total. Aux XX^e^ et XXI^e^ siècles, deux autrices ont pu être distinguées : Ursula Le Guin d'abord, romancière américaine prolifique qui connaît le succès public et critique avec *La Main gauche de la nuit*, ouvrage narrant l'histoire de Genly Aï, un Terrien envoyé sur Géthen, l'une des planètes d'un consortium imaginaire de nouveaux mondes, pour convaincre les autochtones de rejoindre l'Ekumen, organisation diplomatique et commerciale interplanétaire. Genly Aï rencontre donc les Géthéniens, dont la caractéristique principale est leur physionomie double : à la fois mâles et femelles, masculins et féminins, ces hermaphrodites connaissent en outre un désir sexuel cyclique, semblable au rut animal, que la société entière intègre dans son fonctionnement quotidien. Chez Carina Rozenfeld, autrice jeunesse française, les personnages mixtes sont des hermaphrodites, ou peut-être plus justement des neutres, dont le gène sexuel a été retiré à la naissance, et qui vivent jusqu'à dix-huit ans dans des structures collectives, gérées par des éducateurs hommes exclusivement. C'est *La Symphonie des abysses*, dyptique paru en 2014 qui fait partie du corpus dystopique jeunesse contemporain.

La problématique de l'humain-animal fait quant à elle émerger quatre ouvrages, deux datant du XVIII^e^ siècle, et deux autres des XX^e^ et XXI^e^ siècles. Nous retrouvons le personnage du voyageur chez Robert Paltock et Nicolas-Edme Rétif de la Bretonne. Chez Paltock, le protagoniste principal du roman se nomme Peter – ou Pierre en version française – Wilkins ; il découvre lui aussi une

[94] Nous utilisons dans notre thèse le prénom Peter, issu de la version originale, et non Pierre, traduction française. De même, nous conservons le prénom anglais pour sa femme, Youwarkee (traduite en Youwary).

[95] Jean-Michel Racault notamment exclut l'*Icosaméron* du champ de l'utopie narrative ; voir Jean-Michel Racault, *L'Utopie narrative en France et en Angleterre. 1675-1761*, *op. cit.*

terre inconnue qui abrite un peuple mi-humain mi-animal, doté d'ailes assez semblables à celle des chauve-souris, les hommes volants – ou « Glumms » et « Gawrys ». *La Découverte australe par un homme volant* de Rétif de la Bretonne présente également des humains capables de voler. Il s'agit cependant d'êtres humains qui ont inventé une machine volante, et plus précisément des ailes artificielles, qui leur permettent de survoler de nouveaux territoires, îles australes vierges et intouchées. Victorin et ses fils, dotés de ces ailes mécaniques, découvrent sur plusieurs de ces îles des créatures mi-humaine mi-animales, à l'instar des Hommes-chiens, Hommes-ours, Hommes-grenouilles, etc. Aidé de ses descendants, Victorin entreprend un grand projet civilisateur, fondé sur l'enlèvement de couples d'humains-animaux. Une fois ramenées sur l'île principale, ces créatures mixtes sont éduquées, croisées entre elles ou même couplées à des êtres humains pour produire des hybrides considérés comme plus évolués. La sphère contemporaine a quant à elle permis de mettre en exergue deux romans *: Perdido Street Station* de l'anglais China Miéville d'abord, qui présente les différentes peuplades d'une ville imaginaire fantasmatique, Nouvelle Crobuzon : femmes-scarabées et hommes-oiseaux y côtoient des êtres humains à la physionomie traditionnelle. Le lecteur suit notamment les aventures de Lin, femme-scarabée, et de son compagnon Isaac, humain, qui viennent en aide à Yagharek, homme-oiseau. Enfin, *Les Royaumes du Nord*, trilogie pour la jeunesse de Philip Pullman, offre aux lecteurs une humanité nouvelle, dans laquelle chaque être humain est accompagné d'un dæmon, créature animale qui l'aide, lui parle, évolue avec lui, le complète. Son héroïne, la jeune Lyra, se voit emportée dans une grande épopée destinée à empêcher le Magisterium, organe religieux et politique, de s'emparer du pouvoir et de faire basculer le monde dans une dystopie des plus effrayantes.

Il est à noter que ce corpus primaire ne contient pas d'œuvre datant du XIX^{e} siècle. En effet, aucun roman présentant un peuple constitué en société, doté de préceptes politiques, et dont les citoyens présentent un corps double doté d'une dualité interne, soit masculin-féminin soit homme-animal, correspondant aux critères de notre recherche, n'a pu être identifié pour ce siècle. Cela ne signifie pas, bien entendu, qu'aucun roman du XIX^{e} siècle n'ait mis en scène de personnage mixtes masculin-féminin ou humain-animal ; cependant, ils n'entraient pas, pour diverses raisons, dans le champ de recherche tel que défini précédemment. Frédéric Monneyron explore par exemple la figure de l'androgyne romantique qui, selon son analyse, apparaît au XIX^{e} siècle :

> Dès l'âge hellénique, il [l'androgyne] est en effet pris en charge par le discours philosophique dans le *Banquet* de Platon ; puis à partir de l'ère chrétienne il trouvera régulièrement sa place dans les doctrines de grands mouvement hérétiques tels la Gnose ou la Kabbale et dans les spéculations théosophiques des philosophes mystiques. Si l'intégration du mythe de l'androgyne dans la spéculation positive de la philosophie peut apparaître comme paradoxale elle apporte au demeurant la preuve de sa nature éminemment symbolique et métaphysique. […] Malgré sa particularité « philosophique », l'androgyne n'est pas cependant complètement absent de la littérature. Simplement son

> apparition est tardive : on n'en observe guère de traces avant le XIX^e^ siècle. C'est en outre surtout dans la veine romanesque que la figure se manifeste[96].

L'auteur fonde sa théorie de l'androgyne romantique dans la littérature du XIX^e^ siècle sur trois romans : *Fragoletta. Naples et Paris en 1799* d'Henri de Latouche, paru en 1829, cette œuvre ayant inspiré à Honoré de Balzac sa *Séraphîta*, ouvrage publié pour la première fois en 1834 dans la *Revue de Paris*, et le roman épistolaire *Mademoiselle de Maupin* de Théophile Gautier, datant de 1835. Or, ces romans présentent des héros-héroïnes qui sont seul(e)s à connaître la différence au sein d'un univers d'identité. En effet, Fragoletta et Séraphîta sont deux êtres androgynes mi-homme mi-femme qui fascinent leurs proches unisexués, quand Mademoiselle de Maupin est une femme qui se travestit en homme. Ces romans ne peuvent donc correspondre à notre thèse, étant donné que seuls les romans concernant des populations hermaphrodites ou mi-humain mi-animal entrent dans l'objet d'étude. Concernant l'humain-animal, certaines expérimentations ont de même pu être recensées au XIX^e^ siècle. *L'Île du Dr Moreau*, roman de H.G. Wells paru en 1896, met ainsi en scène d'étranges créatures situées à mi-chemin entre être humain et animal. Cet ouvrage relate l'aventure d'Edward Prendick qui, à la suite d'un naufrage, arrive sur l'île du Dr Moreau. Ce scientifique se livre à des expériences sur des animaux. Prendick découvre bientôt que le but de Moreau est de créer, à partir d'un animal, un être humain entier – c'est-à-dire capable de raison. Pour ce faire, il utilise la vivisection sur sujet conscient, la transfusion sanguine, et la greffe – greffe d'une partie de l'animal sur l'animal et non greffe d'une part humaine sur un animal. Le positionnement de Moreau est clairement démiurgique :

> These creatures of mine seemed strange and uncanny to you as soon as you began to observe them, but to me, just after I make them, they seem to be indisputable human beings. It's afterwards as I observe them that the persuasion fades. First one animal trait, then another, creeps to the surface and stares out at me… But I will conquer yet. Each time I dip a living creature into the bath of burning pain, I say, This time I will burn out all the animal, this time I will make a rational creature of my own[97].

Moreau délaisse ses créations inachevées revenues proches de leur état animal ; celles-ci se rassemblent sur l'île dans l'anfractuosité d'un rocher et considèrent Moreau comme leur Dieu, qu'ils craignent et respectent. Prendick les prend pour des Hommes-Porcs, *Swine Men*[98] ou des Hommes-Singes, *Ape Man*[99] , en tous cas des Hommes-animaux, *Beast Men*[100]. Cependant, cette « société » d'animaux modifiés reste sommaire. Prendick, listant leurs capacités sociales, dit en

---

[96] Frédéric Monneyron, *L'Androgyne romantique. Du mythe au mythe littéraire*, Grenoble, coll. « Ellug », 1994, p. 7-8.
[97] H.G. Wells, *The Island of Doctor Moreau*, London, ed. Brian Aldiss, London, Everyman, 1993 [1896], p. 76. « Ces êtres que j'ai façonnés vous ont paru étranges et dangereux aussitôt que vous avez commencé à les observer, mais à moi, aussitôt que je les ai achevés, ils me semblent être indiscutablement des êtres humains. C'est après, quand je les observe, que ma conviction disparaît. D'abord, un trait animal, puis un autre, se glisse à la surface et m'apparaît flagrant. Mais j'en viendrai à bout, encore. Chaque fois que je plonge une créature vivante dans ce bain de douleur cuisante, je me dis : cette fois, toute l'animalité en elle sera brûlée, cette fois je vais créer de mes mains une créature raisonnable. », *in* H.G. Wells, *Les Chefs d'œuvre de H.G. Wells*, éd. Francis Lacassin, Paris, coll. « Omnibus », 2007 [1896], p. 627.
[98] *Ibid.*, p. 59.
[99] *Ibid.*, p. 55.
[100] *Ibid.*, p. 65.

effet : « They talk, build houses, cook[101]. » Rassemblées dans leur grotte, ces créatures mangent et s'accouplent, mais leur esprit reste limité ; elles ânnonent sans cesse les préceptes de Moreau voués à leur rappeler leur part d'humanité :

> 'Not to go on all-Fours ; *that* is the Law. Are we not Men ?'
> 'Not to suck up Drink ; *that* is the Law. Are we not Men ?'
> 'Not to eat Flesh nor Fish ; *that* is the Law. Are we not Men ?'
> 'Not to claw Bark of Trees ; *that* is the Law. Are we not Men ?'
> 'Not to chase other Men ; *that* is the Law. Are we not Men ?[102]'

Aussi, l'aspect peu évolué de la société humaine-animale a été un critère déterminant dans notre choix de placer *L'Île du Docteur Moreau* en intertexte et non en œuvre du corpus primaire. De plus, le fait que les créatures mixtes soient créées par un scientifique démiurge semblait pouvoir rapprocher cette œuvre d'autres romans présentant cette caractéristique, également considérés comme intertextes à notre recherche : *Frankenstein*, de Mary Shelley, et la triologie *MaddAdam* de Margaret Atwood. Plusieurs caractéristiques des Hommes-animaux de Wells se retrouvent d'ailleurs chez Atwood : ses Crackers, créés par un scientifique à partir d'hybridation entre cellules humaines et cellules animales, ont les yeux luminescents, comme chez H.G. Wells, et elle met également en scène des Hommes-porcs, les Porcons, à l'instar des porcs améliorés de Wells. D'autres récits du XIX^e^ siècle, et notamment des nouvelles[103], explorent plutôt la question de l'animal face à l'homme, avec notamment la mise en scène de singes intelligents se rebellant contre les êtres humains. L'importance du réalisme, mettant en scène chez Zola notamment des peuples souffrants bien réels, et non hors-norme du fait de leur physiologie mixte ou hybride, ainsi que l'apparition du héros romantique solitaire, donc à l'écart du peuple, peuvent contribuer à une possible explication d'un certain manque de références correspondant strictement à notre objet d'étude pour le XIX^e^ siècle. Le goût du lectorat de l'époque se porte pourtant aussi sur le roman d'aventures non réaliste, dont Jules Verne est, pour la France, le représentant le plus célèbre :

> Du goût général pour les sensations fortes procède enfin la vogue du roman d'aventure, forme distractive et populaire du récit de voyage distingué. Fondé sur l'exploration militaire ou scientifique de contrées exotiques, ou sur une navigation périlleuse, il emprunte son intérêt à l'actualité de l'expansion coloniale. […] Il va sans dire que Jules Verne s'inscrit dans cette lignée, tout en lui donnant une double dimension scientifique et futuriste à mettre en rapport avec, d'une part, l'importance déjà évoquée de la presse de vulgarisation scientifique […] et, d'autre part, l'utopisme des ingénieurs et des socialistes,

---

[101] *Ibid.*, p. 60. « Ils parlent, construisent des cabanes, cuisinent. », *in* H.G. Wells, *Les Chefs d'œuvre de H.G. Wells*, *op. cit.*, p. 617.
[102] H.G. Wells, *The Island of Doctor Moreau*, *op.cit.*, p. 57. « – Ne pas marcher à quatre pattes. C'est la Loi. Ne sommes-nous pas des Hommes ? – Ne pas laper pour boire. C'est la Loi. Ne sommes-nous pas des Hommes ? Ne pas manger de chair ni de poisson. C'est la Loi. Ne sommes-nous pas des Hommes ? Ne pas griffer l'écorce des arbres. C'est la Loi. Ne sommes-nous pas des Hommes ? – Ne pas chasser les autres Hommes. C'est la Loi. Ne sommes-nous pas des Hommes ? », *in* H.G. Wells, *Les Chefs d'œuvre de H.G. Wells*, *op.cit.*, p. 610.
[103] Pour le recensement des œuvres françaises, voir Guy Costes et Joseph Altairac (dir.), *Rétrofictions. Encyclopédie de la conjecture romanesque rationnelle francophone*, Paris, Les Belles Lettres, 2018.

pour ne pas dire des ingénieurs socialistes (saint-simoniens et fourriéristes) de la première moitié du siècle[104].

Les investigations menées dans ce champ qui pourrait être qualifié de « Vernien » n'ont cependant pas abouti à des romans entrant dans le champ de notre recherche. Citons par exemple Albert Robida : ses *Voyages très extraordinaires de Saturnin Faradoul dans les 5 ou 6 parties du monde et dans tous les pays connus et même inconnus de M. Jules Verne*, parus en 1879, sont une relecture humoristique de Jules Verne mettant en scène un jeune homme élevé par des singes, et partant à la conquête de l'Australie avec une armée de quadrumanes[105]. Il ne s'agit pas ici d'un peuple au physique hors-norme, présentant un lien entre fonctionnement politique des contrées explorées et physiologie originale des citoyens.

Du point de vue de la critique, certains aspects de la thèse ont pu être confirmés par une bibliographie nourrie : l'utopie et l'hermaphrodisme, par exemple. Il n'en est pas de même avec la figure humain-animal, pour laquelle un moins grand nombre de références a pu être identifié. Certains ouvrages se sont révélés particulièrement utiles :

- Pour l'utopie : *L'Utopie narrative en France et en Angleterre. 1675-1676*[106] de Jean-Michel Racault a été une source indispensable en matière de définition de l'utopie littéraire comme de critique relative à Foigny et ses Terres australes ; de même, Corin Braga, avec *Pour une morphologie du genre utopique*[107] a pu apporter de nouveaux éléments, plus contemporains, relatifs à l'utopie – il identifie notamment certaines utopies narratives classiques comme des antiutopies. Notons ici que Jean-Michel Racault fait partie des critiques qui ne classent pas l'*Icosaméron* de Casanova dans les utopies, et de fait n'évoquent que brièvement cette œuvre : nous espérons aussi que les éléments que nous apportons dans cette thèse au sujet de cet ouvrage souvent écarté des champs d'études pourront contribuer à enrichir la critique qui lui est dédiée.
- Pour le masculin-féminin, deux ouvrages se sont avérés particulièrement utiles : d'une part, le recueil d'articles dirigé par Marianne Closson, *L'Hermaphrodite de la Renaissance aux Lumières*[108], qui délivre des notions globales sur la figure de l'hermaphrodite très précieuses, avec notamment des réflexions historiques concernant cette figure double ainsi que des recherches utiles concernant Foigny ; quant à Cécile Michaut, sa thèse intitulée *Gémeaux, androgynes, hermaphrodites, Narcisse. Unité et dualité du corps politique, 1562-1676*[109] s'est montrée indispensable pour affiner le rapport entre corps double, mixte, et politique. Notre travail pourrait apporter d'autres éclairages sur la figure hermaphrodite, notamment dans la comparaison d'œuvres classiques pour ce corpus –

[104] Alain Vaillant, Jean-Pierre Bertrand et Philippe Régnier, *Histoire de la littérature du XIX^e siècle. (Deuxième édition actualisée)*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2006, p. 338.
[105] Pour le recensement des œuvres françaises, voir Guy Costes et Joseph Altairac (dir.), *Rétrofictions. Encyclopédie de la conjecture romanesque rationnelle francophone*, *op. cit*.
[106] Oxford, Voltaire Foundation, 1991.
[107] Paris, Classiques Garnier, 2018.
[108] Paris, Classique Garnier, 2013.
[109] dir. Dominique Bertrand, thèse de doctorat soutenue le 5 novembre 2008, Clermond-Ferrand, Université Blaise Pascal.

Gabriel de Foigny, notamment – avec des œuvres contemporaines comme celles de Le Guin et Rozenfeld.

- Pour l'humain-animal : *L'Homme-animal dans les arts visuels. Images et créatures hybrides dans le temps et dans l'espace*[110], dirigé par Pascale Linant de Bellefonds et Agnès Rouveret, propose un historique de la représentation de l'hybride humain-animal dans l'histoire de l'art et l'archéologie qui a été très important pour cerner la transmission de cet imaginaire à travers les siècles et les cultures. L'ouvrage dirigé par Sandra Contamina et Fernando Coppello intitulé *L'animal et l'homme dans leurs représentations. Ponts et frontières*[111] a également été d'une grande utilité pour la figure de l'humain-animal. Les études de cet ouvrage collectif retracent en effet les liens existants entre la figure de l'animal et celle de l'homme, zone hybride où se situent les personnages des romans de notre corpus. Si la figure de l'humain-animal a pu être explorée dans l'histoire de l'art et la mythologie, nous espérons que notre recherche complètera les investigations menées à son sujet dans le champ littéraire.
- Au sujet de la notion de norme, deux ouvrages se sont révélés très utiles : *Le Normal et le pathologique*[112] de Georges Canguilhem et *Les Anormaux. Cours au Collège de France*, *1974-1975*[113] de Michel Foucault. Canguilhem contredit dans son ouvrage l'hypothèse alors communément établie en médecine selon laquelle l'état pathologique n'est qu'une variation quantitative de l'état normal. Pour Canguilhem, état normal et pathologique sont deux états différents qui demandent chacun leur propre examen ; hypothèse qui nous a permis d'analyser différemment les personnages de notre corpus, qui ne seraient ainsi pas vu comme des variations négatives d'un éventuel état normal de l'humain. L'ouvrage de Foucault a quant à lui été très important pour nourrir notre réflexion au sujet de la tératologie et des jugements et sentances des hermaphrodites à travers l'histoire : exécutés au Moyen-Âge au en raison de leur hermaphrodisme, les êtres nés intersexes doivent, à partir de la Renaissance, choisir un sexe et en revêtir le costume et les prérogatives.
- Pour les genres littéraires : l'ouvrage de Natacha Vas-Deyres, *Ces Français qui ont écrit demain. Utopie, anticipation et science-fiction au XXe siècle*[114], a permis d'identifier certaines évolutions génériques, de l'utopie du XVII^{e} siècle vers la science-fiction des XX^{e} et XXI^{e} siècles. Le livre dirigé par Roger Bozzetto et Gilles Menelgado, *Les Nouvelles formes de la science-fiction*. *Actes du colloque de Cerisy*[115], a été d'une aide précieuse pour définir le genre de la science-fiction. Enfin, le recueil d'articles dirigé par Dominique

[110] Paris, Les Belles Lettres / Presses Universitaires de Paris Nanterre, 2017.
[111] Rennes, Presses Universitaires de Rennes, coll. « Interférences », 2018.
[112] Paris, Presses Universitaires de France, 2013 [1943].
[113] Paris, Gallimard Le Seuil, coll. « Hautes études », 1999.
[114] Paris, Honoré Champion, 2012.
[115] Paris, Bragelonne, 2006.

Moncond'huy et Henry Scepi, *Les genres de travers*. *Littérature et transgénéricité*[116], a permis de réfléchir à la notion de transgénéricité, de mixité, non des corps, mais des genres.

Le champ d'exploration de la thèse s'est donc considérablement affiné au fil des recherches bibliographiques successives ayant permis l'élaboration du corpus primaire. Aussi, l'objectif de ce travail n'est pas de présenter, de manière exhaustive, un grand ensemble d'ouvrages pouvant cadrer avec l'idée originelle de la thèse, à savoir tous les romans du XVII^{e} à nos jours présentant un corps hors-norme. Il s'agit en effet d'identifier et de comparer les romans anglophones et francophones, du XVII^{e} siècle à nos jours, qui mettent en scène des peuples fictifs – c'est-à-dire, non pas des personnages d'individus isolés, différents des autres, et souffrant de leur statut d'élément anormal, perturbateur, au sein d'un univers d'identité – des collectivités humaines ou para-humaines, dont les citoyens disposent de corps présentant plusieurs caractéristiques. Ces corps doivent en effet être hors-norme, cette physiologie originale contenant une dualité interne organique, mixant féminin et masculin comme humain et animal. Ces peuples évoluent au sein de configurations sociétales fictives s'identifiant à un laboratoire du politique, la nature du corps double ou mixte venant bouleverser ou réinventer le corps politique. L'objectif est donc ici d'évaluer le lien d'identité, de causalité et d'opérabilité entre le fonctionnement du corps hors-norme du citoyen et le fonctionnement du corps social fictif au sein duquel le citoyen évolue, corps social qui est généralement là aussi hors-norme. En d'autres termes, nous étudierons les conséquences ou corrélations de cet imaginaire d'un physique collectif impossible, étonnant, bizarre, duel, mixte, sur le fonctionnement d'une société. Celle-ci pourrait être le terreau fertile d'une utopie, ou au contraire verser dans la dystopie. Il s'agit donc d'évaluer la manière dont évolue la norme sociale imaginaire, voire fantasmée, au fil des siècles et des sphères géographiques, lorsque la norme physique, physiologique, n'est pas celle du monde réel. De même, la portée diachronique de cette thèse apportera des éléments de nature générique. Les genres littéraires des siècles classiques, auxquels appartiennent les ouvrages les plus anciens de notre corpus, pourraient ainsi montrer des liens avec certains genres des XX^{e} et XXI^{e} siècles, dans des ouvrages se concevant souvent comme des transfictions qui mêlent plusieurs genres littéraires. Ces œuvres présenteraient de fait des genres mixtes, à l'image des corps de leurs personnages.

Nous étudierons, dans la première partie de la thèse, les caractéristiques physiologiques de ces peuples dont le physique, comme les récits d'origine ou le niveau de conscience, défient les normes établies. Il s'agit là d'offrir un panorama des différents peuples imaginés par les auteurs et autrices du corpus principal, afin de pouvoir appréhender au mieux leurs fonctionnements et leurs particularités. Ces mondes hybrides semblent présenter une hybridité générique : celle-ci fera l'objet de l'étude dans la deuxième grande partie de la thèse. En effet, les romans du corpus présentent tous une mixité générique, certains genres plus anciens trouvant de plus, dans une

[116] Rennes, Presses Universitaires de Rennes, coll. « La Licorne », 2007.

perspective diachronique, des liens avec certains genres contemporains – de l'utopie narrative des siècles classiques à la science-fiction, notamment. Ce travail semble permettre une articulation entre les fonctionnements des corps doubles et ceux des ouvrages eux-mêmes, en termes génériques. Les corps mixtes, les corps hors-norme du corpus s'étudieront enfin comme des corps-voiles ou des corps-signes : le lien entre corps et fait politique y semble parfois évident, ou au contraire plus secret ou plus faible.

Première partie : Des romans aux corps qui défient les normes

Les huit romans de notre corpus présentent des sociétés dans lesquelles vivent des êtres aux corps mixtes. Il s'agira dans cette première partie de rendre compte de cette mixité sur un plan anthropologique. Entrer dans ces textes à partir des corps des individus engage, avant la question des sociétés, celle des espèces. Les caractères d'une espèce sont riches de conséquences si bien qu'il importe de voir à quel point les auteurs en ont livré une description. Ce sont ainsi des ontologies alternatives qui se trouvent proposées aux lecteurs.
Les variations sur les corps qui sont envisagés à travers les œuvres engagent des questions qui réfèrent à l'humain. De ce point de vue, elles viennent interroger ce qui se passe lorseque l'on fait bouger les limites de l'humain sur différents plans et qu'on bouleverse ce qui d'ordinaire était clairement distinct, voire hiérarchisé selon un ordre qui s'en trouve invalidé, inversé ou réinventé. On se concentrera d'abord sur la dimension physique de ces corps pour poser ensuite, sur un plan plus intellectuel, la question de la conscience à laquelle ces corps autres peuvent prétendre. C'est enfin sur un plan ontologique élargi des individus à l'espèce, conçue dans ses origines comme dans son devenir, que sera interrogé le statut global de ces espèces mixtes et hybrides.

1. Le mixte : Deux catégories, homme-femme et humain-animal. Essai de typologie.

Les romancières et romanciers de notre corpus proposent des êtres dont le corps dispose de facultés extraordinaires. Ainsi, lorsqu'ils combinent le masculin et le féminin, ils semblent dans un cas capables d'engendrer seuls des enfants, dans un autre de se nourrir quasi exclusivement de lait maternel, dans un autre encore de présenter un désir sexuel cyclique, à l'instar d'un rut animal. Au sujet des corps mêlant l'humain et l'animal, ils peuvent quant à eux se présenter comme un chaînon manquant de l'évolution de l'animal à l'être humain, ou encore sont capables de voler. Certains combinent l'homme à l'insecte quand d'autres l'associent à des mammifères. C'est donc une grande diversité qui semble s'être déployée dans l'imaginaire des corps mixtes. L'ontologie spécifique de ces peuples s'impose à l'imaginaire des lecteurs par le biais de leurs corps improbables : ils engagent chez le lecteur la référence à une norme qui classifie et isole d'ordinaire dans des catégories différenciées – ce qui se trouve ici réuni. Une typologie menée à partir des deux types d'hybrides, humain-animal et homme-femme, nous permettra dans un

premier temps d'esquisser un panorama des imaginaires développés par les différents auteurs à partir de tels partages.

1.1. Typologie homme-femme

Quatre romans de notre corpus présentent des corps mêlant le féminin et le masculin, qui tiennent plutôt de l'androgyne ou de l'hermaphrodite. Nous préciserons ici les modalités de description et de fonctionnement de ces corps bisexués, qui varient selon les époques et les auteurs, avant d'évoquer la part de féminin et de masculin dans les termes employés pour nommer et désigner les corps hors-norme.

1.1.1. Décrire les corps hors-norme : quelles proportions de masculin et de féminin dans ces organismes ?

Le corps hermaphrodite est décrit selon diverses modalités dans les romans du corpus. Il peut ainsi être doté simultanément des attributs sexuels féminins et masculins, ou au contraire n'en comporter aucun. *La Terre Australe connue*, de Gabriel de Foigny, et l'*Icosaméron*, de Casanova, sont des œuvres datant respectivement des XVII^{e} et XVIII^{e} siècles. Le corps hermaphrodite y semble bisexué : il peut en effet comporter des caractéristiques sexuelles de l'homme et de la femme. Cependant, les auteurs ne sont pas réellement explicites au sujet de la physionomie sexuelle de leurs personnages hors-norme. Au contraire, aux XX^{e} et XXI^{e} siècles, les romans de notre corpus détaillent davantage les corps, qu'ils soient sexués ou neutres. Il s'agit ici de *La Main gauche de la nuit*, roman de l'américaine Ursula le Guin, et de *La Symphonie des abysses*, ouvrage de la française Carina Rozenfeld.

a) XVII^{e} et XVIII^{e} siècles : une physionomie sexuelle décrite de manière peu explicite

La Terre australe connue[117], roman de Gabriel de Foigny paru en 1676, présente deux types de corps hermaphrodites. Le lecteur découvre en effet :

- L'hermaphrodisme du narrateur-voyageur européen, Sadeur, perçu comme un monstre par ses contemporains – ainsi, le jeune Sadeur est recueilli par une nourrice portugaise ;

[117] Gabriel de Foigny, *La Terre australe connue (1676)*, éd. Pierre Ronzeaud, Paris, Société des textes français modernes, 1990 [1676].

celle-ci « têmoigna beaucoup de désir de me servir jusqu'à ce qu'elle eut reconnu que j'êtois des deux sexes, je veux dire, Hermaphrodite[118]. » ;

- L'hermaphrodisme des Australiens, vivant sur les Terres australes ; l'hermaphrodisme est la norme physique dans cet univers.

Les Australiens semblent physiquement dotés de deux sexes, l'un féminin et l'autre masculin. Sadeur l'indique dès ses premiers moments dans l'utopie australe : « [...] les deux sexes m'êtoient necessaires sous peine d'être perdu à mon arrivée [...][119] ». Il précise ensuite plus clairement que « Tous les Australiens ont les deux sexes : & s'il arrive qu'un enfant naisse avec un seul, ils l'etouffent comme un monstre[120]. » Le narrateur-voyageur indique encore que :

> Leurs parties sont fort petites, on n'y apperçoit rien de toutes ces décharges de la nature communes aux femmes qui ne sont pas enceintes[121].

Les Australiens semblent donc posséder des organes génitaux féminins et masculins visibles, bien que peu développés ; ils sont par ailleurs exempts de cycle menstruel. L'auteur ne semble pas très précis au moment de décrire les corps hermaphrodites : les « parties », que l'on suppose sexuelles, sont donc petites. Le roman ne dit rien cependant de leur place sur le corps, ou de la disposition des deux sexes féminins et masculins. Sont-ils l'un à côté de l'autre, l'un au-dessus de l'autre ? C'est ici au lecteur de s'imaginer le corps bisexué, l'auteur restant discret sur l'apparence et le fonctionnement de ces corps mixtes entre masculin et féminin. Certains Australiens possèdent, en plus de l'hermaphrodisme :

> sur les hanches une espece de bras, menus à la verité mais de la longueur des autres, qu'ils êtendent à leur volonté, & avec lesquels ils serrent plus fortement qu'avec les ordinaires[122].

Cet élément n'est cependant pas exploité dans la suite du roman. Le texte semble moins clair encore au sujet de la présence ou de l'absence de poitrine chez les Australiens. Le narrateur indique seulement, dans la première description des corps hors-norme à la p. 86 – sur 239 p., que les hermaphrodites disposent de « têtons ronds & evidens plus vermeils que rouges ». Pierre Ronzeaud, éditeur du texte, précise cependant en note que l'édition de 1692 supprime de « têtons » à « rouges », et remplace par « mammelles fort petites ». L'édition de 1692 semble ici aller dans le sens d'un texte moins transgressif, avec une description moins précise de cette partie du corps. Les corps australiens seraient donc bien dotés d'une poitrine de petite taille, comme c'est le cas des organes sexuels. Le ventre de même est « plat : & […] ne paroit que peu en leur grossesse[123]. »

Dans ces corps doubles, les deux sexes semblent s'annuler et non s'ajouter. Les corps des Australiens sont en effet présentés comme complets. L'Australien est un « homme entier[124] »,

---

[118] TAC, p. 25.
[119] TAC, p. 65.
[120] TAC, p. 83.
[121] TAC, p. 137.
[122] TAC, p. 84.
[123] TAC, p. 85.
[124] TAC, p. 88

comme l'explique Suains, vieil Australien, à Sadeur, qu'il a pris sous son aile. Les demi-hommes – les Fondins, peuple voisin de l'utopie, et les Européens – ont besoin de l'autre pour vivre et perdurer, au contraire des Australiens qui, grâce à leur hermaphrodisme, sont auto-suffisants. La société australe se présente ainsi comme une communauté d'êtres neutres, le maintien du principe de l'identité australe étant assuré par cette disqualification – dans le corps lui-même – de l'altérité, comme le précise Jean-Michel Racault :

> Chez les demi-hommes et chez les animaux, le concours des deux sexes est nécessaire, d'où l'imperfection du produit et la dépendance : le désir est toujours désir de l'Autre, donc déperdition du moi dans la quête de l'altérité […][125].

L'Australien Suains explique ainsi à Sadeur la différence entre le corps des Australiens, complet, et celui des Européens, semblable à celui des bêtes, car sans cesse en quête du mâle ou de la femelle pour se reproduire :

> Il faut donc convenir que la béte est béte, & a de la conformité avec une autre béte, en cela particulierement que leurs sexes sont separez, & que les deux sexes doivent se joindre pour faire la production d'un sembable. Cette division d'operation ne peut faire une union parfaite, qu'elle fasse une identité : c'est pourquoy le produit ne peut étre sans beaucoup de deffauts : & la nature qui a besoin des deux ensembles pour produire, les oblige de se rechercher, faisant que l'un soit en langueur, autant de tems qu'il est absent de l'autre[126].

Les Australiens n'ont pas de désir pour l'autre, car ils trouvent en eux-mêmes toutes les ressources nécessaires à la survie de l'espèce – celle-ci étant *a priori* assurée par l'autoreproduction.

Le degré d'explicite assez faible dans la description des corps hermaphrodites se retrouve dans l'*Icosaméron*, roman de 1788[127]. Casanova y conte les aventures d'Édouard et Élisabeth, frère et sœur jumeaux qui parviennent, à la suite d'un naufrage, à entrer dans le monde des Mégamicres. Cet univers lumineux et coloré[128] est situé au centre de la Terre. Les Mégamicres sont des êtres de petite taille, androgynes et ovipares. L'hermaphrodisme semble ici associer un attribut féminin – la poitrine – à un attribut masculin – le pénis. Cependant, rien dans le texte n'indique clairement la physiologie sexuelle des Mégamicres. Le lecteur n'a que quelques indices pouvant lui faire s'imaginer ces corps hermaphrodites. En effet, un passage indique que les Européens, au premier coup d'œil, identifient les Mégamicres comme des mâles, bien qu'ils possèdent une poitrine :

---

[125] TAC, p. 88.
[126] TAC, p. 94.
[127] CASANOVA Giacomo, *Icosameron. Ou Histoire d'Édouard et d'Élisabeth qui passèrent quatre-vingt-un ans chez les Mégamicres, habitants aborigènes du protocosme dans l'intérieur de notre globe*, Paris, Editions François Bourin, 1988 [1788].
[128] « Ces petits êtres, qui ne sont grands que par l'esprit, sont donc fort différents des androgynes platoniciens : chaque Mégamicre ressemble à un humain de taille réduite, aux attributs sexuels mâle et femelle. La variété de leurs couleurs compose un ensemble fantaisiste et attrayant. Le centre de la terre vu par Casanova n'est pas l'univers sombre et triste dépeint par l'antiquité gréco-latine (en dehors des Champs Elysées), mais un univers lumineux et haut en couleurs. », Marie-Françoise Bosquet, « Un Volcan androgyne. La grâce selon Casanova », *in* Marie-Françoise Bosquet et François Sylvos (dir.), *L'Imaginaire du volcan*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, coll « Interférences », 2005, p. 134, [en ligne], URL : https://books.openedition.org/pur/30845?lang=fr, consulté le 26/06/2022.

> notre surprise fut extrême en voyant des petites créatures très peu différentes de nous qui nous semblaient mâles, quoiqu'à la forme de leur gorge elles nous parussent femelles[129].

Si, à la vue de ce nouveau peuple qui possède bien une poitrine – le mot « gorge » est ici employé – Édouard et Élisabeth, qui ne connaissent que le corps unisexué, les croient mâles, c'est peut-être que les Mégamicres sont également pourvus d'un organe sexuel masculin immédiatement visible. Cependant, le texte ne dit pas clairement si les petites créatures multicolores possèdent ou non un pénis. Là encore, plus encore que chez Foigny, c'est au lecteur de faire marcher son imaginaire sur un sujet transgressif : le positionnement oblique de l'auteur semble ici libertin. Un autre passage décrit avec davantage de précision la poitrine des Mégamicres, qui semble d'une taille plus importante que celle des Australiens de Foigny. Pourtant, malgré ces seins hypertrophiés, les Européens concluent de nouveau qu'ils pensent avoir affaire à des mâles :

> Au second coup d'œil, la forme de leur poitrine nous avait fait croire qu'ils fussent femelles, car leur sein commençait à s'élever depuis le bas du col et finissait avec égale proportion au creux de l'estomac, et avait au milieu le tétin vert, mais les ayant mieux examinés nous les crûmes mâles[130].

La poitrine est donc à nouveau décrite de manière explicite par le texte, avec la précision sur la couleur du « tétin ». Cependant, comme dans l'extrait précédent, l'auteur ne donne pas d'indice sur l'éventuelle caractéristique physique conduisant les Européens à conclure que les Mégamicres sont des hommes et non des femmes en dépit de ces seins bien visibles. Les Mégamicres sont eux-mêmes ébahis face à la différenciation sexuelle des Européens :

> Ce qui les étonna fut la différence qui passait entre ma sœur et moi. Ils observaient sur moi ce qui manquait à ma sœur, et sur sa poitrine ce qu'il leur semblait que j'aurais dû posséder : ces deux défauts nous rendaient à leurs yeux animaux inconcevables[131].

L'auteur semble inviter encore une fois son lecteur à se poser des questions relatives à la physionomie sexuelle des Mégamicres, en utilisant des formulations libertines. Si les Mégamicres paraissent bien avoir une poitrine – il semble en effet aux petits hermaphrodites qu'Édouard devrait avoir des seins, comme eux – observent-ils le sexe d'Édouard en pensant qu'Élisabeth devrait en avoir un également, puisqu'eux-mêmes en possèdent un, ou observent-ils pour la première fois cette caractéristique physique sur Édouard ? Le lecteur est de nouveau laissé à des conjectures transgressives sur la présence ou non d'un pénis chez les Mégamicres. Corin Braga, dans son ouvrage intitulé *Les Antiutopies classiques*, semble considérer les créatures hors-norme de Casanova comme asexuées :

> De même que les hommes, les Mégamicres vivent toujours par paires, chacun avec son « inséparable », à la différence que ces couples ne sont pas sexués. L'imagination de Casanova régresse à une étape fœtale d'avant la distinction anatomique des sexes, ses personnages sont des « androgynes » qui ne

[129] I, p. 42.
[130] I, p. 62.
[131] I, p. 63.

> peuvent pas concevoir que le genre humain soit divisé en deux espèces. La stature d'embryons et la condition androgyne des Mégamicres amènent Édouard et Élizabeth à penser qu'ils ont affaire à des anges[132].

Cependant, les Mégamicres présentent au moins une poitrine, qui les sexualise, et peut-être, comme le texte le laisse supposer, un sexe masculin. Nous nous situons donc dans une lecture relativement différente de celle de Corin Braga quant à la physionomie sexuelle – bien mystérieuse et ouvrant la voie à de nombreuses suppositions chez le lecteur de Casanova – des Mégamicres.

Concernant les relations sexuelles et la génération, les Mégamicres expriment leur curiosité concernant la conception des Européens. L'union charnelle reste cependant, comme chez Foigny, un point aveugle pour les deux espèces. Lorsque les Mégamicres semblent faire preuve de curiosité concernant la manière dont les géants ont engendré des enfants, Edouard reste muet :

> Bien déterminés à ne leur donner aucun éclaircissement là-dessus, nous fîmes semblant de ne pas comprendre ce qu'ils désiraient savoir. Nous avions sur ce fait adopté la maxime de les imiter : leur réserve sur cela était inviolable ; la nôtre devait l'être aussi[133].

Edouard décrit en revanche une vertu particulière de l'atmosphère mégamicrique pour Elisabeth et ses descendantes : « Les femmes de notre espèce dans ce monde-là ne sont pas sujettes aux détriments et à toutes les fastidieuses suites des couches auxquelles elles sont sujettes ici[134]. » Cette précision évoque de nouveau l'imaginaire australien de Foigny, qui décrit des accouchements sans douleur et sans pertes de sang. Dans le prolongement de la théorie des climats, la physiologie féminine devient ainsi un terrain pour imaginer les adaptations humaines à leurs milieux. La reproduction des Mégamicres n'est pas décrite intégralement. Casanova indique bien que ses créatures sont ovipares[135], et détaille avec précision l'expulsion des œufs. Il ne donne cependant aucun indice sur leur fécondation :

> Ils […] entrent dans l'appartement que leurs pères leur ont préparé, et au bout de deux embrasements du bois vert, le nouveau couple va prier le couple père d'aller avec eux dans leur chambre où, assis les deux vis-à-vis des deux autres, ils rendent entre leurs mains deux œufs gros comme ceux d'une poule, qui sortent de leurs bouches dans le même moment. Ces œufs sortent d'une matrice qu'ils ont dans leur poitrine par un canal qui va se terminer entre l'œsophage et la trachée artère : elle commence apparemment près de l'orifice supérieur de l'estomac. Le sphincter d'où ils sortent se dilate par un très léger effort et se resserre d'abord après le vomissement aussi parfaitement qu'il l'était auparavant[136].

Les œufs ainsi expulsés sont réchauffés. Lorsqu'ils ont doublé de volume, les pères cassent les coquilles d'où s'échappent deux petits Mégamicres. Ce passage fait partie d'une longue

---

[132] Corin Braga, *Les Antiutopies classiques*, Paris, Classiques Garnier, 2012, p. 233.
[133] I, p. 151-152.
[134] I, p. 143.
[135] Qu'il s'agisse d'ovipares peut paraitre étonnant puisque les créatures disposent d'une poitrine. La description des quadrupèdes ovipares par Daubenton dans *L'Encyclopédie méthodique. Histoire naturelle des animaux* (1782) rappelle cette distinction entre ovipare (sans poitrine) et vivipare (avec poitrine). Les Mégamicres présentent ainsi de multiples signes d'hybridité, notamment à travers ces traits sexuels inattendus.
[136] I, p. 151-152.

description de la naissance et de l'enfance des Mégamicres. Le narrateur n'explique pas la manière dont il a connaissance de ces détails internes du corps des hermaphrodites. Il emploie un vocabulaire médical, comme s'il détaillait l'autopsie d'un Mégamicre. Edouard se fera d'ailleurs plusieurs fois médecin et chirurgien tout au long du récit – pour soigner les yeux des autochtones, notamment. Ces descriptions physiques dévoilent l'invisible, c'est-à-dire l'intérieur du corps, quand une partie du visible – l'organe sexuel, et l'acte reproductif – est occultée.

Chez Foigny et Casanova, la description des corps hermaphrodites n'est pas entièrement explicite : c'est au lecteur d'imaginer leur physiologie sexuelle. L'absence de détails, voire l'ellipse chez Casanova, entraînent des questionnements transgressifs chez le lecteur. Foigny comme Casanova semblent adopter un positionnement libertin, n'en disant que peu pour laisser la place à la participation du lecteur sur des sujets qui pourraient être considérés, à l'époque, comme choquants. Dans les romans du corpus datant de l'époque contemporaine, les corps sont au contraire davantage décrits.

b) XX^e^ et XXI^e^ siècles : des corps davantage décrits

Dans *La Main gauche de la nuit*[137], Ursula le Guin retrace les aventures de Genly Aï, un Terrien envoyé sur une autre planète, Géthen, dans le but de la rallier à une organisation interplanétaire, l'Ekumen. L'Envoyé découvre sur Géthen des êtres hermaphrodites. Contrairement aux œuvres des siècles classiques de notre corpus, qui restent peu disertes sur la physiologie sexuelle hermaphrodites de leurs personnages, Ursula Le Guin présente de manière beaucoup plus explicite des corps qui sont, de manière cyclique, pourvus d'organes sexuels féminins et masculins qui se développent ou au contraire s'atrophient. La plupart de ces éléments relatifs à la physionomie sexuelle des Géthéniens sont situées dans le septième chapitre du roman, très clairement intitulé « The question of sex », « la question sexuelle ». Une Investigatrice, l'une des premières à avoir été envoyée sur Géthen pour observer cette planète et les mœurs de ses habitants, bien avant la venue de Genly Aï, donne des éléments précis sur l'apparence et le fonctionnement des hermaphrodites géthéniens. Le lecteur apprend ainsi que le corps des Géthéniens se sexualise par cycles afin d'assurer la reproduction. Dans la première phase du cycle, le sujet est neutre ; les organes sexuels sont atrophiés, c'est la phase de soma. Vient ensuite, après environ vingt-deux jours, la phase de kemma, durant laquelle le désir sexuel s'éveille, et qui fonctionne comme un rut animal : « On about the 18th day hormonal changes are initiated by the pituitary control and on the 22nd or 23rd day the individual enters *kemmer*, estrus ». La pulsion sexuelle est alors extrêmement puissante et ne peut être contrôlée par

[137] Ursula Le Guin, *The Left Hand of Darkness*, New York, Penguin Books, 2016 [1969]. Pour la version française : Ursula Le Guin, *La Main gauche de la nuit*, trad. Jean Bailhache, Paris, Robert Laffont, 1971 [1969].

l'individu. Si celui-ci rencontre un autre sujet qui est également en kemma, les hormones sexuelles mâles ou femelles vont se développer et les organes sexuels se développent ou se résorbent : « The genitals engorge or shrink accordingly[138] ». L'attribution du sexe féminin ou masculin est aléatoire : « Normal individuals have no predisposition to either sexual role in kemmer ; they do not know whether they will be the male or the female, and have no choice in the matter[139]. » Genly Aï se plaint d'être le seul être unisexué dans un univers hermaphrodite : « Cultural shock was nothing much compared to biological shock I suffered as a human male among human beings who were, five-sixths of the time, hermaphroditics neuters[140] ». La description des corps hermaphrodites, et de leur fonctionnement, laisse ici moins de place à l'imagination du lecteur. Le degré de decription explicite est encore supérieur dans le roman *Vénus + X* de Theodore Sturgeon, contemporain à *La Main gauche de la nuit*, et mettant également en scène un peuple hermaphrodite. Le personnage d'être humain qui rencontre le peuple créé par Sturgeon, les Ledom, se voit notamment gratifié d'un exposé scientifique complet concernant la physionomie sexuelle des êtres bisexués, avec projection de schémas explicatifs à l'appui[141]. Le professeur hermaphrodite dispose de toutes les avancées de la science moderne pour offrir au lecteur des éléments précis concernant le fonctionnement interne des organes génitaux et reproducteurs des hermaphrodites. Le personnage principal, Terrien unisexué, bénéficie ainsi d'un long exposé avec plans et vues en coupe en trois dimensions pour tout comprendre de l'anatomie des Ledom.

Notons cependant chez Ursula Le Guin que la part de féminin ou de masculin de ces corps, si elle semble relativement claire dans l'exposé de l'Investigatrice, est moins évidente lorsque Genly Aï est le personnage focal. En effet, Genly Aï, l'humain de sexe masculin non accoutumé aux hermaphrodites, assimile certaines manifestations extérieures des Géthéniens comme féminines, en vertu de représentations culturelles misogynes communes à l'espèce humaine, souvent à tort. Le portrait de sa « logeuse », un hermaphrodite qui loue des chambres aux voyageurs de passage, en est un exemple :

> My landlady, a voluble man, arranged my journey into the East. […] He was the the superintendant of my island ; I thought of him as my landlady, for he had fat buttocks that wagged has he walked, and a soft fat face, and a prying, spying, ignoble, kindly nature. […] He was so feminine in looks and manner that I once asked him how many children he had. He looked glum. He had never born any. He had, however, sired four. It was one of the little jolts I was always getting[142].

---

[138] LHD, p. 74. « Les organes sexuels s'engorgent ou s'atrophient en conséquence. », MGN, p. 105.

[139] LHD, p. 74. « Les êtres normaux n'ont de prédisposition ni au rôle masculin ni au rôle féminin, ils ne savent jamais lequel ils peuvent jouer et ne peuvent choisir. » MGN, p. 106.

[140] LHD, p.40. « Mais ce genre de choc mental n'était rien en comparaison du traumatisme physiologique qu'il me fallait supporter du fait que j'étais un être humain de sexe mâle au milieu de créatures qui, les cinq sixièmes du temps, étaient des hermaphrodites asexués. » MGN, p.59.

[141] Voir Theodore Sturgeon, *Venus plus X*, trad. Jean-Claude Carasso, Paris, Champ Libre, coll. « Chute libre », 1979 [1960].

[142] LHD, p. 39-40. «« Ma logeuse », intarissable bavard, m'a aidé à organiser mon voyage à l'Est. […] C'était mon chef d'îlot – ma « logeuse », pensais-je, parce qu'il avait des fesses rebondies qui frétillaient lorsqu'il marchait, une grosse face molle, une nature indiscrète et fouineuse, une âme basse autant que maternelle. […]. Il avait une allure et des manières si féminines

D'autres aspects physiques ou comportementaux sont jugés « féminins » par Genly Aï ; cependant, ce personnage est sans doute aveuglé par sa misogynie, qui lui fait associer de manière quasiment systématique un attribut physique ou un comportement négatif à la part féminine des Géthéniens. Invité par l'un d'entre eux à dîner chez lui, Genly Aï comprend que cette invitation lui a été faite dans un but politique – atmosphère d'intrigue féminine. L'inaptitude des Géthéniens à guerroyer semble également provenir de leur féminité – ou de leur manque de virilité. Genly Aï stipule ainsi que :

> But on Gethen nothing led to war. Quarrels, murders, feuds, forays, vendettas, assassinations, tortures and abominations, all these were in their repertory of human accomplishments ; but they did not go to war. They lacked, it seemed, the capacity to *mobilize*. The behave like animals, in that respect ; or like women. The did not behave like men, or ants[143].

Le discours de Genly Aï semble ici contradictoire. En effet, il assimile clairement la femme à l'animal mais dissocie les fourmis du règne animal pour les associer aux hommes. Les fourmis, selon les catégories des entomologistes, sont des insectes eusociaux, c'est-à-dire dont l'organisation sociale fonctionne au moyen de castes séparant notamment les individus stériles et fertiles. L'intelligence collective des fourmis leur permet d'élaborer des sociétés complexes et très structurées, au sein de fourmilières décrites par certains scientifiques comme des super-organismes[144]. Le recours à l'image des fourmis pour caractériser le masculin semble cependant peu pertinent pour le misogyne Genly Aï. Les fourmis mâles n'ont en effet pas de rôle dominant dans ces sociétés performantes organisées autour d'une reine et gérées par des ouvrières :

> C'est que la fourmilière est une société matriarcale, au sein de laquelle les mâles ne jouent quasiment pas de rôle social. On peut les considérer comme de simples véhicules, destinés à produire, transporter et transmettre les spermatozoïdes[145].

Incapables de se nourrir seuls, les mâles sont en effet alimentés par les ouvrières – juste assez pour prendre l'envol jusqu'à la reine, dans le cas des fourmis ailées. Une fois l'accouplement réalisé, les mâles laissent leur place à d'autres et meurent de faim[146]. L'image de la fourmi convoque certes un imaginaire d'ordre et d'efficacité, mais l'organisation sociale de ces animaux implique que le masculin soit dépendant du féminin et dominé par lui. La femme est en tout cas perçue, dans le discours de l'Envoyé, comme un être furtif et dissimulateur, privilégiant des modes d'actions individuels et parfois indirects quand les hommes auraient au contraire les ressources nécessaires à une cohésion des individualités pour faire armée, pour constituer un

---

que je me pris un jour à lui demander combien il avait d'enfants. Il se renfrogna. Jamais il n'avait été mère, en revanche il avait été père quatre fois… C'était une de ces petites surprises qui me faisaient continuellement sursauter ». MGN, p. 58-59.

[143] LHD, p. 40. « Mais sur Géthen rien ne menait à la guerre. Querelles, meurtres, discordes, coups de main, vendettas, assassinats, tortures, atrocités, tout cela entrait dans leur brillant répertoire des actions humaines ; mais ils ne faisaient pas la guerre. Il leur manquait pour cela – semblait-il, la capacité de *mobiliser*. Ils se comportaient à cet égard comme des animaux, ou comme des femmes. Il ne se conduisaient pas en hommes, ni comme des fourmis. », MGN, p. 62.

[144] Voir notamment les travaux de Lumden, Wilson et Sober. *In* Luc Passera et Serge Aron (dir.), *Les Fourmis. Comportement, organisation sociale et évolution*, Ottawa, Les Presses scientifiques du CNRC, 2005, p. 386.

[145] *Ibid*., p. 66.

[146] *Ibid*., p. 66.

corps collectif susceptible de s'opposer frontalement à son adversaire. Lors de leur périple dans les glaciers inhospitaliers de Géthen, Genly Aï doit parfois être assisté par Estraven, l'autochtone qui connaît ces terres et leurs dangers. Le Terrien peine à obéir aux instructions d'un être qu'il considère fréquemment comme plus femme qu'homme, plus féminin que viril. L'Envoyé songe ainsi, à propos d'Estraven qui lui impose du repos :

> I was galled by his patronizing. He was an head shorter than I, and built more like a woman than a man, more fat than muscle ; when we hauled together I had to shorten my pace to his, hold in my strenght so as not to out-pull him : a stallion in harness with a mule[147] –

Genly Aï ajoute qu'Estraven n'a, pour sa part, pas de problème de virilité bafouée : « He, after all, had no standards of manliness, of virility, to complicate his pride[148]. » Il s'interroge sur sa propre capacité à faire abstraction d'un sentiment de supériorité masculine, qu'Ursula Le Guin nomme « masculine self-respect[149] » et que Jean Bailhache traduit par la « […] fierté du mâle qui s'érige en maître[150] ». Le Terrien dessine ici les attributs traditionnellement dévolus aux hommes, dans une conception stéréotypée de la masculinité. Celle-ci implique en effet force physique, domination naturelle, capacité à mener l'action. A la fin du roman, Genly Aï semble avoir mieux compris la neutralité des Géthéniens – il dit ainsi, au sujet d'un médecin karhaïdien, que son visage n'est « not a man's face and not a woman's, a human face[151] ». Pourtant, trois pages plus loin, l'Envoyé ne peut réprimer un élan de misogynie en observant un jeune géthenien qui l'escorte en silence depuis une heure :

> In an hour or so the boy (he had a girl's quick delicacy in his looks and movements, but no girl could keep so grim a silence as he did) came to tell me that the Lord of Estre would receive me […][152].

Dans *La Symphonie des abysses*[153], roman post-apocalyptique français pour la jeunesse, écrit par Carina Rozenfeld et paru en 2014, le degré d'explicite concernant les corps hors-norme est, à l'instar de *La Main gauche de la nuit*, plus élevé que dans les œuvres des siècles classiques. Cet ouvrage retrace l'itinéraire de plusieurs personnages au sein d'un mystérieux atoll, l'Anneau. Trois sociétés vivent coupées les unes des autres sur cet îlot aux décors paradisiaques, mais doté de systèmes totalitaires dont les règlements rigides limitent fortement les libertés individuelles. Dans l'une des sociétés de cette île, les citoyens sont appelés « Désex ». Ils sont neutres, ni garçons, ni filles, jusqu'à leur majorité. Leur corps n'a ni organes sexuels, ni pilosité,

---

[147] LHD, p.181. « J'étais exaspéré par son air protecteur. Il avait une tête de moins que moi, et il était bâti en femme plutôt qu'en homme, gras plutôt que musclé ; lorsque nous tirions le traîneau ensemble, il me fallait ralentir l'allure et me retenir pour me mettre à son pas et éviter de le distancer – le bel attelage : un étalon et une mule ! » MGN, p. 240.
[148] LHD, p. 181-182. « Lui, du moins, n'avait aucune idée de ce que pouvait ajouter à l'amour-propre la susceptibilité du mâle jaloux de sa virilité. », MGN, p. 240.
[149] LHD, p. 182.
[150] MGN, p. 240.
[151] LHD, p. 248. « ni masculin ni féminin, mais simplement humain. », MGN, p. 323
[152] LHD, p. 250. « Au bout d'une heure environ, le jeune homme (son visage et son corps avaient une mobilité, une vivacité, une délicatesse toutes féminines, mais jamais une fille n'aurait pu garder ce silence inflexible) vint me dire que le Seigneur d'Estre me recevrait […]. », MGN, p. 326.
[153] Carina Rozenfeld, *La Symphonie des abysses (2 tomes)*, Paris, Robert Laffont, 2014.

ni même traits du visage définis. L'héroïne du roman, Abrielle, qui vient d'une autre société de l'Anneau, décrit ainsi avec précision le Désex qu'elle rencontre :

> Le visage de la… chose – elle n'arrivait pas à savoir si c'était un homme ou une femme – n'avait pas de traits. Deux yeux en amande se découpaient, très sombres, sur une peau trop blanche, presque translucide. Pas de nez, juste deux narines ouvertes au milieu de cette chair étrange, ni de lèvres, juste une fente horizontale en guise de bouche au milieu d'un menton court. Cet être n'avait ni cheveux, ni sourcils, ni cils, mais une peau exagérément étirée, qui semblait attendre d'être modelée pour ressembler à un véritable visage[154].

À dix-huit ans a lieu le rite de libération des gènes, durant lequel chaque individu reçoit par inoculation un chromosome X ou Y, selon son propre choix, afin de provoquer la sexuation. Les corps se sexualisent alors progressivement avec le développement des organes sexuels et de la pilosité, les traits qui se dessinent, etc. Comme chez Le Guin, les corps sont d'abord dépourvus d'organes sexuels, puis vont se sexualiser soit en femme, soit en homme. Cependant, cette sexualisation n'est ici pas cyclique mais définitive. En effet les adolescents, une fois passés par le rite de l'injection, deviennent unisexués pour toute leur existence. L'attribution des caractères et organes mâles et femelles permet d'assurer la reproduction, réalisée exclusivement en laboratoire. En effet, dans la ville des Désex, tous contacts physiques sont interdits. Avant la naissance, les chromosomes X et Y sont retirés aux fœtus afin d'empêcher le caractère sexuel de s'affirmer, ce qui permet ainsi d'obtenir le corps des Neutres. Une fois nés, les bébés ainsi modifiés sont ensuite retirés de leur famille et élevés ensemble dans un Centre par des agents de l'État. Le roman présente l'itinéraire de deux Neutres, Sa et Ca. Les corps des Neutres sont décrits comme diaphanes, sans formes, dépourvus de tout attribut féminin ou masculin. Sa, un des protagonistes, imagine ainsi la transformation qui l'attend avec le rituel de sexuation :

> Son visage perdrait de sa neutralité, ses traits se dessineraient enfin : son nez pousserait, ses lèvres se rempliraient pour tracer sa bouche… Et son corps… Sa avait déjà vu des hommes torse nu dans la cascade. Des pectoraux souvent couverts de poils. Chez certains, un ventre rond et flasque. Et iel aurait un sexe. C'était le plus grand mystère. Les Neutres entre eux n'avaient aucun problème avec la nudité. Leurs corps lisses, sans attributs, fins et sans formes ne possédaient que deux orifices pour satisfaire leurs besoins naturels[155].

L'autrice décrit ici la physionomie sexuelle des Neutres et des adultes sexués avec plus de précision que dans les œuvres de Foigny et Casanova : le lecteur peut se représenter ces personnages relativement facilement. Les corps sont conçus pour être tous identiques : « Iel ouvrit les yeux pour trouver le visage d'un autre Neutre, qui lui ressemblait comme tous les Neutres se ressemblaient […][156]. » Corps et visages sont sans aspérités :

> Ca se regarda dans le miroir […]. Son reflet, son visage de Neutre, si… inconsistant. Deux trous sombres pour les yeux, deux plus petits pour les narines, une fente horizontale pour la bouche. Pas de lèvres, pas de nez, aucun

[154] SA1, p. 201.
[155] SA1, p. 222.
[156] SA1, p. 223.

> trait spécifique, pas de cils, ni de sourcils, ni de chevelure. Tout cela apparaîtrait après l'Injection[157].

Le degré d'explicite semble ici, comme chez Le Guin, assez élevé : le sujet de la physionomie sexuelle est sans doute moins transgressif pour des romans des XX^e^ et XXI^e^ siècles qu'il ne l'était aux siècles classiques.

Ces corps doubles ou neutres entraînent en outre, pour les auteurs, des configurations particulières au niveau du vocabulaire et de la grammaire. En effet, il peut sembler problématique de nommer ces corps avec les genres féminins et masculins. Les auteurs emploient de fait différents procédés pour dire les corps hermaphrodites ; ces procédés seront détaillés ci-après.

1.1.2. Nommer et désigner les corps hors-norme

Les Australiens de Foigny sont désignés exclusivement par des pronoms masculins ; sans invention de nouveaux pronoms, même dans la langue australe décrite au chapitre neuf du roman. Ainsi, l'être humain, est désigné par le terme « ûel[158] » qui signifie « homme » – il est traduit après les Étoiles « aeb », le Soleil « aab » et les oiseaux « oef », trois éléments importants dans l'univers des Australiens. Il n'est pas fait mention d'un terme signifiant « femme », ou encore « hermaphrodite », ou d'un nouveau mot désignant ces êtres mixtes. Le terme utilisé est plutôt celui d' « homme » par opposition aux demi-hommes que sont les Fondins, peuple voisin, ou qu'est Sadeur, qui est un être de désir[159]. Les Australiens sont ainsi nommés « freres[160] ». Suains, le vieil hermaphrodite qui explique les mœurs australes à Sadeur, est également désigné exclusivement par une terminologie masculine. Ainsi, le désir physique de Sadeur provoque le dégoût et la colère des Australiens, qui veulent se défaire de lui :

> Ce qui seroit arrivé sans l'assitance & les bons avis d'un venerable vieillard, Maître du troisiême ordre dans le Heb nommé « Suains ». I'ay seu que ce digne homme deffendit plusieurs fois ma cause aux Assemblées du Hab […][161].

La naissance d'un Australien amène également l'auteur à distinguer la mère de l'enfant – celle qui l'allaite. Le corps des Australiens dispose bien de cette capacité à faire se développer un enfant en son sein, puis à l'allaiter.

Le chapitre IX du roman, intitulé « De la Langue Australienne, & des études de ce pays », expose les principes de la langue australe. Il n'y figure pas d'explications au sujet de la manière qu'ont les hermaphrodites de dire les pronoms. Le nombre est bien désigné – « Lla nous aimons, la multiplication de LL. signifiant le nombre de personnes[162] » – mais il n'y a rien d'explicite au

[157] SA1 p. 238.
[158] TAC, p. 163.
[159] Voir TAC, p. 85.
[160] Voir par exemple TAC, p. 86.
[161] TAC, p. 86
[162] TAC, p. 165.

sujet du genre des mots, noms et pronoms. Ainsi l'utilisation quasi exclusive du masculin est-elle peut-être le fait de la traduction par l'européen Sadeur – traduction fictive, qui découle donc bien d'un choix d'auteur. Foigny n'a en effet pas, dans son système linguistique austral, prévu de mots spécifiques pour dire l'hermaphrodisme, le genre neutre.

Sur le genre des pronoms, Pierre Ronzeaud donne les éléments suivants :

> Seule trace linguistique de l'hermaphrodisme austral, Suains qui, ici est qualifié de « maître » affirmera, plus loin[163], vouloir servir de « mère » à Sadeur. A part cela, Foigny ne s'est pas engagé dans les débats sur les genres des mots désignant ces êtres doubles. Rappelons que Furetière donne (par souci d'équilibre ?) pour « androgyne » : « subst. Masc. Et fem. » et pour « hermaphrodite » : « f.m. ». Le dictionnaire de l'Académie précise qu'« hermaphrodite » est « aussi un adjectif des deux genres » et Boileau ironise sur cet embarras dans sa Satire XII, au sujet de l'Equivoque (v. 1-4) :
>
> Du langage François bizarre Hermaphrodite,
> De quel genre te faire Equivoque maudite ?
> Ou maudit : car sans peine aux rimeurs hazardeux
> L'usage encor, je crois, laisse le choix des deux.
>
> Dans son roman, Foigny choisit toujours le masculin, selon l'usage du XVII^e^ siècle que peut illustrer cette définition du Dictionnaire général et curieux de Rochefort (Lyon, P. Guillemin, 1685, p. 246) : « C'est un homme qui a l'un et l'autre sexe[164]. »

Répondant aux promesses de Sadeur, qui assure ne plus jamais faire montre de désir sexuel, Suains « accepta toutes mes propositions, & dit, qu'il me seroit mere autant de tems qu'il pourroit me supporter. » Comme l'indique Pierre Ronzeaud en note, cette dualité de genre dans le langage – Suains comme un vieillard et une mère – est effacée dans l'édition de 1692. La phrase est en effet remplacée par : « serviroit de père tant que je m'acquitterois des promesses que je lui venois de faire[165]. » La version de 1692 semble encore une fois moins subversive que la première.

Le pronom « il » au singulier ou au pluriel est employé pour désigner les Australiens qui ont conçu un enfant ; après l'accouchement, le pronom « la » intervient pour désigner la mère, puis « le » ou « il » à nouveau pour désigner l'enfant et celui qui les instruira dès l'âge de trois ans :

> Aussi tôt qu'un Australien a conceu, il quitte son appartement & se transporte au Heb, où il est receu avec des congratulations particulieres ; & où il a sa nourriture sans travail. Ils ont un certain lieu êlevé pour rendre leur fruit, où ils êtendent les jambes & l'enfant tombe sur des fueilles du Balf, apres quoy la mere le prend, le frotte de ces fueilles, & l'allaite sans jetter du sang […]. Ils n'ont ni usage de bandes, ni de langes, ni de berceaux. Le lait que la mere leur donne est si substantiel, qu'il leur suffit pendant deux ans […]. Ils parlent ordinairement en huit mois : ils marchent en un an, & en deux on les sevre. Ils commencent à raisonner à trois ans […] Aussi tôt que la mère les quitte, le premier Maître de la premiere bande leur enseignent les éléments : & ils demeurent trois ans sous sa conduite[166].

---

[163] En page 86.
[164] TAC, en note 6, page 86.
[165] TAC, p. 88, note 11.
[166] TAC, p. 138.

Le féminin semble ici associé à la maternité : accouchement et allaitement sont les prérogatives des mères[167]. Il n'est cependant pas possible de déterminer l'âge exact de séparation avec la mère – est-ce à deux ans, au sevrage, ou à trois ans, lorsqu'ils raisonnent ? Le texte ici n'est pas entièrement clair. Chez Foigny, l'hermaphrodisme est tout de même l'occasion d'une discussion au sujet de la primauté du père dans le processus de génération des Européens, que Suains, vieillard qui initie Sadeur aux subtilités de l'existence australe, juge ridicule et inopportune :

> Tu as avancé, qu'ils agissoient ensemble pour engendrer : tu m'as fait comprendre que l'action se passait dans la mere. D'où est-ce donc que tu peux savoir que le père agit premier que la mere ? […] Si tout se passe chez la mere, pourquoi l'exclu-t-on d'être premiere ? Ne seroit ce pas avec plus de raison qu'on regardoit ce pretendu pere comme une condition étrangere, & que la mere dans laquelle se fait tout, & sans laquelle tout seroit impossible, seroit considerée comme la vraye cause[168] ?

De fait, chez les Australiens le mot père n'existe pas, et Sadeur précise que Suains « me le fit répéter jusqu'à trois fois[169] » : loin de reconnaître au masculin la primauté dans le processus de génération, les hermaphrodites ne reconnaissent, dans leur langue comme dans leurs corps, que la mère. Le féminin n'est cependant envisagé ici que dans sa capacité d'enfantement ; dès lors que le jeune Australien est séparé de sa mère, le pronom masculin revient pour désigner les instructeurs. La mère, dans le monde austral, est chargée d'enseigner aux enfants les premiers rudiments d'instruction religieuse. En effet, dans la première page du sixième chapitre intitulé « De la religion des Australiens », Sadeur indique le tabou qui frappe la religion australe : « C'est le sujet le plus delicat & le plus caché qui soit parmy les Australiens que celuy de la Religion. C'est un crime inoüy que d'en parler[170] […]. » Une exception s'affiche immédiatement après cette règle générale : « Il n'est que les meres qui leur donnant les premieres connoissances, leur inspirent celles du Haab, c'est-à-dire, de l'Incompréhensible[171]. » Les mères représentent un lien plus affectif qu'explicite à la divinité. Une telle attention à la dimension sensible de l'éducation pourra trouver des échos dans les méthodes éducatives du XVIII[e] siècle. Mais chez Foigny, cette initiation s'inscrit dans le prolongement de l'intérêt que l'humanisme a accordé à la formation d'êtres en devenir :

> De Juan Luis Vivès (Fig. 14) à Montaigne, les humanistes sont d'accord sur un point essentiel : tout précepteur doit s'intéresser au développement cognitif et physique de l'enfant et l'écouter, le regarder évoluer – pour adapter les locaux, la manière d'enseigner, le rythme de travail et l'emploi du temps journalier en fonction de ces données[172].

Sadeur, bien qu'hermaphrodite, est lui-même uniquement désigné avec des pronoms masculins.

---

[167] Sur la place du féminin en utopie, voir notamment Marie-Françoise Bosquet, *Images du féminin dans les utopies françaises classiques*, Oxford, Voltaire Foundation, 2007. Pour les ouvrages anglophones, voir notamment Alessa Johns, *Women's Utopias of the Eighteen Century*, University of Illinois Press, 2003, ouvrage advantage centre sur le XVIII[e] siècle.
[168] TAC, p. 97.
[169] TAC, p. 96.
[170] TAC, p. 113.
[171] TAC, p. 113.
[172] [en ligne], URL : https://collections.enfance-jeunesse.fr/exhibits/show/enfanceshumanistes/chapitrei/destine-l-enseignement/priorite-education , consulté le 07/07/2020.

Chez Casanova, la première apparition des Mégamicres pourrait laisser penser à un système de double genre employé pour désigner les hermaphrodites. En effet, l'auteur utilise le masculin et le féminin pour les désigner :

> Nous étions dans une espèce d'agonie lorsque nous vîmes deux êtres de couleur rouge tout nus […]. […] notre surprise fut extrême en voyant des petites créatures très peu différentes de nous qui nous semblaient mâles, quoiqu'à la forme de leur gorge elles nous parussent femelles. *Elles* avaient au-dessus des yeux jusqu'aux oreilles une espèce de chapeau rabattu sur le front. Ces deux êtres se parlèrent par signes et s'en allèrent ; mais *ils* retournèrent dix minutes après accompagnés de plusieurs autres faits comme eux en tous points[…][173].

Le passage alterne le genre des pronoms : l'utilisation du pronom féminin « elles » se rapporte au terme « créatures », de même qu'à la page suivante lorsqu'Edouard décrit des « ces gentilles personnes nageaient comme de vrais poissons […] ; elles […] frétillaient avec tant de facilité que l'eau paraissait leur vrai élément[174] ». Quant au masculin « ils », il reprend le nom « êtres ». Mais le reste du temps, c'est le genre masculin qui est utilisé pour désigner les Mégamicres. Ainsi, chaque Mégamicre a un inséparable, non une inséparable, et chacun devient père, non mère :

> Ils retournent après cela chez eux et entrent dans l'appartement que leurs pères leur ont préparé, et au bout de deux embrasements du bois vert, le nouveau couple va prier le couple père d'aller avec eux dans leur chambre […][175].

L'expression « couple père », contrairement à celle de « couple parental », ne laisse pas de place à une éventuelle figure maternelle, féminine. La langue des Mégamicres conçue par Casanova ne propose de même pas d'élément neutre. Sa spécificité réside en effet dans sa musicalité et son absence de consonnes, comme l'indique Raymond Trousson :

> À la suite de Foigny ou Veiras, Casanova n'a pas manqué de prêter à ses Mégamicres une langue originale, fondée exclusivement sur les six voyelles, langue chantée plutôt que parlée […] harmonieuse, accompagnée d'une gestuelle plus proche de la danse que du langage des signes et même synesthésique, puisqu'elle est perçue, non seulement par l'ouïe mais par tous les sens[176].

En effet, les nombreuses conversations entre Edouard et ses hôtes au sujet de la langue des Mégamicres se fondent sur sa musicalité[177], et ne font pas mention des genres utilisés. Le narrateur n'évoque qu'une seule fois la question de l'hermaphrodisme, non dans les pronoms utilisés mais relativement au nom donné à ces créatures extraordinaires :

> Nous avons appelé ces êtres androgynes tant pour leur donner un nom qui d'une certaine façon les désigne, comme pour nous approcher dans notre traduction anglaise du nom générique qu'ils se donnent eux-mêmes, composé des quatre voyelles *aoie*. Ils s'appellent aussi *eaie*, ce qui nous a fait inventer

[173] I, p. 42, nous soulignons.
[174] I, p. 43.
[175] I, p. 151-152.
[176] Raymond Trousson, « Casanova et l'*Icosaméron* », Revue *Bon à tirer* numéro 54 – 1er septembre 2006, [en ligne], URL : http://www.bon-a-tirer.com/volume54/rt.html, consulté le 02/06/2020.
[177] I, p. 65, 88, 123-124, 127-130, 264-265, 274.

> le qualifiant de Mégamicres, qui fait allusion à la grandeur de leur esprit et à la petitesse de leur taille […][178].

La référence à une traduction anglaise semble permettre à l'auteur d'expliquer ce qui sort des normes par une mention de simples questions de traduction. En outre, dans toutes les descriptions du corps des Mégamicres ou même de celui des Européens, le narrateur évoque la poitrine. En revanche, le sexe masculin n'est jamais nommé. Le texte se fait ici elliptique. Cependant, dans sa dédicace du livre à M. de Waldstein, Casanova donne une autre descritpion de ses Mégamicres :

> Chez les Mégamicres il n'y a qu'un sexe : étant tous mâles & femelles, il est de fait qu'ils ne sont ni mâles, ni femelles, & l'écriture les appelle ainsi pour comprendre que la propagation ne dépend pas plus de l'un des deux individus que de l'autre : ils sont tous égaux, & tels sont chez eux tous les animaux, & gardez-vous bien de les appeler hermaphrodites, car vous y attacheriez une idée fort sale, & vous leur feriez injure, puisqu'en vérité ils ne le sont pas, & malgré que vous ne le verrez pas, vous pourrez facilement vous le figurer, car quoiqu'Edouard soit très châtiè dans son style, et qu'il ménage avec toute la décence la pudeur du lecteur il n'empêche pourtant pas l'intelligence de comprendre tout ce qui lui est nécessaire de savoir[179].

Cette description péritextuelle complexifie encore les questions de nomination. En outre, nous notons ici des subtilités dans la question de la représentation des corps : tous mâles et femelles, les Mégamicres auraient donc deux sexes, mais donc finalement aucun. Interdiction est aussi faite d'utiliser le terme « hermaphrodite », etc. Tout ceci semble de nature à activer la réflexion du lecteur sur ces sujets.

Henri Diament retrace l'étymologie de divers noms proposés par Casanova dans son article intitulé « Voies souterraines de l'imagination onomastique au siècle des Lumières. L'*Icosaméron* de Casanova[180] ». Il relève notamment des néologismes onomastiques grecs et latin, « Méga » étant relatif à la grandeur d'esprit des Mégamicres et « micres » à leur petite taille.

Dans *La Main gauche de la nuit*, roman du XX^{e} siècle d'Ursula le Guin, le genre utilisé dans la dénomination des hermaphrodites évolue en même temps que le personnage focal, Genly Aï. Celui-ci, Terrien unisexué, s'il utilise ponctuellement le féminin, emploie majoritairement le genre masculin. Le narrateur s'exprime de la manière suivante au sujet d'un Géthénien qui possède, selon lui, une allure et des manières féminines : « *He* was the superintendant of my island ; I thought of *him* as my *landlady*, for *he* had fat buttocks that wagged as *he* walked […]. *He* was good to me[181]. » Les deux genres vont parfois être utilisés de manière concomitante,

---

[178] I, p. 61-62.

[179] Dédicace à Monsieur le comte de Walstein, p. XXIII et XIV, *in* Icosaméron ou Histoire d'Edouard et Elisabeth qui passèrent quatre-vingt ans chez les Mégamicres, habitants aborigènes du Protocosme dans l'intérieur de notre globe, Prague, 1787, [en ligne], URL : https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k101924f/f24.item.r=icosam%C3%A9ron%20tome%201.

[180] Henri Diament, « Voies souterraines de l'imagination onomastique au siècle des Lumières : L'*Icosaméron* de Casanova », *Nouvelle revue d'onomastique*, n°19-20, 1992, p. 173-180, [en ligne], URL : https://www.persee.fr/doc/onoma_0755-7752_1992_num_19_1_1140, consulté le 15/19/2020.

[181] LHD, p. 40. Nous soulignons. « « C'était mon chef d'îlot – ma « logeuse », pensais-je, parce qu'il avait des fesses rebondies qui frétillaient lorsqu'il marchait […]. Il était bon pour moi […]. » MGN, p. 58-59.

dans une langue elle-même dotée des deux genres : « My landlady, a voluble man[182] », traduit en français par « "Ma logeuse", intarissable bavard[183] ». Hélène Escudié détaille l'utilisation des genres par Ursula Le Guin dans plusieurs de ses romans[184]. L'autrice modifie son positionnement au sujet des pronoms au fil du temps ; elle réécrit par exemple la nouvelle « Winter's King », qui se passe sur Géthen, en modifiant les pronoms et les catégories père/mère. Dans le recueil *The Birthday of the world* paru en 2002, la nouvelle « Coming of Age in Karhide » présente Sev, personnage principal en pleine adolescence, qui est « she » quand elle est femme et « he » quand il est homme. Un retour plus précis au phénomène de kemma dénomme l'organe sexuel qui se développe ou se résorbe « clitopenis[185] ». Ce dernier n'est pas décrit dans le détail. En 1969, date de la publication de *La Main gauche de la nuit*, Ursula Le Guin reste plus mesurée dans l'utilisation des pronoms – réserve qui lui vaudra l'ire de lectrices et de critiques qui souhaitaient voir des pronoms neutres, et non masculins, pour désigner les hermaphrodites gétheniens[186]. En 1969, le second mouvement féministe est en pleine expansion aux États-Unis. Dès 1960, l'accès à la contraception est autorisé. D'autres avancées majeures ont lieu entre 1960 et 1970, à l'instar de l'extension de la discrimination positive en faveur des femmes en 1967. La science-fiction américaine reste, en 1969, un domaine littéraire dominé par des auteurs hommes. Il faut du temps aux autrices, dont Ursula Le Guin deviendra plus tard l'une des chefs de file, pour s'engager dans des textes faisant une plus grande part aux personnages féminins ou neutres et à un langage qui leur est réservé.

Pour désigner et nommer ses personnages Neutres, Carina Rozenfeld, autrice française de *La Symphonie des abysses*, dyptique paru au XXI^{e} siècle, emploie quant à elle un réseau de pronoms neutres. Ceux-ci sont utilisés dès la première page consacrée aux Désex :

> Sa contempla son visage quelques instants dans le miroir ébréché et moucheté accroché en face de luiel, sur le mur peint en bleu pâle. Iel fit une petite grimace et détourna le regard. Son reflet ne faisait que lui rappeler l'évidence : iel n'était pas achevé. Pas encore. L'image que lui renvoyait la glace ne lea représentait plus, car le changement se rapprochait. Bientôt, iel serait autre. Neuf. Abouti. Vivement que la cérémonie de la libération des gènes arrive, qu'iel puisse enfin s'accepter dans un corps qui lui correspondrait tout à fait ![187]

L'utilisation des pronoms neutres dans le roman est détaillée dans le tableau ci-après :

[182] LHD, p. 39.
[183] MGN, p. 58.
[184] Hélène Escudié, « Ursula K. Le Guin, une Alchimie de l'Ailleurs. De la structure au mythe », thèse de doctorat en langues vivantes sous la direction d'André Bleikasten, soutenue le 18 décembre 2004, Université Marc Bloch Strasbourg II, UFR des Langues vivantes, p.421-422.
[185] *Ibid.*, p. 430.
[186] *Ibid.*, p. 429.
[187] SA1, p. 209-210.

Tableau 1 : Les pronoms dans *La Symphonie des abysses*

Pronoms personnels sujets	
Pronoms français	Equivalents neutres dans le roman
Je, tu, il, elle, on, nous, vous, ils, elles	Je, tu, **iel**, on, nous, vous, **iels**
Pronoms personnels compléments	
Pronoms français	Equivalents neutres dans le roman
Me, te, le, lui, la, les, leur, eux, moi, toi	Me, te, **lea**, **luiel**, **lea**, les, leur, **euels**, moi, toi
Pronoms possessifs	
Pronoms français	Equivalents neutres dans le roman
Le mien, la mienne, les miens, les miennes, le nôtre, la nôtre, les nôtres Le tien, la tienne, les tiens, les tiennes, le vôtre, la vôtre, les vôtres Le sien, la sienne, les siens, les siennes, le leur, la leur, les leurs	/
Pronoms démonstratifs	
Pronoms français	Equivalents neutres dans le roman
Celui, celle, ceux, celles, ceci, cela, ce, c', ça, celui-ci Celui-là, celle-ci, celle-là, ceux-ci, ceux-là, celles-ci, celles-là.	**Celuiel**, celle, ceux, celles, ceci, cela, ce, c', ça, celui-ci /
Pronoms relatifs	
Pronoms français	Equivalents neutres dans le roman
Lequel, laquelle, duquel, auquel, Lesquelles, desquelles, auxquelles	/
Pronoms interrogatifs variables	
Pronoms français	Equivalents neutres dans le roman
Lequel, lesquels, laquelle, lesquelles Auquel, auxquels, à laquelle, auxquelles Duquel, desquels, de laquelle, desquelles	/

Ces pronoms neutres, ou non binaires[188], car ni masculins ni féminins, sont utilisés tout au long du roman lorsqu'un Neutre est le personnage focal : « Quelle image mentale avait-iel de luiel[189] ? », « À chaque fois que Ca lea touchait[190] », « au fond d'euels[191] », « celuiel qu'iel avait été[192] ». La sexuation s'illustre d'ailleurs spécifiquement par le changement de pronoms : les

[188] Voir Alpheratz, « Le Genre grammatical neutre en français à la lumière des Problèmes de linguistique générale d'Émile Benveniste », [en ligne], URL : https://www.alpheratz.fr/articles/problemes-de-linguistique-generale/#sdfootnote3sym, consulté le 07/07/2020.
[189] SA1, p. 213.
[190] SA1, p. 225.
[191] SA1, p. 235.
[192] SA1, p. 242.

Neutres deviendraient des « « ils » ou des « elles[193] ». Sa affirme encore : « Je serai un homme. Un « il[194] » » ; il rêve également que l'injection « fasse de luiel un « il ». Un homme[195]. » Les prénoms sont également neutres, et ne comportent, jusqu'aux dix-huit ans du sujet, que quelques lettres. Le prénom s'allonge et prend un genre après la cérémonie d'injection :

> Le nom d'homme… Il fallait conserver les premières lettres du nom que recevait le Neutre à sa naissance, composé de l'initiale du chiffre du jour et de celle du mois où iel venait au monde. Ensuite, chaque futur adulte laissait son prénom se construire, s'imposer à luiel, comme une évidence[196].

Cependant, il est à noter que dans la composition de ces pronoms neutres, c'est le masculin qui vient en premier : lea, iel, luiel, et non lae, eil, ellui, etc. De plus, les adultes sexués s'adressent aux Neutres au masculin, et non avec des formules neutres. Ainsi, l'initiateur qui conseille Sa et Ca alors qu'ils sont encore des Neutres utilise le genre masculin à leur sujet : « –Très bien. Donc tu es *né*…[197] ». L'instructeur de Sa lui dit également : « –Mais pas de quoi, mon ami[198] », « depuis que tu es arrivé[199] », « tu es l'instigateur[200] », etc. Le genre masculin semble donc dominant, malgré la mise en place du réseau de pronoms neutres. Cependant, l'utilisation des pronoms non binaires est une nouveauté vis-à-vis des autres romans du corpus en langue française, elle offre au lectorat une approche plus avancée, par la formalisation du neutre dans la langue, vers un imaginaire d'un être ni masculin ni féminin qui peut parler, se dire, grâce à un vocabulaire spécifique qui décrit sa particularité, sa non binarité. En outre, dans la langue française, le masculin est le neutre par défaut, et prend le pas sur le genre féminin, ce qui, selon l'analyse d'Alpheratz, accompagne en outre des représentations donnant également la place dominante au masculin :

> l'emploi générique du genre masculin est un symbole dans la langue qui a son reflet dans la pensée et la société, laquelle propage et perpétue l'iconographie dominante sur ses supports innombrables et envahissants, de la signalétique à la publicité, et où l'icône *homme* représente le genre humain : dans le cercle de Vitruve, dans les représentations du Dieu chrétien ou de son prophète, dans les feux de signalisation, ou encore dans le dessin envoyé aux extraterrestres en 1972 par la NASA (l'homme salue tandis que la femme, à côté de lui, reste les bras ballants)[201].

Alpheratz rappelle encore que « Dans la langue, le genre masculin représente le genre humain, sème que ne possède pas le genre féminin (ex. : *les droits de l'homme*)[202] ». De fait, écrire un roman complet dans un genre neutre, dans le contexte éditorial français en 2014, alors qu'il s'agissait de plus d'un roman pour la jeunesse, aurait sans doute été difficile. Ces premières

---

[193] SA1, p. 240.
[194] SA1, p. 242.
[195] SA1, p. 247.
[196] SA1, p. 217.
[197] SA1, p. 212. Nous soulignons. Voir aussi p.239 « – Et tu es né… ».
[198] SA1, p. 263.
[199] SA1, p. 264.
[200] SA1, p. 264.
[201] Voir Alpheratz, *op. cit*.
[202] *Ibid.*

incursions dans la langue neutre pour dire le corps neutre sont, pour l'époque, relativement nouvelles.

La deuxième partie de la typologie des corps hors-norme rencontrés dans les romans du corpus s'intéressera aux corps mêlant l'humain et l'animal. Les quatre romans envisagés sont *La Découverte australe par un homme volant*, roman français de Rétif de la Bretonne, *Les Hommes volans ou Les aventures de Pierre Wilkins*, de l'anglais Robert Paltock, tous deux datant du XVIII^{e} siècle. Nous y ajoutons des ouvrages du XX^{e} siècle, *Perdido Street Station* de l'anglais China Miéville et *À la croisée des mondes*, trilogie du britannique Philip Pullman.

1.2. Typologie humain-animal

Notre typologie des corps hors-norme humain-animal nous conduit à envisager la part d'humanité et d'animalité de chaque corps mixte afin d'obtenir un panorama large des potentialités de l'hybride humain-animal exploré par les romanciers. Nous verrons que dans une majorité des romans du corpus, les êtres hors-norme présentent un seul corps, pour partie humain et pour partie animal. *À la croisée des mondes*, roman contemporain du britannique Philip Pullman, présente au contraire un corps scindé en deux entités, l'une humaine, l'autre animale. Nous envisagerons également les manières dont ces corps inhabituels sont nommés et désignés par les auteurs, qu'il s'agisse de mots inventés par les Européens qui rencontrent ces peuples ou qu'au contraire, ces noms soient issus des collectivités hors-norme elles-mêmes.

1.2.1. Décrire les corps hors-norme : proportions d'humanité et d'animalité dans les organismes décrits

Nous étudierons les romans présentant des hybrides humain-animal selon deux modalités choisies par les auteurs. Rétif de La Bretonne, Robert Paltock et China Miéville choisissent d'imaginer un seul corps pour leur personnage, pour part humain et pour part animal. De son côté, Philip Pullman met en scène un corps humain accompagné d'une entité animale dont nous étudierons les capacités fort particulières.

a) Un seul corps, pour partie humain, pour partie animal

Dans *Les hommes volans ou les aventures de Pierre Wilkins*[203], roman anglais paru en 1751, Robert Paltock retrace le parcours de Peter Wilkins, qui, à la suite d'un naufrage, découvre une terre inconnue. Y vivent des êtres disposant d'ailes en peau qui leur permettent de voler. Ces ailes, appelées « graundy », s'enveloppent tout autour du corps comme une seconde peau ou un vêtement. Pierre rencontre Youwarkee, une de ces femmes-oiseaux ou femmes-chauve-souris. Il pense d'abord qu'elle porte un vêtement étrange. Il ne comprend la nature hors-norme du corps de sa compagne qu'au moment de s'unir avec elle :

> Immediately her *Graundee* flew open, (discovering her naked Body, just to the Hip, and round the Rim of her Belly,) and expanding itself, was near six Feet wide. Here my Love and Curiosity had a hard Conflict ; the one to gain my attention to the *Graundee*, and the other to retain my Eyes and Thoughts on her lovely Body, which I had never beheld so much of before. […] I attentively view'd her lovely Flesh, and examined the Case that enshrined it […][204].

Le lecteur doit attendre encore près de cinquante pages pour obtenir une description plus précise des ailes des Glumms, hommes volants, et Gawris, femmes volantes. Le narrateur en livre une description très longue et très précise. Il détaille notamment chaque vertèbre ou « côte » maintenant en place les voiles de peau qui forment les ailes des êtres volants :

> She first threw up two long Branches or Ribbs of the Whalebone, as I called it before, (and indeed, for several of its Properties, as Thoughness, Elasticity, and Plyableness, nothing I have ever seen can so justly be compared to it) which were jointed behind to the upper Bone of the Spine, and which, when not extended, lye bent over the shoulders, on each side of the Neck forwards, from whence, by nearer and nearer Approaches, they just meet at the lower Rim of the Belly, in a sort of Point ;* but when Extended, they stand their whole Length above the Shoulders, not perpendiculary, but spreading outward, with a Webb of the softest and most plyable and springy Membrane, that can be imagined, in the Interspace between them, reaching from their Root or Joint on the Back, up above the hinder part of the Head, and near half way their own length ;* but, when closed, the Membrane falls down in the Middle, upon the Neck, like a Handkerchief.* There are also two other Ribs, rising as it were from the same Root, which, when open, run horizontally, but not so long at the others*[205].

---

[203] Robert Paltock, *The Life and Adventures of Peter Wilkins*, ed. Christopher Bentley, New York, Oxford University Press, 1990 [1751]. Pour l'édition française : Robert Paltock, *Les Hommes volans ou Les aventures de Pierre Wilkins*, trad. Philippe-Florent de Puisieux, Londres, Veuve Brunet, 1763 [1751].

[204] LA, p. 121. « A l'instant son graundy s'ouvrit, & me laissa voir tout son corps jusqu'à la ceinture : ce graundy étendu avait bien six pieds de largeur. C'est ici que mon amour et ma curiosité se trouverent partagés. L'une attiroit mon attention sur le graundy ; l'autre arrêtaoit mes yeux et mes pensées sur ce beau corps que je n'avois pas encore si bien vu. […] Je regardais attentivement chaque partie que je découvrois, & ce qui lui servoit de couverture. », HV T2, p. 266.

[205] LA, p. 138-139 « D'abord elle dressa en l'air deux longues branches ou côtes de baleine, comme je les appelois auparavant ; & en effet elles en avaient toutes les propriétés, la dureté, l'élasticité & la souplesse ; je ne crois pas qu'on puisse faire une comparaison plus juste. Ces deux côtes étoient jointes par derrière à la vertèbre supérieure de l'épine du dos ; quand elles ne sont pas étendues, elles se couchent sur les épaules de chaque côté du col ; & reviennent par devant en s'approchant, jusqu'à ce qu'elles se rencontrent à l'extrémité du bas ventre, où elles forment une espèce de pointe (*a*) : mais lorsqu'elles sont étendues, elles s'élèvent de toute leur longueur au-dessus des épaules, non pas en ligne perpendiculaire, mais un peu obliquement, & en dehors. L'espace qui les sépare est garni d'un tissu ou membrane très douce, flexible et élastique, qui prend depuis le dos à la naissance de ces côtes jusque derrière la tête, & qui occupe plus de la moitié de la longueur des côtes (*a*). Cette membrane, quand le graundy est fermé, tombe vers le milieu sur le col comme un mouchoir (*b*). Il y a encore deux

Cette description encyclopédique se poursuit sur sept pages, preuve de la complexité et de la subtilité du graundy, invention centrale du roman de Paltock. Ce dernier aurait pu inspirer un autre auteur de notre corpus, Rétif de la Bretonne, comme l'indique Daniel Fondanèche :

> Cette très longue et très minutieuse description rappelle la voilure de la chauve-souris, mais perfectionnée, les attaches étant ici plus solides et plus nombreuses, pour justifier du poids de l'homme. Cette description donnera lieu à des explications assez semblables chez Rétif, mais à partir d'un appareillage conçu par Victorin[206].

Cette description contient notamment plusieurs renvois à quatre planches illustrées, reproduites ci-après. Celles-ci laissent moins la place à l'imaginaire que chez Foigny, *La Terre australe connue* n'offrant pas d'illustrations qui représentent le corps hermaphrodite. Ces planches, qui présentent notamment le corps de la Gawry presque entièrement dénudé, peuvent fonctionner comme un effet d'appel au lecteur, suscitant son intérêt et éventuellement son désir. Elles semblent également imiter l'usage des planches descriptives dans les récits de voyage traditionnels ou les sommes encyclopédiques, afin peut-être de rendre crédible l'incroyable voyage réalisé par le narrateur-voyageur selon François Portier : « Paltock prend la description des hommes volants assez au sérieux pour lui consacrer plusieurs pages illustrées de planches détaillées[207]. » Le narrateur décrit encore avec précision le graundy déplié durant le vol, et son aspect dans la situation inverse, lorsqu'il est étroitement serré sur le corps.

autres côtes qui partent presque du même endroit que les précédentes, & qui, lorsqu'elles sont ouvertes, s'étendent horizontalement ; mais elles sont moins longues que les autres (*c*) », HV2, p. 2-4.

[206] Daniel Fondanèche, *La Littérature d'imagination scientifique*, Amsterdam-New York, Rodopi, 2012, p. 49.

[207] François Portier, « La découverte de la locomotion aérienne en Angleterre. Du rêve à la réalité », *XVII-XVIII. Bulletin de la société d'études anglo-américaines des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles*, N°38, 1994. p. 106, [en ligne], URL : https://www.persee.fr/doc/xvii_0291-3798_1994_num_38_1_1287, consulté le 26/08/2020.

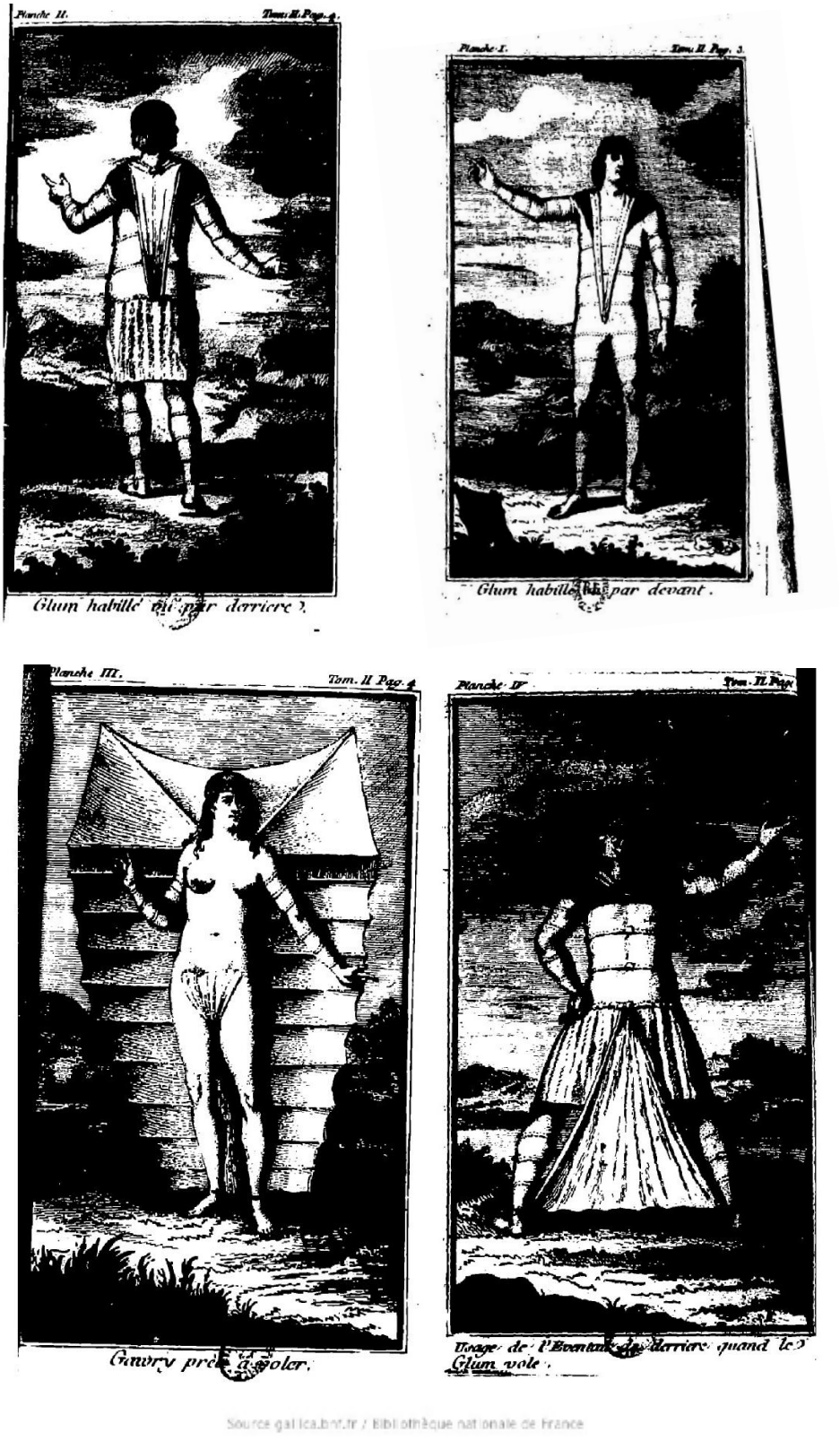


Figure 1 : Les Glumms et Gawry – hommes et femmes volants – de Robert Paltock[208]

[208] HV2, planches I, II, III, IV (pages 2 à 6) © Gallica / Bibliothèque Nationale de France

Les Glumms et Gawris possèdent d'autres caractéristiques physiques ; cependant, celles-ci semblent mineures par rapport à la présence d'ailes. La peau des Hommes volants est plus blanche et plus lisse que celle des Européens. En outre, la vie souterraine leur donne une vue fragile ; leurs yeux supportent mal les luminosités franches. Là encore, Paltock aurait pu être une source d'insipration pour Rétif de la Bretonne, qui crée quant à lui des « hommes-de-nuit » qui craignent la lumière du soleil, ainsi que l'indique Daniel Fondanèche :

> Pierre Wilkins a déjà vu Youwarky voler de nuit, puisque les Glumms sont nyctalopes, et bien qu'il vive avec elle depuis plusieurs mois, semble-t-il, il n'a jamais vu ses ailes qui l'enveloppent en permanence comme un vêtement […]. Nous trouverons ici : […] la nyctalopie et le fait que les porteurs d'ailes s'en servent de vêtements ou au moins de manteau en s'en enveloppant comme des chauve-souris. C'est peu ou prou ce que l'on retrouvera dans les romans de Mercier, de Rétif ou de Bulwer Lytton, que Paltock a probablement inspirés[209].

En termes de génération, les Gawris paraissent semblables aux Européennes ; Pierre et Youwarkee n'ont en effet aucun mal à enfanter ensemble. Tous deux engendrent de nombreux enfants – certains ont un graundy qui fonctionne, d'autres un graundy atrophié, d'autres enfin n'en ont pas. Ce point sur la reproduction possible semble intéressant car il ouvre à une réflexion sur l'hybridation, processus que l'on retrouvera, dans une vise sociétale et non familiale, chez Rétif de la Bretonne.

La Découverte australe par un homme volant[210], de Rétif de la Bretonne, qui par de nombreux points se rapproche de Robert Paltock, raconte l'histoire de Victorin, jeune homme amoureux de Christine, la fille de son seigneur. Pour ravir Christine, Victorin fabrique une machine, des ailes articulées qui lui permettent de voler, comme l'illustre l'image ci-après.

[209] Daniel Fondanèche, *La Littérature d'imagination scientifique*, *op.cit.*, p. 47.
[210] Nicolas-Edme Rétif de la Bretonne, La Découverte australe. Volume 1-2 et volume 3-4, Leïpsick et Paris, 1781.

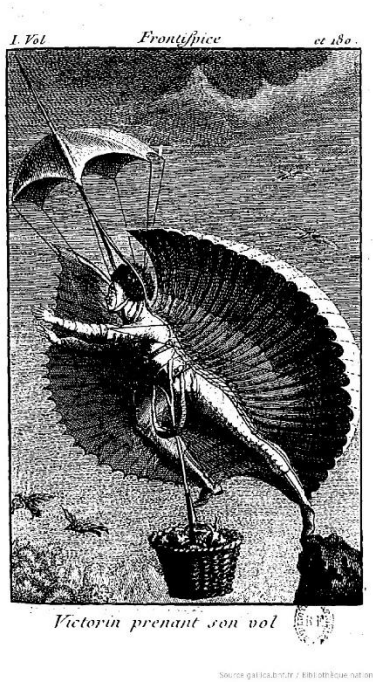


Figure 2 : Les ailes artificielles de Victorin chez Rétif de la Bretonne[211]

Le jeune homme emmène sa captive dans un premier territoire d'utopie, le Mont inaccessible, qu'il va diriger et peupler. Il parvient ensuite à atteindre les Terres australes, second niveau d'utopie. Ces deux territoires utopiques, entre montagne et plaine, semblent se répondre ; à cela près que l'utopie des Terres australes est bien plus ambitieuse que celle du Mont inaccessible. Cette dernière n'est que familiale, quand le passage au second niveau d'utopie amène à l'établissement d'une dynastie fondée notamment sur le principe du transformisme. Victorin découvre dans les Terres australes un très grand nombre de peuples inconnus. Les Patagons et Mégapatagons sont des géants, et les Hommes-de-nuit des créatures nocturnes assez difficilement identifiables. Tous les autres peuples sont constitués d'êtres mixtes, entre humain et animal. Victorin visite ainsi les terres de plusieurs créatures hybrides : Hommes-singes, Hommes-ours, Hommes-chiens, Hommes-cochons, Homme-taureaux, Hommes-moutons, Hommes-castors, Hommes-boucs, Hommes-chevaux, Hommes-ânes, Hommes-grenouilles, Hommes-serpens, Hommes-éléfans, Hommes-Lions, Hommes-Tigres, et enfin Hommes-oiseaux. De nombreuses planches illustrées accompagnent le récit, offrant aux lecteurs des représentations de ces créatures fabuleuses. Ces gravures de Binet, à l'instar des planches des *Aventures de Pierre Wilkins*, peuvent fonctionner comme un effet d'appel pour le lecteur : les « hommes-bêtes » découverts par Victorin et ses descendants sont en effet représentés dans une semi-nudité qui peut apparaître plaisante pour le lecteur.

[211] DA1-2, Frontispice non paginé placé entre les pages 6 et 7 © Gallica / Bibliothèque Nationale de France

Les Hommes-singes sont les premiers être mi-humains mi-animaux que Victorin, accompagné de son fils Alexandre, rencontre :

> Tandis qu'ils étaient ainsi en suspens, Alexandre, plus alerte que Victorin, apperçut un animal velu à-quatre-pates, très-ressemblant à un Singe, qui alait porter sur son Père une main crochue. Il fit un cri, & comme leurs aîles légères étaient toutes prêtes, ils s'élevèrent en l'air […]. Ils planèrent alors, & virent sortir d'entre les arbres une centaine d'Animaux comme le premier, qui les regardaient s'envoler, & dont plusieurs se dressèrent sur leurs piéds de derrière. Ce fut alors qu'ils s'apperçurent, que ces Animaux, quoique couverts de poil, avaient néanmoins une figure entre celle du Singe & celle de l'Homme. Ils les entendirent même se parler, en se regardant, d'une manière qui ressemblait parfaitement à celle des Singes, qui crient. Cependant ces cris avaient une continuité, qui marquait des idées combinées, en un mot un langage. – Voilà les Hommes de cette Ile, dit Victorin à son Fils : l'Homme peut différer par la figure, par la peau, par l'habitude du corps, être diurne, ou nocturne : mais ce rayon divin, la raison, est par-tout son caractéristique. Ces Êtres-là se parlent ; ils s'entendent : voi-les, mon Fils ! ils délibèrent ; ils se consultent ; ils nous regardent : en voilà qui marchent debout, & qui ont l'air de nous contrefaire, en nous montrant[212].

Le commentaire accompagnant l'estampe illustrant les Hommes-singes précise encore que ces êtres sont « velus, à l'exception du visage & des mains, mais sans queue[213] », et qu'ils marchent à quatre pattes ou debout. La foi de Victorin dans la raison de ces créatures est assez vite détrompée. En effet, les Hommes-singes se montrent agressifs et inaptes à la communication. De fait, Victorin prend un parti qu'il reproduira fréquemment dans ses visites aux autres peuples mixtes humain-animal : enlever quelques spécimens jeunes et les ramener chez lui, sur l'île Christine, pour les instruire, les évangéliser et effectuer des expériences d'hybridations entre hommes-animaux et « hommes-hommes ». L'intelligence partielle des Hommes-singes, malgré leur langage ou leur capacité à marcher sur deux pieds, ne semble faire d'eux que des semi-humains. C'est le cas pour les autres espèces, mais toutes ne sont pas agressives. Le texte présente une double hybridité. En effet, les hommes volants mêlent humain et machine quand les hommes-animaux mêlent humain et animal. Chez Victorin et son fils cependant, cette hybridité est partielle, factice : une fois les ailes enlevées, ils redeviennent des humains ordinaires. Cette dualité peut en un sens préparer le lecteur à la véritable hybridité qui va suivre : celle des humains-animaux. Victorin trouve le secret du vol pour enlever celle qu'il aime, Christine, la fille de son seigneur :

> - Il y a environ soixantedix ans, qu'un Jeune-homme du *Dauphiné* trouva le secret de voler (comme les Oiseaus, car il faut expliquer cela en français) : & le motif qui lui donna un desir si vif de voler, ce fut l'amour[214].

Florence Boulerie indique que :

> Le narrateur joue volontiers avec les mots et les clichés, car l'on sait que l'amour donne des ailes, et du génie. En l'occurrence, fin observateur et astucieux ingénieur, Victorin parvient à se fabriquer des ailes mécaniques

[212] DA1-2, p. 272-273.
[213] DA1-2, p. 274.
[214] DA1-2, p. 39.

> techniquement abouties, autorisant aussi bien l'élévation rapide dans les airs que l'atterrissage en douceur et les longs parcours horizontaux. Maîtrisant parfaitement les vols en toutes directions, le héros est en mesure de réaliser ses rêves d'être une cigogne et d'amener la belle Christine dans son nid. […] Être oiseau, c'est être libre : Victorin doté d'ailes peut transgresser les interdits sociaux et épouser Christine que la stricte observance des convenances de classe lui refusait. C'est encore la perfection de leurs ailes imitées de la nature qui permet aux Christiniens de dominer le monde austral, qu'ils appréhendent d'en haut en planant au-dessus des espèces d'hommes-brutes[215].

La critique note également l'importance, dans l'iconographie de *La Découverte australe*, donnée au motif de l'aile mécanique :

> L'abondante iconographie de l'édition de 1781 amplifie encore cette fascination pour l'imaginaire de l'oiseau, en montrant dès le frontispice un héros volant, doté d'ailes nervurées bien gonflées par le vent, et s'élançant avec la même allure que les deux oiseaux qui volent à l'arrière-plan de la gravure. L'illustration est longuement explicitée et commentée par un auteur soucieux de donner une version moderne, technicienne et naturaliste, au mythe icarien rapporté par Ovide. Le Dédale français, sous-titre de la fiction, est placé sous les auspices des rêves fabuleux d'évasion par les airs[216].

Bien avant de recontrer les hommes-animaux, le lecteur est donc habitué à voir Victorin, le Dédale français, et après lui son fils, voler dans les airs tels des oiseaux et s'arracher ainsi à la condition de l'homme normal, cloué au sol par la gravité.

[215] Florence Boulerie, « Entre singe et oiseau, l'homme amélioré par l'animal chez Rétif de la Bretonne », *Ostium*. *Animal et animalité*, Février 2018, [en ligne], URL : http://ostium.sk/language/sk/entre-singe-et-oiseau-lhomme-ameliore-par-lanimal-chez-retif-de-la-bretonne/, consulté le 15/09/2020.
[216] *Ibid*.

Figure 3 : Les Hommes-singes de Rétif de la Bretonne[217]

Chaque catégorie d'homme-animal dispose de sa gravure illustrative, contrairement au texte de Foigny qui ne présentait pas d'images. De fait, l'imaginaire lié au peuple hermaphrodite de Foigny reste plus ouvert ; les lecteurs de Rétif de la Bretonne ont quant à eux des représentations des corps hors-norme à leur disposition. Le succès des récits de voyage au XVIII[e] siècle et « la nécessité de suppléer à la vision directe par des illustrations, plus évocatrices et plus précises qu'une relation écrite[218] » est, selon Françoise Le Borgne, l'argument qu'utilisent les auteurs à cette époque pour justifier l'insertion de planches illustrées dans leur livre. Ces illustrations se veulent également scientifiques, en cela qu'elles permettent de recenser et de représenter des plantes, des animaux, mais également des êtres humains :

> L'anthropologie naissante, en cette seconde moitié de XVIIIème siècle, est particulièrement tributaire de ce type de médiation, car s'il est possible de collecter des minéraux, […] il semble difficile de rendre compte du physique et des coutumes des différents peuples rencontrés […] sans le secours d'un dessinateur. Aussi les portraits, les scènes de groupe, […] constituent-ils une large part des gravures de récits de voyage contemporains de *La Découverte australe* : la traduction réalisée en 1778 par Jean-Baptiste Suard des *Voyages dans l'hémisphère austral* du Capitaine Cook […] présentant ainsi notamment

[217] DA 1-2, p. 274 © Gallica / Bibliothèque Nationale de France
[218] Françoise Le Borgne, « Les gravures hybrides de *La Découverte australe* », *in* Actes du colloque Rétif et l'image Poitiers 21-23 octobre 1999, *Études rétiviennes n°31*, Paris, Société Rétif de la Bretonne, décembre 1999, p. 13.

> une série de diptyques mettant en regard un portrait masculin et un portrait féminin [des habitants d'îles visitées] [219].

Selon Françoise Le Borgne, les illustrations de Binet pour *La Découverte australe* reprennent ce système de représentation pour permettre au lecteur habitué aux récits de voyage d'identifier ce roman comme faisant partie de ce genre. Ces gravures auraient également un rôle d'appel au lectorat : séduisantes, elles présentent des autochtones nus, parfois dans des situations d'ébats amoureux, ce qui peut attirer l'attention du public vers ce récit présentant des êtres extraordinaires. Selon Ilaria Lo Tufo, les gravures dépassent cette simple fonction d'invite à la lecture :

> La volonté d'attirer le public par leur moyen est évidente, et confirmée par l'érotisme explicite des figures. Cependant, les images des « hommes-bêtes » sont plus qu'un embellissement du texte et un moyen d'attirer l'attention du lecteur sur l'ouvrage. Grâce à leurs références à l'histoire naturelle qui vont au-delà du texte de la nouvelle lui-même, ces illustrations enrichissent et amplifient leur sens et leur impact critique, devenant à la fois le véhicule d'une conception bien définie de la nature et un commentaire sur la valeur morale et sociale que l'étude de la nature a pour l'homme[220].

Selon Stéphane Lojkine, Rétif de la Bretonne a pu s'inspirer d'un texte antérieur qui fait partie de notre corpus, à savoir *Les hommes volans ou les aventures de Pierre Wilkins* :

> Chez Rétif, ce ne sont pas directement Victorin, Christine et leurs charmants enfants qui observent les hommes-animaux : la médiation d'un utopique royaume du bonheur, et des machines volantes qui en garantissent l'inaccessibilité, puis l'expansion colonisatrice, leur est nécessaire. Face à la faune exotique et difforme qu'ils découvrent, au-dessus d'elle, Binet, l'illustrateur de Rétif, déploie les ailes artificielles et gracieuses des aventuriers volants. L'homme observateur est déjà un animal observé : l'identité devient quasiment parfaite lorsque les oiseaux mécaniques qu'ils sont devenus parviennent dans l'île des hommes-oiseaux. Sans doute Rétif s'inspire-t-il, outre le Telliamed de Benoît de Maillet, des *Aventures de Peter Wilkins*, de Robert Paltock (1751), dont la traduction française en 1763 était illustrée […][221].

La figure de l'homme volant semble donc revêtir une importance particulière dans le roman de Rétif de la Bretonne. Au XX[e] siècle, le roman anglais *Perdido Street Station*[222], de China Miéville, met quant à lui en scène de véritables hommes-oiseaux, les Garudas. L'intrigue se déroule dans Nouvelle-Crobuzon, ville tentaculaire, fétide, crasseuse et violente, où la pègre s'ébat furieusement dans les bas quartiers. La ville est gouvernée par un maire despote ; les opposants politiques doivent se cacher, sous peine d'arrestation sommaire, de torture, et d'assassinat. Toute rébellion est matée dans le sang par la Milice à la solde du pouvoir. Dans cette ville cloaque

---

[219] *Ibid.*, p. 13-14.
[220] Ilaria Lo Tufo, « Nature et histoire naturelle dans les images des "hommes-bêtes" de *La Découverte australe* », in Actes du colloque Rétif et l'image Poitiers 21-23 octobre 1999, *Études rétiviennes n°31*, *op. cit.*, p. 13-32.
[221] Stéphane Lojkine, « Illustrations de l'utopie au XVIII[e] siècle », *Dictionnaire critique de l'utopie au temps des Lumières*, dir. Bronislaw Backo, Michel Porret, François Rosset, Georg Editeur, Chêne-Bourg, Suisse, 2016, p. 565-596.
[222] China Miéville, *Perdido Street Station*, New York, The Ballantine publishing group, 2001 [2000]. Pour la version française, China Miéville, *Perdido Street Station T1 et T2*, trad. Nathalie Mège, Paris, Fleuve Noir, coll. « Rendez-vous ailleurs », 2003 [2000].

cohabitent plusieurs espèces, dont certaines présentent des corps hors-norme. Certains personnages sont des êtres humains sans spécificité physique, à l'instar d'Isaac Grimnebulin, un scientifique qui est l'un des protagonistes du roman. « Normal » car humain et unisexué, son corps est cependant décrit comme débordant et velu : « The cover slipped from the slope of Isaac's belly. He was a dirigeable, huge and taut and strong. Grey hair burst from him abundantly[223]. » Isaac entretient une relation avec Lin, une femme Khepri. Ces dernières sont, à l'image du Dieu Égyptien Khépri, à demi-hommes, à demi-insectes. En effet, leurs corps sont humains mais leur tête est un scarabée. Elles disposent d'intelligence, contrairement aux mâles Khépris qui sont de simples coléoptères sans conscience. La première description du corps khépri est faite par Isaac :

> Lin was hairless. Her muscles were tight under her red skin, each distinct. She was like an anatomical atlas. […] a khepri, her slight's woman body in shadow, her chitinous head in silhouette. […] It was when she ate that Lin was most alien […] Light glinted in Lin's compound eyes. Her headlegs quivered. She picked up half a tomato and grippe dit with her mandibules. She lowered her hands while her inner mouthparts picked at the food her outer jaw held steady. Isaac watched the huge iridescent scarab that was his lover's head devour her breakfast. He watched her swallow, saw her throat bob where the pale insectile underbelly segued smoothly into her human neck… not that she would have accepted that description. *Human have khepri bodies, legs, hands ; and the heads of shaved gibbons*, she had once told him[224].

Isaac voit donc Lin comme un mélange d'humain et de scarabée, quand lui-même apparaît aux yeux de son amante comme un croisement Khépri-singe. Ce double point de vue pose la question de la norme et de la relativité : nous sommes normaux à nos propres yeux, et c'est l'altérité qui est hors-norme. Nous pouvons de fait nous demander ce qu'est un corps « normal » à Nouvelle-Crobuzon. La tête de Lin renferme des ailes fragiles qui ne lui permettent pas de voler :

> She angled up on one elbow and […] the dark ruby of her carapace opened slowly while her headlegs splayed. The two halves of her headshell quivered slightly, held as wide as they would go. From beneath their shade she spread her beautiful, useless little beetle wings[225].

Les Garudas, hommes et femme-oiseaux venus d'un désert lointain, sont également des hybrides humain-animal présents dans le roman. L'une de ces imposantes créatures cherche

---

[223] PSS, p.9. « Les couvertures glissèrent du monticule qui constituait l'estomac d'Isaac. Ventru, énorme, rebondi : son propriétaire avait tout du dirigeable. Poils et cheveux gris jaillissaient en abondance de sa personne. », PSS1, p. 24.

[224] PSS, p. 9-10. « Lin […] était dépourvue de pilosité. Sous sa peau rousse, ses muscles serrés se découpaient nettement. On aurait dit un atlas anatomique. […] une Khépri au corps élancé qui demeurait dans l'ombre mais dont la tête chitineuse apparaissait en silhouette. […] C'était lorsqu'elle mangeait que son aspect était le plus insolite […]. La lumière brillait dans les yeux composés de Lin. Ses pattes céphaliques frémissaient. Elle saisit une tomate et ses mandibules s'en emparèrent. Elle baissa les mains tandis que ses maxilles internes saisissaient l'aliment maintenu en place par sa mâchoire inférieure. Isaac regarda l'énorme scarabée iridescent qu'était la tête de sa maîtresse dévorer son petit déjeuner. Elle avalait, sa gorge se gonflant et se rétractant là où son abdomen insectoïde se fondait harmonieusement dans son cou humain… Non, elle n'aurait pas admis cette description. *Les Humains ont le corps, les jambes et les mains des Khépri ; et la tête chauve des gibbons*, lui avait-elle affirmé jadis. », PSS1, p. 24-25.

[225] PSS, p. 14. « Elle se redressa sous un coude et […] le rubis sombre de sa chitine s'ouvrit lentement tandis que s'écartaient ses appendices céphaliques. Les deux moitiés de sa tête-carapace, aussi écartées qu'il était possible, frémissaient de façon manifeste. Sous l'ombre qu'elles projetaient, elle déploya des belles ailes inutiles de scarabée. », PSS1, p.29-30.

Isaac au début du premier tome du roman. Yagharek, le Garuda, n'a plus d'ailes ; il souhaite que le scientifique lui en fabrique. Isaac est impressionné par le visiteur :

> It was a garuda. […] The great creature stood more than six feet tall, on cruel clawed feet that poked out from under a dirty cloak. The ragged cloth dangled down almost to the ground, […] obscuring the details of physiognomy and musculature, all but the garuda's head. And that great inscrutable bird face gazed down at Isaac with what looked liked imperiosity. Its sharply curved beak was something between a kestrel's and an owl's. Sleek feathers faded subtlly from ochre to dun to dappled brown. Deep black eyes stared at his own, the iris only a fine mottling at the very edge of the dark[226].

Le Garuda possède une tête d'oiseau, des ailes, mais son tronc semble humanoïde, et il peut parler[227]. Comme les femmes Khépris, les Garudas possèdent donc une tête animale et un corps majoritairement humain. Trois autres espèces, qui revêtent une importance secondaire, évoluent dans le récit. Les Recréés sont des êtres humains qui ont été fusionnés à une machine, ou un animal, ou encore un autre humain, en punition d'un crime. Les Calovires sont de petits hybrides homme-chauve-souris, stupides et vulgaires. Les Cactacées, créatures mi-humain mi-cactus, vivent sous un dôme de verre géant dans Nouvelle-Crobuzon. Enfin, Monsieur Madras est un personnage monstrueux, hybride entre de nombreuses espèces. Il est cependant unique en son genre ; il ne fait pas partie d'un peuple et est ainsi toujours hors-norme, quelle que soit l'espèce qui le regarde.

Trois romans du corpus présentant des corps mixtes mêlant l'humain et l'animal proposent un imaginaire lié à un corps unique dans lequel vont se mêler des caractéristiques humaines et animales. *A la croisée des mondes*, de Philip Pullman, roman pour la jeunesse publié entre 1995 et 2000, propose une configuration différente ; celle-ci sera décrite ci-après.

b) Un corps en deux entités, l'une à forme humaine et l'autre à forme animale

Dans *A la croisée des mondes*[228], Philip Pullman met en scène un univers composé de multiples mondes parallèles les uns aux autres, sans qu'il y ait de communication entre ces univers. Dans un de ces mondes vit Lyra, héroïne du récit. Les êtres humains y sont toujours accompagnés

---

[226] PSS, p. 30. « C'était un Garuda. […] Celui-ci dépassait le mètre quatre-vingt ; ses pieds aux serres implacables pointaient sous une cape sale. Cette toile effilochée flottait quasiment jusqu'à terre, […] masquant la morphologie et la musculature de son propriétaire – tout sauf la tête. Et cette tête d'oiseau imposante, impénétrable, considérait Isaac avec ce qui ressemblait fort à de la majesté. Son bec à la courbure abrupte se situait quelque part entre celui de la crécerelle et du hibou. Les plumes soyeuses passaient en un doux dégradé de l'ocre au marron foncé, puis au brun pommelé. Les yeux noirs encaissés, dont l'iris n'était qu'une fine marbrure aux confins de l'obscur, étaient rivés dans les siens […]. », PSS1, p. 49-50.

[227] Voir notamment p. 189 à 192 lorsque Isaac et Lin visitent Chiure, le quartier Garuda en ville.

[228] Philip Pullman, *His Dark Materials. Northern Lights, The Subtle knife, The Amber spyglass*, London, Everyman's library, 2011 [1995-2000]. Pour la version française, Philip Pullman, *À la croisée des mondes. L'intégrale*, trad. Jean Esch, Paris, Gallimard, 2017 [1995-2000].

d'un animal ; cependant, ces deux entités, humaine et animale, constituent un seul et même individu. Les êtres humains vivent en effet toujours avec leur dæmon, créature qui a la possibilité, jusqu'à la puberté de l'individu, de prendre n'importe quelle forme animale. Pantalaimon, le dæmon de Lyra, revêt par exemple l'apparence d'un papillon de nuit pour passer inaperçu alors que la fillette a quitté sa chambre dans la nuit. En approchant de l'âge adulte, la forme du dæmon va se fixer en fonction du caractère et des aptitudes de l'humain. Ainsi, les domestiques ont la plupart du temps un dæmon-chien. Lord Asriel, le père de Lyra, est un explorateur du Grand Nord : son dæmon est un léopard des neiges. Pullman semble en appeler ici à la symbolique associée aux différents animaux choisis pour les dæmons : les chiens des serviteurs représentent la loyauté, la fidélité, ainsi qu'une certaine forme de servilité et de propension à l'obéissance, quand le léopard des neiges semble évoquer la force, la capacité à survivre dans un univers froid et hostile, éventuellement la cruauté. Dæmon et humain forment bien deux entités : les premiers mots du roman sont ainsi « Lyra and her dæmon[229] » – « Lyra et son dæmon[230] ». Pourtant, toute atteinte à l'intégrité du dæmon blesse également l'être humain, et vice-versa. L'humain et le dæmon ne peuvent s'éloigner trop l'un de l'autre : un lien invisible les unit. Ainsi, Lyra souffre quand Pantalaimon s'éloigne d'elle pour parler à un autre personnage :

> It was such a strange tormenting feeling when your dæmon was pulling at the link between you ; part physical pain deep in the chest, part intense sadness and love. […] The pain in Lyra's heart grew more and more unbearable […][231].

Les corps mixtes humain-animal présents dans le récit de Pullman sont des organismes complexes. En effet, le dæmon, bien qu'*a priori* indissociable de son humain, possède une pensée propre, et Pantalaimon incarne parfois la raison face à l'impétuosité de la jeune Lyra. Ainsi, l'animal tente de retenir son humaine quand celle-ci s'amuse à échanger des amulettes dans des tombeaux au cœur de la crypte de Jordan College, université où elle grandit :

> Pantalaimon became so agitated at this that he changed into and flew up and down uttering shrill cries and flapping his swings in her face, but she took no notice : it was too good a joke to waste[232].

Le dæmon peut donc ressentir des émotions différentes de celle de l'enfant : ici, Pantalaimon a peur quand Lyra ressent de l'exaltation. Lyra peut même cacher volontairement ses pensées à Pantalaimon :

---

[229] HDM, p. 9.
[230] ACM, p. 11.
[231] HDM, p. 167. « C'était un sentiment si étrange quand votre dæmon tirait sur le lien invisible qui l'unissait à vous ; un mélange de douleur intense dans la poitrine, de chagrin, et d'amour. […] Pantalaimon tira encore un peu plus sur le fil invisible. […] La douleur dans le cœur de Lyra devenait de plus en plus insupportable […]. », ACM, p. 178-179.
[232] HDM, p. 48. « Affolé par ce qu'il voyait, Pantalaimon se transforma en chauve-souris et se mit à voleter autour de Lyra en poussant des petits cris perçants, battant furieusement des ailes devant son visage, mais la fillette n'y prêta pas attention. La plaisanterie était trop bonne. », ACM, p. 53.

> Lyra felt a mixture of thoughts contending in her head, and she would have liked nothing better than to share them with her dæmon, but she was proud too. Perhaps she should try to clear them up without his help[233].

Pourtant, l'identité entre humain et dæmon est fréquemment rappelée tout au long du récit. Parfois, Lyra et Pantalaimon sont désignés comme une seule entité. « Stop hurting us[234] ! » – « Arrêtez de nous faire du mal[235] ! » – crie ainsi Lyra à Mme Coulter, sa mère, dont le dæmon violente Pantalaimon. Plus tard, un dæmon rapporte de même des informations en utilisant le pluriel pour désigner son humain et lui-même : « we were too terrified and stunned to move, and then an arrow shot down at our shoulder and pierce deep down within…[236] » – « on était trop paralysés par la peur pour bouger, et soudain, une flèche s'est enfoncée dans notre épaule…[237] ». L'utilisation du pronom « we », à la deuxième personne du pluriel, montre bien la particularité du corps humain- dæmon, qui est un – l'auteur utilise un seul pronom, et non pas « Je » et « il », « I » et « him » – et deux – le pronom est au pluriel et non au singulier – à la fois. De plus, la mort du dæmon entraîne la mort de son humain, et vice-versa. Il n'y a en outre pas pire souffrance que d'être séparé de son dæmon. C'est ici l'un des principaux enjeux du premier volume de la trilogie : les expériences pratiquées sur les enfants visant à couper le lien qui les unit à leur dæmon, mais sans les tuer. De telles expériences, menées par le Conseil d'Oblation, organisme religieux dont fait partie Mme Coulter, les conduisent à n'être plus que des ombres. Cette expérience est également menée par le personnage de Lord Asriel. En effet, couper ainsi le lien entre humain et dæmon crée beaucoup d'énergie, ce dont le scientifique a besoin : il utilise le petit Roger, ami de Lyra, pour obtenir assez d'énergie en sorte de créer un passage entre son monde et un autre univers.

À la croisée des mondes présente d'autres créatures, conscientes mais non dotées d'une dualité interne. Les Panserbjornes sont des ours polaires pourvus d'intelligence, qui possèdent des armures leur permettant de se battre. Les Mulefas vivent dans un des mondes parallèles à celui de Lyra ; ces grandes créatures sont également intelligentes.

Ces corps mixtes, entre l'humain et l'animal, entraînent pour les auteurs la nécessiter de forger un vocabulaire nouveau pour les nommer et les désigner, à l'instar des organismes hermaphrodites.

---

[233] HDM, p. 14. « Une tempête de pensées se déchaînaient dans la tête de Lyra, et son désir le plus cher aurait été de les faire partager à son dæmon, mais elle aussi avait sa fierté. Peut-être devrait-elle essayer de faire le tri sans son aide. », ACM, p. 17.
[234] HDM, p. 48.
[235] ACM, p. 85.
[236] HDM, p. 128.
[237] ACM, p. 138.

1.2.2. Nommer et désigner les corps hors-norme

Dans certains ouvrages, des mots composés vont être employés par les Européens au sujet des peuples autochtones. Chez Rétif de la Bretonne, dans sa *Découverte australe par un homme volant*, les Hommes-animaux ne disposent ainsi pas de noms spécifiques aux peuples ou aux espèces présentées successivement. L'Européen étant le personnage focal, c'est lui qui baptise les créatures les unes après les autres avec un système répétitif : le nom créé associe le vocable « homme » à celui de l'espèce animale qui le compose en partie. Le lecteur dispose donc d'un grand nombre d'espèces dont le nom, comme le corps, est mixte : Homme-Singes, Hommes-Ânes, Hommes-Ours, etc. Cette dénomination permet de montrer la complétude et la supériorité des « Hommes-Hommes », les Européens. Ces derniers sont bien présents comme les maîtres du nouvel univers austral et des créatures qui y vivent, auxquelles ils vont donner des noms.
Dans d'autres romans au contraire, l'auteur use des noms dédiés aux peuples hors-norme. Robert Paltock emploie par exemple des mots censément utilisés par les peuples autochtones eux-mêmes, et non déterminés par le narrateur-voyageur. Le terme « Gawry » peut évoquer en anglais le mot « gawky » qui siginifie « étrange, dans sa façon de bouger ou de se comporter ». Cette signification semble convenir à ces êtres volants dont Pierre Wilkins observe les spécificités et notamment le vol avec ébahissement. Ce néologisme peut également évoquer le mot « gaouri », emprunté au turc, qui désigne à la fois un cochon et tout homme mécréant car non musulman. L'acception retiendrait ici davantage l'idée de différence. « Gaurî » est également une déesse indienne qui signifie « La Dorée ». L'auteur utilise ensuite des mots comportant une sonorité proche de « gawry » : « glumms » et « graundy ». Dans *Perdido Street station*, seuls les Khépris et les Garudas semblent posséder une étymologie reconnaissable. Khépri est en effet une divinité Égyptienne qui se présente sous la forme d'un homme à tête de scarabée, ce qui correspond à l'anatomie des personnages de Miéville. Garuda est quant à lui un homme-oiseau fabuleux de la mythologie hindouiste. Chez Philip Pullman, seule la partie animale du corps possède un nom créé spécialement : il s'agit du dæmon. Le terme « dæmon », « daimon » ou « demon » en anglais signifie « génie » ou « fantôme amical », ce qui correspond aux dæmons de Pullman, qui accompagnent les humains. Il désigne également les créatures de la mythologie grecque qui sont pour moitié humaines, pour moitié divines – l'humain et son dæmon constituent également un être mixte, pour partie humain et pour partie animal. Il peut de plus renvoyer au daimon de Socrate, tel qu'il apparaît chez Platon, c'est-à-dire une voix intérieure qui le conseille. Il signifie également « démon », « diable » : signification idéale pour l'Église du monde de Pullman. En effet, le dæmon et la Poussière, particule invisible qui nimbe les êtres dotés de conscience, représentent pour elle le péché originel. C'est à l'adolescence que la Poussière se fixe sur les êtres intelligents, et que le dæmon cesse de changer de forme. L'Église assimile ce changement à la chute originelle, le passage de l'innocence à la connaissance, et plus particulièrement le péché de chair. Cette conception de la Poussière est très importante dans le déroulement de l'intrigue du roman : en effet, l'Église cherche à annihiler la Poussière, quand Lyra et les siens cherchent à la sauver.

Au cours de cette typologie des corps hors-norme créés par nos romanciers et romancières, nous avons exploré deux catégories : homme-femme et humain-animal. Dans les organismes associant le féminin et le masculin, les corps tantôt ajoutent les deux sexes, tantôt semblent les effacer pour aboutir à des corps neutres. Différents procédés sont en outre employés pour dire ces corps hermaphrodites, de la prévalence générale du masculin jusqu'à des tentatives plus inclusives au XXI^{e} siècle. Au niveau de la catégorie humain-animal, la majeure partie des romans du corpus conçoivent des corps uniques qui mêlent des caractéristiques de l'homme et de la bête. *À la croisée des mondes* au contraire scinde ce corps en deux entités, l'une humaine, l'autre animale. Cette distinction entre deux catégories, homme-femme et humain-animal, a constitué une première étape de travail qui a permis de définir une typologie de ces corps hors-norme, étranges, anormaux ou bizarres. Elle demande cependant à être, dans un deuxième temps, dépassée, afin d'établir des liens entre ces deux types d'hybridité. Les figures d'Européens ou de Terriens voyageurs vont notamment entrer en interaction avec ces peuples hors-norme ; ceux-ci se construisent en sociétés dotées de lois et fonctionnements sociaux élaborés. Ils sont reconnus, sinon comme des êtres humains, du moins comme des êtres doués d'une certaine forme de conscience par les personnages manifestement humains – c'est-à-dire, ceux dotés d'un corps traditionnel. La question du degré de conscience des créatures rencontrées semble primordiale pour que les lecteurs acceptent de les appréhender comme des peuples pensants, dignes de fiction.

2. La question du degré de conscience

La conscience, chez l'homme, à la différence des autres êtres animés, et notamment des animaux, est « une organisation de son psychisme qui, lui permettant d'avoir connaissance de ses états, de ses actes et de leur valeur morale, lui permet de se sentir exister, d'être présent à lui-même[238] ». La conscience désigne également la capacité de l'être humain à distinguer le bien du mal. Cette aptitude proprement humaine se retrouve dans de nombreux personnages mixtes de notre corpus ; il convient de détailler les modalités employées par les romanciers pour doter des corps *a priori* non humains – ou plus exactement, dans une humanité non traditionnelle – comme des êtres conscients et souvent raisonnables.

[238] D'après la définition du *Petit Robert* 2007.

Les romans de notre corpus présentent des créatures dont les degrés de conscience sont variés. Chez Gabriel de Foigny, les Australiens semblent disposer d'une conscience de leur propre existence et de leur mortalité qui peut apparaître comme supérieure à celle du narrateur-voyageur, Sadeur. D'autres romans présentent une égalité de conscience entre l'humain et l'être hors-norme. Chez Philip Pullman et Rétif de la Bretonne enfin, diverses variations autour de la conscience animale seront évaluées.

2.1. Un degré de conscience présenté comme supérieur à l'humain

Sadeur, personnage principal de *La Terre australe connue* de Foigny, rencontre pour la première fois des Australiens en pleine mer. Ayant combattu contre des oiseaux de la Terre australe, Sadeur manque en effet de se noyer quand des gardes des mers australiens le récupèrent. Sadeur parvient à échanger avec eux par signes pour leur demander de tuer le dernier oiseau. Ils accèdent à sa demande et agissent en conséquence, preuve d'une forme de rationalité et de logique chez ces êtres. En outre, à ce stade, le lecteur ne sait pas qu'il s'agit d'Australiens, et que ceux-ci sont hermaphrodites. En effet, ce n'est que quelques pages plus tard que Sadeur donne un premier indice sur leur physiologie insolite, sans être tout à fait direct : « [...] les deux sexes m'êtoient nécessaires sous peine d'être perdu à mon arrivée, comme on le verra dans la suite[239] [...] » De fait, le lecteur peut croire que Sadeur a rencontré un peuple autochtone, indigène, mais sans que ses membres aient de caractéristiques physiques spéciales. L'accueil réservé à Sadeur est des plus civilisés et cordiaux : il est soigné, pansé, fêté : « On avoit pourveu à ma place & à ma nourriture : avec un soin, une diligence & une honnêteté qui surpassent la civilité des plus spirituels Européens[240]. » Dès la première rencontre avec les Australiens, Sadeur voit en eux un peuple supérieur au sien. Sadeur parvient ensuite à se faire comprendre d'eux – il précise parvenir à apprendre la langue en cinq mois – ce qui procure aux autochtones une grande joie. Le narrateur-voyageur décrit ensuite la Terre australe, et le lecteur attend encore quinze pages pour obtenir l'information principale sur ce nouveau peuple : « Tous les Australiens ont les deux sexes[241] ». Le lecteur sait cependant déjà que les Australiens possèdent un langage, un pays bien agencé et administré, une capacité de raisonnement et de logique. La particularité qui pourrait sembler la plus notable, l'hermaphrodisme, n'est pas mentionnée tout de suite, mais après l'exposé des capacités cognitives et de l'organisation politique des Australiens. De fait, leur degré de conscience semble a priori élevé. Il se révèle particulièrement dans le chapitre intitulé « Des sentiments des Australiens, sur cette vie[242] » qui dénote leur capacité d'auto-

[239] TAC, p. 65.
[240] TAC, p. 66.
[241] TAC, p. 83.
[242] TAC, p. 135-150.

réflexion. Sadeur indique que les Australiens élaborent une réflexion au sujet de toutes les étapes de l'existence :

> Je dois remarquer trois choses sur les sentiments des Australiens au regard de la vie, la premiere pour la donner : la 2. pour la conserver : la 3. pour la finir[243].

Les Australiens n'ont pas la crainte de la mort :

> Ils conviennent tous que cette vie n'est qu'une agitation, qu'un trouble & qu'un tourment. Ils sont persuadez que ce que nous appelons la mort, est leur repos : & que le plus grand bien de la creature est d'y retourner au plus tost. Cette pensée fait qu'ils vivent non seulement avec indifférence pour la vie, mais méme avec désir de mourir[244].

Ainsi, Sadeur, qui exprime sa peur de la mort, est considéré comme un demi-homme[245]. Suains lui explique que la conscience qu'ils ont d'eux-mêmes, par opposition aux animaux qui n'en ont aucune, les protège de cette peur irraisonnée :

> Nous sommes différents des bétes, en ce que leurs connoissances ne penetrant pas dans le fond des choses, elles ne tirent leurs consequence que de ce qui est apparent. De là suit qu'elles fuyent leur destruction comme leur plus grand mal, & qu'elles peinent pour leur conservation […][246].

Les Australiens, contrairement aux bêtes, et sans doute contrairement aux Européens, ne cherchent pas par tous moyens à se prémunir de la mort. La sachant inévitable, ils s'appliquent à ne pas trop s'attacher à leur existence terrestre afin d'en voir venir le terme avec sérénité. Ils n'attendent même pas leur décès naturel mais l'anticipent en mourant, une fois l'âge venu, par l'ingestion de fruits du repos en grand quantité. Sadeur précise quant à lui que si les Australiens ont une vie plus réglée et raisonnable que les Européens, il leur manque le Dieu chrétien pour bien vivre, en cela qu'ils appelleraient de leurs vœux la vie éternelle après leur mort, après la fin de leur vie terrestre :

> Ie vis que si cette nation jouïssoit des lumières que la foy nous enseigne, elle seroit d'autant plus heureuse qu'elle est miserable en êtant privée. Sa tristesse de se voir obligée de cesser d'être, se changeroit en une joye incroyable : si elle étoit éclairée comme nous, que nôtre mort n'est pas pour nous détruire, mais plûtôt pour nous exemter de mourir, & pour nous élever à une plene & éternelle beatitude[247].

Pris à la lettre, ce passage semblerait indiquer que ce sont les Européens qui disposent du plus grand degré de conscience. Un certain degré d'ironie semble ici possible ; en effet, Pierre Ronzeaud notamment voit dans *La Terre Australe connue* une pure utopie déiste récusant la religion chrétienne. L'auteur enjoint ainsi au lecteur de lire le roman :

> […] non comme une utopie traditionnelle, mais bien plutôt comme un conte philosophique cherchant, plus qu'à promouvoir une image de société idéale, à illustrer un propos philosophique sur la condition humaine, dont la finalité

[243] TAC, p. 135.
[244] TAC, p. 141.
[245] « Aussi tôt qu'ils s'apercevoient, que je témoignois quelque apprehension de la mort, ils se confirmoient dans la pensée que ie ne pouvait étre homme, parce que ie [ne] manquoit aux principes du vray raisonnement. », TAC, p. 141.
[246] TAC, p. 141.
[247] TAC, p. 148.

> dernière semble être la dénonciation du discours chrétien et la fondation d'un discours déiste[248].

Les Australiens ont également une conscience des concepts de bien et de mal. En effet, le désir physique dont fait parfois preuve Sadeur les horrifie ; il est pour eux mauvais, contre-nature et indigne d'un homme entier, ainsi que l'explique Catherine Gobert :

> Le partage, c'est au contraire le triste état de la condition humaine, qu'ils appellent « demi-humaine » puisque sexuée et, de ce fait, proche de la bête. Altération de ce qui devait être (et a été) une heureuse intégrité, elle se caractérise par une déficience ontologique, par le manque et le désir asservissant éternellement l'être (demi-) humain à l'autre – d'où un permanent défaut de raison et, en conséquence, une soumission à de très nombreuses passions[249].

Suains doit expliquer à Sadeur qu'il fait le mal en agissant de la sorte, et risque de se voir exclu de la société australe.

Les Australiens semblent disposer d'une conscience de leur existence et de leur mortalité particulièrement élevée. Dans d'autres romans du corpus, les auteurs insistent davantage sur l'identité entre narrateur-voyageur humain et créatures hermaphrodites ou mixtes humain-animal. Ceux-ci semblent en effet disposer d'un degré de conscience égale, et ont tous une connaissance de leur propre existence et de leur mortalité, à un degré semblable. Ils distinguent également le bien du mal ; cette identité entre leurs niveaux de conscience peut aider à les faire se reconnaître comme des êtres capables de se comprendre malgré la différence physique.

2.2. Identité entre être hors-norme et humain

Si chez Foigny le corps mixte s'accompagne d'une conscience aiguë de l'existence et de sa fin, une raison triomphante plaçant le narrateur-voyageur dans la situation d'un élève dont le désir intempestif rebute ses maîtres, il n'en est pas de même pour la majorité des autres romans du corpus. Pour la plupart de ces œuvres en effet, les créatures mixtes vont présenter un degré de conscience égal à l'humain voyageur, créant un effet d'identité entre ces personnages, au-delà de la différenciation physique.

Chez Robert Paltock, auteur de *Les Hommes volans ou Les aventures de Pierre Wilkins*, le narrateur-voyageur croit même, lors de sa première rencontre avec l'autochtone Youwarkee, que celle-ci est un être humain normal – seul son « vêtement », en réalité ses ailes, lui paraît étrange. Youwarkee chute, tombe sur le toit de la retraite de Pierre et demeure évanouie sur le sol. Pierre se décide à sortir et voit alors une forme humaine sur le sol : « I saw something in

[248] Pierre Ronzeaud, *L'Utopie hermaphrodite. « La Terre australe connue » de Gabriel de Foigny (1676)*, Marseille, C.M.R. 17, 1982, p. 69-70.
[249] Catherine Gobert, « Une utopie catastrophique. *La Terre australe connue* de Gabriel de Foigny (1676) », in *Utopie et catastrophe. Revers et renaissance de l'utopie (XVIe-XXIe siècles)*, dir. Jean-Paul Engélibert et Raphaëlle Guidée, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, coll. « La Licorne », 2015, p. 53.

human Shape lying at my feet[250]. » Examinant cette forme de plus près, Peter voit un charmant visage féminin, qu'il assimile tout de suite à sa femme, Patty. Il pense un instant qu'il s'agit véritablement de son épouse. Après un examen plus poussé, Pierre décide que cette femme providentielle, si elle n'est pas Patty, a été envoyée pour lui :

> Whether this is the Place for Persons to inhabit after Death or not, I can't tell, (for I see there are People here, thought I don't know them ;) but be as it will, she feels as Flesh and Blood ; and if I can but bring her to stir and act again as my Wife, what matters it to me, what she is ; it will be a great Blessing and Comfort to me ; for she never would have come this very Spot, but for my good[251].

De fait Youwarkee est immédiatement considérée par le narrateur-voyageur comme un être humain, comme sa semblable qui peut devenir sa femme. C'est par le corps que se fait cette reconnaissance : Peter évoque la forme, la chair et le sang, « shape », « flesh », « blood[252] ». Il est seulement intrigué par l'étrange vêtement fait, selon lui, de soie et de baleine, qui recouvre l'inconnue complètement. Lorsque la jeune femme reprend conscience, Pierre lui pose de nombreuses questions, mais elle ne le comprend pas et converse dans une langue inconnue. Elle possède bien un langage qui semble construit. Les deux personnages tentent de se faire comprendre l'un de l'autre, et Youwarkee montre par des gestes qu'elle remercie Pierre qui lui offre de l'alcool : « in her way, by Signs and Gestures, which were very far from being insignificant, expressed her Gratitude for my Kindness[253]. » Rapidement, Youwarkee apprend des rudiments d'anglais pour pouvoir échanger avec Pierre, preuve de ses aptitudes intellectuelles. Pierre lui-même apprend la langue de Youwarkee. Cette dernière montre bientôt qu'elle a conscience du bien et du mal : elle croit en effet que Pierre est un homme de son peuple qui a été mutilé en raison d'un crime. C'est là l'explication trouvée par la jeune Gawry[254] à l'absence d'ailes chez Pierre. En effet, chez les hommes volants, les criminels se voient amputés de leurs ailes ; ils sont dits alors « ingcrashee Glumm[255] » – « crashés[256] » – dans la langue des autochtones, c'est-à-dire mutilés. Les vêtements de Pierre ne serviraient ainsi qu'à couvrir ce corps privé de ses ailes afin de dissimuler l'horrible crime à l'origine de cette amputation :

> Sir, added she, you don't do well, and really I fear you are slit, or you would not wear this nasty cumbersome Coat, (taking hold of my Jacket Sleeve) if you

---

[250] LA, p. 105. « je vis étendu à mes pieds quelque chose qui ressembloit à un homme », HV1, p.224
[251] LA, p. 106. « Je ne sçaurois dire si c'est ici le lieu que l'on va habiter après la mort ; car je vois qu'il y a du monde, quoique je ne le connoisse pas ; à bon compte elle me paroît de chair & d'os. Si je puis parvenir à la faire revenir & à la posséder comme ma femme, ce seroit toujours un agrément & une consolation pour moi. », HV, p. 226.
[252] Lorsque Peter prend plus tard conscience que Youwarkee est d'une nature différente de la sienne, il reprend encore cet argument de la chair : « But what could I expect, had she stay'd ? for it is plain she is no human composition. But, says I, she felt like Flesh too, when I lifted her out at the Door. », LA, p. 115. « Mais qu'aurois-je pu espérer, quand elle seroit restée ? Il est clair maintenant que ce n'est point une créature humaine. Cependant, me disois-je, elle est de chair & d'os, je l'ai bien senti quand je l'ai transportée hors de la grotte. », HV1, p. 250.
[253] LA, p. 108. « par des geste tout-à-fait intelligibles, elle me remercia de mes attentions. », HV1, p. 231.
[254] Femme volante.
[255] LA, p. 111.
[256] HV1, p. 238.

> were not afraid of shewing the Signs of a bad Life upon your natural Cloathing[257].

Youwarkee a donc bien conscience des notions de bien et de mal. Il est à noter que, dans un effet de miroir, la Gawry a elle-même cru que Pierre était l'un des siens et non un étranger, et n'est ébahie que par ses vêtements, si différents du graundy de son peuple. Youwarkee élève de même ses enfants engendrés avec Pierre dans la connaissance du bien et du mal, et veut les voir faire le bien[258]. Le texte donne moins d'indications concernant la conscience de soi qu'auraient les Hommes-volants. Ils sont cependant bien conscients de leur statut de mortel et disposent de rites funéraires. Les cadavres sont en effet emmenés par deux Hommes-volants au-dessus de l'Hoximo, cratère d'un volcan, et y sont précipités tandis que les familles pleurent leur défunt[259]. Il est à noter que certains critiques notent davantage la différence entre Pierre et Youwarkee qu'une identité entre eux :

> Peter is equally alarmed by their physical differences […]. His main fear, however, in that Youwarkee's ability to fly provides her with the ability to leave him. Althought her return and their subsenquent marriage persuades him that she is human like him, he returns to this conceptualization of difference much later in the text where, in a land called Norbon […], Peter comments, **"**I thought myself amongst Mankind again**"** (362-363), thus emphasizing the difference between himself and his wife once more[260].

Ces mentions des différences existant entre Pierre et les Hommes-volants peuvent cependant sembler marginales au regard des relations que le narrateur-voyageur entretient avec Youwarkee et ses semblables, et notamment le fait qu'il croit d'abord avoir affaire à un être humain normal, doué de conscience, et non à une créature dénuée d'intelligence.

Chez Casanova, le narrateur-voyageur de l'*Icosaméron* évoque immédiatement, en voyant les Mégamicres, les ressemblances qui existent entre ce peuple et le sien : « notre surprise fut extrême en voyant des petites créatures très peu différentes de nous[261] ». Pourtant, les Mégamicres sont de petits êtres hermaphrodites à la peau de toutes les couleurs, et donc *a priori* très différents des humains. Au-delà d'une ressemblance physique, l'humanité des Mégamicres pourrait résider dans leur capacité à échanger et raisonner. Le degré de conscience des Mégamicres est en effet décrit comme semblable à celui des Européens. En effet, dans un

---

[257] LA, p. 111. « Je crains vraiment que vous ne soyez mutilé : autrement (continua-t-elle en maniant les pans de mon habit) vous ne porteriez pas cette couverture embarrassante : vous rougissez sans doute, de montrer sur votre habit naturel des preuves d'une mauvaise vie. », HV1, p. 239-240.
[258] Voir LA p. 157 et HV2, p. 54.
[259] Voir LA, p. 332 et HV3, p. 195-196.
[260] Elizabeth Hagglund and Jonathan Laidlow, « "*A man might find every thing in your Country*" : Improvement, Patriarchy and Gender in Robert Paltock's *The Life and Adventures of Peter Wilkins* », in *Gender and Utopia in the Eighteenth Century*, dir. Nicole Pohl et Brenda Tooley, Londres, Ashgate, 2007, p. 140. « Peter est de la même façon alarmé par leurs différences physiques. Il craint surtout que Youwarky ne le quitte en s'envolant. Bien que son retour et leur mariage le persuade qu'elle est humaine comme lui, il revient à l'idée de leur différence plus loin dans le texte quand, dans un endroit nommé Norbon, Peter commente : "Je me croyais de nouveau au milieu d'humains", ce qui souligne la différence entre sa femme et lui de nouveau. » Traduction par nos soins.
[261] I, p. 42.

dialogue avec des théologiens Mégamicres, Edouard évoque la conscience des Européens de la manière suivante :

> Mais voici le moment, très savant collègue, que deux créatures aussi raisonnables que vous viennent vous convaincre qu'il y a de la lumière ailleurs que chez vous. […] Je crois aussi que vous nous reconnaissez pour des êtres pourvus d'une âme raisonnable comme vous, puisque par nos discours vous comprenez que les idées que nous avons du juste et de l'injuste, du possible et de l'impossible, du passé et de l'avenir, de l'égalité et de la différence, de la matière et de l'esprit sont pareilles aux vôtres[262].

Comme chez Robert Paltock, une identité existe entre la conscience des êtres humains dits normaux et ceux des nouveaux peuples. De plus, les Mégamicres ont conscience de leur finitude ; en effet, leur mort est programmée et tous les Mégamicres connaissent le « terme que la nature a prescrit à leur vie, que chacun d'eux connaît et auquel ils sont sûrs de parvenir[263] ».

Chez Ursula Le Guin, autrice de *La Main gauche de la nuit*, les Géthéniens comme les Terriens, et comme tous les peuples de l'univers nommé Hain, sont humains :

> We are all men, you know, sir. All of us. All the worlds of men were settled, eons ago, from one world, Hain. We vary, but we're all sons of the same Hearth…[264]

Patricia Crouan-Véron rappelle également l'origine humaine des différents peuples de Hain :

> […] l'histoire de l'Ekumen commence il y a fort longtemps. La planète Hain a développé une technologie très avancée dans le domaine de la biologie et a ensemencé l'espace de races humaines adaptées à chaque planète. La Terre est une de ces planètes. Mais des guerres ont éclaté et l'unité entre ces différentes planètes fut rompue. La Ligue de Tous les Mondes, l'Ekumen, s'est constituée vers 2350 pour réunir toutes ces anciennes colonies[265].

Ainsi, comme chez Casanova, les peuples autochtones sont considérés comme humains malgré la différence physique. Le premier chapitre de *La Main gauche de la nuit* présente notamment une discussion entre Genly Aï, l'Envoyé Terrien, et Estraven, ministre karhaïdien. Celui-ci explique au Terrien les aléas politiques de la Karhaïde, l'un des pays de Géthen avec l'Orgoryen, l'informe en menant une conversation claire, argumentée et raisonnée. L'hermaphrodite a bien conscience des enjeux de sa position et du lien éventuel avec l'Ekumen, union entre les planètes, que promeut Genly Aï. Les Géthéniens ont également conscience de leur mortalité. Des légendes et des croyances l'attestent. Ainsi, Genly Aï échange avec un personnage nommé Oble au sujet de la vie après la mort :

---

[262] I, p. 228.
[263] I, p.67.
[264] LHD, p. 27. « Nous sommes tous des humains, vous savez. Tous sans exception. Toutes les planètes habitées par des hommes sont, depuis des éternités, l'émanation d'un seul univers, Hain. En dépit des différences qui nous séparent, nous sommes tous fils du même Foyer… » MGN, p 45-46.
[265] Patricia Crouan-Véron, « Ursula Le Guin et la science-fiction sociale », in Roger Bozzetto et Gilles Menegaldo (dir.), *Les Nouvelles formes de la science-fiction. Actes du colloque de Cerisy*, Paris, Bragelonne, 2006.

> Some subcultists hold that those Afterlife Interims are actually, physically situated on other worlds, other planets of the real universe[266].

Dans le cinquième chapitre, Genly Aï traverse la Karhaïde pour se rendre à Otherhord. Des disciples d'une religion, les Handdarata, y vivent. Ils disposent de devins à qui les Karhaïdiens viennent poser des questions. Celle que pose Genly Aï est factuelle : il demande en effet si Géthen sera, d'ici cinq ans, ralliée à l'Ekumen. D'autres ont eu, selon la légende, des questions trop complexes pour que les devins puissent y répondre :

> « The more qualified and limited the question, the more exact the answer », he said. […] And some questions of course are not answerable. »
> « What if I ask one of those ? » I inquired. […]
> « The Weaver will refuse it. Unanswerable questions have wrecked Foretelling groups. »
> « Wrecked them ? »
> « Do you know the story of the Lord of Shorth, who forced the Foretellers of Asen Fastness to answer the question *What is the meaning of life ?* Well, it was a couple of thousand years ago. The Foretellers stayed in the darkness for six days and nights. At the end, all the Celibates were catatonic, the Zanies were dead, the Pervert clubbed the Lord of Shorth to death whith a stone, and the Weaver… He was a man named Meshe. »[267]

La question « *What is the meaning of life* » montre que les Géthéniens ont conscience de leur propre existence, et qu'ils sont capables de réfléchir à ce sujet, de chercher des réponses à l'énigme de la vie. Le quatrième chapitre du roman, intitulé « Le dix-neuvième jour », présente un conte de la Karhaïde de l'Est. Dans ce récit, un karhaïdien pose de même une question aux devins : il veut savoir quelle sera la date de sa mort. Le devin répond que celle-ci adviendra le dix-neuvième jour, mais sans préciser le mois ni l'année. L'homme devient fou car il ne connaît pas le jour exact de sa mort. Les Géthéniens ont bien conscience de leur statut de mortels, et certains voudraient pouvoir maîtriser leur mort en connaissant à l'avance la date exacte de leur trépas.

Les Neutres de *La Symphonie des abysses* de Carina Rozenfeld sont eux aussi des êtres doués de conscience. En effet, la « Partition de Sand et de Cahill » s'ouvre sur une scène présentant Sa, jeune Neutre, se regardant dans le miroir. Il a bien conscience de sa propre existence en voyant son reflet :

> Sa contempla son visage quelques instants […]. Iel fit une petite grimace et détourna le regard. Son reflet ne faisait que lui rappeler l'évidence : iel n'était pas achevé. Pas encore. […] Bientôt, iel serait autre. Neuf. Abouti[268].

---

[266] LHD, p. 99. « Certains hérésiarques soutiennent que les périodes d'attente après la mort se situent littéralement, physiquement, sur d'autres mondes, d'autres planètes de l'univers réel. », MGN, p. 138.
[267] LHD, p. 49-50. « -Plus la question est précise et limitée, plus exacte est la réponse […]. […] Et naturellement, il y a des questions auxquelles on ne peut répondre. - Et si je pose une de ces questions ? […] - Le Tisseur refusera d'y répondre. Certains Devins sont allés à leur perte pour avoir répondu à une question interdite. - Vraiment ? - Connaissez-vous l'histoire du Seigneur de Sorth, qui avait contraint les Devins de la Citadelle d'Asen à répondre à cette question : *Quel est le sens de la vie ?* Il y a de cela mille ans. Les Devins restèrent en l'ombre pendant six jours et six nuits. Finalement tous les sages furent atteints de catatonie, les Zanis moururent, le Perverti tua le Seigneur de Shorth à coup de pierre, et le Tisseur… Il s'appelait Meshe. », MGN, p. 72.
[268] SA1, p. 209-210.

Dans la ville des Désex, chaque nouveau-né naît en effet Neutre, ni homme ni femme. Nous nous souvenons qu'il devient l'un ou l'autre à dix-huit ans seulement, grâce à une cérémonie durant laquelle des chromosomes X ou Y lui sont inoculés. Avant cette cérémonie, les Neutres doivent donc réfléchir et faire le choix de leur sexe. Ils en informent, avant la cérémonie de l'Injection, le Grand Initiateur durant un rendez-vous privé. Pour faire son choix de sexuation, Sa réfléchit sur sa vie passée et sur son identité :

> Comment se voyait-iel enfant ? Et adolescent ? Quelle image mentale avait-il de luiel ? Iel repensait à ses souvenirs, à son identité, ce qui lea définissait sans erreur possible. Oui, depuis toujours c'était la même vision qu'iel avait[269] […].

Le résultat de cette introspection est très clair :

- Je veux devenir un homme, Grand Initiateur. Je suis un homme, je le sais au plus profond de moi, comme un cri venant de mes gènes endormis. Je suis un homme. Je suis un « il[270] ».

Les questionnements de Sa au sujet de son identité, de son genre, se répètent dans la scène du dialogue entre Ca et l'Initiateur :

> Se sentaient-iels femmes ou hommes ? Comment définissaient-iels leur destin ? Quel choix pour leur corps, leur avenir, leur identité ? Ca, comme tous les autres Neutres, avait longuement réfléchi. Qui était-iel ? Comment se projetait-iel pour le restant de sa vie[271] ?

Le statut de Neutre, par son caractère provisoire, entraîne pour les personnages une nécessaire introspection. Sa a également conscience du bien et du mal. En effet, quand le Grand Initiateur lui demande s'il jure de respecter le règlement intérieur de la Communauté, le Neutre sait qu'il en a déjà violé les règles plusieurs fois. En effet, ce règlement interdit les gestes d'affection, les liens entre individus. Or, Sa entretient une relation amoureuse avec Ca. Il décide donc de jurer fidélité au règlement intérieur, tout en sachant, en son âme et conscience, qu'il continuera à le bafouer en secret. Ca a lui aussi conscience de son existence, de son statut et de son physique de Neutre :

> De toutes façons, aujourd'hui, en tant que Neutres, iels ne pouvaient pas s'aimer pour leurs physiques trop semblables, trop… hideux. Car les Neutres étaient hideux, iel en avait parfaitement conscience[272].

Ainsi, Sa a vécu, jusqu'à la rencontre avec Ca, dans le strict respect du règlement intérieur. Cependant, son affection grandissante pour Ca lui fait remettre en question les règles de son univers :

> Pourquoi le règlement intérieur était-il ainsi rédigé ? Pourquoi continuait-on à suivre ses articles à la lettre ? Pourquoi n'évoluait-on pas ? […] Pourquoi Ca était-iel si différent des autres ? Pourquoi voulait-iel toucher, sentir, partager[273] ?

---

[269] SA1, p. 213.
[270] SA1, p. 215.
[271] SA1, p. 240-241.
[272] SA1, p. 238-239.
[273] SA1, p. 278.

Comme chez Le Guin, les Neutres de Rozenfeld sont des êtres humains. Ils ont été modifiés génétiquement lors de la phase de conception *in vitro*. Avec le cérémonial de l'injection, ils deviennent des êtres humains normaux ou traditionnels, c'est-à-dire soit hommes, soit femmes. La conscience des Neutres semble bien être semblable à celle d'êtres humains non modifiés génétiquement, étant donné qu'ils se montrent capables de réfléchir aux conséquences de leurs actes, de concevoir le bien et le mal, et de mettre en perspective leur propre existence.

Contrairement aux autres romans du corpus, *Perdido Street Station*, de China Miéville, ne présente pas de personnage de narrateur-voyageur. En effet, un narrateur omniscient décrit les relations entre diverses espèces qui cohabitent dans une même ville, Nouvelle-Crobuzon. De fait, la notion d'étrangeté, de nouveauté, et de comparaison entre physique de l'humain dit normal et d'un autre peuple au physique inhabituel ne se réalise pas selon les mêmes modalités dans ce roman. Pour le lecteur, Isaac est l'homme normal, l'être humain semblable à lui, et les autres espèces sont étrangères au genre humain. Pour Isaac, les autres espèces partagent son univers au quotidien ; il ne les découvre pas brutalement. De fait, certaines espèces sont présentées comme dotées de conscience, à l'instar d'Isaac. C'est le cas des Khépris, et notamment de Lin, compagne d'Isaac. Les mâles khépris sont des insectes dépourvus de conscience, comme l'indique Lin lorsque son taxi en écrase un :

> An organic thing split and burst under the wheels. *A male, probably*, thought Lin with a shudder, imagining one of the countless mindless scuttlers that swarmed from holes and cracks all around Kinken. *Good riddance*[274].

Lin quant à elle dispose d'une intelligence, d'une capacité de réflexion. Les femelles khépris atteignent la conscience à l'âge de six ans, lorsque leur tête-larve sort de la chrysalide sous forme de tête-scarabée :

> Since the age of six, when she had torn the chrysalis from what have been her baby headlarva and was suddenly a headscarab, when she had burst into consciousness with langage and thought, her mother had taught her that she was fallen. The gloomy doctrine of Insect Aspect was that khepri women were cursed. Some vile flaw on the part of the first woman had consigned her daughters to live encumbered with ridiculous, slow, floundering bipedal bodies and minds that teemed with the useless byways and intricacies of consciousness. Woman had lost the insectile purity of God and male[275].

Lin refuse la doctrine de l'Insecte Aspect, mouvement religieux khépri, et sa vision dégradante des femmes khépris. Elle quitte même sa communauté pour entretenir une relation interdite avec un humain, Isaac. Les femelles Khépris sont des artistes ; elles sculptent au moyen de leur

---

[274] PSS, p.19. « Une chose organique se rompit et éclata sous les roues. *Un mâle, sans doute*, songea Lin avec un frisson, imaginant l'un des innombrables scarabées sans cervelle qui grouillaient dans tout Bercaille au sein des trous et des fissures. *Bon débarras*. », PSS1, p. 36.

[275] PSS, p. 215. « Depuis l'âge de six ans, où elle avait déchiré la chrysalide de ce qui avait été sa tête-larve de bébé devenue soudain tête scarabe pour jaillir, douée de langage et de pensée, au monde de la conscience, sa mère lui avait enseigné qu'elle était déchue. La doctrine lugubre d'Insecte Aspect expliquait que les femmes khépris étaient maudites. Quelque imperfection épouvantable chez la première d'entre elles avait voué ses filles à vivre encombrées du poids d'un corps humain lent, pataud et ridicule, et d'un esprit grouillant des errements et complexités inutiles de la conscience. La femme avait perdu la pureté insectoïde de Dieu et du mâle. », PSS1, p. 261.

salive mêlée de pigment, qui se solidifie. Elles créent normalement pour la communauté. Lin a quitté Creekside[276], puis Kinken[277], ghettos Khépris, pour créer de façon individuelle ; or il n'y a pas d'individualité chez les Khépris qui réalisent traditionnellement des sculptures naïves en groupe. Lin crée pour elle-même, ou pour des clients extérieurs, tel Monsieur Madras, qui lui commande un portrait sculpté. Madras est un être dangereux ; cependant, Lin accepte – pour l'argent, mais aussi pour l'art, car cette commande est exceptionnelle d'un point de vue artistique, c'est un défi unique pour un artiste, étant donné le physique extraordinaire de Monsieur Madras. Lin a bien conscience d'enjeux qui dépassent sa seule existence. Les Garudas sont également des êtres mi-humain mi-animal dotés de conscience. Le lecteur a fréquemment accès aux pensées de Yagharek, un de ces hommes-oiseaux, sous forme de petits chapitres dont il est le narrateur. Il décrit son existence d'exilé dans Nouvelle-Crobuzon :

> And so, and so, I know that I must live without respite from this isolation. That I will not speak to any other creature in my own tongue. I have taken to foraging alone after nightfall when the city quiets and becomes introspective. I walk as an intruder on its solipsistic dream. I came by darkness, I live by darkness. The savage brightness of the desert is like some legend I heard a long time ago. My existence grows nocturnal. My beliefs change[278].

Les Garudas ont conscience du bien et du mal. En effet, les membres de la communauté qui commettent un crime contraire aux lois garudas le payent, comme chez Robert Paltock, par l'amputation de leurs ailes. Yagharek a subi ce sort car il a violé une femme garuda. La sanction est sans appel :

> I was slow, shuffling with the enormous weight of ballast attached to me, to stop me fleeing and flying […]. They had to drag me the last twenty feet, into the dried-up bed of the Ghost river. […] I begged for mercy I did not deserve. […] I was stretched out cruciform, my belly in the dust and the sun driving upon me. […] Five on each side, holding my wings. Holding my great wings tight […]. I looked up and saw the sawman, my cousin, red-feathered San'jhuarr. […] I remember the touch of the metal. The extraordinary sense of intrusion, the horrific in-out-in-out motion of the serrated blade[279].

Cette description de la sanction infligée à l'homme-oiseau rappelle celle pratiquée dans le roman de Robert Paltock. Les criminels y sont également emmenés dans une région reculée et amputés de leurs ailes sous un soleil aveuglant :

---

[276] PSS, p. 39. « Criqueval » en version française, PSS1, p. 60.
[277] PSS, p.39 « Bercaille » en version française, PSS1, p. 60.
[278] PSS, p. 58. « Et ainsi, ainsi, je sais que je dois vivre sans que mon isolement connaisse de répit. Que je ne m'entretiendrai avec aucune autre créature dans ma propre langue. Je me suis habitué à chercher ma subsistance après la tombée de la nuit, quand la ville se tait, vire à l'introspection. J'avance tel un intrus dans son rêve solipsistique. Je suis venu à la faveur des ténèbres, je vis dans les ténèbres. La clarté rude du désert m'est comme une légende que j'aurais entendue il y a des lustres. Mon existence se fait nocturne. Mes croyances changent. » PSS1, p. 81.
[279] PSS, p. 705. « J'étais lent, alourdi par l'énorme tas de lest qui m'était attaché afin de m'empêcher de fuir et de voler […]. […] Ils durent me traîner sur les cinq derniers pas, jusqu'au lit asséché de la Rivière Fantôme […]. […] Je fus déployé bras et jambes en croix, ventre dans la poussière, le soleil donnant à plein au-dessus de moi. […] A cinq de chaque côté, pour me tenir les ailes. Maintenir serrées mes vastes ailes tandis que je me débattais […]. Quand je levai la tête, je vis le scieur, mon cousin, San'jhuarr aux pennes rousses. […] Je me rappelle le contact du métal. Cette impression d'une intrusion extraordinaire, les allées et venues horribles de la lame dentelée. », PSS2, p. 449-450.

> *Slitting* is the only punishment we use to incorrigible Criminals : Our Method is, Where any one has committed a very heinous Offence, […] he has a long String tied round his neck, in the Manner of a Cravat ; and the two *Glumms*, one at each End, take it in their Hands, standing Side by Side with him ; two more stand before him, and two behind him ; all which in that Manner take Flight, so that the String keeps the Criminal in the Middle of them ; thus they conduct him to *Crash-Doorpt*, which lies farther on the other side of *Arndrumnstake*, than this *Arkoe* does on this Side of it, and is just such an *Arkoe* as ours, but much bigger within the Rocks. When they come to the *Covett* they alight, where my Deputy immediately ordres the Malefactor to be slit, so that he can never more return to *Normnbdsgrsutt*, or indeed by any means get out of that *Arkoe*, but must end is Days here. The Method of *Slitting* is thus, The Criminal is laid on his Back with his *Graundee* open, and after a Recapitulation of his Crimes and his Condemnation, the Officer, with a sharp stone, slits the *Gume* between each of the *Filas* of the *Graundee*, so that he can never fly more. But what is still worse for the new Comers, if they are not very young, is, the Light of the place, which is so strong, that it is some Years before they can overcome it, if ever they do.[280]

Robert Paltock, avec ses criminels amputés de leur graundy, aurait ainsi pu être une inspiration pour China Miéville et la sanction infligée aux Garudas ayant enfreint la loi commune.

Dans certains romans du corpus, le degré de conscience est le même chez les humains et chez les êtres hors-norme. La trilogie *À la croisée des mondes*, de Philip Pullman, et *La Découverte australe* de Rétif de la Bretonne proposent des modalités différentes : la part animale de ces corps est telle que l'on peut alors parler de « consciences animales ».

2.3. Consciences animales

Lyra, héroïne de la trilogie *À la croisée des mondes* de Philip Pullman, est un être doué de conscience. Tous les humains de son monde, qui possèdent un dæmon, en sont de même dotés. Lyra en effet a conscience de sa propre existence et peut différencier le bien du mal. Elle part ainsi en guerre contre le Conseil d'Oblation, congrégation religieuse qui mutile des enfants en coupant le lien invisible qui les relie à leur dæmon, car elle sait qu'il s'agit d'une abomination. Son degré de conscience se mesure notamment dans la rencontre avec d'autres créatures qui sont à la lisière de l'humain. En effet, Lyra fait par exemple la connaissance des ours en armure,

[280] LA, p. 187. « La *mutilation* est la seule punition qu'on fasse souffrir aux criminels incorrigibles. Quand quelqu'un a fait un crime grave […], on lui attache au col une longue corde en forme de cravate ; & deux *Glumms* placés à ses côtés, la prennent chacun par un bout. Deux autres se placent l'un devant, & l'autre derrière, & ils prennent leur vol de manière que la corde tient le criminel au milieu d'eux. Dans cet état ils le conduisent à *Crash-Doorpt*, un pays aussi éloigné *d'Arndrumnstake* de l'autre côté, que le vôtre l'est de ce côté-ci ; mais beaucoup plus gros que votre isle, & situé dans les rochers. A leur arrivée ils descendent au Gouvernement, où mon Lieutenant fait *mutiler* le criminel, de manière qu'il ne peut plus retourner à *Normnbdsgrsutt*, ni sortir du pays, où il doit finir ses jours. Voici comment on le mutile. On couche le criminel sur le dos le graundy ouvert, & après lui avoir fait une récapitulation de ses crimes, & lu la sentence, l'exécuteur avec une pierre tranchante lui fend les membranes d'entre les côtés du graundy ; de sorte qu'il ne peut plus voler. Ce qu'il a de pire pour les nouveaux venus, surtout quand ils ne sont pas fort jeunes, c'est que la lumière de ce pays est si forte, qu'ils sont plusieurs années à pouvoir s'y accoutumer ; quelquefois même ils n'y parviennent jamais. », HV2, p. 131-132.

et notamment Iorek Byrnison. Celui-ci est doté d'une forme de conscience : il utilise le langage, a été banni d'une communauté organisée et hiérarchisée. Cependant, il n'a pas le même degré de conscience que Lyra, et n'a pas de dæmon. Lyra évoque l'intelligence de l'ours lorsqu'elle rencontre Iorek pour la première fois :

> Lyra's heart was thumping hard, because something in the bear's presence made her feel close to coldness, danger, brutal power, but a power controlled by intelligence ; and not a human intelligence, nothing like human, because of course bears had no dæmons[281].

L'humanité dans le monde de Lyra se mesure donc à la possession d'un dæmon. Les ours sont d'ailleurs perdus lorsque Iofur Raknisson, rival de Iorek, veut que leur mode de vie soit proche des humains. Il utilise une poupée en guide de dæmon, et son palais est à la fois richement décoré, comme celui d'un roi humain, et couvert de déjections, comme l'antre d'un animal. Les ours en armure seront soulagés de voir revenir au pouvoir Iorek, qui les laisse vivre leur vie d'animaux dotés d'une part d'intelligence : « They were Iorek's bears now, and true bears, not uncertain semi-humans, conscious only of a torturing inferiority[282]. » Il serait ici possible de poser une hypothèse selon laquelle le dæmon symbolise ou incarne la conscience de l'être humain. Cependant, Lyra et Will, lorsqu'ils se séparent de leurs dæmons pour pénétrer dans le monde des morts, ne sont pas privés de toute conscience. Les dæmons possèdent en outre une certaine indépendance, ils ont des pensées propres qu'ils peuvent exprimer, et ils peuvent aussi échanger à leur sujet avec leur humain. Ce point ne va pas contre l'idée d'une forme de personnification de la conscience – nous retrouvons peut-être ici la « voix intérieure » du daimon socratique. Lorsque Lyra et Pantalaimon parlent des Enfourneurs, humains qui enlèvent des enfants pour les livrer au Conseil d'Oblation, dirigé par Mme Coulter, la mère de Lyra, le dæmon veut exprimer ses pensées, mais l'arrivée d'une tierce personne l'en empêche, et Lyra ne saura pas ce que son dæmon voulait dire[283]. Il semble aussi que le dæmon comme l'humain soient doués de conscience, que celle-ci se partage entre l'humain et le dæmon chez cet être double. Pantalaimon est parfois davantage conscient du bien et du mal ou des dangers qui les menacent. Il alerte ainsi Lyra sur la dangerosité de Mme Coulter bien avant que la fillette ne soit plus sous le charme de cette femme si séduisante. Les Mulefas, l'un des peuples habitant un des mondes parallèles à celui de Lyra, sont également des êtres doués de conscience, malgré leur apparence qui n'a rien d'humain. Lorsque Mary, scientifique issue de notre univers et non de celui de Lyra, rencontre les Mulefas pour la première fois, elle pense qu'il s'agit d'animaux étranges. Les Mulefas sont décrites comme des cerfs ou des antilopes, mais dotées de trompes et juchées sur des roues, leurs pattes disposées en losange autour de leur corps. Mary comprend rapidement qu'il s'agit d'êtres dotés d'intelligence. Les Mulefas ont un langage, elles rient, savent faire du

[281] HDM, p. 154. « Le cœur de Lyra cognait dans sa poitrine, car quelque chose dans la présence de l'ours lui faisait sentir la proximité du froid, du danger, de la force brutale, mais une force contrôlée par l'intelligence, une intelligence non humaine, car les ours ne possèdent pas de dæmons. », ACM, p.165.
[282] HDM, p. 300. « Ils étaient à présent les ours de Iorek, de vrais ours, pas des demi-humains inquiets, torturés par la conscience de leur infériorité. », ACM, p. 318.
[283] HDM, p. 59. ACM, p. 64.

feu, sont organisées en société, elles sont égales aux humains. Mary ne peut plus les considérer comme des animaux :

> She found an adjustement being made in her mind, as the word *creatures* became the word *people*. These beings weren't human, but they were *people*, she told herself ; it's not *them*, the're *us*[284].

La frontière entre humain et animal semble délibérément floue dans le roman, notamment au sujet du degré de conscience des créatures rencontrées. Si chez Pullman l'animal peut faire preuve d'un degré de conscience élevé, il n'en est pas de même au XVIII[e] siècle chez Rétif de la Bretonne. Si l'on exclut les Hommes-de-nuit et les Patagons, qui n'ont pas de corps mixtes, les Hommes-singes sont les premiers peuples mi-humain mi-animal que Victorin et son fils rencontrent. Ils ont des caractéristiques humaines :

> Ce fut alors qu'ils s'apperçurent, que ces Animaux, quoique couverts de poils, avaient néanmoins une figure entre celle du Singe & celle de l'Homme. Ils les entendirent même se parler, en se regardant, d'une manière qui ressemblait parfaitement à celle des Singes, qui crient. Cependant ces cris avaient une continuité, qui marquait des idées combinées, en un mot un langage. – Voilà les Hommes de cette Ile, dit Victorin à son Fils : l'Homme peut différer par la figure, par la peau, par l'habitude du corps, être diurne, ou nocturne : mais ce rayon divin, la raison, est par-tout sont caractéristique. Ces Êtres-là se parlent ; ils s'entendent : voi-les, mon Fils ! ils délibèrent ; ils se consultent ; ils nous regardent : en voilà qui marchent debout, & qui ont l'air de nous contrefaire, en nous montrant[285].

Les Hommes-singes sont donc pourvus du « rayon divin » de la raison. Victorin et son fils Alexandre vont déceler des preuves d'intelligence chez d'autres hommes-animaux. Ainsi, au sujet d'un enfant-Ours qui montre le rocher où sont perchés les Européens à ses semblables, peut-on lire : « A la vue de cette action réfléchie, Victorin et Alexandre ne doutèrent plus que ce fussent des Hommes[286]. » Ils trouvent aux Hommes-elefans « beaucoup d'intelligence, presqu'autant qu'aux Européans[287] […] ». Les Hommes-oiseaux font leurs nids dans des arbres fruitiers, « ce qui marquait de l'intelligence dans ces Habitants[288] […]. » Pourtant, les Européens sont loin de considérer les hybrides comme leurs égaux, voire leurs supérieurs, contrairement aux Australiens de Sadeur. En effet, certains sont vus comme des brutes dominées par leurs instincts bestiaux, à l'instar des Hommes-ânes :

> – Mais ils sont heureux dans leur brutitude, ces bons Hommes-ânes ! ils sentent vivement, ils jouissent avec transport ; ils trouvent facilement l'Objet de leur desir : que faut-il de plûs, pour être heureus ! hélas ! que leur donnerions-nous, quand nous parviendrions à les élever à notre degré d'intelligence & de raison ! Ne serait-ce pas une perte réelle pour eux, s'ils prenaient en-meme-temps nos inquietudes, nos passions intéressées & basses, notre fatale science du bien & du mal, & la connaissance de la mort ! Ah ! que fesons-nous ! Ce fut ainsi que réfléchissait le prudent & sensible

[284] HDM, p. 749. « Mary sentit un changement s'opérer en elle, au sujet de ces… Le mot « créatures » avait laissé place au mot « personnes » dans son esprit. Ce n'étaient pas des humains, mais des êtres malgré tout. », ACM, p. 759.
[285] DA1-2, p. 272-273.
[286] DA1-2, p.281.
[287] DA1-2, p. 385.
[288] DA1-2, p. 416.

> Alexandre, pendant les deux jours qu'il resta seul dans l'Ile-asine. Il trouva cependant, après un mûr examen, que ces Hommes-ânes pouvaient être utiles, non à faire des Académiciens, mais de vigoureux Portefaix : cette idée n'eut pas d'exécution, parce-que tôt ou tard, elle aurait plongé ces Malheureux dans l'esclavage[289].

Cet extrait dénotant l'humour de Rétif de la Bretonne – Alexandre est en effet fort sensible lorsqu'il envisage d'utiliser le manque d'intelligence des Hommes-ânes et leur force à bon escient – montre également que les êtres mixtes des Terres australes n'ont semble-t-il, du moins du point de vue de l'Européen, pas la même conscience d'eux-mêmes, et celle du bien et du mal, que les humains. Aussi, rien n'empêche Victorin et son fils de prélever sur chaque île un couple de ces créatures étranges pour les ramener sur leur propre île, afin de les instruire et les évangéliser, comme l'indique Laurent Loty :

> De chacune des îles, Victorin rapporte un couple d'hommes-animaux qu'il tente d'éduquer et qu'il soumet à des expériences d'hybridation. Le monarque christinien met ensuite en place un système d'émigration et de colonisation qui lui assure la mainmise sur l'ensemble de l'archipel austral. Les hommes-animaux sont perfectionnés par une série de métissages, entre eux et avec les « hommes-hommes ». Ils ont leurs productions spécifiques et l'hémisphère sud devient le lieu d'un vaste échange commercial de type colonial, au bénéfice de la métropole christinienne[290].

Le narrateur décrit ainsi les progrès des couples emmenés de force par les Européens :

> Je dois vous avertir que les Jeunes-gens enlevés, tant chés les Hommes-singes, que chés les Hommes-ours & chés les Hommes-chiens, fesaint de très-grands progrès, & qu'on en était fort-content, pour des êtres de cette espèce ! quoiqu'incapables de la finesse de notre raisonnement, ils ne l'étaient point d'apprendre à lire et à écrire, & à plus forte-raison d'entendre et d'exprimer les idées communes[291]

Il n'est pas question, dans ces progrès, de capacités des hommes-animaux à réfléchir sur leur propre existence. Florence Boulerie analyse ce rapport de domination entre les Européens et les autochtones australs :

> Si le rapport entre les hommes et les hommes-animaux n'est pas conflictuel, c'est parce que les héros sont lucides sur leurs propres intérêts : il y a mieux à faire que de détruire ou d'asservir. L'animalité peut être apprivoisée, domestiquée et modifiée pour renforcer les liens des êtres qui vivent dans le nouvel empire. Ainsi les hommes observent, anticipent l'avenir et tentent des expériences tant morales que scientifiques sur les animaux à demi humains qui peuplent l'archipel austral. L'intervention de l'homme sur l'animal est d'ordre éducatif d'une part, d'ordre génétique d'autre part, toujours dans le but d'une plus grande cohésion politique et de la paix civile qui en sera le résultat[292].

---

[289] DA1-2, P. 359-360.
[290] Laurent Loty, « *La Découverte australe* (1781). Une utopie évolutionniste et eugéniste », in *Études rétiviennes* n°4-5, Paris, Société Rétif de la Bretonne, décembre 1986.
[291] DA1-2, p. 293-294.
[292] Florence Boulerie, « Entre singe et oiseau, l'homme amélioré par l'animal chez Rétif de la Bretonne », *op.cit.*, consulté le 10/07/2020.

Les peuples étranges de Rétif de la Bretonne seraient bien, en ce sens, des demi-hommes, dont l'animalité prend le pas sur les capacités de raisonnement, de réflexion, sur la conscience dont disposent les Européens civilisateurs. Les Hommes-Lions les appellent d'ailleurs « Homme-homme[293] » : ils sont l'essence de l'humain, l'humain complet. Il est à noter que dans les apprentissages que Victorin parvient à donner à ses Hommes-animaux, les Hommes-lions parviennent en un an à « distinguer le bien du mal moral[294] », ce qui dénote une forme de conscience plus riche qu'auparavant. Cependant, le narrateur précise que cet acquis reste modeste, car ils n'ont sinon appris qu'à semer, faire bouillir de l'eau, faire du pain, et « tout ce qui demandait une plus grande combinaison d'idées, passait leur conception[295] ». Le progrès de la conscience morale l'emporte sur celui qui a pu être réalisé dans l'acquisition de compétences artisanales. Précisons ici que chez Rétif de la Bretonne, Victorin et son fils sont les personnages focaux. De fait, l'ensemble des observations menées sur les humains-animaux se fait à travers le prisme de la vision d'un colon. Celui-ci se pense supérieur à l'autochtone qu'il rencontre, et qui lui semble proche de la bête. Il est donc difficile de mesurer réellement le degré de conscience des hommes-animaux, étant donné que le lecteur n'a quasiment aucun accès à leur psyché, à leur pensée, et ne les voit qu'à travers les yeux de l'Européen. Le point de vue des hommes-animaux, extrêmement rarement exploité, contribue à cet effet d'infériorisation des créatures mixtes sur les hommes-volants.

Dans les huit ouvrages de notre corpus, romanciers et romancières mettent en place des sociétés dans lesquelles les individus possèdent des corps hors-norme, qu'ils soient hermaphrodites ou mi-humain mi-animal. Les narrateurs-voyageurs humains les considèrent pourtant parfois comme leurs semblables, en raison notamment du degré de conscience parfois élevé de ces créatures qui disposent de la faculté de langage – et parfois de langues structurées ; ils ont la capacité à réfléchir sur leur propre existence, à envisager leur futur. Ces peuples peuvent aussi se penser et s'analyser en tant qu'espèce ; les auteurs étant alors amenés à identifier pour leurs êtres hors-norme des mythes d'origines et des moyens de perpétuation de l'espèce.

[293] DA1-2, p. 401.
[294] DA1-2, p. 405.
[295] DA1-2, p. 407.

3. L'humain, l'espèce et Dieu

Les différentes configuration sociales et politiques dans lesquelles évoluent ces êtres aux corps mixtes, dans la mesure où elles s'inscrivent dans des configurations romanesques, viennent souvent élargir le cadre descriptif : ce sont en fait des univers, et des univers complexes, dans lesquels viennent s'inscrire ces êtres et les peuples qu'ils constituent. Cela peut notamment ouvrir à des formes plus ou moins développées de cosmogonies. Les romans vont décrire l'origine des peuples hors-norme afin d'expliciter leurs spécificités physiques. Ils emploient notamment le récit biblique, et une Genèse revisitée, ou s'appuient sur les avancées scientifiques de leur temps. Les ouvrages décrivent également la perpétuation des espèces, avec des attitudes variées face aux nécessaires explications sur la reproduction et la gestion du désir sexuel.

3.1. Origine et création des peuples hors-norme : Une recherche de sens

Les romanciers et romancières de notre corpus proposent des mythes d'origine variés pour leurs peuples hors-norme. La religion, notamment chrétienne, et la science vont donner des explications sur l'apparition de ces physiques inhabituels. Du XVII^{e} siècle au XXI^{e} siècle, des auteurs revisitent la Genèse, ou s'appuient sur des avancées scientifiques. D'autres peuples n'ont pas de mythe d'origine : le texte viendra alors trouver de nouveaux éléments pour donner un sens à l'existence de ces personnages non traditionnels.

3.1.1. Une Genèse revisitée

Plusieurs romans de notre corpus recourent au texte biblique, et notamment la Genèse, pour expliquer l'origine de leurs corps hors-norme. Foigny et Casanova formulent l'hypothèse d'une humanité préadamique, quand Paltock en revanche se rapproche davantage de l'androgyne platonicien. Au XX^{e} siècle, Philip Pullman revisite également la Genèse en y intégrant ses dæmons.

a) Foigny et Casanova : l'hypothèse pré-adamique

Les Australiens de Foigny se disent nés du souffle d'une divinité : « […] ils enseignent que leur origine est du Haab ou d'une divinité, qui en souffla trois en même tems qu'ils nomment par leurs noms, d'où tous les autres sont venus[296]. » Selon Pierre Ronzeaud, « cette histoire des origines fait des Australiens des Préadamites[297] ». Cette croyance en un Adam bisexué, antérieur au couple maudit d'Adam et Ève dont nous sommes les descendants, est transmise par la tradition hébraïque et la kabbale, et connaît une nouvelle faveur dans la seconde moitié du XVII^e^ siècle[298]. Elle se fonde notamment sur l'extrait suivant de la Genèse :

> Dieu créa l'homme à son image,
> A l'image de Dieu il le créa,
> Homme et femme il les créa[299].

Sadeur lui-même, à propos de la nudité des Australiens, évoque cette hypothèse préadamique :

> Nous sommes venus nuds : & autant de tems que nous sommes demeurez innocens, autant de tems nôtre nudité nous a esté agréable. Il n'est que le peché qui nous ait donné de l'horreur de nous méme, & qui ayant saly nôtre ame devant Dieu, nous ait rendus insupportables. A voir ces gens, on diroit facilement qu'Adam n'a pas peché en eux, & qu'ils sont ce que nous aurions été sans cette cheute fatale. Bien loin d'avoir quelque pudeur ou quelque honte de parétre nuds : ils en font leur principale gloire ; & ils ne peuvent concevoir, comment on peut supporter la moindre couverture sans avouër de la deformité[300].

Selon Jean-Michel Racault, certains éléments de l'utopie vont dans le sens de cette interprétation : la nudité, et l'idée d'une humanité sans péché et sans douleur. Marie-Françoise Bosquet abonde en ce sens :

> D'ailleurs, tout ce qui pourrait ressembler à une souillure est refusé. La Terre australe est une terre adamique, d'avant la Chute : l'aspect féminin de l'hermaphrodite est donc lavé de tout ce que l'image biblique de la femme peut charrier d'impureté : le sang menstruel, présenté comme un tabou dans le Lévitique (XV-19-33) par exemple, n'existe pas. Lorsque l'hermaphrodite a conçu, […] l'accouchement est rapide, sans douleur – l'anathème jeté sur la femme pour la punir du péché originel n'a pas lieu d'être […][301].

Notons que l'Européenne qui vit chez les Mégamicres de Casanova signale une spécificité assez semblable : « Les femmes de notre espèce dans ce monde-là ne sont pas sujettes aux

---

[296] TAC, p. 166.
[297] TAC, note 18, p. 166.
[298] D'après Jean-Michel Racault, *L'Utopie narrative en France et en Angleterre. 1675-1761*, *op. cit.*, p. 485. Sur l'humanité préadamique, voir aussi Magali Le Mens, *Modernité hermaphrodite. Art, histoire, culture*, Paris, Le Félin, 2019, p. 236-243.
[299] *La Bible de Jérusalem*, Paris, Desclée de Brouwer, 2000, p. 20. Jean-Michel Racault propose la traduction suivante : « Elohim crée l'homme en sa forme / en forme d'Elohim il le crée. / Mâle et femelle il le crée. » (Genèse i.27-28, tr André Chouraqui (Paris 1974)). *L'Utopie narrative en France et en Angleterre. 1675-1761*, *op. cit.*, p. 485.
[300] TAC, p. 105.
[301] Marie-Françoise Bosquet, « Libertinage et mythe utopique de l'hermaphrodite dans *La Terre australe connue* de Foigny et l'*Icosameron* de Casanova », *Expressions*, Institut universitaire de formation des maîtres (IUFM) Réunion, 1998, p.50, [en ligne], URL : hal-02406050, consulté le 07/08/2020.

détriments et à toutes les fastidieuses suites des couches auxquelles elles sont sujettes ici[302]. » L'origine des Européens est au contraire, selon la tradition australe, violente : un serpent qui ravit et viole un Australien dans son sommeil, cette union donnant naissance à deux enfants, l'un mâle, l'autre femelle. Ces deux êtres sont les ancêtres des Européens. Ceux-ci sont donc nés du Malin, à travers la figure du serpent, de la violence et du péché. Notons cependant que Brian Cummings identifie le sentiment de honte, et notamment la honte de la nudité, comme une émotion strictement humaine, le fait de rougir de honte étant une réaction physique réservée aux êtres humains, le séparant ainsi du règne animal[303].

Casanova met en scène, comme Foigny, un peuple hermaphrodite, dont l'origine est décrite comme suit :

> Ils disent qu'il y a un Dieu incréé, immortel, unique et ternaire en substance et en toute-puissance, invisible, spirituel, qui est tout partout, […] cela étant, il n'y a pas de difficulté à comprendre que, par un acte spirituel de sa volonté toute-puissante, il ait créé tout l'univers, et tout ce qui s'y trouve de matériel et d'immatériel, en lui donnant forme, vie et mouvement. […] il créa le Soleil qui, par sa propre nature, épaissit l'univers, en se formant une ample atmosphère bornée en égale distance par la matière solide, qu'il rendit féconde au point qu'elle peupla de créatures vivantes toute la superficie éclairée de ses rayons. Parmi mille espèces d'animaux, que la matière obéissante à l'intention du Soleil produisit, Dieu observa un couple rouge que la plus heureuse organisation rendait apte à l'exercice de toutes les vertus et à l'acquisition de toutes les sciences, car ce couple avait dans un recoin de sa tête un organe très propre à rappeler les idées de son esprit et à être un parfait réservoir à toutes les connaissances[304].

De nombreuses discussions entre les narrateurs-voyageurs et les Européens à qui ils racontent leur histoire identifient les Mégamicres comme des créatures préadamiques. Le personnage de Milady Rutgland évoque très clairement cette hypothèse à leur sujet :

> Nous savons qu'on parle dans le premier chapitre de la Genèse de la création de l'homme que Dieu fit mâle et femelle, et qu'on n'y parle d'Adam et Ève qu'après la semaine de création. Un Mégamicre n'est ni mâle ni femelle, mais, pour nous faire comprendre quelque chose, le divin écrivain de la Bible dut, peut-être, l'appeler l'un et l'autre ; ce qui ne veut dire ni l'un ni l'autre[305].

Elle s'oppose ensuite au Duc de Brencnock qui refuse de penser l'âme des Mégamicres comme immortelle, en reprenant l'exemple d'une humanité ayant précédé Adam :

> Si vous voulez, mon cher duc, qu'on croie les Mégamicres descendus du couple de la première création, vous me permettrez de ne pas douter de l'immortalité de leur âme […][306].

---

[302] I, p. 143.
[303] Voir Brian Cummings, « Animal Passions and Human Sciences. Shame, Blushing and Nakedness in Early Moderne Europe and the New World », in Erica Fudge, Ruth Gilbert, Susan Wiseman (dir.), *At the Borders of the Human. Beasts, Bodies and Natural Philosophy in the Early Modern Period*, Houdmills, Basingtoke, Hampshire RG21 6XS and London, Macmilan Press LTD, 1999, p. 26-50.
[304] I, p. 107-109.
[305] I, p. 84.
[306] I, p. 266.

D'autres personnages, comme M. Dunspilly[307], assimilent encore le monde des Mégamicres au paradis terrestre. Les Européens semblent admirer cette société idéalisée d'avant la Chute. Selon Marie-Françoise Bosquet, Casanova expose dans l'*Icosameron* « la thèse d'une humanité préadamique androgyne et donc échappant […] au péché originel[308]. » Patrick Graille affirme quant à lui que :

> […] Casanova se forge une mythologie qui détourne la Genèse à travers une double affirmation : avant de créer, sur la superficie extérieure du globe, l'hermaphrodite Adam, Dieu forma un autre couple androgyne, qu'il situa sous terre, c'est-à-dire au Paradis. Empruntée aux vieilles cosmogonies et aux idées préadamites, cette thèse rend possible le peuple Mégamicre, décrit à la fois comme « mâle et femelle » et constitué d'êtres « ni mâles, ni femelles », neutres pour ainsi dire […][309].

Cette hypothèse préadamite est peut-être, chez nos auteurs, un moyen de résoudre la question de la création de ces mondes en restant dans un contexte chrétien et familier au lecteur. Si Foigny et Casanova posent, au cœur de leurs romans, l'hypothèse préadamite, Paltock quant à lui semble se tourner davantage vers la figure de l'androgyne platonicien.

b) Paltock : vers l'androgyne platonicien ?

Paltock semble donc quant à lui évoquer plutôt le mythe de l'androgyne Platonicien pour ses personnages ailés. Ceux-ci ne formaient à la création qu'un seul corps, qu'il faut séparer :

> the Great moutain *Emina* […] roaring and raging in its own Bowels for many Ages ; at last burst asunder with great Violence, and threw up numberless unformed fleshy Masses to the very Stars ; two of which, happening in their Passage to touch the Side of the black Mountain […] lodged there, and lying close together as they grew, united to each other, till they were joined in one ; and […] became a Glumm and a Gawrey ; but being so linked together by the Adhesion of their Flesh, they were obliged both to move which way either would […]. In process of time, they grew tired of each other constant Society, and one willing to go here, and the other there, bred perpetual Disorders between them ; for Prevention […] they agreed to cut themselves asunder with sharp Stones. The Pain indeed was intolerable during the Operation, but however they effected it […].[310]

---

[307] I, p. 583.

[308] Marie-Françoise Bosquet, « Libertinage et mythe utopique de l'hermaphrodite dans *La Terre australe connue* de Foigny et l'*Icosameron* de Casanova », *op. cit.* , consulté le 07/08/2020.

[309] Patrick Graille, *Les Hermaphrodites. Aux XVII^e^ et XVIII^e^ siècles*, *op. cit.*, p.47.

[310] LA, p. 321-322. « La grande montagne *Emina* […] ayant éprouvé pendant plusieurs siècles de furieuses secousses dans ses entrailles, creva enfin […] & lança jusqu'aux étoiles des masses de chair informes, dont deux ayant touché dans leur passage au côté de la montagne noire […] s'y logèrent, & se tenant serrées ensemble à mesure qu'elles croissoient, se réunirent, & n'en firent plus qu'une ; & au moyen de la rosée du ciel, il s'en forma […] un *Glumm* & une *Gawry*. Ces deux êtres attachés l'un à l'autre étoient obligés de se mouvoir du côté que l'un vouloit aller […] Au bout d'un certain temps, ils commencerent à s'ennuyer de cette société : l'un voulant aller d'un côté, tandis que l'autre vouloit se transporter ailleurs, il survint entre eux des dissensions perpétuelles. Pour y remédier à l'avenir, ils convinrent de se détacher l'un de l'autre au moyen d'une pierre aiguë. La douleur de l'opération fut très-vive, cependant ils en vinrent à bout. », HV, p. 165-166.

Les deux êtres ainsi séparés engendrent ensuite un fils et une fille, qui sont les ancêtres des hommes-volants ; leur pays étant apparu il y a onze mille ans. Le mythe préadamique conçoit un être symbiotique, féminin et masculin, qui prémunirait les hommes du péché de chair et permettrait de vivre dans une unité édénique. Paltock au contraire crée l'unité pour mieux la séparer ; son peuple est né d'une douloureuse opération permettant aux femmes et aux hommes de vivre chacun de leur côté. Cet acte de séparation originelle ouvre la voie à la reproduction et à la perpétuation de l'espèce. En effet, tant que le Glumm et la Gawry sont unis dans un même corps, ils n'engendrent pas de descendance. C'est une fois distincts l'un de l'autre qu'ils peuvent avoir des relations sexuelles et mettre au monde un premier couple d'enfants, qui eux-mêmes peupleront le pays des Hommes-volants. Cette origine semble faire écho au mythe de l'androgyne platonicien ; cependant, les Hommes-volants décident eux-mêmes de se séparer ; la dissension n'est pas la punition d'une divinité. De plus, les créatures volantes de Paltock ne semblent pas malheureuses, contrairement aux moitiés perdues du mythe platonicien.

c) Pullman : Adam, Ève et leurs dæmons

Au XX^e^ siècle, Philip Pullman convoque lui aussi la Genèse pour expliquer l'origine de ses humains dotés de dæmons. Il réécrit cependant le texte biblique en y ajoutant des mentions aux dæmons :

> « And the woman said unto the serpent, We may eat of the fruit of the trees of the garden :
> « But of the fruit of the tree which is in the midst of the garden, God hath said, Ye shall not eat of it, neither shall ye touch it, lest ye die.
> « And the serpent said unto the woman, Ye shall not surely die :
> « For God doth know that in the day ye eat thereof, then your eyes shall be opened, and your dæmons shall assume their true forms, and ye shall be as gods, knowing good and evil.
> « And when the woman saw that the tree was good for food, and that it was pleasant to the eyes, and a tree to be desired to reveal the true form of one's dæmon, she took of the fruit thereof, and did eat, and gave also her husband with her ; and he did eat.
> « And the eyes of them both were open, and they saw the true form of their dæmons, and spoke with them.
> « But when the man and the woman knew their own dæmons, they knew that a great change had come upon them, for until that moment it had seemed that they were at one with all the creatures of the earth and the air, and there was no difference between them :
> « And they saw the difference, and they knew good and evil ; and they were ashamed, and they sewed fig leaves together to cover their nakedness…[311] »

[311] HDM, p. 314-315. « La femme dit au serpent : « Nous pouvons manger du fruit des arbres du jardin. » « Mais du fruit de l'arbre qui est au milieu, Dieu a dit : Vous n'en mangerez pas, vous n'y toucherez, sous peine de mort. » Le serpent répliqua à la femme : « Pas du tout, vous ne mourrez pas. Car Dieu sait que le jour où vous en mangerez, vos yeux s'ouvriront, vos dæmons prendront leur véritable apparence, et vous serez comme des dieux, qui connaissent le bien et le mal. » Quand la femme vit que l'arbre était bon à manger et séduisant à regarder, et qu'il était, cet arbre, désirable pour révéler la véritable apparence du dæmon, elle prit de son fruit et mangea ; elle en donna aussi à son mari, et il mangea. Alors, leurs yeux à tous

Pullman ne remonte pas à une humanité pré-adamique, mais se focalise sur le moment du péché originel. L'humanité selon Pullman est bien conçue comme une humanité d'après la chute, d'après le péché originel qui a mené la femme à goûter du fruit défendu, fixant ainsi les formes des dæmons. Quittant l'innocence du Paradis terrestre, dans laquelle les dæmons pouvaient changer de forme à volonté, l'homme et la femme originels accèdent à la connaissance, et leur dæmon cesse de changer de forme. Ils sont ainsi rigidifiés en une seule image, un seul symbole – il est possible de se demander ici si une évolution est encore possible chez l'humain dont le dæmon est ainsi figé. Ce mythe originel est utile aux forces de l'Église pour assimiler la fixation du dæmon, qui a lieu à l'adolescence, à un état de péché qu'il faut réprimer et contrôler – d'où les expériences de séparation entre enfants et leurs dæmons, selon les préceptes de Mme Coulter :

> She guessed that the two things that happen at adolescence might be connected : the change in one's dæmon and the fact that the Dust began to settle. Perhaps if the dæmon were separated from the body, we might never be subject to Dust – to original sin[312].

Mais la foi, chez Pullman, est mise à l'épreuve du doute. Lyra, face au texte de la Genèse lu par Lord Asriel, son père, est incrédule :

> « But… » […] « but it en't *true*, is it ? Not true like chemistry or engineering, not that kind of true ? There wasn't *really* an Adam and Eve ? The Cassington Scholar told me it was just a kind of fairy-tale. »
> « The Cassington Scholarship is traditionally given to a free-thinker ; it's his function to challenge the faith of the Scholars. […] But think of Adam and Eve like an imaginary number, like the square root of minus one : you can never see any concret proof that it exists, but if you include it in your equations, you can calculate all manner of things that couldn't be imagined without it[313]. »

Pullman met également en scène la perte de la foi avec le personnage de Mary, la nonne devenue scientifique. Perdre la foi lui ouvre des possibilités en matière de connaissance mais prive son existence d'un certain sens :

> « Did you miss God ? » asked Will. « Yes », Mary said, « terribly. And I still do. And what I miss most is the sense of being connected to the whole of the universe. I used to feel I was connected to God like that, and because he was

---

deux s'ouvrirent, et ils virent la véritable apparence de leurs dæmons, et ils leur parlèrent. Mais quand l'homme et la femme connurent leurs dæmons, ils comprirent qu'un grand changement s'était produit en eux, car jusqu'alors c'était comme s'ils ne formaient qu'un avec toutes les créatures de la terre et des airs, et il n'y avait aucune différence entre eux. Alors, ils virent cette différence, ils connurent les bien et le mal ; et ils eurent honte, ils cousirent des feuilles de figuier pour masquer leur nudité… », ACM, p. 333.

[312] HDM, p. 317. C'est Mme Coulter qui a eu l'idée de ces amputations en premier, c'est elle qui « a supposé que les deux phénomènes qui se produisaient à l'adolescence étaient liés : la transformation définitive du dæmon et le fait que la Poussière commençait à se déposer. Peut-être que si l'on pouvait séparer le dæmon du corps, nul ne serait jamais atteint par la Poussière, c'est-à-dire le péché originel. », ACM, p. p.335-336.

[313] HDM, p. 316-317. « – Mais… […] ce n'est pas la vérité ? Pas comme la chimie ou la mécanique ? Adam et Ève n'ont pas vraiment existé ? L'Érudit de Cassington m'a dit que c'était une sorte de conte de fées. – La chaire de Cassington est traditionnellement attribuée à un libre-penseur ; c'est son rôle de contredire la foi des Érudits. […] Mais considère Adam et Ève comme un nombre imaginaire, comme la racine carrée de moins un : tu ne peux pas avoir la preuve concrète de son existence, évidemment, mais si tu l'intègre dans tes équations, tu peux alors faire toutes sortes de calculs qu'on ne pourrait pas imaginer sans cela. », ACM, p. 333-334.

> there, I was connected to the whole of is creation. But if he's not there, then…[314] »

Pullman nous laisse avec cette interrogation ouverte : « But if he's not there, then… ». Philip Pullman, l'auteur d'*À la croisée des mondes*, a lui-même été élevé dans la foi chrétienne mais a cessé de croire à l'adolescence, comme il l'explique à une journaliste du *New Yorker* :

> It was when I became a teen-ager and started reading for myself that the faith fell away. But that didn't mean that I sprang into the world as a militant atheist. What I'm against is what William Blake called single vision – being possessed by one single idea and seeing everything in terms of this one idea, whether it's a religious idea or a scientific idea or a political idea. It's a very bad thing. We need a multiplicity of viewpoints[315].

La multiplicité des points de vue et des ideologies semble donc être un des objectifs de Pullman.

Chez Rétif de la Bretonne, les hommes-animaux ne semblent *a priori* pas avoir d'origine définie, et le récit ne mentionne aucun mythe de création de l'espèce. Ils s'inscrivent pourtant dans une vision pré-transformiste du monde, et pourraient ainsi représenter des sortes de chaînons dans l'histoire de l'évolution, du végétal à l'homme. Les romans d'Ursula le Guin et Carina Rozenfeld ne font pas non plus appel à la religion, et plus particulièrement à la Genèse. En effet, leurs univers sont artificiels, car créés de toutes pièces par des êtres humains qui se sont faits démiurges. Les avancées scientifiques permettent de crédibiliser les fictions mises en place par les romancières. Ces univers artificiels n'empêchent pas la quête d'un sens à l'existence ; les autrices y pourvoient par la mise en place de nouveaux mythes ou par des explications dans la narration.

3.1.2. Le recours à la science

Le recours à la science pour expliquer les origines des corps hors-norme est différent au XVIII^{e} et aux XX^{e} et XXI^{e} siècles. Rétif de la Bretonne s'engage dans une voie que l'on pourrait qualifier de pré-transformiste quand Ursula Le Guin et Carina Rozenfeld se reposent sur des technologies et des outils scientifiques contemporains pour créer leurs peuples autochtones.

---

[314] HDM, p. 1024. « – Dieu vous a manqué ? demanda Will – Oui, terriblement. Et aujourd'hui encore. Mais ce qui me manque le plus, c'est le sentiment d'être ralliée au reste de l'univers. Autrefois, j'avais l'impression d'être reliée à Dieu et, grâce à sa présence, j'étais reliée à l'ensemble de sa création. Mais s'Il n'existe pas… », ACM, p. 1050.

[315] « The fallen worlds of Philip Pullman », interview réalisée par Alexandra Schwartz, *The New Yorker*, 29 Septembre 2019, [en ligne], URL : https://www.newyorker.com/culture/the-new-yorker-interview/the-fallen-worlds-of-philip-pullman, consulté le 24/08/2020. « C'est à l'adolescence, quand j'ai commencé à lire par moi-même, que la foi a disparu. Mais cela ne veut pas dire que je suis devenu un militant athéiste. Je suis contre ce que William Blake appelle la visée unique – être habité par une seule et même idée et voir tout en fonction de cette idée, qu'elle soit religieuse, scientifique ou politique. C'est une très mauvaise chose. Nous avons besoin d'une multiplicité de points de vue. » Traduction par nos soins.

a) L'hypothèse pré-transformiste de Rétif de la Bretonne

Les peuples d'humains-animaux de *La Découverte australe* ne disposent pas, comme notamment chez Robert Paltock, de mythe originel. L'auteur ne relit pas non plus la Genèse. Les Mégapatagons auxquels rend visite Hermantin, petit-fils de Victorin, vont donner des éléments scientifiques relatifs à l'origine de tous les éléments naturels :

> -J'ai par les Livres de vos Sages, que vous autres Européans, véritables enfans en physique, vous avez une idée puérile de la formation des choses, & que vous vous représentez la Terre, le Soleil & les Astres, comme formés à la manière des ouvrages humains. Tout est produit par le Grand-animateur dans quî tout existe ; tout meurt ; rien ne s'anéantit : tout ce que nous avons d'Êtres sous les yeux, ressort de ses propres ruines ; rien n'est fait à neuf ; mais tout ce qui est, ne fut pas toujours comme il est. Lorsque les Animaux & les Plantes, périssent à la mort d'une Planète, ils ne sont détruits qu'en-apparence ; ils ne sont que décomposés, & réduits à leurs principes : leurs germes, susceptibles de vie, leur âme, sont indestructibles, & n'attendent pour animer & revivifier de la matière, qu'une température convenable. Ainsi, lorsque le Soleil-générateur repousse une planète de son centre, il en fait une Comète par la force de son impulsion : après des milliers d'années, elle se rapproche peu-à-peu du mouvement quasi-circulaire des Planètes, & reprend la température nécessaire, pour se charger de-nouveau de Végétaux, d'Insectes & d'Animaux : les germes des Plantes se revivifient d'abord, & vont de nuances en nuances depuis les Mousses jusqu'aux Arbres ; depuis l'éponge jusqu'à l'animalité : celle-ci paraît sortir de la Végétation, toujours de nuances en nuances, depuis les Animaux-végétans, comme les Orties-de-mer, les Anémones, &c, qui sont le premier degré jusqu'à l'homme, qui s'effectue le dernier de tous, en passant par toutes les étapes de l'animalité, dont il est la perfection connue. La Nature a fait mille essais, mille efforts […] avant de produire l'Homme. Plusieurs de ces essais subsistent par races : telles sont les différentes espèces de Singes : d'autres se trouvent mélangées ; tels sont les Hommes-bêtes que vous avez vu dans les Isles de cet Hémisphère[316].

De fait, les Hommes-bêtes sont présentés comme des chaînons de l'évolution, et font partie d'une vision globale de l'univers chez Rétif de la Bretonne, comme l'explique Laurent Loty :

> Rétif combine l'idée épicurienne d'une Nature qui, par hasard et avec le temps, peut produire une infinité de formes, celle d'une échelle des êtres qui s'oriente vers l'homme, et l'idée transformiste selon laquelle les organismes complexes sont issus des plus simples par transformations progressives, à quoi il ajoute que tous les êtres sont interféconds, et que des hybrides peuvent avoir subsisté (dans l'hémisphère austral) ou avoir été détruits par des races supérieures (en Europe). Rétif pense bien ici la transformation des espèces dans le cadre d'une « temporalisation » de la nature. Cet ordre de la nature est celui du perfectionnement. Rétif rompt avec les angoisses de dégénération d'un ordre souhaité immuable par la monarchie absolutiste et chrétienne sous Louis XIV, et que l'on retrouve encore lorsque Buffon pense d'abord la transformation en termes de « dégénération », ou que Lamarck met des années à passer de l'idée de « dégradation » à celle de « gradation » des êtres vivants[317].

---

[316] DA3-4, p.460-462.

[317] Laurent Loty, « L'invention du transformisme par Rétif de la Bretonne (1781 & 1796) », *Alliage*, n°70, Juillet 2012, mis en ligne le 26 septembre 2012, [en ligne], URL : http://revel.unice.fr/alliage/index.html?id=4055, consulté le 10/08/2020.

Les Hommes-bêtes font donc partie d'un vaste tableau transformiste de perfectionnement graduel des espèces, conformément à l'échelle des êtres diffusée par Charles Bonnet au milieu du XVIII[e] siècle. Ils peuvent faire écho à certaines hypothèses des biologistes des XVIII[e] siècles, tels que Cuvier et Von Linné. Ce dernier analyse par exemple une jeune fille africaine au corps assez semblable à Sara Baartman, la « Vénus Hottentote » dont les fesses et les organes sexuels étaient hypertrophiés, comme un état mixte de l'humanité entre grands singes et *Homo Sapiens* :

> Approximately sixty years before Cuvier's dissection of Baartman, another famous natural historian, Carolus Linnaeus (1707-78), had shown similar interest in a fourteen-years-old girl from Jamaica, who he believed might be an example of an intermediate species between *Homo Sapiens* and the higher apes[318].

Rétif semble donc s'inscrire dans une problématique de son temps, relative aux liens entre les espèces et notamment entre animal et être humain – ses personnages ne sont cependant pas Noirs mais mixtes. De plus, Victorin inscrit les hommes-animaux dans un vaste programme d'hybridation avec l'humain pour créer des espèces intermédiaires entre humain et humain-animal. Il s'inscrit là encore dans une visée transformiste, comme l'explique Laurent Loty :

> Ainsi, ce texte utopique remplace la perfection utopique traditionnelle par le récit d'un perfectionnement continu. La métropole australe se trouve au croisement de deux axes qui présentent le perfectionnement continu des espèces et des modèles sociaux. Son évolution dépend des échanges biologiques, économiques et scientifiques que favorise cette situation. *La découverte australe* est l'instrument littéraire qui permet de formuler une hypothèse transformiste, et d'imaginer une utopie coloniale et eugéniste, précédant d'un siècle l'invention du terme « eugenics » par le cousin de Darwin, Galton, lui-même auteur d'une utopie eugéniste[319].

Le personnage de Victorin ne crée ainsi pas une société figée dans un modèle présenté comme idéal, à l'instar de l'utopie australe de Foigny, mais construit au contraire un vaste projet de perfectionnement de l'espèce humaine qui ne peut s'appréhender que sous l'angle de la progression, de l'hybridation, de la transformation par étapes. Le territoire lui-même n'est pas fixe mais s'agrandit au fil des différentes annexions d'îles par Victorin et ses descendants. Le mode de gouvernance peut également se modifier : ainsi, l'un des petits-fils de Victorin pourra importer des lois venues d'un peuple de géants, les Mégapatagons, considérés comme plus évolués que les Européens, afin d'améliorer la société de l'Île Christine. Corps, terres, lois : tout chez Rétif peut se transformer dans un but affiché d'évolution. Chez Le Guin et Rozenfeld, l'origine des peuples hors-norme se trouve dans l'humain lui-même, qui, devenu démiurge, crée de nouvelles espèces modifiées génétiquement.

---

[318] Matthew Senior, « Classify and Display. Human and Animal Species in Linnaeus and Cuvier », in Bruce Boehrer, Molly Hand, Brian Massumi (ed.), *Animals, Animality, and Literature*, Cambridge, Cambride University Press, 2018, p. 157. « Environ soixante ans avant la dissection de Baartman par Cuvier, un autre grand nom de l'Histoire naturelle, Carl Von Linné (1707-78) avait montré un intérêt similaire pour une jeune Jamaïcaine de quatorze ans, qu'il pensait pouvoir être un exemple d'espèce intermédiaire entre l'*Homo Sapiens* et les plus grands singes. », traduction par nos soins.

[319] Laurent Loty, « L'invention du transformisme par Rétif de la Bretonne (1781 & 1796) », *op. cit.*, consulté le 04/08/2020.

b) Aux XX^e et XXI^e siècles : des peuples créés par l'homme

Le chapitre 7 de *La Main gauche de la nuit*, intitulé « The question of sex » – « La question sexuelle » dans la version française – présente les notes d'Ong Tot Oppong, investigatrice du premier groupe de reconnaissance ayant débarqué sur Géthen. La narratrice donne des informations ainsi que ses impressions personnelles sur les Géthéniens, notamment en ce qui concerne leur hermaphrodisme. Ong Tot Oppong émet l'hypothèse selon laquelle les Gétheniens seraient des hommes manipulés génétiquement par les Colonisateurs terriens :

> It seems likely that they were an experiment. The thought is unpleasant. But now that there is evidence to indicate that the Terran Colony was an experiment, the planting of one Hainish Normal group on a world with its own proto-hominid autochtones, the possibility cannot be ignored. Human genetic manipulation was certainly practised by the Colonizers ; nothing else explains the hilfs of S or the degenerate winged hominids of Rokanan ; will anything else explain Gethenian sexual physiology ? Accident, possibly ; natural selection, hardly. Their ambisexuality has little or no adaptive value. Why pick so harsh a world for an experiment ? […] Tinibossol thinks the Colony was introduced during a major Interglacial. Conditions may have been fairly mild for their first 40 or 50,000 years here. By the time the ice was advancing again, the Hainish Withdrawal was complete and the Colonists were on their own, an experiment abandoned[320].

Une société se serait donc créée sur Géthen après le départ des Colons, qui auraient abandonné les résultats de leur expérience sur la planète glacée. Les Géthéniens ne disposent pas d'une mythologie expliquant leur existence, leur venue au monde en tant que peuple. C'est la science qui a permis aux colons d'agir en démiurges, et de créer une race hermaphrodite afin de l'observer. Les Géthéniens se sont tout de même structurés en tant que société, et en tant que nation. Deux pays, l'Orgoryen et la Karhaïde, se sont notamment formés. Le texte n'est pas explicite au sujet de la manière dont les sociétés se sont créées. Le fait que les Géthéniens soient des êtres humains explique peut-être qu'ils aient pu faire peuple et créer des pays avec des fonctionnements politiques propres ; cependant, ce n'est ici qu'une simple hypothèse.

Chez Carina Rozenfeld, créatrice de *La Symphonie des abysses*, la science est là aussi à l'origine des corps hermaphrodites. L'autrice ne recourt en effet pas à un récit biblique ou à une mythologie créée pour son roman. Elle utilise les techniques de fécondation *in vitro* et d'expériences génétiques pour créer les corps hermaphrodites. Comme chez Le Guin, l'humain

---

[320] LHD, p. 73. « Les Géthéniens sont vraisemblablement le résultat d'une expérience. Cela peut paraître choquant, mais comment pourrait-on, aujourd'hui, exclure cette hypothèse ? Des indices probants ne nous donnent-ils pas lieu de penser que la Colonie Terrienne fut une expérience – l'établissement d'un groupe hainien normal sur une planète ayant comme autochtones ses propres protohominidés ? Les Colonisateurs se livraient certainement sur l'homme à des manipulations génétiques ; sinon, comment expliquer l'existence des hilfes de S. ou celle des hominidés ailés et dégénérés de Rokanan ? Trouvera-t-on une autre explication de la physiologie sexuelle géthénienne ? Un accident ? Peut-être. La sélection naturelle ? Peu probable. Faible ou nulle est la valeur d'adaptation de leur ambisexualité. Pourquoi aurait-on choisi pour expérience un monde aussi inhospitalier ? […] Tinibossol pense que la colonisation s'est faite au cours d'une grande ère interglaciaire. Il se peut que le climat ait été d'abord doux pendant quarante ou cinquante mille ans. Lorsque les glaces auraient reconquis le terrain, les Hainiens se seraient retirés complètement, et la Colonie serait restée seule, témoin d'une expérience abandonnée. », MGN, p. 104-105.

ici se substitue à Dieu ; ainsi, lorsque Sa dit à l'Initiateur qu'il souhaite travailler au laboratoire, l'homme lui pose la question suivante : « Tu es prêt à découvrir *le secret des gènes*, à préparer l'élixir qui *fera naître* de nouvelles générations d'adultes[321] ? » Le jeune Neutre dit encore :

> Quand je me penche sur les cellules, *quand je découvre les secrets de la vie*, quand je prépare le Virus, j'ai la sensation de travailler pour le bien de la communauté. Je pense à ma joie à l'approche de l'Injection, et je la projette sur tous les Neutres qui recevront le précieux liquide que j'aurai *moi-même* préparé[322].

Les Désex ne se contentent pas de faire de la fécondation *in vitro*, d'externaliser la reproduction. En effet, nous nous souvenons que le corps des Neutres est dû à une manipulation génétique :

> Les bébés étaient fabriqués en laboratoire, où leur gène sexuel, le chromosome X ou Y, était retiré afin de faire naître des Neutres, puis on déposait les embryons dans le ventre chaud des femmes. Après leur naissance, iels étaient séparés de leur mère pour être confiés aux Accompagnateurs du Centre[323].

C'est bien l'humain qui gère ici lui-même la reproduction de sa propre espèce, et peut en maîtriser tous les aspects. Sa, jeune Neutre travaillant au laboratoire, insiste sur sa connaissance du corps humain et sur les manipulations génétiques opérées par les scientifiques :

> Grâce à son travail au laboratoire, iel avait accès à tous ces détails, le fonctionnement du corps, comment il était métamorphosé par l'Injection. Sa avait même commencé à travailler sur la culture du Virus qui servait à transformer les Neutres. Ensuite, on le stockait dans des seringues conservées dans un coffre-fort[324].

L'humain ici se substitue à la divinité pour la création et la modification de sa propre espèce. Cela peut être mis en relation avec les débats contemporains concernant la bioéthique, de même qu'à l'époque de Rétif de la Bretonne, *La Découverte australe* pouvait faire référence à Buffon, Linné et Cuvier.

Chez Le Guin et Rozenfeld, la science est la raison d'être des peuples, et l'humain prend le pas sur Dieu. Les romancières vont tout de même mettre en place des éléments visant, pour leurs peuples hors-norme, à trouver un sens à leur existence.

c) Une recherche de sens

La Main gauche de la nuit, en plus de l'histoire de Genly Aï, narre différents contes relatifs à l'histoire de la Karhaïde et de l'Orgoryen, les deux pays de Géthen. Le chapitre 9, « Estraven le traître », est notamment un conte des origines qui explicite un conflit qui divise la Karhaïde, alors non unifiée, au sujet d'un territoire limitrophe. Il s'agit d'une relecture de *Roméo et Juliette*,

[321] SA1, p. 216. Nous soulignons.
[322] SA1, p. 216. Nous soulignons.
[323] SA1, p. 226.
[324] SA1, p. 246-247.

avec des protagonistes hermaphrodites. Deux domaines de Karhaïde appartiennent à deux familles rivales : Stok et Estre, dans le pays de Kerm, pour des questions de frontières et de territoires. Therem de Stok – ou Stokven – est l'héritier du Domaine de Stok ; il s'égare dans le blizzard et échoue dans un petit refuge, quasiment mort de froid. Un jeune être lui ouvre et le sauve : Arek d'Estre, héritier du Seigneur d'Estre. Les rivaux sont réunis et sont tous deux en kemma. Ils s'unissent malgré leur statut d'ennemis. Des hommes de Stok viennent alors au chalet et tuent Arek d'Estre. Cependant Therem de Stok enfante un hermaphrodite, qui est donné au Seigneur d'Estre, son grand-père. Ce dernier le nomme « Therem d'Estre » et le fait héritier au détriment de ses propres enfants. Une lutte intestine voit le jour entre les descendants du Seigneur d'Estre et Arek d'Estre. Ce dernier tue ses trois oncles lors d'un duel dans la neige. Blessé, il atteint le chalet où ses parents s'étaient connus. Il y rencontre Therem de Stok, son géniteur. Celui-ci veut que la paix règne désormais entre leurs familles : « I wish there might be peace between our houses[325]. » Cette mythologie de paix et d'unité vient expliquer la fusion des différentes régions de Karhaïde en un seul pays. Malgré l'absence de mythe d'origine pour l'espèce géthenienne elle-même, certains récits viennent structurer ses nations et ses peuples. De plus, l'Ekumen peut également être considéré comme une forme de mythe structurant pour tous les peuples qui s'y rallient. Genly Aï fait d'ailleurs allusion à Dieu au sujet de l'Ekumen dans une conversation avec les rois de Karhaïde :

> « I've made no secret of it, sir. The Ekumen wants an alliance with the nations of Gethen.
> « What for ? »
> « Material profit. Increase of knowledge. The augmentation of the complexity and intensity of the field of intelligent life. The enrichment of harmony and *the greater glory of God*. Curiosity. Adventure. Delight[326]. »

L'autrice ne développe cependant pas cet aspect religieux, sauf avec la présence des disciples du Handdara, qui forment des devins auxquels les Karhaïdiens viennent poser des questions. Cependant, Genly Aï précise que la notion d'une divinité n'y est qu'accessoire : « The Handdara is a religion without institution, without priests, without hierarchy, without vows, without creed ; I am still unable to say whether it has a God or not[327]. »

Chez Carina Rozenfeld, ni conte ni mythe ne viennent entourer la conception des Neutres. De fait, leur existence peut sembler absurde : pourquoi retirer le chromosome permettant la sexuation pour obtenir des Neutres durant dix-huit ans, et ensuite les faire devenir soit homme, soit femme ? Le deuxième tome donne des explications sur cette organisation sociétale. En effet, Sa et Ca, devenus Sand et Cahill grâce à l'injection, découvrent avec l'aide d'Eyal, jeune homme

---

[325] LHD, p. 105. « Je souhaite que la paix règne entre nos deux maisons. », MGN, p. 145.
[326] LHD, p. 26. Nous soulignons. « – Je ne l'ai jamais caché, Sire, l'Ekumen désire une alliance avec les nations de Géthen. – Pour quoi faire ? – Profit matériel. Élargissement des connaissances. Accroissement de la complexité et de l'intensité du champ de la vie intellectuelle. Enrichissement de l'harmonie spirituelle pour la gloire de Dieu. Curiosité. Aventure. Joie de vivre. », MGN, p. 44.
[327] LHD, p. 45. « Le Handdara est une religion sans institutions, sans prêtres, sans hiérarchie, sans voeux, sans credo ; aujourd'hui encore, je serais incapable de dire si elle comporte un Dieu. », MGN, p. 66.

vivant dans la ville de Portes, le carnet d'un dénommé Marin Rigg. Cet homme vivait sur l'anneau à l'époque de la « Pluie de la lune », catastrophe ayant détruit une partie de l'atoll trois cents ans auparavant. Ce dernier était un essai d'île autosuffisante ; les premiers colons à y résider étaient des prisonniers et leurs gardiens. Une ville renfermait deux prisons, l'une pour les Noirs et l'autre pour les Blancs. Portes en est l'héritière avec son système de ségrégation raciale. La ville des Désex était quant à elle celle des délinquants sexuels. Les modifications génétiques étaient opérées sur les violeurs, les pédophiles afin d'éliminer leur désir sexuel. Cependant, après la catastrophe, il faut veiller à assurer le repeuplement de l'atoll. De ce fait, certains Désex sont injectés afin de retrouver leur genre, mais avec l'instauration de l'interdiction de contact et la fécondation *in vitro* pour éviter les agressions. La ville des Désex telle que la connaissent Sand et Cahill est l'héritière de cette histoire très ancienne. Les raisons de la création de Neutres se sont perdues dans l'intervalle, d'où l'absurdité apparente de cette méthode. La romancière vient ici expliquer, donner du sens à un système qui pouvait en paraître dénué. Cette absence de récit des origines chez Le Guin et Rozenfeld pourrait éventuellement correspondre, chez ces romancières, à une volonté de mettre en évidence une forme de pouvoir de la science comme discours fondateur.

Le recours à la religion et à la science permet de retracer les origines des corps hors-norme de nos romanciers et romancières. Parfois pourtant, ces origines sont absentes ; les personnages sont ainsi plongés dans un monde d'où le sens de l'existence est absent.

3.1.3. Des êtres sans origine

Chez China Miéville, auteur de *Perdido Street Station*, les différentes créatures hybrides, et notamment les Khépris et les Garudas, n'ont pas de mythe d'origine. Nul ne sait également comment tous ces peuples sont arrivés à Nouvelle-Crobuzon – sauf en ce qui concerne les Khépris, rescapés d'une diaspora. De fait, de très nombreuses religions existent pour répondre aux interrogations de ces populations disparates :

> The New Crobuzon Palgolak's library had the best collection of religious manuscripts known in the world of Bas-Lag, and it attracted pilgrims from a huge variety of religious traditions and factions. They thronged the northern ends of Brock Marsh and Spit Hearth, all the worshipping races of the world, in robes and masks, sporting whips, leashes, magnifying glasses, the whole gamut of religious paraphernalia[328].

[328] PSS, p. 69. « La Bibliothèque palgolaki [de Palgolak, dieu de connaissance] de Nouvelle-Crobuzon possédait la meilleure collection connue de manuscrits religieux de tout Bas-Lag, et elle attirait des pèlerins issus d'un immense éventail de religions et de dissidences. Ils se pressaient dans les faubourgs nord du Marais et de Crachâtre : l'ensemble des races croyantes du monde, en tunique et en masque, arborant fouets, laisses, loupes – bref, tout le toutim de leur arsenal religieux. », PSS1, p. 94.

Plusieurs sectes concurrentes, plus ou moins puissantes et dangereuses, coexistent dans Nouvelle-Crobuzon : les Songe-Petit-Dieux xéniophobes, les Engrenages du Dieuméca, Insecte Aspect chez les Khépris, etc. Il n'y a ici pas de principe commun qui organise l'univers : multiplicité et disparité sont les mots d'ordre. Les Garudas quant à eux ne révèrent aucun Dieu, même s'il existe chez eux une figure diabolique nommée « Danesch ». Les Garudas du Cymek sont égalitaristes, individualistes, n'ont pas de division sexuée du travail. Ce sont des chasseurs-cueilleurs, qui n'ont pas d'argent, aucune hiérarchie sociale, et se battent parfois avec d'autres bandes ou d'autres espèces pour la maîtrise de ressources. Isaac, le personnage principal du roman, est athée :

> Isaac worshipped no gods. He did not believe in the omniscience or omnipotence claimed for a few, or even the existence of many. Certainly there were creatures and essences that inhabited different aspects of existence, and certainly some of them were powerful, in human terms. But worshipping them seemed to him rather a craven activity[329].

Sa compagne, Lin, qui rejette Insecte Aspect, secte khépri, ne croit pas non plus en un Dieu. Les seules créatures dont l'origine est certaine sont les Recréés. Ces derniers, criminels, sont fusionnés à une machine, un animal ou encore un autre être humain en guise de punition. L'univers de Nouvelle-Crobuzon, et cette absence d'origine pour ces personnages, est peut-être caractéristique du XX^{e} siècle, dans lequel la religion n'est plus le principe fondateur du monde, et où l'athéisme peut, en Occident, s'exprimer sans crainte avec l'avènement de la laïcité.

La recherche des origines des peuples hors-norme amène à des réponses variées, avec notamment l'investissement du motif chrétien par l'utilisation de l'hypothèse préadamiste chez Foigny et Casanova et, pour les siècles contemporains, la relecture de la Genèse chez Pullman. Paltock quant à lui semble utiliser le motif platonicien d'un corps symbiotique par la suite scindé en deux entités. Le recours à la science est également fréquent, avec la thèse transformiste au XVIII^{e} siècle et les expérimentations génétiques aux XX^{e} et XXI^{e} siècles – voire des peuples sans origine avec *Perdido Street Station*. La question de la perpétuation de l'espèce semble également pertinente pour envisager ces sociétés, non dans leur origine mais dans leur mode de reproduction afin d'assurer leur pérennité. L'exploration de cet enjeu de perpétuation permet de mettre au jour, dans ces romans, une interrogation au sujet du désir sexuel et de son aspect potentiellement dangereux pour la communauté.

[329] PSS p. 68-69. « Isaac ne révérait aucun dieu. Il ne croyait pas à l'omniscience ni à l'omnipotence que l'on attribuait à certains – ni même à l'existence de beaucoup d'entre eux. Il existait à coup sûr quelques êtres et essences qui habitaient différents plans de l'existence, et certains étaient certainement puissants, selon les termes humains, mais leur vouer un culte lui paraissait une activité un peu lâche. »

3.2. Les enjeux de la sexualité

Les peuples hors-norme imaginés par les romanciers et romancières de notre corpus se sont vus définir une origine. Les auteurs et autrices en viennent également à définir le mode de perpétuation de leur espèce afin que celle-ci prospère. Le problème de la perpétuation de l'espèce pose celle de la reproduction et du désir sexuel – il est parfois difficile, dans nos ouvrages, de différencier ce qui relève de l'un ou de l'autre. Au sujet de la reproduction, plusieurs types de discours semblent se dessiner, selon que l'on souhaite cacher, sous-entendre ou au contraire exposer clairement le mode de reproduction des corps hors-norme. La question du désir sexuel semble davantage se poser en matière de tension entre désir individuel et bien collectif. Les sociétés construites vont en effet soit tenter d'annihiler et de contrôler le désir sexuel, soit le laisser s'exprimer, avec parfois même une volonté de le réhabiliter.

3.2.1. Reproduction

La reproduction n'est pas toujours clairement explicitée dans nos romans. Chez Foigny et Casanova, elle est volontairement passée sous silence par le peuple autochtone, et le lecteur ne peut qu'imaginer comment la génération s'y réalise. Dans d'autres romans, comme chez Paltock et Pullman, le mode de reproduction semble identique à celui de l'espèce humaine ; cependant, les auteurs suggèrent ou laissent sous-entendre ce mode de génération. Au XX^{e} et XXI^{e} siècles, le discours se fait plus explicite.

a) Un « point aveugle[330] »

Dans certains des romans du corpus, la génération des individus reste mystérieuse, et est volontairement passée sous silence par le peuple autochtone. Le corps hermaphrodite tel que décrit par Foigny dans sa *Terre australe connue* comporte ainsi en sa chair même l'union harmonieuse entre masculin et féminin ; les individus n'ont nul besoin de rechercher un partenaire, et les relations sexuelles ne semblent nécessaires ni au bonheur des citoyens, ni à la survie de l'espèce. L'Australien de fait ne désire rien, et le renouvellement des générations est semble-t-il assuré par l'auto-fécondation et l'auto-reproduction, à l'instar des androgynes platoniciens[331]. Le mode de reproduction exact des Australiens n'est pas explicité par le texte, comme l'indique Sadeur :

[330] Expression due à Pierre Ronzeaud.
[331] Voir Gary Ferguson, « L'hermaphrodite sceptique. *La Terre Australe connue* de Gabriel de Foigny (1676) », dans Marianne Closson (dir.), *L'Hermaphrodite de la Renaissance aux Lumières*, Paris, Classique Garnier, 2013, p. 262.

> Ils sont obligez de presenter au moins un enfant au Heb : mais ils les produisent d'une façon si secrete, que c'est un crime entre eux de parler "de conjonction" de l'un avec l'autre à cet effet : & jamais je n'ay pu connêtre comme la generation s'y fait[332].

Pierre Ronzeaud évoque à ce sujet un « point aveugle[333] ». Suains, hermaphrodite âgé qui guide Sadeur dans l'utopie, entre de même « dans un long discours & m'etalla plusieurs preuves, pour m'obliger à croire que les enfants venoient dans leurs entrailles comme les fruits viennent sur les arbres[334]. » Ce discours, ces preuves ne sont pas détaillées par le narrateur. Le corps de Sadeur lui-même est là aussi un « point aveugle » selon Pierre Ronzeaud. En effet, aucune explication n'est fournie sur son hermaphrodisme, ni aucune description détaillée de son corps. Dans l'*Icosaméron* de Casanova, la reproduction des Mégamicres semble également être un « point aveugle », selon la dénomination de Pierre Ronzeaud, au sujet des hermaphrodites de Foigny. Ainsi, lorsque les Mégamicres témoignent de la curiosité pour la génération des Européens, Edouard est décidé à se montrer aussi secret que les autochtones sur ce point précis :

> Bien déterminés à ne leur donner aucun éclaircissement là-dessus, nous fîmes semblant de ne pas comprendre ce qu'ils désiraient savoir. Nous avions sur ce fait adopté la maxime de les imiter : leur réserve sur cela était inviolable ; la nôtre devait l'être aussi[335].

Les grossesses d'Elisabeth font peur aux Mégamicres :

> Enceinte, Elisabeth passe pour gravement atteinte d'hydropisie, sinon pour un monstre et une pécheresse. D'un côté, le gonflement de son ventre alarme les savants, qui annoncent sa mort prochaine ; de l'autre, il horrifie les superstitieux […][336].

Les Mégamicres pensent alors qu'Edouard pourra lui aussi connaître une grossesse ; cela n'arrive bien sûr jamais, et leurs interrogations sur la génération mystérieuse des Européens restent sans réponse :

> […] ces idées se reportent dans l'attente d'une grossesse du frère. Attente déçue, qui aboutit au projet d'observer le silence sur les modes de reproduction humaine. Les partisans des Lumières se changent ici en apôtres d'une culture ésotérique. Pieusement gardé, transmis de génération en génération, l'accouplement devient secret. La religion des Mégamicres leur défendant de manifester directement leur curiosité, Edouard et Elisabeth éludent les questions, dissimulent et mentent par omission[337].

Ces zones d'ombres correspondent peut-être à des aspects de l'anatomie et de son fonctionnement encore méconnus aux XVII^e^ et XVIII^e^ siècles, comme l'expose Jacques Roger dans son ouvrage intitulé *Les sciences de la vie dans la pensée française du XVIIIe siècle* :

---

[332] TAC, p. 135.
[333] TAC, p. 84-85.
[334] TAC, p. 135.
[335] I, p. 140.
[336] Patrick Graille, *Les Hermaphrodites. Aux XVII^e^ et XVIII^e^ siècles*, *op. cit.*, p. 51.
[337] *Ibid.*, p. 51.

> Les faits généralement admis se bornent à peu de choses. L'anatomie des organes mâles est connue de façon assez sommaire, et il ne saurait, bien entendu, être question d'anatomie fine, ce qui, en ces matières, est un obstacle insurmontable à toute étude sérieuse. Sur le fonctionnement de ces organes, il n'y a plus moyen de s'entendre. Si l'usage de la verge ne pose pas de problèmes, celui des testicules est très discuté. Il est à peu près admis que la « semence mâle » y est « élaborée » […]. Pour certains, même, les testicules sont inutiles à la génération. Quant à la semence mâle, on s'accorde seulement à dire qu'elle est « blanchâtre », « écumeuse », c'est tout. Son origine, sa composition, son rôle, sont objets de controverses. On ne sait même pas si elle pénètre dans la matrice. […] L'anatomie des organes femelles, en dehors du vagin et de l'utérus, est encore plus incertaine. Les ovaires, que l'on appelle « testicules femelles », servent-ils à la génération ? On en discute. A quoi servent les trompes de Fallope, qui n'atteignent même pas les ovaires ? Autre question discutée. L'utérus a pour fonction d'abriter et de nourrir l'embryon. Comment remplit-il ce rôle, et n'en a-t-il pas d'autres ? Autant de questions qui reçoivent des réponses diverses[338].

Ce tabou autour de la génération, également présent chez Foigny, pourrait donc être mis en relation avec les connaissances dont disposaient médecins et savants aux de la période moderne. *L'Encyclopédie* postule ainsi que :

> [La génération] est pour nous un mystere dont on a si peu avancé jusqu'à-présent à sonder la profondeur, que les tentatives les plus multipliées semblent n'avoir servi qu'à convaincre de plus en plus de leur inutilité ; ensorte même que c'est, pour ainsi dire, violer le sein de la pudeur, où la nature cache son travail, que d'oser seulement tenter de chercher à en apercevoir la moindre ébauche[339].

L'article « Génération » de *l'Encyclopédie* décrit tout de même le principe du coït, et indique que la semence masculine va jusqu'à la « matrice » de la femme ; des termes comme « trompes de Faloppe » sont connus et utilisés. Cependant, en ce qui concerne la création du fœtus, le texte se dérobe :

> Telle est l'exposition abregée que l'on a cru devoir placer ici, du méchanisme qui dispose à l'œuvre de la génération, & de ce qui est relatif à ce méchanisme : mais cette œuvre ne dépend elle même essentiellement d'aucune opération méchanique, tout y est physique : la nature employe les moyens les plus secrets, les moins susceptibles de tomber sous les sens pour opérer elle-même la fécondation, dont les individus des deux sexes n'ont fait par la copulation que lui fournir les matériaux, ou, pour parler plus exactement, rassembler ceux qu'elle avoit préparés elle-même dans chacun de ces individus. C'est dans la maniere dont elle met en œuvre ces matériaux, que consiste le grand mystere de la génération, qui a excité dans tous les tems la curiosité des Physiciens, & les a portés à faire tant de recherches pour parvenir à le pénétrer, tant d'expériences pour réussir à prendre la nature sur le fait ; c'est pour révéler son secret que l'on a imaginé tant de différens systèmes, qui se sont détruits les uns les autres, sans que du choc des opinions si long-tems & si violemment répété, il en ait résulté plus de lumieres sur ce sujet : au contraire il semble que l'on ne fait que se convaincre de plus en plus, que le voile derriere lequel

---

[338] Jacques Roger, *Les Sciences de la vie dans la pensée française du XVIII^e siècle*, Paris, Armand Colin, 1971.

[339] *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers, par une société de gens de lettres, mis en ordre et publié par M. Diderot, et quant à la partie mathématique, par M. d'Alembert*, Article « Génération », (Physiologie.), vol. VII, 1757, p. 560, [en ligne], URL : http://enccre.academie-sciences.fr/encyclopedie/article/v7-893-6/, consulté le 09/09/2020.

> la nature se cache, est essentiellement impénétrable aux yeux de l'esprit le plus subtil, & qu'il faut ranger la cause de la formation de l'animal parmi les causes premieres, telles que celles du mouvement & de la pesanteur, dont nous ne pourrons jamais connoître que les résultats, sans doute parce qu'il n'y a que cette connoissance qui nous soit utile[340].

Le « grand mystère de la génération » semble donc demeurer pour les scientifiques des XVII[e] et XVIII[e] siècles ; cet état de fait pourrait expliquer les « points aveugles » autour de la génération dans les romans de Foigny et Casanova.

b) Un mode de reproduction sous-entendu

Dans d'autres romans, le mode de reproduction semble être traditionnel, mais reste sous-entendu. Ainsi chez Paltock, auteur de *The Life and Adventures of Peter Wilkins*, l'union entre le narrateur-voyageur et la femme volante n'est pas précisément décrite :

> In this manner, exchanging mutual Endearments, and soft Speeches, Hand in Hand, we arrived at the Grotto ; where we that Night consummated our Nuptials, without further Ceremony than mutual solemn Engagements to each other : which are, in truth, the Essence of Marriage, and all that was there and then in our Power[341].

Le narrateur-voyageur donne ensuite davantage d'explications sur cette nuit de noces ; il insiste cependant davantage sur le problème causé par le graundy que sur l'union elle-même, qui reste voilée alors que Youwarkee ouvre son graundy : « the softest skin and most delightful Body, free from all Impediments, presented itself to my Whishes, and gave up itself to my Embraces[342]. » De même chez Rétif de la Bretonne, qui ne détaille pas, dans sa *Découverte australe par un homme volant*, les modes de reproduction de ces hommes-animaux ou les hybridations entre humain et humain-animal, comme lorsqu'un jeune mousse engendre avec une femme-chèvre :

> -Capitaine, il vaut mieux que ce soit moi qui essaie ce qui peut resulter d'un mélange avec les Femmes de ce pays, & que votre Famille, qui en aura, & doit en avoir l'empire, garde toute la perfection de la forme humaine : ainsi mariez ensemble vos deux enfants : c'est une nécessité. J'avouerai, que cette raison me fit une impression profonde. J'avais une répugnance infinie à voir mon Fils épouser une Fille-chèvre. Je me suis donc soumis à la nécessité : vous en voyez les Fruits. J'ai six Petitsenfants, & *Maurice*, mon Mousse en a tout-à-l'heure douze, parce-que sa femme a presque toujours eu des jumeaux[343].

---

[340] *Ibid.*, p. 561, [en ligne], URL : http://enccre.academie-sciences.fr/encyclopedie/article/v7-893-6/, consulté le 09/09/2020.
[341] LA, p. 116. « C'est ainsi qu'en nous disant mille choses tendres, elle me donna la main, & nous regagnâmes la grotte, où notre mariage fut consommé cette nuit, sans autre cérémonie qu'un engagement réciproque de vivre comme mari et femme. En effet ce consentement est l'essentiel du mariage, & nous n'étions pas à portée de faire d'autres cérémonies. », HV1, p. 252-253.
[342] LA, p. 118. « je me vis sans aucun obstacle en possession du corps le plus charmant, qu'elle livra de bonne grâce à mes embrassements. »
[343] DA1-2, p. 331-332.

Chez Philip Pullman, auteur au XX^e siècle d'*À la croisée des mondes*, la reproduction chez les êtres pourvus de dæmons semble être faite à l'instar de celle des êtres humains sans dæmon. Cependant, le texte ne donne aucune indication explicite à ce sujet. La sorcière Ruta Skadi explique par exemple sa visite nocturne à Lord Asriel de la manière suivante :

> « But I made myself invisible and found my way to his inmost chamber, when he was preparing to sleep. » Every witch there knew what had happened next, and neither Will nor Lyra dreamed of it. So Ruta Skadi had no need to tell, and she went on […][344].

Cette mention elliptique de l'acte sexuel semble marquer une forme de connivence avec le lecteur adulte et au contraire une volonté de masquage au niveau du lectorat enfantin. Ce non-dit est en effet sans doute dû au lectorat de destination de l'œuvre, puisqu'il s'agit d'un roman pour la jeunesse conseillé à partir de dix ans par son éditeur français. Dans le roman de Pullman, il n'y a pas d'union entre les espèces, en dehors des amours entre sorcières et humains. Celles-ci ne donnent pas lieu à reproduction.

c) De rares discours explicites

Certains romans offrent un discours plus explicite vis-à-vis de la reproduction sexuée. Chez Ursula Le Guin, autrice de *La Main gauche de la nuit*, l'investigatrice Ong Tot Oppong précise notamment, dans son observation des mœurs sexuelles gétheniennes, que la reproduction se fait au moyen du coït : « A Gethenian in first-phase kemmer, if kept alone or with others not in kemmer, remains incapable of coitus[345]. » Au XX^e siècle encore, au cœur du *Perdido Street Station* de China Miéville, la tête des femmes Khépris est fécondée par un accouplement animal avec les mâles, scarabées sans conscience – ce qui peut accentuer le caractère animal de ces personnages :

> Until then she had been subjected only to headsex at her mother's behest, sittig still and uncomfortable while a male scrabbled and coupled excitiedly with her headscarab, in mercifully unsuccessful attemps at procreation[346].

La Symphonie des abysses de Carina Rozenfeld expose relativement clairement le mode d'emploi de la génération des Neutres, qui est externalisée. Il n'y a là pas d'union physique, ni même de choix du partenaire. Les parents sont sélectionnés sur la base de leur capital génétique. Un

---

[344] HDM, p. 580. «"- Cependant, en me rendant invisible, j'ai pu pénétrer dans ses appartements privés, au moment où il se couchait. " Toutes les sorcières présentes ici devinaient ce qui s'était passé ensuite, alors que ni Will ni Lyra ne pouvaient même l'imaginer. N'ayant pas besoin de s'étendre sur le sujet, Ruta Skadi poursuivit […]. », ACM, p. 599.
[345] LHD, p. 74. « Si le Géthénien, dans la première phase du kemma, se trouve seul ou avec des gens qui ne sont pas en kemma, il est inapte au coït. », MGN, p. 105.
[346] PSS, p. 217. « Jusque-là, assise immobile, mal à l'aide, tandis qu'un mâle tâtonnait pour s'accoupler, excité, avec sa tête scarabe, dans des tentatives de procréation par bonheur restées infructueuses, elle s'était simplement soumise au sexe céphalique, sous l'ordre de sa mère. », PSS1, p. 263.

personnage féminin nommé Hamaë accepte ainsi que ses gènes soient mêlés à ceux d'un homme, Hopti, pour faire un Neutre. La laborantine lui explique le processus :

> J'ai déjà prélevé ses cellules reproductrices, et, si tu es d'accord, on peut prendre rendez-vous pour faire de même avec les tiennes. Ensuite, je les modifierai pour leur ôter les chromosomes X et Y avant de t'implanter l'embryon qui en résultera[347].

La reproduction est chez Rozenfeld un acte scientifique, clinique, effectué en laboratoire. Il n'y a donc a priori nul besoin de décrire un acte sexuel, par ailleurs proscrit dans la ville des Désex, sur l'Anneau.

Les romans de notre corpus se montrent donc plus ou moins explicites au sujet du mode de reproduction de leurs peuples hors-norme. La génération reste sous le sceau du secret, se dévoile à demi-mot ou au contraire s'affiche de manière plus franche. Cette génération pose également la question du désir sexuel, élan profondément individuel qui peut mettre en péril l'unité de la communauté. Certains auteurs vont l'annihiler ou le rendre cyclique et donc contrôlable, quand d'autres le laissent s'exprimer ou tentent de le réhabiliter.

3.2.2. Désir sexuel

Certains de nos romans semblent offrir l'utopie d'un corps sans désir, ou faisant preuve d'un désir cyclique gérable par la communauté, et montrer les problèmes causés par des corps désirants. Le désir sexuel est en effet considéré comme un mouvement physique qui surpasse l'individu, faisant rechercher la satisfaction à tout prix, comme l'indique cette définition de *l'Encyclopédie* au XVIII[e] siècle :

> Ainsi le développement des parties destinées à la génération, tant dans l'individu masculin que dans le féminin, est, pour ainsi dire, une nouvelle production qui s'annonce par plusieurs signes, & principalement par les premieres impressions de l'appétit vénérien : d'où s'ensuit le sentiment, qui fait con-noître dans chaque individu la différence des deux sexes, d'une maniere plus caractérisée qu'elle n'avoit été jusqu'alors. Le sentiment du desir dont il vient d'être fait mention ; cet appétit qui porte les individus des deux sexes, ordinairement de même espece, à se faire réciproquement une tradition de leurs corps pour l'acte prolifique, est attaché à une disposition physique de l'animal, qui consiste dans une sorte d'érétisme des fibres nerveuses des organes de la génération. Cet érétisme est produit par la qualité stimulante des humeurs particulieres qu'ils contiennent, ou par la dilatation des vaisseaux qui entrent dans leur composition, remplis, distendus au-delà de leur ton naturel ; effet d'un abord de fluides plus considérable, tout étant égal, qu'il ne se fait dans les autres vaisseaux du corps, ou par tout attouchement, tout contact propre à exciter une sorte de prurit dans ces organes ; ou par les effets de l'imagination dirigée vers eux, effets qui y produisent les mêmes changemens que le prurit. D'où s'ensuit une sorte de fievre dans ces parties, une sorte d'inflammation commençante qui les rend susceptibles d'impressions propres à ébranler tout le genre nerveux, à rendre ses vibrations plus vives, à redoubler

[347] SA1, p. 285.

> le flux & le reflux qui s'en fait du cerveau à ces organes, & de ces organes au cerveau ; ensorte que l'animal dans cet état ne sent presque plus son existence, que par celle de ce sens voluptueux, qui semble alors devenu le siége de son ame, de toute sa faculté sensitive, à l'exclusion de toute autre partie, c'est-à-dire qui absorbe toute la sensibilité dont il est susceptible, qui en porte l'intensité à un point qui rend cette impression si forte, qu'elle ne peut être soûtenue long-tems sans un desordre général dans toute la machine. En effet la durée de ce sentiment fait naître une sorte d'agitation, d'inquiétude, qui porte l'animal à en chercher le remede comme par instinct, dans ce qui peut tirer de cette intensité même des efforts propres à en détruire la cause, en produisant une excrétion des humeurs stimulantes, en faisant cesser l'érétisme, & par conséquent en faisant tomber dans le relâchement les fibres nerveuses & tous les organes, dont la tension étoit auparavant comme l'aliment même de la volupté. Telle est donc la disposition physique que l'auteur de la nature a voulu employer pour porter l'homme par l'attrait du plaisir, à travailler à se reproduire […][348].

Le désir sexuel existe donc bel et bien, et il amène l'être humain à perdre son sang-froid, sa raison, dans sa recherche effrénée, presque douloureuse, d'une satisfaction de ce désir. Certaines fictions peuvent alors proposer des corps libérés de cette urgence, de ce mouvement impérieux qui fait que l'homme s'oublie et se rapproche de l'animal.

a) L'utopie d'un corps sans désir, garant de l'unité nationale

Certains romans mettant en scène des hermaphrodites construisent des sociétés dépourvues de désir physique, ou des sociétés dans lesquelles le désir physique est géré par la communauté : *La Terre australe connue*, *La Main gauche de la nuit* et *La Symphonie des abysses*. Ces romans présenteraient des utopies de corps sans désir. L'absolue unité de l'identité australe décrite par Foigny semble trouver sa cohérence dans la fusion des deux sexes en un seul corps. L'altérité homme-femme est effacée, empêchant de fait toute tension – violente ou désirante – entre individus : chacun est le pur et pacifié reflet de son prochain. La société australe se présente ainsi comme une communauté unique d'êtres neutres. Cette identité unitaire des peuples d'utopies assure un corps social solide, inébranlable. Dans la Terre australe, l'utopie du corps hermaphrodite est aussi celle d'un corps libéré de la corporéité, celle d'un être humain sans corps, purement rationnel. Si les Australiens ont bien des organes sexuels, ils n'ont ni libido, ni relations sexuelles, ni jouissance, ni menstruations, un enfantement sans douleur ni saignements, aucune maladie, et ne produisent que très peu d'excréments. L'être humain se voit donc idéalement libéré des contraintes physiques :

[348] *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers, par une société de gens de lettres, mis en ordre et publié par M. Diderot, et quant à la partie mathématique, par M. d'Alembert*, Article « Génération », (Physiologie.), vol. VII, 1757, p. 559, [en ligne], URL : http://enccre.academie-sciences.fr/encyclopedie/article/v7-893-6/, consulté le 27/08/2020.

> l'utopie […] c'est un corps où j'aurai un corps *sans corps*, un corps qui sera beau, limpide, transparent […] ; et il se peut bien que l'utopie première […] ce soit précisément l'utopie d'un corps incorporel[349].

Il peut aussi se consacrer au propre de l'homme : la raison[350]. Le point ultime de l'utopie physique australe est en outre l'absence de désir sexuel, et donc de frustration. L'auteur met en scène des corps dans lesquels :

> […] la coprésence des sexes devrait témoigner non pas d'une double sexuation mais d'une neutralisation de la dimension sexuelle de l'homme, éliminant les besoins et les conflits qui en découlent[351].

La rançon de l'identité absolue est la xénophobie : tout élément situé en-dehors de la perfection utopique doit être banni. Les Australiens de Foigny vivant entre eux en parfaite harmonie, l'étranger représente une menace à éliminer – les guerres australes se font ainsi exclusivement contre l'extérieur, contre les Fondins voisins. La présence de Sadeur, anatomiquement hermaphrodite, est d'abord acceptée : il montre en effet dans son corps un signe d'appartenance à la communauté. Psychiquement défaillant cependant, car seul être désirant parmi des incarnations de la pure raison, l'Européen est logiquement expulsé de l'utopie à la fin du récit.

Les Géthéniens d'Ursula Le Guin connaissent quant à eux le désir charnel. Après environ vingt jours d'inactivité sexuelle, le corps entre en effet en kemma – équivalent du rut animal. Les Géthéniens sont donc différents sur ce point des Australiens de Foigny, êtres de pure raison. Cependant, le cycle sexuel des Géthéniens est pris en compte et géré par la société. Lorsque deux sujets en kemma se rencontrent et se plaisent, l'un prend les caractéristiques mâles, l'autre femelle ; les organes sexuels se développent en conséquence, et l'acte sexuel est possible. Celui qui a été homme peut devenir femme au cycle suivant, et chacun(e) est donc susceptible d'enfanter – le texte fait une discrète allusion à l'union homosexuelle, autorisée mais fort minoritaire : « If there are exceptions, resulting in kemmer-partners of the same sex, they are so rare as to be ignored[352] ». Dans un essai de 1976 revu en 1987, Ursula Le Guin indique regretter ce choix de l'hétérosexualité comme modèle dominant :

> I regret even more certain timidities or ineptnesses I showed in following up the psychic implications of Gethenian physiology. […] *[[…] I quite unnecessarily locked the Gethenians into heterosexuality. It is a naively pragmatic view of sex that insists that sexual partners must be of opposite sex ! In any kemmer-house homosexual practise would, of course, be possible and acceptable and welcomed – but I never thought to explore this options ; and the omission, alas, implies that sexuality is heterosexuality. I regret this very much*[353]*.]*

---

[349] Michel Foucault, *Le Corps utopique*, suivi de *Les Hétérotopies*, Paris, Lignes, 2009, p.10. L'auteur remet en cause, dans la suite de son essai, ce fantasme du corps utopique désincarné.

[350] « [...] l'homme demeurant homme, êtoit toujours homme, c'est à dire, humain, raisonnable, debonnaire, sans passion : parce que c'est en ce point que consiste la nature de l'homme. », TAC, p. 100.

[351] Catherine Gobert, « Une utopie catastrophique. *La Terre australe connue* de Gabriel de Foigny (1676) », dans Jean-Paul Engélibert et Raphaëlle Guidée (dir.), *Utopie et catastrophe. Revers et renaissance de l'utopie (XVI^e – XXI^e siècles)*, *op. cit.*, p. 53-54.

[352] LHD, p. 74. « S'il peut arriver qu'il se forme des couples du même sexe, ces exceptions seraient négligeables. », MGN, p. 105-106.

[353] « Je regrette encore plus les timidités ou la maladresse dont j'ai fait prevue en suivant les implications physiques de la physiologie Géthénienne. *[[…] J'ai inutilement enfermé les Gétheniens dans l'hétérosexualité. C'est un point de vue*

Le kemma est entièrement intégré dans le système sociétal géthénien[354] : par exemple, le Géthénien en kemma ne travaille pas. À l'instar de *La Terre Australe* de Foigny, la frustration sexuelle n'existe pas sur Géthen. Elle n'est pas effacée, mais intégrée à la vie par l'accès libre et gratuit aux établissements publics de kemma, destinés à trouver un partenaire. Les pulsions sexuelles cycliques des Géthéniens constituent un enjeu collectif, que l'État doit prévoir et contenir : là serait, comme chez Foigny, la solution à la violence interne. Le viol n'existe de fait pas sur Géthen :

> Consider : there is no unconsenting sex, no rape. As with most mammals other than man, coitus can be performed only by mutual invitation and consent ; otherwise it is not possible[355].

La société des Désex de Carina Rozenfeld porte également l'utopie d'une société sans désir physique, et même sans contacts physiques entre individus, comme l'indique le premier article de leur règlement intérieur :

> *Article 1 : Tout contact physique est strictement interdit. Toute marque d'amour, toute idée de désir est punissable de mort. Les habitants de la ville doivent conserver une distance de sécurité de trente centimètres autour d'eux pour éviter tout accident. Les hommes et les femmes ne doivent avoir aucun contact charnel*[356].

Le mode de reproduction externalisé grâce à la fécondation *in vitro* rend de plus l'union sexuelle dispensable. Ces mesures ont pour objectif d'éviter toute agression sexuelle, tout viol : l'utopie est bien ici celle d'une société sans violence sexuelle, comme sur Géthen ou dans la Terre Australe. Ces romans offrent donc une perspective supplémentaire au corps hermaphrodite ou neutre et à ses possibilités en matière d'utopie : un désir absent ou toujours contenté, solution à la violence sociale.

Dans *La Découverte australe par un homme-volant* de Rétif de la Bretonne, il est fréquemment fait mention des métissages entre les Européens et les Patagons ou les Hommes-animaux. Le désir sexuel d'une espèce pour une autre n'est pas clairement établi ; de fait, seule la procréation dans un but sociopolitique et évolutionniste semble privilégiée, comme l'explique Laurent Loty :

> Victorin ne cessera bientôt plus d'utiliser la machine [volante] pour le bonheur du plus grand nombre. Si l'on ne tient pas compte des gravures de Binet, l'œuvre est peut-être, de tous les textes de Rétif, celle qui échappe le mieux à

---

pragmatique et naïf qui pousse à penser que des partenaires sexuels doivent nécessairement être de sexe différent ! Dans toutes les maisons de kemma, les pratiques homosexuelles devraient être, bien évidemment, possibles, acceptables et bien accueillies – mais je n'ai jamais pensé à explorer ces options ; et cette omission, hélas, implique que la sexualité c'est l'hétérosexualité. C'est un grand regret pour moi.] », traduction par nos soins. Ursula K. Le Guin*, Dancing at the Edge of the World. Thoughts on Words, Women, Places*, New York, Grove Press, 1989, p. 14. Dans cet essai, les passages n'étant pas mis en italique correspondent au texte de 1976, et ceux mis en italique et placés entre crochets aux ajouts de 1987.

[354] « The structure of their societies, the management of their industry, agriculture, commerce, the size of their settelments, the subjects of their stories, everything is shaped to fit the sommer-kemmer cycle. », LHD, p. 76. « Leurs structures sociales, leur organisation industrielle, agricole, commerciale, la taille de leurs unités de peuplement, les thèmes de leurs contes, tout est fait pour cadrer avec le cycle soma-kemma. », MGN, p. 108.

[355]« Pas d'attentats sexuels, pas de viols. Comme chez la plupart des mammifères à l'exception de l'homme, il ne peut y avoir copulation que sur invitation et par consentement mutuel ; autrement le coït est irréalisable. », MGN, p. 109.

[356] SA1, p. 232.

> la tentation du libertinage : l'eugénisme consiste précisément à gérer tous les rapports sexuels de la communauté au seul bénéfice de la société politique[357].

Amy S. Wyngaard, dans son ouvrage *Bad books. Rétif de la Bretonne, Sexuality, and Pornography*, abonde dans le sens de Laurent Loty au sujet de l'utilisation de la sexualité dans un but eugéniste au cœur de la *Découverte australe* :

> Much of the modernity found in Rétif's libertine and pornographic works is linked to the representation – and the arousal – of sexual desire. However, Rétif's avant-garde thinking about sex also extended to more utilitarian and scientific aspects, such as reproduction and genetics. His 1781 science fiction tale, *La Découverte australe, ou le Dédale français*, showcases his ideas about sex as a means to perfect human and animal species throught strategic programs of miscegenation and hybridization. The novel is, in many ways, Rétif's own hybrid, combining his long-term interests in sexuality and social reform : in it he imagines a utopian community where the physical and moral aspects of man and man-beast are optimized for the betterment of society[358].

L'auteur ajoute ensuite que de nombreux critiques ont vu en Rétif un précurseur pour la première Montgolfière de 1783, et la proposition d'une union européenne. Elle insiste davantage sur son aspect précurseur au regard des théories eugénistes qui se développèrent notamment en Allemagne au début du XX^{e} siècle :

> Sidestepping any moral or ethical dilemmas in the name of a perceived greater good, Rétif argues for systematized sexual reproduction as the ultimate tool for community improvement, leading to the development of a society based on the principles of justice, equality, morality, hard work, and happiness. *La Découverte australe* offers a futuristic vision of sex that is quasi-Orwellian in nature, in which sexual relations and sexual desire are controlled and orchestrated according to the need of the state[359].

Il reste que la question du désir sexuel n'est pas clairement établie chez Rétif de la Bretonne, sauf à supposer que tout individu accepte de se mêler aux autres espèces, qu'il désire l'autre ou non, pour le bien de la communauté.

---

[357] Laurent Loty, « *La Découverte australe* (1781). Une utopie évolutionniste et eugéniste », *Études rétiviennes*, *op. cit.*

[358] Amy S. Wyngaard, *Bad books. Rétif de la Bretonne, Sexuality, and Pornography*, Newark, University of Delaware Press, 2013, p. 115. « La plus grande part de la modernité des œuvres libertines et pornographiques de Rétif réside dans la représentation – et l'excitation – du désir sexuel. Cependant, ses réflexions d'avant-garde au sujet de la sexualité comportent aussi des aspects plus utilitaires et scientifiques, comme la reproduction et la génétique. Son récit de science-fiction de 1781, *La Découverte australe ou le Dédale français*, développe ses idées au sujet du sexe comme moyen de perfectionner l'espèce humaine et l'espèce animale par un programme stratégique de croisement entre les races et d'hybridation. Le roman est, de bien des façons, le reflet de la propre hybridité de Rétif, combinant son intérêt de longue date pour la sexualité et la réforme sociale : ainsi il imagine une communauté utopique où les aspects physiques et moraux de l'homme et de l'homme-bête sont otpimisés pour l'amélioration de la société. » Traduction par nos soins.

[359] Amy S. Wyngaard, *Bad books. Rétif de la Bretonne, Sexuality, and Pornography*, *op. cit.*, p. 115. « Contournant tout dilemme moral ou éthique dans l'optique d'arriver à une société optimale, Rétif plaide pour la systématisation de la reproduction sexuelle comme l'outil ultime d'amélioration de la communauté, amenant au développement d'une société basée sur des principes de justice, égalité, moralité, dur labeur, et bonheur. *La Découverte australe* offre une vision futuriste du sexe qui est quasi Orwellienne, dans laquelle les relations sexuelles et le désir sexuel sont contrôlés et orchestrés en fonction des besoins de l'État. » Traduction par nos soins.

b) Des corps désirants : un danger pour la collectivité ?

Malgré cette apparente absence de pulsions physiques, certains corps se révèlent bien désirants ; ils sont fréquemment ceux d'individus relativement ou totalement isolés, qui mettent en péril la communauté. Chez Ursula Le Guin, sur Géthen, le désir sexuel en phase de kemma est tyrannique : « the sexual impulse is tremendously strong in this phase, controlling the entire personnality, subjecting all other drives to its imperative[360] ». Cependant, en-dehors de ces phases de kemma, les Orgota et les Karhaïdiens n'ont plus de désir physique – celui-ci se montre donc gérable ; il est intégré dans le fonctionnement même de la société. Genly Aï est quant à lui un être unixesué entièrement soumis aux tyrannies de sa libido, qui peut le torturer à chaque heure de chaque jour. Il est ainsi considéré comme un monstre pervers par les Orgota : « *That one, the Pervert, he is*[361] », lancent-ils avec dégoût – ce que Jean Bailhache, traducteur de Le Guin, transcrit par : « Ah, c'est celui-là, l'homme-toujours-en-rut[362] ! ». Chez Foigny déjà, les Australiens prennent Sadeur en horreur en raison de son désir physique irrépressible, qu'il le dirige vers un hermaphrodite ou, pis encore, vers une Fondine, femme étrangère, membre d'un peuple voisin de l'utopie. Si les autochtones n'ont pas de désir physique, ce n'est donc pas le cas du narrateur-voyageur, qui en ressent les affres : « ie voulus caresser quelque frere, & l'exciter à ce que nous appelons plaisir[363]. » Contrairement aux Australiens, les Européens recevraient de l'union de leurs parents un « chargement » de sang, de bile, de passions – désir sexuel, colère, etc. – qui explique leur concupiscence et leurs maladies :

> Leur ardeur fait que nous sommes des chiens en concupiscence : & leur bile nous enflamme de cholere. Les Australiens sont exemts de toutes ces passions [...] : ils vivent dans une espece d'indifference, sans autre mouvement, que celuy que la raison leur imprime[364].

Suains exprime encore la primauté des Australiens par leur absence de désir physique :

> Quant à nous, nous sommes hommes entiers, & n'est personne des nôtres qui ne montre toutes les parties de nôtre nature avec toutes ses perfections : cela fait que nous vivons sans ces ardeurs animales des uns pour les autres, & nous n'en pouvons même ouïr parler. Cela fait encor que nous pouvons vivre seuls, comme n'ayant besoin de rien. Enfin cela fait que nous sommes contents & que nôtre amour n'a rien de charnel[365].

De fait, la question de la mixité homme-femme qui caractérise le livre de Foigny croise aussi la question de l'animalité : le désir sexuel éprouvé par Sadeur le rapproche des animaux aux yeux des Australiens qui finissent par le ramener au rang des demi-hommes – pour eux, il relèverait plutôt quant à lui de l'humain-animal que de l'hermaphrodite. Aussi les deux formes d'hybridité,

---

[360] LHD, p. 74. « la pulsion sexuelle est, en cette phase, d'une force redoutable, assujettissant toute la personnalité, sacrifiant tout à ses impérieuses exigences. », MGN, p. 105
[361] LHD, p. 159.
[362] MGN, p. 209.
[363] TAC, p. 85.
[364] TAC, p. 140.
[365] TAC, p. 94-95.

homme-femme et humain-animal, si elles semblent à première vue caractériser telle ou telle œuvre du corpus, ne sont pas nécessairement exclusives l'une de l'autre. Dans l'autre sens, le roman de Rétif, qui cible *a priori* une mixité humain-animal, n'est pas sans toucher également à la question de l'union du masculin et du féminin en mettant fortement l'accent sur la question de la nécessité d'une transformation des espèces obtenue pas des unions qui posent de façon complexe la question de l'hybridité. Il ne s'agit en effet pas d'unir l'humain à l'animal, mais l'humain à des êtres déjà mixtes entre humain et animal. Les gravures dont Binet a illustré le roman de Rétif traduisent cette diversité : bien plus que sur l'union humain-animal, c'est en effet plus nettement sur l'union du masculin et du féminin qu'elles mettent l'accent. La série illustrée des hommes-animaux vient en effet systématiquement présenter non des individus singuliers mais des couples réunissant le féminin et le masculin et suggérant pour certains un désir sexuel que pourrait expliquer leur degré d'animalité.

Sur Géthen, chez Le Guin, les Orgota sont méfiants envers leur voisin Karhaïdien, et bien plus encore vis-à-vis de Genly Aï, qui porte en lui un potentiel d'altérité abyssal : l'Ekumen. Le domaine ékumenique comprend en effet quatre-vingt-trois planètes habitables, sur lesquelles vivent des milliers d'individus : « [...] about three thousand nations or anthrotypic groups[366] ». De manière significative, l'Orgoryen reçoit tout d'abord Genly Aï avec les honneurs – tout comme Sadeur est accueilli et fêté par les Australiens – avant de l'en rejeter. Les deux narrateurs-voyageurs portent dans leur corps même une altérité insupportable aux membres de la communauté identitaire. Dans la *Symphonie des abysses*, Sa et Ca sont également rejetés par la communauté lorsqu'un garde les surprend en train d'avoir des rapports physiques ; comme Sadeur, ils sont rejetés car désirants, et de fait déviants. Le roman insiste sur l'aspect collectiviste de la cité des Désex. Le règlement intérieur interdisant les contacts précise ainsi que « *Les sentiments entre les personnes doivent se limiter à une fraternité amicale, un lien qui permettra à la communauté d'avancer sous le signe de la solidarité*[367]. » Les Neutres et les adultes sexués œuvrent pour la société, au-delà des désirs individuels. Sa décrit ainsi son travail au laboratoire : « Quand je me penche sur les cellules, quand je découvre les secrets de la vie, quand je prépare le Virus, j'ai la sensation de travailler pour le bien de la communauté[368]. » Le personnage d'Hamaë accepte quant à elle de porter un enfant pour le bien collectif : « Elle avait toujours considéré que faire un bébé était surtout un service à rendre à la communauté, une façon de donner un avenir à leur ville, à ses habitants[369]. »

Le désir physique entraîne souvent des métissages ; en effet, les narrateurs humains vont dépasser la différence entre espèces pour engendrer des descendants hybrides. C'est notamment le cas de Peter Wilkins, héros de Robert Paltock. Il est bien empreint de désir pour la belle Youwarkee, dont il admire le corps ; il l'épouse ensuite et engendre de nombreux enfants

[366] LHD, p. 27. « […] environ trois mille nations ou groupes anthropologiques » MGN, p. 45.
[367] SA1, p. 232.
[368] SA1, p. 216.
[369] SA1, p. 288.

avec la Gawry. C'est également le désir de Lin et Isaac qui conduit la Khépri et l'humain à s'unir dans *Perdido Street Station*. En quittant sa nichée et la doctrine d'Insecte Aspect, Lin abandonne la sexualité à visée strictement reproductive et découvre le plaisir sexuel :

> Her friend introduced her to pleasuresex, taught her to delight in the sensuous body below her neck. This was the most difficult, the most extraordinary transition. Her body had been a source of shame and disgust ; to engage in activities with no purpose at all except to revel in their sheer physicality had first nauseated, then terrified, and finally liberated her[370].

Contrairement à l'idéal utopique collectiviste, c'est ici l'individu qui est mis en valeur, caractérisé comme sujet isolé fort de son propre désir. Ce désir individuel met en péril la communauté : Lin ne peut demeurer dans la société khépri, et doit vivre en paria dans Nouvelle-Crobuzon. Isaac, également anticonformiste s'étant exclu de la communauté scientifique, manifeste aussi son désir individuel – celui-ci se dirige de surcroît vers une femme qui n'est pas de son espèce.

Philip Pullman semble proposer, dans son œuvre, un positionnement assez particulier avec une volonté de réhabilitation du désir physique. Les adultes d'*À la croisée des mondes* éprouvent du désir physique – même les anges y sont sujets. Métatron, ange régent de l'Autorité – Dieu – a jadis été un homme, et un homme empreint de désir : « Metatron was once Enoch, the son of Jared, the son of Mahalalel… Enoch had many wives. He was a lover of the flesh…[371] » À l'état d'ange, Métatron garde cet appétit physique, que Mme Coulter utilise à ses fins. La femme séduit l'ange pour le mener jusqu'à Lord Asriel, le père de Lyra. L'ange est pris au jeu – « the shadow beside her was trembling with desire[372] » – et s'enivre de la présence de cette belle mortelle : « She leaned towards the shadow, as if she couldn't control the impulses of her own body, and the shadow hungrily sniffed and seemed to gulp at the scent of her flesh[373]. » Le régent en oublie toute précaution : « he was blinded by his twins obsessions : to destroy Lyra and to possess her mother[374]. » Ce désir peut donc se montrer dangereux pour le pouvoir en place : Métatron le paie par exemple de sa vie. Le but de l'Église, et du conseil d'Oblation présidé par Mme Coulter, est donc d'annihiler le désir physique en séparant les enfants de leurs dæmons de façon précoce, avant la puberté, se débarassant – du moins le croient-ils – ainsi de la Poussière :

> Dust is something bad, something evil and wicked. Grown-ups and their dæmons are infected with Dust so deeply that it's too late for them. They can't be helped… But a quick operation on children means they're safe from it. Dust just won't strick over them again. […] You see, your dæmon's a wonderful friend and companion when you're young, but at the age we call puberty, […] dæmons

---

[370] PSS, p. 217. « Son amie l'avait initiée au sexe-plaisir, lui avait appris à se délecter de la chair sensuelle située en dessous de son cou. Ç'avait été là la transition la plus difficile, la plus extraordinaire. Jusque-là, son corps avait été une source de honte et de dégoût ; s'adonner à des activités sans autre but que se repaître du pur aspect physique l'avait d'abord écoeurée, puis terrifiée… et finalement libérée. » PSS1, p. 263.

[371] HDM, p. 696. « Jadis, Métatron se nommait Enoch, fils de Jared, fils de Mahalalel… Enoch avait de nombreuses épouses. C'était un grand amoureux de la chair… », ACM, p. 705.

[372] HDM, p. 987. « l'être qui marchait à ses côtés frémissait de désir », ACM p.1011.

[373] HDM, p. 987-988. « elle se pencha vers lui, comme si elle était incapable de contrôler les pulsions de son corps, et il renifla l'atmosphère avec voracité comme s'il engloutissait l'odeur de sa chair. », ACM, p. 1012.

[374] HDM, p. 988. « il était aveuglé par une double obsession : détruire Lyra et posséder sa mère ». ACM, p. 1012.

> bring all sorts of troublesome thoughts and feelings, and that what's let Dust in. A quick little operation before that, and you're never troubled again[375].

Le but de l'Église est bien ici la suppression du désir sexuel, qui est censé, selon les théories de Mme Coulter, apparaître à l'adolescence lorsque le dæmon prend une forme définitive, en même temps que l'arrivée de la Poussière, qui nimbe adolescents et adultes. Le corps désirant peut apparaître comme un danger pour le pouvoir totalitaire.

La première étape de notre recherche a permis de présenter une typologie des corps hors-norme imaginés par les romancières et romanciers dont les œuvres font partie du corpus primaire de la thèse. Les corps mixtes masculin-féminin et humain-animal présentent des physionomies variées, et leurs corps disposent de capacités particulières. Foigny, Casanova, Le Guin et Rozenfeld mettent en scène des êtres hermaphrodites. Ces corps peuvent présenter une coprésence des deux sexes, ou au contraire les effacer. Ils sont parfois exempts de menstruations ou de douleur lors de l'enfantement, semblent permettre la génération dans un seul corps, sans recours au coït. Ils posent la question de la neutralité. Conformément à la doctrine préadamiste, la coprésence des deux sexes chez Foigny et Casanova irait vers un corps neutre, dans lequel les deux organes sexuels s'annulent. Sans recours à cette mythologie d'un Adam primordial bisexué, la neutralité est également de mise chez Foigny et Rozenfeld, et même chez Le Guin, si la phase de soma est prise en compte. Les auteurs vont ménager un vocabulaire spécifique pour désigner ces corps mixtes entre féminin et masculin. Cependant, l'apparition des pronoms neutres ne se fait qu'au XXI^{e} siècle chez Rozenfeld ; dans les autres textes, le masculin domine. Nous nous sommes de même intéressée au corps humain-animal. Chez Paltock, Rétif et Miéville, les corps présentent une hybridité humain-animal dans un seul corps, contrairement à Pullman qui imagine un seul corps séparé en deux entités : l'humain et le dæmon. Là encore, des termes spécifiques sont utilisés par les narrateurs pour désigner ces corps mixtes. Les noms des différentes espèces viennent des autochtones eux-mêmes ou bien des Européens qui les colonisent. La distinction entre les deux catégories de corps inhabituels choisies dans notre problématique et la réalisation d'une typologie des divers organismes rencontrés dans les romans du corpus était une étape importante, qui appelait néanmoins à être dépassée – car des liens existent entre les deux types d'hybridités – pour aller vers deux types de questionnements : la part de conscience présente chez ces êtres extraordinaires et le positionnement de ces individus au corps particulier en tant qu'espèce dotée de mythes d'origine et d'une conception de la mortalité, dans un questionnement notamment religieux. Du point de vue de la conscience,

[375] HDM, p. 240-241. « La Poussière est une mauvaise chose, maléfique et malveillante. Les adultes et leurs dæmons sont infestés par la Poussière, si profondément qu'on ne peut rien faire pour eux. Impossible de les aider… Mais grâce à une petite opération, les enfants peuvent être protégés. La Poussière ne se collera jamais sur eux. […] Ton dæmon est un merveilleux ami et compagnon quand tu es jeune, mais à la puberté, […] les dæmons sont la cause de pensées et de sentiments gênants, et c'est ça qui laisse entrer la Poussière. Une petite opération juste avant, et tu n'es plus jamais embêtée.», ACM, p. 240-241.

tous les êtres hors-norme semblent dotés de raison et d'une conscience d'eux-mêmes, de leur statut de mortel, et de la différence entre bien et mal, ce à divers degrés. En effet, les hommes-animaux de Rétif n'ont pas le même degré de conscience que les Européens qu'ils rencontrent, et *a fortiori* encore moins que les Australiens de Foigny, présentés comme entièrement raisonnables. Cette capacité à réfléchir, et plus particulièrement à réfléchir au sujet de sa propre existence en tant qu'espèce, permet une forme d'identité entre créatures hors-norme et êtres humains traditionnels. Ainsi Mary Malone, la scientifique de Pullman, peut-elle concevoir les Mulefas, êtres au corps entièrement différent de l'être humain, comme ses semblables et non comme de simples animaux, ce grâce à leur degré de conscience élevé, leur langage, leur capacité à faire société, etc. Parce que les romans choisis présentent des peuples au corps hors-norme et non des individus isolés, les communautés peuvent se penser en tant qu'espèce, et disposent parfois de mythes d'origine qui permettent d'expliquer leur existence, et notamment leur évolution en tant que peuple. Chaque société dispose également d'une conception de la mortalité, et d'une réflexion religieuse. Cette dernière propose des divinités nouvelles – Haab chez Foigny, soleil chez Paltock et Casanova, par exemple – mais pose également la question de l'évangélisation chrétienne, telle qu'elle a pu s'exprimer dans le monde réel, concernant les peuples autochtones rencontrés par les Européens au cours de grandes découvertes qui émaillent les XVI^{e} et XVII^{e} siècles. Celle-ci est présente chez Rétif et Paltock notamment. Aux XX^{e} et XXI^{e} siècles, la religion est critiquée ou absente. Le Guin semble remplacer la notion de Dieu par celle de l'Ekumen, organisation pacifique et commerciale qui unit les différentes planètes de son univers fictif. Miéville imagine plusieurs sectes qui parfois répriment les individus dans leurs velléités d'indépendance et de bonheur, comme la doctrine Insecte Aspect chez les Khépris. Pullman enfin présente le Conseil d'Oblation, organisme chrétien, comme une entité coercitive et violente. Les corps hors-norme permettent ainsi une réflexion au sujet de questionnements bien réels de l'espèce humaine envers sa propre origine et sa finitude, qui traversent les siècles. D'un point de vue littéraire, ces corps mixtes semblent s'inscrire dans des œuvres appartenant à plusieurs genres littéraires différents. Ils s'inscriraient de fait dans une cogénéricité ou transgénéricité, qui fait l'objet de la deuxième partie de notre recherche.

Deuxième partie : Genres hybrides pour mondes hybrides

Les romans de notre corpus relèvent de genres littéraires divers, qui parfois se rencontrent ou s'entrecroisent dans un même ouvrage. Il convient de circonscrire ces genres et d'analyser la manière dont ils sont employés, souvent de manière concomitante, dans les romans du corpus. Nous présenterons tout d'abord un panorama de ces différents genres, afin de poser les différents aspects théoriques qui y sont rattachés, en tentant notamment de donner des définitions pour chaque genre. Nous observerons ensuite la manière dont nos romans s'illustrent dans ces différents genres. L'utopie, la science-fiction, la fantasy, ainsi que la notion de fantaisie – notion qui va au-delà du genre circonscrit de la fantasy comme genre littéraire des XX^{e} et XXI^{e} siècles – seront ainsi étudiées.

1. Aux sources génériques du corpus : les marques littéraires de deux époques

Il convient ici de présenter les définitions des différents genres littéraires rencontrés dans notre corpus. Nous donnerons tout d'abord celles de genres plus communément admis comme spécifiques aux siècles classiques : l'utopie littéraire, la robinsonnade, le roman d'aventures maritimes – qui s'est également largement illustré au XIX^{e} siècle – et le voyage imaginaire. Nous poursuivrons avec les définitions de genres – pour certains nés aux XIX^{e} siècle – s'étant développés aux XX^{e} et XXI^{e} siècles : la science-fiction, le fantastique, la fantasy.

1.1. Les genres des siècles classiques

1.1.1. L'utopie narrative

L'utopie narrative, qui se développe notamment après la publication de la célèbre *Utopie* de Thomas More parue en 1516, ambitionne d'élaborer dans un roman des sociétés idéales, dont l'organisation sociale et politique harmonieuse garantirait le bonheur aux membres de la communauté. Dans son ouvrage *L'Utopie narrative en France et en Angleterre. 1675-1761,* Jean-Michel Racault donne deux étymologies pour l'utopie :

- d'une part « eu-topos », le « lieu où tout est bien » , qui renvoie à une « […] représentation d'un monde meilleur, expérimentation sociale […][376] » – le critique y rattache les utopies didactiques qui sont l'exposé d'un projet politique à réaliser, qui supposent souvent un déplacement dans le temps car elles sont tournées vers l'avenir, la réalisation du projet dans un futur proche. Ces utopies ont une dimension exploratoire – c'est-à-dire qu'elles visent à chercher des idées pour améliorer la société – avec une volonté première de refonder le monde ;
- d'autre part « ou-topos », le « lieu de nulle part », qui renvoie à « […] fiction, négation des contraintes du réel, évasion hors du monde […][377] » – Jean-Michel Racault y rattache les utopies narratives de forme romanesque, qui supposent souvent un déplacement dans l'espace – un voyage – et dans lesquelles le lecteur retrouve du descriptif, du spatial, du narratif, des mondes existants ailleurs – des contrées incartables, des déplacements, un personnage de narrateur – Je – et un témoignage.

Ces catégories sont non exclusives. En effet, l'utopie narrative n'est parfois qu'un prétexte à un programme plus défini. Ainsi, les structures des utopies didactiques et littéraires peuvent se présenter de deux manières : une enveloppe narrative avec deux épisodes de voyages, aller et retour, qui entourent le programme politique, ou enveloppe de l'utopie programme qui utilise des morceaux d'utopie narrative pour offrir des exemples au fil du programme.

L'apparente autonomie de l'utopie appelle en outre en réalité à la comparaison avec le monde réel. En effet, l'utopie semble s'adresser en premier lieu aux sociétés réelles dont elle offre des perspectives critiques et satiriques. Racault propose la définition suivante de l'utopie narrative :

> […] on appellera utopie narrative la description détaillée, introduite par un récit ou intégrée à un récit, d'un espace imaginaire clos, géographiquement plausible et soumis aux lois physiques du monde réel, habité par une collectivité individualisée d'êtres raisonnables dont les rapports mutuels comme les relations avec l'univers matériel et spirituel sont régis par une organisation rationnellement justifiée saisie dans son fonctionnement concret. Cette description doit être apte à susciter la représentation d'un monde fictif complet, autosuffisant et cohérent, implicitement ou explicitement mis en relation dialectique avec le monde réel, dont il modifie ou réarticule les éléments dans une perspective critique, satirique ou réformatrice. L'utopie ainsi entendue correspond au modèle théorique du genre pour la période qui nous occupe et tel qu'il se trouve réalisé dans quelques textes qu'on peut considérer comme canoniques, l'*Histoire des Sévarambes* de Veiras, *La Terre australe connue* de Foigny, l'*Histoire des Ajaoiens* de Fontenelle, les *Mémoires de Gaudence de Lucques* de Berington, mais non, assurément, dans tous ceux constituant notre corpus, soit que certains des éléments ci-dessus y fassent défaut, soit encore que la contamination de genres connexes – robinsonnades, romans d'aventures maritimes, voyages imaginaires, etc. – en introduise d'autres non répertoriés[378].

L'utopie implique aussi des dialogues entre l'Européen et l'autochtone utopien, souvent un vieillard initiateur. De plus la « nature du monde utopique » suggère les quatre traits suivants :

---

[376] P. 14.
[377] P. 13.
[378] Jean-Michel Racault, *L'Utopie narrative en France et en Angleterre. 1675-1761*, *op. cit.*, p. 22.

- L'utopie se donne pour une réalité existant quelque part sur le globe, d'où deux attitudes : soit « faire oublier la fiction en l'entourant de toutes les garanties de la réalité vérifiable[379] » – par exemple dans le roman *Les Sévarambes* de Denis Veiras, soit « souligner […] son caractère de jeu de l'esprit[380] » – avec *L'Utopie* de More notamment ;
- « […] l'utopie doit rester soumise aux lois naturelles du monde réel : un monde où les morts ressuscitent, où les êtres se métamorphosent, où les animaux parlent, relève du conte de fées, non de l'utopie. Cette distinction apparemment claire est pourtant singulièrement difficile à appliquer. Que dire des chevaux de Swift, dotés des attributs humains de la raison et du langage, au sein il est vrai d'une nature pour le reste inchangée ? Il en est de même de la singulière fertilité ou des particularités climatiques idéales, non justiciables d'une explication rationnelle, dans de nombreuses contrées utopiques. Enfin, et plus gravement, à une époque où l'imprégnation théologique conduit à voir dans l'imperfection de l'homme d'après la chute une donnée intangible de notre condition, la perfection rationnelle de certains peuples utopiens indemnes de passions et de désirs, à l'image des Australiens de Foigny, ne constitue-t-elle pas une infraction aux règles de la nature humaine[381] ? »

La parfaite raison des Australiens de Foigny semble certes extraordinaire ; pourtant, il semble étonnant que le physique hors-norme de ce peuple, entièrement hermaphrodite, et dont certains membres ont même un troisième bras sur le torse, ne soit pas convoqué ici comme caractère exceptionnel s'opposant à l'exigence de vraisemblabilité inscrite au cœur, selon Racault, de l'utopie littéraire.

Corin Braga quant à lui propose une taxinomie articulée autour de quatre termes : outopie, eutopie, dystopie et antiutopie. Il ne donne pas de définition globale du mot « utopie » mais considère qu'il y a plutôt « des utopies » :

> Nous proposons de voir dans l'*eutopie* un « virtuel positif possible », c'est-à-dire une construction utopique « réaliste », mimétique, qui donne la sensation de véracité et de plausibilité, et dans l'outopie un « virtuel positif impossible », une construction utopique « fantastique », métaphysique, qui fait le saut dans l'étrange, dans l'extraordinaire ou dans l'absurde. Dans le jeu ambigu du sens introduit par Thomas More dans le terme d'utopie, le couple de préfixes *« eu »* (bon, heureux) et *« ou »* (non, pas) suggère justement la différence entre le possible et l'impossible, entre le véridique et l'invraisemblance, donc entre deux codes différents de lecture. Si l'eutopie suppose le pacte de vraisemblance, l'outopie se retrouve du même côté que la littérature « fantasy », celui des fictions de l'impossible […][382].

Ainsi – à supposer bien sûr qu'il s'agisse bien d'utopies – *La Découverte australe* de Rétif de la Bretonne et l'*Icosaméron* de Casanova se situeraient davantage du côté de l'outopie, avec ce

[379] *Ibid.*, p. 23.
[380] *Ibid.*, p. 23.
[381] *Ibid.*, p. 23-24.
[382] Corin Braga, *Pour une morphologie du genre utopique*, Paris, Classiques Garnier, 2018, p. 118.

voyage au centre de la Terre permettant la rencontre d'êtres miniatures hermaphrodites, ou cette traversée australe au moyen d'ailes artificielles offrant la découverte de races mi-humaines mi-animales. *La Terre australe connue* de Foigny irait, selon les classifications de Racault notamment, davantage du côté de l'eutopie ; il reste cependant à supposer ici que l'existence d'un peuple entièrement hermaphrodite puisse entrer dans un pacte de vraisemblance. Braga poursuit :

> De même, nous proposons de redéfinir la *dystopie* comme un « virtuel négatif possible », donc comme cité ou royaume certes négatifs, mais possibles dans les limites de la vraisemblance, et l'*antiutopie* comme un « virtuel négatif impossible », donc comme fiction qui crée une impression absurde et cauchemardesque, sans cesser d'être pour autant tout aussi inquiétante pour notre représentation du monde réel[383].

Braga classe quant à lui *La Terre australe connue* de Foigny dans les antiutopies, les aspects négatifs de la société décrite – notamment la xénophobie des Australiens – expliquant cette classification[384]. S'agissant de dys- ou d'u- topies, les catégories de Corin Braga semblent accorder une importance toute particulière à la question de la vraisemblance. Les fictions non vraisemblables ne sont pas exclues du champ de l'utopie, mais en constituent une catégorie à part.

Selon Roger Bozetto, l'utopie se présente :

> […] jusqu'au XIX^{e} siècle, comme la description minutieuse de sociétés conjecturées avec les plus parfaits mécanismes de fonctionnement. Elle représente un genre particulier de la fiction narrative. D'une part en fonction de son thème : un voyageur raconte ce qu'il a vu et ce qu'on lui a dit d'une civilisation différente, meilleure que celle où vit l'auditeur. En ce sens, l'Utopie est moins la conjecture d'une société possible que la peinture d'un monde fonctionnellement existant. D'une part en fonction de traits dont aucun ne lui est propre mais dont la cooccurrence la circonscrit comme genre, la différencie d'autres récits de type « aventures romancées » et « relations de voyage ». Ces traits sont : la composition en tiroirs, la représentation en diptyque, une vision dominante (« plongée »), un double registre du discours avec une importance évidente accordée au polémique-dogmatique. Ces traits sont à mettre en relation avec la « visée du genre utopique : peindre une alternative, rationnellement parfaite au réel imparfait, historiquement[385].

L'auteur précise ensuite ces quatre traits :

- La composition en tiroir – ou « à deux niveaux » :

  > Le voyageur parcourt notre monde, rencontre l'utopie, en revient. Il a été « ailleurs ». À la différence du roman d'aventures – qui nous emmène dans divers ailleurs – où le dépaysement est simplement exotique (on reste dans la fiction romanesque, l'exotisme est un simple déplacement géographique), l'ailleurs utopique résulte d'un ajout à la géographie. C'est l'incrustation d'un espace inventé, conjecturé, qui constitue le (non)-lieu où se trouve transporté

[383] *Ibid.*, p. 118.
[384] *Ibid.*, p. 488-491.
[385] Roger Bozzetto, « Utopie et dystopie », *Raison présente*, n° 36, 1975, p. 71, [en ligne], URL : https://www.persee.fr/doc/raipr_0033-9075_1975_num_36_1_1773?q=dystopie, consulté le 12/04/2021.

le voyageur. Cette insertion du niveau conjectural dans le romanesque reproduit celle d'une altérité dans le vraisemblable narratif[386].

- La présentation en diptyque :

> Bien vite cette altérité apparaîtra comme une illusion d'optique du voyageur ébloui. Il ne s'agit pas d'un autre monde, l'utopie se veut le modèle de ce que devrait être le monde réel. Par le retour du voyageur converti, par les étapes de sa rééducation c'est notre monde qui a été au centre de l'utopie, c'est contre lui que s'est bâtie la cité idéalisée […]. Les deux mondes alternent, se confrontent et s'éclairent réciproquement, la victoire revenant à l'Utopie comme la raison et la santé terrassant la maladie et la folie[387].

- Une vision dominante :

> Dans ce voyage organisé qu'est la visite de l'Utopie, l'explorateur n'aura eu que des rencontres « au sommet ». Sages, savants et directeurs, ses interlocuteurs qui sont ses éducateurs jettent sur la société qu'ils gèrent le même regard d'ingénieur que plus tard le maître de Métropolis. Ils ne voient – et ne lui donnent à voir – qu'une suite d'organigrammes, de bilans : point de vue de commerçant scrupuleux qui applique les techniques du gouvernement des choses à la gestion des gens. Plus que la description d'une civilisation nous aurons le modèle d'une « société heureuse » pour habitant vertueux (et très fantomatiques)[388].

- Un double registre :

> Le registre narratif correspond au niveau mimétique, avant et après l'Utopie. Celle-ci atteinte, après quelques descriptions c'est le registre didactique qui nous est imposé. Cette absence de narration en Utopie est à mettre en relation avec l'absence des habitants : s'ils apparaissent, ce n'est que pour de la figuration. […] Le voyageur rapport un code, une carte, des trajets balisés : ceux que connaît « l'œil du maître ». D'où le ton de journal officiel : c'est la voix des tenants du pouvoir qui nous parvient, sans interférence[389].

L'utopie s'inscrit de plus dans une histoire. Ainsi, Corin Braga démontre dans *Du Paradis perdu à l'antiutopie aux XVI^e^-XVII^e^ siècles*[390] que l'utopie de la Renaissance succède au Paradis perdu médiéval, les humanistes souhaitant substituer à la cité de Dieu une cité de l'homme. Les utopistes de l'âge classique investissent tous les territoires vacants susceptibles d'abriter leur nouveau paradis terrestre :

> D'Est en Ouest, des Indes fabuleuses aux Indes nouvelles, du Nord au Sud, du Continent Austral Inconnu aux pôles géographiques, de l'extérieur à l'intérieur de la terre, de notre globe aux autres planètes et jusqu'aux espaces parallèles et aux cieux « empyrés », du passé au futur, les chercheurs d'utopies ont revisité et réaménagé toutes les variantes du « lieu idéal[391] ». »

L'utopie, qui formait à la Renaissance « un couple narratif avec le dialogue socratique, le discours théorique, ou le projet législatif[392] », se tourne en effet vers le voyage imaginaire au XVII^e^ siècle,

---

386 *Ibid.*
387 *Ibid.*
388 *Ibid.*
389 *Ibid.*
390 Corin Braga, *Du Paradis perdu à l'antiutopie aux XVI^e^-XVII^e^ siècles*, Paris, Classiques Garnier, 2010.
391 *Ibid.*, p. 11-12.
392 Corin Braga, *Pour une morphologie du genre utopique*, *op.cit.*, p. 7.

notamment avec Foigny. Progressivement, l'utopie va quitter les régions lumineuses de la perfection étatique pour se métamorphoser en antiutopies, « royaumes infernaux, qui renversaient systématiquement, point par point, les thèmes de la pensée optimiste des bâtisseurs de « cités de l'homme[393] » ». Pour Corin Braga :

> L'utopie se conçoit par l'ionisation et la séparation du bien (l'*eutopie*) et du mal (la *dystopie*) présents dans notre monde (le *mundus*). Ce processus de dialyse a trouvé dans le Continent Austral Inconnu le meilleur creuset d'expérimentation imaginaire[394].

De fait, de nombreux auteurs vont s'emparer de ce lieu mythique pour y construire leur paradis terrestre, à l'instar de l'utopie hermaphrodite de Gabriel de Foigny, *La Terre australe connue*. Nous rejoignons l'analyse de Corin Braga au sujet de ce roman, selon laquelle l'auteur reprend certaines caractéristiques du jardin d'Éden et les attribue à son peuple imaginaire – notamment le paysage et les arbres nourriciers.

Après l'évocation de ces auteurs, nous pouvons retenir, pour caractériser l'utopie littéraire, certains critères définissant l'idée de ce genre. L'utopie littéraire :

- Procède d'un ailleurs ;
- Cet ailleurs suppose un voyage, effectué souvent par un narrateur-voyageur ;
- L'ailleurs rencontré propose ou tente de proposer une forme de perfection étatique ;
- Le retour au régime politique mimétique permet la comparaison entre les deux États ;
- L'auteur peut exprimer ses critiques vis-à-vis du monde réel sur un mode oblique.

L'utopie littéraire est souvent précédée d'un épisode de robinsonnade, que nous décrirons ci-après.

1.1.2. La robinsonnade

La robinsonnade est un genre littéraire qui tient son nom de *Robinson Crusoé*, roman de Daniel Defoe publié en 1719. Le terme de robinsonnade a été créé en 1731 par l'écrivain allemand Johann Gottfried Schnabel dans l'introduction de son ouvrage *Die Insel Felsenburg*. À l'exemple de Robinson Crusoé, le héros de la robinsonnade se retrouve isolé de sa civilisation d'origine, généralement sur une île déserte ou inconnue, à la suite d'un accident – d'un naufrage, par exemple. Le héros doit alors improviser les moyens de sa propre survie dans un univers qui lui est souvent hostile. Comme l'utopie, la robinsonnade procède par le spatial, mais, contrairement à elle, ne confronte pas deux lieux. La robinsonnade ne propose en effet pas de rencontre avec

[393] Corin Braga, *Du Paradis perdu à l'antiutopie aux XVI^e^-XVII^e^ siècles*, *op. cit.*, p. 10.
[394] *Ibid.*, p. 124.

une société constituée, ce qui est le cas de l'utopie, qui dépasse l'exotisme de la robinsonnade. Ces deux genres ont toutefois des points communs :

- Principe d'insularité, qui donne une idée de séparation ;
- Parfois passage de la robinsonnade à l'utopie quand, une fois les problèmes de survie réglés, les bases d'une nouvelle société sont fondées ;
- Le héros arrive dans un état de dépouillement : il peut s'agir là d'un sas, premier état qui prédispose au renversement utopique.

Selon Jean-Michel Racault :

> Il est donc clair que, sans se confondre absolument, utopie et robinsonnade sont étroitement apparentées et souvent associées : une robinsonnade collective débouchera presque nécessairement sur une utopie ; une utopie sera souvent précédée d'une séquence de robinsonnade. Jouant pareillement sur le choix d'un décor insulaire permettant le déroulement sans interférences extérieures d'une expérience imaginaire, sur la mise à distance critique du monde réel lié au décentrement spatial de l'action, sur le surgissement de valeurs et de pratiques spécifiques opposées à celles du monde de référence, les deux genres ne se distinguent que par le statut plus ou moins activement impliqué du personnage narrateur, par la dimension de la société imaginaire représentée, par l'accent mis, dans un cas, sur les questions individuelles de la survie matérielle et de la rédemption religieuse dans l'autre, sur le problème collectif de l'organisation des rapports humains au sein d'une communauté[395].

La robinsonnade en tant que genre pourrait donc montrer les traits distinctifs suivants :

- Principe d'insularité ;
- Arrivée du voyageur dans un état de dépouillement ;
- Scènes de survie ;
- Pas de société constituée.

Pour arriver sur l'île ou le monde dans lequel s'illustre l'utopie, le narrateur-voyageur doit généralement prendre le bateau. L'utopie narrative côtoie donc souvent des épisodes d'aventures maritimes, que nous allons définir à présent.

[395] Jean-Michel Racault, *L'Utopie narrative en France et en Angleterre. 1675-1761*, *op. cit.*, p. 242-243.

1.1.3. Le roman d'aventures maritimes (genre qui s'illustre également au XIX^e siècle)

Le roman d'aventure est un type de récit qui met l'accent sur l'action, les péripéties souvent violentes que va vivre le narrateur. Dans le cas de romans d'aventures maritimes, ces péripéties auront lieu en mer, avec force tempêtes, naufrages, attaques de pirates, sauvetages *in extremis*, noyades, etc. Selon Jacques Goimard :

> L'aventure commence au mot *aventure*. Il a d'abord signifié *avenir* ; c'est le sens qu'il a encore pour la *diseuse de bonne aventure*. Puis il est en quelque sorte parti pour l'avenir, il a fini par s'enrichir de toutes sortes d'implications de l'éventuel et du possible et que le mot avenir, curieusement, ne porte pas. D'abord, il a en lui de l'imprévu, de l'inopiné, du surprenant ; puis du périlleux, du hasardeux, du risqué ; et finalement l'attrait divin du péril, du hasard et du risque. En d'autres termes, l'aventure nous attend, elle nous étonne, elle nous expose et finalement elle nous séduit. […] dans les faits, l'aventure est toujours liée au voyage, et, le plus souvent, jusqu'à une date récente, au voyage maritime. Rien de plus facile à comprendre : jusqu'au siècle dernier le *seafarer* courait de gros risques ; entre les tempêtes, les pirates et les récifs, nul ne pouvait être sûr d'atteindre au terme du voyage et encore moins de revenir. […] le roman d'aventures […] est un genre réaliste. Pas de roman maritime sans récit de voyage en mer, pas de récit de voyage en mer sans voyage en mer. Outre la gravité de l'enjeu, il y a aussi le temps qui passe et le temps qui se prend. […] Voyager sur mer, c'est presque vivre une vie entière : au XVI^e siècle, l'aller-retour Séville-Philippines prenait trois ans[396].

À la fin du XVIII^e siècle, les voyageurs bien réels explorent aussi bien la Méditerranée et l'Atlantique que le Pacifique, l'océan Indien, les mers du grand Nord et du grand Sud. Ils relatent leurs aventures dans des récits de voyage :

> Ces voyages sont le plus souvent connus du public par des relations qui donnent aux terriens envie de voir le monde ou tout du moins de le connaître à travers livres, cartes et atlas. La lecture de livres de voyages était réputée, après les aventures de *Robinson Crusoé*, intéresser le public. Les philosophes n'étaient pas les derniers à s'en repaître, et à greffer sur ces textes un intérêt à leur mesure. […] pour « l'intellectuel » du XVIII^e siècle les voyages doivent être aussi l'occasion de raisonner, entre autres, sur la politique – forme de gouvernement, idée de nation, bien public, occupation et mise en valeur du territoire, égalité sociale, liberté individuelle, et tant d'autres aspects de la vie commune que les sédentaires aimeraient régler, et que les voyageurs peuvent seuls observer ailleurs, quoique insuffisamment[397].

Nous voyons ici que des romans d'aventures maritimes fictifs, comme *Robinson Crusoé*, côtoient des relations de voyages bien réels, qui se rapprochent elles-mêmes de l'utopie par les réflexions qu'ils peuvent engager sur les organisations politiques d'autres peuples, rencontrés dans d'autres parties du monde. Le roman d'aventures maritimes semble donc être au croisement de plusieurs genres, et combiner deux traits distinctifs :

- une ou des aventures ;
- le cadre maritime pour décor.

---

[396] Jacques Goimard, *Univers sans limites. Critique des genres*, Paris, Pocket, Agora, p. 351-352.
[397] Odile Gannier, *Le Roman maritime*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, coll. « Imago Mundi », 2011, p. 68-69.

Le voyage en mer, *a priori* mimétique et bien réel, rejoint le voyage imaginaire.

1.1.4. Le voyage imaginaire

Pierre-François Moreau, dans son ouvrage *Le Récit utopique : droit naturel et roman de l'État*, propose une différenciation entre le voyage réel et le voyage non réel. Le voyage réel est authentiquement effectué par le narrateur, même si la narration peut y prendre certaines libertés vis-à-vis du monde tangible tel qu'expérimenté – les narrateurs peuvent emprunter par exemple un « point de vue subjectif ou orienté qui les amène à mal saisir, voire à déformer la réalité qu'ils ont vue[398] ». Du côté des voyages non réels, Pierre-François Moreau distingue deux catégories de récits :

> À côté de ces voyages réels existent, et c'est là que les choses se compliquent, deux sortes de récits qui font intervenir une fiction dans leur mécanisme même d'engendrement ; distinguons donc les voyages fictifs où l'auteur fait semblant d'avoir vu ce qu'en fait il n'a pas vu, et les voyages imaginaires, où l'auteur raconte ce qui ne peut être vu[399].

Deux types de récits imaginaires pourraient donc être répertoriés : certains gardant l'apparence du réel, même si le narrateur n'a jamais effectué le voyage qu'il décrit, et d'autres s'engageant dans des contrées inexistantes, incroyables, non mimétiques. Certaines de nos œuvres semblent défier cette catégorisation : en effet, comment statuer sur *La Terre Australe connue* : Foigny y montre une réalité physique bien existante, l'hermaphrodisme, mais va vers le non mimétique en l'appliquant à tout un peuple. Si nous reprenons la catégorisation de Pierre-François Moreau, nous voyons l'œuvre de Foigny plutôt comme un voyage imaginaire, étant donné cette invention de peuple hermaphrodite. Jean-Michel Racault pour sa part semble le traiter davantage comme un voyage fictif, en raison du haut degré de raison des Australiens, mais avec certaines réserves. L'écart entre les deux catégories ne tient pas seulement à la nature du peuple concerné mais à l'ailleurs géographique dont l'existence, certes probable, n'est pas confirmée et fait l'objet de spéculations à la fin du XVII^{e} siècle.

Pour Jean-Michel Racault, ces récits se distinguent en deux catégories :

- D'une part, les voyages imaginaires réalistes ;
- D'autre part, les voyages imaginaires non réalistes, qu'ils soient fantaisistes, satiriques, allégoriques ou merveilleux[400].

Cela nous renvoie à la classification anglaise, qui distingue deux types de récits, *romance* et *novel*. La *romance*, c'est un récit qui ne cherche pas à produire un effet de réel et ne requiert pas la créance du lecteur. Ici se situent par exemple *L'Isle des hermaphrodites* d'Artus Thomas,

---

[398] Pierre-François Moreau, *Le Récit utopique. Droit naturel et roman de l'État*, Paris, Presses Universitaires de France, 1982, p. 107.
[399] *Ibid.*, p. 107.
[400] Les merveilles recontrées peuvent être de source chrétienne. Voir l'analyse du merveilleux viatique de Sylvie Requemora-gros : *Voguer vers la modernité. Le voyage à travers les genres au VIIe siècle*, PUPS, coll. Imago Mundi, hal-01631029, p. 359, [en ligne], URL : https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01631029/document, consulté le 12/10/2021.

qui présente des Princes hermaphrodites décadents régnant avec délectation sur une île flottant dans le ciel, ou encore le *Mundus alter et idem* de Joseph Hall. Jean-Michel Racault précise que :

> Tous ces voyages imaginaires s'inscrivent dans ce genre narratif non réaliste que la critique anglo-saxonne baptise ménippée et qui privilégie la fantaisie satirique aux dépens de la représentation plausible du monde. […] C'est évidemment à cette première catégorie qu'il convient de rattacher le voyage imaginaire allégorique, fondé sur un code de lecture qui par définition exclut la créance littérale, les voyages fabuleux reposant sur des interventions surnaturelles (génies, esprits…) ou sur une violation des normes du possible ordinairement admises (déplacements par télépathie, par exemple), enfin, même lorsqu'ils sont donnés pour « vrais », les voyages non réalisables eu égard aux possibilités techniques du temps : c'est le cas, notamment, des voyages dans la lune […][401] ».

Le *novel*, au contraire, est un roman réaliste dont la narration se veut plausible et identifiable. Ici se situe une nouvelle forme du voyage imaginaire dans le dernier quart du dix-septième siècle :

> Caractérisée par la recherche d'un réalisme formel élaboré, elle relève cette fois d'une esthétique narrative de la vraisemblance – *novel* et non plus *romance*. Le voyage imaginaire réaliste va se couler dans le moule de la relation de voyage authentique à laquelle il emprunte ses techniques narratives pour mieux s'identifier à elle et faire oublier sa nature de fiction[402].

Cependant, il existe des ponts entre ces catégories :

> Il ne faut cependant pas s'exagérer les différences entre les deux formes de voyages imaginaires. L'auteur de voyages imaginaires réalistes est pris entre deux exigences contradictoires : celle de l'extraordinaire, qui seule peut donner au récit son intérêt ; celle du vraisemblable, qui doit lui conférer un statut de document véridique. Il n'y a donc pas de rupture entre les variétés réalistes et fantaisistes du voyage imaginaire, beaucoup de textes se situant quelque part entre ces deux pôles. Ainsi, malgré tous les soins apportés à l'authentification géographique du récit, comment croire aux androgynes préadamites de Foigny ? En fusionnant ironiquement les deux formules – réalisme minutieux de l'encadrement narratif, totale implausibilité du contenu – les *Voyages de Gulliver* se constituent en système autoparodique et font éclater le genre de l'intérieur, créant ainsi une troisième formule née de l'hybridation des deux premières […][403].

Jean-Michel Racault exclut tout de même certains romans du champ de l'utopie[404] : ceux qui laissent à voir des mondes non peuplés, et ceux dans lesquels les passages dans d'autres mondes ne sont que des épisodes anecdotiques dans le déroulement de l'aventure maritime qui est le point central du récit.

Le voyage imaginaire peut donc présenter les traits caractéristiques suivants :

- Le récit d'un voyage ;

---

[401] Jean-Michel Racault, *L'Utopie narrative en France et en Angleterre. 1675-1761*, *op. cit.*, p. 248-249.
[402] *Ibid.*, p. 249.
[403] *Ibid.*, p. 249.
[404] *Ibid.*, p. 250.

- Ce voyage se déroulant dans des contrées non existantes dans notre univers ;
- L'auteur cherchant à crédibiliser son récit ou au contraire assumant son aspect fantaisiste.

Ce panorama des genres rencontrés dans notre corpus, plus typiques des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles ouvre à la description des littératures dites « de l'imaginaire », caractéristiques des XX^e^ et XXI^e^ siècles – même si elles trouvent leurs racines dans des genres plus anciens, datant notamment, mais pas exclusivement, du XIX^e^ siècle. Vita Fortunati, Paola Spinozzi et Raymond Trousson ouvrent notamment l'introduction de leur *Histoire transnationale de l'utopie littéraire et de l'utopisme* par la notion de recherche concernant le lien entre utopie et autres genres tels que la fantasy et la science-fiction :

> Au cours des dernières décennies, la recherche sur l'utopie n'a cessé de se spécialiser, se livrant à des explorations au sein d'aires culturelles précises, dans le but de recentrer l'utopie par rapport à l'interprétation élaborée par les spécialistes de la seconde moitié du XX^e^ siècle. En l'occurrence, nombre d'entre eux se sont penchés sur l'évolution du genre en Grande-Bretagne et aux Amériques, ainsi que sur les liens entre utopie, dystopie et genres apparentés tels que la *fantasy* et la *science fiction*, et sur ses interactions avec divers moyens d'expression – le cinéma et les arts –, et les formes de la littérature de consommation[405].

Natacha Vas-Deyres revient quant à elle sur les liens étroits qui unissent utopie et science-fiction, le second genre trouvant son origine, ses racines, dans le premier, et tous deux s'étant développés conjointement au XX^e^ siècle :

> La science-fiction semble complètement épouser le concept utopique car elle transfère ailleurs des préoccupations réelles pour mieux les questionner. Les procédés de l'anticipation et de la spéculation intellectuelle aidant, la science-fiction offre un champ illimité au déploiement de l'imagination des auteurs inspirés par le besoin et le concept utopique[406].

Ainsi, les genres des siècles classiques – et notamment l'utopie – ne semblent pas déconnectés des fictions non mimétiques des XX^e^ et XXI^e^ siècles. La quête de vraisemblance, si importante aux XVI^e^ et XVII^e^ siècles, s'est effondrée avec la découverte totale des diverses régions du globe terrestre. Cependant, les auteurs continuent à imaginer des lieux autres, eu-topos ou ou-topos, dans lesquels vont s'élaborer, pour notre corpus, des configurations politiques originales, reposant sur des corps de citoyens également hors-norme.

---

[405] Vita Fortunati et Raymond Trousson (dir.), *Histoire transnationale de l'utopie littéraire et de l'utopisme*, Paris, Honoré Champion, coll. « Bibliothèque de littérature générale et comparée », 2008, p. 19-20.
[406] Natacha Vas-Deyres, *Ces Français qui ont écrit demain. Utopie, anticipation et science-fiction au XX^e^ siècle*, Paris, Honoré Champion, 2012, p. 25.

1.2. Modèles génériques de la période contemporaine

Le vocable « littératures de l'imaginaire » s'emploie aux XX^e^ et XXI^e^ siècles pour désigner les romans qui, contrairement aux récits mimétiques, aux récits du réel ou réalistes, présentent des êtres et des lieux qui n'existent pas, qu'il s'agisse par exemple de navettes spatiales capables de voyager jusqu'aux confins de la galaxie, de dragons, de fées, de monstres, etc., ou encore de distorsions temporelles, d'éléments étranges et anormaux dépassant le cadre de l'expérience humaine ordinaire. Christian Grenier nomme ces récits « fiction irrationnelle[407] ». Les Britanniques classent tous les récits de l'imaginaire sous le nom générique de *fantasy*. En France, trois genres principaux sont référencés :

- La science-fiction ;
- Le fantastique ;
- La fantasy.

Ces genres trouvent leurs racines dans d'autres genres et récits plus anciens : mythes, contes, utopie, etc. Il convient de donner ci-après les définitions des trois principaux genres de l'imaginaire que nous retrouvons dans notre corpus.

1.2.1. La science-fiction

Hugo Gernsback, auteur américain ayant notamment publié dans le pulp[408] *Science Wonder Stories*, est le premier à avoir utilisé le terme de « science-fiction », ou plutôt de « scientifictions ». En 1929, dans un éditorial pour *Science Wonder Stories*, il définit ainsi une « scientifiction » :

> […] une captivante histoire romanesque entremêlée de faits scientifiques et de visions prophétiques. Ces histoires stupéfiantes ne doivent pas être seulement des lectures passionnantes, elles doivent aussi être instructives. Ces nouvelles aventures décrites pour nous dans les scientifictions d'aujourd'hui, il n'est pas du tout impossible qu'elles soient les réalisations de demain[409].

Hugo Gernsback ne désavoue cependant pas d'illustres précurseurs, qu'il republiera dans ses pages :

> Le mot « science-fiction » était né, mais il désignait un genre qui lui préexistait. La preuve en est qu'*Amazing stories* publia, pendant les premiers temps de son

---

[407] *La S-F. La science-fiction à l'usage de ceux qui ne l'aiment pas*, Paris, Sorbier, coll. « La littérature jeunesse, pour qui, pour quoi ? », 2003, p. 17.

[408] Abréviation de *pulp magazine* qui désigne une publication bon marché, imprimée sur un papier de qualité médiocre, très populaire aux États-Unis dans la première moitié du XX^e^ siècle. La qualité des écrits y est très variable ; cependant, de nombreux auteurs aujourd'hui représentatifs de la science-fiction et du fantastique ont vus leurs premiers récits paraître dans ces pulps sous forme de feuilletons, à l'instar de H. P. Lovecraft, Isaac Asimov ou Ray Bradbury.

[409] Hugo Gernsback, *Science Wonder Stories n°1*, avril 1926 ; d'après Jacques Baudu, *La Science-fiction*, Paris, PUF, 2003, p. 3.

> existence, de nombreux textes de Jules Verne, de Herbert George Wells et d'Edgar Alan Poe […][410].

À l'origine donc, la science-fiction est une littérature didactique liée à la notion de progrès et offrant une extrapolation sur le futur à partir des connaissances scientifiques et techniques d'une époque. De nombreux mouvements internes au genre et l'apparition de sous-genres sont venus développer et contester cette première définition. Cependant, il serait possible de définir la science-fiction comme une littérature qui présente une conception dynamique du temps en imaginant le futur de notre univers ; dans ce contexte, les éléments étant aujourd'hui encore impossibles, non existants – robots intelligents, navettes spatiales volant jusqu'aux confins de l'univers, etc. – apparaissent comme normaux, naturels aux personnages qui sont présentés comme nos descendants directs. Les faits stupéfiants évoqués par l'auteur sont aussi acceptés par le lecteur grâce à leur justification scientifique ou pseudo-scientifique. Pour Christian Grenier, « le merveilleux, c'est de l'irrationnel accepté ; le fantastique, du rationnel où surgit de l'inexpliqué ; et la science-fiction, un… irrationnel réaliste[411]. »

De fait, la science-fiction semble présenter plusieurs marqueurs de genre :

- Une projection dans le futur, plus ou moins proche ;
- Une relation privilégiée à la science, qu'elle soit étudiée pour elle-même – innovations technologiques, etc. – ou en fonction de ses conséquences sur la vie des citoyens ;
- Une acceptation de l'irrationnel par les personnages, justifiée par la projection dans le futur et les explications scientifiques ou pseudo-scientifiques de l'auteur ;
- Un ailleurs ou un même : l'aventure peut se situer sur une planète lointaine comme sur Terre.

La science-fiction compte plusieurs sous-genres[412], dont certains sont plus particulièrement représentés dans nos romans : la science-fantasy, la science-fiction sociale, le post apocalyptique, la dystopie. Nous dresserons de même un rapide panorama d'autres sous-genres de la science-fiction afin d'en évaluer la complexité générique.

---

[410] Jacques Baudu, « Ces écrivains qui inventèrent la scientifiction », *in* Léa Silhol et Estelle Valls de Gomis (dir.), *Fantastique, fantasy, science-fiction. Mondes imaginaires, étranges réalités*, Paris, Autrement, coll. « Mutations », 2005.

[411] *La S-F. La science-fiction à l'usage de ceux qui ne l'aiment pas*, *op. cit.*, p. 22.

[412] Ces sous-genres ont notamment été définis à partir de l'ouvrage de Jacques Baudu, *La Science-fiction* (Paris, Puf, 2003), mais également des travaux de Jean-Paul Engélibert au regard du post-apocalyptique (*Apocalypses sans royaume. Politique des fictions de la fin du monde, XX^e^-XXI^e^ siècles*, Paris, Classiques Garnier, 2013).

a) Sous-genres de science-fiction présents dans les romans du corpus

Les sous-genres de science-fiction présents dans les romans du corpus sont les suivants :

- Science-fantasy

Les ouvrages de science-fantasy sont des œuvres mixtes qui allient des éléments emblématiques de la science-fiction – visée prospective, espace, technologie – et de la fantasy – merveilleux accepté, magie, dragons, etc. L'autrice représentative de science-fantasy est Anne McCaffrey, avec son cycle de *La Ballade de Pern*[413] qui met en scène des dragons sur des planètes lointaines. Ce genre a pour trait principal ce mélange entre deux genres, le récit empruntant les caractéristiques de chacun d'entre eux. Au cœur de notre corpus, *À la croisée des mondes* de Pullman est un exemple de science-fantasy.

- Science-fiction sociale ou *New Wave*

Ce type de science-fiction, né dans les années 1970 en Angleterre, valorise des thématiques sociales et sociétales au détriment des enjeux scientifiques et technologiques traditionnels de la science-fiction. Ceux-ci sont secondaires dans la fiction. Ces auteurs cherchent également un renouvellement formel, avec des modifications sur les cadres des récits et intrigues de la science-fiction traditionnelle. Les premiers auteurs de la New Wave publient leurs récits dans la revue *New Worlds* dirigée par Michael Moorcock :

> […] le *New Worlds* de Moorcock encourage les expérimentations littéraires, pratique une réévaluation intense des critères du genre, veut abaisser les barrières mentales. Thomas Disch, Brian Aldiss, Jim Ballard, M. John Harrison, D. M. Thomas et John Brunner publient dans ces pages turbulentes qui attirent un nouveau public à la science-fiction[414].

Ursula Le Guin est une représentante de la science-fiction sociale aux États-Unis ; outre *La Main gauche de la nuit*, son œuvre sans doute la plus connue, citons par exemple *Les Dépossédés*, paru aux États-Unis en 1974. Samuel R. Delany, Michael Moorcock et Joanna Russ sont d'autres auteurs ayant fait partie de ce mouvement littéraire qui combine :

- Une volonté de renouveau littéraire avec davantage d'expérimentations au niveau de la langue ;
- Une volonté de renouveau thématique avec la mise en avant de problématiques sociétales plus que scientifiques ;
- Souvent, l'élaboration de soiétés fictives permettant d'expérimenter des situations sociales inédites.

---

[413] 1968-2012.
[414] Raphaël Colson et André-François Ruaud, *Science-fiction. Une littérature du réel*, Paris, Klincksieck, coll. « 50 questions », 2006, p. 68-69.

- Post apocalyptique

Les romans post-apocalyptiques sont des récits de science-fiction mettant en scène la vie après une catastrophe ayant détruit tout ou partie de la planète ou de la civilisation : catastrophe écologique, naturelle, guerre nucléaire, épidémie, etc. Jean-Paul Engélibert propose une distribution des fictions post-apocalyptiques en fonction de ce qu'elles font de la catastrophe :

- 1. L'ouverture des possibles grâce à l'effondrement de l'ordre, liée à une posture critique qui fait appel à l'invention politique, c'est le choix de *The Day of the Triffids* ;
- 2. Jouissance (mélancolique et nihiliste ?) d'une destruction du monde qui coïncide avec une libération du désir, comme dans *The Genocides* ;
- 3. Résignation fataliste à la restauration d'un ordre supposé nécessaire et dénonciation morale de ce même ordre : c'est la position double de *The Death of Grass* et *The Tide Went Out*.

  On remarque que chacune de ces positions est double ou ambivalente, ou traversée par une contradiction[415].

Les romans post-apocalyptiques n'auraient ainsi pas tous la même visée. L'après-catastrophe pourrait ouvrir des horizons variés : retour à un ordre rigide pour restaurer la société, construction politique au contraire plus ouverte et optimiste, voire apparition d'une forme de plaisir douloureux dans le spectacle de l'anéantissement du monde. Le genre s'illustre aussi bien en littérature – avec, par exemple, *La Mort de la terre*, de J.-H. Rosny aîné, 1910, *Niourk*, de Stefan Wul, 1957, la trilogie *Madaddan*, de Margaret Atwood, 2003-2013 – qu'au cinéma, les longs-métrages étant bien souvent des adaptations de romans, à l'instar de *The Hunger Games* de Suzanne Collins, parus en 2008, 2009 et 2010 et portés à l'écran en 2012, 2013, 2014 et 2015. Le post-apocalyptique suppose :

- Une forme d'anéantissement du monde ;
- La présence d'un ou plusieurs survivants à la catastrophe ;
- La mise en place d'une nouvelle « micro-société » selon des modalités variées, utopiques ou dystopiques.

Dans notre corpus, *La Symphonie des abysses* de Carina Rozenfeld est un roman qui relève du post-apocalyptique.

- Dystopie

Les dystopies sont des récits dans lesquels les auteurs imaginent un futur proche, très sombre, pour nos sociétés. Celles-ci sont en proie à des régimes totalitaires qui règnent sur les

[415] Jean-Paul Engélibert, *Apocalypses sans royaume. Politique des fictions de la fin du monde*, XX^e^-XXI^e^ siècles, *op. cit.*, p. 42.

populations avec un contrôle absolu des individus dans tous les aspects de leur existence, une surveillance à outrance et une destruction systématique de toute velléité d'insubordination. *Le meilleur des mondes* d'Aldous Huxley, publié en 1932, et *1984* de George Orwell, paru en 1948, sont les œuvres tutélaires du genre au XX^{e} siècle. Roger Bozzetto compare le fonctionnement de la dystopie à celui de l'utopie :

> Nous retrouvons en dystopie la présence de deux mondes, de deux niveaux, les signes de la clôture […]. Si la cité est présentée comme coupée du monde extérieur (quand il reste un monde à l'extérieur) ce n'est plus comme dans le cas précédent pour protéger l'utopie d'une agression possible. C'est maintenant pour empêcher ses citoyens de s'enfuir : l'altérité de l'utopie est présentée ici comme une inhumanité artificiellement créée et maintenue pour le profit de quelques-uns (Les directeurs, Big Brother, Uniord). En outre l'espace utopique n'est plus situé dans l'ailleurs – l'en-deçà de l'histoire – mais dans un futur dont on nous donne à craindre qu'il soit celui de notre avenir, et qui constitue le fond conjectural de la dystopie. Enfin, la distribution des registres du discours n'est plus la même. Dans l'utopie, on s'en souvient, le narratif ne donne à voir que l'extérieur : dès qu'on accède au lieu de la sagesse le relais est pris par le discours didactique. Ici, c'est au centre du monde utopique que naît l'histoire d'un refus individuel, dont nous avons connaissance par le biais d'un texte narratif (journal intime, histoire d'amour). Ainsi, au lieu de représenter la manifestation de la raison dans le monde de la folie, comme le fait l'Utopie, la dystopie se sert du même niveau double pour nous faire assister à la renaissance d'une subjectivité peinte comme irréductible, au cœur d'un monde où la rationalité est donnée comme démente[416].

Depuis les années 1990-2000, la dystopie est devenue un genre très populaire, avec de nombreuses publications, notamment en littérature de jeunesse. Des œuvres comme *Le Passeur*[417], de Loïs Lowry, *Uglies*[418], de Scott Westerfeld, *La Déclaration*[419], de Gemma Malley, *Hunger Games*[420], de Suzanne Collins, ont été pionnières au regard de cet attrait toujours actuel pour la dystopie. Ce genre suppose :

- L'élaboration d'une société fictive, dominée par un organe totalitaire liberticide ;
- Une population soumise aux lois iniques de ses dirigeants ;
- Une prise de conscience en interne menant à une forme de résistance à l'appareil dystopique ;
- Une réflexion politique concernant l'autoritarisme.

Plusieurs fonctionnements politiques de romans du corpus posent la question de la dystopie, notamment *La Symphonie des abysses*, de Carina Rozenfeld. Ce sont bien les histoires de divers refus individuels, notamment l'histoire d'amour entre Ca et Sa, les deux Neutres, qui vont faire basculer vers le récit dystopique.

---

[416] Roger Bozzetto, « Utopie et dystopie », *Raison présente*, *op. cit.*, consulté le 12/04/2021.
[417] 1994.
[418] 2005.
[419] 2007.
[420] 2008-2010.

La complexité générique, pour ces littératures, ne s'applique pas seulement aux sous-genres trouvés dans le corpus. Bien d'autres sous-genres ont pu apparaître, en science-fiction comme en fantasy. Il semble intéressant de les définir à leur tour pour envisager l'ensemble nourri de nuances des genres dit « de l'imaginaire ».

b) Autres sous-genres de science-fiction

La science-fiction comporte d'autres sous-genres s'étant développés parallèlement à ceux de notre corpus. Il reste intéressant d'en proposer un rapide survol afin d'évaluer la richesse générique de la science-fiction et la difficulté, parfois, de classer nos œuvres dans des catégories bien arrêtées.

- *Hard science-fiction*

Née dans les années 1980 en réaction à la science-fiction sociale, cette science-fiction exige des récits scientifiquement plausibles, s'appuyant sur des technologies de pointe et proposant des inventions décrites avec rigueur et précision en fonction des connaissances scientifiques et des moyens technologiques connus au moment de l'écriture. Arthur C. Clarke et Kim Stanley Robinson se sont notamment illustrés dans ce genre.

- *Cyberpunk*

Le mot *cyberpunk* naît de la fusion de deux termes, *cyber* pour « cybernétique », ou art de gouverner par le biais des nouvelles technologies associées à l'informatique, et « punk » renvoyant au mouvement de contre-culture punk. Le cyberpunk imagine la société de haute technologie – et ses dérives – que sera notre futur. Le monde y est ultra-technologique, avec une informatisation à outrance liée à des motifs dystopiques, comme la concentration des pouvoirs, des libertés individuelles restreintes, etc. Des pirates informatiques, ou *hackers* se battent contre le totalitarisme technocratique de ces sociétés. Ce genre apparaît au début des années 1980 :

> Entre 1981 et 1982, l'heure est au changement pour la science-fiction, car le cinéma et la littérature vont simultanément élaborer la première mise en images d'une esthétique que l'on va bientôt nommer le « cyberpunk ». En 1981, le monde virtuel du film *Tron* (Steven Lisberger) et la nouvelle « Johnny Mnemonic » de William Gibson posent les fondements de ce courant. Dans la nouvelle, le décor cyberpunk est planté en quelques lignes : urbain et violent, à peine futuriste. L'année suivante, alors que le décès de Philip K. Dick vient de survenir, la sortie en salles du film *Blade Runner* (Ridley Scott) marque durablement les esprits. En élaborant une imagerie urbaine guère égalée

> depuis, *Blade Runner* apparaît comme un nœud de convergence entre science-fiction dickienne, spéculative-fiction et esthétique cyberpunk[421].

Citons également, parmi les œuvres représentatives du genre, *Neuromancien* de William Gibson, paru en 1984. Ce genre combine :

- Des décors urbains, violents et décadents ;
- L'élaboration d'une société fictive dominée par une instance technologique ;
- La présence de pirates informatiques qui luttent en interne contre l'organe de pouvoir.

Bien que *Perdido Street Station* ne soit pas considérée comme une œuvre relevant du cyberpunk, elle s'en rapproche par sa description d'une ville étouffante et tentaculaire, Nouvelle-Crobuzon.

- Steampunk ou « rétrofuturisme » :

Le terme est forgé par rapport au terme *cyberpunk*, le mot *cyber* étant remplacé par *steam*, « vapeur », en référence au fer de lance de la technologie du XIX^e^ siècle. Les romans steampunk mettent en scène un XIX^e^ siècle victorien, au début de la société industrielle, en imaginant des technologies nouvelles pour cette époque, sorte d'imitation d'anticipation du XIX^e^ siècle – sans s'embarrasser toutefois de plausibilité scientifique et historique. Cet univers doit beaucoup aux romans de Jules Verne. En France, Johan Heliot est un des représentants actuels du roman steampunk, qui a pour caractéristique principale cette relecture de l'Histoire permettant de mettre en scène un XIX^e^ siècle fantasmé, doté de technologies contemporaines au temps de l'écriture et donc non plausibles au regard de l'époque envisagée.

- Uchronie

Ce terme associe deux racines grecques : *u*, « non », et *khronos*, « le temps ». L'uchronie, c'est donc littéralement le temps qui n'existe pas. Il s'agit de romans partant d'un présupposé selon lequel un grand événement de l'Histoire mondiale ne s'est pas déroulé tel qu'on le connaît, et, à partir de cette supposition, le but est d'imaginer toutes les conséquences historiques de ce fait alternatif. Le fait historique modifié par l'auteur est appelé « événement fondateur » ou « date de divergence ». Il existe une différence entre steampunk et uchronie : le steampunk tente d'imaginer comment le passé, au moment du début de l'industrialisation, aurait pu être différent si certaines avancées techniques étaient arrivées plus tôt, et est donc une « rétro-anticipation » quand l'uchronie est une tentative d'élaboration d'un univers plausible extrapolé à partir d'une analyse historique. *Le Maître du haut château*[422], de Philip K. Dick, qui imagine le monde tel qu'il aurait été en 1955 après une victoire du III^e^ Reich lors de la seconde guerre mondiale, est une uchronie célèbre. Ce genre pourrait trouver ses sources dans une époque bien antérieure au XX^e^

[421] Raphaël Colson et André-François Ruaud, *Science-fiction. Une littérature du réel*, *op. cit.*, p. 128.

[422] 1962.

siècle ; ainsi, *L'An 2440, rêve s'il en fut jamais* de Louis-Sébastien Mercier, publié en 1771, conte un rêve décrivant ce qu'aurait pu être la France libérée des mauvais rois et de l'absolutisme. L'uchronie propose donc :

- Un « événement fondateur », fait historique alternatif déterminé par l'auteur ;
- Une relecture historique à partir de ce point de divergence ;
- Une réflexion historique et politique autour des faits alternatifs envisagés.

- *Space opera*

Il s'agit ici d'épopées galactiques qui comprennent de l'action, des découvertes, de l'exploration dans d'immenses décors : galaxies soumises à des régimes impériaux, puissants protagonistes, énormes flottes de vaisseaux spatiaux, grande variété d'espèces extraterrestres, etc. Le terme *space opera* est un dérivé de *horse opera* – western opera – et *soap opera* – feuilleton à l'eau de rose – car de nombreux récits de *space opera* sont caricaturaux et mettent en scène, en plus de nombreux passages d'aventure, des romances stéréotypées entre un brave spationaute et une princesse de contrées reculées[423]. Le space opera est souvent l'apanage du cinéma davantage que de la littérature : les nombreux films issus de l'univers *Star Wars* en sont des exemples prégnants. Le genre compte trois caractéristiques principales :

- Un ailleurs situé dans l'immensité de l'espace ;
- De l'aventure et des péripéties variées ;
- De la romance.

Après la science-fiction, le deuxième genre de l'imaginaire que nous évoquerons est le fantastique.

1.2.2. Le fantastique

Le fantastique est un registre littéraire qui se caractérise notamment par l'intrusion, l'irruption du surnaturel dans le cadre réaliste d'un récit. La définition la plus connue du fantastique est celle de Tzvetan Todorov dans son *Introduction à la littérature fantastique* :

> Ainsi se trouve-t-on amené au cœur du fantastique. Dans un monde qui est bien le nôtre, celui que nous connaissons, sans diables, sylphides, ni vampires, se produit un événement qui ne peut s'expliquer par les lois de ce même monde familier. Celui qui perçoit l'événement doit opter pour l'une des deux solutions possibles : ou bien il s'agit d'une illusion des sens, d'un produit de l'imagination et les lois du monde restent alors ce qu'elles sont ; ou bien l'événement a véritablement eu lieu, il est partie intégrante de la réalité, mais alors cette réalité est régie par des lois inconnues de nous. […] Le fantastique occupe le temps de cette incertitude ; dès qu'on choisit l'une ou l'autre réponse, on quitte

[423] Voir Irène Langlet, *La Science-fiction. Lecture et poétique d'un genre littéraire*, Paris, Armand Colin, 2006, p. 215-218.

> le fantastique pour entrer dans un genre voisin, l'étrange ou le merveilleux. Le fantastique, c'est l'hésitation éprouvée par un être qui ne connaît que les lois naturelles, face à un événement en apparence surnaturel[424].

Le thème du doute et de l'hésitation est central dans l'analyse de Todorov. Il distingue deux types de fantastique :

- Le fantastique-étrange : les événements qui paraissent surnaturels tout au long de l'histoire y reçoivent à la fin une explication rationnelle – hasards, coïncidences, usages de drogues, folie, hallucinations… ;
- Le fantastique-merveilleux : il se caractérise par l'existence et l'acceptation d'évènements surnaturels.

Christian Grenier, dans son ouvrage *La science-fiction à l'usage de ceux qui ne l'aiment pas*, donne la définition suivante :

> […] le fantastique se caractérise par l'apparition d'un phénomène insolite, invraisemblable, dans un univers connu, familier, où le monde, les gens et les lois semblent conformes à ce que nous connaissons. Voilà pourquoi le fantastique a besoin de la réalité et de la science. Sans science, ou sans conscience que la science existe, pas de fantastique possible, on reste dans le merveilleux[425].

Nathalie Prince expose cependant dans son ouvrage *Le fantastique* le caractère insaisissable de ce genre, rétif à une définition circonscrite et univoque :

> Le fantastique est donc proportionnel à une rupture de l'ordre naturel, logique et rationnel du monde. Il présente et représente une contradiction au sein d'un cadre normatif qui caractérise aussi bien le ou les personnages que le lecteur. Il est, dans ce cadre, le surgissement de l'impossible et présenterait des situations, des personnages, des événements inexplicables naturellement, en rupture avec les lois naturelles et que nos connaissances actuelles sont incapables d'éclairer. Le fantastique est alors littérature de la magie, des sorcières aux pouvoirs étranges, des magiciens démoniaques, des fantômes, des monstres improbables, etc. Délimiter le fantastique peut alors ne consister qu'à circonscrire cet irrationnel et ce surnaturel[426].

Malgré cette difficulté à définir avec précision le genre du fantastique, notons qu'il présente plusieurs caractéristiques :

- Sur le plan spatio-temporel, le récit fantastique est ancré dans le réel et le quotidien ;
- Un phénomène surnaturel survient dans cet environnement familier ;
- Le héros souvent rejette le phénomène surnaturel, qu'il ne comprend pas et dont il a peur ;
- La peur, l'effroi sont souvent présents.

Citons *La Vénus d'Ille*, de Prosper Mérimée, publiée en 1837, *Le Horla*, de Guy de Maupassant, paru en 1887, comme romans représentatifs du fantastique. Dans notre corpus, certaines scènes

---

[424] Tzvetan Todorov, *Introduction à la littérature fantastique*, Paris, Points, coll. « Essais », 2015 [1970], p. 29.
[425] Christian Grenier, *La S-F. La science-fiction à l'usage de ceux qui ne l'aiment pas*, *op.cit.*, p. 19.
[426] Nathalie Prince, *Le Fantastique*, Paris, Armand Colin, 2008, p. 14.

relèvent du fantastique : dans *À la croisée des mondes* de Pullman par exemple, Will, jeune garçon habitant notre univers, est stupéfait devant ce qu'il identifie comme une ouverture, une fenêtre lui permettant de passer dans un autre monde. D'abord incrédule et effrayé – là est le fantastique – il finit par passer cette ouverture et accepter toutes les manifestations surnaturelles qu'il découvre – nous allons ici vers la fantasy, dernier genre de l'imaginaire à développer.

1.2.3. La fantasy

> Le mot fantasy (comme en français le mot fantaisie) désigne à l'origine l'imagination créatrice – la faculté de rêver – ou l'imagination libre de toutes contraintes – la faculté d'aller où bon vous semble sur le chemin de la vie[427].

Le terme « fantasy » pour désigner un genre littéraire n'est apparu qu'en 1949 ; il s'agit donc d'un genre très récent à l'aune de l'histoire littéraire. La fantasy, comme les autres genres de l'imaginaire, est formée de fictions au sein desquelles les événements vécus par les héros dépassent le cadre de l'expérience humaine ordinaire. Les manifestations surnaturelles y ont cependant généralement lieu dans un autre monde que le nôtre, et y sont vues comme normales. L'univers de fantasy, régi par ses propres codes et lois naturelles, est un espace socialement organisé et hiérarchisé au sein duquel la magie est généralement considérée comme composante intrinsèque de l'existence[428]. Contrairement au fantastique, le surnaturel est accepté et ses manifestations – magie, animaux parlants, elfes, etc. – sont considérées comme habituelles et faisant partie de la vie. Les mondes de fantasy peuvent :

- Être parallèles au nôtre, comme dans la saga *Harry Potter*[429] de J.K. Rowling ;
- Appartenir à un passé mythique, à l'instar de la trilogie de J. R. R. Tolkien, *Le Seigneur des anneaux*[430],
- Exister par eux-mêmes, sans référence visible à notre monde, comme la ville de Nouvelle-Crobuzon dans *Perdido Street Station*, de China Miéville, dans notre corpus.

Les romans de fantasy exploitent et réactualisent un tissu de croyances et de mythes anciens pour leur redonner, dans le texte, leur fonction de force créatrice présente dans l'univers, d'où la forte prédominance des univers medfan[431] et des références aux mythes arthuriens en fantasy.

---

[427] Jacques Goimard, *Univers sans limites. Critique du merveilleux et de la fantasy*, Paris, Pocket, coll. « Agora », 2003, p. 201.
[428] Pour la définition de la fantasy, voir notamment Jacques Baudu, *La Fantasy*, Paris, PUF, 2010.
[429] Le premier tome est publié en Angleterre en 1997, le dernier en 2007.
[430] Les trois volumes sont publiés entre 1954 et 1955 en Angleterre.
[431] « Pour « *medieval fantastic* », terme [désignant] un type de fiction se déroulant dans des cadres néo-médiévaux, où l'absence de technologie avancée est compensée par le recours à la magie. », Anne Besson, « Ensembles romanesques et genres populaires. Proposition de formalisation », *La Revue des livres pour enfants*, n°256, décembre 2010, p. 104.

Ce genre littéraire trouve ses racines dans les récits mythologiques, les contes de fées populaires et littéraires et le merveilleux chrétien :

> […] certes, le terme [*fantasy*] correspond bien aujourd'hui à une intuition généralement partagée, bien au-delà de la sphère anglophone, quant à ce qu'il désigne : les traits communs qui se dégagent d'un ensemble d'œuvres textuelles mais aussi iconographiques et interactives qui exaltent (ou parodient) une noblesse passée marquée par l'héroïsme, les splendeurs de la nature préservée et l'omniprésence du sacré, en ayant recours à un surnaturel magique qui s'appuie sur les mythes et le folklore. Tendent à s'y associer des motifs précis qui touchent aux stéréotypes : dragons de la *fantasy* épique, barbares musclés de l'*heroic fantasy*, petits peuples de contes de fées contemporains, dont Tolkien a repensé la définition sous le nom de « Faërie »[432].

Anne Besson explique encore[433] que les critiques anglo-saxons ne procèdent pas à la même distinction opérée par les chercheurs français entre fantasy et fantastique, qui sont en quelque sorte traités ensemble quand la critique française rattache résolument la fantasy au merveilleux :

> Ainsi, pour un francophone, le genre littéraire de la fantasy constitue le réinvestissement massif et récent d'une catégorie esthétique, le merveilleux, relativement délaissée par la théorie au profit d'un corpus fantastique du XIX^e^ siècle à la légitimité supérieure. Cette inscription claire de la *fantasy* dans l'art du merveilleux présente en outre l'intérêt de la relier directement, par une esthétique commune, à une histoire des genres dont elle se réclame effectivement, merveilleux médiéval ou contes merveilleux. Mais les théories littéraires anglophones, les premières concernées par la *fantasy*, ne connaissent pas cette distincton, n'ayant jamais eu à constituer le cadre de réflexion qui, en France, a su décrire sous le nom de « fantastique » un genre né de l'impact de la réception d'E.T.A. Hoffmann sur Charles Nodier, Théophile Gautier ou plus tard Maupassant, parmi beaucoup d'autres[434].

Selon Philip Pullman, l'auteur d'*À la croisée des mondes*, la fantasy n'est pas pour lui coupée du monde réel. À un journaliste lui demandant si la question du fanatisme religieux, qui prend de plus en plus d'ampleur dans notre société, l'a influencé, voici sa réponse :

> Tout ce qui participe à ma conscience du monde m'influence inévitablement. L'imaginaire est comme un filtre photographique que vous pouvez mettre devant la réalité, et montrer des choses invisibles dans le monde réel. La fantasy sert de révélateur[435].

La fantasy aurait donc plusieurs marqueurs de genre :

- La conception d'un monde autre, indépendant du monde réel, et possédant ses propres lois et codes naturels ;
- Le surnaturel, le merveilleux y sont acceptés comme faisant partie intrinsèque de l'existence ;

---

[432] Anne Besson, *La Fantasy*, Paris, Klincksieck, coll. « 50 questions », 2007, p. 14.
[433] *Ibid.*, p. 16-17.
[434] *Ibid.*, p. 17-18.
[435] Le Point Pop, interview avec Sophie Pujas du 21/05/2019, [en ligne], URL : https://www.lepoint.fr/pop-culture/pullman-tolkien-echoue-parce-qu-il-laisse-de-cote-la-sexualite-22-12-2017-2181957_2920.php, consulté le 29/01/2021.

- La magie y tient généralement un rôle prépondérant ;
- Cette littérature trouve notamment ses racines dans les mythes, les contes merveilleux, les légendes.

La fantasy compte différents sous-genres[436]. Là encore, certains sont plus particulièrement présents dans les romans de notre corpus.

a) Sous-genres de fantasy présents dans les romans du corpus

- Fantasy épique ou *high fantasy*

La fantasy épique est le sous-genre de fantasy le plus classique, comptant un grand nombre de parutions. Elle est directement inspirée du *Seigneur des anneaux* de J.R.R. Tolkien, paru en 1954 et 1955. Elle met en scène un ou des héros courageux destinés à triompher d'un certain nombre d'épreuves orchestrées par une force maléfique à l'œuvre dans leur univers. Le bien ici doit triompher du mal, dans des mondes souvent manichéens. *À la croisée des mondes* peut relever, par son aspect aventureux et sa quête de victoire du bien, de la fantasy épique.

- Fantasy urbaine

Les événements ont ici lieu dans des cités décadentes, entre gratte-ciels, ruelles sombres et égouts ; ce sous-genre se place souvent à la confluence de la fantasy et du fantastique. Les auteurs de ce sous-genre font se côtoyer magie et technologie pour mettre en place des réflexions ou commentaires d'ordre social explicites. *Perdido Street Station*, de notre corpus, est une œuvre de fantasy urbaine qui met en scène une ville gangrénée, Nouvelle-Crobuzon. Citons également *Neverwhere*[437], de Neil Gaiman, qui imagine un autre Londres sous Londres, empli de dangers et de noirceur.

- Science-fantasy

Ces ouvrages mixtes, nous l'avons vu, allient des éléments emblématiques de la science-fiction – visée prospective, place prépondérante accordée à la science, espace, technologie – et de la fantasy – merveilleux accepté, magie, dragons, etc. *À la croisée des mondes* est une œuvre de

[436] La liste de ces sous-genres a été établie d'après l'ouvrage *La Fantasy* de Jacques Baudou (Paris, PUF, 2010) et celui de Jacques Goimard (Jacques Goimard, *Univers sans limites 3. Critique du merveilleux et de la fantasy*, Paris, Pocket, coll. « Agora », 2003.)
[437] Paru en 1996 au Royaume-Uni.

science-fantasy. La saga de *Pern*[438], d'Anne McCaffrey, dont les romans allient autres planètes et dragons, appartient au même sous-genre.

b) Autres sous-genres de fantasy

Comme la science-fiction, la fantasy compte d'autres sous-genres, complexifiant le classement des œuvres dans les différents genres et sous-genres. Pour la fantasy, nous les développerons rapidement ci-après :

- *Heroïc fantasy*

Ce terme est donné, dans les années 1930, aux récits centrés sur un héros valeureux et très en muscles, à l'instar de *Conan le Barbare*[439] créé par Robert E. Howard. Il est parfois improprement utilisé à la place du terme générique « fantasy ».

- *Dark fantasy*

Dans la *dark fantasy*, le lecteur ne trouvera pas de valeureux personnages œuvrant pour le bien commun : les personnages, quel que soit leur camp ou leur faction, y sont sombres, veules et cruels, l'ambiance délétère. *La Compagnie noire*[440] de Glenn Cook, contant les aventures de mercenaires prêts à se vendre au plus offrant, est une œuvre emblématique de la dark fantasy.

- *Light fantasy* ou fantasy humoristique

Ces parodies de fantasy épique mettent en scène des mages ratés, des fées ivrognes ou des démons blagueurs ; l'humour, l'ironie, le burlesque y sont employés. Terry Pratchett, père du fourmillant et drolatique *Disque-Monde*[441], est l'auteur emblématique de la *light fantasy*.

- Fantasy arthurienne

Cette fantasy revisite les légendes du roi Artur ; Merlin, Guenièvre et Lancelot en sont les protagonistes privilégiés. *Les Descendants de Merlin*, série d'Irene Radford dont le premier tome est publié en 2001, est un exemple de fantasy arthurienne.

---

[438] Ensemble de romans et nouvelles parus entre 1967 et 2018 aux États-Unis.
[439] Apparu pour la première fois dans le pulp *Weird tales* en 1932.
[440] Le premier tome paraît en 1984.
[441] Le cycle débute en 1983 avec la parution de *La Huitième couleur*.

- *L'oriental fantasy*

Chine, Japon ou Inde et leurs légendes sont les décors de ces ouvrages. *Le Clan des Otori*, de Lian Hearn, est une trilogie jeunesse parue entre 2002 et 2021 appartenant à l'oriental fantasy.

- La fantasy animalière

Elle met en scène des animaux anthropomorphiques qui possèdent des caractéristiques humaines. *Rougemuraille*, créée en 1986 par Brian Jacques, est par exemple une œuvre pour enfant qui raconte les exploits de Martin, une souris guerrière.

Au terme de ce panorama des différents genres littéraires rencontrés dans notre corpus, il apparaît tout d'abord qu'il est difficile de définir avec précision des genres aux domaines et motifs proches. L'utopie est notamment rétive à se laisser saisir sous une définition ferme et définitive, tant elle recouvre d'œuvres et d'époques variées, sinon disparates. Tous ces genres ont en commun un rapport au réel spécifique, qu'il procède du mimétisme ou au contraire de la transposition par le biais de la rêverie, la fantaisie, le fantastique, l'imaginaire. Cette notion de réel – ces genres « de l'imaginaire » venant a priori s'opposer aux œuvres mimétiques – permet de séparer, de façon plus ou moins étanche, les romans imitant la nature et ceux s'évadant dans d'autres contrées, non répertoriées, difficilement cartographiables et traçables. Même parmi ces genres, certains sont considérés comme moins « fantaisistes » que d'autres. Corin Braga, dans son ouvrage *Pour une morphologie du genre utopique*, donne ses définitions de ces différents genres et indique notamment que :

> Darko Suvin, le « père » de la théorie contemporaine de la science-fiction, regroupe la science-fiction (et l'utopie, du coup), le mythe, le conte de fées, la pastorale et la littérature « *fantasy* » dans une catégorie opposée aux genres littéraires naturalistes et empiristes. Néanmoins le mythe, le conte, la pastorale et la « *fantasy* » se différencient de la science-fiction par leur statut cognitif : les premiers sont « métaphysiques » (impliquant une illusion, voire une « fraude » cognitive), alors que la science-fiction (et l'utopie aussi) est rationnelle, partageant avec la littérature réaliste le même épistème cognitif[442].

En effet, Darko Suvin suppose que :

> La fiction peut donc se diviser selon la manière de mettre en lumière les rapports des hommes entre eux, et avec leur environnement. Si cette manière cherche à reproduire fidèlement les textures et les surfaces empiriques reconnues par les sens et par le sens commun, je propose de l'appeler *fiction « réaliste »*. Si, au contraire, on cherche à mettre ces rapports en lumière par la création d'un cadre formel radicalement ou nettement différent – un locus spatio-temporel ou des protagonistes différents, échappant à tout vérification empirique – je propose le terme de *fiction distanciée*[443].

[442] Corin Braga, *Pour une morphologie du genre utopique*, *op. cit.*, p. 42.
[443] Darko Suvin, *Pour une poétique de la science-fiction*, Montréal, Presses de l'Université du Québec, coll. « Genres et discours », 1977, p. 25.

Darko Suvin schématise certaines de ses théories sous forme de tableau ; ainsi, il distingue, comme le précisait Corin Braga, les genres cognitifs et non cognitifs, en plus des œuvres dites « réalistes » ou « distanciées » :

Tableau 2 : Catégories de genres chez Darko Suvin

	RÉALISTE	DISTANCIÉ
COGNITIF	Littérature « réaliste »	Science-fiction (et pastorale)
NON COGNITIF	Sous-littérature du « réalisme »	Littérature métaphysique : mythe, conte merveilleux, fantastique[444]

Toutes ces littératures se définiraient donc selon leur degré de rapport au réel. Käte Hamburger, dans sa *Logique des genres littéraires*, revient sur cette notion de réalité opposée à la littérature, en remontant jusqu'à la *mimèsis* aristotélicienne :

> Même s'il est vrai que le concept de *mimèsis* contient implicitement l'opposition fiction littéraire / réalité, cette opposition n'avait pas à proprement parler acquis de valeur thématique pour Aristote. Mais il est dans la nature des choses, qui assurément ne sont pas encore devenues à ce stade explicites et conscientes, que la poétique récente à l'origine de cette opposition conceptuelle se soit rattachée à la description aristotélicienne, c'est-à-dire, en l'occurrence, ait restreint le champ du littéraire (*Dichtung*) aux seuls genres « mimétiques ». Ce n'est qu'incidemment qu'on a observé l'impossibilité de parler d'un rapport entre fiction (littéraire) et réalité dans le cas de la poésie, comme on le fait dans celui du roman ou des œuvres dramatiques[445].

Il exise de nombreux ponts entre ces différents genres, non seulement au sein d'une même époque, mais aussi entre les époques définies. Ainsi, pour les XVII^{e} et XVIII^{e} siècles, l'utopie narrative, la robinsonnade, le roman d'aventures maritimes et le voyage imaginaire procèdent tous d'un ailleurs. Le déplacement, le voyage, s'y retrouvent également. L'insularité, presque inévitable dans le cas de la robinsonnade, est fréquemment choisie par les utopistes. L'enjeu de la plausibilité du récit est également présent. Les textes sont en effet souvent saturés de détails géographiques et accompagnés de paratextes destinés à crédibiliser le récit :

> Les utopies, certes, sont des romans, mais ne pouvant s'avouer vraiment pour telles, elles tentent avec plus ou moins de conviction de se faire passer pour des relations de voyages véridiques qu'elles ne sont pas, multipliant les pièces justificatives et les références à des autorités attestataires censées certifier la véracité des faits rapportés ; rôle que remplissent dans le paratexte de l'*Histoire des Sévarambes* les lettres de hauts responsables de la Compagnie Hollandaise des Indes Orientales au sujet du naufrage (authentique en effet) du navire *Le Dragon d'Or* en route pour Batavia. De même, elles utilisent massivement la documentation géographique, par exemple les voyages de Pigafetta et Lopez

[444] Tableau repris *in Ibid.*, p. 27.
[445] Käte Hamburger, *Logique des genres littéraires*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 1986 [1977], p. 32-33.

> pour l'épisode congolais de *La Terre australe connue* […], instaurant avec le lecteur un jeu de mystification ou de semi-complicité ironique qui ne trompe en réalité personne, mais qui est constitutif du contrat de lecture spécifique au genre[446].

Cet enjeu n'est *a priori* pas présent dans les voyages imaginaires les plus fantaisistes. L'utopie narrative et le voyage imaginaire permettent, par le retour au monde mimétique ou la comparaison effectuée par le lecteur entre les mondes imaginaires et la société réelle, un commentaire politique et social du réel. Aux XX^e^ et XXI^e^ siècles, la science-fiction et la fantasy engagent également l'ailleurs, et vont fréquemment mettre en scène des sociétés imaginaires qui peuvent se comparer au monde réel : vision cauchemardesque d'un futur voilé par le totalitarisme dans la dystopie, grandes cités aux paysages et hommes de pouvoir décadents dans la fantasy urbaine, nouvelles sociétés aux fonctionnements inédits dans la science-fiction sociale, etc. Du XVII^e^ siècle à nos jours, des auteurs ont donc investi un imaginaire de l'ailleurs, pour y construire des sociétés fictives qui révèlent en miroir les problématiques du monde réel. Le rapport au réel est par ailleurs omniprésent dans ces œuvres. En effet, au XVII^e^ siècle et de façon légèrement moins prégnante au XVIII^e^ siècle avec l'avancée des grandes découvertes, des contrées vierges existent encore sur notre planète. Les lecteurs peuvent donc croire que les romans qu'ils lisent, s'ils paraissent en tous points sérieux et crédibles, décrivent des contrées réelles. Que l'illusion fonctionne ou non, la comparaison entre les sociétés décrites et le monde réel est toujours possible. Aux XX^e^ et XXI^e^ siècles, la question de la plausibilité du récit ne se pose plus dans les mêmes termes : il n'existe plus de zones inconnues sur Terre, et la conquête de l'espace permet de s'approprier des territoires déjà largement investis par la littérature, comme la lune. Les auteurs peuvent cependant rechercher un haut degré de cohérence dans leur récit : recours à des données scientifiques et technologiques exactes, constructions d'appareils politiques crédibles, etc. Le questionnement politique et social est quoi qu'il en soit toujours possible grâce à la création de sociétés fictives, qu'elles soient des avertissements au sujet de la dangerosité des extrémismes dans le cas de la dystopie, réflexion plus historique avec l'uchronie, mise en scène des travers de l'espèce humaine dans la dark fantasy, etc. La notion de fantaisie traverse également ces ouvrages d'époques si différentes.

Ce panorama des différents genres de l'imaginaire présents dans le corpus a permis de mettre au jour les spécificités et caractéristiques principales de chaque genre. Il convient alors d'analyser de quelles manières ces genres vont s'entrecroiser au cœur de nos ouvrages, qui vont se révéler, à l'instar des personnages qu'ils abritent, hybrides, issus du croisement de plusieurs genres. Nous verrons tout d'abord le cas de l'utopie, puis de la science-fiction, et enfin celui de la « fantaisie » – notion plus large que le genre littéraire de la fantasy – commune à toutes nos œuvres.

---

[446] Jean-Michel Racault, *Trois récits utopiques classiques : Gabriel de Foigny,* La Terre australe connue*, Denis Veiras,* Histoire des Sévarambes*, Bernard de Fontenelle,* La République des philosophes ou Histoire des Ajaoïens, Saint-Denis, Presses Universitaires Indianocéaniques, 2020, p. 8.

2. Des romans au-delà des genres : des œuvres transgénériques

Les œuvres de notre corpus sont protéiformes car formées de plusieurs matériaux littéraires qui s'y entrecroisent. Il est ardu d'indiquer de manière péremptoire à quel genre appartiennent ces œuvres. Il semble plus prudent de leur définir un genre principal ou dominant, et de prendre en compte les diverses ramifications génériques qui y sont à l'œuvre : utopie littéraire, robinsonnade, roman d'aventure, mais également science-fiction, fantasy, ou encore fantastique. Il apparaîtra que les œuvres puisent dans différents genres et sous-genres pour créer des récits qui, du point de vue du genre, vont se montrer, à l'instar de leurs protagonistes, hybrides, mixtes, mêlés. Nous pourrions les rattacher à la catégorie de la trangénéricité, notamment développée dans le volume intitulé *Les genres de travers. Littérature et transgénéricité* :

> Le concept de transgénéricité – étayé et illustré par la formule « le genre de travers » – repose de fait sur cette expérience de la traverse et de la transversalité. Passage, croisement, interférence, intersection, télescopage, les termes abondent qui pourraient efficacement décrire ces phénomènes esthétiques, formels et rhétopoétiques qui font de l'œuvre littéraire à la fois une traversée des genres et un espace traversé par les genres[447].

Francis Berthelot analyse également ce qu'il nomme « transfictions », à la marge entre littératures de l'imaginaire et littérature réaliste – ou « générale » :

> Toujours est-il qu'à la frontière qui sépare nos deux continents [littérature générale et littératures de l'imaginaire], un certain nombre d'auteurs se rejoignent pour écrire des transfictions : auteurs de littérature générale qui rejettent les frontières du réalisme, voire l'idée même qu'une transcription de la réalité soit possible ; auteurs de l'imaginaire qui brisent les conventions de genre, tant au niveau de la construction que de l'écriture[448].

Francis Berthelot analyse également les hybridités entre les genres de l'imaginaire aux-mêmes. Il définit d'abord trois genres – science-fiction, fantastique et « merveilleux » pour ce qui concerne chez nous la fantasy – pour expliquer les manières dont ils se mélangent :

> Il ne faut cependant voir dans ces distinctions que des orientations initiales, dépassées à plus d'un titre : d'une part, chacun de ces trois genres a continué d'élaborer ses propres concepts ; d'autre part, ses interactions avec les deux autres ont rendu assez floues les frontières qui les séparent ; enfin, les uns comme les autres ont engendré de nombreux sous-genres […], lesquels se sont

[447] Dominique Moncond'huy et Henry Scepi (dir.), *Les genres de travers. Littérature et transgénéricité*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, coll. « La Licorne », 2007, p. 8.
[448] Francis Berthelot, *Bibliothèque de l'Entre-mondes. Guide de lecture, les transfictions*, Paris, Gallimard, 2005, p. 16.

> mélangés à leur tour. Par suite, l'ensemble des littératures de l'imaginaire présente une géographie extrêment complexe[449].

Il conviendra de décrire quels mouvements de trangénéricité vont se mettre à l'œuvre dans les romans du corpus, à partir notamment de trois genres présents de manière prégnante dans les récits, mais sans cesse traversés par d'autres genres ou sous-genre : l'utopie, la science-fiction, la fantasy ; en y ajoutant la notion de « fantaisie », commune à plusieurs œuvres et ne s'identifiant pas, *stricto sensu*, à la fantasy telle que décrite comme genre littéraire des XX^e^ et XXI^e^ siècles.

2.1. L'utopie et ses confins

L'utopie constitue le genre qui relie la plupart des œuvres du corpus. Nous allons de fait étudier ce genre dans certains de nos romans, en voyant tout d'abord les liens parfois étroits entre utopie et dystopie qui s'y construisent, avant d'évaluer certaines utopies plus incertaines et d'analyser un cas particulier : la société des Mulefas de Philip Pullman.

2.1.1. Des utopies aux frontières de la dystopie ?

Certains romans de notre corpus présentent des utopies qui semblent se situer, par certains aspects, à la lisière de la dystopie. C'est notamment le cas dans les ouvrages de Foigny et Le Guin. Ces deux œuvres diffèrent bien sûr nettement en raison de leur époque d'écriture et de l'arrière-plan idéologique qu'ils sous-tendent. Foigny s'inscrit dans un contexte à la fois chrétien et libertin, et la portée comme la signification de ce roman ont été interprétées de manière contrastée, oscillant du déisme chez Pierre Ronzeaud à des lectures plus nuancées et peut-être plus sévères pour le modèle austral chez Jean-Michel Racault et Corin Braga. *La Main gauche de la nuit*, roman du XXI^e^ siècle, n'est pas un roman chrétien. Cela est dû en partie à l'époque d'écriture – en partie en effet, car certains auteurs de science-fiction contemporains sont religieux, à l'instar d'Orson Scott Card, auteur du *Cycle d'Ender*, débuté en 1985. Membre d'une Église mormone, cet auteur convie fréquemment ses convictions religieuses dans ses écrits. Chez Ursula Le Guin, et particulièrement dans *La Main gauche de la nuit*, le contexte est davantage politique – à l'époque d'écriture, la guerre froide fait rage entre États-Unis et URSS – et féministe. Les œuvres sont donc comparées en fonction de ces contextes d'écriture très différents. Elles proposent cependant toutes deux des sociétés fictives qui ne sont pas dénuées d'ambiguïtés.

Jean-Michel Racault, dans son introduction à sa récente édition de *La Terre australe connue*, rappelle l'arrière-plan référentiel, notamment biblique, de l'œuvre, qui doit à « l'exégèse

[449] *Ibid.*, p. 16.

biblique, notamment celle des deux récits de la Création dans la Genèse[450] », ainsi qu'à d'autres sources – Lucien de Samosate, Rabelais et Cyrano, notamment. Il rappelle également la complexité d'une œuvre rétive à des lectures univoques :

> À l'opposé de la naïveté que l'on reproche d'ordinaire aux utopies, *La Terre Australe connue* est un texte d'une grande complexité, qui ne propose aucune solution simple aux interrogations philosophiques, politiques, religieuses qu'il soulève, en raison de son caractère fortement autoréflexif voire autocritique[451].

De fait, le roman de Foigny ne semble pas être le simple exposé d'une société idéale, modèle d'existence parfaite qui s'oppose au mode de vie des Européens dans un jeu de miroir inversé. Le propos de l'auteur paraît en effet plus contrasté. S'il semble anachronique ou excessif de qualifier *La Terre australe connue* de dystopie, certains pans de l'utopie laissent tout de même la place à l'équivoque :

> Si Denis Veiras dans son *Histoire des Sévarambes, peuples qui habitent une partie du troisième continent, communément appelé la Terre Australe* (1675) ou le Marquis de Lassay ou l'auteur inconnu de l'utopie espagnole *Description de la Sinapia, Peninsula en la Tierra Austral* (~766-1800) utilisent le continent austral en tant que miroir positif de la France, de l'Espagne et de l'Europe en général, d'autres auteurs comme Gabriel de Foigny dans les *Aventures de Jacques Sadeur ou La Terre australe connue* (1676) et Rétif de la Bretonne dans *La Découverte australe par un Homme-volant, ou le Dédale Français* (1781) sont beaucoup plus équivoques quant à l'eudémonisme de l'espace austral[452].

Les Australiens ont un corps sans désir physique. Ils sont tous semblables, et dépourvus d'élans individuels. Cet aspect de l'hermaphrodisme fait certes de ce peuple une communauté parfaitement unie. Elle entraîne également le rejet total de l'altérité. Les Australiens combattent et massacrent ainsi leurs voisins, les Fondins, qui sont pour leur part unisexués. Marianne Closson statue alors sévèrement au sujet de la société australe, collectiviste et xénophobe :

> Cette société « parfaite » a par ailleurs une dimension totalitaire effrayante ; elle ne se maintient que par le refus de l'idée même d'individu, et par le génocide des êtres sexués, qu'ils soient les voyageurs européens ou leurs voisins, les Fondins et Fondines, dont les Australiens font un « carnage » [453].

Pour sa part, Pierre Ronzeaud voit bien dans le modèle austral une pure utopie déiste, l'hermaphrodisme fondant l'être et la société en une même unité servant la raison dans la conscience de Dieu :

> Il nous semble que le discours déiste des Australiens […] propose une explication philosophique de l'homme, du monde et de Dieu, ouvrant, grâce au jeu fondamental de la dissociation du général et du particulier, sur une image de félicité universelle et éternelle sans faille : donc sur une figure théologique de l'Un[454].

---

[450] Jean-Michel Racault, *Trois récits utopiques classiques : Gabriel de Foigny,* La Terre australe connue*, Denis Veiras,* Histoire des Sévarambes*, Bernard de Fontenelle,* La République des philosophes ou Histoire des Ajaoïens, *op. cit.*, p. 43.
[451] *Ibid.*, p. 43.
[452] Corin Braga, *Du Paradis perdu à l'antiutopie aux XVI^e^-XVII^e^ siècles*, *op. cit.*, p. 126.
[453] Marianne Closson (dir.), *L'hermaphrodite de la Renaissance aux Lumières*, *op. cit.*, p. 22. Jean-Michel Racault remet quant à lui totalement en question le bonheur austral.
[454] Pierre Ronzeaud, *L'Utopie hermaphrodite. « La Terre australe connue » de Gabriel de Foigny (1676)*, *op. cit.*, p. 243.

D'autres critiques remettent en cause cet idéal. Jean-Michel Racault avance ainsi l'hypothèse d'une auto-destruction de l'utopie australe. Les Australiens ne tolèrent en effet pas leur mortalité, qui rabaisse leur existence parfaite à un état transitoire. La raison enjoindrait aussi de recourir au suicide afin d'échapper à ce dilemme. En raison de leur législation, les hermaphrodites attendent cependant la vieillesse pour s'ôter la vie. Cette contradiction – continuer à vivre bien que la raison appelle à préférer la mort – fragiliserait le modèle austral :

> […] s'il est vrai que la raison engage à préférer la mort à la vie, les Australiens, par leur existence même, renient cette raison à laquelle ils prétendent s'identifier. Cette contradiction fondamentale pèse sur l'ensemble de l'univers utopique de *La Terre australe* ; elle ne peut que jeter le doute sur la validité et la cohérence de l'architecture mentale qui le sous-tend. Étrange tableau d'un monde où tout dans l'existence est rationnel, sauf, précisément, l'existence[455].

Cette mort programmée vient perturber le phénomène du vieillissement du héros comme horloge et comme motif du récit décrit chez Francis Berthelot. En effet, la vie d'un Australien est dès le départ réglée sur une horloge fixe ; l'écoulement du temps est ainsi maîtrisé et ne doit rien au hasard[456]. Le paradigme hermaphrodite pourrait ainsi échapper à la perfection dont il se réclame ; moins fusionnel que composite, le corps bisexué des Australiens se verrait fondateur d'une société ambivalente, non exempte de douleur morale. Corin Braga, dans sa taxinomie des utopies, semble aller encore plus loin. Il ne classe en effet pas *La Terre Australe* connue parmi les *outopies*, œuvres utopiques qui présentent des êtres surnaturels, à l'instar du peuple hermaphrodite austral, mais au sein des *antiutopies*. Pour le critique, le principe de raison absolue qui gouverne la vie australe amène à des décisions extrêmes, comme l'éradication des insectes et oiseaux – les Australiens étant végétariens, ces animaux semblent inutiles – ou, rejoignant ici Marianne Closson, le massacre des Fondins, peuple unisexué voisin :

> Si, en Europe, les hermaphrodites sont désavoués et persécutés, dans la Terre Australe les Fondins (le nom donné par les Hermaphrodites à la « race inférieure » des monosexués) sont tout simplement exterminés. Jacques Sadeur rapporte un épisode de génocide, dans lequel des milliers de Fondins sont massacrés en masse et des îles entières sont dépeuplées. Ayant sympathisé avec les persécutés, il est lui-même poursuivi et condamné à mort par saignée, avant qu'un bateau européen ne le libère[457].

---

[455] Jean-Michel Racault, *L'Utopie narrative en France et en Angleterre. 1675-1761*, *op. cit.*, p. 495.

[456] Voir Francis Berthelot, *Le Corps du héros. Pour une sémiotique de l'incarnation romanesque*, Paris : Nathan, 1997.

[457] Corin Braga, *Pour une morphologie du genre utopique*, *op. cit.*, p. 491. Notons que Sadeur fait preuve d'un peu plus que de la « sympathie » envers le peuple Fondin. Il est en effet surpris par les Australiens lors d'une relation sexuelle avec une Fondine, preuve irréfutable de son désir physique, qui fait de lui un demi-homme, désir de plus tourné vers une membre d'une race inférieure : « I'entray dans une maison qui paroissoit plus considerable que les autres, ou je trouvay une venerable matronne avec deux filles de vingt cinq à vingt six ans, qui se jetterent à mes pieds. Ce fut alors que l'amour me transporta, & que les charmes de leurs visages & de leurs seins nuds, me firent perdre & raison & connoissances. Ie les relevay, & les ayant embrassées j'en pris une qui me donna la liberté. Mais a peine avois je commencé, que deux Australiens entrerent & me trouverent sur le fait. Ie vis bien par les traits de visage qu'ils firent paroître, que j'étais perdu. » (TAC, p. 201-202). Là où Sadeur s'émouvait de la beauté des jeunes filles, les Australiens font preuve de cette inflexibilité évoquée par Corin Braga, qui les conduit à simplement poursuivre leur entreprise de destruction : « Ils se contenterent cependant alors d'égorger ces Dames en ma presence. » (TAC, p. 202).

En outre, lorsque Sadeur est malheureux, en raison de sa frustration sexuelle ou de la nostalgie de l'Europe, il lui suffit de manger un fruit du repos, nourriture habituelle des Australiens. Aussitôt dit-il, « [...] mes ressentiments s'addoucissent, mon coeur devient gay, & je me trouve d'une humeur qui me rend très content[458]. » Ces fruits qui assurent la quiétude à la population peuvent être comparés au soma, drogue utilisée par les dirigeants du *Meilleur des mondes* d'Aldous Huxley[459]. Cette substance provoque un contentement factice à qui l'absorbe ; rendue obligatoire, elle crée une nation de contentés, assurant à l'État un contrôle facile des citoyens. Un imaginaire semblable se retrouve dans *La Symphonie des abysses* : dans le premier village décrit par l'autrice, les citoyens doivent boire chaque soir un « cordial du sommeil » qui leur assure un sommeil profond et sans rêves, évitant ainsi des risques de révolte nocturne.

Dans *La Main gauche de la nuit*, Ursula Le Guin crée une planète, Géthen. Sur celle-ci, un continent est séparé en deux pays : d'un côté l'Orgoryen, de l'autre, la Karhaïde. Genly Aï, l'Envoyé Terrien, arrive tout d'abord en Karhaïde. Il rencontre de grandes difficultés à questionner le roi de ce pays au sujet de l'Ekumen, l'union entre les différentes planètes. La Karhaïde est en effet, plus qu'une véritable nation, un conglomérat de domaines vivants chacun selon ses propres règles. Le roi de Karhaïde, surnommé « le roi fou », est réputé caractériel et instable. Genly Aï décide aussi de se rendre en Orgoryen, l'autre nation géthenienne, pour interroger ses dirigeants au sujet de l'Ekumen. Cette société va montrer plusieurs visages. En effet, lorsque Genly Aï quitte la bouillonnante et désordonnée Karhaïde pour l'Orgoryen, il admire d'abord ce monde bien ordonné, alors que la radio du véhicule qui le rapproche de son lieu de villégiature évite soigneusement d'évoquer tout conflit en cours à la frontière :

> No mention was made of the raid on Siuwensin ; the Orgota government evidently meant to prevent, not rouse, excitement. A brief official bulletin repeated every so often said simply that order was being and would be maintained along the Easter border. I liked that ; it was reassuring and unprovocative, and had the quiet thoughness that I had always admired in Gethenians : order will be maintained… I was glad, now, to be out of Karhide, an incoherent land driven towards violence by a paranoid, pregnant king and an egomaniac Regent. I was glad to be driving sedately at twenty-five miles an hour through vast, straight-furrowed grainlands, under an even gray sky, towards a capital whose government believe in Order[460].

Dès son entrée en Orgoryen, Genly Aï admire certaines des qualités de ce pays : ordre, tranquillité, routine. Il ne relève cependant pas que le choix des informations livrées au peuple orgota s'apparente à une large campagne de désinformation ; en outre, il ne dit pas admirer la

---

[458] TAC, p. 183.

[459] 1932.

[460] LHD, p. 93. « Aucune allusion au raid sur le Siuwensin ; manifestement le gouvernement orgota ne voulait pas exciter les passions, mais bien plutôt les empêcher de s'exalter. Un bref bulletin officiel diffusé à intervalles réguliers disait simplement que l'ordre était et continuerait d'être maintenu le long de la frontière orientale. Ce style me plaisait ; c'était rassurant et il y avait dans cette façon d'éviter toute provocation la force tranquille que j'avais toujours admirée chez les Géthéniens : l'ordre serait maintenu… J'étais heureux d'être sorti de Karhaïde, nation incohérente poussée vers la violence par un roi paranoïaque en état de grossesse et un régent atteint de manie égocentrique. J'étais heureux de rouler posément à quarante à l'heure, traversant de vastes champs de céréales aux sillons rectilignes, sous un ciel uniformément gris, et me dirigeant vers une capitale dont le gouvernement croyait aux vertus de l'Ordre. », MGN, p. 129.

force tranquille des Orgotas, mais celle des « Géthéniens », or, ce terme s'applique également à la Karhaïde. L'Envoyé semble ici soit écarter purement et simplement les Karhaïdiens du champ de son exploration ékuménique, soit demeurer dans une forme de confusion qui ne lui fera voir que tardivement les mauvais côtés de l'Orgoryen. Ainsi, au sujet des voyageurs qu'il rencontre sur sa route, Genly Aï dit apprécier leur aspect placide et soumis, sans voir que ce caractère, à l'échelle d'une nation, pourrait poser problème en cas d'abus de la part du gouvernement :

> The Orgota seemed not an unfriendly people, but uncurious ; they were coloreless, steady, subdued. Il liked them. I had two years of color, choler, and passion in Karhide. A change was welcome[461].

En Orgoryen les citoyens, en plus de leurs corps souvent neutres, portent un uniforme, et la violence sociale n'existe pas. Le corps hermaphrodite présenté comme identité unitaire sans désir – ou avec un désir géré par la collectivité – et fermé à l'altérité peut cependant poser question. L'être humain uniforme, et dépourvu d'appétits individuels, apparaît comme une proie facile pour un État totalitaire – l'utopie courant alors le risque de basculer vers la dystopie. Le Guin offre ce dilemme aux lecteurs avec sa société Orgota. Le pays vit certes en paix et sans frustration, grâce aux corps utopiques de ses citoyens, mais il en paye le prix : l'absence de liberté. Le pays est ainsi soumis au Sarf, organe de censure ayant une mainmise totale sur les communications, et ne tolérant aucune subversion. Genly Aï en fait la douloureuse expérience : il est envoyé dans une Ferme Volontaire, « […] where there is a place for criminal riffraff, aliens, and unregistered persons[462] », camp de concentration et de « rééducation » des déviants par la torture. Aucun ne se révolte, car : « These were Orgota, people trained from birth in a discipline of cooperation, obedience, submission to a group purpose ordered from above[463]. » Dans ces Fermes, les prisonniers sont en outre castrés chimiquement afin de supprimer le processus de kemma. La valeur suprême accordée au collectif, indissociable de la culture Orgota, se double ici d'une totale quiétude physique ; ces éléments conjugués annihilent toute velléité de révolte. Genly Aï décrit les prisonniers ainsi : « They were as sexless as steers. They were without shame and without desire, like the angels[464] ». La rançon de la paix et de l'identité parfaite serait donc l'oppression systématique des révoltés et des déviants. L'autrice ne donne pas, au cœur de son roman, de solution au dilemme qu'elle propose ; l'Orgoryen oscille de fait entre utopie et contre-utopie.

Sur Géthen, l'harmonie semble échapper à la société hermaphrodite et trouver son sens non pas dans la seule société Orgota, mais bien dans l'Ekumen. L'alliance interplanétaire s'offre comme un nouvel idéal, rêve d'union entre des nations fort différentes, et solution possible à la guerre.

---

[461] LHD, p. 94. « Les Orgota semblent manquer, non d'amabilité, mais de curiosité, ils sont incolores, posés, soumis. Ils me plaisaient. Je venais d'avoir, dans la Karhaïde colorée, deux ans de bruit, de fureur et de passion. Je ne me plaignais pas du changement. », MGN, p. 130.

[462] LHD, p. 65. « […] où la place ne manque pas pour la racaille des criminels, des métèques et des individus en situation irrégulière. », MGN, p. 93-94.

[463] LHD, p. 145. « C'étaient là des Orgota, c'est-à-dire des gens entraînés dès le berceau à une discipline d'obéissance aveugle aux exigences de la collectivité, aux ordres reçus d'en haut. », MGN, p. 191-192.

[464] LHD, p. 190. « […] des êtres asexués, comme les bouvillons, sans complexes ni désirs, tels les anges », MGN, p. 206.

Elle puise sa force dans le dialogue et le rapprochement entre individus, malgré leurs origines ou leurs différences physiques[465], et s'accomplit lorsque Genly Aï, l'unisexué, parvient à voir Estraven, Géthénien qui l'accompagne dans sa mission, comme un être humain et non comme un monstre, et à l'aimer malgré sa nature hermaphrodite : « But it was from the difference between us, not from the affinities and likenesses, but from the difference, that that love came : and it was itself the bridge, the only bridge, across what divided us[466]. » Dans cette phrase, les constructions en doubles, ou en miroirs, sont nombreuses : « from the difference » / « from the difference », « the bridge, the only bridge » ainsi que la curieuse formulation « that that » qui accole le même mot dans deux fonctions différentes, conjonction et pronom démonstratif. Le corps hermaphrodite au désir cyclique des Géthéniens, parce qu'il dépasse les clivages de la binarité tout en laissant sa place au désir et à la jouissance, pourrait ainsi s'apparenter à une utopie incarnée, modèle physique de l'entente interplanétaire ékuménique – ce mot ici rappelle phonétiquement le terme « œcuménique », synonyme d'union, d'unité, d'universalité ; ou, dans un sens religieux, l'union de tous les chrétiens au sein d'une même Église. Le roman semble plaider ici en faveur d'une intégration progressive de l'altérité, dans une volonté d'équilibre des différences, voire des contraires, proches des principes taoïstes. Genly Aï dessine ainsi à Estraven un symbole yin yang[467], illustration d'une totalité renfermant la dualité du monde et alliant les composantes contraires et complémentaires de l'univers, à l'instar du masculin et du féminin, dans un équilibre – adroite représentation du corps hermaphrodite géthénien[468]. Nous voyons ici que l'arrière-plan référentiel de *La Main gauche de la nuit*, ici taoïste, est très différent de celui employé au cœur de *La Terre australe connue*. La référence semble, chez Ursula Le Guin, tout à fait sérieuse. L'autrice a en effet écrit au sujet du taoïsme en lien avec *La Main Gauche de la* nuit dans un essai de 1976, revu et annoté en 1987, intitulé *Is gender necessary ? Redux (1976/1987)* :

> In this, it seems that what I was after was a balance : the driving linearity of the « male », the pushing forward to the limit, the logicality that admits no boundaries – and the circularity of the "female", the valuing of patience, ripeness, practicality, livableness. A model for this balance, of course, exists on Earth : Chinese civilisation over the past six millennia. […] *[A better model might be some of the pre-Conquest cultures of the Americas […]. The trouble with the Chinese model is that their civilization instituted and practiced male domination as thoroughly as the other "high" civilizations. I was thinking of a Taoist ideal, not of such practises as bride-selling and foot-binding, which we*

[465] Il n'y a pas ici d'enjeu d'espèce : les Géthéniens, bien qu'hermaphrodites, sont des humains, à l'instar des Terriens.
[466] LHD, p. 210. « […] l'amour avait surgit des différences qui nous séparaient, non pas des affinités et ressemblances entre nous ; et cet amour était lui-même le seul pont jeté sur ce qui nous divisait. », MGN, p. 272.
[467] Sur la dualité des symboles chez Le Guin, voir David J. Lake, « *Le Guin's twofold vision. Contrary images-sets in* « The Left Hand of Darkness » », in *Science-fiction studies*, Vol. 8, No. 2 (Jul. 1981), p. 156-164, SF-TH Inc, [en ligne], URL : http://www.jstor.org/stable/4239406, consulté le 28/04/2018.
[468] L'accès à cet équilibre ne semble pouvoir se faire, chez Le Guin, que progressivement : Genly Aï ne parvient à dépasser son aversion pour Estraven qu'à la fin du roman. Il semble ainsi possible de tempérer l'analyse d'Hélène Escudié, qui évoque « […] un groupe caractéristique de personnages particulièrement attachants, les androgynes de Géthen[468] […] », traduisant une « union idéale[468] » entre masculin et féminin. Ces personnages pourraient davantage être définis comme des hermaphrodites, parfois terrifiants – il suffit d'évoquer leurs Fermes volontaires – dont l'équilibre entre les sexes plaide surtout en faveur du féminin.

> *are trained to consider uninmportant, nor of the deep misogyny of Chinese culture, which we are trained to consider normal*[469]*.]*

Ces préceptes taoïstes ainsi idéalisés circulent largement dans ses romans, et notamment au sein de *La Main gauche de la nuit*, comme le précise Justine Muller :

> Dans la pensée taoïste, cette harmonie ou cet ordre au sein du monde est celui d'un équilibre entre les contraires. En effet, le taoïsme conçoit la vie comme un processus qui procède d'un flux entre le yin et le yang dont la complémentarité assure naturellement un équilibre. À cet égard, le titre du roman d'Ursula Le Guin, tiré du lai de Tormor, texte fictif sacré de la religion Handdara, reflète ce désir d'harmonie, notamment entre le principe féminin et le principe masculin : « Le jour est la main gauche de la nuit, / et la nuit la main droite du jour » (LMGN, p. 271)[470].

Cet appareil référentiel est bien sûr absent chez Foigny.

Ces deux œuvres, malgré leur contexte d'écriture très différent – qu'il s'agisse de l'époque, du champ géographique, de l'arrière-plan référentiel – convoquent tous deux un imaginaire commun : celui du corps hermaphrodite appliqué à l'ensemble d'une société. Dans les deux romans, le corps neutre porte en lui les fondements de la paix sociale, les communautés possédant ces corps hors-norme semblant proposer des solutions à la violence. Chez Le Guin, cette solution est plutôt interne à l'Etat. Dans le cas de Foigny, elle paraît s'exercer plutôt à l'extérieur – envers les Fondins –, la seule violence interne semblant venir de Sadeur, l'Européen unisexué et empreint de désir. Ces œuvres ont cependant comme corollaire le rejet de l'altérité – elles excluent ainsi toutes deux le narrateur-voyageur de la société « parfaite » – et sont voilées par le spectre du totalitarisme. De fait, ces romans comportent une certaine ambiguïté, propre d'ailleurs au motif hermaphrodite. Les utopies hermaphrodites ne seraient donc pas sans danger. Selon Jean-Michel Racault, le glissement de l'utopie vers l'anti-utopie ou la dystopie n'est pas tant dû à l'aspect autoritaire de leur gouvernement qu'à la perception qu'a le narrateur-voyageur de son environnement. Celui-ci en effet ne dispose que d'une nature imparfaite – soumise aux exigences de l'individualité et de l'individualisme – et va peu à peu réaliser l'impossibilité, pour le monde utopique rationnel, de se conformer à lui. Ce serait donc en raison de ce regard européen individuel que la collectivité utopique paraîtrait réductrice ou coercitive[471].

---

[469] « Ici, il semble que j'étais à la recherche d'un équilibre : la linéarité brute du « masculin », sa volonté de dépasser les limites, sa logique n'admettant aucune frontière – et l'aspect circulaire du « féminin », le prix attaché à la patience, à la maturité, le pragmatisme, la vivacité. Un modèle de cet équilibre existe, bien entendu, sur Terre : la civilisation chinoise des six derniers millénaires. *[L'une des cultures des Amériques pro-colonisation serait peut-être un meilleur modèle […]. Le problème du modèle chinois est que leur civilisation a institué et pratiqué la domination masculine de manière aussi systématique que les autres civilisations « évoluées ». Je pensais à un idéal Taoïste, et non à des pratiques telles que le mariage de force ou le bandage des pieds, que l'on nous a appris à considérer comme peu importantes, ni à la profonde misogynie de la culture chinoise, que l'on nous a appris à considérer comme normale.]* », traduction par nos soins. « Is gender necessary ? Redux (1976/1987") », *in* Ursula K. Le Guin*, Dancing at the Edge of the world. Thoughts on Words, Women, Places*, *op. cit.*, p. 12.

[470] « Fiction romanesque et histoire du féminisme. À propos de *La Main gauche de la nuit* », *in Res Futurae* 13 Ursula Le Guin – Pierre Bordage, 2019 [en ligne], URL : https://doi.org/10.4000/resf.2361, consulté le 05/04/2022.

[471] Voir Jean-Michel Racault, *Trois récits utopiques classiques : Gabriel de Foigny,* La Terre australe connue*, Denis Veiras,* Histoire des Sévarambes*, Bernard de Fontenelle,* La République des philosophes ou Histoire des Ajaoïens, *op. cit*, p. 10.

La Terre australe de Foigny et l'Orgoryen de Le Guin proposent des modèles de sociétés dont l'efficacité et l'harmonie sont certes rendues possibles par le modèle collectiviste, à l'instar de nombreuses utopies narratives, mais davantage et surtout par les caractéristiques physiques hors-norme de leurs citoyens. Les corps hermaphrodites y allient en effet l'effacement de la rivalité du masculin et du féminin à la disqualification ou la maîtrise des appétits sexuels. Les individus sont ainsi physiologiquement prémunis contre les effets néfastes du désir : besoin de l'autre, éventuelle absence de satisfaction d'un tel besoin, manquement susceptible d'entraîner le recours à la violence pour assouvir la pulsion physique. Les romanciers répondent à ce danger collectif par la construction de corps bisexués, dont la complétude et la calme neutralité garantiraient la paix sociale. Corps utopiques donc que ces organismes identitaires, autosuffisants ou toujours contentés, paisibles et sans frustrations, réalisant le rêve d'une société sans violence intestine. Ces modèles souffrent cependant d'opacités : l'accord total entre membres de la communauté suppose l'éviction de l'altérité, et la liberté comme le bonheur individuels se révèlent difficiles à préserver dans l'utopie identitaire, fut-elle hermaphrodite. *La Terre australe*, qui porte le rêve d'une humanité préadamique symbiotique, oscille ainsi entre déisme et perte de sens, et ne pose pas véritablement la question du genre. Au XX^{e} siècle, Le Guin explore le potentiel féministe du motif hermaphrodite et plaide pour le dépassement du repli identitaire – l'autrice évoque sans doute ici l'Histoire de la ségrégation raciale : Genly Aï, l'Envoyé, est certes Terrien, mais il est aussi « Earth-colored[472] », « couleur de terre », c'est-à-dire Noir. Le roman de 1969 ne remet cependant pas encore en question le modèle hétérosexuel. Certains récits vont mettre au jour des sociétés plus ambiguës, des utopies incertaines, chez Robert Paltock notamment.

2.1.2. Des utopies plus incertaines

Chez Paltock, le roman *Les Hommes volans ou Les aventures de Pierre Wilkins* commence comme un récit d'aventures maritimes. Peter Wilkins quitte sa famille pour gagner sa vie en mer et vit diverses aventures : emprisonné par un corsaire français, il est mis à fond de cale ; cependant, en raison d'une voie d'eau, des prisonniers doivent être abandonnés. Peter Wilkins est alors lancé sur un canot à la dérive avec vingt-deux autres infortunés. Les hommes commencent à mourir de faim, mais un navire vient secourir les sept survivants et les débarque en Angola, où Peter est emprisonné. Il parvient à s'enfuir avec un compagnon, Glanpeze, et arrive enfin, après de nombreuses autres péripéties, chez son camarade, où il vivra deux ans. Ces épisodes typiques du roman d'aventures maritimes sont notamment en vogue depuis la parution des romans de Defoe et Swift :

> On retrouve dans les premiers chapitres de Peter Wilkins comme dans ceux de *Robison Crusoe* des aventures maritimes ponctuées d'attaques de pirates,

[472] LHD, p. 95. « couleur de terre », MGN, p. 132.

> d'épisodes de captivité, d'aventures africaines accompagnées de l'inévitable apparition de bêtes féroces, de naufrages et de secours miraculeux ; mais ces éléments qui relèvent, on l'a vu, des stéréotypes d'époque ne traduisent pas nécessairement une influence ponctuelle[473].

Aspirant à rejoindre l'Angleterre, Peter prend la mer, mais alors que tous les hommes sont partis en chaloupe pour récolter du bois, le vaisseau se met à avancer tout seul, et s'écrase contre un grand promontoire de pierre en réalité empli de métal. Commence alors une tout autre étape dans le roman, ainsi que l'indique Jean-Michel Racault :

> Avec le naufrage du chapitre 8, provoqué par l'attraction d'un rocher aimanté où le narrateur voit d'abord l'effet de quelque diablerie, nous changeons entièrement de tonalité et de genre narratif. Cette entrée dans l'étrange est aussi pour Wilkins une initiation à la solitude – tous ses compagnons ont disparu – tandis que le récit, abandonnant le réalisme du roman d'aventures maritimes, se charge de résonnances oniriques nettement perceptibles dans l'épisode de la traversée souterraine, épreuve initiatique qui donne accès au lieu clos où se déroulera la robinsonnade occupant tout le reste du premier tome[474].

Du point de vue générique, le roman délaisse donc le roman d'aventures maritimes pour la robinsonnade, solitaire dans un premier temps – celle-ci dure cent-six pages, jusqu'à l'arrivée de Youwarkee, la femme-volante – pour Peter qui doit survivre seul dans un environnement inconnu et inhospitalier. Il reste d'abord sur l'épave du navire et pêche pour se nourrir. Il explore ensuite son environnement. Ce faisant, Peter parvient à atteindre une caverne dans laquelle l'eau semble s'écouler ; il emprunte ce « fleuve » souterrain et atteint une terre intérieure. Il arrive à puiser de l'eau douce et la stocke dans sa grotte. La robinsonnade se poursuit : Peter se construit une maison, il goûte et cuisine divers fruits et plantes qu'il cueille autour de chez lui. Il fabrique un filet grâce à une plante solide et prend un « poisson-bête », poisson pourvu de fourrure, dont il exploite la chair et la peau. Il entend des voix humaines mais pense qu'il les a imaginées. Il voit ensuite des chaloupes au loin avec des silhouettes dessus. Puis ces êtres accostent sur une sorte de pont et s'envolent. Peter Wilkins pense que ce sont des esprits. À la page 223, peu après la moitié du premier tome, le récit prend une autre dimension : après un bruit de chute sur le toit, Peter sort et voit quelqu'un allongé au sol : « […] I saw something in human Shape lying at my feet[475]. » Peter, qui a rêvé de Patty, imagine que c'est sa femme : « […] I stepped in, fetch my Lamp, and returning, saw the very beautiful face of my *Patty* appeared under in my dream […][476]». Il remarque quelques éléments étranges chez la nouvelle venue évanouie : « […] I found she had a sort of brown Chaplet, like Lace, round her Head, under and about which her Hair was tucked up and twined ; and she seemed to me to be cloathed

[473] Jean-Michel Racault, *L'Utopie narrative en France et en Angleterre. 1675-1761*, *op. cit.*, p. 271.
[474] *Ibid.*, p. 275.
[475] LA, p. 105. « […] je vis étendu à mes pieds quelque chose qui ressembloit à un homme. », HV1, p. 225.
[476] LA, p. 105. « […] j'allais chercher ma lampe, & à mon retour je vis cette même figure charmante, sous laquelle Patty m'avoit apparu en songe. », HV1, p. 224.

in a thin hair-coloured silk Garment […][477]. » Peter pense à s'en faire une compagne dès son réveil :

> This, thinks I, is an amazing adventure. How could *Patty* come here, and drest in Silk and Whalebone too ? sur that is not the reigning fashion in *England* now ? But my Dream said she was dead. Why truly, says I, so she seems to be. But be it so, she is warm. Whether this is the Place for Persons to inhabit after Death or not, I can't tell, (for I see there are People here, though I don't know them ;) but be it as it will, she feels as Flesh and Blood ; and if I can but bring her to stir and act again as my Wife, what matters it to me, what she is ; it will be a great Blessing and Comfort to me ; for she never would have come to this very spot, but for my good[478].

La jeune femme revient à elle, et commence alors une seconde forme de robinsonnade, collective cette fois durant laquelle Peter et Youwarkee améliorent leur habitat et engendrent de nombreux enfants : « la robinsonnade solitaire deviendra robinsonnade en couple et, enfin, après la naissance de leurs neuf enfants, robinsonnade familiale[479]. » Le lecteur sait qu'il y a un autre monde d'où vient Youwarkee – par exemple, en page 268 la jeune femme parle de son royaume, Normbdsgrususs – mais il faut attendre le vingt-sixième chapitre, situé dans le deuxième tome de l'ouvrage pour que la compagne de Peter, qui est avec lui dans leur grotte aménagée depuis quatorze ans, manifeste le désir de revoir sa famille. Youwarkee veut aller voir son père à Arndrumnftake, ville du Royaume de Doorpt-swangeanty, dont il est gouverneur – ou Colamb, sous les ordres du roi Georigetti. Peter, qui ne peut se rendre dans le royaume du père de Youwarkee, accessible seulement par les airs, spécule alors sur le futur de son univers. Bien que certains de ses enfants, dépourvus du graundy permettant de voler, ne puissent s'échapper de l'île, ils pourraient la dominer par le nombre :

> […] and as they increase, they may settle in Communities […]. I have lived well here, ninh sixteen Years, and it was God's pleasure I should be here ; and can I think I was placed here, with an Injunction contrary to the great command, *Increase and multiply* ? If that were so, can it be possible I should have received the only Means of propagating, as it were from Heaven itself ? No, it was certainly as much my Maker's Will, that I should have Posterity here […][480].

Peter semble vouloir créer une nouvelle humanité, hybride car mêlant l'humain et l'homme-volant. Cet objectif ne sera cependant pas concrétisé ; en effet, Peter portera ses visées civilisatrices vers le monde des Hommes-volants lui-même grâce à une invention technique qui

---

[477] LA, p. 106. « […] je trouvai qu'elle avoit autour de la tête une espéce de tresse, comme un ruban auquel étoient attachés & entortillés ses cheveux : elle me parut couverte d'une étoffe de soie mince, de couleur de chair […]. », HV1, p. 225.

[478] LA, p. 106. « Voilà une aventure bien singulière, disois-je. Comment Patty a-t-elle pu venir ici, habillée de soie et de baleine ? Je ne pense pas que ce soient là les habillements à la mode en Angleterre. Dans mon rêve elle étoit morte ; aussi paroît-elle l'être. Quoiqu'il en soit, elle est encore chaude. Je ne sçauroit si c'est ici le lieu que l'on va habiter après la mort ; car je vois qu'il y a du monde, quoique je ne le connoisse pas ; à bon compte elle me paroît de chair et d'os. Si je puis parvenir à la faire revenir & à la posséder comme ma femme, ce seroit toujours un agrément & une consolation pour moi. Sans doute elle ne seroit pas venue ici, si ce n'eût été pour mon bien. », HV1, p. 225-226.

[479] Jean-Michel Racault, *L'Utopie narrative en France et en Angleterre. 1675-1761*, *op. cit.*, p. 272.

[480] LA, p. 175. « […] à mesure qu'ils augmenteront en nombre, ils peuvent former des sociétés […]. J'y ai bien vécu pendant seize ans. C'étoit la volonté de Dieu que j'y fusse ; et je ne sçaurois croire que je sois le seul pour qui ce grand commandement, *croissez & multipliez*, n'ait pas été fait. Autrement aurois-je reçu le seul moyen de le remplir, comme s'il m'eût été envoyé du Ciel ? Non ; en me donnant une femme comme par miracle, le Créateur vouloit sans doute que j'eusse ici de la postérité. », HV T2, p. 100-101.

lui permet d'y accéder par les airs. C'est en effet à la fin du deuxième tome que Peter finira par atteindre le royaume des Hommes-volants, grâce à une chaise à porteur transportée dans les airs par deux Glumms. Une nouvelle phase du récit s'ouvre alors, plus proche de l'utopie, selon Jean-Michel Racault :

> Avec la visite solennelle du père de Youwarkee et de sa suite, puis le transfert de Wilkins au pays des hommes volants, s'ouvre une nouvelle phase romanesque […]. À la robinsonnade succède une sorte d'utopie, ou du moins ce que l'on désignera provisoirement comme tel. Si le terme n'est pas entièrement approprié, c'est d'abord que le tableau social reste lacunaire, peu structuré et parfois peu cohérent. Rejetée dans les chapitres finaux du second livre, après le récit d'interminables intrigues de cour, la description de la société des Glumms est trop dispersée pour que le lecteur puisse en construire une représentation globale satisfaisante[481].

Contrairement à Sadeur, le narrateur-voyageur de Foigny, Peter Wilkins, en effet, n'arrive pas dans une société parfaitement constituée, qui représente le modèle à opposer aux mœurs et politiques européennes. Le narrateur-voyageur va au contraire ici apporter des éléments de civilisation européenne pour *a priori* améliorer la société des Glumms. Jean-Michel Racault identifie trois étapes dans l'entreprise missionnaire de Wilkins :

- L'étape religieuse : l'Européen entreprend de bannir la religion idolâtre des Glumms pour y substituer le christianisme ;
- L'étape politique : le narrateur-voyageur restaure l'unité du royaume en ralliant les provinces révoltées et « en unissant par des liens commerciaux et politiques les territoires voisins du royaume de Norbon […] et du mont Alkoe […][482] » ;
- L'étape économique et technique : avec notamment l'initiation de l'agriculture et de l'élevage[483].

Jean-Michel Racault s'interroge cependant sur le sens à donner à cette entreprise civilisatrice de Wilkins : est-ce une glorification de l'idéologie bourgeoise des Lumières – « déisme vaguement christianisé, expansion commerciale, libre-échangisme, unification étatique, développement des arts et des sciences, progrès techniques…[484] » – et une « célébration de la vocation impériale de l'Angleterre[485] » ? Racault propose une autre interprétation, voyant le roman comme « une parabole, singulièrement ambigüe, de la diffusion des Lumières[486] », si l'on voit notamment :

> D'un côté, les Glumms, êtres poétiques, aériens et crépusculaires vivant dans un état de civilisation rudimentaire encore tout proche de l'état de nature, sans industrie ni commerce ; de l'autre, Wilkins, pesant et prosaïque bourgeois des Lumières, promenant partout le flambeau du progrès, initiant ses hôtes aux délices de la consommation et de l'échange monétaire, apprivoisant pour eux

---

[481] Jean-Michel Racault, *L'Utopie narrative en France et en Angleterre. 1675-1761*, *op. cit.*, p. 276.
[482] *Ibid.*, p. 271 et p. 278.
[483] Pour voir l'ensemble des trois étapes détaillées par Jean-Michel Racault, voir *Ibid.*, p. 277-278.
[484] *Ibid.*p. 280.
[485] *Ibid.*, p. 280.
[486] *Ibid.*, p. 284.

> les flammes infernales des ateliers métallurgiques et l'inquiétante magie des machines[487].

La portée utopique du texte de Paltock est de fait sujette à caution :

> Car c'est en cela surtout que le texte se distingue de l'utopie stricto sensu, Peter Wilkins ne propose pas une alternative sociale imaginaire ou un modèle de transformation du monde réel, mais bien exactement l'inverse : c'est le réel – la société anglaise en voie d'industrialisation du milieu du dix-huitième siècle – qui est proposé comme modèle, au moins implicitement, pour la métamorphose productiviste et bourgeoise d'une société imaginaire sous-développée. Il ne s'agit donc pas d'ouvrir le champ de l'altérité utopique, mais bien de le refermer en ramenant l'Autre au Même. Qu'une telle démarche ne soit guère satisfaisante sur le plan spirituel, c'est ce que laisse deviner peut-être l'évolution personnelle du narrateur au terme du récit. Ayant terminé sa tâche de transformation, le héros découvre l'ennui d'une machinerie sociale trop bien huilée […]. Dans la mort de Youwarkee, qui accentuera sa mélancolie et le désir de revoir la patrie, peut-être y a-t-il un symbole : être par excellence de la pénombre et de l'envol, elle disparaît au moment où s'achève la métamorphose prosaïque d'un monde désormais soumis à l'emprise des Lumières. Très logiquement, l'altérité du monde imaginaire à présent laminée par le progrès qu'il y a introduit, l'itinéraire de Wilkins s'achèvera dans un mouvement de réintégration à l'espace du Même ; retour au pays natal qui est aussi, comme pour les héros de Veiras et de Foigny, entrée dans la mort sitôt accomplie la transmission narrative auprès du personnage de l'éditeur[488].

Nous pouvons ajouter ici la question de la fin d'une œuvre dans les siècles classiques, notamment au regard de la longueur de certaines œuvres, dont la conception était sans doute étalée dans le temps. Il n'est pas certain que les auteurs concevaient ce type d'œuvre immédiatement comme un tout, avec une fin bien définie, mais peut-être davantage comme une succession d'épisodes venant s'ajouter au fil de l'écriture. L'arrivée vers le dénouement ne correspondrait en ce sens pas nécessairement à un projet initial très fixé, contrairement aux œuvres contemporaines dont la fin paraît être un enjeu plus ancré. Les grilles d'analyses de ces romans si éloignés dans le temps sont donc différentes et doivent être employées avec précaution.

Nous aurions donc :

- Un voyage imaginaire réaliste, le narrateur donnant tous les gages de sa bonne foi et de la véracité de son récit, avec notamment force détails géographiques et explications sur la transmission du récit lui-même : l'auteur semble vouloir être cru, peut-être comme chez Foigny ;
- Une variante fantaisiste menant le récit vers le voyage imaginaire non réaliste, le narrateur-voyageur rencontrant des êtres qui n'existent pas, les Glumms et les Gawrys, là encore, comme chez Foigny – si nous rejoignons la taxinomie proposée par Corin Braga, l'œuvre de Paltock peut être considérée comme une outopie[489] ;

---

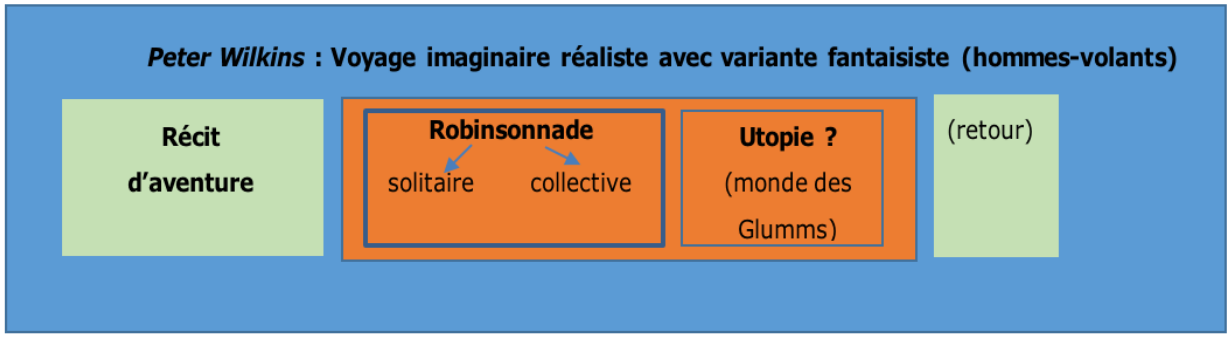
[487] *Ibid.*, p. 284.

[488] *Ibid.*, p. 286.

[489] Contrairement aux eutopies, qui fonctionnent sur le mode du possible, leurs mondes fictifs étant en tous points physiquement possibles et applicables dans le monde existant, les outopies procèdent du régime de l'impossible, du fait de la survenue d'éléments surnaturels : « Jeunesse éternelle, parthénogenèse, capacité de vivre sous l'eau ou de voler, incorporalité et immatérialité, c'est là des propriétés qui défient les lois de la nature et consacrent des êtres fantastiques. Quand les voyages imaginaires mettent en scène de telles figures surnaturelles, les communautés et les sociétés qui leur sont attribuées quittent

- Un long épisode de double robinsonnade, solitaire puis familiale ;
- Du récit d'aventures maritimes, notamment dans la description des divers voyages entrepris par le narrateur-voyageur avant l'arrivée dans les lieux de sa robinsonnade, comme chez Foigny de nouveau ;
- Une quête sur un mode utopique avec le monde des Glumms même si celui-ci est pour Racault à la fois incomplet et perfectionné par le narrateur-voyageur lui-même – ici donc, pas de perfection totale comme chez Foigny : c'est l'Européen qui améliore, à l'instar de *La Découverte australe* chez Rétif de la Bretonne.

Tableau 3 : *Peter Wilkins*



Légende

Voyage

Nouveau monde

Jean-Michel Racault ajoute que :

> Au-delà du problème ponctuel de l'interprétation du texte, Peter Wilkins illustre bien l'interpénétration étroite des divers genres fondés sur l'écart spatial – robinsonnade individuelle ou collective, roman d'aventures maritimes, voyage imaginaire tour à tour réaliste ou fabuleux – et leur affinité avec l'utopie narrative[490].

D'un point de vue générique, le roman de Paltock présenterait donc plusieurs genres. D'un point de vue civilisationnel et politique, la nature du rapport à l'utopie de ces séjours successifs dans l'île déserte, puis dans le royaume des hommes volants, peut être questionnée. Dans les deux cas en effet, il ne semble pas que l'ouvrage présente des réflexions institutionnelles très poussées. Dans l'île déserte, Peter Wilkins ne se pose pas la question de sa propre souveraineté ; elle semble aller de soi. Il se considère comme le maître de cette terre cachée. Dans le royaume des hommes volants, il pourrait être fait allusion à un modèle de monarchie parlementaire de type britannique. Peter se charge aussi, en homme providentiel, d'une mission implicite chez les Glumms et les Gawrys : mettre en valeur les territoires visités, que ce soit sur le plan individuel,

---

le régime du vraisemblable et deviennent des outopies. » Corin Braga, *Pour une morphologie du genre utopique*, *op. cit.*, p. 249.

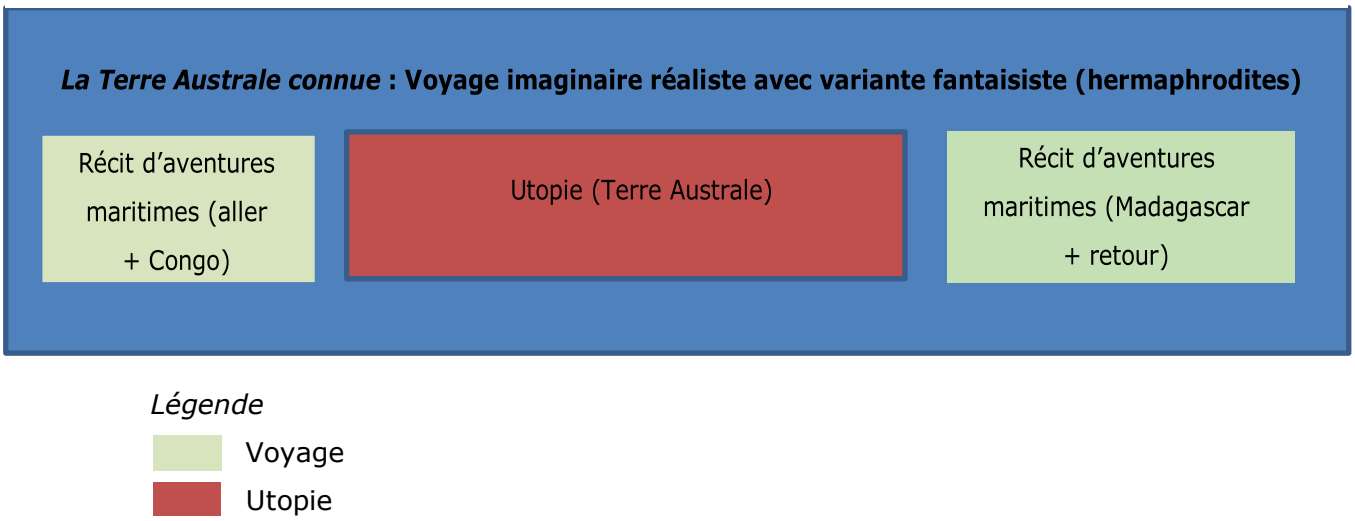
[490] Jean-Michel Racault, *L'Utopie narrative en France et en Angleterre. 1675-1761*, *op. cit.*, p. 287.

notamment avec Youwarkee, ou collectif, dans le cas du peuple des hommes-volants – il semble possible d'y voir un lien avec les ambitions colonisatrices de la Grande-Bretagne à l'époque. L'utopie paraît ici en devenir.

La structure du texte de Paltock peut rappeler celle de Foigny, dans lequel nous trouvons :

- Un voyage imaginaire réaliste, le narrateur donnant tous les gages de sa bonne foi et de la véracité de son récit, avec notamment force détails géographiques et explications sur la transmission du récit lui-même : l'auteur semble vouloir être cru ;
- Une variante fantaisiste menant le récit vers le voyage imaginaire non réaliste, le narrateur-voyageur rencontrant des êtres qui n'existent pas, les hermaphrodites de la Terre Australe ;
- Du récit d'aventures maritimes[491], notamment dans la description des divers voyages entrepris par le narrateur-voyageur avant l'arrivée dans la Terre Australe ;
- De l'utopie narrative avec la description de la civilisation australe.

Tableau 4 : *La Terre australe connue*

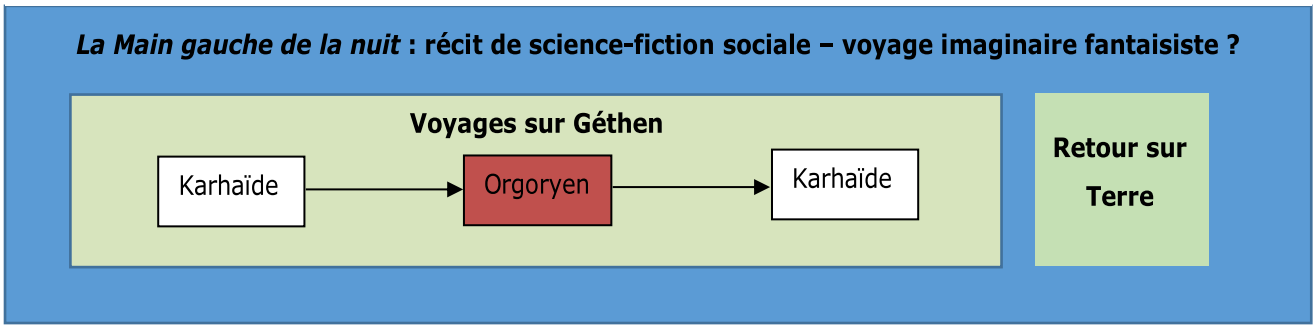


Au XX[e] siècle, les auteurs n'ont plus d'impératif en termes de crédibilité de leur récit : le lecteur sait qu'il lit une histoire qui ne s'est jamais produite. Aussi Ursula Le Guin, qui de plus fait partie de la mouvance de la science-fiction sociale et s'intéresse de fait peu aux explications techniques relatives aux vaisseaux spatiaux et autres navettes fantastiques, commence son récit *in medias res*, dans la société karhaïdienne, sans mettre en scène le départ de Genly Aï et son arrivée sur Géthen. Son récit oscille ensuite entre les deux grands pays gétheniens, Genly Aï passant de l'un à l'autre, avant le retour sur Terre. Nous ne retrouvons pas, de fait, le parallélisme entre voyage aller et retour qui englobe la nouvelle société, caractéristique des utopies narratives des

[491] Sur la dynamique de l'Un et du Double dans les voyages de Sadeur, voir Lise Leibacher-Ouvrad, « L'un et le double. Hermaphrodisme et idéologie dans « *La Terre australe connue* » (1676) de Gabriel de Foigny », *French forum*, septembre 1984, Vol. 9, N. 3, p. 290-304.

siècles classiques. Nous pourrions cependant avancer l'hypothèse selon laquelle ce récit, comme par exemple *À la croisée des mondes* et *La Symphonie des abysses*, relève du voyage imaginaire non réaliste, ou fantaisiste.

Tableau 5 : *La Main gauche de la nuit*



Légende

- Voyage
- Utopie ?
- Autre pays

Chez Carina Rozenfeld, dans *La Symphonie des abysses*, les personnages évoluent dans un univers dystopique auquel ils tentent d'échapper. A la fin de leur périple, ils découvrent un autre monde qui prend des accents utopiques. Sans dire que les différents villages flottants que rencontrent les adolescents de l'Anneau à la fin de récit constituent une stricte utopie narrative – cela relèverait sans doute de l'anachronisme – ce monde nouveau en présente tout de même certains aspects. Reprenons les catégories de R. Bozzetto :

- La composition en tiroir : Les adolescents sont des personnages de voyageurs qui parviennent à percer la frontière de la dystopie pour découvrir un tout nouveau monde, différent de ce qu'ils connaissaient jusqu'ici. Ce monde n'est pas clos, contrairement aux utopies classiques, mais composite et surtout, mouvant : chaque petite société peut se déplacer au gré des besoins.
- La présentation en dyptique : ébahis et éblouis par la société parfaite qu'ils rencontrent, les personnages retournent dans l'anneau pour en libérer les habitants et les faire accéder aux mondes flottants.
- Une vision dominante : Les narrateurs-voyageurs rencontrent Uaïna, l'initiatrice, qui leur présente et leur explique le fonctionnement de cette nouvelle société. Les autres membres de ce monde ne sont pas caractérisés.
- Le double registre, narratif et didactique, est également présent ; cependant la partie didactique est extrêmement légère au regard d'utopies narratives classiques qui proposent des programmes complets et très détaillés.

Notons que chez Rozenfeld cette « utopie » finale n'est pas le cœur du récit. La majeure partie du roman reste en effet une dystopie. Il s'agit cependant bien, pour les personnages, d'une société alternative, autre, qui se distingue par son caractère mobile et adapté à la situation géopolitique du monde post-apocalyptique. Les membres de ces communautés vivent dans une structure sociétale qui leur garantit bonheur et harmonie. Un autre peuple semble vivre dans un contexte d'utopie : les Mulefas, étranges créatures montées sur roues de Philip Pullman.

2.1.3. Les Mulefas de Philip Pullman

Chez Philip Pullman, la société des Mulefas s'apparente à une utopie. Elle est cependant « à part » dans notre étude car elle ne concerne pas directement les êtres mixtes – humain-dæmon ; cependant, l'organisation sociétale des Mulefas semble tout de même intéressante à mentionner dans ce chapitre consacré à l'utopie.

Si nous reprenons la définition de Jean-Michel Racault, plusieurs éléments se retrouvent dans la conception du monde des Mulefas :

> […] espace imaginaire clos, géographiquement plausible et soumis aux lois physiques du monde réel, habité par une collectivité individualisée d'êtres raisonnables dont les rapports mutuels comme les relations avec l'univers matériel et spirituel sont régis par une organisation rationnellement justifiée saisie dans son fonctionnement concret[492].

Aujourd'hui bien sûr, la théorie des mondes multiples qui est le fondement du roman de Philip Pullman n'est ni géographiquement plausible ni soumise aux lois physiques du monde réel, ce qui disqualifierait d'emblée le monde des Mulefas comme utopie littéraire. Pourtant, il s'agit d'un univers imaginaire clos, décrit dans son fonctionnement concret, et marqué par la perfection de son organisation sociétale : les dangers qui la menacent sont extérieurs, à savoir des oiseaux géants, comme chez Foigny, ou la mort des arbres à cosse due à la déperdition de la Poussière. Mary Malone, le personnage de voyageuse, apprend la langue des Mulefas grâce à une initiatrice locale, qui lui explique les fondements rationnels de son univers, basé sur le respect mutuel et le soin apporté à la nature. Cet univers est, en matière notamment de fonctionnement sociétal et de bonheur collectif, bien supérieur à notre monde – celui de Mary, d'où vient le violent père Gomez, religieux fanatique dont le but est de tuer Lyra – et à celui de Lyra, dominé par le tout-puissant Magisterium. Nous retrouvons également certains critères de R. Bozzetto :

- La composition en tiroir (« à deux niveaux ») : Mary Malone parcourt notre monde et d'autres avant d'aboutir au monde des Mulefas, qui n'est pas un simple décor, mais bien un modèle étatique, étape majeure pour le personnage et l'avancée de l'intrigue.
- La présentation en dyptique : le monde de paix et d'harmonie des Mulefas est à mettre en relation avec les imperfections des autres mondes que traversent les personnages,

[492] *Ibid.*, p. 22.

aux dangers des religions et des découvertes scientifiques menées dans l'irrespect de la vie et de la nature : par exemple, le pont entre les mondes est créé par le meurtre d'un enfant, Roger, l'ami de Lyra. C'est dans ce monde dépourvu de violence que Mary découvre le problème de la déperdition de la Poussière, grâce à un instrument scientifique créé à base de matériaux naturels.

- Une vision dominante : Atal initie Mary et lui explique la vie des Mulefas, qui ne sont, hormis un ou deux personnages, que peu caractérisés : « Plus que la description d'une civilisation nous aurons le modèle d'une « société heureuse » pour habitants vertueux (et très fantomatiques)[493]. »
- Un double registre : Comme dans *La Symphonie des abysses*, le registre didactique est ici moins présent, même si le narrateur nous donne des indications sur la société des Mulefas. Cela est dû peut-être au lectorat de destination et/ou à la volonté de ne pas trop ralentir l'intrigue.

L'univers utopique des Mulefas n'est mis à mal que par un ennemi, des oiseaux géants nommés Tualapis – tout comme, chez Foigny, les Australiens doivent parfois lutter contre des Urgs, qui ont l'apparence, là aussi, d'oiseaux gigantesques. Voici comment Mary décrit les Tualapis, qu'elle prend d'abord pour des bateaux à voiles lorsqu'elle les voit de loin sur la rivière :

> The white sails by this time had already entered the river, easily making headway against the current. […] There were forty of them, and they were coming up-river more swiftly that she'd thought. But she saw no crew on board, and the she realized that they weren't boats at all: they were gigantic birds, and the sails were their wings […]. They had necks like swans, and beaks as long as her forearm. Their wings were twice as tall as she was, and […] they had powerful legs : no wonder they had moved so fast on the water. She ran hard after the mulefas […]. The birds, who couldn't move as fast on land, soon gave up the chase and turned back to the settlements. They tore open the food-stores, snarling and growling and tossing their cruel beaks high as they swallowed the dried meat and all the preserved fruit and grain. Everything edible was gone in under a minute. […] Then the sow-white bird set about demolishing everything they could see with brutal raking blows of their feet, and stabbing, smashing, shaking, tearing movements of their beaks. But the foul creatures hadn't finished yet; holding their beautiful wings high, they squatted among the devastation and voided their bowels. The smell drifted up the slope with the breeze ; heaps and pools of green-black-brown-white dung lay among the broken beams, the scattered thatch[494].

---

[493] Roger Bozzetto, « Utopie et dystopie », *Raison présente*, *op. cit.*, consulté le 12/04/2021.

[494] HDM, p. 755-756. « Les voiles blanches avaient pénétré dans le lit de la rivière et elles progressaient sans peine à contre-courant. […] Il y en avait une quarantaine au moins, et elles remontaient la rivière bien plus rapidement que Mary l'avait cru tout d'abord. Puis elle s'aperçut qu'il n'y avait pas d'équipage à bord de ces embarcations, et ensuite, elle découvrit que ce n'étaient pas des embarcations : il s'agissait en réalité d'oiseaux gigantesques ! Et ce qu'elle avait pris pour des voiles, c'étaient leurs ailes […]. Mais Mary n'eut pas le temps d'observer ces étranges spécimens, car déjà ils avaient atteint le rivage. Ils avaient des cous semblables à ceux des cygnes et des becs aussi longs que son avant-bras. Leurs ailes étaient deux fois plus grandes qu'elle et […] ils possédaient des pattes puissantes. « Pas étonnant, se dit-elle, qu'ils avancent si rapidement sur l'eau. » Mary courait ventre à terre derrière les mulefas […]. Les oiseaux, qui n'avançaient pas aussi vite sur terre que sur l'eau, fort heureusement, abandonnèrent bientôt la poursuite et reportèrent leur attention sur le village. Ils mirent à sac toutes les réserves, en poussant des grognements sinistres et en dressant vers le ciel leurs longs becs cruels pour engloutir la viande séchée, les fruits et les graines. Tous les vivres furent dévorés en moins d'une minute. […] Les grands oiseaux blancs entreprirent ensuite de démolir tout ce qu'ils trouvaient, à grands coups de pattes rageurs, et en s'aidant de leurs becs

Chez Foigny, les seuls ennemis des Australiens sont les Urgs, horribles et gigantesques oiseaux carnassiers, amateurs de chair humaine : « A bien considérer les Australiens, ils n'ont que ces ennemis, qui empêchent la perfection de leur béatitude naturelle[495]. » Sadeur décrit ensuite ces animaux plus précisément :

> Les quatriémes oyseaux sont de la grosseur de nos bœufs, d'une tête longue qui finit en pointe, avec un bec d'un grand pied, plus dur & plus affilé que l'acier aiguisé. Ils ont de vraix yeux de bœuf, qui sortent de leur tête, deux grandes oreilles de plumes rousses & blanches ; un col aucunement délié : mais fort large ; un corps long de 12. pieds & large de quatre avec une queuë de plumes grandes & recourbées, un estomach sous leurs plumes à l'épreuve des coups, & dur comme fer ; des pattes plus menuës que grosses finissantes en cinq effroyables serres capables d'enlever facilement un poids de trois cent livres. Ces horribles bêtes se nomment Urgs […]. Elles font en certain tems une guerre si cruelle aux Australiens : qu'elles enlèvent quelquefois les dix, les douze, & les quinze personnes en un jour. Aussi tôt qu'elles ont goùté de la chair humaine, leur avidité s'augmente pour en avoir : & il n'est ni stratagème, ny invention dont elles se servent à cet effet. Tantôt elles sont en embuscade, tantôt elles fondent de la moyenne region de l'air douze & quinze ensemble : & se jettant à la mercy des coups, c'est rarement qu'elles quittent prise sans enlever quelqu'un[496].

Le monde des Mulefas trouve donc un écho avec la Terre australe de Foigny. Elle en rencontre également avec les célèbres *Voyages de Gulliver*, de Swift, et notamment son voyage chez les Houyhnhnms. Ces derniers, comme les Mulefas, sont très intéressés par l'apparence de Gulliver, et notamment ses mains :

> The two Horses came up close to me, looking with great Earnestness upon my Face and Hands. The grey Steed rubbed my Hat all round with his Right Fore-hoof, and discomposed it so much, that I was forced to adjust it better, by taking it off, and settling it again; whereat both he and his Companion (who was a brown Bay) appeared to be much surprized; the latter felt the Lappet of my Coat, and finding it to hang loose about me, they both looked with new Signs of Wonder. He stroked my right Hand, seeming to admire the Softness, and Colour ; but he squeezed it so hard between his Hoof and his Pastern, that I was forced to roar ; after which they both touched me with all possible Tenderness[497].

Chez Pullman, les Mulefas, dans les premiers jours de leur rencontre avec Mary, nourrissent une même forme d'obsession pour les mains de Mary :

---

monstrueux qui brisaient, arrachaient, lacéraient… […] Mais les immondes créatures n'avaient pas terminé leur sale besogne. Levant leurs magnifiques ailes blanches, elles s'accroupirent au milieu de ce champ de débris pour vider leurs intestins. L'odeur fétide monta jusqu'au sommet de la colline, portée par le vent ; des tas d'excréments brunâtres et verdâtres jonchaient les poutres brisées et le chaume éparpillé. », ACM, p. 765-766.

[495] TAC, p. 177.

[496] TAC, p. 175-177.

[497] Jonathan Swift, *Gulliver's Travels*, Oxford, Oxford University Press, 2008 [1726], p. 211. « Les deux chevaux s'approchèrent de moi, et considérèrent avec une grande attention mon visage et mes mains. Le destrier gris promena le sabot de sa patte droite sur toute la surface de mon chapeau et me le bossela de telle façon que je dus l'ôter pour le remettre en forme ; puis je me couvris. Il me regardait faire avec ébahissement, de même que son compagnon, un alezan foncé. Celui-ci tâta les pans de ma veste, et, constatant qu'ils flottaient autour de mon corps, il donna de nouveaux signes de surprise. L'autre aussi. Il me caressa la main droite, semblant en admirer la douceur et la couleur, mais il me la serra si fort entre le sabot et le paturon que je ne pus retenir un hurlement ; après quoi ils s'efforcèrent de me tâter tout doucement. », Jonathan Swift, *Les Voyages de Gulliver*, *in Œuvres*, ed. Emile Pons, Paris, Gallimard, coll. Bibliothèque de La Pléiade, 1965 [1726].

> In the next few days she learned so much that she felt like a child again, bewildered by school. What was more, the wheeled people seemed to be just as wonderstruck by her. He hands, to begin with. They couldn't get enough of them : their delicate trunks felt over every joint, searching out thumbs, knuckles and fingernails, flexing them gently, and they watched with amazement as she picked up her rucksack, conveyed food to her mouth, scratched, combed her hair, washed[498].

Chez Philip Pullman, ni le monde de Lyra, soumis à une Église autoritaire, ni celui de Will et de Mary, qui est notre propre monde, ne peuvent être qualifiés d'utopiques. La plupart des mondes que les deux enfants traversent sont effrayants ou cauchemardesques, à l'instar du monde des morts, ou de Cittàgazze, ville envahie de spectres qui aspirent la conscience des adultes, ne laissant que des corps en vie, mais vides d'âme. Au sein de ces univers imparfaits, l'harmonie de la société des Mulefas apparaît comme un havre de paix et de raison qui offre à Mary la concentration nécessaire à la réalisation de découvertes scientifiques majeures pour l'intrigue. Assemblées en une petite société parfaitement intégrée à l'environnement local, les Mulefas font partie d'une chaîne de vie vertueuse et respectueuse de de la nature. Les seuls dangers viennent de l'extérieur : Tualapis, gros oiseaux destructeurs, et déperdition de la Poussière, due aux savants et porteurs de couteau subtil – arme fabuleuse permettant notamment de couper des fenêtres entres les différents mondes – des autres univers. L'Autre n'est cependant pas que menace pour les Mulefas : en effet, elles accueillent Mary avec affabilité et l'intègrent facilement à leur communauté. Cette petite société fictive, si elle ne peut bien sûr pas être qualifiée de pure utopie narrative, semble tout de même présenter des traits utopiques certains.

Après l'utopie, un autre genre semble apparaître comme dominant dans notre corpus. Il s'agit de la science-fiction, qui mêle récits prospectifs et visées scientifiques, avec des caractéristiques propres à certains auteurs.

[498] HDM, p. 750. « Au cours des jours suivants, Mary appris tellement de choses qu'elle eut l'impression d'être redevenue une enfant, émerveillée par l'école. Mais elle s'aperçut que les créatures étaient tout aussi émerveillées. En fait, elles étaient surtout subjuguées par ses mains. Elles ne se lassaient pas de les examiner ; leurs délicates trompes caressaient les pouces, les jointures, les ongles ; elles s'amusaient à replier ses doigts et d'un air abasourdi, elles regardaient Mary prendre son sac, porter la nourriture à sa bouche, se brosser les cheveux, se laver. », ACM, p.759.

2.2. La science-fiction et ses confins

Il convient, dans la sous-partie suivante, d'étudier les diverses articulations qui se mettent en place entre le genre de la science-fiction et d'autres genres dans nos romans.
Littérature prospective, la science-fiction projette ses personnages et ses décors dans un futur proche ou lointain, souvent sombre, ou en tous cas toujours problématique, portant à réflexion. Dans trois de nos ouvrages, cette visée prospective s'accompagne de fondements et justifications scientifiques destinés à étayer l'univers imaginaire décrit.

2.2.1. Récits prospectifs et visées scientifiques

Les récits de science-fiction imaginent le futur de notre univers, en s'appuyant sur des éléments et justifications scientifiques généralement précis. C'est le cas de trois de nos ouvrages : *La Main gauche de la nuit*, *À la croisée des mondes* et *La Symphonie des abysses*.
Ursula Le Guin imagine bien dans *La Main gauche de la nuit* un futur possible pour la planète Terre, qui fait ici partie d'un système spatial complexe, dont plusieurs planètes habitées sont liées par un ensemble de traités commerciaux et diplomatiques, l'Ekumen. Les êtres hors-norme qu'elle décrit, à savoir les hermaphrodites de la planète Géthen, sont sans doute nés de manipulations génétiques effectuées par les premiers colons humains de l'espace, les Hainiens. Tous les éléments non mimétiques du roman – des planètes habitées, des navettes spatiales pouvant traverser l'univers *a priori* facilement et rapidement, des peuplades aux corps hors-norme – s'expliquent rationnellement par le fait de l'évolution et de la science. Dans un monde d'identité – sur Géthen le peuple entier est hermaphrodite – va être débarqué un être unisexué, Genly Aï, ce que Claude Cohen-Safir indique comme trait de la science-fiction naissante dans les années 1960 aux États-Unis : « Les prémisses du genre (SF) fournissent la trame initiale : un intrus projeté dans une société différente[499]. »
Chez Pullman, l'existence de plusieurs mondes, concept servant de matrice au monde imaginaire proposé, est justifiée par des explications scientifiques. Par exemple, au début du roman, le Maître de Jordan College et le Bibliothécaire échangent :

> As I understand it, the Holy Church teaches that there are two worlds : the world of everything we can see and hear and touch, and another world, the spiritual world of heaven and hell. Barnard and Strokes were two […] *renegade* theologians who postulated the existence of numerous other worlds like this

[499] Claude Cohen Safir, p. 38. Voir Claude Cohen Safir, « Perspectives transgénériques. Joanna Russ, Anne Rice, Ursula Le Guin », in *Revue française d'études américaines*, No. 43, Mutants et chimères : « Caricature politique et guerre du Vietnam » (février 90), p. 33-46, Belin, [en ligne], URL : http://www.jstor.org/stable/20872046, consulté le 12/10/2021

> one, neither heaven nor hell, but material and sinful. They are here, close by, but invisible and unreachable. The Holy Church naturally disapproved of this abominable heresy […]. But unfortunately for the Magisterium there seem to be very sound mathematical arguments for this other-world theory. […] "And now Lord Asriel has taken a picture of one of these other worlds", the Librarian said. "And we have funded him to go and look for it. I see." "Quite. It'll seem to the Oblation Board, and to its powerful protectors, that Jordan College is a hotbed of support for heresy. […][500]"

Au sujet de cette théorie des mondes parallèles, Philip Pullman se réclame plutôt des œuvres de Lewis Carroll et C. S. Lewis ; pour autant, il affirme s'être documenté sérieusement, d'un point de vue scientifique, pour son récit, afin de le rendre crédible :

> Prenez l'idée des mondes parallèles. Nombreux sont les écrivains qui ont utilisé cette idée, bien qu'elle ne s'accompagne pas toujours d'une inspiration scientifique. Au début de *Alice au pays des merveilles*, de Lewis Carroll, Alice quitte son monde, le nôtre, pour aller dans un autre. *Les Chroniques de Narnia* de C. S. Lewis fonctionnent exactement de la même manière. Je n'ai donc pas été très original en utilisant cette idée de départ. Ce que j'ai essayé de faire, c'était de ne pas commettre d'erreurs ; non pas pour des raisons scientifiques, mais dans l'intérêt du récit. […] Dans le cas des mondes parallèles, j'ai lu tout ce que je pouvais sur ce sujet ; j'ai assisté à une conférence de David Deutsch, un scientifique qui a effectué de nombreuses recherches dans ce domaine, et bien que je n'aie pas compris grand-chose, j'espère avoir réussi à retenir suffisamment d'informations pour que le lecteur ait l'impression que le décor était solide et qu'il ne risquait pas de s'écrouler si quelqu'un s'appuyait dessus. Je crois que lorsque vous êtes convaincu par une partie de l'histoire, vous êtes plus disposé ensuite à croire au reste. Je ne suis pas en train de dire que c'est vrai, évidemment ; on sait bien que ce n'est pas vrai. Mais on se dit que ça fonctionne[501].

Les personnages de scientifiques et d'explorateurs sont en outre nombreux : Lord Asriel, Mary Malone, Mme Coulter, Lee Scoresby, etc. C'est au moyen d'expériences scientifiques que Lord Asriel parvient à créer un passage entre les mondes et que Mme Coulter et les scientifiques de son Conseil d'Oblation trouvent le moyen de séparer l'humain de son dæmon, après diverses expérimentations. Mary Malone est une scientifique de notre monde travaillant sur les Particules élémentaires : la « Poussière ». Cette particule consciente, qui nimbe les êtres eux-mêmes conscients, est traitée comme un objet scientifique à quantifier et analyser. L'étude des théories scientifiques traitées dans le roman de Pullman a notamment donné naissance à un ouvrage de vulgarisation scientifique intitulé *Les Mystères de la science dans la trilogie de Philip Pullman* À

---

[500] HDM, p. 32. « Si j'ai bien compris, la Sainte Église nous enseigne qu'il existe deux mondes : celui de toutes les choses que nous pouvons entendre et toucher, et un autre monde, le monde spirituel du ciel et de l'enfer. Barnard et Stokes étaient deux […] théologiens renégats qui posèrent comme hypothèse l'existence de nombreux autres mondes semblables à celui-ci, ni ciel ni enfer, mais des mondes matériels, souillés par le péché. Tout proches de nous, mais invisibles et inaccessibles. La Sainte Église a naturellement réfuté cette hérésie […]. …Mais […] il semblerait qu'il existe de solides arguments mathématiques pour soutenir cette théorie des autres mondes. […] – Et voilà que Lord Asriel a photographié un de ces mondes, dit le Bibliothécaire. Et nous lui avons accordé une subvention pour partir à sa recherche. […] – Exactement. Aux yeux du Conseil d'Oblation et de ses puissants protecteurs, le collège Jordan va passer pour un foyer de soutien à l'hérésie. » ACM, p. 36.

[501] Mary et John Gribbin, *Les Mystères de la science dans la trilogie de Philip Pullman* À la croisée des mondes, trad. Jean Esch, Gallimard jeunesse, 2004 [2003], p. 21-22.

la croisée des mondes[502]. Les auteurs y précisent par exemple les liens entre la Poussière, particule élémentaire imaginaire du monde de Pullman, et la matière noire :

> Comme Mary Malone l'explique à Lyra, il y a dans l'univers plus de choses qu'on ne peut en voir. A un certain niveau, les matières sombres sont de la Poussière : une chose invisible, mais qui existe réellement. Mais il s'agit également d'une métaphore pour une autre sorte de « matière sombre » : le savoir caché et les forces cachées, à l'image de Mme Coulter et du Conseil d'Oblation qui exécutent leurs plans en secret. Et eux-mêmes ne savent pas réellement ce qui se passe à un niveau encore plus profond. On pense à ces poupées russes qui s'emboîtent les unes dans les autres, encore et encore, jusqu'à la minuscule figurine finale. Notre univers est un peu comme ça. Quand les astronomes ont commencé à observer le ciel, à étudier les étoiles et les galaxies avec leurs télescopes, ils ont pensé que seul comptait ce qui brillait. Mais au cours de la seconde moitié du XX^{e} siècle, il y a moins de cinquante ans, ils ont compris qu'ils se trompaient. Ils ont découvert qu'il y avait dix fois plus de matière sombre que tous les éléments lumineux réunis[503].

Les auteurs comparent encore les travaux de Mary Malone sur la matière sombre aux accélérateurs de particules qui se trouvent « au CERN, près de Genève, et à Femilab, près de Chicago[504]. » Ils donnent encore d'autres explications au sujet de la matière sombre bien réelle, si proche de celle qu'étudie Mary Malone :

> Les calculs concernant le big bang nous apprennent qu'il ne peut pas y avoir plus de 10 fois plus de matière baryonique qu'il y en a dans toutes les étoiles de galaxies réunies. Or il nous en faut cinquante fois plus pour expliquer comment se déplacent les galaxies. Alors, même en ajoutant la matière baryonique sombre – tous les atomes de l'univers – il nous faut encore cinq fois plus de matière pour que tout reste rassemblé. Il faut donc qu'il y ait quelque part au moins cinq fois plus de matière supplémentaire. Ne pouvant pas être faite d'atomes, celle-ci doit être faite de particules qui n'ont jamais été détectées sur Terre. Et elle ne peut pas briller, car sinon, nous la verrions. C'est la matière sombre. Entre 80 et 95% de la matière de l'Univers sont en réalité composés de cette substance, que les astronomes nomment matière sombre et froide non baryonique, CDM en anglais abrégé (Cold Dark Matter). Voilà la véritable science qui se cache derrière les matières sombres de la trilogie[505].

Les deux auteurs vont expliquer un certain nombre de phénomènes naturels qui jouent un rôle dans le roman, comme les aurores boréales, en expliquant leur fonctionnement et en montrant la manière dont Philip Pullman utilise ces connaissances scientifiques dans la matière même de son récit. La matière sombre, nous l'avons vu, rejoint la question de la Poussière, et le mode de fonctionnement des aurores boréales explique que c'est au pôle Nord, sous une aurore boréale justement, que Lord Asriel a pu créer un pont entre les mondes :

> Les feux d'artifice célestes des aurores boréales sont un indicateur de la manière dont la Terre tout entière entre en interaction avec l'univers. La science qui se cache derrière ces aurores montre que nous subissons l'influence de forces invisibles qui peuvent changer notre vie. Lord Asriel le sait. Il est obligé de se rendre dans le grand nord pour réaliser ses expériences, car c'est là-bas

---

[502] *Ibid.*
[503] *Ibid.*, p. 38-39.
[504] *Ibid.*, p. 42.
[505] *Ibid.*, p. 45-46.

> que le bouclier de la magnétosphère terrestre est le plus faible et il peut utiliser l'énergie du vent solaire pour créer un pont entre les mondes[506].

La concentration qui est nécessaire à Lyra pour comprendre et interpréter les réponses de l'aléthiomètre, un instrument lui permettant de répondre à des questions complexes et éventuellement prédire l'avenir, évoque encore les avancées du XX[e] siècle et la découverte de l'inconscient, individuel et collectif, avec Freud et Jung[507]. La théorie des mondes multiples renverrait quant à elle à la physique quantique ; la figure du chat, fréquente chez Pullman – c'est d'ailleurs un chat qui permet à Will de découvrir le passage vers un autre monde – peut ainsi renvoyer à la théorie du chat de Schrödinger[508]. Une interprétation de la physique quantique selon laquelle la théorie de mondes multiples était plausible a ainsi été avancée en 1957 par Hugh Everett, dont le nom apparaît dans *La Tour des anges*, le deuxième tome de la trilogie de Pullman[509]. Le poignard subtil, qui coupe des fenêtres entre les mondes, rejoint la notion d'espace-temps[510]. Le miroir d'Ambre de Mary Malone peut se rattacher aux théories de polarisation de la lumière, notamment d'après des expériences menées sur une pierre nommée spath d'Islande, qui a les mêmes propriétés que les plaques de laque de Mary[511]. De nombreux éléments *a priori* magiques des mondes de Pullman trouvent donc en réalité des fondements scientifiques précis.

Dans *La Symphonie des abysses*, Carina Rozenfeld imagine le futur de notre univers et se base sur des évolutions technologiques possibles pour pallier un problème existant : la surpopulation et la montée des eaux liées au réchauffement climatique. Elle imagine des îles artificielles flottantes créées pour permettre de loger une partie de la population. Cet imaginaire reprend des considérations existantes : au Japon, des îles artificielles sont créées dès 1966 pour fournir des logements à une population grandissante. En 2019, Hong Kong annonce vouloir construire la plus grande île artificielle au monde pour contrer, là aussi, le problème du manque de logements[512]. L'île créée par la romancière apparaît aux personnages qui y vivent comme leur habitat naturel, normal. Des considérations scientifiques vont, dans le deuxième tome de l'histoire, expliciter la création de l'atoll et son fonctionnement, avec notamment des éléments concernant les raisons d'êtres du Mur, enceinte de l'île artificielle :

> *Le mur a été ingénieusement conçu pour remplir plusieurs offices :*
>
> - *celui de barrière retenant les prisonniers […] ;*
> - *celui de centrale électrique. En effet, sa matière même, constituée d'un alliage métallique extrêmement solide, a la capacité de transformer l'énergie solaire en électricité […] ;*
> - *celui de collecteur d'eau potable. Le système de captation et de traitement des eaux de pluie que recèle le mur permet de déverser des sources pures pouvant*

[506] *Ibid.*, p. 64.
[507] *Ibid.*, p. 66-82.
[508] *Ibid.*, p. 85.
[509] *Ibid.*, p. 97.
[510] *Ibid.*, p. 108.
[511] *Ibid.*, p. 138-149.
[512] Voir notamment [en ligne], URL : https://www.rfi.fr/fr/asie-pacifique/20190320-hong-kong-ile-artificielle-70-milliards-euros, consulté le 18/09/2020.

> *être utilisées par les populations et dont le trop-plein s'écoule de manière naturelle dans le cercle d'océan situé au centre de l'atoll*[513].

Certes, dans la majeure partie du roman, le lecteur ne reconnaît pas le monde qui lui est présenté. Cependant, les explications ultérieures confirment qu'il s'agit bien de notre univers. En outre, aucun élément irrationnel qui ne serait pas explicable par des avancées techniques et scientifiques, comme des phénomènes magiques par exemple, n'est présent. Seules les mégaleines, créatures que le lecteur rencontre dans les dernières pages du récit, pourraient poser problème, mais là encore la romancière pose des explications scientifiques, rationnelles, au sujet de ces animaux fabuleux :

> Pendant des siècles, les baleines ont été les plus gros mammifères marins vivants sur la planète. En particulier la baleine bleue, qui est l'ancêtre de la mégaleine. Quand le niveau des océans a monté, depuis que ce que vous appelez la Pluie de la lune a détruit une partie de la civilisation, il s'est passé un phénomène intéressant : les baleines bleues ont muté. Possédant plus d'espace, ayant accès à des ressources alimentaires en soudaine augmentation, elles ont grandi, grossi, pour donner, en moins de deux siècles, ces créatures extraordinaires. Pourquoi la baleine bleue et pas les autres ? C'est un mystère de l'évolution que nous n'avons pas encore résolu[514].

Si ces trois auteurs partagent certains traits communs à la littérature de science-fiction, chacun possède une particularité qui lui est propre ; nous allons développer ci-après ces spécificités.

2.2.2. Caractéristiques propres à certains auteurs

Ursula Le Guin, Philip Pullman et Carina Rozenfeld possèdent tous trois un lien à un autre genre ou sous-genre, parfois représentatif de leur œuvre : science-fiction sociale pour Le Guin, science-fantasy pour Philip Pullman et post-apocalyptique pour Carina Rozenfeld. Ces mélanges de genres fondent des œuvres transgénériques.

a) Ursula Le Guin et la science-fiction sociale

Ursula Le Guin fait partie d'une génération d'auteurs, en Angleterre puis aux États-Unis et en France, qui voulurent engager un renouveau dans la littérature de science-fiction. Celle-ci ne devait en effet plus se cantonner à la question du progrès scientifique et technique, mais mettre davantage au jour des problématiques sociales et politiques. L'imaginaire lié au progrès technologique y est de fait secondaire. Ce mouvement, associé à une volonté de renouveau thématique mais également formel dans la littérature science-fictionnelle, est appelé *New Wave* ou science-fiction sociale. Il débute vers 1965 et se développe jusqu'en 1980. *La Main gauche*

[513] SA2, p. 191-192.
[514] SA2, p. 383-384.

de la nuit est un roman représentatif de la *New Wave*. En effet, les avancées scientifiques et technologiques – par exemple par quels moyens précis le Terrien, Genly Aï, a pu se rendre sur une autre planète, de quelles technologies encore inconnues disposent les autochtones qui y vivent, etc. – sont largement secondaires par rapport à l'analyse des sociétés de la nouvelle planète, ainsi que la question de la sexualité, absente de la littérature de science-fiction avant le mouvement *New Wave* :

> Pendant longtemps, la littérature de science-fiction n'a pas jugé opportun de se pencher sur le corps sexué. Ses personnages de papier évoluant dans de lointaines galaxies permettaient d'évacuer des sujets aussi tabous que l'anatomie sexuelle, la sexualité, les rapports entre les sexes, ou le transsexualisme. Asexuée, la science-fiction reflétait bien la morale en cours dans les pays anglo-saxons où elle s'est développée […]. C'est avec ce que l'on appelle la « New Wave » que de jeunes auteurs de science-fiction anglais et américains décrivent des sociétés nouvelles, faisant appel aux sciences humaines plutôt qu'aux sciences proprement dites. Certains d'entre eux se sont aussi intéressés au corps sexué et à son rapport à la société, future ou extraterrestre. La remise en cause des tabous autour de la sexualité et du corps est un des principaux centres d'intérêts d'écrivains comme Farmer, Silverberg, Delany, Le Guin, ou Russ. Les recherches menées parallèlement sur ces sujets en sciences humaines, liées à l'émergence du féminisme post-beauvoirien, ont ainsi inspiré divers dispositifs scientifiques ou fictionnels présents dans de nombreuses œuvres[515].

La Main gauche de la nuit, qui expose avec clarté les mœurs sexuelles et la physiologie d'hermaphrodites, se place donc bien dans ce mouvement de renouveau thématique et formel de la science-fiction[516]. La mise en scène de corps mixtes masculin-féminin propose, chez Le Guin, le tableau d'un monde offrant à la femme un rôle nouveau dans la société. Le corps hermaphrodite se révèle alors encore ambivalent : en fusionnant le masculin et le féminin, il célèbre l'unité, la neutralité, tout en mettant en exergue la singularité de la condition féminine dans les univers bisexués – à l'instar du monde réel – et les discriminations que les femmes y subissent. Ainsi, sur Géthen :

> Consider : Anyone can turn his hand to anything. […] The fact that everyone between seventeen and thirty-five or so is liable to be […] "tied down to childbearing", implies that no one is quite so thoroughly "tied down" here as women, elsewhere, are likely to be – psychologically or physically[517].

---

[515] Samuel Minne, « Corps étrangers. Réinventer le corps sexué dans la science-fiction », Françoise Dupeyron-Lafay (dir.), *Les Représentations du corps dans les œuvres fantastiques et de science-fiction. Figures et fantasmes*, Paris, Michel Houdiard Editeur, 2005.

[516] Peter Fitting insiste sur le rôle du roman d'Ursula Le Guin : « Le fameux roman d'Ursula K. Le Guin, *La Main gauche de la nuit*, publié en 1969, au début de ce que l'on appelait « la deuxième vague du féminisme », peut être vu comme une intervention dans une polémique plus large sur le rôle de la femme et la construction du sexe (et de la nature humaine plus généralement). » Voir Peter Fitting, « Utopies/Dystopie/Science-fiction. L'interaction de la fiction et du réel », in *Alliage* n°60, Juin 2007,« Que prouve la science-fiction ? II. Science-fiction et politique : le prisme des utopies », [en ligne], URL : http://revel.unice.fr/alliage/index.html?id=3494, consulté le 28/04/2018.

[517] LHD, p. 76-77. « Quelques réflexions. N'importe qui peut s'essayer à n'importe que travail. […] Si quiconque, de dix-sept ans jusque vers trente-cinq ans, peut toujours […] « être cloué par une grossesse », il en résulte que personne ici ne peut être « cloué » aussi radicalement que les femmes ont des chances de l'être ailleurs – psychiquement ou physiquement. », MGN, p. 108-109.

Une femme n'y est, en outre, pas identifiée comme telle, et donc nullement assignée à un rôle social défini en raison de son sexe :

> The First Mobile, if one is sent, must be warned that unless he is very self-asured, or senile, his pride will suffer. A man wants is virility regarded, a woman wants her feminity appreciated, however indirect and subtle the indications of regard and appreciation. On Winter they will not existe. One is respected and judge only as a human being. It is an appalling experience[518].

L'hermaphrodisme sur Géthen a pour conséquence l'égalité des sexes : chacun(e) pouvant être alternativement et/ou successivement homme puis femme, tout est organisé de manière à ce que les particularités de chaque sexe soient intégrées à la vie sociale et n'entrainent pas de désagrément, de discrédit ou d'infériorité d'un sexe par rapport à l'autre. Ursula Le Guin est considérée aujourd'hui comme une autrice féministe[519] ; dans un roman paru aux États-Unis en 2008, elle donne par exemple la parole à une oubliée de l'histoire ancienne en choisissant comme personnage principal Lavinia, épouse d'Énée, qui offre au lecteur son propre récit, à la première personne. Le roman de Le Guin est bien un roman de science-fiction, mais il comporte des problématiques qui viennent plutôt des sciences sociales. Philip Pullman propose quant à lui un roman de science-fantasy.

b) Philip Pullman et la science-fantasy

Comme l'indique Nicholas Tucker, auteur d'un ouvrage biographique et critique sur les œuvres de Pullman, la trilogie d'*À la croisée des mondes* est difficile à déterminer du point de vue générique car elle se situe au croisement de nombreux genres, disciplines et influences, entre aventure, théologie, philosophie, etc. :

> Pullman's great trilogy was written over a period of seven years and is around 1,300 pages long. Its cast ranges from scholarly Oxford dons to armoured bears, witches, angels, murderous Spectres and hideous harpies drawn straight from Greek mythology. It can be read at many different levels, from an adventure story to a parable about the essence of human nature and how this has been betrayed. As he put it himself, it is also a story about what it means "to be human, to grow up, to suffer, and to learn". It draws on a wide range of sources, from Ancient Greek myths, the Bible, Dante, John Milton and William Blake to Hollywood films, a Finnish telephone directory and the Superstring theory developed from the study of quantum physics[520].

---

[518] LHD, p. p. 77-78. « Le Premier Mobile qui sera éventuellement débarqué sur Nivôse [premier nom donné à Géthen par les Hainiens] devra savoir qu'à moins d'être un vieillard ou d'être parfaitement maître de lui-même, il souffrira dans son orgueil. Un homme veut faire valoir sa virilité, une femme sa féminité, si indirect et subtil que puisse être l'hommage qui leur est rendu. Sur Nivôse, cet hommage n'existe pas. C'est uniquement comme être humain qu'on y est respecté et jugé. C'est une expérience bouleversante. », MGN, p. 110.

[519] Patricia Crouan-Veron évoque notamment la réputation d'autrice féministe de Le Guin dans son article intitulé « U. Le Guin et la science-fiction sociale. *The Left Hand of Darkness* et le cycle de l'Ekumen (1963) », *in* Roger Bozzetto et Gilles Menegaldo (dir.), *Colloque de Cerisy 2003. Les nouvelles formes de la science-fiction*, *op. cit.*, p. 109.

[520] Nicholas Tucker, *Darkness Visible. Inside the World of Philip Pullman*, New York, Simon & Schuster, inc., 2003, p. 89.

Cependant le roman semble relever prioritairement du sous-genre de la science-fantasy. En effet, comme nous l'avons vu précédemment, l'univers créé par Philip Pullman repose sur des données scientifiques précises, et les personnages ont recours à la science pour progresser dans leurs quêtes. Cependant, *À la croisée des mondes* n'est pas un ouvrage de pure science-fiction. En effet, la trilogie se fonde sur l'idée de la coexistence d'une multitude de mondes qui évoluent parallèlement au nôtre. Chacun de ces univers possède ses paysages, climats, habitants, sociétés. Au fil du texte, le lecteur découvre que divers procédés transmis ou décelés au cours des siècles ont permis de créer des passages et voies de communication entre les différents mondes. Les aventures des personnages principaux se déroulent dans plusieurs de ces univers. Dans les autres mondes que le nôtre ont lieu des manifestations surnaturelles qui font partie de ces univers et sont pleinement acceptés par les personnages qui y vivent. Dans le monde de Lyra par exemple, les sorcières, les ours blancs en armure dotés de parole, les dæmons sont des êtres normaux. Dans certains autres de ces mondes imaginaires, le lecteur rencontre de nouvelles créatures non mimétiques, qui paraissent normales à ceux qui habitent leur monde : Anges, Mulefas, Gallivespiens, Spectres, Harpies, etc. Cette légitimation du merveilleux est un trait caractéristique de la fantasy. L'œuvre procède donc bien d'un mélange des deux genres.
Elle emploie également, nous l'avons vu, certains ressorts du fantastique. Aussi, dans le deuxième tome, un des mondes parallèles à celui de Lyra est manifestement le nôtre. Les manifestations surnaturelles, comme la fenêtre coupée entre les mondes, font irruption dans la vie des personnages, et sont vécues par eux comme anormales. C'est notamment le cas de Will puis de Mary Malone, la scientifique. Cependant, ces personnages vont peu à peu s'habituer à ces manifestations surnaturelles et comprendre qu'elles sont en réalité normales, naturelles. Du fantastique, les personnages et les lecteurs basculent vers la fantasy. L'œuvre de Pullman se trouve donc à la croisée de plusieurs genres littéraires, de l'imaginaire ou non. Il faut y rajouter également la romance, avec la description de la relation naissante entre Will et Lyra, et l'aventure :

> Le roman d'aventures se propose non seulement de raconter une ou des aventures, mais donne la priorité à ce type de contenu. Il est possible de définir ce type de roman à partir de certaines de ses caractéristiques : il raconte, a posteriori, une histoire risquée dont le héros sort quasiment toujours vainqueur ; il a pour but de captiver le public et y parvient en ménageant le suspense dramatique, mais aussi en favorisant l'identification ; il accumule les obstacles et les épreuves, mais n'est pas tragique, la mort du héros n'étant pas envisageable ; il est enfin écrit dans une langue simple et directe, sans qu'elle néglige les exigences de la littérarité[521].

Cette citation épouse parfaitement la trilogie de Pullman, qui est un roman d'aventures au sein duquel les personnages luttent, voyagent, progressent, rencontrent des obstacles dont ils triomphent, etc. Chez Carina Rozenfeld, la science-fiction est à la fois dystopique et post-apocalyptique.

---

[521] Yves Stalloni, *Les 100 mots du roman*, Paris, Puf, coll. « Que sais-je », p. 16-17.

c) Carina Rozenfeld et le post-apocalyptique

Pour rappel, Jean-Paul Engélibert propose une distribution des fictions post-apocalyptiques en fonction de ce qu'elles font de la catastrophe :

- 1. L'ouverture des possibles grâce à l'effondrement de l'ordre, liée à une posture critique qui fait appel à l'invention politique, c'est le choix de *The Day of the Triffids* ;
- 2. Jouissance (mélancolique et nihiliste ?) d'une destruction du monde qui coïncide avec une libération du désir, comme dans *The Genocides* ;
- 3. Résignation fataliste à la restauration d'un ordre supposé nécessaire et dénonciation morale de ce même ordre : c'est la position double de *The Death of Grass* et *The tide went out*.

  On remarque que chacune de ces positions est double ou ambivalente, ou traversée par une contradiction[522].

Si nous reprenons cette typologie, *La Symphonie des abysses* semble procéder de la première et de la troisième de ces propositions. L'effondrement du monde connu et la montée des eaux amènent d'un côté à la création des îles mouvantes, portées par les mégaleines, sortes de gigantesques baleines : c'est là l'ouverture des possibles et l'invention d'une société nouvelle. Sur l'Anneau au contraire, la « Pluie de la lune » a pour conséquence un renforcement des règlements enserrant la vie des citoyens, la mise en place de sociétés plus restrictives pour revenir à un ordre social détruit par la catastrophe. C'est là la résignation fataliste à un ordre nécessaire, qui est contesté par les différents personnages d'adolescents – Sand, Cahill, Eyal – et d'adolescente – Abrielle. Ces deux « modèles » ne coexistent pas dans la narration. En effet, la société aux accents utopiques n'apparaît que dans les cinquante dernières pages du dyptique, qui en comporte près de neuf cents. La quasi-totalité de l'œuvre est donc construite comme une parfaite dystopie, la survenue de la catastrophe ayant mené trois sociétés différentes – celle d'Abrielle, les Désex, et la ville de Portes – à la réponse autoritaire et coercitive. La découverte d'une sortie dans le Mur, annoncée comme quête principale au milieu du roman, permet de rencontrer d'autres survivants, qui ont pour leur part choisi un modèle de société respectueux des libertés individuelles. Cette ouverture des possibles, selon la typologie de Jean-Paul Engélibert, fonctionne dans l'oeuvre comme un renversement, renversement de l'ordre établi, longuement exposé au lecteur dans les trois récits successifs décrivant la vie sur l'Anneau, mais aussi de la quête qui échoit aux jeunes héros. L'objet des personnages principaux n'est en effet plus de quitter l'Anneau, mais d'y retourner pour en libérer ses habitants. Les deux modes de réponse à l'événement apocalyptique sont ici employés de manière à ménager une surprise finale pour le lecteur, ouvrant sur de possibles péripéties futures. Carina Rozenfeld semble bien

[522] Jean-Paul Engélibert, *Apocalypses sans royaume. Politique des fictions de la fin du monde*, XX^e^-XXI^e^ siècles, *op. cit.*, p. 42.

proposer un roman qui mêle plusieurs genres et sous-genres : science-fiction, dystopie, et traits utopiques dans sa contrée flottante découverte à la fin du deuxième volume.

Après l'utopie et la science-fiction, il nous reste à explorer une notion plus qu'un genre : la fantaisie. Celle-ci semblait plus à même de caractériser les œuvres de notre corpus que le genre de la fantasy, plus restreint.

2.3. La fantaisie et ses confins

2.3.1. Fantasy ou fantaisie ?

Nous n'utilisons pas ici le terme « fantasy », qui désigne un genre littéraire spécifique aux XX^e^ et XXI^e^ siècles et propre à décrire uniquement *Perdido Street Station*, œuvre de fantasy urbaine, et *À la croisée des mondes*, œuvre de science-fantasy. La notion de fantaisie, qui lui est proche, nous semblait plus à même de caractériser un certain nombre de romans du corpus – voire l'intégralité de ce corpus. La définition française[523] du mot « fantaisie » précise qu'il s'agit d'un nom féminin signifiant au XII^e^ siècle « vision », et issu du latin *phantasia*, lui-même descendant du grec. Dans un sens vieilli, « fantaisie » peut signifier « imagination ». En 1798 « de fantaisie » se dit des objets fabriqués qui s'écartent de l'ordinaire et dont la valeur réside principalement dans la nouveauté, l'originalité. En 1690, il désigne une chose originale et peu utile, qui plaît, comme un bijou ou un bibelot. Dans un autre sens, dès 1370 le mot peut signifier « chimère », « illusion ». En 1636 la fantaisie est une oeuvre d'imagination, dans laquelle la création artistique n'est généralement pas soumise à des règles formelles, par exemple une pièce musicale de forme libre. Au XVI^e^ siècle, le sens courant désigne un désir, un goût passager, singulier, qui ne correspond pas à un besoin véritable – avec pour synonymes les mots caprice, désir, envie, extravagance, lubie, folie, volonté. Enfin, « À, selon la fantaisie de quelqu'un » signifie : de la manière qui plaît à quelqu'un. Agir selon sa fantaisie, c'est donc se comporter en fonction de son goût, son gré, son humeur, sa volonté. En France au XVII^e^ siècle, comme le rappelle Corin Braga, le mot « utopie » a une connotation négative en cela qu'il crée des mondes de fantaisie : « Bayle, par exemple, qui hérite du mépris des cartésiens envers la fantaisie, voit dans les utopies, ainsi que dans tous les récits de fiction, des erreurs cognitives, des faux, des chimères[524]. » Le Littré précise que « fantaisie » est un ancien synonyme d'imagination, qui signifie « de fantaisie, par l'œuvre de l'imagination, sans réalité ». Le mot peut également prendre le sens de « volonté passagère », « désir singulier, goût passager », « caprice, boutade ». Plus spécifiquement dans le domaine des arts plastiques, la fantaisie est un « ouvrage où l'on a suivi son caprice et son

[523] Voir Le Petit Robert 2007.
[524] Corin Braga, *Pour une morphologie du genre utopique*, *op. cit.*, p. 13.

imagination en s'affranchissant des règles[525] » – en littérature, le mot prend le même sens. La fantaisie revêt donc une connotation positive lorsqu'elle décrit la faculté d'imagination d'un artiste ou d'un écrivain. Le mot est cependant globalement plutôt négatif, qu'il désigne une chose sans fondement, manquant d'orthodoxie, une œuvre n'obéissant à aucune règle formelle, ou encore un amour fort passager, voire une idée saugrenue, une envie subite et passagère[526].

Selon l'Oxford English Dictionnary[527], « fantasy » peut prendre plusieurs sens :

- 1. "*In scholastic psychology : Mental apprehension of an object of perception ; the faculty by which this is performed*" – Pour la psychologie scholastique : perception mentale d'un objet ; la faculté par laquelle un objet est perçu mentalement ;
- 2. "*A spectral apparition, phantom ; an illusory appearance*" – Une apparition spectrale, un fantôme, une apparence irréelle ;
- 3. "*Delusive imagination, hallucination ; the fact or habit of deluding oneself by imaginary perceptions or reminiscences*" – Imagination illusoire ou trompeuse, hallucination ; fait ou habitude de tromper quelqu'un par des perceptions ou des souvenirs imaginaires ;
- 4. "*Imagination ; the process or the faculty of forming mental representations of things not actually present. Now usually with sense influenced by association with* fantastic *or* fantasm *: Extravagant or visionary fancy*" – Imagination ; processus ou faculté de former des représentations mentales d'éléments n'existant pas réellement. Utilisé aujourd'hui dans un sens associé à fantastique ou fantasme : imagination ou envie extravagantes, utopiques ;
- "*A supposition resting on no solid grounds ; a whimsical or visionary notion or speculation*" – Une supposition basée sur des fondements peu solides ; une notion ou conjecture fantasque ou utopique ;
- "*Caprice, changeful mood […] ; a caprice, whim*" – Caprice, humeur changeante […] ; caprice, tocade ou lubie ;
- "*Inclination, liking, desire*." – Inclination, goût, désir[528].

Le mot fantaisie et son homologue anglais *fantasy* peuvent donc adopter des définitions plutôt négatives au fil des siècles. Imagination, nouveauté, illusion, lubie, envie passagère, absences de contraintes – notamment en matière de création artistique, voire frivolité, caprice, lui sont associées. Pour l'étude de notre corpus, nous retiendrons surtout la notion d'imagination libre de toute contrainte, et notamment de la contrainte du réalisme ou de la vraisemblance, en questionnant ce que ces nombreuses incursions fantaisistes, dans des récits d'époques et de

[525] Cette citation et les précédents sont issues du Littré : dictionnaire de la langue française en un volume, Paris, Hachette, 2000.
[526] Pour les définitions précédentes, voir le CNRTL, [en ligne], URL : https://www.cnrtl.fr/definition/fantaisie., consulté le 18/03/2021.
[527] Voir *The Oxford English Dictionary, Second edition, Volume V*, prepared by J. A. Simpson and E. S. C. Weiner, Oxford, Clarendon Press, 1989.
[528] Pour l'ensemble des definitions : *Ibid.*, p. 722-723. Traduction des definitions par nos soins.

champs géographiques variés, peuvent tout de même dire du monde réel, duquel ils sont issus et qu'ils mettent en résonance, à l'instar des récits dits mimétiques.

2.3.2. Un corpus fantaisiste ?

La notion de fantaisie semble être celle qui rassemble tous nos auteurs, et leur pose le problème de la crédibilité, ainsi que de la reconnaissance par la critique. Même *La Terre australe connue* de Foigny, aujourd'hui reconnue et étudiée par la critique, a pu être pointée pour sa bizarrerie par ses premiers lecteurs. Ainsi, Pierre Bayle dans son *Dictionnaire historique et critique* de 1715, cité par Jean-Michel Racault[529], juge l'œuvre peu crédible – « des accidents que personne n'est obligé de croire[530] » – et étrange : « je ne pense pas qu'il y ait des inventions plus grotesques ni dans l'Aristote, ni dans l'Amadis[531] ».
Dans ces fictions de peuples aux corps hors-norme *a priori* « fantaisistes », éloignées de l'expérience humaine ordinaire, et issues de « l'imagination galopante » de quelques auteurs, se décèlent tout de même de nombreux points communs. Ceux-ci ont a pu incarner des obsessions propres à l'espèce humaine, comme le vol ou l'hermaphrodisme.

a) Le rêve du vol

Dans leur ouvrage *L'homme-animal dans les arts visuels – Image et créatures hybrides dans le temps et dans l'espace*[532], Pascale Linant de Bellefonds et Agnès Rouveret consacrent un chapitre entier à « un cas d'école : l'aile[533] ». Elles y décrivent notamment des personnages ailés et des voyages aériens dans les antiquités grecque, étrusque et romaine. D'autres chercheurs – Henri-Paul Francfort, Corinne Debaine-Francfort et Anna Caiozzo-Roussel – explorent ces motifs dans l'Asie centrale ancienne, le monde chinois dès l'âge de bronze, ou encore l'Orient médiéval. Preuve s'il en faut que l'homme-oiseau, l'homme ailé, est un imaginaire qui traverse l'histoire humaine, et n'est pas la seule et simple élucubration d'un auteur solitaire en mal de fantaisie. Nous retrouvons des personnages ailés dans plusieurs romans du corpus : *Les Hommes-volants ou les aventures de Pierre Wilkins*, *La Découverte australe par un homme volant*, et *Perdido Street Station*.
Peter Wilkins, personnage principal de Paltock, est fasciné lorsqu'il voit voler sa femme de près pour la première fois :

---

[529] *Trois récits utopiques classiques : Gabriel de Foigny,* La Terre australe connue*, Denis Veiras,* Histoire des Sévarambes*, Bernard de Fontenelle,* La République des philosophes ou Histoire des Ajaoïens, *op. cit.*, p. 55.
[530] Pierre Bayle, *Dictionnaire historique et critique, troisième édition*, Rotterdam, 1715, p. 475.
[531] *Ibid.*, p. 475.
[532] Paris, Les Belles Lettres / Presses Universitaires de Paris Nanterre, coll. « Les passés dans le présent », 2017.
[533] Chapitre 4, p. 204-252.

> I had ever since our marriage been desirous of seeing *Youwarkee* fly, but this was the first Opportunity I had of it ; and indeed the Sight was worthy of all the Attention I paid it ; for I desired her, slowly, to put herself in proper Order for it, that I might make my Observation the more accurately ; and shall now give you an Account of the whole Apparatus : Tho' several Parts of the Description were taken from subsequent Views ; for it would have been impossible to have made just Remarks of every thing at that once, especially as I only view'd her back Parts then[534].

Peter donne en fait par la suite une description extrêmement détaillée des ailes de Youwarkee, le graundy, sans évoquer très clairement le vol en lui-même. Il s'en explique davantage lorsqu'il voit pour la première fois des hommes volants, de loin, sans pouvoir décrire précisément leurs ailes :

> I then was in a greater Consternation than before; but was still much more so, when I see the whole Posse of People, that as I have just said were marching towards the Bridge, coming over it to my side of the Lake. At this my Heart failed, and I was just going to run to my Grotto for Shelter; but taking one look more, I plainly discovered, that the People, leaping one after another from the Top of the Bridge, as if into the Water, and then rising again, flew in a long Train over the Lake, the length ways of it, quite out of my Sight, laughing, hollowing and sporting together […][535].

Afin d'atteindre le Royaume de Youwarkee, inaccessible à qui ne détient pas d'ailes, Peter élabore plusieurs prototypes de machines volantes. Il parvient à créer une sorte de chaise à porteur, propulsée dans les airs par quelques Glumms volontaires. L'entreprise n'est pas aisée cependant, et Peter n'aura jamais la grâce et l'aisance des hommes volants. Dans ses rêveries, il s'imagine parfois avoir le graundy :

> […] I, never so much as now, lamented the want of the Graundee […]. Now, if I was as others here are, I might make a better Figure than they, by my superior Knowledge of things, and have the World my own : Nay, I would fly to my own Country, or to some other part of the World ; where, even the Strangeness of my Appearance would procure me a good Subsistance[536].

Peter abandonne ensuite cette rêverie en songeant qu'avec le graundy lui viendrait automatiquement la vue très basse des Glumm. Or, il ne s'imagine pas être contraint de vivre en Angleterre dans l'obscurité en sorte de ménager sa vue, et donc de ne plus jouir de la société de ses semblables, qui ne seraient sans doute pas prêts à vivre de nuit, comme lui. Reste que

---

[534] LA, p. 138. « Depuis notre mariage j'avois toujours désiré de voir voler ma femme ; mais l'occasion ne s'en étoit jamais présentée aussi favorable qu'alors. C'étoit une chose qui méritait bien toute notre attention. Je la priai donc de s'y disposer assez lentement, afin de me donner le temps nécessaire pour bien la remarquer. Je vais en donner ici la description tout de suite, quoique les différentes observations qu'on va voir, ayent été faites à plusieurs reprises, car il m'auroit été impossible de faire tout à la fois de justes remarques sur chaque chose, d'autant plus que je ne la voyois alors que par derrière. », HV2, p. 1-2.

[535] LA, p. 103. « Je fus alors plus consterné qu'auparavant : mon trouble augmenta encore bien davantage, quand je vis toute cette bande traverser le pont, comme pour venir de mon côté. Le courage m'abandonne, et j'étois prêt à fuir vers la grotte pour m'y cacher. Cependant les regardant encore une fois, je les vis tous s'élancer de dessus le pont les uns après les autres ; il me sembloit qu'ils se jettoient dans l'eau, & bientôt ils s'élevèrent dans les airs comme des oiseaux : ils ne tardèrent pas à parcourir le lac, jouant & folatrant ensemble à une telle hauteur que je les perdis de vue. » HV1, p. 217-218.

[536] LA, p. 211. « Je n'avois jamais tant regretté qu'alors, de ne point avoir le Graundy […]. Si j'étois semblable à mes Hôtes, je ferois bien meilleure figure qu'eux, par la supériorité de mes connoissances ; tout le monde seroit à moi ; je pourrois m'envoler dans mon pays ou dans quelqu'autre partie du Monde ; la seule curiosité qu'on auroit à me voir, suffiroit pour m'enrichir. » HV2, p. 193-194.

sa petite fantaisie passagère rejoint le rêve de l'humanité depuis des décennies : le vol. Bien plus tôt dans le roman, alors que Peter n'a pas encore inventé sa chaise à porteurs, il se lamente déjà de ne pas avoir de graundy lorsque Youwarkee est introuvable depuis plusieurs jours :

> What a country is this to live in, and what an improper Creature am I to live in it ! Had I but the Graundee, I would have found her out by this Time, be she where she would ; but, whilst every one about me can pass, repass, and act as they please, I am fixed here like one of my Trees, bound to the Spot, or upon Removal to die in the Attempt. Alas ! why did I beget Children here, but to make them as wretched and inconsolable as myself. Some of them are so formed, indeed, as to shift for themselves ; but they owe it to their Mother, not to me. What ! am I a Father, of Children who will be bound one Day to curse me[537] !

La machine volante de Paltock n'est pas sans rappeler celle, plus sophistiquée, imaginée par Rétif de la Bretonne. Au sujet du vol chez Rétif de la Bretonne, Jacques Lacarrière, préfacier d'une édition de 1977[538], indique que l'auteur n'utilise pas la voie royale pour entrer en utopie dans les romans de l'époque, c'est-à-dire la voie maritime :

> Rétif est l'un des rares auteurs à avoir refusé ces voies par trop faciles. Comme Cyrano de Bergerac[539], il choisit l'air comme lieu de délivrance. Son héros ne sera pas marin mais aviateur ou plus exactement oiseau. Comme Icare, il portera des ailes mais celles-ci sauront résister au soleil. Un harnachement compliqué de sangles, de parachutes et d'engrenages finira par faire de Victorin un homme-oiseau libre et léger. Mais, dès les premiers essais, le lecteur voit bien que s'affranchir du sol et de la pesanteur, c'est aussi s'affranchir des lois et des contingences de la terre, acquérir pouvoir et supériorité sur tous les autres hommes, devenir un Surhomme plus encore qu'un oiseau. Du haut des airs, le jeune Victorin se sent un Ange délivré de la terre, de l'espèce humaine et du temps, un être capable de changer l'histoire. Ce vertige me paraît crucial dans le récit qu'en fait Rétif. Les ailes sont plus qu'un moyen d'évasion, elles deviennent instrument de pouvoir. Prédécesseurs et contemporains de Rétif n'utilisaient bateaux, tempêtes et errances que comme un procédé commode pour accéder en Utopie. Rétif, bien au contraire, fait du moyen lui-même la source et la pérennité de son désir. C'est pourquoi Victorin, sa femme et ses enfants, parce que détenteurs de ce secret du vol, en resteront aussi les rétenteurs : eux seuls auront le droit de posséder des ailes et d'en user, sans que jamais ce privilège ne s'étende à leurs sujets[540].

En effet, Victorin, héros de Rétif de la Bretonne, et ses fils après lui, instruisent les hommes-bêtes en diverses matières, mais ne leur confient jamais le secret du vol. Cette prérogative reste attachée à l'homme supérieur, qui voit les nouveaux territoires d'en haut et peut jauger l'agressivité ou au contraire l'aspect pacifique des nouveaux hommes-bêtes recontrés avant de

---

[537] HV, p. 174-175. « Est-il possible que je me voye fixé dans ce pays auquel je suis si peu propre ! Si j'avois le graundy, j'aurois déjà été la joindre en quelque endroit qu'elle fût. Mais tandis que chacun peut aller, venir, & faire tout ce qu'il voudra autour de moi, je suis attaché ici comme un arbre l'est à la terre ; je ne puis en sortir sans mourir à la peine. Pourquoi ai-je donné le jour ici à des enfants ? Est-ce pour les rendre aussi malheureux que moi ? Si j'en ai quelques-uns qui soient en état d'agir par eux-mêmes & de voler, c'est à leur mère qu'ils le doivent & non à moi qu'ils en sont redevables. Ne suis-je donc père que pour donner lieu à mes enfants de me maudire un jour ? » HV2, p. 99-100.

[538] Rétif de la Bretonne, *La Découverte australe*, Paris, France Adel, 1977.

[539] Comme également d'autres plus anciens : *Les Voyages dans la Lune* de Lucien de Samosate, *L'Homme dans la lune* de Godwin, notamment.

[540] Rétif de la Bretonne, *La Découverte australe*, Paris, France Adel, 1977, p. 14.

tenter d'en capturer un au moyen de filets. Les princes Christiniens, comme se nomment Victorin et ses descendants, rencontrent de fait de nombreuses difficultés lorsqu'ils atteignent l'île des hommes-oiseaux. Comment les hommes volants vont-ils réagir face à des êtres dotés du même pouvoir qu'eux ? La rencontre n'est pas des plus cordiales, et les Christiniens vont aller jusqu'à perdre leur volonté civilisatrice :

> Les Princes Christiniens ne pouvaient se lasser d'examiner ces gros nids, & ils désiraient ardemment de voir quelqu'un des Êtres qui les habitaient. Ils furent satisfaits, mais non sans danger. Ces Peuples se couchaient de bonne heure, comme tout ce qui tient à la Gent volatile, & se levaient très-matin : à peine l'aurore indiquait-elle la renaissance du jour, que les Sauvages aîlés ouvrirent la porte de leurs nids, dont ils sortirent en foule, avec des cris fort-aigüs. Les Princes Christiniens n'eurent qu'un instant pour se reconnaître et se mettre en défense. Heureusement qu'ils furent d'abord pris pour des hommes-oiseaus : Ils s'élevèrent à une hauteur considérable. Mais enfin, ils furent remarqués, & le jour augmentant, reconnus tout-à-fait. Les Hommes-oiseaus voulurent les envelopper. Il n'y avait pas de moyen de fuir ; les ennemis assaillaient de tous côtés ; il ne restait d'autre route que celle des régions supérieures & froides : les dix Princes s'élevèrent autant qu'il leur fut possible de supporter la privation de la chaleur, & de-là, ils se défendirent avec leurs longues piques, contre les Hommes-oiseaus, qui s'élevaient en caracolant jusqu'à eux. […] Cependant les Princes s'éloignaient de l'île, en combattant toujours. […] Cette périlleuse tentative leur fit prendre la résolution d'aller rejoindre le vaisseau, & d'entrer dans l'Ile en force. C'était un-peu s'écarter de leur plan de justice & de tranquilité, mais tous les hommes ont des passions[541].

Victorin et les siens prennent alors l'île par la force : ils tirent du canon et déciment une partie des hommes-oiseaux. Les survivants se soumettent aux hommes volants et ces derniers emmènent quelques spécimens, comme à leur habitude. Nous notons cependant que les hommes volants rencontrent des difficultés particulières face à des êtres qui sont, comme eux, dotés de la capacité de voler ; c'est l'infériorité des hommes-oiseaux en matière d'armes, non au niveau physique, qui fait leur perte. La gravure représentant le combat entre hommes volants et hommes-oiseaux illustre bien la difficulté rencontrée par Victorin et les siens : ils sont au même niveau, combattent, en quelque sorte, presque d'égal à égal.

[541] DA1-2, p. 416-418.

Figure 4 : Affrontement entre hommes-oiseaux et hommes-volants chez Rétif de la Bretonne[542]

Bien sûr chez Rétif de la Bretonne, au-delà de la question du vol, l'imagination ayant présidé à la création des fabuleux hommes-bêtes peut également poser question. Dans sa préface, Rétif de la Bretonne indique que son ouvrage renferme morale, philosophie, profondeur de vue, comme l'expose Huguette Krief dans une étude des gravures qui accompagnent la *Découverte australe* :

> *La Découverte australe* révèle ainsi, aux dires de Rétif, ses recherches et ses préoccupations philosophiques. Il s'agit de « déchirer le voile », comme le suggère l'auteur, de mettre en rapport la fantaisie souvent délirante du voyage utopique et la ressource philosophique du thème. L'interdépendance de ces deux faces de *La Découverte australe* peut-elle être un principe de lecture des gravures qui l'illustrent[543] ?

Ainsi, Rétif semble se défendre de n'avoir créé qu'une chimère fabuleuse, vide de sens car exempte de mimétisme.

Chez China Miéville, au XX^e^ siècle, il est également question de la construction d'une machine pour pouvoir voler. L'intrigue de *Perdido Street Station* se situe dans un tout autre monde que le nôtre, au sein d'une cité-Etat, Nouvelle Crobuzon. Des créatures surnaturelles – hommes-

[542] DA 1-2, p. 414 © Gallica / Bibliothèque Nationale de France
[543] Huguette Krief, « État de nature, état utopique. L'univers sexué des images de la *Découverte australe* », *Etudes rétiviennes* n°32, Paris, Société Rétif de la Bretonne, décembre 2000, p. 131.

oiseaux, hommes-cactus, gorgones, etc. – y évoluent sans que cela ne surprenne ou ne choque les humains qui y vivent. Nouvelle-Crobuzon possède ses quartiers, ses lois, ses peuples et ses divinités. Un des enjeux du roman se situe au niveau d'un personnage nommé Yagharek. Il s'agit d'un Garuda, d'un homme-oiseau encore : là se trouve, dans ce roman, l'ivresse du vol. Cependant, Yagharek a eu les ailes sciées par son propre peuple – le lecteur apprend à la fin du roman que cette punition lui a été infligée car il a violé une femme Garuda. Au début de l'œuvre, Yagharek n'a qu'un désir, qu'une obsession : qu'on lui construise une machine permettant de voler à nouveau. Nous rejoignons ici les ailes artificielles de Victorin chez Rétif et la chaise à porteurs de Peter chez Paltock. Yagharek consulte un savant humain, Isaac, pour lui confier cette tâche. Isaac s'y attelle aussitôt, et le lecteur suit sa progression tout au long du roman. Au cours de ses recherches, Isaac interroge notamment son ancien supérieur, Vermishank. Celui-ci lui rappelle le cas d'un homme Recréé nommé Calligine :

> There was a bio-philosopher, years ago, at the end of the last century. Calligine, name of. Had himself remade. […] Mad thing, really, but it did seem to work. Huge mechanical wings that unfolded life fans. He wrote a pamphlet about it[544].

Vermishank insiste ensuite sur la difficulté que présente une Recréation destinée à redonner des ailes à qui en a été privé :

> In theory, there is almost nothing which can't be done with Remaking. It's all just a question of wiring things up, a bit of flesh-moulding. But flight's horribly hard because you're dealing with all sorts of variables that have to be exactly right. See, Isaac, you can Remake a dog, sew a leg back on, or mould it on with a clayflesh hex, and the animal'll limp along happily. Won't be pretty, but it'll walk. Can't do that with wings. Wings have to be perfect or they won't do the trick[545].

A la fin du roman, Isaac, apprennant le crime commis par son compagnon Garuda, refuse finalement de l'aider à voler à nouveau. Yagharek doit abandonner ce rêve, et partir dans la seule direction qui lui reste :

> I am not the earthbound garuda any more. That one is dead. This is a new life. I am not a half-thing, a failed neither-nor. I have torned the misleading quills from my skin and made it smooth, and below that avian affectation, I am the same as my citizen fellows. I can live foresquare in one world. […] I turn away from him and step into the vastness of New Crobuzon, this towering edifice of architecture and history, this complexitude of money and slum, this profane steam-powered god. I turn and walk into the city my home, not bird or garuda, not miserable crossbreed. I turn and walk into my home, the city, a man[546].

---

[544] PSS, p. 194. « Il existait un bio-philosophe, il y a des années de ça, à la fin du siècle dernier, du nom de Calligine. Il s'est fait Recréer. […] Une idée folle, en fait, mais il semble que cela ait fonctionné. D'énormes ailes mécaniques qui se déployaient comme des éventails. Il a écrit un opuscule à ce sujet. » PSS1, p. 237-238.

[545] PSS, p. 195. « Il n'y a presque aucun résultat auquel on ne puisse aboutir grâce à la Recréation. Ça suppose juste de tout brancher au bon endroit, et de modeler un peu de chair. Mais le vol est horriblement compliqué, parce qu'on a affaire à une série de paramètres qui doivent être ajustés au poil près. Voyez-vous, Isaac, on peut Recréer un chien, lui recoudre une patte… ou la remodeler au moyen d'un charme formateur de chair, et notre bébête avancera benoîtement en claudiquant. Ce ne sera pas joli, mais il avancera. On ne peut pas procéder ainsi avec des ailes. Il faut que tout soit absolument parfait, ou elles ne fonctionneront pas. » PSS1, p. 239.

[546] PSS, p. 709-710. « Je ne suis plus le Garuda cloué au sol, désormais. Cet être-là est mort. Je suis l'être d'une nouvelle vie. Ne suis plus une demi-chose, un ni non, ni oui. J'ai arraché de ma peau, ma peau désormais lisse, les pennes mensongères

Le Garuda, privé définitivement du vol, ne peut devenir qu'un homme, et entrer dans la ville comme tel.

A travers les siècles et les aires géographiques, *Les Aventures de Pierre Wilkins*, *La Découverte australe* et *Perdido Street Station* partagent donc ce même rêve : voler. Qu'il s'agisse de créatures capables, naturellement, de voler – Glumms et Gawrys, Garudas – ou de personnages qui, comme Victorin ou Peter, construisent des machines volantes, ces êtres ont la particularité commune de ne pas être cloués au sol, comme le sont d'ordinaire les autres humains. Le ciel est pour eux un terrain de jeu – parfois de pouvoir, comme chez Rétif – et non un espace inaccessible. De nombreux autres romans mettront en scène des machines volantes ou des hommes-volants, faisant de cette « fantaisie » une obsession propre à l'espèce humaine. Un autre motif commun à plusieurs de nos œuvres est celui de l'hermaphrodisme.

b) L'hermaphrodisme

Comme pour l'homme-oiseau, l'hermaphrodite a des origines très anciennes, mythiques, avec notamment le mythe d'Hermaphrodite, fils d'Hermès et Aphrodite, uni de force à la nymphe Salmacis. Chez nos auteurs, cet imaginaire se développe selon des particularités physiologiques spécifiques :

- Chez Foigny, l'hermaphrodisme c'est la coprésence des deux sexes dans un seul corps. Cette coprésence n'existe pas pour donner à l'être humain deux fois plus de désir ou de contentement sensoriel, mais au contraire pour s'en absoudre. Les deux sexes, en quelque sorte, s'annulent, et le corps est neutre. Les spécificités sexuelles ne sont destinées qu'à la survie de l'espèce, la génération se faisant *a priori* dans le corps double lui-même, sans recours à autrui. L'hermaphrodisme ici sert le fantasme de l'Un, d'où notamment la lecture déiste de Pierre Ronzeaud[547].
- Chez Ursula Le Guin, il n'y a pas de coprésence permanente des deux sexes, à l'instar de Foigny. Le corps est tantôt neutre – les organes sexuels sont alors atrophiés – tantôt sexué – les organes sexuels soit féminins soit masculins se développant de manière aléatoire d'un cycle à l'autre. Il y a bien reproduction sexuée, cependant, celui qui a été homme durant un cycle peut devenir femme la fois suivante, et vice-versa. Le corps hermaphrodite possède ici en lui, mais sans les maîtriser, toutes les potentialités du féminin et du masculin. Cela aboutit nécessairement à un monde plus égalitaire,

---

et suis pareil à mes concitoyens sous mes allures aviaires. Je puis vivre avec résolution dans un seul monde, un seul. […] Je me détourne de lui, m'enfonce dans la vastitude de Nouvelle-Crobuzon, cet édifice fantastique d'architecture et d'histoire, cette complexité d'argent et de taudis, ce dieu profane, de vapeur animé. Je me détourne pour pénétrer, ni oiseau, ni Garuda, ni misérable hybride, là où est désormais mon séjour. Je me détourne et j'entre chez moi, dans la ville, en homme. » PSS2, p. 454.

[547] *L'Utopie hermaphrodite. « La Terre australe connue » de Gabriel de Foigny (1676)*, *op. cit.*

contrairement à notre monde dans lequel la femme a fort à faire pour faire valoir la pleine étendue de ses droits à l'égalité de traitement.

- Chez Casanova, la configuration est encore tout à fait différente. La coprésence des deux sexes n'est pas certaine pour les Mégamicres, pas plus qu'ils ne possèdent de sexualisation cyclique. Comme dans la statuaire grecque, ils semblent disposer d'une poitrine nourricière et d'un pénis – ce que le texte pourrait laisser entendre mais ne confirme jamais. Le corps est ici double mais *a priori* non armé pour la reproduction sexuée. De fait, nul ne sait comment se réalise la fécondation des œufs, que les Mégamicres rendent par la bouche et non par un canal inférieur. Le mystère prétendu ici par Casanova ne semble pas de nature à rendre plus plausible ses Mégamicres – notons tout de même que Foigny, lui non plus, n'explicite jamais clairement comment la génération d'un être dans un seul serait possible, et donc éventuellement crédible.
- Chez Carina Rozenfeld, les corps sont Neutres : ils ne disposent pas de sexes mais de deux trous qui sont leurs orifices naturels. Avec l'effacement des sexes vient la notion d'égalité : chaque Neutre est le reflet non achevé de son voisin.

Chez Foigny et Le Guin, les peuples restent en quelque sorte cependant « crédibles » car ils ne disposent que de cette particularité physique – bien que certains Australiens de Foigny aient un bras supplémentaire sur le torse, ou que les Géthéniens d'Ursula Le Guin soient plus souvent comparés à des loutres qu'à des êtres humains. Cependant, presque toute la lumière est braquée sur leur hermaphrodisme, caractéristique principale et raison d'être des romans. En dehors de cette spécificité, ils sont, en quelque sorte, « normaux ». De plus, l'hermaphrodisme, aujourd'hui appelé intersexualité, existe bel et bien, dans notre monde, à l'époque de Foigny et à celle de Le Guin. L'imaginaire s'appuie ici sur un terreau réaliste, pour en faire quelque chose d'autre ensuite avec la notion de peuple entièrement hermaphrodite, mais reste que le substrat originel est mimétique. Chez Casanova, la situation est plus complexe. En effet, les Mégamicres ne sont pas seulement hermaphrodites : ils font la taille d'un bébé, ont la peau de toutes les couleurs, nagent comme des poissons, etc., ainsi que nous pouvons le voir dans l'extrait suivant :

> En moins d'un quart d'heure nous nous vîmes environnés d'une quantité étonnante de ces êtres de toutes les couleurs hormis blanc et noir, la plus grande partie était tachetée, et les rouges […] étaient les plus rares. Les proportions dans leur petit corps étaient égales aux nôtres, et leur figure était fort jolie. Leur âge nous paraissait celui de dix à douze ans, malgré leur taille qui était celle d'un enfant à la mamelle. Leur chevelure était courte et ronde, crépue et frisée, variant en couleurs comme leur peau, mais celle des rouges était d'un vert clair très agréable à la vue. Au-dessus des cils ils avaient tous en demi-cercle la coiffe dont je vous ai parlé, dont la plus grande largeur au milieu du bord du cercle était de deux pouces ; elle allait se terminer à leurs oreilles diminuant toujours en largeur : nous sûmes après qu'elle leur était naturelle. C'était un cartilage un peu plus résistant que celui de nos oreilles ; il formait une courbe moitié d'une elliptique ovale[548].

[548] I, p. 42-43.

Le lecteur apprend encore par la suite que les Mégamicres sont ovipares, et que pour se nourrir, ils s'allaitent mutuellement – propriété qui donnera lieu à d'étranges scènes d'extase lorsqu'Edouard et Elisabeth tètent eux-mêmes des Mégamicres pour se nourrir et se délèctent de leur lait. Nous sommes ici bien loin d'une représentation mimétique ; et l'accumulation des détails fantaisistes dans la description des Mégamicres a peut-être participé du relatif désintérêt de la critique pour ce roman. Jean-Michel Racault ne le situe par exemple pas parmi les utopies narratives, mais aux marges de l'utopie[549]. Il y classe les ouvrages ayant pour lui un aspect uniquement imaginaire et fantaisiste. Pour faire utopie en effet, selon ce critique, la disparité physique entre être dans la norme et être hors-norme doit être un enjeu majeur du récit ; le roman ne devant pas simplement présenter un personnage humain émerveillé devant un peuple féérique. Reste que, à l'instar de l'homme-volant, l'hermaphrodite semble bien être un motif dont la littérature s'est emparée, à diverses époques et dans divers pays. Le véritable hermaphrodite bouleversant les codes genrés de la société humaine, il n'est pas étonnant que des romanciers et romancières se soient saisis de cette figure double, duelle, aux frontières de l'humain, afin d'en explorer toutes les potentialités au cœur de romans mettant en scène des peuples hermaphrodites.

Bisexués, volants, mi-homme mi-animal, colorés, ovipares : les corps de nos romans pourraient, à première vue, n'apparaitre que comme des fantaisies désincarnées, vagues caprices d'auteurs en mal de féérie. Ces ouvrages semblent au contraire s'emparer de figures importantes de l'imaginaire collectif, comme l'homme volant et l'hermaphrodite, et les employer au cœur de leurs textes dans toute leur diversité et leur force narrative. Ces corps physiques peuvent, par analogie, se rapprocher du corps social dans lequel ils évoluent. Dans cette analogie, il est sans doute utile de regarder de plus près l'aspect scientifique des récits, la manière dont, au regard des avancées scientifiques d'une certaine époque, ces corps sont traités. Cela pose la question de l'attrait du lectorat pour l'aspect scientifique des récits en fonction des époques d'écriture et de publication. Nos romans présentent des corps mixtes, hybrides, intégrant de l'animalité ou réunissant en un seul corps le féminin et le masculin. Il faudra aux auteurs proposer certains guides pour leurs lecteurs. Ces derniers devront parfois, pour accéder à la matrice des récits, posséder certains prérequis, notamment en matière scientifique. Des opérations de vulgarisation seront nécessaires, notamment – mais pas uniquement – au regard du lectorat de destination.

[549] Jean-Michel Racault, *L'Utopie narrative en France et en Angleterre. 1675-1761*, *op. cit.*, p. 259.

3. Attrait du lectorat pour l'apparence scientifique des récits

Pour expliciter leurs corps hors-norme, les auteurs ont fréquemment recours à la science. C'est notamment le cas chez Rétif de la Bretonne, qui fait presque explicitement référence à Buffon dans ses textes : évoquer ce grand scientifique serait ici un gage de légitimité du texte, ou encore à Casanova, qui surcharge son récit de termes médicaux complexes. L'auteur devra parfois, pour atteindre son lectorat de destination, verser dans la vulgarisation scientifique – nous verrons que celle-ci n'est pas l'apanage des seuls livres pour la jeunesse.

3.1. Des prérequis scientifiques

Les lecteurs devront donc posséder, pour comprendre pleinement le sens des récits, certains prérequis scientifiques. Rétif de la Bretonne offre par exemple, avec sa *Découverte australe*, une astucieuse relecture de l'*Histoire Naturelle* et du *Discours sur la nature des animaux* de Buffon. Cela suppose, pour être compris, de s'adresser à un public suffisamment instruit en Histoire naturelle pour que le travail mené par rapport aux textes de référence puisse être mesuré. Casanova, quant à lui, décrit très précisément, dans deux livres de son *Icosaméron*, les opérations sur les yeux des Mégamicres auxquelles s'essaye son personnage principal. Les termes de médecine et de chirurgie sont nombreux ; là aussi, le texte pourrait échapper à un public néophyte.

3.1.1. Rétif de la Bretonne relecteur de Buffon

Dans son article « Rétif de la Bretonne précurseur ou fantaisiste ? Les découvertes boréales de *La Découverte australe* », Mark R. Rubin questionne le statut de précurseur de Rétif de la Bretonne en matière de machines volantes d'une part, et d'évolutionnisme avec ses Hommes-bêtes d'autre part :

> Une des constantes de la critique rétivienne est l'assertion que Nicolas-Edme Rétif de la Bretonne fut un précurseur de la science. En effet, son œuvre littéraire, et surtout *La Découverte australe*, est parsemée d'idées qui semblent annoncer d'importantes avancées scientifiques. Deux idées ont une importance particulière. La première est celle d'une machine à voler plus lourde que l'air qui paraît dans la partie romanesque de ce livre, appelée communément le « roman » ou « l'histoire » de Victorin. Cette idée est d'autant plus curieuse qu'elle vient plusieurs années avant la première montgolfière et qu'elle est décrite par Rétif jusque dans sa moindre courroie. La seconde idée, exprimée

> dans l'ouvrage entier, tant le roman de Victorin que la partie explicative qui le suit, est celle de l'évolution des différentes espèces animales sur la terre, et cela quelques quatre-vingts ans avant que Darwin ne publie *De l'origine des espèces*[550].

Le critique explicite la thèse de l'auteur :

> La thèse qu'il avance est que toute vie animale avait une origine commune qui a évolué différemment en fonction de l'environnement et de la sélection naturelle. Dans l'hémisphère septentrional, l'évolution différentielle aurait été compensée par le croisement des races, rendu possible par les immenses continents de cette partie du Globe. Le résultat en aurait été un certain nombre de groupes raciaux relativement bien définis. Dans l'hémisphère méridional, au contraire, l'absence de telles étendues terrestres aurait isolé les différentes races, laissant chacune évoluer dans son île isolée, d'après les conditions locales. Le résultat dans ces régions était une série de races mixtes d'hommes-brutes (pour utiliser le terme de Rétif) qui illustrait apparemment l'échelle des êtres[551].

Mark R. Rubin rappelle que Rétif de la Bretonne a cité ses différentes sources scientifiques, à commencer par le Telliamed, dont sa « Dissertation sur les hommes-brutes », selon Charles Porter, est très proche[552]. Le critique statue assez sévèrement, à la fin de son exposé, au sujet du statut de précurseur du romancier. Selon Rubin, il serait difficile de voir en Rétif de la Bretonne un scientifique pur cru, l'adhérent à une mouvance scientifique en particulier :

> Au mieux, pourrait-on peut-être le considérer parmi les grands vulgarisateurs de la science, même si la diffusion de ses idées était plutôt faible, et même si son traitement des sujets scientifiques manquait souvent d'objectivité et de méthode. Ce n'est pourtant pas un menu exploit pour un paysan autodidacte[553].

Cependant, dans ses propositions scientifiques ou pseudo-scientifiques, Rétif de la Bretonne s'oppose au plus grand naturaliste de son temps : Georges-Louis-Lerclerc Buffon, pour ses thèses exposées notamment dans son *Histoire naturelle* et son *Discours sur la nature des animaux*. Dans sa préface à une édition de 2003 de ce *Discours*, Denis Reynaud précise que Buffon range les animaux de l'*Histoire naturelle* suivant leur degré d'utilité pour l'homme ; cette vision anthropocentriste étant différente, par exemple, de celle de Carl Von Linné : « On comprend assez vite que ce qui intéresse Buffon dans l'animalité […], c'est ce que celle-ci nous dit de l'humanité[554]. » En effet, Buffon affirme sans détours dans ce *Discours sur la nature des animaux* la supériorité de la nature humaine :

> […] comme l'homme n'est pas un simple animal, comme sa nature est supérieure à celle des animaux, nous devons nous attacher à démontrer la cause de cette supériorité, et établir, par des preuves claires et solides, le degré précis de cette infériorité de la nature des animaux, afin de distinguer ce qui

---

[550] Rubin Mark R., « Rétif de la Bretonne précurseur ou fantaisiste ? Les découvertes boréales de *La Découverte australe* », *in* Actes du colloque d'Auxerre, *Études rétiviennes* n°4/5, Paris, Société française Rétif de la Bretonne, janvier 1986, p. 15.
[551] Ibid., p. 17.
[552] Ibid., p. 19.
[553] Ibid., p. 20.
[554] Buffon Georges-Louis-Lerclerc, *Discours sur la nature des animaux*, Paris, Rivages, 2003 [1753], p. 14-15.

> n'appartient qu'à l'homme, de ce qui lui appartient en commun avec l'animal[555].

Pour Buffon, le centre du corps, c'est-à-dire le cœur, est semblable entre homme et animal. Les différences entre leurs corps augmentent de plus en plus en allant vers les extrémités, notamment les mains : « […] c'est par leur extrémités qu'ils diffèrent le plus, rien ne se ressemblant moins au premier coup d'œil que la main humaine et le pied d'un cheval ou d'un bœuf[556]. » Cet extrait nous rappelle la scène des *Voyages de Gulliver* dans laquelle un Houyhnhnm tient, ébahi, la main de Gulliver entre ses sabots, ou la fascination des Mulefas, également dotées de sabots, pour les mains de Mary chez Pullman. Selon Philippe Despoix[557], Rétif de la Bretonne reprend les théories de Buffon dans son *Histoire naturelle* pour les détourner. Ainsi, l'ordre de découverte des hommes-bêtes par Victorin suit à rebours celui employé par Buffon dans sa description des espèces :

> Si donc les espèces rencontrées au cours du voyage des Hommes-volants apparaissent de plus en plus fabuleux, ils ne sont pourtant que l'exact envers de la classification des espèces et de leurs variétés propres à la discipline majeure de l'époque. Dans ce bestiaire fantastique du monde austral rétivien, on peut suivre pas à pas les articles publiés par Buffon depuis 1753 dans son *Histoire naturelle des animaux*. Après les Hommes-singes, et d'île en île, seront découverts les Hommes-ours, les Hommes-chiens, les Hommes-cochons, puis les hybrides humains des taureaux, moutons, castors, boucs, chevaux, ânes, grenouilles, serpents, éléphants, lions, cerfs, lièvres, lapins, rats, hérissons, taupes, etc., jusqu'aux Hommes-oiseaux. Chaque espèce buffonienne reçoit ainsi son « monstre » hybride[558].

Il poursuit encore :

> A la concurrence vis-à-vis de Cook on devine que se superpose celle, non moins décisive, vis-à-vis de Buffon. Le mot ultérieur de Rétif selon lequel sa propre œuvre serait « un utile supplément à l'Histoire naturelle » […] trouve en fait une première application dans ce roman. Humour de la fiction bien entendu, quand il s'agit de s'opposer par les moyens de la littérature à l'idée maîtresse de l'Histoire buffonienne : à savoir que, s'il y a continuité de la nature, l'échelle des êtres est discrète, et que c'est la reproduction qui constitue le critère pour différencier une espèce de l'autre[559].

Raymond Trousson partage cette lecture de l'œuvre de Rétif de la Bretonne comme opposée aux thèses de Buffon :

> Dans une île proche, les explorateurs découvrent des races étranges d'hommes-singes, ours, chiens, taureaux, […] etc. Mais cette prolifération d'êtres fantastiques n'est pas aussi gratuite qu'elle l'était chez Margaret Cavendish. Rétif développe une curieuse cosmologie vitaliste, opposée à la conception mécaniste de Buffon, et selon laquelle, de la « copulation » du soleil et des planètes, a jailli la vie. Évolutionniste et lamarckien avant la lettre, mais de manière fantaisiste, Rétif expose ici – fort longuement – une science bizarre

[555] *Ibid.*
[556] *Ibid.*
[557] Despoix Philippe, « Histoire naturelle et imagination littéraire. *La Découverte australe*, ou Rétif lecteur de Buffon », *Études rétiviennes*, Paris, Société Rétif de la Bretonne, n°32, décembre 2000, p. 95.
[558] *Ibid.*, p. 105.
[559] *Ibid.*, p. 99.

> et irrationnelle qui combine toutes les doctrines du XVIII[e] siècle, pour annoncer l'illuminisme romantique[560].

Rétif de la Bretonne marque cette distanciation humoristique avec Buffon dans l'île des Mégapatagons, que les hommes volants découvrent après celle des Hommes-oiseaux. Leur capitale est Sirap – Paris, donc – et leur figure de vieux sage se nomme Noffub, envers de Buffon :

> Après le déjeuner, le Vieillard [Noffub] fit quelques questions aux Voyageurs-volants sur les usages de l'Europe, sur la religion, sur les sciences, sur le système du monde, & les sonda sur leurs connaissances physiques. Hermantin répondit, d'après le système ingénieus qu'à publié le Pline français […]. Il parla des *Époques de la nature*, de l'antiquité du monde, […], il expliqua la chaleur centrale, d'après m.[r] de Buffon. A cet endroit de son discours, le vieillard se mit à sourire, en regardant son fils. Hermantin s'en apperçu & s'arrêta, en demandant au vénérable Noffub, s'il trouvait que cela ne fût pas vraisemblable ? – Pour vous répondre, dit le Vieillard, il faut que je lise les livres qui traitent de votre doctrine. Hermantin avait un *Buffon*, & d'autres livres, qu'il remit au sage Mégapatagon. Le Vieillard les garda plusieurs jours, après lesquels il revint. – Je vais à-présent, lui dit-il, vous exposer notre doctrine, qui est un peu moins conjecturale, & plus vraisemblable que la vôtre ; plus conforme à la marche ordinaire de la Nature, plus-digne en un mot du Principe-animateur[561].

Noffub propose alors un exposé bien éloigné des théories des Buffon. Il reste que les lecteurs de Rétif de la Bretonne, pour comprendre sa visée transformiste et son opposition aux thèses de Buffon, devaient posséder certains prérequis en matière de savoir scientifique ; ces derniers étaient peut-être partagés par les élites pensantes et lectrices du XVIII[e] siècle, mais sont sans doute plus lointaines aux lecteurs par la suite. L'aspect scientifique du récit, comme dans le cas de Casanova, marque également le goût de ce lectorat pour l'appareil scientifique présent dans les récits.

Les écrivains français du XVIII[e] siècle sont fortement marqués par les réflexions qui ont été menées à leur époque autour de la classification du vivant. La classification de Linné entre autres fait ainsi l'objet de critiques dans le premier discours par lequel Buffon ouvre le premier tome de son *Histoire Naturelle* en 1749.

3.1.2. Casanova et la médecine

Casanova quant à lui explore le thème de la médecine de l'œil dans son *Icosaméron*. Chez Casanova en effet, les Mégamicres sont parfois frappés d'une maladie qui les rend peu à peu aveugles ; cela étant sans doute dû à la très forte luminosité de leur Soleil intérieur, et ce malgré la « capeline cartilagineuse[562] » dont ils disposent sur le front pour protéger leur vue. C'est

[560] Raymond Trousson, *Voyages aux pays de nulle part. Histoire littéraire de la pensée utopique*, Bruxelles, Université de Bruxelles, 1999, p. 142.
[561] DA 3-4, p. 448-449.
[562] I, p. 73.

l'occasion, pour Casanova, de mettre en scène un Édouard apprenti chirurgien, qui détaille son projet de rendre la vue à un Mégamicre malade avec force vocabulaire technique et médical :

> Je ne savais rien ni des maladies des yeux, ni du mécanisme de l'œil, mais je me souvenais d'avoir vu un oculiste à Lincoln rendre la vue au baronet Frédéric Athins en lui baissant la cataracte. Je me souvenais aussi d'un lord aveugle, dont les beaux yeux paraissaient clairvoyants, qu'on disait inguérissable parce que la cause de la cécité devait être une obstruction dans le nerf optique. La cataracte devait être, à ce que je savais, un catarrhe épais ramassé sur le cristallin qui le rendait opaque : je savais qu'il s'agissait d'abattre l'humeur épaisse[563].

Dans un renversement presque comique, l'auto-déclaré néophyte de la chirurgie des yeux – « je ne savais rien » – a en quelques phrases une bonne idée du sujet – « je savais qu'il s'agissait ». Édouard expérimente ensuite sa chirurgie des yeux sur des cochons, puis s'aventure à soigner un Mégamicre. L'opération étant une réussite, Édouard devient le chirurgien officiel des Mégamicres, auxquels il soigne les problèmes de cataracte. Chaque opération donne lieu à son lot de vocabulaire médical :

> Avant que de mettre mon Mégamicre à l'obscur, je m'assurai qu'il voyait. Il ne put s'apercevoir de rien, ni que je lui eusse tiré du sang des jugulaires, ni que j'eusse ouvert son œil sous l'iris, et encore moins que je lui eusse tiré dehors deux corps solides et glutineux que je faisais d'abord jeter[564].

Un physicien Mégamicre s'aventure à guérir lui aussi des patients aveugles ; cependant sa technique est jugée hasardeuse et impropre par Edouard, ainsi qu'il l'explique à ses fils :

> […] l'opération qui venait d'être faite passait pour heureuse, parce qu'elle avait paru telle à tous ceux qui se trouvaient présents, mais […] nous, informés de la méthode qu'il avait employée pour ôter de devant la prunelle le corps opaque qui causait la cécité, étions en état d'en douter, puisque nous savions qu'il ne saignait pas le patient et qu'il ne tirait pas hors de l'œil la cataracte, mais qu'il la poussait ailleurs avec une aiguille à pointe ronde, après qu'il avait ouvert le même œil avec une autre aiguille. Je leur dis que cette double introduction pouvait rendre la blessure plus difficile à la guérison, faire du dégât dans les tuniques, faire sortir de son réservoir l'humeur aqueuse, trop disperser la cristalline et causer d'autres malheurs ; que le corps vicieux et nuisible resté dedans ne pouvait pas être lié au coin où il l'avait poussée et qu'il était donc possible qu'il retournât à sa première place ; et que la saignée enfin, que je n'employais que pour mettre un obstacle à la phlogose que je jugeais fatale, pouvait étant négligée en devenir la cause et que pour lors le Mégamicre opéré aurait dû perdre l'œil, sinon la vie[565].

Raymond Trousson rattache ces controverses internes au roman à des débats scientifiques bien réels, notamment autour de l'opération de la cataracte réalisée par Jacques Daviel au milieu du XVIII^{e} siècle :

> S'improvisant spécialiste de l'ophtalmologie, il pratique, décrite avec une extraordinaire minutie […] l'opération de la cataracte par l'extraction du cristallin opacifié réussie pour la première fois en 1745 par Jacques Daviel, qu'il

[563] I, p. 345.
[564] I, p. 359.
[565] I, p. 373-374.

> oppose à la méthode qui consistait, depuis l'antiquité, à abaisser la cataracte hors du champ de la pupille […][566].

Cette nouvelle méthode avait engendré des désaccords à l'Académie royale de chirurgie dans la deuxième moitié du XVIII[e] siècle. Casanova se fait donc ici directement l'écho de controverses scientifiques de son temps.

De nombreux autres passages du roman évoquent ces chirurgies de l'œil. Un physicien Mégamicre donne notamment une très longue description de l'anatomie de l'œil, avec là aussi des termes véritablement précis, par exemple : « La tunique plus externe […] est la cornée, la seconde la choroïde, la troisième l'amphiblestroïde[567] ». Tous ces éléments requièrent du lecteur, sinon des prérequis certains en matière de chirurgie oculaire, au moins une attention élevée à ces descriptions minutieuses et émaillées de termes scientifiques. L'attention importante accordée à la question des yeux, thématique qui occupe une grande partie de la dixième et de la onzième journées, étonne au regard du corps des Mégamicres, dont l'hermaphrodisme pourrait faire l'objet de davantage d'attention que leurs yeux.

Rétif de la Bretonne comme Casanova requièrent de leurs lecteurs certains prérequis scientifiques pour pouvoir comprendre tous les aspects de leur narration. Dans d'autres romans, l'auteur se positionnera plutôt du côté de la pédagogie, en allant vers la vulgarisation scientifique. D'autres enfin créent un texte possédant plusieurs niveaux de lecture, destinés à des lecteurs d'âges différents.

3.2. Vulgarisation scientifique et niveaux de lecture

La vulgarisation scientifique consiste à diffuser pédagogiquement un ensemble de savoirs afin de le rendre accessible au grand public. Dans nos romans, deux personnages vont s'y essayer : l'Investigatrice du chapitre 7 de *La Main Gauche de la Nuit*, et Isaac dans *Perdido Street Station*. Carina Rozenfeld et Philip Pullman s'adressent quant à eux à un jeune lectorat : quel la parole scientifique joue-t-elle dans ces romans ? Si Carina Rozenfeld semble s'adresser uniquement à un public adolescent, nous verrons qu'*À la croisée des mondes* dispose de nombreux niveaux de lecture différents.

[566] Raymond Trousson, « Casanova et l'*Icosaméron* », Revue *Bon à tirer* numéro 54 – 1[er] septembre 2006, [en ligne], URL : http://www.bon-a-tirer.com/volume54/rt.html, consulté le 13/06/2022.
[567] I, p. 375.

3.2.1. Le Guin et Miéville : des personnages de médiateurs scientifiques

Ursula Le Guin va, pour réaliser un cours explicatif sur la question sexuelle des Géthéniens, changer de narrateur. Elle imagine en effet une narratrice, arrivée sur Géthen bien avant Genly Aï car faisant partie d'une expédition antérieure. Le lecteur a accès à ses notes et à l'ensemble de ses explications sur l'ambisexualité Géthenienne. Chez Miéville, c'est Isaac, ancien professeur, qui entreprend un cours à destination de Yagharek le Garuda ; il profite aussi au lecteur qui peut mieux comprendre les idées du personnage principal pour la construction de ses ailes artificielles.

a) Le Guin : un exposé sur la question sexuelle chez les Géthéniens

Le chapitre 7 de *La Main gauche de la nuit*, intitulé « *The question of sex* », ou « La question sexuelle », offre une longue explication au sujet de la nature sexuelle des Géthéniens, l'origine de leur hermaphrodisme, son fonctionnement par cycles, leur mode de reproduction, etc. – autant d'éléments qui font défaut dans d'autres de nos romans mettant en scène des êtres bisexués, notamment chez Foigny. Le lecteur se voit offrir un véritable cours, un exposé concernant les mœurs sexuelles Gétheniennes. Dans ce chapitre se produit un changement de focalisation : Genly Aï ou Estraven ne sont plus les personnages focaux, car le lecteur a accès à des notes prises longtemps auparavant : « From fields notes of Ong Tot Oppong, Investigator, of the first Ekumenical landing party on Gethen/Winter, Cycle 93 E.Y. 1448[568]. » Il s'agit là d'une analepse : le lecteur est plongé dans des écrits recensés durant le premier voyage ékuménique jusqu'à Géthen, soit bien avant l'arrivée de Genly Aï. Ce choix narratif permet à Ursula Le Guin de livrer des explications très fournies au sujet de la physiologie de ses hermaphrodites, sorte de séance de vulgarisation scientifique concernant les mœurs sexuelles de ses personnages. L'Investigatrice – car il s'agit d'une femme, comme le lecteur le découvre à la fin du chapitre – livre d'abords plusieurs hypothèses au sujet de l'origine des hermaphrodites : ils seraient des hommes autrefois manipulés génétiquement par les Colonisateurs terriens ; leur ambisexualité aurait sinon pu résulter d'un accident, ou de la sélection naturelle, au fil de l'évolution. Au sujet des cycles des Géthéniens, tout n'est pas entièrement explicité, par exemple les termes « soma » et « kemma ». Ursula Le Guin ayant fait ses études en France, ayant écrit une thèse en français et étant mariée à un français, il semble possible de poser l'hypothèse selon laquelle le terme « soma » proviendrait du mot français masculin « soma » de 1892 issu du grec

[568] LHD, p. 73. « Notes prises par Ong Tot Oppong, Investigateur du premier groupe de reconnaissance débarqué sur Géthen-Nivôse, Cycle 93 A. E. 1448. », MGN, p. 104.

sôma, « corps ». En biologie, ce mot désigne l'ensemble des lignées cellulaires non sexuelles de l'organisme – s'opposant à « germen ». « Soma » signifie aussi « corps cellulaire du neurone » et, en psychologie, il désigne le corps, par opposition à l'esprit, la psyché. Ce terme, notamment dans sa première acception, semble bien adapté pour désigner la première phase de la sexualité des Gétheniens, qui est celle de la quiétude sexuelle. L'Investigatrice décrit encore les autres cycles et étapes de la sexualité Géthenienne : le kemma, la sexualisation, l'union. Le ton est véritablement explicatif, en cela que l'Investigatrice est censée faire un rapport de ce qu'elle a vu sur Géthen au sujet de la sexualité. Elle écrit par exemple :

> When the individual finds a partner in kemmer, hormonal secretion is further simulated (most importantly by touch – secretion ? scent ?) until in one partner either a male or female hormonal dominance is established. The genitals engorge or shrink accordingly, foreplay intensifies, and the partner, triggered by the change, take on the other sexual role (? Without exceptions ? If there are exceptions, resulting in kemmer-partners of the same sex, they are so rare as to be ignored). This second phase of kemmer (Karh. *thorharmen*), the mutual process of establishing sexuality and potency, apparently occurs within a timespan of two to twenty hours[569].

Ong Tot Oppong, l'Investigatrice et narratrice pour ce chapitre, utilise des termes simples, et se met au niveau de son lecteur : elle n'emploie pas des termes de biologie très spécialisés. A l'évidence, Ursula Le Guin semble utiliser la voix de cette scientifique exploratrice pour fournir au lecteur des informations détaillées, et présentées plutôt simplement, au sujet de l'hermaphrodisme de ses personnages. Dans la fiction, ces notes semblent utilisées par Genly Aï pour mieux comprendre le peuple qu'il va rencontrer durant sa mission. Nous pourrions aussi parler, pour ce septième chapitre, de vulgarisation scientifique, qui est un des traits de la science-fiction en tant que genre. En effet, comme l'expliquent Bernard Convert et Lise Demailly, la volonté d'expliquer des éléments scientifiques à un lectorat par le biais de la fiction est présente dès la naissance de la science-fiction :

> La science-fiction […] est sans doute le genre littéraire qui pose de façon la plus centrale la question du lien entre l'innovation – scientifique et technologique mais aussi sociopolitique – et la création littéraire. Pour la SF, la relation entre innovations factuelles et créations littéraires ne se fait pas en un seul sens, par des emprunts d'éléments scientifiques, technologiques ou de contextes sociopolitiques qui seraient ensuite extrapolés dans les récits propres à ce genre littéraire. Elle a vocation à fonctionner aussi dans l'autre sens : conformément à son projet initial, la SF sert, en retour, d'impulsion à l'innovation. […] Dès l'origine, la SF s'est pensée comme plus et autre chose qu'une simple littérature de divertissement. Elle s'est voulu une littérature d'exploration, d'impulsion, de frontière. Née en tant que genre spécifique aux USA, elle proposait aux Américains, une « nouvelle frontière », des terres nouvelles à conquérir : le futur, l'innovation technologique, l'espace... […] La SF en tant que telle,

[569] LHD, p. 74. « Lorsque le sujet rencontre un partenaire en kemma, les sécrétions hormonales en reçoivent un surcroît de stimulation (par le toucher surtout – et par l'odorat ?) jusqu'au moment où il se produit une prédominance des hormones mâles ou femelles chez l'un des partenaires. Les organes sexuels s'engorgent ou s'atrophient en conséquence. Les préliminaires de l'acte sexuel s'intensifient et le sujet déjà différencié déclenche un mécanisme qui fait prendre à son partenaire le rôle sexuel inverse (sans exceptions ? s'il peut arriver qu'il se forme des couples du même sexe, ces exceptions seraient négligeables). La seconde phase du kemma (karh. *thorarmen*), où se produit cette activation sexuelle par contact mutuel, dure apparemment de deux à vingt heures. », MGN, p. 105-106.

> autrement dit en tant que genre possédant un nom et un projet auxquels un lectorat nombreux va très vite adhérer, est née, aux USA dans les années 1920, dans l'univers de la *pulp fiction*, littérature populaire publiée sur mauvais papier et sous couvertures criardes faites pour attirer l'œil sur les kiosques à journaux. Mais, dès l'origine, elle relevait, chez son inventeur, Hugo Gernsback, d'un projet bien spécifique qui la distinguait radicalement des histoires de détectives, de fantômes, de pirates ou de cow-boys, qui lui sont contemporaines. En nommant ce nouveau genre, en lui donnant forme, Gernsback souhaitait que la « scientifiction », d'une part, joue un rôle de vulgarisation scientifique auprès des jeunes lecteurs et suscite des vocations de scientifiques ou d'ingénieurs, et d'autre part qu'elle offre des idées stimulantes pour les scientifiques et les ingénieurs, en leur suggérant des inventions qu'il leur resterait à réaliser[570].

Il n'est donc pas étonnant de retrouver cette volonté de vulgarisation scientifique dans les romans du corpus, parmi ceux qui s'apparentent au genre de la science-fiction.

b) Miéville : la médiation d'Isaac, professeur de sciences

Chez Miéville, l'un des personnages principaux de *Perdido Street Station* est Isaac, un savant ayant quitté l'Université pour offrir ses services de scientifique à qui en aura besoin. Le lecteur pourrait s'attendre à un discours scientifique de la part de ce personnage. Isaac a également la stature d'un professeur : de fait, dans de nombreuses scènes, Isaac explique à Yagharek, son commanditaire, ses théories scientifiques et techniques pour la fabrication d'ailes artificielles. Certains passages s'apparentent à de véritables cours de science, ou plutôt de pseudo-science car Miéville mélange des éléments scientifiques réels à des sciences inventées pour son monde, parfois proches de la magie : « xentropology[571] », « shamanic shallenging[572] », « thaumaturgic hexes[573] », etc. Yagharek, et le lecteur avec lui, est placé en position d'élève. Isaac organise son discours de manière à ne pas parler de manière trop compliquée, et s'assure fréquemment que son élève du jour comprend bien ce qu'il lui explique :

> "I'll try and keep this simple." Isaac squeezed his eyes closed for a minute and gathered his thoughts. "Right. The question is whether it's *pathological* for a dropped egg to fall."
>
> He paused and let the image hang for a minute.
>
> "See, if you think that matter and therefore the unified force under investigation are essentially *static*, then falling, flying, changing your mind, casting a spell, growing older, moving, are basically *deviations* from an essential state. Otherwise, you think that motion is part of the fabric of ontology, and the question's how best to theorize that. You can tell where my sympathies lie. […]

[570] Bernard Convert et Lise Demailly, « Effets collatéraux de la création littéraire. L'exemple de la science-fiction », *in Sociologie de l'art* 2012/3 (Opus 21), p. 111.
[571] PSS, p. 167. « Xhentropologie », PSS1, p. 208.
[572] PSS, p. 167. « « Médiumnité chamanique », PSS1, p. 208.
[573] PSS, p. 168. « Les sorts thaumaturgiques », PSS1, p. 208.

> "So, Im a MUFTI, a Moving Unified Field Theorist. Not a SUFTI, a Statif Unified… you get the idea. But then, being a MUFTI raises as many problems as it solves : if it *moves*, how does it move ? Steady again ? Punctuated inversion[574] ?

Nous voyons ici certains aspects du positionnement d'Isaac en tant que professeur, en tant que médiateur. Il commence son exposé par une volonté affichée de rester simple : « I'll try and keep this simple. » Il utilise d'ailleurs une image fort prosaïque pour illustrer son propos : un œuf. Il ménage des pauses dans son explication au moment propice (« He paused »), il insiste sur certains termes importants, ces mises en exergue étant visibles grâce à l'italique (« *pathological* », « *static* », « *deviations* », « *move* »). Il attire également l'attention de son auditeur en s'adressant à lui : « See », « you get the idea ». Il utilise des connecteurs logiques pour progresser dans son explication : « So », « but then ». Il emploie enfin des questions, qui peuvent rendre son exposé plus vivant et inviter l'interlocuteur à la réflexion : « how does it move ? » Ensuite, pour être mieux compris, Isaac utilise des exemples, celui de l'œuf d'abord, mais surtout ensuite celui d'un morceau de bois, afin d'illustrer ses propos et de les rendre plus compréhensibles :

> When you pick up a piece of wood and hold it ten feet above the ground, it has more energy than when it's on the ground. We call that potential energy, right ? That's not controversial among *any* scientist. Potential energy's the energy that give the wood the power to hurt you or mark the floor, a power it doesn't have when it's just resting on the ground. It has that energy when it's motionless, like it was before, but when it *could fall*. If it does, the potential energy turns into kinetic energy, and you break your toe or whatever[575].

Isaac continue avec ses techniques oratoires dans cet exemple simple : insistance sur certains termes (« *any*, « *could fall* »), adresse à l'auditeur (« right ? »). Cet élément semblant acquis, Yagharek ne posant aucune question, lsaac progresse ensuite avec un autre exemple, plus complexe :

> See, potential energy's all about placing something in a situation where it's teetering, where it's about to change its state. Juste like when you put enough strain on a group of people, they'll suddenly explode. They'll go from grumpy and quiescent to violent and creative in one moment. The transition from one state to another's affected by taking something – a social group, a piece of

[574] PSS, p. 169. « Je vais tenter de rester simple. (Isaac plissa les yeux une seconde, le temps de rassembler ses esprits). Bien. La question, c'est de savoir s'il est pathologique ou pas pour un œuf de tomber. Il s'interrompit, laissant planer un instant son image. « Vois-tu, il y a deux cas de figure : soit on est persuadé que la matière, et donc le fameux champ unifié, est par essence *statique*, et donc que le fait de tomber, de voler, de rouler, de changer d'avis, de jeter un sort, de vieillir, de bouger… est fondamentalement une déviance d'un état essentiel… Soit on est persuadé que le mouvement fait partie intégrante de l'ontologie, et la question devient : quelle est la meilleure façon de théoriser tout ceci ? « Tu te rens bien compte d'où va ma préférence. […] « Donc, je suis un TCUM, un Théoricien du Champ Unifié Mouvant. Pas un CUS, du Champ Unifié Statique… Tu saisis. Mais le truc, c'est que la TCUM pose autant de problèmes qu'elle en résout : si ça *bouge*, comment ? À une allure constante ? Selon des inversions rythmées ? », PSS1, p. 210.

[575] PSS, p. 169. « Quand tu ramasses un morceau de bois et que tu le tiens en l'air à trois mètres du sol, il dispose de plus de force que quand il se trouve par terre. On appelle ça l'énergie potentielle, d'accord ? Aucun scientifique ne me contredira sur ce point. L'énergie potentielle, c'est ce qui donne au bois le pouvoir de te faire mal ou de laisser une trace sur le sol, pouvoir qu'il n'a pas quand il repose juste par terre. Il possède cette énergie quand il est immobile, comme avant, mais qu'il *pourrait tomber*. S'il tombe, cette énergie potentielle se change en énergie cinétique, et tu te casses l'orteil ou autre. » PSS1, p. 210.

> wood, a hex – to a place where its interactions with other forces make it *own energy* pull against its current state.
>
> I'm talking about taking things to the point of *crisis*[576].

À ses méthodes précédentes, Isaac ajoute ici celle de reprendre ses autres exemples et d'en ajouter un : « a social group », « a piece of wood », « a hex ». Il arrive à l'acmé de son exposé dans cette dernière phrase mise à la ligne, s'achevant par le mot « *crisis* » en italique. Isaac se montre ensuite plutôt satisfait de lui-même, et insiste sur son rôle de médiateur scientifique – celui qui explique, transmet :

> Isaac sat back for a minute. To his surprise, he was loving it. The process of explaining his theoretical approach was consolidating his ideas, making him formulate his approach with a tentative rigour.
>
> Yagharek was a model pupil[577].

Le rôle du professeur se mettant au niveau de son élève (le mot est utilisé : « pupil ») est ici évident : Isaac cherche à expliquer, formuler (« explaining », « formulate ») son savoir théorique (« theoretical approch ») pour son auditoire de manière rigoureuse (« with a tentative rigour »), donc, comme nous l'avons vu, au moyen d'exemples, en utilisant des connecteurs logiques, en s'adressant à son élève, etc. Le lecteur est ici, à l'instar de Yagharek, mis en position d'apprenant : Isaac lui explique, point par point, des concepts scientifiques abstraits et complexes au moyen d'exemples simples – un bâton de bois – pour les rendre plus accessibles, plus compréhensibles. Nous pouvons renvoyer ici à la figure du savant, qui apparaît dans de nombreux romans, notamment au XIX^{e} siècle, pour accréditrer le discours : cette situation pédagogique est alors presque un *topos*.

Nous pouvons nous demander de quelle manière des savoirs scientifiques seront transmis chez Philip Pullman et Carina Rozenfeld : en effet, leur lectorat de destination est beaucoup plus jeune, et pourrait *a priori* nécessiter davantage de vulgarisation scientifique.

3.2.2. Pullman et Rozenfeld : quel lectorat de destination ?

Les romans de Philip Pullman et Carina Rozenfeld s'adressent, en première intention, à la jeunesse. *À la croisée des mondes* est conseillé à la lecture à partir de 10 ans, et *La Symphonie des abysses*, à partir de 14 ans environ. Nous pourrions nous attendre à rencontrer beaucoup

---

[576] PSS, p. 169. « L'énergie potentielle, ça se résume à placer un objet dans une situation où il vacille, où il est sur le point de changer d'état, tu comprends ? Exactement comme quand on met trop de pression à un groupe de gens et que soudain, ils explosent. Ils passeront sans crier gare d'un état grincheux et passif à un second état, violent et créatif. La transition du premier au second se produit quand on porte un truc – un groupe social, un morceau de bois, un sort – jusqu'au point où ses interactions avec d'autres forces poussent *sa propre énergie* à lutter contre son état naturel. « Ce dont je te parle, c'est de porter les choses jusqu'à l'était *critique*. », PSS1, p. 210-211.

[577] PSS, p. 169-170. « Isaac se rassit une minute. À sa grande surprise, il adorait ce qui était en train de se produire. Ça consolidait ses idées d'expliquer son approche théorique, ça le forçait à formuler sa démarche avec une rigueur toute expérimentale. », PSS1, P. 211.

de vulgarisation scientifique dans ces romans, afin de mettre le savoir scientifique du roman à la portée du lectorat de destination. C'est vrai chez Carina Rozenfeld, qui semble s'adresser majoritairement à son lectorat adolescent. Au contraire, Philip Pullman multiplie les références – scientifiques, religieuses, littéraires – qui peuvent s'adresser plutôt à un lectorat plus âgé, sans ménager la part d'aventure et de fantaisie propre à contenter tous ses publics. Plusieurs niveaux de lecture semblent donc se dessiner dans cette œuvre.

a) Rozenfeld : un public adolescent

Contrairement à Philip Pullman, Carina Rozenfeld ne propose pas spécifiquement, dans son diptyque, plusieurs niveaux de lecture. Son roman s'adresse à de jeunes lecteurs ayant environ l'âge des personnages principaux, soit entre quatorze et seize à dix-huit ans. La science est bien présente dans *La Symphonie des abysses* : en effet, nous l'avons vu, chez les Neutres, la reproduction est externalisée, les fœtus sont privés de leurs chromosomes X et Y et la sexuation ne s'effectue qu'à l'âge de dix-huit ans. La lecture peut demander certains prérequis : par exemple, la fécondation *in vitro* n'est pas explicitée en détail et il est attendu du lecteur qu'il puisse combler les blancs avec ses propres connaissances :

> Comme il va falloir considérer le repeuplement de l'atoll, nous avons décidé que les habitants de la Cité Désex […] passeraient par le laboratoire de génétique pour faire des bébés en utilisant uniquement la méthode in vitro. Je laisse cette partie à la charge des docteurs de là-bas. Cette science me dépasse et je dois me contenter de leur faire confiance[578].

Cependant, ces prérequis ne sont pas très exigeants. De même, le processus de sexuation apparaît comme assez sommaire pour être réalisé bien loin d'un laboratoire, et qui plus est par une néophyte :

> Après s'être positionné en chien de fusil, Ca enroula ses bras autour de ses genoux, présentant son dos à Abrielle. Cette dernière tenait à la main la seringue où était noté le nom de Ca. Le produit, clair, renvoyait les éclats du feu. L'aiguille longue et fine – préalablement désinfectée dans les flammes – était impressionnante, mais Abrielle ne trembla pas quand elle l'enfonça entre les troisième et quatrième lombaires de Ca. Pour lui faciliter la tâche, les deux Neutres avaient représenté par un point, dessiné à même la peau, l'endroit où elle devait piquer. L'aiguille pénétra lentement entre les vertèbres. Et Ca retint un cri en sentant le liquide froid emplir son corps. […] Abrielle se pencha à son oreille pour le rassurer.
> - C'est fait, Cahill. Tout le sérum est passé. Tu es prêt à devenir un homme[579].

Abrielle répète ensuite l'opération avec Sa, qui deviendra Sand :

> Tous deux se trouvaient à présent au seuil d'une nouvelle vie. Leurs cellules atteintes par l'espèce de virus contenu dans le sérum, allaient être modifiées

[578] SA2, p. 249.
[579] SA1, p. 379-380.

> pour toujours, trouvant le complément qui leur manquait pour parachever leurs deux êtres[580].

Le processus de sexuation semble ici sommaire : une simple injection, de surcroît réalisée par un personnage qui a été présenté comme n'ayant aucune compétence particulière en matière scientifique ou médicale. La description du geste médical peut cependant faire penser à celui de la péridurale, couramment pratiquée de nos jours pour les accouchements : il est donc investi d'une certaine familiarité scientifique pour des lecteurs même jeunes. Reste que cette opération semble assez peu crédible, au regard de la complexité des méthodes scientifiques en matière de génétique, qui laissent supposer davantage de précision et de délicatesse. Le manque ici n'est peut-être pas à placer au niveau du lectorat de destination : avec des explications adaptées au niveau d'âge, chaque public peut atteindre la compréhension des différents ressorts d'une intrigue. Ce processus sommaire pourrait davantage concerner le tempo narratif du récit : pris en pleine robinsonnade, et sommés de fuir à tout prix leurs poursuivants, les personnages n'ont que des outils de base pour mener à bien le processus de sexuation. Celui-ci, pour rester réalisable en de telles circonstances, ne devait nécessairement pas être trop complexe, trop difficile à mettre en œuvre. Reste que cet impératif nuit à la crédibilité de cette intervention qui, dans sa simplicité et sa quasi immédiateté, paraît plus magique que réellement scientifique. Il s'agit pourtant de l'étape maîtresse permettant aux jeunes Neutres de se sexuer, et de devenir, ici, deux hommes.

L'autrice reste donc dans le cadre de la vulgarisation scientifique et ne semble pas proposer différents niveaux de lecture pour son roman. Ce n'est pas le cas de Philipp Pullman, et de sa trilogie *À la croisée des mondes*.

b) Pullman : plusieurs niveaux de lecture pour plusieurs publics

Le livre de Pullman peut se lire, dès 10 ans, à un premier niveau : celui de l'aventure de Lyra contre Mme Coulter et le Magisterium, récit empli de panache, de péripéties, de fantaisie, de personnages attachants ou monstrueux. Cependant, l'auteur instille dans son ouvrage un certain nombre de références et de thèses, notamment anticléricales, qui semblent être davantage décelables par un public plus âgé, jusqu'au public adulte. Il semble se dessiner au cœur de l'ouvrage trois types de références : scientifiques, que nous avons évoquées précédemment et sur lesquelles nous ne reviendrons donc pas ici, religieuses et littéraires.

Il ne fait pas mystère pour les critiques que l'œuvre de Pullman est une remise en cause de la religion et une charge anticléricale. Pour Elizabeth Rose Gruner par exemple, la fantasy jeunesse a souvent marqué son obédience à la religion chrétienne, notamment *Narnia*[581] de C.S Lewis. Il n'en est pas de même pour Pullman :

---

[580] SA1, p. 381.
[581] Publié de 1950 à 1956 en Angleterre.

> The central exception to this generalization is, of course, Philip Pullman's *His Dark Materials* trilogy. Published between 1995 and 2000, the trilogy famously stirred religion debate by casting as villains the representatives of a quasi-medieval theocracy, "The Church", and by explicitly linking that Church to Christianity in our world. Pullman's antagonism toward religion, especially religious fundamentalism, is well known, and there is little need to rehearse it here[582].

Pullman met en scène dans son roman, dans le monde de Lyra, une Église puissante, dotée d'un pouvoir politique certain. Ainsi, au début du roman, le Bibliothécaire et le Maître de Jordan College évoquent les questions religieuses. Le narrateur rappelle le contexte au lecteur :

> Enver since Pope John Calvin had moved the seat of the Papacy to Geneva and set up the Consistorial Court of discipline, the Church's power over every aspect of life had been absolute. The Papacy itself had been abolished after Calvin's death, and a tangle of courts, colleges, and councils, collectively known as the Magisterium, had grown up in its place. These agencies were not always united […]. For a large part of the previous century, the most powerful had been the College of Bishops, but in recent years the Consistorial Court of Discipline had taken its place as active and the most feared of all the Church's bodies. But it was always possible for independent agencies to grow up under the protection of another part of the Magisterium, and the Oblation Board, which the Librarian had referred to, was one of these[583].

Cette première présentation du fonctionnement de l'Église marque bien le positionnement de Pullman face à la religion : il n'hésite pas à abolir la Papauté, et à énoncer crûment que l'Église doit être crainte, car elle contrôle chaque aspect de la vie des citoyens. Il s'agit là d'un organe véritablement politique. En termes de niveaux de lecture, ces éléments relatifs aux luttes intestines dans la religion d'État sont sans doute plus accessibles à un lectorat adulte qu'à un jeune lecteur de dix ans. Ce dernier comprendra cependant rapidement, grâce à bien d'autres passages consacrés au Magisterium et au Conseil d'Oblation, que ces individus sont les ennemis de Lyra, mais sans posséder forcément les prérequis lui permettant de faire le parallèle avec le monde réel. L'Église se fait de plus en plus autoritaire, avec une montée en puissance du Conseil d'Oblation, présidé par Mme Coulter. Les scientifiques, les chercheurs sont muselés par les instances religieuses : « Every philosophical research establishment, so he's heard, had to

---

[582] Elisabeth Rose Gruner, « Wrestling with Religion. Pullman, Pratchett, and the Uses of Story.» *Children's Literature Association Quarterly 36*, no. 3, 2011, 276-95, [en ligne], URL : doi:10.1353/chq.2011.0035, consulté le 15/04/2022. « L'exception majeure à cette généralisation est, bien sûr, la trilogie *À la croisée des mondes* de Philip Pullman. Publiée en 1995 et 2000, la trilogie a notoirement remué le débat religieux en dépeignant en méchants les représentant d'une théocratie quasi médiévale, « L'Église », et en reliant explicitement cette Église à la chrétienté dans notre monde. L'inimité de Pullman envers la religion, et plus spécialement le fondamentalisme religieux, est bien connue, et il n'y a pas besoin de la répéter ici. » Traduction par nos soins.

[583] HDM, p. 31-32. « Depuis que le pape Jean Calvin avait transféré le siège de la Papauté à Genève et instauré la Cour de Discipline Consistoriale, l'Église exerçait un pouvoir absolu sur tous les aspects de la vie quotidienne. La Papauté elle-même avait été abolie après la mort de Calvin, et à sa place s'était développé un fouillis de cours, de collèges et de conseils, rassemblés sous le nom de Magisterium. Ces organes n'étaient pas toujours unis […]. Durant la majeure partie du siècle précédent, le plus puissant de tous fut le Collège des évêques, mais depuis quelques années, la Cour de Discipline l'avait remplacé et était devenue le corps de l'Église le plus actif et le plus redouté. Malgré tout, des organes indépendants pouvaient encore voir le jour sous la protection d'une autre branche du Magisterium, et le Conseil d'Oblation, auquel le Bibliothécaire avait fait allusion, en était un exemple. », ACM, p. 35-36.

include on its staff a representative of the Magisterium, to act as a censor and suppress the news of any heretical discoveries[584]. »

Cette religion n'est pas exempte de violence : ses représentants n'hésitent pas à utiliser la torture, contre les hérétiques ou contre les sorcières – Pullman évoque là de sombres et bien réelles pages de notre histoire, avec l'Inquisition et la chasse aux sorcières. Là encore, ces références échapperont peut-être à un jeune lectorat, mais les actes commis lui permettront de consolider son opinion négative du Magisterium face à la force bénéfique incarnée par Lyra et Will. Ainsi le Père McPhail, figure du Magisterium, annonce-t-il qu'il doit s'entretenir avec un chercheur théologien de Bolvangar, « downstairs », « en bas », cet en bas signifiant une salle de torture : « One or two priest shifted uncomfortably, for « downstairs » meant the cellars below the building : white-tiled rooms with points for ambaric current, sound-proof and well-drained[585]. » Lorsque Mme Coulter torture elle-même une sorcière pour obtenir des informations sur Lyra, elle n'hésite pas à faire valoir l'expérience de l'Église dans ce domaine : « Oh, there is more suffering to come. We have a thousand years of experience in this Church of ours. We can draw out your suffering endlessly[586]. » De plus, l'Eglise n'hésite pas à perpétrer des expérimentations violentes sur les enfants, en les enlevant, en les détenant dans les dortoirs de Bolvangar, au Grand Nord, et en coupant le lien qui les unit à leurs dæmons. Ces exactions n'ont rien d'illégal : l'enlèvement des enfants et les expériences menées sur eux dans le grand Nord sont réalisés sous l'égide du Clergé : « What we do know is that they do it with the help of the landloper police and the clergy. Every power on land is helping 'em. Remember that. They know what's going on and they'll help it whenever they can[587].»

Philip Pullman offre aussi le personnage d'un fidèle si aveuglé par sa foi qu'il ne renoncerait à aucune exaction pour servir son Dieu : le Père Gomez, missionné pour tuer Mary Malone, considérée comme le « serpent », la tentatrice de Lyra, qui, selon une prophétie, serait la nouvelle Ève, puis pour tuer Lyra elle-même. En une phrase, l'auteur livre un portrait sardonique de son religieux : « He would never have given up, […], the crucifix around his neck and the rifle at his back were twin tokens of his absolute determination to complete the task[588].» De plus, une fois parvenu chez les Mulefas, le Père Gomez ne cherche nullement à les découvrir ou les comprendre, mais à les évangéliser – à l'instar des Indiens d'Amérique, référence là aussi peut-être lointaine pour un jeune lecteur. L'homme se questionne sur la suite de son parcours :

---

[584] HDM, p. 459. « Chaque centre de recherche philosophique devait, paraît-il, accueillir dans son équipe un représentant du Magisterium qui faisait office de censeur pour toutes les découvertes jugées hérétiques. », ACM, p. 469.

[585] HDM, p. 705. « Un ou deux prêtres s'agitèrent nerveusement sur leurs chaises, car le terme « en bas » faisait référence aux caves situées sous le bâtiment : des salles entièrement carrelées de blanc, insonorisées et pourvues d'arrivées de courant ambarique. », ACM, p. 712.

[586] HDM, p. 385. « Oh, ce n'est pas fini, tu vas voir. Notre Église possède des milliers d'années d'expérience dans ce domaine ; nous pouvons prolonger tes souffrances indéfiniment. », ACM, p. 391.

[587] HDM, p. 102. «… Ce qu'on sait, en revanche, c'est qu'ils agissent avec l'aide de la police et du clergé. Toutes les autorités les soutiennent. N'oubliez surtout pas ça. Elles savent ce qui se passent, et elles les aident à chaque fois que c'est possible. », ACM, p. 111.

[588] HDM, p. 878. « Pas question de renoncer néanmoins […]. Le crucifix autour de son cou et le fusil dans son dos étaient les deux symboles de sa volonté inébranlable d'accomplir sa tâche. » ACM, p. 895.

> […] whether he would please the kingdom of heaven more by going back to Geneva or staying to evangelize this world. The first thing to do here would be to convince the four-legged creatures, who seemed to have the rudiment of reason, that their habit of riding on wheels was an abominable and Satanic, and contrary to the will of God[589].

L'aveuglement du religieux est ici manifeste : les Mulefas roulent sur les cosses car c'est le seul moyen de les casser, et d'en extraire les graines pour faire pousser d'autres arbres à cosse. L'arrivée de la religion chrétienne bouleverserait ainsi tout un écosystème en raison d'une figure de prêtre brutal et ignorant, qui est celle choisie par Pullman.

Cette religion est de plus montrée comme menteuse, car la promesse du paradis est un leurre, tant le monde des morts est semblable à une prison : « churches […] tell their believers that they'll live in Heaven, but it's a lie. If people really knew…[590] » De même, L'Autorité elle-même a toujours menti au sujet de sa véritable nature : simple ange comme les autres, et non créateur de tous les anges :

> The Authority, God, the Creator, the Lord, Yahweh, El, Adonai, the King, the Father, the Almighty – those were all names he gave himself. He was never the creator. He was an angel like ourselves – the first angel, true, the most powerful, but he was form of Dust as we are […] The first angels condensed out of Dust, and the Authority was the first of all. He told those who came after him that he had created them, but it was a lie[591].

Face à une telle menace, Lord Asriel rassemble une armée dans le but secret de tuer Dieu : « He's a-going to find the Authority and kill Him[592].» Ruta Skadi, une sorcière, raconte aux autres sorcières l'appel lancé par Lord Asriel :

> And he invited us to join him, sisters. To join his army against the Authority. […] He showed me that to rebel was right and just, when you considered what the agents of the Authority did in his name… And I thought of the Bolvangar children, and the other terrible mutilations I have seen in our own south-lands ; and he told me of many more hideous cruelties dealt out in the Authority's name – of how they capture witches, in some worlds, and burn them alive, sisters, yes, witches like ourselves… […] He showed me things I never had seen, cruelties and horrors all committed in the name of the Authority, all designed to destroy the joys and the truthfulness of life[593].

---

[589] HDM, p. 1040. « […] satisferait-il davantage le Royaume des Cieux en retournant à Genève ou en restant ici pour évangéliser ce monde ? Dans ce cas, la première chose à faire serait de convaincre ces créatures à quatre pattes, qui semblaient posséder les rudiments de la réflexion, que l'utilisation de ces roues était une abomination satanique, contraire à la volonté de Dieu. », ACM, p.1065

[590] HDM, p. 672. « Les Églises […] racontent à leurs fidèles qu'ils vivront éternellement au paradis, mais c'est un mensonge ». ACM, p. 679.

[591] HDM, p. 671. « L'Autorité, Dieu, le Créateur, le Seigneur, Yahvé, El, Adonaï, le Roi, le Père, le Tout-puissant… tels sont les noms qu'il s'est donné. Mais il n'a jamais été le créateur. C'était un ange, comme nous ; le premier ange, certes, le plus puissant, mais formé de Poussière comme nous […]. Les premiers anges sont nés d'un condensé de Poussière, et l'Autorité fut le premier de tous. À ceux qui sont venus ensuite, il a dit qu'il les a créés, mais c'est un mensonge. », p.677.

[592] HDM, p. 393. « Lord Asriel va localiser l'Autorité et La tuer. », ACM, p. 399. On remarque, dans la traduction, un changement de genre : l'Autorité n'est plus au masculin (Him) mais au féminin (La tuer).

[593] HDM, p. 581. « Et il nous a conviées à nous joindre à lui, mes sœurs. À rejoindre son armée pour livrer bataille contre l'Autorité. […] Il m'a prouvé qu'il est juste et légitime de se rebeller, lorsqu'on songe aux horreurs que les agents de l'Autorité accomplissent en son nom… J'ai repensé alors aux enfants de Bolvangar, et aux terribles mutilations auxquelles j'ai assisté dans les territoires du Sud de notre propre monde. Il m'a décrit les innombrables ignominies perpétrées au nom de l'Autorité ; il m'a raconté comment, dans certains mondes, on capture des sorcières pour les brûler vives, mes sœurs, oui, des sorcières

John Parry, le père de Will, lui demande ainsi de remettre le couteau subtil, qui permet d'ouvrir des fenêtres entre les mondes, à Lord Asriel, car celui-ci est selon lui le champion de la cause du bien, à même de bâtir une République des Cieux, comme l'explique le roi Ogunwe, partisan d'Asriel, à Mme Coulter : « Mrs Coulter, I am a king, but it's my proudest task to join Lord Asriel in setting up a world where there are no kingdoms at all. No kings, nos bishops, no priest. […] We intend to be free citizens of the republic of heaven[594].» John Parry, le père de Will, dit à son fils qu'il lui faut rejoindre cette nouvelle guerre contre l'autorité : « There is a war coming, boy. […] Something like it happened before, and this time the right side must win… […] The rebel angels fell because they didn't have anything like the knive ; but now…[595]» L'auteur semble alors faire référence à une autre guerre des anges contre Dieu, évoquée dans le Livre de l'Apocalypse de l'apôtre Jean (chapitre 12, verset 7-9). Dans cette guerre biblique cependant, les anges qui combattent Dieu sont des anges déchus, passés du côté de Satan. Pullman relit complètement cette histoire biblique, qui, là aussi, n'est pas nécessairement accessible à tous ses lecteurs. Selon John Parry encore :

> There are two great powers, […] and they've been fighting since time began. Every advance in human life, every scrap of knowledge and wisdom and decency we have has been torn by one side from the teeth of the other. Every little increase in human freedom has been fought over ferociously between those who want us to know more and be wiser and stronger, and those who want us to obey and be humble and submit[596].

Là n'est pas la conclusion de l'histoire : en effet, Will ne va pas sagement remettre le couteau à Asriel et regarder un camp l'emporter sur l'autre. Il trouvera, à l'aide de Lyra et de Mary Malone, sa propre voie, leur propre voie. Rien, chez Pullman, n'est manichéen. Lord Asriel, champion auto-affiché de la cause du bien, n'a-t-il pas sacrifié le petit Roger pour en arriver à ses fins ? Le rôle de Lyra et Will ne consistera de fait pas à tuer l'Autorité mais à le libérer : il était maintenu artificiellement en vie par Métatron, son Régent, pour conserver le pouvoir sur les êtres humains. Le poignard subtil, arme au centre de toutes les convoitises car censée être la seule pouvant tuer Dieu, est de même détruite par Will afin que plus personne ne puisse l'utiliser.

Philip Pullman évoque également les références littéraires qui l'ont inspiré pour écrire sa triologie[597] : William Blake, et le *Paradis Perdu* de John Milton, œuvre du XVII[e] siècle,

---

comme nous… […] Il m'a montré des choses que je n'avais jamais vues, des atrocités, des actes de cruauté commis au nom de l'Autorité, et destinés à détruire les joies et l'authenticité de la vie. », ACM, p. 599-600.

[594] HDM, p. 824. « Je suis roi, madame Coulter, mais ma plus grande fierté est de me joindre à Lord Asriel pour instaurer un monde dans lequel il n'y aura aucun royaume. Ni roi, ni évêques, ni prêtres. […] Nous voulons être des citoyens libres de la République des Cieux. », ACM, p.837.

[595] HDM, p. 622. « La guerre est imminente, mon garçon. […] Une pareille chose s'est déjà produite, il y a très longtemps, mais cette fois-ci, le bon camp doit l'emporter… […] Jadis, les anges rebelles ont échoué, car ils ne disposaient pas d'une arme comme ce poignard. Mais aujourd'hui… », ACM, p.643.

[596] HDM, p. 623. « Il existe deux grandes forces, qui s'affrontent depuis la nuit des temps. Chaque avancé de l'histoire humaine, chaque morceau de savoir, de sagesse et de respect que nous possédons a été arraché par un camp à l'autre. Chaque pouce de liberté supplémentaire a été gagné de haute lutte, après un combat féroce, entre ceux qui veulent que nous soyons plus instruits, plus avisés et plus forts, et ceux qui voudraient nous voir obéissants, humbles et soumis. », ACM, p.644.

[597] Voir « The fallen worlds of Philip Pullman », interview réalisée par Alexandra Schwartz, *The New Yorker*, 29 Septembre 2019, [en ligne], URL : https://www.newyorker.com/culture/the-new-yorker-interview/the-fallen-worlds-of-philip-pullman, consulté le 24/08/2020 et le 29/10/2021.

notamment. Autant de références difficiles à retrouver pour un jeune lecteur ou pour un adulte qui ne connaît pas ces œuvres ! De plus, il existe ici une différence entre le lectorat britannique, premier public de l'œuvre et sans doute plus familier avec Milton et Blake, et les lecteurs de la traduction. À partir du troisième livre, *Le Miroir d'ambre*, Philip Pullman place des citations en exergue à chaque chapitre. Celles-ci sont plutôt destinées à un lectorat adulte, même s'il n'est pas exclu que le jeune lecteur les lise : John Milton, la Bible, Emily Dickinson, William Blake, Edmund Spenser, John Ruskin sont notamment cités.

Si la première partie de notre thèse avait notamment cherché à élaborer une typologie des différents corps hors-norme, mixtes, de notre corpus, la deuxième a été l'occasion d'un panorama des divers genres littéraires des œuvres étudiées. Aussi, ont été par exemple définis le genre de l'utopie, de la robinsonnade, du roman d'aventures maritime et du voyage imaginaire, ou encore, pour les genres contemporains, de la science-fiction, du fantastique et de la fantasy. Tous ces genres et sous-genre n'offrent pas de définitions aisées ou univoques, notamment dans le cas de l'utopie narrative. En effet, les critiques ne classent pas tous, par exemple, les mêmes œuvres dans les mêmes catégories : exclu du champ de l'utopie narrative par Jean-Michel Racault, l'*Icosaméron* de Casanova pourrait bien faire partie du corpus utopique pour Raymond Trousson. Corin Braga classe quant à lui *La Découverte australe* dans les antiutopies et non les utopies, etc. De plus, les romans de notre corpus ne relèvent pas strictement d'un seul genre ou sous-genre, qu'ils soient classés dans la littérature générale ou au contraire dans le champ de l'utopie narrative, du voyage imaginaire et des littératures de l'imaginaire contemporaines. Les corps hybrides, doubles, de nos romanciers et romancières s'inscrivent en effet dans des œuvres aux genres eux-mêmes mixtes. Il n'est ainsi par rare de balancer, dans nos romans, entre utopie et dystopie, genres pourtant *a priori* antinomiques, quand certaines œuvres mixent plusieurs sous-genres. *À la croisée des mondes* par exemple semble relever aussi bien de la science-fiction, étant donné les questionnements scientifiques que posent ce récit, que de la fantasy, les phénomènes surnaturels, merveilleux, y étant acceptés par les personnages et faisant partie intégrante de la vie. Nos œuvres relèvent donc simultanément de plusieurs genres et sous-genres littéraires, qui s'inscrivent en outre dans une visée diachronique : la science-fiction trouve par exemple ses racines dans l'utopie littéraire, quand le voyage imaginaire pourrait présenter des points communs avec la fantasy. L'attrait du lectorat pour les composantes scientifiques des récits se révèle d'ailleurs prégnant dans notre corpus : pré-transformisme chez Rétif, notions de chirurgie oculaire chez Casanova, vulgarisation scientifique chez Miéville, Pullman et Rozenfeld notamment, anatomie sexuelle des corps hermaphrodite chez Le Guin, etc. : les enjeux scientifiques sont ici nombreux. La notion de fantaisie semble pourtant pouvoir concerner tous les ouvrages du corpus, quelle que soit leur part scientifique, et même la très sérieuse *Terre Australe connue*. En effet, ce roman présente bien une intrigue non mimétique : Sadeur, le narrateur-voyageur, rencontre un peuple entièrement hermaphrodite, pure spéculation de la part de Gabriel de Foigny. Nous entendons

ici le mot « fantaisie » dans un sens positif ; en effet, des romans présentant des mondes, des personnages, des peuples non mimétiques peuvent évoquer le monde réel aussi bien – dans un mode opératoire certes différent – que le roman réaliste lui-même. Les hermaphrodites de Le Guin questionnent ainsi la place de la femme dans la société, en Amérique ou dans d'autres pays. Les dæmons de Pullman remettent en cause la séparation traditionnelle entre corps et esprit, quand son Conseil d'Oblation rappelle les heures sombres de l'Église catholique. Des rêves ou des obsessions de l'espèce humaine ayant traversé les époques, comme celui du vol, ou l'hermaphrodisme, se déploient dans ces romans. Ces derniers posent également très largement des questionnements politiques. Le lien entre nature du corps hors-norme et type de fonctionnement politique et social de la communauté fera ainsi l'objet de la troisième partie de notre thèse, les corps des personnages se faisant, en fonction de la clarté du lien entre organismes et politique, corps-voiles, ou au contraire corps-signes.

Troisième partie : Des corps-voiles, des corps-signes

Les corps hors-norme des ouvrages du corpus ne sont pas de simples manifestations surnaturelles, des merveilles coupées de tout contexte. Au contraire, les auteurs les intègrent dans les récits qui les soutiennent en sorte d'en faire des manifestations, des signes des expériences politiques qu'ils illustrent. Dans notre corpus cette intégration se réalise de façon plus ou moins développée : l'articulation entre corps physique et corps politique est plus ou moins explicite, plus ou moins complète, plus ou moins cohérente également. Ces différents degrés permettent de constituer trois sous-corpus au sein de notre corpus, selon que l'articulation entre les deux types de corps se révèle plus ou moins élaborée. Un premier groupe d'œuvres, celles de Foigny, Le Guin et Rozenfeld, présente le degré d'articulation le plus fort : c'est celui que nous étudierons en premier lieu afin d'examiner jusqu'où peut aller cette cohérence. Nous envisagerons ensuite les œuvres dans lesquelles ce lien paraît plus lâche. En effet, le discours officiel des autochtones devrait montrer comment les corps fabuleux de leurs concitoyens aboutissent à une société sans défauts. À y regarder de près cependant, la rhétorique de ces discours se montre souvent problématique et peut réveler des failles dans ces organismes présentés comme des garants de perfection étatique. Cet état de fait aura deux conséquences. Les corps hors-norme pourront tout d'abord manifester quelque chose – perfection étatique, par exemple – ou, au contraire, voiler, dissimuler, cacher certains aspects. Nous verrons enfin que les limites de ces corps hors-norme, leur enveloppe, leur peau, peuvent par métonymie s'assimiler aux limites géographiques de leurs mondes, orifices des corps et ouvertures des frontières devenant des lieux dangereux, fragiles, qu'il convient de surveiller ou de taire.

1. Lier corps hors-norme et perfection de la société : un haut degré d'explication

Il convient désormais d'analyser le discours qu'apportent les autochtones au narrateur-voyageur sur leur propre corps : comment les présentent-ils ? Dans certaines des œuvres de notre corpus la présence d'êtres au corps mixte paraît de toute évidence jouer un rôle majeur dans l'équilibre affiché par la société qui les regroupe. C'est en particulier le cas de trois des œuvres de notre corpus, celles de Foigny, Le Guin et Rozenfeld. Parmi les éléments qui construisent cette évidence figure la dimension discursive : loin d'être laissée dans l'implicite, l'articulation entre des corps physiques hybrides et le bon fonctionnement de la société décrite y fait l'objet d'explicitations détaillées prises en charge non par un narrateur extérieur à la société décrite,

mais bien par la voix de personnages qui la connaissent de l'intérieur. C'est ainsi que se construisent des voix plus autorisées, selon des choix énonciatifs qui peuvent varier. Nous allons donc envisager l'autorité avec laquelle sont livrés ces principes d'une articulation entre corps physique et corps politique, mais aussi les implications et interrogations qui découlent des choix énonciatifs associés à ces voix d'autorité.

1.1. Suains, Ong Tot Oppong, les journaux de Portes : des discours *a priori* cohérents

Dans ces trois romans de notre corpus, *La Terre australe connue*, *La Main gauche de la nuit* et *La Symphonie des abysses*, le discours des personnages d'autorité au sujet des corps hors-norme et des répercussions de ces physiologies particulières sur leurs sociétés, semble sans défauts. Leur argumentaire émane d'entités faisant référence. Dans les trois romans de Foigny, Le Guin et Rozenfeld, la formulation des liens entre corps physique mixte et réussite de l'organisation sociale sur un plan politique se voit confiée à des figures d'autorité : ils dégagent une certaine aura, marquée par la raison, éventuellement aussi par le sérieux scientifique. Ce statut emporte l'adhésion de leur interlocuteur et/ou du lecteur si bien que nous considérons *a priori* leurs discours comme viables.

1.1.1. Des statuts faisant autorité

Chez Foigny, Suains est un vieil Australien qui a sauvé la vie de Sadeur ; celui-ci lui en est bien sûr redevable. En effet, les Australiens voulaient tuer cet étranger qui montrait des signes de désir physique intolérable dans leur communauté, mais Suains a réussi à soustraire Sadeur à leur courroux pour tenter de le réformer. Cela marque l'importance de Suains dans la société australe, et également son art rhétorique. Il a su convaincre ses compatriotes lors d'assemblées communes. La mise au pilori de Sadeur aurait en effet sinon eu lieu :

> […] sans l'assistance & les bons avis d'un venerable viellard, Maître du troisiême ordre dans le Heb nommé « Suains ». I'ay seu que ce digne homme deffendit plusieurs fois ma cause aux Assemblées du Hab, parce qu'il avoit été témoin oculaire du combat que j'ai dêcrit. Comme il vid que ie continuois en mes discours qui scandalisoient les freres, il me prit un iour en particulier et me dit d'un accent fort grave. « On ne doute pas que tu ne sois des monstres : ton esprit malin, & tes mauvais parolles t'ont fait connêtre, & detester des nôtres. Nous n'avons jamais veu un inventeur de crimes comme toy. On pense il y a long-tems, à se defaire de toy : & n'étoit l'action que tu as faite à nos yeux, tu aurois étê détruit peu de temps apres ton arrivée. Dis moy avec franchise si tu peux, qui tu es, & comment tu es venu icy[598].

[598] TAC, p. 86-87.

C'est là le point de départ d'une discussion entre Suains et Sadeur, au sujet des moeurs et des physiologies européennes, comparativement à celles des Terres australes. Cette conversation couvre l'essentiel du chapitre V de l'ouvrage de Foigny, qui est un des premiers à entrer dans le détail du fonctionnement de la société australe alors que les chapitres précédents sont consacrés à la dimension romanesque de l'arrivée de Sadeur en ces contrées : ce chapitre allie directement corps et normes sociales. Il s'intitule en effet « De la constitution des Australiens et de leurs Coûtumes ». Cette constitution particulière est établie dès la première ligne : « Tous les Australiens ont les deux sexes : & s'il arrive qu'un enfant naisse avec un seul, ils l'etouffent comme un monstre[599]. » Sadeur est ici en position d'infériorité par rapport à Suains : il lui est redevable de la vie, et le vieil Australien est présenté comme un sage, fort de son expérience, et, *a priori*, de sa supériorité en tant qu'hermaphrodite austral. Son discours ne peut donc sembler, de prime abord, que fort raisonnable et fort logique.

Chez Le Guin, le choix énonciatif est différent : alors que chez Foigny la voix de la figure d'autorité se faisait entendre au cœur d'un dialogue entre personnages du roman dont le lecteur profitait dans le cadre d'une double énonciation, ici le lecteur est le destinataire direct de la narratrice. Loin de remplir une simple fonction, la narratrice est un personnage qui cumule les facteurs d'autorité aux yeux du lecteur : elle semble d'une part dotée d'une autorité scientifique comparable à celle de Suains chez Foigny car elle est une Investigatrice, forte donc de son statut de découvreuse de Mondes : elle a été l'une des premières à poser le pied sur Géthen. Ce que l'on s'apprête à lire, ce sont ses notes, ses relevés scientifiques à propos de la physiologie sexuelle des Géthéniens, comme le laisse entendre le titre du chapitre 7, « The question of sex », « La question sexuelle » en version française. Le chapitre est précédé d'un petit texte mis en exergue: « From fiels notes of Ong Tot Oppong, Investigator, of the first Ekumenical landing party on Gethen/Winter, Cycle 93 E.Y. 1448[1].» Le lecteur commence sa lecture avec un *a priori* au sujet du rédacteur – ou, en l'occurrence, de la rédactrice. Le destinataire semble ici double : un lecteur intradiégétique supposé, et nous, lecteurs réels. En ce sens le récit est construit de façon à ce que le lecteur réel accepte l'autorité de la narratrice auprès des destinataires intradiégétiques, qui servent en quelque sorte de relai. Ce procédé apparaît comme courant lorsque des personnages de savants jaillissent dans la fiction : ils s'adressent à des personnages qui sont des intermédiaires par rapport aux lecteurs réels. Ce qui leur est expliqué nous l'est aussi.

La narratrice a un trait commun avec l'autre interlocuteur que mettait en place Foigny dans son dialogue, le statut de témoin au départ extérieur, donc plus neutre et objectif. La construction de l'objectivité tient ici non à la structure dialogique, mais à la spécificité de la narratrice-personnage dans son interpellation du lecteur auquel elle livre *a posteriori* faits et données. Dans *La Symphonie des abysses*, les jeunes protagonistes trouvent de très anciennes archives datant du temps de la construction de l'Atoll, et de la catastrophe ayant presque détruit la Terre. Il

[599] TAC, p. 83.

s'agit d'un règlement, mis au point avant la « Pluie de la lune », et d'un journal, écrit par Marin Rigg, directeur d'une des prisons de l'île. Eyal, personnage principal de la troisième société de l'Anneau – la ville de Portes – a en effet mis la main sur un ancien manuscrit décrivant les conditions de création de l'Atoll. Ce dernier est en fait un deuxième essai d'île artificielle qui avait été créée en vue de résoudre le problème de la surpopulation sur Terre. Afin de ne pas exposer les individus aux risques éventuels que comportait cette île, il fut décidé d'y envoyer des prisonniers, encadrés par des gardes civils volontaires. Trois zones entourées de champs sont créées pour y établir des petites cités autosuffisantes : le Village d'Abrielle, la Ville des Désex, et Portes. Chacune de ces villes comporte une prison. Le manuscrit du nom de Marin Rigg, directeur de la prison secteur est, décrit la vie sur l'Atoll après que la « Pluie de la Lune », catastrophe naturelle, a ravagé la Terre. Ces documents semblent là encore faire loi. Dans ce troisième cas existe donc toujours une voix d'autorité qui appartient plus nettement à un passé plus ancien. Du fait de cette ancienneté, elle ne peut passer par la voix du témoignage direct, comme chez Ursula Le Guin, mais elle est soutenue par le statut précieux de document que revêt cet écrit – qui plus est un manuscrit – d'avant la catastrophe. Il s'agit soit d'archives officielles, pour le règlement, soit du récit de première main d'un personnage important de l'Atoll, le directeur d'une des prisons. L'*a priori* du lecteur sur les argumentaires développés dans de tels documents semble ici encore positif : les textes vont sans doute révéler des points importants au sujet du fonctionnement de l'Atoll et permettre de réduire certaines inconnues dans le fil de l'histoire, ce notamment du point de vue d'un homme important, aux responsabilités notables. Nathalie Piégay-Gros explique ainsi au sujet des interactions entre documents, archives et textes littéraires :

> […] il demeure que le récit documentaire, entendu en son sens le plus large (qu'il soit référentiel ou fictionnel), et les récits qui exposent des archives partagent des caractéristiques essentielles : polyphonie, hétérogénéité des voix et des matériaux narratifs, intersémioticité du document qui prouve que « cela a été » (la photo joue un rôle de plus en plus grand), fragmentation, modification du statut du texte ou de l'image insérés dans une œuvre littéraire. Et, en retour, modification du discours et du statut littéraire de l'œuvre, dont la limite avec ce qu'elle n'est pas est à chaque fois remise en cause[600].

Le document ou l'archive peut en ce sens bien revêtir un statut de « preuve », même s'il s'agit, dans le cas de *La Symphonie des abysses*, d'archives fictives. Aux yeux des personnages, elles ont bien ce statut de reliques prouvant l'existence d'un lointain passé et permettant d'expliquer certaines organisations sociétales contemporaines à la narration.

Ainsi l'autorité peut-elle se manifester par différents dispositifs : discours direct apparemment oral dans le cas du dialogue, format écrit doté d'une épaisseur historique plus ou moins dense, entre témoignage et document, autant de façons de mettre à distance une parole autre,

---

[600] Nathalie Piégay-Gros, « Récits d'archives », *Écrire l'histoire*, 13-14 | 2014, p. 75, [En ligne], URL : http://journals.openedition.org/elh/473, consulté le 30/07/2021.

précieuse car portée par des figures investies d'une certaine distance. De tels procédés confèrent aux idées qu'ils encadrent le poids d'une validité.

1.1.2. Des propositions *a priori* valides

Les propos émanant de telles figures d'autorité paraissent étayés, structurés, sérieux. Chez Foigny, l'argumentaire développé par Suains entre en cohérence avec le bon accueil réservé à Sadeur à son arrivée sur la terre australe qui a été raconté avant le chapitre V. Ménageant ainsi une parfaite transition avec la relation de la partie romanesque de l'aventure, le dialogue s'appuie sur ce bon accueil dont le lecteur a été informé. A ce stade en effet, des explications sont devenues nécessaires : le début du chapitre IV l'annonçait déjà, mais celui du chapitre V le confirme, le bon accueil reçu par Sadeur est le fruit d'un malentendu. Celui-ci ne manque pas d'être progressivement levé, mettant Sadeur dans une position difficile, d'où l'aide que lui fournit Suains en entamant avec lui un dialogue et en traçant la généalogie de ce malentendu. Les marques ayant permis à Suains d'identifier Sadeur comme un Australien sont majoritairement physiques : si le premier de ces indices concerne le « cœur[601] » de l'Européen, le vieillard ajoute ensuite sa nudité, puis son hermaphrodisme, « un front large & un visage des nôtres[602] », et enfin « que tu raisonnois en plusieurs choses[603]. » L'identité australe est donc pleinement liée à un physique hors-norme, qui semble conditionner également sa façon de raisonner et sa vie sociale. L'amorce de l'argumentaire de Suains affiche en effet une dimension particulièrement méthodique par l'exhibition de deux suites numérotées de 1 à 5. La première concerne les raisons qui ont empêché un temps Suains de dissoudre le malentendu sur l'origine de Sadeur, la seconde porte sur la confession qu'il attend désormais de lui sur cette origine afin de lui apporter son aide. La transparence de la vie australe, l'exigence de nudité et d'identité collective, amènent Suains à encourager Sadeur à s'exprimer avec la plus totale honnêteté au sujet de son pays d'origine. Sadeur n'a d'autre choix que de se découvrir entièrement : « I'étois persuadé en l'état où ie me trouvois réduit, que dissimuler c'êtoit m'exposer à la perte de ce vieillard & de ma vie[604]. » C'est donc sous peine de mort que Sadeur doit se soumettre à la règle australe. Il explique qu'en Europe, du point de vue de la constitution physique, la règle est d'avoir des sexes différenciés, et non deux sexes dans un seul corps. Pour la question du raisonnement, celui-ci est « cultivé en plusieurs personnes, & qu'on en faisoit des leçons publiques en quantité d'endroits[605]. » Suains l'interrompt alors pour exposer la manière de vivre des Australiens, et en défendre la perfection. Il veut ainsi démontrer que la perfection de l'homme réside dans la réunion des deux sexes, non dans leur désunion, qui fait que chacun est en besoin et en

[601] TAC, p. 88.
[602] TAC, p. 88.
[603] TAC, p. 88.
[604] TAC, p. 89.
[605] TAC, p. 90.

désespoir de l'autre. « […] l'homme », selon Suains, « […] comprend deux choses, un corps plus parfait, que ceux des autres animaux, & un esprit plus éclairé[606]. » Partant de ce principe, il souligne que la perfection du corps réside dans la réunion des sexes, qui rend l'homme supérieur à l'animal – en cela notamment que les Australiens n'ont pas de ces « ardeurs animales des uns pour les autres[607] » ; enfin, ajoute-t-il, « cela fait que nous sommes contents & que notre amour n'a rien de charnel[608]. » Suains veut donc convaincre Sadeur que lui-même et ses comparses Européens « où que nous sommes plus qu'hommes, ou que vous êtes moins qu'hommes, puisque vous êtes si éloignez de nos perfections[609]. » En effet, au vu du portrait ainsi brossé des Australiens, Sadeur, ainsi que le lecteur, semblent pouvoir n'être que convaincus de la supériorité de ce peuple débonnaire, calme et content. De fait, Sadeur conclut le chapitre en étant convaincu sur presque tous les points avancés par le vieux sage :

> Cette union inviolable de tous, sans qu'ils sachent même ce que peut être la division ; ce détachement de tous les biens, sans qu'ils connoissent, comment on peut les aimer ; cette pureté inviolable entre eux, sans qu'on puisse savoir comment ils produisent les enfants. Enfin cette attache si êtroite à la raison, qui les unit tous, & les porte à tout ce qui est bon & necessaire, sont des fruits de personnes consommées en tout ce que nous pouvons concevoir naturellement de parfait : & si Dieu daignoit encore les éclairer de sa grace, ce seroit un peuple qui feroit un paradis en ce monde[610].

Sadeur bien sûr ne peut rejeter la foi chrétienne ; il la retranche donc de toutes les perfections de ce peuple, décrites par la figure d'autorité qu'est Suains.

Chez Le Guin, la description des corps hermaphrodites et leur adéquation avec les avantages de la société dont ils sont issus se trouve dans le chapitre sept, « La question sexuelle ». L'investigatrice y décrit avec précision le système sexuel, cyclique, des Géthéniens et ses bienfaits sur la société. Ce cycle, nous l'avons vu, dure environ vingt-six à vingt-huit jours et se divise en deux phases :

- Le soma, qui dure vingt-et-un à vingt-deux-jours, est un état d'inactivité sexuelle, et le Géthenien en soma ne peut en aucun cas pratiquer le coït. Le sujet est hermaphrodite – il dispose *a priori* bien des deux sexes, car la narratrice explique peu après que durant la seconde phase du cycle, « the genitals engorge or shrink[611] », les « organes sexuels s'engorgent ou s'atrophient[612] » en fonction des hormones libérées dans le corps.
- Le kemma, qui dure du vingt-deuxième ou vingt-troisième jour à la fin du cycle, correspond à une phase proche du rut animal : le sujet se sexualise soit en homme soit en femme, de manière aléatoire, et la pulsion sexuelle est si forte qu'elle demande

[606] TAC, p. 91.
[607] TAC, p. 94-95.
[608] TAC, p. 95.
[609] TAC, p. 99.
[610] TAC, p. 110.
[611] LHD, p. 74.
[612] MGN, p. 105.

satisfaction immédiate : « […] the sexual impulse is tremendously strong in this phase, controlling the entire personality, subjecting all other drives to its imperative[613]. »

La relation homosexuelle est presque impossible : dans ce schéma, le premier sujet en kemma qui prend l'un des sexes conduit son partenaire à prendre l'autre, automatiquement. Les exceptions sont négligeables. En l'absence de fécondation, le sujet revient au soma. S'il y a eu fécondation au contraire, le Géthénien se féminise – ses hanches s'arrondissent, ainsi que sa poitrine – et se succèdent une phase de gestation et une de lactation. Une fois ces deux phases achevées, le corps redevient hermaphrodite.

D'un point de vue social, l'Investigatrice observe que les Géthéniens ne restent pas toujours en couple. En effet, des établissements accueillent tout individu en kemma, quel que soit son sexe, pour qu'il puisse trouver un partenaire. Cette coutume permet aux Géthéniens de ne pas souffrir d'une frustration sexuelle certainement intolérable en phase de kemma ; frustration qui pourrait conduire les individus à des actions violentes. Le cycle sexuel géthenien, dans sa dualité et sa force, est spécialement intégré à la structure sociale géthenienne, comme en témoignent ces « maisons de kemma » qui permettent à chacun de vivre une sexualité libre et satisfaisante. Deux partenaires peuvent également se jurer fidélité, et mener une vie semblable à un mariage monogame. Ce cycle sexuel spécifique au corps géthénien semble présenter certains avantages. Il permet tout d'abord davantage d'égalité entre les individus : chacun pouvant être à tout moment sujet à une grossesse, à un enfantement et donc à l'arrêt de travail et aux soins qu'ils supposent, il n'existe pas sur Géthen de disparité de nature sexuelle quant aux professions. La narratrice modère cependant son propos : « Therefore nobody here is quite so free as a free male anywhere else[614].» En effet, un Géthénien est moins libre qu'un Terrien de sexe masculin ; cependant, sa constitution physique assure une société dans laquelle l'égalité entre les citoyens n'est pas qu'un vain mot. De plus, les viols sont sur Géthen impossibles : le coït ne peut être que consenti. Il n'y a pas ici d'explication précise, de nature physiologique, quant au rapport entre absence de viol et cycle soma-kemma. Le lecteur ne peut donc que conjecturer que la constitution même des Géthéniens empêche la violence sexuelle, avantage considérable pour les relations entre les êtres dans cette société. L'hermaphrodisme apparaît ici efficient et enviable. De fait, la narratrice reconnaît cette efficience de l'hermaphrodisme géthénien sur la question de l'égalité :

> Consider : there is no division of humanity into strong and weak halves, protective/protected, dominant/submissive, owner/chattel, active/passive. In fact the whole tendency to dualism that pervades human thinking may be found to be lessened, or changed, on Winter[615].

---

[613] LHD, p. 74. MGN, p. 105. « […] la pulsion sexuelle est, en cette phase, d'une force redoutable, assujettissant toute la personnalité, sacrifiant tout à ses impérieuses exigences. »

[614] LHD, p. 77. « Et pourtant, personne ici n'est tout à fait aussi libre que l'est un homme libre partout ailleurs. »

[615] LHD, p. 77. « Pas de division de l'humanité en forts et faibles, protecteurs et protégées, êtres dominateurs et créatures soumises, maîtres et esclaves, éléments actifs et passifs. Toute cette tendance au dualisme qui imprègne la pensée humaine peut se trouvée atténuée ou modifiée sur Nivôse. » Nous précisons ici que Nivôse, ou « Winter » en langue originale, est le premier nom donné à la planète Géthen par ceux qui l'ont explorée.

L'hermaphrodisme Géthenien permet donc une égalité sociale entre les êtres ; il abolit les hiérarchies fondées sur le critère sexuel et permet donc, comme chez Foigny, une société plus unifiée. Au-delà même de cette égalité sociale, la constitution sexuelle des Géthéniens implique qu'en rencontrant une nouvelle personne, aucune posture, aucun préjugé, aucune déduction ne puisse être faits en fonction de sa qualité d'homme ou de femme. Les Géthéniens reconnaissent entre eux, et parmi les autres, non des hommes ou des femmes, mais uniquement des êtres humains. La narratrice explique pourtant qu'elle choisit un pronom masculin pour les désigner, et qu'elle n'utilisera pas de pronom neutre. Il est possible de voir ici une réticence de l'autrice face à une tournure qui, à l'époque de la publication du roman, aurait pu rebuter les lecteurs. De plus l'usage du pronom neutre, qui existe effectivement en anglais à la différence du français, pour parler des Géthéniens aurait peut-être donné l'impression que la narratrice leur déniait la condition d'êtres « humains » même si l'usage du pronom neutre peut aussi permettre de refuser l'assignation à une identité sexuelle déterminée, sans pour autant être réduit à l'état de « chose ». L'Investigatrice fait enfin le lien entre corps géthénien et élimination de la guerre. En effet, sur Géthen, nul conflit mondial n'est recensé. Le corps hermaphrodite, et surtout le corps hermaphrodite soumis à un cycle sexuel implacable, permettrait d'anéantir ou d'atténuer les frustrations, de parvenir à un état de calme, de latence, rendant impossibles les conflits à grande échelle.

Dans la *Symphonie des abysses*, le premier texte trouvé par Eyal dans une réserve secrète de la bibliothèque de Portes est un livre qui semble pouvoir faire autorité concernant l'époque de construction de l'Anneau :

> Eyal resta un moment pétrifié, au milieu de ce sanctuaire. Puis, comme au ralenti, il s'approcha du rayonnage le plus proche de lui et parcourut des yeux les titres qu'il pouvait encore déchiffrer. Tout était là. Tous les ouvrages interdits, qu'on ne trouvait pas plus haut, dans la bibliothèque. Certains étaient illisibles et d'autres ne lui évoquaient rien, mais il resta figé devant un énorme manuel à la couverture claire, rangé ici en plusieurs exemplaires. *Deuxième essai d'île artificielle flottante écologique et autosuffisante : l'Anneau*. Eyal ferma les yeux. Le monde sembla vaciller sous ses pieds et le vertige qui le saisit dura longtemps[616].

Le document, que l'on a pris soin de conserver « en plusieurs exemplaires », va nécessairement livrer des informations capitales au personnage au sujet de son monde et de son fonctionnement. De fait, c'est une trentaine de pages plus loin que le lecteur pourra enfin poser les yeux sur ce document, extrait du texte principal et présenté en italiques. Le ton est résolument documentaire, explicatif :

> *Le premier essai concluant d'île artificielle s'était déroulé sur une surface peu étendue. L'étude avait porté sur les besoins d'une population délimitée à un milliers d'habitants […]. Après deux ans de tests, il fut décidé […] d'étendre l'expérience et de créer une autre île.* […] Suivaient de nombreux passages techniques qui justifiaient la parfaite sécurité des lieux : un ancrage solide sur

[616] SA2, p. 97.

> les fonds marins qui éviterait à l'île de dériver, un système d'alimentation électrique basé sur l'électricité solaire[617].

Le sérieux et la validité d'un tel texte, à la fois descriptif, explicatif et scientifique – « étude », « deux ans de tests », « l'expérience », « passages techniques » – ne semblent pouvoir être remis en cause. La suite du texte décrit, de la même manière, la décision prise par les autorités de faire d'abord tester cette île artificielle, qui pouvait contenir certains dangers, à des criminels encadrés par des civils volontaires. Sans prise de recul sur la lecture, cette information pourrait passer pour logique. Les jeunes protagonistes découvrent ensuite un carnet rédigé pendant la catastrophe qui a ravagé la Terre, celui de Martin Rigg, directeur de la prison secteur Est. Là encore, le narrateur est un homme puissant, disposant d'un statut important dans la société décrite. Marin Rigg fait une description précise des instants et des jours qui suivent la « Pluie de la lune », les prisons et les habitations détruites, les gardiens morts et la guerre civile qui s'ensuit. Pour mettre fin à ce chaos, Rigg décide de rassembler les gardiens vivants pour former une armée et contenir les criminels encore en liberté :

> J'aurais aimé que ces hommes voient dans la Pluie de la lune une occasion de rédemption, un moyen de reprendre une vie normale sans barreaux pour les enfermer, où l'on pourrait compter sur eux comme des citoyens à part entière prêts à participer à l'effort de remise en état de notre petite société dévastée. Mais il semble que la répression soit le seul langage que certains comprennent. Demain, nous allons rédiger un nouveau Règlement Intérieur. Nous allons l'adapter en fonction des différentes situations. Ensuite, nous l'appliquerons sans faillir, le temps qu'il faudra. C'est le prix d'un retour à la paix et d'une possible reconstruction de l'Anneau…[618]

Marin Rigg fait ici le constat de son propre échec : la Pluie de la lune n'aura pas été l'occasion de bâtir une forme d'utopie. Cependant, il semble agir pour le plus grand bien : « un retour à la paix et une possible reconstruction de l'Anneau. » Ses méthodes répressives semblent alors trouver leur justification.

1.2. Moments où la rhétorique s'enraye

Dans ces argumentaires apparemment logiques et bien construits, certaines failles vont pourtant apparaître. En effet, chacun à sa manière, les textes vont voir leur cohérence interne s'enrayer et leur argumentation s'affaiblir, pour aller de la perfection utopique vers le spectre du totalitarisme. Suains se montre autoritaire et offre certaines déductions proches du syllogisme. L'Investigatrice se contredit, quand *La Symphonie des abysses* présente un problème de temporalité entre la rédaction des textes faisant loi et la période durant laquelle se déroule l'intrigue principale.

---

[617] SA2, p. 126-127.
[618] SA2, p. 245-246.

1.2.1. Autoritarisme et syllogismes de Suains

À première vue, l'argumentaire de Suains peut sembler sans failles. Pourtant, un examen plus approfondi de la manière dont il expose ses arguments, et de la nature de ces arguments eux-mêmes, montre qu'en réalité son discours souffre de contradictions, ou présente des défauts de fondement. Suains se montre d'abord un interlocuteur autoritaire, qui ne laisse que très peu de place à Sadeur pour s'exprimer. Il passe ensuite d'un sujet à l'autre, sans que le premier objet d'étude ait été nécessairement examiné en profondeur. De plus, la manière de vivre des Australiens – unité, égalité totale, transparence jusque dans l'absence de vêtements – peut passer pour une garantie d'union sociale, mais aussi à l'inverse pour la porte ouverte à une dangereuse dérive totalitariste. Sadeur, soumis aux demandes d'éclaircissements de Suains, explique qu'en Europe, du point de vue de la constitution physique, la règle est d'avoir des sexes différenciés, et non deux sexes dans un seul corps. Quant au raisonnement, celui-ci est « cultivé en plusieurs personnes, & qu'on en faisoit des leçons publiques en quantité d'endroits[619]. » Suains l'interrompt : selon lui, il est impossible d'allier raisonnement et dualité des sexes. Les Européens de plus ne raisonnent pas tous, et, pour pouvoir raisonner, il faut qu'un homme soit « entier », c'est-à-dire hermaphrodite. Le vieillard ne donne aucune justification à cette assertion. Pour qu'un homme raisonne, il faut qu'il soit entier ; les Européens ne sont pas entiers, donc ils ne raisonnent pas : nous sommes ici proches du syllogisme. Pour Suains, l'homme est supérieur à l'animal par la perfection de son corps et son raisonnement éclairé ; or, selon lui, « n'est-ce pas plus de perfection de contenir seul ce qui est requis pour perfectionner le corps d'un homme, que de le partager[620] ? » Sadeur réplique par le raisonnement opposé : puisqu'il n'est pas possible de dire que les animaux unisexués sont imparfaits, il n'est pas possible non plus de dire que les Européens le sont ; au contraire, même, détenir deux sexes dans un même corps pourrait davantage passer pour un signe de monstruosité que de perfection. Suains y voit une confirmation de son jugement : si Sadeur compare les Européens à des animaux, alors c'est bien qu'ils sont eux-mêmes des bêtes, ou, parce qu'ils ont des signes d'humanité, des demi-bêtes. Là encore, le positionnement du vieillard est sujet à caution : ce n'est pas parce que, dans sa réponse, Sadeur compare homme et animal, qu'il faut nécessairement en conclure que ces deux entités sont égales et semblables. Chez les Australiens de plus, le concept de l'âme séparée du corps n'existe pas : ces deux entités sont étroitement liées. Nous retrouvons ici le principe de l'unicité chère à l'espèce australe, qui répugne à se concevoir en parties variées, mais se pense au contraire comme un grand tout. Sadeur cependant argumente encore en faveur de sa théorie de l'homme proche de l'animal : « Peut-on nier […] que l'homme convienne avec la béte en chair, en os, & en sens ? ne dit-on pas de l'un & de l'autre qu'il a de la chair, qu'il voit, qu'il entend, & ne l'experimente t'on pas autant des fois qu'on y fait réflexion[621] ? » Suains oppose

[619] TAC, p. 90.
[620] TAC, p. 91.
[621] TAC, p. 93.

ici une contradiction totale. Ainsi les Australiens peuvent concevoir que le mot « chair » soit associé à l'homme et à l'animal « à cause de quelque analogie qui leur est commune[622] », Suains ne s'explique pas sur la nature de cette analogie. Cependant : « un foible cerveau conçoit que la chair de l'un est la chair de l'autre : ce qui est une contradiction manifeste, puisqu'il est impossible qu'une chose en soit une autre, en quel sens qu'on la puisse prendre[623]. » Suains semble faire preuve d'un raisonnement plus approfondi que la pensée de Sadeur : ce dernier n'a en effet pas affirmé que, pour les Européens, chair de l'homme et chair de l'animal étaient une seule et même chose. Il a davantage avancé que l'homme, comme l'animal, sent et ressent par sa chair, et qu'ainsi un rapprochement pouvait être opéré entre les deux espèces, sur le plan des sensations plutôt que de l'identité. L'identité est ce qui caractérise le physique et la pensée australes : peut-être est-ce pourquoi Suains veut voir dans les propos de Sadeur une relation d'identité entre homme et animal. C'est sur la base de ce raisonnement qu'il expose ensuite l'infériorité des bêtes, due selon lui à la séparation des sexes, et il glisse naturellement de l'animal au demi-homme :

> Il faut donc convenir que la béte est béte, & a de la conformité avec une autre béte, en cela particulièrement que leurs sexes sont separez, & que les deux sexes doivent se joindre pour faire la production d'un semblable. Cette division d'operation ne peut faire une union parfaite, qu'elle fasse identité : c'est pourquoi le produit ne peut étre sans beaucoup de deffauts : & la nature qui a besoin des deux ensembles pour produire, les oblige de se rechercher, faisant que l'un soit en langueur, autant de temps qu'il est absent de l'autre[624].

La dernière phrase de cet extrait rappelle particulièrement le mythe de l'androgyne platonicien, originellement hermaphrodite puis séparé en deux entités unisexuées par des dieux vengeurs. Ces deux entités, mâles et femelles, souffrent de cette séparation et se recherchent sans cesse l'une l'autre, afin de tenter de redevenir Un à nouveau. Les Australiens sont à l'image de l'androgyne platonicien avant leur rébellion contre les dieux : leur corps, double mais unifié, entier, serait le modèle du corps parfait, socle d'une société elle-même exempte de défauts. En effet l'Australien, qui n'a pas besoin de rechercher l'autre pour vivre et *a fortiori* pour enfanter, est un modèle de calme contentement, et la violence interne ne semble pas de mise dans cette société sans pulsions. Ce modèle d'une société de paix, grâce à la constitution particulière du corps des citoyens, ne peut cependant pas faire oublier l'extrême violence dont les Australiens savent faire preuve lorsqu'ils sont face à un être différent d'eux : ils étouffent les nouveau-nés unisexués, font d'amples massacres de Fondins, peuple voisin non hermaphrodite. Le corps bisexué n'empêche pas, n'annule pas complètement la violence : là semble résider une contradiction profonde, et non expliquée, dans les propos de Suains, qui professe la perfection des Australiens, ces hommes entiers. Loin de tout résoudre, ce corps bisexué ne vient pas à bout de la question de l'altérité car si l'absence de celle-ci est rigoureusement entretenue à

[622] TAC, p. 94.
[623] TAC, p. 94.
[624] TAC, p. 94.

l'intérieur du pays lui-même, elle persiste dangereusement à l'extérieur. Sadeur, cependant, commence à se rendre à l'argumentaire du vieil Australien. Ce dernier semble ne pas vouloir débattre du raisonnement des Européens : en effet, à ses yeux, la question de leur corps étant réglée – ils ont des corps de demi-bêtes – celle de leur raisonnement l'est aussi, puisque corps et raison sont liés. Sadeur objecte que les diverses situations de vie influent sur le caractère des hommes, qui seront donc différents les uns des autres : certains plus actifs, d'autres plus colériques, etc. Suains rétorque que « l'homme demeurant homme, êtoit toûjours homme, c'est-à-dire, humain, raisonnable, debonnaire, sans passion[625] », semblable donc à l'Australien. Les Australiens recherchent l'identité et l'égalité en tout :

> Quant à nous […] nous faisons profession d'être égaux en tout : nôtre gloire consiste à parêtre les mêmes, & à être cultivez de même façon. Toute la difference que nous recherchons, est dans les exercices communs, afin de trouver quelque subtilité & quelque secret pour l'utilité commune.

Ce principe d'unicité et d'égalité peut sembler séduisant : en effet, en Europe à l'époque, les inégalités sociales conduisent à des différences d'instructions selon les milieux et les sexes. Ce mode de vie peut cependant également être perçu comme une forme de tyrannie de la ressemblance, d'où le génie, l'émulation individuelle, semblent exclus. Enfin, Suains se rapproche encore du syllogisme lorsqu'il veut prouver la supériorité des Australiens parce qu'ils vivent nus. En effet, si l'on part du présupposé que la perfection ne saurait être cachée, puisque les Européens cachent leur corps, alors ils sont bel et bien imparfaits :

> Pour moy je crois qu'il n'est que la difformité qui ait causé les habits dans vos quartiers, qui les ait conservez, & qui les autorise ; l'homme n'a rien de plus beau que l'homme méme, & il n'est beau que par la beauté de ses parties. Aussi tost qu'on les cache, on déclare qu'elles sont indignes d'être veuës. Enfin on ne me fera jamais comprendre qu'on puisse cacher avec justice, ce qu'on juge parfait & agreable[626].

Sadeur rapproche ce raisonnement de la faute originelle de l'homme et pense à la nudité d'Adam et Ève avant la faute – nous voyons encore ici le caractère préadamique des Australiens. Il se range donc encore aux dires du vieillard, bien que son argumentaire puisse souffrir de quelques failles.

Sadeur et Suains passent ensuite au sujet de l'avarice, mais Suains ne peut comprendre ce concept, car les Australiens partagent tout, et « ils ne savent pas ce que c'est qu'amasser » : là encore, cette disposition *a priori* si bénéfique de la société australe pose tout de même, encore une fois, la question de l'individualité. Une population sans désir, égale en tout, et particulièrement xénophobe, n'est-elle pas le modèle des romans dystopiques du XX^{e} siècle ? Suains explique encore qu'il n'y a en son pays ni ambition, ni hiérarchie :

---

[625] TAC, p. 100.
[626] TAC, p. 104.

> Il y a cette difference entre les vrais hommes, & entre les demi hommes, que toutes les pensées & toutes les volontez de ceux là étant parfaitement unies, sont les mémes sans difference […].

Sadeur est pleinement convaincu par les préceptes de Suains sur la perfection du corps, et donc par les coutumes australes, sauf en matière de religion : l'Européen garde tout de même sa foi. Sur tous les autres points cependant, il rejoint les avis de Suains et n'est pas loin de considérer les Terres australes comme une parfaite utopie. Il affirme ainsi, au sujet des déclarations de Suains :

> I'avouë que ie ne pouvois entendre ce discours sans admiration. Quand j'aurois leu un livre tres spirituel, ou que j'aurois ouï un puissant Predicateur, je n'aurois pas êté plus edifié que ie le fus alors : Ie me souvins de ce beau passage de l'Ecclesiaste, qui nous fait entendre que « le tout de l'homme consiste en la garde des Commandements de Dieu », sans laquelle l'homme n'est plus homme, mais seulement une image trompeuse de l'homme[627].

Sadeur est ici si inspiré par le discours du vieil hermaphrodite, si perméable à ses raisonnements, qu'il n'hésite pas à comparer ses discours à la maxime chrétienne, qu'il semble mettre au même niveau. Au sujet de la nudité défendue par Suains, Sadeur s'exclame encore :

> I'écoutois cet homme plustôt comme un oracle que comme un philosophe : toutes les propositions qu'il formoit, me fournissoient des raisonnements que j'estimois invincibles. « Vray Dieu », disois-je, « que les lumières de cet homme approchent des sentiments de nôtre foy, & qu'il est aisé de marier celles là avec ceux-ci. Nous sommes venus nuds : & autant de tems que nous sommes demeurez innocens, autant de tems nôtre nudité a ésté agréable. Il n'est que le péché qui nous ai donné l'horreur de nous méme, & qui ayant saly nôtre âme devant Dieu, nous ait rendus insupportables. A voir ces gens, on diroit facilement qu'Adam n'a pas peché en eux, & qu'ils sont ce que nous aurions été sans cette cheute fatale […][628].

Sadeur semble adhérer aux préceptes hermaphrodites au point de peut-être reconnaître en eux un peuple préadamique, dépourvu du péché originel. Certaines contradictions semblent pourtant voiler quelque peu la perfection utopique. Suains fait par exemple l'éloge de la grande transparence des Australiens, qui vivent entièrement nus, car ils n'ont rien à cacher. Cependant, comme le rapporte Sadeur, il est impossible de savoir comment les Australiens conçoivent leurs enfants. Pourquoi cet acte est-il frappé du sceau du secret, si tout dans l'Australien est beau et bon, si parfait qu'il ne saurait être dissimulé ? Ce tabou semble bien étrange au regard des arguments de Suains ; ou bien, devrait-on dire que, puisque seul ce qui est imparfait reste caché, la conception australe demeurant voilée, celle-ci est nécessairement imparfaite ? Nulle conclusion de ce type n'est présente dans le roman ; pourtant, si le lecteur suit avec assiduité les enseignements de Suains, il ne peut que se poser la question de ce silence qui entoure la reproduction. Chez Ursula Le Guin, certaines contradictions vont de même apparaître dans le rapport de l'Investigatrice.

---

627 TAC, p. 100-101.
628 TAC, p. 104-105.

1.2.2. Revirements dans l'analyse de l'Investigatrice

Selon Ong Tot Oppong, Investigatrice du premier groupe de reconnaissance débarqué sur Géthen, les Gétheniens seraient le résultat d'une expérience menée par les premiers Hainiens. Elle écarte en effet l'hypothèse de la sélection naturelle, car l'ambisexualité des Géthéniens n'a, selon elle, pas de valeur d'adaptation à la rigueur du climat de cette planète. Ici nous trouvons un premier défaut à l'hermaphrodisme géthénien, qui, loin d'être un don divin et un produit de la nature comme chez Foigny, serait une modification créée en laboratoire, ne s'inscrivant pas dans une logique d'évolution, d'amélioration de l'espèce. Mais pourquoi cette anomalie a-t-elle été créée ? Dans quel but ? L'hermaphrodisme géthénien, et surtout le cycle sexuel auquel il est lié, ne semble de plus pas accorder une grande liberté de choix aux citoyens, comme chez Foigny, où les Australiens sont, en quelque sorte, si l'on transpose la terminologie créée par Ursula Le Guin, en phase de soma permanent. Le Géthénien subit les effets de son cycle sexuel, son caractère entier et impartial dans une phase comme dans l'autre, son aspect aléatoire – nul ne peut choisir d'être homme ou femme en kemma :

> Normal individuals have no predisposition to either sexual role in kemmer ; they do not know whether they will be the male or the female, and have no choice in the matter[629].

En Orgoryen cependant, les citoyens peuvent avoir recours à un procédé chimique, l'usage de dérivés hormonaux, pour se sexualiser soit en femme soit en homme. La liberté de choix semble ici plus grande ; elle est cependant artificielle et n'est pas accessible à la Karhaïde, pays moins urbain et moins riche. La narratrice avance ensuite diverses hypothèses relatives au bien-fondé de ce « système anormal[630] », « this anomalus arrangement[631] ». Le système soma-kemma, qui réserve le coït aux périodes de fertilité, impliquerait de fréquentes fécondations, ce qui permettrait à la population de se maintenir à un niveau acceptable, la mortalité infantile étant élevée dans ces régions soumises à un climat hostile. La narratrice se contredit cependant aussitôt :

> At present neither infant mortality nor the birth-rate runs high in the civilizated areas of Gethen. Tinibossol estimates a population of not over 100 million on the Three Continents, and considers it to have been stable for at least a millennium. Ritual and ethical abstention and the use of contraceptive drugs seem to have played the major part in maintaining this stability[632].

La constitution des Gétheniens, leur cycle sexuel, ne serait donc pour rien dans le maintien de la population. Il faut au contraire le contrer, soit par l'abstinence, soit par l'absorption de

---

[629] LHD, p. 74. « Les êtres normaux n'ont de prédisposition ni au rôle masculin ni au rôle féminin, ils ne savent jamais dans lequel ils vont jouer et ne peuvent choisir. », MGN, p. 106.
[630] MGN, p. 107.
[631] LHD, p. 76.
[632] LHD, p. 76. « À l'heure actuelle, ni la natalité ni la mortalité infantile n'ont un taux élevé dans les régions civilisées de Géthen. Tinibossol estime que la population des trois continents ne dépasse pas les cent millions, et qu'elle est restée stable depuis au moins un millénaire. L'abstinence rituelle ou éthique et l'usage des médicaments contraceptifs paraissent avoir joué un rôle déterminant dans le maintien de cette stabilité. », MGN, p. 107-108.

médicaments – éléments là encore chimiques et non naturels. Le supposé avantage du corps géthénien, son adéquation avec l'environnement dans lequel il évolue, s'effondre : nous sommes ici loin de la perfection australe. Reste que tous les Géthéniens ne peuvent pas s'offrir ces dérivatifs ; aussi, la société est organisée de manière à cadrer avec le cycle soma-kemma. Les maisons de kemma sont ouvertes à tous, sans distinction de classe sociale, et les individus en kemma n'ont pas à travailler : ils s'adonnent entièrement, fatalement, à l'urgence de la pulsion sexuelle. L'Investigatrice y voit un esclavage :

> The kemmer phenomenon […] rules the Gethenians, dominates them. The structure of their societies, the management of their industry, agriculture, commerce, the size of their settlements, the subjects of their stories, everything is shaped to fit the sommer-kemmer cycle[633].

En-dehors de la phase de kemma, les Géthéniens sont des êtres d'une placidité totale, sans accès de passion, sans frénésie : fait bien difficile à comprendre pour les Envoyés de l'autre bout du monde. De plus, l'Investigatrice avançait la constitution sexuelle des Géthéniens comme solution possible à la guerre. Là encore cependant, le corps des Géthéniens montre des failles : la violence, le meurtre, sont en effet possibles, mais simplement pas à une grande échelle. Rien n'est dit au sujet de ce paradoxe : le corps tranquille du Géthénien permettrait de tuer un autre être, mais pas d'organiser un conflit armé, mondial ? Il semble y avoir ici un point non éclairci, peu lisible, dans l'argumentation de L'Investigatrice – tout comme il y en a chez Foigny. Ces éléments défaillants ou incomplets menacent la cohérence du système politique global. De plus, et là encore, comme chez Foigny, cette incomplétude fait également écho à la question du tabou : il semble aussi apparaître divers degrés dans les failles des systèmes décrits. La narratrice conclut son rapport en arguant que tout sur Géthen n'est peut-être pas dû à l'hermaphrodisme, mais simplement aux températures glaciales de cette planète hostile à la vie humaine :

> It [the absence of war] may turn out to have nothing to do with their androgyne psychology. There are not very many of them, after all. And there is the climate. The weather of Winter is so relentless, so near the limit of tolerability even to them with all their cold-adaptations, that perhaps they use their fighting spirit fighting the cold. The marginal people, the races that just get by, are rarely the warriors. And in the end, the dominant factor in Gethenian life is not sex or any human thing : it is their environment, their cold world. Here human has a crueler enemy even than himself[634].

Cette hypothèse vient, encore une fois, mettre en péril l'efficience du corps hermaphrodite, qui, s'il semble permettre d'aboutir à une société marquée par davantage d'égalité et moins de

---

[633] LHD, p. 76. « […] le phénomène du kemma […], les Gétheniens en subissent la loi, la tyrannie. Leurs structures sociales, leur organisation industrielle, agricole, commerciale, la taille de leurs unités de peuplement, les thèmes de leurs contes, tout est fait pour cadrer avec le cycle soma-kemma. », MGN, p. 108.

[634] LHD, p. 79. « Peut-être apparaîtra-t-il que cela [l'absence de guerre] n'a rien à voir avec leur psychologie hermaphrodite. Ils sont, après tout, peu nombreux. Et il faut tenir compte du climat. Il est sur Nivôse tellement implacable, si près des limites de la tolérance humaine même lorsqu'on fait tout pour s'y adapter, que peut-être ils épuisent leur combativité dans la lutte contre le froid. Les peuples en marge, les races qui arrivent tout juste à survivre font rarement des guerriers. Et en définitive le facteur dominant de la vie nivôsane n'est ni la sexualité ni aucun autre élément humain ; c'est le milieu naturel, c'est leur monde glacial. Ici l'homme a un ennemi encore plus cruel que lui-même. », MGN, p. 111-112.

violence, n'est pas exempt de défauts. Chez Carina Rozenfeld, un problème de temporalité va se poser entre les préceptes décrits dans les archives exhumées par Eyal, et l'époque dans laquelle vivent les protagonistes.

1.2.3. *La Symphonie des abysses* : un problème de temporalité

Chez Carina Roenfeld, les textes retrouvés par Eyal, et décrivant à la fois la construction de l'atoll et son fonctionnement après la catastrophe naturelle qui a détruit une partie de la planète Terre, forment une analepse dans le récit : ils sont en effet censés avoir été écrits trois cents ans plus tôt. Leurs préceptes, leur logique, leur ton scientifique ou leurs conclusions souffrent forcément de cet éloignement dans le temps : cela aurait dû les rendre caducs, du moins pour le journal de Marin Rigg et son Règlement, qui fait pourtant toujours autorité du temps de Sand, Cahill, Abrielle et Eyal. En outre, un point du premier texte peut largement être remis en cause : le choix d'utiliser des prisonniers pour tester l'île artificielle :

> *Étant entendu que si une défaillance quelconque du projet venait à entraîner la mort des sujets de l'expérience, il serait arrêté définitivement […]. Il fut alors décidé d'effectuer ce test grandeur nature en sélectionnant une partie de la population bien précise : on décida de vider les prisons et de les transférer sur l'atoll, dans des bâtiments sous haute sécurité. Il fallait bien évidemment des gardiens civils pour surveiller les pires criminels de la planète. Ces gardiens furent choisis sur la base du volontariat : connaissant les risques qu'ils prenaient, pour eux et leurs familles, ils se virent offrir des maisons luxueuses, dans un cadre paradisiaque. […] Pour éviter qu'un drame ne se produise et que les prisonniers ne se rebellent ou tentent de s'enfuir, il fut décidé de les répartir en plusieurs points de l'île, séparés les uns des autres par des kilomètres, pour empêcher toute communication entre eux et toute tentative d'organiser un soulèvement de grande ampleur. Chaque prison serait entourée d'un village réservé aux gardiens, de champs, de fermes et de vergers susceptibles, à terme, de subvenir aux besoins des communautés de manière autonome. Les prisonniers auraient tous à participer […] aux tâches dans les champs. […] Les grands criminels resteraient quant à eux enfermés sous haute surveillance, participant à la vie de l'île par des travaux répétitifs réalisables dans l'enceinte des prisons*[635].

Cette organisation de temps de crise – l'Atoll est un prototype visant à être dupliqué pour sauver l'espèce humaine du réchauffement climatique et de la montée des eaux – porte tout de même le sceau du totalitarisme. Les prisonniers se voient en effet, dans cet extrait, privés de tous droits humains, sont déplaçables à merci et doivent, de gré ou de force, participer à la vie de la communauté. Cette organisation est présentée comme rationnelle, logique, en cela qu'elle permet de tester l'île sur une population ayant censément, en quelque sorte, moins de valeur que d'autres. Cependant, cette logique d'échelle de valeur entre les différentes catégories de

[635] SA2, p. 189-190.

populations est particulièrement discriminatoire. Marin Rigg n'est d'ailleurs pas dupe du caractère autoritariste de son entreprise :

> Ce matin, nous avons organisé un grand rassemblement entre ce qui restait des directeurs et des gardiens des différentes prisons. Tous ensemble nous avons voté pour la création d'une petite armée afin de dénicher les groupes d'insurgés et de les mater. Bien que cette décision nous désole, car elle nous donne l'impression de former un État totalitaire, nous allons appliquer un nouveau règlement strict, instaurer un couvre-feu, punir ceux qui désobéiraient. C'est hélas la seule solution. Je me déteste d'avoir dû proposer une telle motion et encore plus de l'avoir vue votée à l'unanimité[636].

Ici, les carnets de Marin Rigg, majoritairement descriptifs, montrent bien que la belle mécanique mise en place par le directeur de la prison n'est pas exempte de dangers : créant un « État totalitaire », Marin Rigg livre des sentiments durs à son encontre : « je me déteste ». Le vocabulaire utilisé au sujet des prisonniers change également : il faut désormais les « mater ». Nous sommes bien ici dans la répression, la soumission forcée, et non dans un système de relation égalitaire entre individus.

En outre, les carnets de Marin Rigg dévoilent avec force l'aspect anachronique des Règlements et autres organisations sociétales, notamment mises en place dans la communauté hermaphrodite, du fait de leur ancienneté. En effet, Sand et Cahill découvrent avec effroi l'origine de leur désexualisation à la naissance dans les carnets de Marin Rigg :

> Le directeur de la prison des « Désex » – autrement dit les délinquants sexuels – est vivant. […] Si l'on devait un jour l'oublier, il faut savoir que là-bas on modifiait génétiquement les violeurs, pédophiles et autres criminels du même acabit afin de leur ôter tout caractère sexuel, et ainsi toute envie de récidiver, grâce à des manipulations génétiques qui me restent obscures. Aujourd'hui, face à la situation, ces prisonniers demandent qu'on leur rende leur intégrité physique. Visiblement, il est possible de leur réinjecter les gènes dont on les a privés au moment de leur incarcération. Je ne sais pas si c'est une bonne idée de le faire et de prendre le risque de voir revenir leurs pulsions et déviances. […] Il faut y réfléchir…[637]

Cette révélation est un choc pour Sand et Cahill, qui comprennent qu'ils sont les descendants de ces « délinquants sexuels » qui ont été changés en hermaphrodites, ou en Neutres, pour leur ôter toute velleité d'agression sexuelle. Ces documents témoignent du statut, pour Marin Rigg, de grand ordonnateur de la vie après la catastrophe : c'est lui qui décidera – « Il faut y réfléchir… » – même pour une prison qui, auparavant, ne relevait pas de son autorité. Plus loin, Rigg scelle la destinée des Désex, nécessaire au regard du repeuplement de l'atoll :

> Il a été décidé que certains désex auraient le droit de retrouver leur intégrité physique. On va les modifier à nouveau pour qu'ils redeviennent des hommes (ou des femmes, mais c'est plus rare). Heureusement, le laboratoire de génétique, là-bas, n'a pas été touché. […] Mais on a prévenu les délinquants sexuels : à la moindre incartade, on n'hésitera pas à les modifier de nouveau. En réponse à leur cas particulier, on a mis en place un nouveau Règlement Intérieur un peu spécial. Il le faut, ces gens sont soumis à des pulsions qu'ils

[636] SA2, p. 245.
[637] SA2, p. 241.

> ont du mal à gérer. Pour les surveiller de près, on a instauré des interdictions terribles quoique nécessaires : ils n'ont pas le droit de se toucher, ni de s'approcher les uns des autres de manière à éviter tout drame, toute tentation. […] Comme il va falloir considérer le repeuplement de l'Atoll, nous avons décidé que les habitants de la cité des Désex, comme on l'appelle maintenant, bien que ça ne soit pas très flatteur, passeraient par le laboratoire de génétique pour faire des bébés en utilisant uniquement la méthode in vitro. […] Ainsi, aucune chance ne sera donnée aux anciens condamnés de passer outre les articles du nouveau Règlement Intérieur, rien ne permettra leur rapprochement physique[638].

Comme dans les extraits précédents de son carnet, Marin Rigg s'autorise des auto-commentaires qui viennent pointer les problématiques de son organisation sociétale : « des interdictions terribles quoique nécessaires », « bien que ça ne soit pas très flatteur ». Surtout, les règles qu'il évoque avaient cours trois cents ans plus tôt : dans le monde de Sand et Cahill, elles ne signifient plus rien. En effet, la cité des Désex a continué, par habitude, à appliquer le règlement de Marin Rigg, écrit après la catastrophe ayant partiellement détruit l'atoll. Cependant, la désexualisation, conçue au départ comme une punition frappant les délinquants sexuels, s'applique à l'ensemble de la population, comme la fécondation *in vitro* ou l'interdiction de contact. Toutes ces mesures sont, bien évidemment, caduques, et le discours de Marin Rigg, quel que soit son degré de rhétorique, ne peut résister face aux trois cents années qui se sont écoulées depuis leur rédaction. Pour le lecteur de *La Symphonie des abysses*, ce deuxième tome vient combler un vide par rapport au premier. En effet, dans le premier tome, l'organisation de la Cité des Désex est mystérieuse, voire absurde : pourquoi désexualiser des embryons, les garder neutres jusqu'à leur majorité, puis les resexualiser, pour ensuite interdire tout contact et ne réaliser que de la fécondation *in vitro* ? Cela n'a *a priori* aucun sens. Le deuxième tome, et ce journal de Marin Rigg, expliquent sans justifier cette organisation sociétale fondée trois cents ans avant l'intrigue du roman. Aussi, le lien entre le corps des Désex et l'organisation sociétale de leur petit monde semble vaciller, perdre de sa logique.

Certaines œuvres du corpus semblent afficher une cohérence ostensible dans leur organisation sociétale et politique. Cependant, même dans ces cas, la mise en fiction apporte des limites à cette cohérence : éloignement temporel, tabous, points aveugles et autres segments moins lisibles viennent obscurcir un discours se présentant pourtant comme ouvert, logique, construit et efficient. Les œuvres qui vont être abordées dans la sous-partie suivante montreront encore davantage de problématiques liées à la cohérence entre discours politique et organisation sociétale réelle. L'autorité revendiquée par les discours est ainsi reconsidérée par la mise en fiction chez Foigny, Le Guin et Rozenfeld, qui semblaient pourtant présenter, à première vue, un haut degré d'explication du lien entre nature du corps hors-norme et organisation sociétale d'un peuple à la physiologie différente de l'humain. Cette mise en cause semble plus manifeste dans les œuvres que nous aborderons à présent : celles de Rétif de la Bretonne, Miéville et Pullman

[638] SA2, p. 248-249.

apportent un degré d'explication modéré quand celui-ci paraît encore moindre chez Casanova et Paltock.

2. Lier corps hors-norme et perfection de la société : un degré d'explication moindre

Chez Gabriel de Foigny, Ursula Le Guin et Carina Rozenfeld, les liens entre nature du corps et fonctionnement politique semblent relativement directs, visibles. Dans d'autres romans du corpus, ces liens vont se révéler moins forts, ou du moins plus difficilement identifiables. C'est le cas pour trois ouvrages présentant des corps mi-humain mi-animal : *La Découverte australe par un homme volant*, *Perdido Street Station* et la trilogie *À la croisée des mondes*. Ces trois récits seront donc comparés ensemble.

2.1. Rétif de la Bretonne : des liens *a priori* éloignés

La force ou l'évidence du lien entre corps hors-norme et type de pouvoir n'est, chez Rétif de la Bretonne, pas visible très clairement, contrairement aux œuvres de Foigny, Le Guin et Rosenfeld. Les sociétés des humains-animaux ne sont que peu décrites et semblent constituer un catalogue de phénomènes naturels observés et modifiés par Victorin et ses fils. Le discours politique, et son rapport avec la mixité des corps, n'intervient en outre que très tardivement, alors que le narrateur a délaissé les hommes-bêtes pour les Mégapatagons, autre peuple, non mixte, des Terres australes. C'est donc au lecteur de faire le lien entre ces éléments éloignés.

2.1.1. Un catalogue de phénomènes davantage qu'une étude de sociétés organisées

Chez Rétif de la Bretonne, Victorin et son fils Alexandre, après leur rencontre avec les Hommes-de-nuit, poursuivent leur exploration des différents îlots des Terres australes. Ils vont aborder successivement quinze territoires pour quinze espèces d'hommes-bêtes, de l'homme-singe à l'homme-oiseau. Alors qu'ils volent à faible altitude, Alexandre repère une créature étrange, le premier homme-singe qu'ils découvrent :

> Tandis qu'ils étaient ainsi en suspens, Alexandre, plus alerte que Victorin, apperçut un animal velu à-quatre-pates, très-ressemblant à un singe, qui alait porter sur son père une main crochue[639].

Les deux hommes prennent rapidement de la hauteur pour échapper à la créature et pouvoir également l'observer à loisir. Alertés par le bruit, une centaine d'hommes-singes sortent alors d'entre les arbres. Victorin et Alexandre pensent qu'il s'agit encore d'animaux ; cependant, une première caractéristique plus humaine apparaît : « Ils plânèrent alors, & virent sortir d'entre les arbres une centaine d'Animaux comme le premier, qui les regardaient s'envoler, & dont plusieurs se dressèrent sur leurs piéds de derrière[640]. » En effet, ces « Animaux » ne sont pas quadrupèdes : certains peuvent se dresser sur deux pattes, à l'instar de certains singes, mais également comme les êtres humains. En observant ces créatures de plus près, leurs similitudes avec l'espèce humaine semblent plus nettes :

> […] ces Animaux, quoique couverts de poil, avaient néanmoins une figure entre celle du Singe et celle de l'Homme. Ils les entendirent même se parler, en se regardant, d'une manière qui ressemblait parfaitement à celle des Singes, qui crient. Cependant ces cris avaient une continuité, qui marquait des idées combinées, en-un-mot un langage[641].

Victorin et son fils comprennent alors qu'ils ont découvert sur cette île une espèce inconnue, mixte, entre humain et animal. Quel type de société peut construire un peuple ainsi partagé entre humanité et animalité ? Les deux hommes-volants, qui désignent les hommes singes comme des « sauvages[642] », tentent de les approcher et de communiquer avec eux. Victorin et son fils, qui parviennent à intéresser un vieil homme-singe en lui offrant des fruits, essaient de le questionner à propos de certains aspects de leur organisation en tant que société : « Ils tâchaient de l'interroger sur sa Nation ; de savoir, si elle avait des armes, des habitations, quelle était sa nourriture[643] ? ». Armes, habitations, nourriture : les préoccupations des Hommes-volants concernent bien des éléments relatifs à une possible société chez ces « sauvages ». Ces derniers, en plus de devoir simplement subsister – « nourriture », mot placé en dernière position de l'énumération – possèdent peut-être quelque chose de plus que de simples grottes ou abris de fortune s'ils disposent en effet d'« habitations ». Signe d'élévation sociale ou simple prudence de la part des nouveaux venus : possèdent-ils des armes, c'est-à-dire, sont-ils capables de combattre de façon organisée, équipée, et non grâce à une simple brutalité physique ? Cependant, les êtres humains ne parviennent pas à communiquer avec les hommes-singes, qui bientôt se montrent menaçants ; aussi, les hommes-volants prennent le parti d'enlever deux spécimens d'hommes-singes pour les observer plus avant en les ramenant sur l'Île-Christine :

> Victorin & son fils comprirent par-là, que ces Hommes-singes étaient naturellement méchants. Ils ne virent d'autre parti à prendre, pour avoir quelque liaison avec eux, & les connaître, que d'enlever quelques Individus

[639] DA 1-2, p. 272.
[640] DA 1-2, p. 272.
[641] DA 1-2, p. 273.
[642] « tous les autres sauvages », « le Vieillard-sauvage », « la Troupe des Sauvages », DA 1-2, p. 275.
[643] DA 1-2, p. 276.

> encore jeunes, & de les emmener dans l'Ile-Christine, où on les traiterait bien, & où on tâcherait de les apprivoiser, d'entendre leur langage, & de leur apprendre un-peu de français[644].

Le projet est aussitôt exécuté ; après avoir enlevé des jeunes hommes-singes de chaque sexe, les hommes volants quittent « l'Ile-Singe[645] » et poursuivent leurs explorations. En matière de lien entre mixité du corps homme-singe et organisation sociétale, il existe ici encore, comme dans les romans de Foigny, Le Guin et Rozenfeld, des inconnues, à la différence que tout, à ce sujet, est ici opaque : Victorin et Alexandre mettent leur projet d'enlèvement à exécution, afin d'emmener des hommes-singes vers leur civilisation, sans chercher à explorer davantage cette île en elle-même. Il convient aussi d'examiner le mode d'exploration choisi par les hommes volants, présentés comme garants de l'identité humaine et de sa capacité sociale et civilisatrice, face aux autres populations d'humains-animaux, afin de déterminer si l'une ou l'autre d'entre elles peut faire peuple, faire société. Cela semble difficile à imaginer à propos des hommes-singes, que les Christiniens ont bien du mal à ramener à des sentiments plus humains. En effet, au sujet du jeune homme-singe ramené sur l'Ile-Christine, qui se montre violent et peu enclin à s'améliorer, le narrateur exprime sa déception dans la comparaison suivante : « ces Hommes-singes sont si brutes, qu'on ne vit pas d'apparence à lui inspirer une certaine délicatesse : les plus grossiers des Nègres font des génies, en comparaison de ces Hommes-Singes[646]. » À l'époque de Rétif de la Bretonne, la question de l'origine ou de la nature de la peau noire commence à changer. Si Buffon, dans son *Histoire naturelle*, ne donne que peu d'indications nouvelles à ce sujet, d'autres scientifiques vont s'y intéresser davantage et modifier la perception qu'en ont les Européens, comme l'explique Andrew Curran :

> Quelques années avant la publication des premiers volumes de l'*Histoire naturelle* en 1749, on assiste à un changement profond dans la façon dont les Européens comprendront désormais les Africains. Alors qu'un grand nombre de philosophes, Diderot inclus, restent peu intéressés par l'Afrique et les Africains, l'ambiguïté et l'ambivalence généralement réservées au *Nègre* s'effacent graduellement devant une nouvelle série d'observations, plus compréhensives et spéculatives, sur l'origine et la cause de leur noirceur. En 1739, l'Académie Royale des Sciences de Bordeaux annonce dans le *Journal des savants* un prix pour la meilleure dissertation sur les sources de cette noirceur ; ce concours attire seize travaux anonymes. […] [Pierre Barrère] attribuera la couleur du *Nègre* à son sang et sa bile noirs, et aura une grande influence sur des naturalistes de l'époque. Il en sera de même pour la *Vénus physique* de Pierre-Louis de Maupertuis, publié en 1744. […] Tout aussi important, en 1748, Montesquieu présentera deux notions synthétiques de l'Africain dans *De l'esprit des lois*. La première, la célèbre théorie des climats appliquée au domaine de la philosophie politique, soutenait que l'asservissement des noirs, ainsi que leur physiologie et psychologie problématiques, étaient une conséquence fâcheuse mais logique du climat chaud dans lequel ils vivaient. Plus connu, un extrait du philosophe fournira une énumération ironique d'arguments pro-esclavagistes […]. Dans cette ère d'idées et de tendances conflictuelles, l'*Histoire naturelle* (et ses *Variétés dans l'espèce humaine* en 1749) dévoileront ce qui deviendra

644 DA 1-2, p. 277.
645 DA 1-2, p. 277.
646 DA 1-2, p. 283.

> peut-être la représentation la plus déterminante du *Nègre* en France au 18e siècle, voire au-delà[647].

Le statut ou simplement la perception des personnes noires évolue donc lentement au XVIIIe siècle. Notons que cette question n'a pas disparu de l'espace littéraire contemporain : Genly Aï, protagoniste Terrien d'Ursula le Guin, est un homme à la peau noire.

Découvrant une nouvelle île, Victorin et Alexandre fondent sans plus de façons sur un très jeune individu d'une nouvelle espèce et l'emportent sur un roc escarpé pour l'observer. Il s'agit d'un enfant de la race des hommes-ours : en tous points semblable à l'humain, à l'exception de son nez aplati, de ses griffes et de son pelage. Lorsqu'ils libèrent le jeune homme-ours, celui-ci appelle des adultes et les emmène jusqu'au roc pour leur montrer les hommes volants : « A la vue de cette action réfléchie, Victorin et son fils ne doutèrent plus que ce fussent des Hommes[648]. » Cependant, cette part d'humanité présente dans cette nouvelle espèce n'amène pas, là non plus, les explorateurs humains à vouloir en savoir plus sur la société des hommes-ours – l'idée d'une telle société releverait peut-être d'un impensé. Reprenant le même mode opératoire que sur l'Ile-Singe, « ils s'envolèrent dans la résolution d'en enlever deux, s'il était possible, mâle & femelle, pour les porter dans l'Ile-Christine[649]. » Victorin semble déjà préparer son entreprise de civilisation par l'apprentissage et surtout la reproduction et l'hybridation : il veut un spécimen mâle et un spécimen femelle, comme pour les hommes-singes, dans le but ultérieur de pouvoir expérimenter certains croisements. Cette entreprise achevée, les deux voyageurs passent à l'île suivante. Le lecteur n'a donc, encore une fois, aucun indice, aucune description de la société des hommes-ours, bien que le narrateur lui ait affirmé que cette espèce était pour part humaine, et donc, *a priori*, capable d'une part au moins de civilisation. Le schéma est le même dans l'Ile-cynique, l'île des hommes-chiens, puis dans celle des hommes-cochons, à la seule différence que Victorin et Alexandre amadouent d'abord un individu et tentent d'échanger avec lui ou lui offrent des fruits, afin de le disposer favorablement envers les hommes, avant de le relâcher parmi son peuple. Ce n'est qu'une fois cette opération achevée que l'enlèvement d'un couple a lieu. Le projet civilisateur de Victorin se précise alors :

> Le lendemain les Christiniens enlevèrent deux Jeunes-gens d'un sexe différent, de l'espèce de ces Hommes-cochons, & ils les portèrent à l'Ile-Christine, pour les former, & les rendre propres à être un-jour les Civilisateurs de leur Nation[650].

Le but de Victorin, en enlevant ces jeunes créatures, semble être donc de les « former » – les former, peut-être, à cultiver la part la plus humaine de leur être – pour les rendre ensuite à leurs peuples respectifs, afin qu'ils les civilisent. Cela signifierait donc que les hommes-cochons, comme les autres hommes-bêtes, ne sont pas susceptibles de former ce qui, aux yeux de Victorin, relève d'une civilisation. Pourtant, l'auteur ne donne aucune description de

---

[647] Andrew Curran, « Buffon et l'histoire naturelle des Africains », *Dix-huitième siècle* 2012/1 (n° 44), p. 184-185, [en ligne], URL : https://www.cairn.info/revue-dix-huitieme-siecle-2012-1-page-183.htm, consulté le 13/10/2021.
[648] DA 1-2, p. 281.
[649] DA 1-2, p. 281.
[650] DA 1-2, p. 292.

l'organisation des îles qui sont, le mot est bien choisi, simplement survolées par les hommes volants. Ces derniers ne s'arrêtent en effet guère plus d'un jour sur chaque île et, dès qu'ils sont parvenus à leur fins – à savoir, enlever un couple de chaque espèce – partent sans donner davantage d'explications sur les terres et les peuples découverts. Les îles sont ici un peu plus que survolées, dans la mesure où il y a incursion et enlèvement. L'organisation politique et sociale est quant à elle à peine survolée, voire non appréhendée. La dimension anthropologique est comme bloquée à un certain seuil : ce sont seulement ici les individus par rapport à leurs corps qui sont envisagés, non des groupes d'individus ; pourtant, le terme de « peuple » est bien employé. Des détails sont en revanche donnés, en marge des nouvelles découvertes de Victorin, d'Alexandre et de son frère qui les rejoint en cours d'aventure, au sujet des hommes-bêtes déracinés :

> Je dois vous avertir que les Jeunes-gens enlevés, tant chés les Hommes-singes, que chés les Hommes-ours & les Hommes-chiens, fesaient de très-grands progrès, & qu'on en était fort contents, pour des Êtres de cette espèce ! quoiqu'incapables de la finesse de notre raisonnement, ils ne l'étaient point d'apprendre à lire & à écrire, & à plus forte-raison d'entendre & d'exprimer les idées communes[651].

Bien que capables, grâce à leur part humaine, de s'améliorer, ces êtres gardent toutefois des caractéristiques animales – une expression proche de l'aboiement chez les hommes-chiens, par exemple – qui font que, même avec l'apprentissage christinien, ils « approchent beaucoup de l'intelligence des Hommes-parfaits[652] », mais ne l'atteignent jamais pleinement.

Les hommes-taureaux, que Victorin et ses fils rencontrent ensuite, semblent être un peuple mieux organisé que les autres. En effet, à la vue des étrangers, ils se placent tout de suite en une formation protectrice, mettant les jeunes hommes-taureaux les plus vigoureux devant, jusqu'aux vieillards et aux jeunes génisses dans les derniers rangs. Par des meuglements et des présents mutuels, humains et hommes-taureaux parviennent à se comprendre, ces derniers offrent même volontairement aux nouveaux venus un couple de leurs semblables. Les hommes volants repartent cependant sans décrire davantage cette société. Après un mois passé à l'Ile-Christine à administrer le territoire et observer les progrès des différents « sauvages » ramenés chez eux, les Christiniens reprennent leurs explorations, non sans prendre avec eux le couple d'hommes-chiens « évolués » pour les ramener à leur peuple. L'imperfection des hommes-animaux, et leur apparente difficulté à former une société complexe, semblent bien venir de leur part animale. En effet, en atterrissant sur une nouvelle île, un des fils de Victorin remarque des animaux et tente de communiquer avec eux, sans succès :

> […] il se retourna, & vit des especes de Lièvres, de Chevreuils, de Cerfs, &c. qui bondissaient. Il leur fit des signes, qu'ils regardèrent stupidement, & tous s'en-alèrent ensuite, sans paraître se rien communiquer. – Ce ne sont là que des

[651] DA 1-2, p. 294.
[652] DA 1-2, p. 294.

> Bêtes, dit Alexandre, la Nature serait-elle ici plus imparfaite qu'ailleurs, & n'aurait-elle pas été jusqu'à l'Homme-brute, comme dans les autres Iles[653] ?

Ce qui différencie l'humain de la bête, c'est bien l'éclat de la raison, vu jusque dans les hommes-singes, pourtant jugés comme naturellement méchants – ici, les animaux regardent les étrangers « stupidement », et ne communiquent pas entre eux au sujet de cette arrivée extraordinaire. Les bêtes semblent donc incapables de se rassembler, échanger, communiquer, faire peuple : en ce sens, et malgré le peu d'informations livrées par Rétif de la Bretonne sur l'organisation de ses sociétés mixtes, il apparaît que celles-ci relèvent bien d'une forme de société, de groupe organisé et doté de capacité de communication, de hiérachie, de stratégies d'approche ou de protection. Les Christiniens se consolent cependant en rencontrant finalement sur cette île l'espèce des Hommes-moutons. Victorin et l'un de ses fils enlèvent un couple de cette nouvelle espèce, sans décrire leur organisation sociétale, tandis que son autre fils ramène le couple d'hommes-chiens à l'Ile-cynique, et y demeure quelque temps pour observer l'influence civilisatrice du couple auprès de leurs semblables :

> […] Alexandre […] ala remettre les deux Jeunes-gens-chiens dans l'Ile-cynique, où il séjourna, pour commencer à voir les effets de la civilisation de ces deux Individus, sur leurs Compatriotes. Ils lui parurent très-favorables : mais le Jeune-volant fit réflexion que ces deux Individus redeviendraient bientôt brutes, si l'on ne mettait pas dans l'Ile une famille d'Hommes, auprès desquelles ils s'entretiendraient dans la langue, parlée à leur manière, & dans la civilisation. Car il faut observer, que les différentes Espèces d'Hommes-brutes parlaient bien tous la langue christinienne, pour exprimer les idées nouvellement acquises ; mais que pour toutes celles qui avaient un mot dans leur langue, ils ne pouvaient s'empêcher de les employer : ce qui formait déjà une dialecte différente pour chaque Nation : elles ont d'ailleurs chacune la prononciation de leur Espèce, soit guiorante, soit simique, jappante, beûglante, ou bêlante, &c[654].

La question de la langue n'est jamais anodine dans les utopies des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles, comme le précise Georges Lamoine :

> On peut considérer les créations linguistiques dans ces romans [*Peter Wilkins* et *La Découverte australe*] comme une tradition, surtout depuis les *Voyages de Gulliver*. Avec Defoe, c'est Vendredi qui apprend l'anglais, ainsi que le compagnon d'esclavage de Robinson, Xury. Mais les personnages principaux ne sont pas héros simplement parce qu'ils maîtrisent la nature ou qu'ils surmontent les pires difficultés. Ils ont aussi tous la faculté d'apprendre et de maîtriser les langues étrangères avec une facilité déconcertante. Gulliver apprend la langue des nains, celles des géants, des gens de l'île volante, et celle plus difficile encore, non à parler, mais à hennir, des Chevaux. Peter Wilkins apprend rapidement le langage des Glumms ; la troupe de Victorin converse très vite avec les voisins de l'île Victorique, les Patagons géants […]. […] Victorin a aussi appris la langue des Hommes-de-nuit. […] Hermantin,

[653] DA 1-2, p. 306.
[654] DA 1-2, p. 313.

> prince de la lignée de Victorin, enseigne un peu de français aux Hommes-lions blessés, et parvient à comprendre quelques-unes de leurs expressions[655].

En effet, Victorin et ses fils parviennent à communiquer avec certaines espèces d'hommes-brutes en imitant leur langage, notamment chez les hommes-taureaux et les hommes-moutons. Georges Lamoine poursuit ainsi au sujet de l'importance du langage chez les héros d'utopies :

> D'une part les créations relèvent du jeu de l'imaginaire ; d'autre part, elles paraissent représenter une des épreuves que le héros doit surmonter. Décrire les péripéties de la difficulté de communiquer, fournir la traduction du pseudo-texte, c'est donner le détail des triomphes successifs sur une circonstance inattendue. Être dans l'incapacité de communiquer est une situation de faiblesse pour un héros ; être en mesure de manier le Verbe, c'est détenir le pouvoir face à autrui, c'est détenir le pouvoir de dominer ou de rivaliser[656].

Chez Rétif de la Bretonne, la langue christinienne semble même être la clef de la civilisation des « hommes-brutes » : ces derniers ont besoin, pour conserver leurs acquis, de continuer à s'améliorer et à transmettre leurs connaissances à leurs semblables, d'une famille d'humains avec qui *parler*, échanger, en langue christinienne. L'oubli de cette langue, c'est la disparition des raisonnements qui l'accompagnent ; le retour à la langue canine, l'abaissement à la qualité de semi-humain. Alexandre rentre donc à l'Ile-Christine pour soumettre ses réflexions à son père ; ce dernier décide d'envoyer aussitôt des humains sur l'île canine pour l'améliorer davantage :

> […] on fit publier à son de trompe par toute l'Ile-Christine, la proposition d'aller habiter l'Ile-cynique, à titre d'inféodation, c'est-à-dire, de seigneurerie sur le sol, & sur tous les Êtres d'espèces inférieure aux Européans ; à-la-charge seulement de reconnaître la souveraineté de l'Ile-Christine, & de contribuer en temps-&-lieu, aux besoins de l'Etat. Il se trouva plusieurs familles ambitieuses, qui se présentèrent : […] on les fit tirer au sort ; & on consola ceux qu'il ne favorisa pas, en leur promettant les autres Iles, dès qu'on y renverrait les Jeunes-gens de chaque espèce, enlevés parmi les Naturels. […] On arriva en huit jours à l'Ile-Cynique, où l'on trouva les deux Jeunes-gens qu'on y avait laissés fort tristes. Ils furent transportés de joie en revoyant de vrais Hommes, & ils s'établirent à-côté de l'habitation qui fut élevée à-la-hâte pour le Gouverneur et sa famille, composée de plus de soixante personnes : on lui recommanda de bien ménager ces deux Jeunes-gens, qui étaient de la plus grande nécessité pour vivre avec les Naturels, entendre leur langue, connaître la portée & l'étendue de leur esprit, leurs dispositions, en-un-mot, quel parti on en pourrait tirer. Le Gouverneur promit tout, & comme son intérêt y était attaché, il a tenu parole[657].

Le lien entre la nature mixte des hommes-brutes, leur corps semi-animal, et la nécessité apparente, pour les êtres humains complets ou « parfaits », d'améliorer leur civilisation, qui ne peut être qu'incomplète du fait de leur identité à demi humaine, semble ici assez clair. Victorin veut tirer le meilleur parti de ces êtres de nature pour les élever au maximum de leurs qualités

---

655 Georges Lamoine, « Deux utopies du dix-huitième siècle chez les hommes volants. Quelques aspects », *Littératures 5*, printemps 1982, p. 7-18, [en ligne], URL : https://www.persee.fr/docAsPDF/litts_0563-9751_1982_num_5_1_1198.pdf, consulté le 20/10/2021.
656 *Ibid.*
657 DA 1-2, p. 313-315.

humaines. C'est l'humain qui vient directement sur l'Ile-cynique pour gouverner les hommes-chiens, établissant ainsi un pouvoir politique qui semble avoir été – mais là encore, le lecteur ne peut faire que des suppositions, faute de description complète de la société canine avant l'intervention humaine – inexistant ou du moins peu défini auparavant. Les hommes volants font encore de nombreuses découvertes d'espèces d'hommes-animaux, auxquelles ils appliquent le même traitement : survol rapide de l'île, échanges brefs avec quelques spécimens, enlèvement de jeunes gens des deux sexes. Le lecteur passe ainsi en revue les hommes-castors, admirés pour leurs habitats relativement élaborés[658], les hommes-boucs, qu'un vieil homme perdu en mer avec femmes et enfants a pu approcher. Ce vieillard explique à Victorin que son mousse s'est marié à une Femme-chèvre ; ils ont ensemble presque toujours des jumeaux hybrides, et semblent se rapprocher plus de l'homme que du bouc : « ces Enfants tiennent beaucoup plûs de leur Père, que de leur Mère ; & si le bonheur voulait qu'ils pussent s'allier à des Êtres plus parfaits, la difformité originelle ne tarderait pas à s'anéantir[659]. » Sans doute est-ce ici l'inspiration de Victorin pour ses futurs mixages d'espèces entre humains et hommes-bêtes. Victorin propose de ramener le vieil homme, sa famille et les survivants de la race des Hommes-boucs, presque décimée par des attaques d'ours blancs, sur l'Ile-Christine. Il y établit ensuite un système strict de mariage et d'alliance extraconjugales autorisées avec les « Espèces inférieures[660] », afin d'obtenir des métis que le gouvernement surveille de près, « pour en perfectionner l'existence […][661] ». Les descendants de Victorin poursuivent les découvertes de leur aïeul sur le même mode, passant rapidement en revue puis enlevant deux spécimens de l'île des hommes-chevaux, des hommes-ânes, des hommes-grenouilles, etc. Le lien entre mixité du corps et organisation sociétale chez Rétif est plus obscur que chez Foigny, Le Guin et Rozenfeld : si le lecteur comprend à demi-mot que ces peuples sont juste assez humains pour faire société, mais encore trop animaux pour aboutir à une société civilisée, cela n'est jamais exprimé clairement par le narrateur, qui prend systématiquement le point de vue et la focalisation de Victorin et de ses semblables. Ces derniers sont perçus comme des hommes véritables, destinés à civiliser et christianiser ces peuplades hétéroclites. Comment interpréter alors ce catalogue d'espèces semi-humaines ? Selon Florence Boulerie, l'aspect parodique du roman de Rétif doit être pris en compte :

> […] l'interprétation de la *Découverte australe* et de son paratexte met […] en avant la dimension parodique de l'ensemble : ni allégorie, ni vérité, les animaux-humains de Rétif seraient surtout une façon de rire des grandes aventures contemporaines, exploration australe d'une part, vaste entreprise de catalogage du vivant d'autre part. Ces deux dernières décennies, la critique de *La Découverte australe* a su montrer que l'œuvre de Rétif, somme de textes et d'images, était une parodie des relations de voyages d'exploration, genre illustré dont le succès était proportionnel à l'actualité, en cette fin du XVIII^{e} siècle où James Cook découvre le continent austral ; parallèlement, elle a mis

[658] DA 1-2, p. 320.
[659] DA 1-2, p. 332.
[660] DA 1-2, p. 339.
[661] DA 1-2, p. 340.

> en évidence que l'ouvrage était également une parodie transparente de l'Histoire naturelle de Buffon. Le récit rétivien est apparu comme un divertissement fonctionnant grâce à la connivence d'un lecteur friand des publications de vulgarisation scientifique, mais désireux de s'en affranchir par une distance humoristique. Pourtant, Rétif voulait aussi qu'on le prît au sérieux : son roman est autant une réfutation de Buffon, qui excluait la possibilité des croisements d'espèces, qu'une proposition d'un système physique expliquant le cycle de la terre. Le répertoire des hommes-brutes figure en bonne place dans la démonstration d'une théorie de l'évolution dont Rétif est convaincu et qu'il complète par une cosmogonie illuministe dans *Les Posthumes*[662].

Les termes de « répertoire » ou « catalogue » des hommes-brutes ici mentionnés semblent bien convenir au traitement qu'opère Rétif sur chaque espèce : rapide, l'examen n'est pas destiné à démontrer la perfection d'un État due à la nature mixte des corps de leurs habitants, à l'instar de Foigny, mais davantage à servir un dessein parodique et des convictions scientifiques propres à leur temps. Cependant, un lien entre corps et société se dévoilera plus loin dans le texte, dans la partie du roman dédiée aux Mégapatagons, des géants plus évolués que l'être humain.

2.1.2. Un lien entre corps et société dévoilé tardivement

En plus des hommes-bêtes, Rétif de la Bretonne peuple ses Terres australes d'autres créatures au physique particulier : les hommes-de-nuit, espèce au corps non mixte qui vit dans l'obscurité et est très craintive, ainsi que deux peuples de géants, les Patagons et les Mégapatagons. Ces peuples ne sont pas à proprement parler mixtes ou hybrides ; cependant, ils semblent s'inscrire, chez Rétif, dans une échelle du vivant dont les hommes-animaux sont l'échelon le plus bas et les Mégapatagons le plus haut, au-dessus de l'espèce humaine. L'auteur, dans sa visée évolutionniste, semble tenir un discours scientifique sur les différents états de la vie avec une notion de degré, de hiérarchie entre les êtres. Dans cette configuration, l'hybridité pourrait être conçue comme stade d'une échelle du vivant et non comme corps mixte de deux éléments, intégrant alors les Hommes-de-nuit, et plus clairement les Patagons et surtout les Mégapatagons dans la recherche concernant Rétif de la Bretonne. La première partie du livre III de la *Découverte australe* explique ce lien particulier au vivant. Sur la demande de Victorin, ses descendants issus de mariages Humains-Patagons volent jusqu'à l'île Mégapatagone pour apprendre de ces êtres supérieurs quelques leçons profitables. La notion d'échelle entre les êtres est prégnante dans leur discours :

> Vous qui nous accueillez, Illustres Habitants du plus beau pays du monde ; les plus grands & les plus sages des Hommes ; nous venons d'un pays fort-éloigné, mes Frères & moi, pour jouir de votre profitable entretien, & de vos lumières supérieures. Toute la Patagonie retentit de vos louanges, & quoique nous ne soyions pas des Patagons, comme vous le voyez à notre tâille, cependant nous sommes alliés à cette respectable nation par nos mères. Car vous saurez,

[662] Florence Boulerie, « Entre singe et oiseau, l'homme amélioré par l'animal chez Rétif de la Bretonne », *Ostium*. *Animal et animalité*, *op. cit.*, consulté le 06/08/2021.

> excellents hommes, que la Patagonie d'où nous venons, est voisine d'une Ile, appelée autrefois l'Ile-nocturne, & maintenant l'Ile-Christine, du nom de notre ayeule maternelle ; & que cette Ile est située à 180 degrés de longitude de votre pays […]. Mais le pays dont nous sommes originaires, est infiniment plus éloigné ; il est à l'autre pôle, & il faut traverser la zône-torride pour y aler. C'est ce que fit notre Père, l'ingénieus Victorin, pour venir du côté du pôle-austral, où il a établi un Empire de Français, c'est-à-dire de la Nation la plus polie de l'Europe, de l'Asie, de l'Afrique & de l'Amérique. Son extrême sagacité a fait son fort : il est le premier Inventeur de ces aîles factices, avec lesquelles nous volons, & que les Fils ont perfectionnées : il s'est comporté dans son Empire en Prince sage et juste. Il n'a point opprimé les Naturels des différentes Iles ni de la sienne, quoique d'une espèce inférieure à la nôtre, & par conséquent absolument disproportionnée d'avec Vous, illustres Mégapatagons : loin de les opprimer, il a aucontraire établi des lois qui leur sont avantageuses, & qui ne peuvent qu'améliorer leur sort. Il les a éclairés, autant qu'ils étaient susceptibles de l'être, & il prend d'eux, par lui-même, ou par les Personnes de son sang, des soins vraiment paternels. Quant à nous, illustres Mégapatagons, nous venons ici, par ses ordres, pour nous instruire, profiter de vos exemples, de vos sages institutions, & tâcher de mettre à-profit les sublimes leçons que vous êtes en état de nous donner[663].

Une hiérarchie entre les peuples semble bien s'affirmer dans les propos des descendants de Victorin. Les hommes-animaux et hommes-de-nuit, « Naturels » des îles australes, sont inférieurs aux Français, qui eux-mêmes sont supérieurs aux autres nations du monde mais n'atteignent pas le degré de perfection des Patagons, eux-mêmes inférieurs aux Mégapatagons. Les hybrides nés du métissage entre humains et hommes-bêtes, ou entre humains et Patagons, semblent se situer à des échelons intermédiaires entre l'animal et l'humain suprême que serait le Mégapatagon, cet être que les descendants de Victorin qualifient d'« Illustre ». La langue mégapatagone est belle et facile à comprendre, même pour les petits-fils de Victorin ; ils échangent entre eux sans aucune gêne. Les Mégapatagons demandent d'abord à connaître les lois et mœurs des étrangers, avant de délivrer les leurs dans la troisième partie du livre III. Hermantin, l'un des hommes volants, veut importer certains de ces préceptes sur l'Ile-Christine :

> Le Prince Hermantin, qui avait toute la confiance de son Ayeul Victorin, de son Oncle le Prince-héréditaire, & la prédilection de son Père Alexandre, réfléchissait sans cesse, depuis son voyage, aux belles lois & aux sages coutumes des Mégapatagons ; il brûlait d'envie de les établir dans notre Patrie. Il ala voir les Patagons de la-Victorique, & leur demanda leur sentiment. Ils furent précisément du même avis que Victorin : ils conseillèrent au Jeune-homme de ne pas faire le bien-même, avec trop de précipitation. En-conséquence, Hermantin se contenta de mettre sous les yeux du Conseil-d'État la loi suivante, pour la proposer au Peuple, & tâcher de la faire agréer de tout le monde, en attendant qu'on pût en promulguer une plus parfaite ; & il eut soin d'avertir, que cette loi n'était que préparatoire[664].

Une hybridité pourrait se créer ici entre lois et normes humaines, et lois mégapatagones, les descendants de Victorin prenant les meilleurs préceptes mégapatagons pour les intégrer à leur propre fonctionnement sociopolitique. La question de la mixité des corps semble bien refléter ici une mixité des lois ; cependant, celles-ci sont dévoilées longtemps après la découverte et la

[663] DA3-4, p. 439-441.
[664] DA3-4, p. 536-537.

description des Hommes-animaux. Ainsi, le lien entre corps hors-norme et fonctionnement politique des sociétés peut sembler, de prime abord, moins évident chez Rétif que chez Foigny, Le Guin ou Rozenfled. En réalité, ce lien serait peut-être plus important que ce que le texte laissait d'abord entrevoir, mais il se dévoile tardivement : c'est au lecteur de faire le lien entre ce qui lui a été narré précédemment et cette mixité entre lois humaines et lois mégapatagones. En outre, les préceptes mégapatagons n'ont pas force de loi immédiate : sur conseil de ses aînés, Hermantin se contente de soumettre la loi au Conseil d'État, sans l'imposer immédiatement. Il en sortira nécessairement une loi provisoire, encore imparfaite, mais vouée à se perfectionner graduellement : là encore, sur le plan politique et non physique, la notion d'échelle de valeur et de mixité pourrait être employée.

Chez China Miéville et Philip Pullman, la nature du lien opéré entre le corps mixte et le pouvoir politique semble procéder davantage d'une mise en opposition ; cependant, nous verrons que ces mises en fiction répondent là encore à des enjeux précis, contemporains aux temps d'écriture.

2.2. Miéville et Pullman : des liens modérés, s'exprimant dans un rapport d'opposition entre corps mixte et pouvoir coercitif

Le lien entre corps mixtes et préceptes politiques semble difficile à cerner immédiatement chez Rétif de la Bretonne. Le lecteur doit en effet renouer lui-même ce lien en analysant la mixité des lois entre règles humaines et règles mégapatagones comme un reflet ou un résultat des diverses hybridités voulues par Victorin : métissage humain et homme-animal, humain et Patagon, etc. Chez Miéville et Pullman, ce lien apparaît également indirect. En effet, l'appareil politique semble se poser en contradiction, non en adéquation, avec les corps mixtes présentés dans les romans.

2.2.1. *Perdido Street Station* : des corps mixtes soumis à un pouvoir rigide

Chez China Miéville, au XX^{e} siècle, deux types principaux de créatures vivant dans ou auprès de la ville de Nouvelle-Crobuzon sont des peuples mixtes, mi-humains mi-animaux : les Khépris, pour part scarabées, et les Garudas, hommes-oiseaux. Leur organisation sociétale n'est que peu décrite. Cependant, et comme chez Rétif, la part d'animalité dans ces corps semble jouer un rôle dans les quelques informations données par le narrateur au sujet du fonctionnement des peuples décrits. Ainsi, les Khépris sont très différents entre mâles et femelles. Les mâles sont entièrement animaux, c'est-à-dire, des scarabées sans caractéristiques physiques ou psychiques humaines, dont le seul but dans l'existence est de se nourrir et de copuler afin de préserver l'espèce. Les femmes khépris, au contraire, nous l'avons vu, n'ont du scarabée que la tête : le

reste de leur corps, du cou aux pieds, est humain, et elles disposent, à l'instar de Lin, protagoniste du récit, d'une intelligence toute humaine. Cependant, seule Lin met à profit cette intelligence pour elle-même, parvenant ainsi à entretenir une liaison amoureuse avec un être humain et à créer ses propres œuvres d'art – qu'elle fabrique à partir de sa salive, qui se solidifie après avoir été crachée et façonnée – un processus créatif qui, tout en impliquant une dimension très marquée corporellement, la détache du peuple khépri. Celui-ci est en effet doté de coutumes asservissant les femmes, malgré leur part humaine, à la doctrine d'Insecte Aspect, religion khéprie, qui préconise que les femmes khépries sont sommées de vivre et créer en communauté, soumises aux mâles dont elles doivent accepter les velléités d'accouplement sans protester. Lin explique, dans le langage signé des khépris, ses origines et sa marginalité à un de ses commanditaires, Monsieur Madras :

> *I work alone,* she signed, *which is part of my… rebellion. Il left Creekside and then Kinken*[665]*, left my moiety and my hive. People were miserable, so communal art got stupidly heroic. […] I wanted to pit out something… nasty. Tried to make some of the grand figures we all made together a little less perfect… Pissed off my sisters. So turned to my own work. Nasty works. Creekside nasty.* […] *I have a powerful gland technique.* […] *Originally I was a member of the Outnow school which forbids working on a piece after spat out. Gives you excellent control. Even though I have… reneged. I now go back while the spit is soft, work it more. More freedom, can do overhangs and the like*[666].

Dans son corps, comme dans ses relations ou ses œuvres, Lin est donc à la recherche de davantage de liberté que ne lui laissait entrevoir son statut de femme khéprie. Elle doit cependant s'isoler de ses consoeurs, devenir un paria pour laisser s'exprimer ce qui serait, *a priori*, la part la plus humaine de son être : créativité, individualisme, désir. Sa technique artistique même se détourne de la rigidité : refusant de produire une œuvre d'un seul tenant, comme le veut la doctrine, elle préfère remodeler plusieurs fois ses sculptures en réchauffant la salive pour la rendre malléable et pouvoir ainsi lui donner de nouvelles formes – *a priori*, des silhouettes, donc des représentations de corps mixtes. Elle accepte ainsi de réaliser une statue de Madras, excentrique commanditaire, dont le corps est un monstrueux composite de nombreuses espèces entremêlées :

> Scraps of skin and fur and feathers swung as he moved ; tiny limbs clutched ; eyes rolled from obscure niches ; antlers and protusion of bones jutted precariously ; feelers twitched and mouths glistened. Many-coloured skeins of skin collided. A cloven hoof thumped gently against the wood floor. Tides of flesh washed against each other in violent currents. Muscles tethered by alien

---

[665] Creekside (Criqueval, en traduction française) et Kinken (Bercaille) sont des ghettos khépris dans la ville de Nouvelle-Crobuzon.

[666] PSS, p. 39. « *J'œuvre en solitaire,* signa-t-elle*, ce qui s'inscrit dans ma… rébellion. J'ai quitté Criqueval, puis Bercaille, quitté ma lignée et ma nichée. Tout le monde y était si désespéré que l'art communautaire avait atteint un degré d'héroïsme stupide.* […] *Je voulais cracher quelque chose de… scabreux. Je m'efforçais de rendre un peu moins parfaites certaines des grandes silhouettes que nous fabriquions toutes ensemble… ça a fâché mes sœurs tout rouge. Du coup, je me suis consacrée à mon travail personnel. Scabreux, donc, selon les critères de Criqueval.* […] *Je dispose d'une puissante technique glandulaire.* […] *À l'origine, j'étais membre de l'école* Dehors ! *qui interdit de travailler sur une pièce après qu'elle ait été crachée. Cela vous confère une maîtrise excellente. Même si je suis devenue… une réprouvée. Je remets maintenant mon ouvrage sur le métier. Une fois la salive ramollie, je la retravaille. On a plus de liberté pour réaliser des surplombs et autres formes du même genre.* », PSS 1, p. 60-61.

> tendons to alien bones worked together in uneasy truce, in slow, tense motion. Scales gleamed. Fins quivered. Wings fluttered brokenly. Insect claws folded and unfolded[667].

Représenter un tel être, au physique extrêmement complexe et sans cesse en mouvement – cela se perçoit notamment, dans cet extrait, à la multiplication des verbes de mouvement tels que « swung », « moved », « clutched », « rolled », « jutted », « twitched », « glistened », « collided », « thumped », « washed against each other », « worked together », « gleamed », « quivered », « fluttered », « folded and unfolded » – semble un défi de taille, que la Khépri décide de relever. Lin est donc, dans son corps comme dans son individualisme et sa manière de créer, un être voué au changement, à la flexibilité, à l'évolution. Elle semble utiliser aussi bien ses facultés khépries, pour son art, qu'humaines, dans son intellect, unies dans sa dualité. Au sujet de cette dualité, Madras demande d'ailleurs brusquement à Lin de pencher la tête vers l'arrière, afin d'observer son cou :

> You have the same cords in your neck as a human woman. You share the hollow at the base of your throat beloved by poets. Your skin is a shade of red that would mark you as unusual, that's true, but it could still pass as human. I follow that beautiful human neck up – I have no doubt you won't accept the description "human", but indulge me a minute – and then there is… there is a moment… there is a thin zone were that soft human skin merges with the pale segmented cream underneath your head[668].

Madras, fasciné par le cou de Lin, où se situe la ligne tout à la fois de jonction et de séparation entre corps humain et corps animal, va la comparer aux hommes-cactus, mi-humains mi-végétaux, qui sont l'un des peuples de Nouvelle-Crobuzon :

> There is a moment where the skin, the skin of the sentient creature, become mindless plant. Cut the fat round base of a cactus's foot, he can't feel a thing. Poke him in the thight where he's a bit softer, he'll squeal. But there in that zone… it's an altogether different skin… the nerves are intertwining, learning to be succulent plant, and pain is distant, blunt, diffuse, worrying rather than

---

[667] PSS, p. 42. « Des fragments de peau, de fourrure et de plume se balançaient au fil de ses mouvements ; des membres minuscules se contractaient ; des yeux s'écarquillaient dans des cavités obscures ; des bois et des protubérances osseuses saillaient de façon précaire ; des tentacules tressautaient et des bouches luisaient. Les enchevêtrements de peau chamarrée entraient en collision. Un sabot fourchu frappait doucement le plancher. Les vagues de chair déferlaient les unes sur les autres en des courants violents. Les muscles, rattachés par des tendons étrangers à des os tout aussi étrangers, travaillaient de conserve en une trêve malaisée, produisant un mouvement serré, tout en tension. Des écailles luisaient. Des ailerons tremblotaient. Des ailes s'affolaient, comme brisées. Des pinces d'insectes s'ouvraient et se refermaient. », PSS1, p. 64. Lin exprime plus loin sa difficulté, durant les séances de « pose » de Madras, à figer dans une œuvre ce corps en mouvement perpétuel : « The first couples of times she had come here, she had been sure that he changes overnight, that the shards of physiognomy that made up his whole reorganized when no one was looking. She became frightened of her commission. She wondered hysterically if it was like a task in a moral children's tale, if she was to be punished for some nebulous sin by striving to freeze in time a body in flux, forever too afraid to say anything, starting each day from the beginning all over again. », PSS, p. 109. « Les deux ou trois premières fois, elle avait eu la certitude qu'il avait changé du jour au lendemain, que les fragments d'anatomie qui constituaient sa totalité se réorganisaient en l'absence de témoin. Cette commande s'était mise à susciter ses craintes. Elle s'était demandé avec hystérie si sa tâche ne relevait pas d'une fable morale : on la punissait de quelque nébuleux péché en l'obligeant à figer dans le temps un corps en mouvement ; à jamais trop effrayée pour s'élever contre cette idée, elle reprenait chaque jour au début. », PSS1, p. 140-141.

[668] PSS, p. 40. « Vous présentez à votre cou les mêmes tendons que les femmes humaines. Vous possédez toutes à la base du cou ce creux tant révéré des poètes. Le cuivré de votre peau risquerait de dénoter, il est vrai, mais il pourrait encore passer pour humain. Si je suis la superbe courbe de ce cou… humain… – je ne doute pas que vous refusiez ce qualificatif, mais passez-moi cette licence un petit instant –, il y a… il y a un moment où… il y a cette fine zone où la douce peau humaine se fond avec le crème pâle et segmenté de votre tête. », PSS 1, p. 62.

> agonizing. You can think of others […], other races and species in this city, and countless more in the world, wo live with a mongrel physiognomy. You will perhaps say that you do not recognize any transition, that the khepri are complete and whole in themselves, that to see "human" features is anthropocentric of me. But leaving aside the irony of that accusation […] you would surely recognize the transition in other races from your own. And perhaps in the human.[669]

Pour Madras donc, Lin est bien un être mixte, comme les cactus mi-homme mi-plante. Le riche commanditaire est fasciné par les zones d'hybridité, frontières ou au contraire passages, qui ne sont ni humaines ni animales, ou ni humaines ni plantes, mais sont pourtant les deux à la fois. « Become », « intertwining », « transition » sont autant de termes qui manifestent un marquage intensif de l'intentionalité de Madras à décrire ces mouvements perpétuels dans un même corps – et selon lui, même un corps *a priori* entier ou unique, comme le corps de l'être humain, est en réalité terre de mélanges, de pluralité – « And perhaps in the human ». « Mongrel physiognomy », termes non traduits en version française, peuvent signifier « physionomie hybride », ou en encore « physionomie batârde ». Ce qui intéresse Madras, et avec lui China Miéville, semble faire écho aux diverses espèces d'hommes-brutes de Rétif, qui, déjà doubles par nature, vont être par la suite mixées entre elles, ou avec des êtres humains, pour créer de nouvelles espèces, nées de nouveaux mélanges. La relation entre ces corps mixtes et la société n'échappe pas à Madras, qui les compare à la ville de Nouvelle-Crobuzon :

> And what of the city itself ? Perched where two rivers strive to become the sea, where mountains become a plateau, where the clumps of trees coagulate to the south and – quantity becomes quality – are suddenly a forest. New Crobuzon's architecture moves from the industrial to the residential to the opulent to the slum to the underground to the airbone to the modern to the ancient to the colorfoul to the drab to the fecund to the barren… You take my point. I won't go on[670].

La ville est comme les corps qui l'habitent : sans cesse en mouvement, en transformation, et certaines zones de passage sont mixtes – rivières devenant mer, montagne se faisant plateau, bosquet d'arbres devenant forêt. Où sont les frontières, les limites, entre ces zones géographiques ? Le style, le rythme de la voix même de Madras viennent ensuite unifier six oxymores (industrial/residential, opulent/slum, underground/airbone, modern/ancient, colorfoul/drab, fecund/barren) dans une phrase où la ponctuation disparaît, ne séparant plus ces

---

[669] PSS, p. 40-41. « Il y a un moment où la peau, la peau de la créature sentiente, devient du végétal sans cervelle. Coupez la grosse base ronde d'un pied de cactus, il ne sentira rien. Piquez-le dans la cuisse, où il est un peu plus mou, il glapira. Mais là, dans cette zone dont je vous parle, c'est tout autre chose… les nerfs s'entremêlent, ils apprennent à devenir cactacés, et la souffrance est distante, émoussée, diffuse, source d'inquiétude plutôt que d'angoisse. Cela s'apparente à d'autres choses […], à de nombreuses autres races et espèces de cette cité, et à une myriade d'autres qui vivent de par le monde. Vous me direz sans doute que vous ne présentez aucune sorte de transition, que chaque Khépri est entière et forme un tout, et qu'y voir des traits entre guillemets humains est pur anthropocentrisme de ma part. Mais en dehors de l'ironie que sous-tendrait cette accusation, […] vous admettrez assurément qu'il existe des zones de transition chez les races étrangères à la vôtre. Ou peut-être même chez les humains. », PSS 1, p. 62.

[670] PSS, p. 41. « Et que dire de cette ville ? Perchée là où deux rivières s'efforcent de devenir mer, où les montagnent se changent en plateau, où les bouquets d'arbres se coagulent au sud – la quantité devenant qualité –, pour se faire subitement forêt. L'architecture de Nouvelle-Crobuzon va de l'industriel au résidentiel, de l'opulence à la misère, du souterrain à l'aérien, du moderne à l'antique, du vif au terne, du fécond au stérile… Vous saisissez. Je m'arrête là. », PSS 1, p. 62-63.

segments de sens qui s'ajoutent et se déroulent dans un tout énonciatif – caractéristique stylistique intéressante, car ici le style de l'auteur épouse le sujet dont il entend parler, mais qui n'est pas conservée dans la traduction française. Celle-ci ménage en effet des virgules entre chaque couple d'opposés, comme si Madras reprenait sa respiration entre chaque opposition-unité, formant une énumération plutôt qu'un tout. C'est pourtant bien cette notion d'un tout formé de plusieurs éléments parfois contraires, et la dynamique qui s'établit dans les zones de frontières, de transformation, qui retiennent toute l'attention de Madras :

> This is what makes the world, Ms Lin. I believe this to be the fundamuntal dynamic. Transition. The point where one thing becomes another. It is what makes you, the city, the world, what they are. And that is the theme I'm interested in. The zone where the disparate become part of the whole. The hybrid zone[671].

Cette « zone hybride » peut faire écho à l'enfance de China Miéville, qui a grandi au cœur d'un lieu mixte, entre centre et banlieue de Londres, comme il l'explique au micro de François Angelier, sur France Culture, le 8 janvier 2011 :

> Certainly I think that you grow up in a certain zone of the city and it becomes part of your body, it becomes part of your blood. I have a theory which is that in certain city of a sufficient size, we don't have the langage to talk about it. So, for example, when people talk about London they talk about the suburbs and the center. Now, that's insufficient. Because when the city is the size of London there is a *whole* zone which is not in the center but it's certainly not suburban. It's certainly not suburban in the psychic sense that people mean when they talk about the suburbs. And… and if one wanted to… William Burroughs talked about it, the interzone, that's pretty much where I grew up and it was completely integrated in me[672].

Cette caractéristique des corps mixtes, notamment khépris, ni totalement humains ni totalement insectes, à l'image de cette zone incertaine entre centre et banlieue de Londres – imaginée par China Miéville – a-t-elle une incidence sur le système politique de Nouvelle-Crobuzon ? Est-ce également un territoire de frontières, de passages ? L'auteur semble ici davantage s'inscrire dans une opposition vis-à-vis du corps de ses personnages. En effet, Nouvelle-Crobuzon est dirigée par un maire tout-puissant, Rudgutter – Buseroux en version française – aux méthodes totalitaires, et être passablement corrompu, qui dispose d'une milice n'hésitant pas à traquer et

---

[671] PSS, p. 41. « C'est l'essence même du monde, madame Lin. Sa dynamique fondamentale, j'en suis persuadé. La transition. Le point de transformation. C'est ce qui fait de vous ce que vous êtes, ce qui fait que la cité, le monde, sont ce qu'ils sont. Et c'est précisément le sujet qui m'intéresse. Cet endroit où le disparate vient former un tout. Cette zone hybride. », PSS 1, p. 63.

[672] Entretien réalisé par François Angelier à l'occasion des Utopiales, festival international de science-fiction de Nantes, diffusé dans l'émission « Mauvais Genres » du 8 janvier 2011 : « On grandit dans une zone de la ville et puis ça fait partie de soi. Ça coule dans ses veines. Les villes assez grandes en fait, on n'a pas le langage pour en parler. Quand on parle de Londres, les gens parlent des banlieues et du centre, et ce n'est pas suffisant parce que pour une ville comme Londres, en fait il y a toute cette zone qui n'est pas dans le centre, mais ce n'est pas non plus les banlieues chics. Et psychiquement, ce n'est pas ça quand on parle des banlieues chics de Londres. Et si l'on voulait… William Burroughs par exemple, c'est l'interzone, il parle de ça, et c'est là où j'ai grandi, et c'est intégré au fond de moi. » Traduction de Bernard Rives, transcription (nous l'espérons, la plus fidèle et complète possible en fonction de la qualité du fichier audio entendu) par nos soins, [en ligne], URL : https://www.franceculture.fr/emissions/mauvais-genres/china-mieville, consulté le 26/08/2021.

torturer les opposants au pouvoir. Rudgutter, dans ses discours, décrit pourtant Nouvelle-Crobuzon comme un État républicain civilisé, lorsqu'il compare la ville aux contrées voisines :

> Like mayors before him, Rudgutter liked to compare the civilization and splendour of the City-State Republic of New-Crobuzon with the barbarian muck in which inhabitants of other lands were forced to crawl. Think of the other Rohagi countries, Rudgutter demanded in speeches and editorials. This was not Tesh, nor Troglopolis, Vadaunk or High Cromlech. This was not a city ruled by witches ; this was not a chtonic burrow ; the seasons'changes did not bring an onslaught of superstitious repression ; New Crobuzon did not process its citizenry through zombie factories ; its Parliament was not like Maru'ahm's, a casino where laws were stakes in games of roulette[673].

Il convient ici d'analyser l'argumentaire du détenteur du pouvoir, comme cela a été fait pour les discours de Suains, de Victorin, de l'Investigatrice Géthenienne et des journaux de Portes dans les autres romans du corpus. L'appel civilisateur de Rudgutter/Buseroux est d'abord quelque peu contredit par son nom lui-même : le préfixe « Rud » rappelle le mot anglais « rude », qui peut signifier « impoli, vulgaire, grossier, brutal », quand « gut » désigne familièrement, en tant que nom, le ventre, les tripes ou le « cran », et, en tant que verbe, l'acte d'étriper une victime, animale ou humaine, ou le fait de détruire, ravager. « Gutter » signifie aussi bien « caniveau » que « grossier » ou « presse à scandale ». L'essentiel de la tactique oratoire du maire consiste dans la comparaison – « Rudgutter liked to compare ». Dans un passage au discours indirect libre, le politique répète, martèle ce que Nouvelle-Crobuzon n'est pas : « this was not », « this was not », « this was not », procédé qui précipite son discours dans une logique funeste. Son art oratoire se concentre sur la négation : « nor », « did not », « did not », « was not ». Cependant, il omet soigneusement de dire ce qu'est Nouvelle-Crobuzon. Dans cette ville, la répression sanglante n'est pas le fait de la superstition liée aux changements de saisons, en effet. Elle est en revanche organisée et dirigée vers les organes de contre-pouvoir, comme l'indique cette scène d'arrestation de Benjamin Flex, rédacteur en chef du journal local d'opposition, que le maire et ses milices traquent depuis des années et finissent par débusquer dans son imprimerie clandestine :

> Two of the officers disappeared into the secret room. Here was a muffled shout and the sound of repeated hammering thuds. Benjamin Flex came flying through the crumbling hole, his body twisting, beads of blood hitting his grimy walls in radial patterns. He hit the floor head first and shrieked, tried to scrabble away, swearing incoherently. Another officer reached down and lifted him by the shirt with steam-enhanced strength, shoving him against a wall. Ben gibbered and tried to spit, staring at the impassive blue-masked face, intricate smoke goggles and gasmask and spiked helmet like the face of some insectiel dæmon. The voice that emerged from the hissing mouthparts was monotonous, but quite clear. "Benjamin Flex, please give your verbal or written assent to

[673] PSS, p. 206. « Comme les autres maires avant lui, Buseroux aimait à comparer la civilisation et la splendeur de la République indépendante de Nouvelle-Crobuzon à la fange barbare dans laquelle étaient forcés de se vautrer les habitants des autres contrées. Songez au Rohagi, exhortait-il au fil de ses discours ou de ses éditoriaux. Nous ne sommes pas en Tesh, à Troglodopolis, ni à Vadaunk, et encore moins dans le Haut Cromlech ! La ville n'était pas gouvernée par des sorcières, n'avait rien d'un éternel boyau ; les changements de saison n'apportaient pas les massacres d'une répression superstitieuse. Nouvelle-Crobuzon ne moulinait pas systématiquement ses citoyens dans des usines à zombies, son Parlement n'avait rien de celui de Maru'ahm, ce casino où les lois représentaint autant d'enjeux sur les tables de roulette. », PSS1, p. 250.

> accompany myself and other officiers of the New Crobuzon militia to a place of our choosing for the purpose of interview and intelligence gathering." The militiaman slammed Ben against the wall, hard, elicting an explosive burst of breath and an unintelligible bark. "Assent so noticed in presence of myself and two witnesses," the officer responded. "Aye ?" Two of the militiamen behind the officer nodded in unison and responded : "Aye[674]."

Le lecteur apprend par la suite que Benjamin Flex meurt des suites des actes de torture commis par la milice et son cadavre est retrouvé dans Nouvelle-Crobuzon dans l'indifférence quasi générale. La répression abusive exercée par le pouvoir en place se pare de tous les signes de l'organisation : miliciens, uniformes, demande d'assentiment de la personne appréhendée. Pourtant, bien sûr, tout cela n'est que pantomime, simulacre de justice et de rapports sociaux « civilisés ». De plus, la scène de l'arrestation sommaire et violente de Benjamin Flex intervient juste après un autre fait d'armes de la milice aux ordres du maire. En effet, ceux-ci ont réprimé dans la brutalité et le sang une manifestation d'ouvriers et de dockers Vodyanoi – l'une des espèces de Nouvelle-Crobuzon – et Humains, chargés d'aménager un canal pour le transport de marchandises, rassemblés sous des banderoles clamant « FAIR WAGES NOW[675] », « NO RAISE, NO RIVER[676] », c'est-à-dire « DES SALAIRES DÉCENTS TOUT DE SUITE[677] », « PAS D'AUGMENTATION, PAS DE RIVIÈRE[678] », et « HUMAN AND VODYANOI AGAINST THE BOSSES[679] ! », « HUMAINS ET VODYANOI UNIS CONTRE LES PATRONS[680] ! ». Les travers du capitalisme, l'oppression des classes ouvrières, sont ici visibles, et des thèmes récurrents qui reflètent l'engagement politique assumé de China Miéville, militant d'extrême-gauche et marxiste depuis son adolescence. En réponse à François Angelier, qui lui pose la question suivante : « Vous êtes un militant politique très impliqué, vous avez été candidat à des élections, vous vous définissez comme marxiste, vous adhérez à une organisation trotskyste, de quand date cette adhésion militante en politique et qu'est-ce qui l'a déclenchée ? », Miéville répond qu'il a grandi dans les années 1980, au Royaume-Uni, dans un milieu de contre-culture très opposé à la politique de Margaret Thatcher qui selon lui détruisait des communautés[681]. Il s'engage personnellement en politique :

---

[674] PSS, p. 303-304. « Deux des officiers de milice disparurent dans la pièce secrète. Un cri étouffé, le martèlement répété de chocs sourds. Benjamin Flex surgit, propulsé à travers le trou qui s'effritait. Il se débattait. Des perles de sang giclaient en étoile contre ses murs crasseux. Il toucha le sol la tête la première et poussa un hurlement ; tenta de s'échapper, aveuglé, avec des jurons incohérents. Un deuxième officier tendit le bras pour le soulever par la chemise avec une force que multipliait la vapeur et le projeta contre le mur. Ben bredouilla et tâcha de cracher, les yeux fixés sur ce visage impassible, masqué de bleu, cette visière fumée hermétique, ce gamasque, ce casque à pointe, qui formaient comme un faciès de démon ichtyoïde. La voix qui émergea des mandibules sifflantes était monocorde, mais fort audible. – Benjamin Flex, veuillez donner votre consentement verbal ou écrit. Vous acceptez de nous accompagner, moi-même et d'autres officiers de la milice de Nouvelle-Crobuzon, dans le lieu de notre choix, à des fins d'interrogatoire et de collecte d'informations stratégiques. (Le milicien écrasa Ben contre le mur, avec dureté, suscitant une expiration explosive et un aboiement inintelligible.) Consentement constaté en ma présence et celle de deux témoins, répondit l'officier. Oui, messieurs ? Deux des miliciens qui se trouvaient derrière lui hochèrent la tête de conserve. – Oui, monsieur. », PSS1, p. 364-365.
[675] PSS, p. 296.
[676] PSS, p. 296.
[677] PSS1, p. 356.
[678] PSS1, p. 286.
[679] PSS, p. 297.
[680] PSS1, p. 357.
[681] Voir l'entretien réalisé par François Angelier à l'occasion des Utopiales, *op. cit.*, consulté le 26/08/2021.

> Voilà dix ans que China Miéville est tiraillé entre son engagement politique et sa carrière de romancier. Une tension choisie : il vit de sa fiction mais ne veut pas lâcher le militantisme. En 2001, ce membre du Socialist Workers Party, le parti trotskiste britannique, se présentait aux élections parlementaires et comptabilisait 1,2% des voix. « *C'étaient les premières élections après l'ère Blair et il y avait beaucoup de déception et de colère. La coalition Alliance socialiste a positionné quelques candidats pour montrer qu'il pouvait exister une alternative*.» Le jeune trotskiste s'était donné à fond, travaillant des mois d'arrache-pied, multipliant les meetings, arpentant la chaussée aux aurores pour vendre des journaux à la criée[682].

L'organisation politique de Nouvelle-Crobuzon pourrait donc correspondre à une certaine idéologie de l'auteur. Néanmoins, ce rapprochement entre l'organisation sociétale de la ville imaginaire et les convictions de l'auteur reste peu direct ; nous pourrions donc davantage inscrire cette société imaginaire dans une dimension contestataire globale – le lecteur n'est pas véritablement mis face à la présentation de solutions. Cette société a-t-elle de plus réellement à voir avec la mixité des corps mis en scène ? Le lien semble moins clair que dans d'autres romans du corpus. Nouvelle-Crobuzon, dans son organisation politique, est tout de même elle aussi mixte : peut-être plus civilisée que les contrées perpétuant des massacres sur les bases de croyances liées aux phénomènes climatiques, mais assez barbare pour réprimer toute opposition dans le sang au nom du maintien du commerce fluvial. Pour le maire Rudgutter/Buseroux, civilisation s'assimile à organisation. Le terme « civilisation » est chargé d'ambiguïté. Voici la définition qu'en donne le *Dictionnaire historique de la langue franç*aise :

> Nom féminin (1721) […] a été défini comme ce qui rend les individus plus aptes à la vie en société (1757, Mirabeau) et surtout comme le processus historique de progrès (on dira plus tard *évolution*) matériel, social et culturel (1760, Mirabeau), ainsi que le résultat de ce processus, soit un état social considéré comme avancé. Par métonymie, le mot désigne aussi une société caractérisée par son degré d'avancement (1767, Mirabeau), emploi avec lequel le pluriel tend à l'emporter à partir du XIX^{e} siècle. L'accent étant mis sur le degré de perfection atteint, le nom est employé absolument avec le sens de « caractère civilisé, état social avancé » (1767) ; il tend à entrer aujourd'hui en concurrence avec culture, plus neutre et relatif, et qui répond mieux aux besoins d'une description d'intention objective[683].

L'article précise également que les adjectifs « civilisable », « incivilisable » et « civilisateur, trice », dérivé de « civilisation », ont été « très utilisés comme alibi social et moral dans le cadre des colonisations[684] ». L'idée de civilisation semble donc exempte de neutralité : il s'agit d'un terme qui renvoie à l'histoire du monde, et aux velléités de conquête et de normalisation des peuples occidentaux sur le reste du monde lors, notamment, des grandes découvertes. Sous couvert de civilisation, la colonisation et ses efforts pour assoir l'hégémonie culturelle et sociale occidentale peuvent se dérouler sans encombre à l'égard de nouveaux peuples considérés comme peu évolués. C'est ainsi par exemple, dans notre corpus, que Victorin et ses descendants

---

[682] Frédérique Roussel, « Portrait. Fantasy politique », *Libération*, 29 décembre 2010, [en ligne], URL : Fantasy politique – Libération (liberation.fr), consulté le 27/08/2021.
[683] *Dictionnaire historique de la langue française*, dir. Alain Rey, Le Robert, 1992, tome 1, p. 428.
[684] *Ibid.*, p. 428.

considèrent les autochtones austraux humains-animaux comme des « hommes-brutes », qu'il convient de déraciner et d'éduquer à la mode française pour les débarrasser de leurs habitudes et coutumes considérées comme bestiales et inférieures. Peter Wilkins obéit au même mouvement civilisateur envers les Hommes-volants. Le maire de Nouvelle-Crobuzon semble s'inscrire en plein dans cette ambiguïté lorsqu'il considère son organisation politique, qui prévoit de torturer le citoyen rebelle, comme meilleure que celle d'une tribu qui torturerait ou sacrifierait sur la base de croyance considérées comme moins raisonnables. C'est également le cas lorsqu'il évoque les autres cités alentours, qui ont conservé, à l'instar de la Rome antique, des jeux du cirque et des combats de gladiateur :

> And this was not, emphasized Rudgutter, Shankell, where people fought like animals for sport. Except, of course, at Cadnebar's. Illegal it might have been, but no one remembered any militia raids of the establishment. Many sponsors of the top stables were Parliamentarians, industrials and bankers, whose intercession doubtless kept official interest at a minimum. There were other fight-halls, of course, that double as cockfight and ratfight pits, where bear-or badger-baiting might go on at one end, snake-wrestling and another, with glad'-fighting in the middle. But Cadnebar's was legendary[685].

Ici, le maire se contredit purement et simplement : à Nouvelle-Crobuzon, il n'y a soi-disant pas de jeux du cirque, comme à Shankell… sauf à Cadnebar, l'arène principale, et d'autres lieux de combats. Dans l'arène de Cadnebar, des garçons de la campagne sont massacrés par des Recréés ou des guerriers cactacées, et des femmes Khépris, attirées hors de leurs ghettos par des promesses de fortunes improbables, s'entretuent entre sœurs sous les yeux d'un public connaisseur, qui là encore met en scène la lutte des classes : parlementaires, industriels, banquiers ont des loges de choix dans ces arènes prétendument interdites. La Cire de Cabdenar (*Cadnebar's Wax*), journal soi-disant illégal des combats, se targue d'un tirage cinq fois supérieur à celui du Fléau Endémique (*Runagate Rampant*[686]), seul organe de contre-pouvoir dirigé par Benjamin Flex. Dans tous ses discours prônant la civilisation de Nouvelle-Crobuzon, civilisation dont se réclamait aussi Victorin et ses fils à l'heure de déraciner les hommes-bêtes de leurs îles *a priori* sans structures sociales et politiques, le maire Buseroux évite bien sûr soigneusement de décrire le sort réservé à ses opposants.

Les Garudas, hommes-oiseaux, sont un peuple vivant en-dehors de Nouvelle-Crobuzon, au cœur d'une région appelée Cymek. Yagharek, mutilé et banni par les siens après avoir commis un viol sur une de ses semblables, vit quant à lui dans la ville. Quelques autres Garudas parias y résident : environ deux mille individus dans toute la capitale, soit « zéro virgule zéro trois pour

---

[685] PSS, p. 206-207. « Et puis, martelait Bouseroux, à Corrosol, où l'on se battait pour le plaisir comme des animaux. Hormis, bien sûr, entre les murs de la maison Cadnebar. Illégal, ça l'était sans doute, mais de mémoire générale, l'établissement n'avait jamais connu un seul raid de la milice. La majorité des salles les plus côtées avaient pour bailleurs de fonds des parlementaires, des industriels et des banquiers, dont les interventions maintenaient la curiosité des autorités au niveau le plus bas. Il existait d'autres arènes de ce type, bien entendu, faisant aussi office de fosses de combats de coqs ou de rats, et dans un coin desquelles pouvait se dérouler un match d'ours ou de blaireaux, avec dans l'autre un duel de pythons, et quelques gladias au centre. Mais Cadnebar était un lieu de légende. » PSS1, p. 251.

[686] Voir PSS p. 207 et PSS1, p. 252.

cent de la population[687] », « nought point fucking nought per three per cent of the population[688] », selon Isaac . Ces derniers vivent, dans leur grande majorité, dans un ghetto garuda situé depuis vingt ans en haut d'un groupe d'immeubles de Chiure, ou Spatters dans la version anglaise, banlieue infâme et politiquement presque indépendante de Nouvelle-Crobuzon :

> The suburb was beyond the reach of New Crobuzon's municipality. There was an unreliable alternative infrastructure : a self-appointement network of postal workers, sanitary engineers, even a kind of law. But these systems were inefficient or partial at best. For the most part, neither the militia nor anyone else went in to Spatters[689].

Ces Garudas, bien que parias et installés dans une zone de non-droit, possèdent une forme d'organisation sociale. Ils se regroupent en effet dans un lieu peu accessible à qui n'a pas d'ailes, et ont un chef, Charlie, qui interdit toute relation, même mercantile, entre eux et Isaac, l'être humain. Cette organisation semble avoir un lien avec le corps mixte des Garudas de Nouvelle-Crobuzon : seuls les êtres ailés peuvent vivre sous le patronage de Charlie. Cependant, d'autres créatures mixtes évoluant dans la cité ont des ailes, comme les calovires, hybrides entre hommes et chauves-souris – ils n'ont cependant pas l'intellect des Garudas, et ne vivent donc pas avec eux. Les autres Garudas, qui résident dans le désert en-dehors de Nouvelle-Crobuzon, ont-ils une organisation sociétale en lien avec leur corps mixte ? La réponse n'est encore une fois pas chose aisée, faute d'éléments précis sur l'organisation des Garudas, dont la société n'est perçue qu'au prisme du châtiment infligé à Yagharek. Cela peut également rappeler les recherches que mène Isaac dans la bibliothèque de Palgolak, considérée comme aussi importante que celle de l'université de Nouvelle-Crobuzon. Gedrecsechet, ou « Ged », bibliothécaire, livre en effet à Isaac de précieuses informations au sujet des hommes-oiseaux :

> "Ged", Isaac asked. "What can you tell me about the Garuda ?" […]
>
> "Not very much. Bird people. Live in the Cymek, and the north of Shotek, and the west of Mordiga, reputedly. Maybe also on some of the other continents. Hollow bones. […] Cymek garuda are egalitarian… *completely* egalitarian, and completely individualistic. Hunters and gatherers, no sexual division of labour. No money, no rank, although they do have sort of uninstitutional ranks. Just means you're worthy of more respect, that sort of things. Don't worship any gods, although they do have a devil-figure, which may or may not be a real eidolon. Dahnesch, it's called. Hunt and fight with whips, bows, spears, light blades. Don't use shields : too heavy to fly with. So they sometimes use two weapons at once. Have the occasional rumble with other bands or species, probably over resources. […][690]"

---

[687] PSS1, p. 184.
[688] PSS, p. 146.
[689] PSS, p. 144. « Chiure était une banlieue hors limites pour la municipalité de Nouvelle-Crobuzon. Il y avait une infrastructure alternative, peu fiable : un réseau autogéré de postiers, d'ingénieurs, et même une sorte de code civil. Mais ces systèmes se révélaient au mieux partiels et inefficaces. Dans l'ensemble, ni la milice ni quiconque ne s'aventurait sur place. », PSS1, p. 182.
[690] PSS, p. 70. « – Ged, demanda Isaac, que peux-tu me dire sur les Garuda ? […] – Pas grand-chose. Un peuple oiseau. Qui vit dans le Cymek, ainsi qu'au nord du Shotek, et à l'ouest de la Mordiga, à ce que l'on dit. Peut-être aussi sur certains autres continents. Des os creux. […] Ceux du Cymek sont égalitaristes… oui, jusqu'à la moelle, et complètement individualistes. Des chasseurs-cueilleurs, sans aucune division sexuée du travail. Pas d'argent, aucune prédominance sociale, encore qu'ils aient des sortes de rangs non institués dans ce domaine. Qui signifient juste que tu mérites plus de respect, ce genre de truc. Ils

Les informations sur ce peuple au corps hors-norme parviennent au lecteur par une voie détournée et non par l'observation directe d'un personnage, ce qui distingue le roman d'autres textes de notre corpus. Ces informations sont en outre parcellaires, car se fondant sur certaines suppositions. En effet, Ged n'en sait pas beaucoup, « not very much », et n'est pas sûr de tout ce qu'il avance au sujet des garudas : « reputedly », « maybe », « sort of », « that sort of things », « which may or may not be », « probably », sont autant de termes qui dénotent un manque de précision dans l'exposé du bibliothécaire. La répétition de la conjonction concessive « although » montre également une forme de contradiction dans les mœurs des hommes-oiseaux.

À la fin du roman, un autre Garuda, Kar'uchai, vient à Isaac pour lui demander de ne pas construire d'ailes à Yagharek, car cela contredirait la justice garuda : « It was finished. He was judged and punished. And it was over. We did not think… we did not know that he might… find a way… that justice could be *retracted*. I am here to ask you not to help him fly[691].» Kar'uchai explique alors plus précisément quel a été le méfait de Yagharek dans le système de valeurs et de lois garudiennes :

> He is guilty […] of choice-theft in the second degree, with utter disrespect. […] It is the only crime we *have*. […] To take the choice of another… to forget their concrete reality, to abstract them, to forget that you are a node in a matrix, that actions have consequences. We must not take the choice of another being. What is community but a means to… for all we individuals to have… our *choices*. […] Your city institutions… Talking and talking of individuals… but crushing them in layers and hierarchies… until their choices might be between three kinds of squalor. We have far less, in the desert. We hunger, sometimes, and thirst. *But we all have the choices that we can*. Except when someone forgets themselves, forgets the reality of their companions, as if they were an individual alone… And steals food, and takes the choice choice of other to eat it, or lies about game, and take the choice of others to hunt it ; or grows angry and attacks without reason, and takes the choice of another not to be bruised or live in fear[692].

Ainsi, pour Kar'uchai – car c'est une femme Garuda, et c'est précisément elle que Yagharek a privée de choix, ou, en langage non garuda, violée – son traumatisme ne s'explique pas selon les normes de Nouvelle-Crobuzon, mais selon la logique garuda :

---

ne révèrent aucun dieu, encore qu'ils possèdent une figure diabolique, que certains tiennent pour un véritable eidolon, Danesch, l'appellent-ils. Ils chassent et se battent à l'aide de fouets, d'arcs, de lances, d'épées légères. N'utilisent pas de boucliers : c'est trop lourd pour voler. Alors ils manient parfois deux armes à la fois. Se bagarrent de temps à autre avec d'autres bandes ou d'autres espèces, sans doute pour la maîtrise d'une ressource ou une autre. » PSS1, p. 95-96.

[691] PSS, p. 692. « C'était terminé. Il avait été jugé, et puni. Et c'était fini. Nous ne pensions point… nous ignorions qu'il pouvait… trouver le moyen… de révoquer un acte de justice. « Je suis ici pour te demander de ne point l'aider à voler. », PSS2, p. 435.

[692] PSS, p. 692-693. « Il est coupable […] de privation de choix au deuxième degré, avec irrespect total. […] C'est l'unique crime que nous ayons. […] Priver quelqu'un d'autre de son choix… oublier sa réalité concrète, le rendre abstrait, oublier que chacun est le carrefour d'une matrice, que les actes ont des conséquences. Nous ne devons point priver un autre être de ses choix. Qu'est-ce que vivre ensemble sinon le moyen pour chacun d'entre nous, les individus, de… de disposer de nos choix ? […] Les institutions de ta ville… elles ne cessent d'évoquer des individus… alors qu'elles les aplatissent dans tant de couches et de hiérarchies… que les choix se résument à trois sortes de misères. Nous possédons bien moins que vous, dans le désert. La faim nous taraude, parfois, et la soif. Mais tous les choix possibles nous restent ouverts. Sauf lorsque quelqu'un s'oublie, oublie la réalité de ses compagnons, comme s'il était un individu UNIQUE… et vole de la nourriture, privant d'autres du choix de la manger ; ou ment à propos du gibier, privant les autres du choix de le chasser ; ou se courrouce, et attaque sans raison, privant l'autre du choix de ne point être blessé ou de ne pas vivre dans la peur. », PSS2, p. 436.

> I was not *violated* or *ravaged* […]. I am not *abused* or defiled… or ravished or spoiled. You would call is actions rape, but I do not : that tells me nothing. He *stole my choice*, and that is why he was… judged. It was severe… the last sanction but one… There are many choice-thefts less heinous than his, and only a few more so… And there are others that are judged equal… many of those actions utterly unlike Yagharek's. Some, you would not deem crime at all[693].

Isaac tente de comprendre que, dans la pensée garudienne, Yagharek n'a pas été sanctionné précisément pour le viol d'une femme Garuda, mais parce qu'il l'a privée de sa capacité de choisir : choisir de ne pas avoir de relation sexuelle, de ne pas avoir mal, de ne pas risquer une grossesse non désirée, etc. Priver autrui de ses choix est la règle majeure de l'organisation sociétale garuda. Elle semble fondée sur le libre arbitre entièrement respectueux de celui des autres membres de la communauté, et sur le consentement, précepte plus important que la possession, plus important que n'avoir parfois plus rien à boire ou à manger. Ce principe de liberté peut faire écho au corps ailé des Garudas, qui leur permet de se déplacer plus facilement et librement que les créatures dépourvues d'ailes, à l'instar de Yagharek et Isaac.

Chez Miéville, les deux peuples mixtes humains-animaux, Khepris et Garudas, se situent dans un roman qui utilise largement diverses formes de mixité et d'hybridité – par exemple, les hommes-cactus ou les Recréés, criminels dont des parties du corps sont amputées et remplacées par des prothèses mécaniques, humaines ou animales – afin de traiter, sans forcément la résoudre, la question de l'altérité. Dans la profusion de ce qui est imaginé, il s'agit sans doute surtout d'exposer divers possibles romanesques autour de ces enjeux de l'altérité, dans une variation plus anthropologique que tératologique.

2.2.2. *À la croisée des mondes* : des corps mixtes que le pouvoir religieux veut normaliser

La notion de constante transformation dans les corps, opposée à la rigidité du pouvoir en place chez Miéville fait écho à la trilogie *À la croisée des mondes* de Philip Pullman, s'agissant du monde de Lyra, l'un des mondes parallèles au nôtre, et dans lequel vivent les êtres humains pourvus de dæmons. En effet, le dæmon est une créature qui peut se métamorphoser à loisir en n'importe quelle forme animale, pendant l'enfance de l'humain qu'il accompagne : Pantalaimon, le dæmon de Lyra, peut se faire aussi bien insecte que mammifère, papillon de nuit, chat, souris, oiseau, etc. La métamorphose est parfois due à une émotion intense, comme lorsque Lyra retrouve son ami Roger, retenu prisonnier par Lord Asriel : « Pantalaimon was changing rapidly, in his agitation : lion, ermine, eagle, wildcat, hare, salamander, owl, leopard,

[693] PSS, p. 694. « Je n'ai été ni VIOLÉE ni VIOLENTÉE […]. Ni FORCÉE, ni OUTRAGÉE. Je ne suis ni SOUILLÉE, ni PROFANÉE. Tu appelerais ses actes « viol », mais moi, non ; cela ne m'explique rien. Il m'a PRIVÉE DE CHOIX, et c'est pour ce motif qu'il a été… jugé. C'était grave… La dernière sanction avant le châtiment ultime… Il existe quantité d'autres privations de choix, moins odieuses, et seules quelques-unes dépassent celle-ci en gravité. Et puis il y a celles que l'on estime équivalentes… Parmi ces dernières, nombre sont celles qui diffèrent totalement de celle de Yagharek. Certaines, tu ne les appelerais point crimes du tout. », PSS2, p. 483.

every form he'd taken a kaleidoscope of forms among the Dust –[694]». Le dæmon de Roger, pris au piège dans la gueule de celui de Lord Asriel, à l'apparence d'un léopard des neiges, tente de s'échapper en se transformant à son tour : « The little creature was struggling, flapping, fighting, one moment a bird, the next a dog, then a cat, a rat, a bird again, and calling every moment to Roger himself, who was a few yards off […][695] ». Le dæmon ne fixe sa forme définitive qu'au cours de l'adolescence, lorsque la majeure partie de la métamorphose de l'enfant, qui grandit jusqu'à devenir adulte, est achevée. Les deux corps, de l'enfant et du dæmon, sont donc en constante évolution, en mouvement ; peu à peu, ils acquièrent connaissance et désir physique. Chez Pullman, le monde de Lyra est dominé par l'Église. Le Magisterium, l'un de ses plus puissants organes, cherche à tout prix à supprimer ce qui, selon lui, est contraire à la foi : cette quête mouvante et progressive de la connaissance et du désir, que l'on pourrait assimiler à la mystérieuse « Poussière » qui est le cœur du récit. Le but des religieux est donc de trouver le moyen de séparer l'enfant de son dæmon afin d'annihiler dans ce corps double toute velléité d'évolution et de désir. De plus, les organismes ainsi modifiés, découpés, s'avèrent être des biens précieux pour l'Église : dépourvus de sentiments et d'émotions, ceux qui ont été intercisés, c'est-à-dire coupés de leur dæmon, représentent une main-d'œuvre ou des soldats facilement manipulables. Les membres du personnel du centre de Bolvangar, où le Magisterium envoie des enfants enlevés pour leur faire subir des expériences visant à les séparer de leurs dæmons, sont nombreux à avoir été ainsi mutilés. Lyra le comprend lors d'une conversation avec sa mère, Mme Coulter, alors que celle-ci vient justement d'empêcher les scientifiques de Bolvangar de pratiquer l'intercision sur Lyra :

> "You don't have to do that to us," she [Lyra] said. "You could just leave us. I bet Lord Asriel wouldn't let anyone do that if he knew what was going on. If he's got Dust and you've got Dust, and the Master of Jordan and every other grown-up's got Dust, it must be all right. When I get out I'm going to tell all the kids in the world about this. Anyway, if it was so good, why'd you stop them doing it to me ? If it was good you should've let them do it. You should have been glad. "
>
> Mrs Coulter was shaking her head and smiling a sad wise smile.
>
> "Darling", she said, "some of what's good has to hurt us a little, and naturally it's upsetting for others if *you're* upset… But it doesn't mean your dæmon is taken away from you. He's still there ! Goodness me, a lot of the grown-ups here have had the operation. The nurses seem happy enough, don't they ? "
>
> Lyra blinked. Suddenly she understood their strange blank incuriosity, the way their little trotting dæmons seemed to be sleepwalking[696].

---

[694] HDM, p. 330. « En proie à une vive agitation, Pantalaimon se transformait à toute vitesse : lion, hermine, aigle, chat sauvage, salamandre, chouette, léopard… adoptant tour à tour toutes les formes qu'il avait prises jusqu'à ce jour, kaléidoscope d'apparences fugitives au milieu de la Poussière… », ACM, p. 350.

[695] HDM, p. 331. « La pauvre créature se débattait tant bien que mal, successivement oiseau, chien, chat, rat, puis à nouveau oiseau, sans cesser d'appeler Roger, qui se tenait à quelques mètres de là. », ACM, p. 350.

[696] HDM, p. 240-241. « – Vous n'êtes pas obligée de nous faire ça, dit-elle [Lyra]. Pourquoi vous ne nous laissez pas tranquilles ? Je parie que Lord Asriel vous empêcherait d'agir s'il était au courant de ce qui se passe. S'il a de la Poussière, si vous aussi vous avez de la Poussière, si le Maître de Jordan College et tous les autres adultes ont de la Poussière, ce doit être normal. Quand je sortirai d'ici, j'alerterai tous les enfants du monde entier. Et d'ailleurs, si cette opération est si bonne que

Mme Coulter lui répond qu'à la puberté, « dæmons bring all sorts of troublesome thoughts and feelings, and that's what let Dust in[697] » – « les dæmons sont la cause de pensées et de sentiments gênants, et c'est ça qui laisse entrer la Poussière[698]. » Selon elle, l'intercision transforme simplement le dæmon en formidable animal familier. Lyra ne peut imaginer, ne peut tolérer un tel sort pour Pantalaimon :

> Her dear soul, the darling companion of her heart, to be cut away and reduced to a little trotting *pet* ? Lyra nearly blazed with hatred, and Pantalaimon in her arms became a polecat, the most ugly and vicious of all his forms, and snarled[699].

Le dæmon n'a donc rien d'un simple animal de compagnie : il fait partie intégrante de l'être, et ne peut en être séparé sans de graves dommages. L'énergie née de la coupure entre l'humain et le dæmon est également une source de profit : Lord Asriel l'emploie à son avantage pour créer une ouverture entre les mondes, pratiquant sans pitié aucune l'intercision sur Roger. Ici l'agression ne se fait pas au nom de la religion, mais de la science, de l'avancée de la connaissance, celle-là même que l'on pouvait assimiler à la Poussière… Chez Pullman, les concepts ne semblent donc pas manichéens ; au contraire, l'esprit critique du lecteur est sans cesse appelé à s'exercer pour démêler, dans les propos de l'Église comme des scientifiques, mais également dans ceux de Lyra, personnage principal et menteuse invétérée, le vrai du faux, l'appel à la bienveillance, et ses conséquences, ou le fait de céder à la cruauté, et là encore, les conséquences qu'impliquent ce choix. L'idéologie de Pullman est cependant clairement anti-cléricale – là où, nous l'avons vu, Miéville se plaçait quant à lui dans le champ de l'idéologie marxiste. La figure divine, l'Autorité, est un être malingre gardé en vie par son cruel Régent, Métatron. L'Église veut maintenir le peuple dans l'ignorance et n'hésite pas à user de torture et de mutilations ; la trilogie se termine d'ailleurs sur le nouvel objectif de Lyra, une fois le Royaume des cieux aboli : construire « The republic of heaven[700] », « La République des Cieux[701] ». Dans un article de 1998 au *Guardian*, « The Dark Side of Narnia », Pullman n'hésite d'ailleurs pas, selon Cathy McSporran[702], à décrire *Les Chroniques de Narnia* de C. S. Lewis – autre monument britannique de la littérature pour enfants contemporaine dans le domaine de l'imaginaire avec *À la croisée des mondes* et *Harry Potter* de J. K. Rowling – comme réactionnaire, misogyne, et

---

vous les dites, pourquoi les avez-vous empêchés de continuer ? Il fallait les laisser faire. Mme Coulter secouait la tête, avec un petit sourire empreint d'une sagesse un peu triste. – Vois-tu, ma chérie, il arrive que certaines choses, si bonnes qu'elles soient, fassent un peu mal, et évidemment, les gens qui t'aiment ne veulent pas te voir souffrir… Mais ça ne veut pas dire qu'on te retire ton dæmon. Il reste avec toi ! Tu sais, beaucoup d'adultes, ici, ont subi cette opération. Les infirmières ont l'air heureuses, non ? Lyra tressaillit. Soudain, elle comprenait d'où leur venait ce regard vide, cette absence de curiosité, et la manière dont leurs petits dæmons trottinaient derrière elle, comme des somnanbules. », ACM, p. 256.

[697] HDM, p. 241.

[698] ACM, p. 256.

[699] HDM, p. 241. « Son âme chérie, le compagnon adoré de son cœur, arraché à elle et transformé en animal domestique trottinant ? La haine faillit lui faire perdre le contrôle d'elle-même, et Pantalaimon, dans ses bras, prit l'aspect d'un putois, la plus vilaine et la plus cruelle de toutes ses formes, en montrant les dents. », ACM, p. 256-257.

[700] HDM, p. 1088.

[701] ACM, p. 1115.

[702] Cathy McSporran, « The Kingdom of God. The Republic of heaven. Depictions of God in Lewis's *Chronicles of Narnia*. And Philip Pullman's *His Dark materials*.», *Esharp issues*, University of Glasgow, autum 2003, [en ligne], URL : https://www.gla.ac.uk/research/az/esharp/issues/1/mcsporran2/, consulté le 28/08/2021.

véhiculant toutes les idéologies les plus fétides liées au christianisme : ainsi, le personnage d'une jeune fille se retrouve damnée car elle aime les robes, la toilette. *Narnia* représente un Christ vainqueur sous la figure d'Aslan, un lion merveilleux, bien différent de l'Autorité décadente de Pullman, qui met par ailleurs en scène sa mort. Cathy McSporran analyse les différences de représentations de l'entité divine chez Lewis et Pullman :

> It is significant that very little of this criticism attacks the story-telling skills of either Lewis or Pullman. […] The problem in both cases is the ideology, and how that ideology is communicated. Both *The Chronicles of Narnia* and *His Dark Materials* are set in a system of magical worlds, and both tell the adventures of a group of bold English schoolchildren who stumble onto these worlds. This is of course a very common trope in children's fantasy, from Carroll's *Alice* to Rowling's *Harry Potter;* however, while Rowling contents herself with generalised conflicts between good and evil, Lewis's and Pullman's agendas are rather more high-concept. The children of both *The Chronicles of Narnia* and *His Dark Materials* end up re-enacting the Biblical events of the rebellion of Satan against God, the temptation in the Garden of Eden, and the Fall of Man. Rowling's young wizards never mention any kind of religion; but Lewis's and Pullman's children meet, face-to-face, the deity of their own respective system of worlds. Lewis's children go through the wardrobe and meet the lion, Aslan; Pullman's children find themselves on a battlefield in Heaven, and encounter the being named only as The Authority[703]. […]

Selon Cathy McSporran, l'idéologie véhiculée par ces deux romans est évidente : « In the case of Lewis, this is the Christianity laid out in *Mere Christianity* and *Preface to Paradise Lost*. In the case of Pullman, this is an anti-clerical humanism laid out in several interviews and articles[704]». La représentation de ce pouvoir religieux néfaste et le discours implicite ou non du narrateur conduisent le lecteur, selon les intentions de Pullman, à adopter une idéologie laïque. Un tel positionnement, aussi clair et ouvert – Pullman met tout de même en scène, dans un livre estampillé « pour enfants », la mort de Dieu – n'est bien sûr possible et compréhensible par le public qu'au regard de l'époque d'écriture et de publication du roman : des professions d'anti-

---

[703] Cathy McSporran, « The Kingdom of God. The Republic of heaven. Depictions of God in Lewis's *Chronicles of Narnia*. And Philip Pullman's *His Dark materials*. », *op. cit.*, consulté le 28/08/2021. « Il n'est pas anodin que seule une faible proportion des critiques ait porté sur la capacité de Lewis ou Pullman à raconter des histoires […]. Dans les deux cas, le problème est l'idéologie, et la manière dont celle-ci est communiquée. *Les Chroniques de Narnia* et *À la croisée des mondes* se déroulent dans des systèmes de mondes magiques, et tous deux racontent les aventures d'écoliers Anglais téméraires qui font leur chemin dans ces univers. C'est bien sûr un *topos* très commun dans la fantasy pour enfant, de l'*Alice* de Carroll à l'*Harry Potter* de Rowling ; cependant, alors que Rowling se contente de conflits généralisés entre bien et mal, *Les Chroniques de Narnia* et *À la croisée des mondes* présentent des concepts plus élaborés. Les enfants des *Chroniques de Narnia* et d'*À la croisée des mondes* rejouent des événements bibliques, telles que la rébellion de Satan contre Dieu, la tentation dans le Jardin d'Eden, et la Chute de l'Homme. Les jeunes sorciers de Rowling ne mentionnent jamais aucune religion ; alors que ceux de Lewis et Pullman recontrent, en face-à-face, les divinités de leurs mondes respectifs. Les enfants de Lewis passent à travers la penderie et rencontrent le lion, Aslan ; ceux de Pullman se retrouvent sur un champ de bataille au milieu du paradis, et rencontrent l'être nommé « L'Autorité » ». (traduction par nos soins). Notons ici une nuance relative à *Harry Potter* de J. K. Rowling : si la religion chrétienne n'est pas directement mentionnée dans les romans, certains symboles pourraient lui être rattachés. Ainsi dans ce cycle de romans, le sortilège du patronus vise à faire apparaître, sous la forme d'un animal éthéré et scintillant, un charme protecteur. La forme animale prise par le patronus correspond à l'identité de celui qui a lancé le sortilège. Dans le cas de Harry Potter, il s'agit d'un cerf, animal qui, comme le lion, est symboliquement rattaché à la figure du Christ.

[704] *Ibid.*, consulté le 28/08/2021. « Dans le cas de Lewis, c'est la chrétienté telle que présentée dans *Les Fondements du christianisme* [livre d'apologétique chrétienne anglaise de C. S. Lewis publié en 1952] et la *Préface du Paradis perdu* [préface du livre de Milton rédigée par C. S. Lewis en 1967]. Dans le cas de Pullman, c'est un humanisme anti-clérical qui a été décrit dans de nombreuses interviews et articles [la critique cite notamment The "Achuka" Interview: "Author Puts Bible Belt to the Test", Ed Vulliamy: and "The Dark Side of Narnia", Philip Pullman]. » (Traduction par nos soins).

foi aussi directes auraient été dangereuses du temps de Foigny ou de Casanova. Leurs ouvrages restent cependant des livres assez subversifs quand d'autres étaient plus ouvertement libertins ; leur diffusion n'était, du fait de ce caractère subversif, pas forcément aisée.

L'opposition entre les corps doubles, humain-animal, des couples humain-dæmon, en perpétuelle transformation, et la rigidité du pouvoir politique en place dans le monde de Lyra, serait aussi marquée par une relation de contradiction, à l'instar des Khépris de Miéville, dans un contexte anticlérical et non plus marxiste. Cependant, le lien entre corps et politique n'est pas si évident : là où l'hermaphrodisme, ou la neutralité, peuvent être identifiés comme des causes ou des catalyseurs plus directs des systèmes politiques chez Foigny, Le Guin et Rozenfeld, il n'est pas certain ici que l'opposition transformation/fixité, mouvement/rigidité ait entièrement à voir avec la mise en scène d'un corps pour une part animale. Une telle mise en fiction aurait-elle été possible ou aussi efficace avec, par exemple, un dæmon robotique ? La nature organique de l'entité animale n'est pas à sous-estimer ; pour autant, la relation entre corps et type de pouvoir chez Miéville et Pullman semble se jouer davantage d'une mise en opposition que d'une mise en relation, comme dans les romans présentant des hermaphrodites, quand Rétif de la Bretonne ne semble pas exploiter totalement le potentiel narratif des hommes-bêtes, qui sont présentés comme un catalogue de curiosités semi-humaines soit semi-raisonnables, et donc à civiliser, dans une relecture humoristique de Buffon. Chez Paltock et Casanova, ce lien entre nature du corps et nature du pouvoir se montrera encore plus ténu.

2.3. Paltock – Casanova : des liens plus faibles

Prégnants chez Foigny, Le Guin et Rozenfeld, plus distants chez Rétif, Miéville et Pullman, les liens entre nature du corps mixte et fonctionnement de l'État se montrent plus ténus encore chez Paltock et Casanova. Lois et mœurs ne semblent en effet présenter qu'un rapport lointain ou peu évident avec les organismes décrits.

2.3.1. Robert Paltock : une civilisation en attente de l'interventionnisme européen, et semblant peu liée à la nature des corps des hommes volants

Au chapitre XXXVII du deuxième tome des *Hommes volants*, en page 265, Nasgig, un homme volant – ou Glumm – et compatriote de Youwarkee arrive sur l'île de Peter pour le prier de venir à la Cour des hommes volants. Glumms et Gawrys rencontrent en effet des problèmes de politique interne : la partie occidentale du royaume s'est soulevée et a choisi un roi. L'autre partie, qui tient son propre souverain pour légitime, s'est révoltée et le pays est entré en guerre civile. Une ancienne prédiction semble se réaliser avec la venue de Peter. Ce dernier, parce qu'il

est doté d'un fusil, apparaît comme le seul pouvant tuer l'usurpateur du trône. Celui-ci doit normalement rester aux mains du souverain de l'Est. Cette prédiction professe ainsi :

> […] the West shall be divided from the East, and bring Sorrow, Confusion, and Slaughter, till the Waters or the Hearth shall produce a Glumm, with Hair round his Head, swimming and flying without the Graundee ; who, with unknown Fire and Smoak, shall destroy the Traitor of the West, settle the ancient Limits of the Monarchy, […], change the Name of his Country, introduce new Laws and Arts, add Kingdoms to this State, and force Tributes from the Bowels of the Earth, of such things as this Kingdom shall not know till then, and shall never afterwards want ; and then shall return to the Waters again[705].

Peter invente alors une machine volante, sous forme d'une chaise à porteur dans laquelle il s'installe et qui est portée par deux Glumms jusqu'à Battindrig pour rejoindre la Cour du père de Youwarkee, inaccessible en dehors de la voie des airs. Nasgig demande aux porteurs d'emmener leur « libérateur[706] », « the Deliverer[707] » jusqu'à bon port. Avant même l'arrivée de Peter dans le pays des hommes volants, le récit annonce donc aux lecteurs que l'Européen va révolutionner leur société, leur apporter, à l'image de Victorin et des hommes-animaux de la *Découverte australe*, la civilisation salvatrice. L'organisation sociétale des hommes volants est pourtant décrite plus précisément par Paltock que ne le fait Rétif pour ses créatures mi-humaines mi-animales. Mais cette politique a-t-elle un lien affirmé avec la constitution physique de ces citoyens ? Il convient d'analyser la découverte de ce pays par Peter Wilkins pour envisager la force éventuelle de ce lien. Dès son voyage, Peter n'est pas favorisé, car les Glumms, volant en élevant la chaise à porteur bien au-delà des nuages, le plongent dans un brouillard opaque, qui ne lui permet pas de distinguer les alentours :

> At it was now somewhat advanced into the light Season, I had hopes of tolerable good Prospect ; but had it been quite light, I should have been never the better for it. I had been upon very high Mountains in the inland Parts of *Africa* ; but was never to high to see what was below me before, tho' very much contracted ; but here, in the highest of our Flight, you could not distinguish the Globe of the Earth but by a sort of Mist, for every day looked alike to me […][708].

Avant même d'arriver au pays des Glumms, celui-ci semble donc obscur, sans lumière – lumière du soleil et, peut-être, lumière de la raison européenne triomphante. Une fois arrivé à destination, Peter est reçu avec de grandes effusions de joie par le Roi lui-même, qui l'informe que lorsqu'il aura fini toutes ses tâches – à savoir, écouter des demandes en salle d'audience –

---

[705] LA, p. 243. « Cette division entraînera bien des malheurs, de la confusion et des massacres, jusqu'à ce que les eaux de la terre produisent un *Glumm* velu tout autour de la tête, nageant & volant sans *graundy*, qui, avec un feu & une fumée inconnue, détruira le traître de l'Occident, rétablira les anciennes limites de la Monarchie, […], changera le nom du pays, introduira des Lois & des Arts nouveaux, ajoutera des Royaumes à cet État, tirera du sein de la terre des tributs de choses qui auront été inconnues dans ce Royaume jusqu'alors, & dont on ne manquera plus par la suite : enfin retournera dans les eaux dont il est sorti. », HV2, p. 276-277.

[706] HV2, p. 295.

[707] LA, p. 250.

[708] LA, p. 253. « Comme nous étions alors dans les grands jours, j'espérois jouir d'une belle vue pendant ma route ; mais quand la clarté auroit été plus grande, je n'en aurois pas été plus avancé pour cela. Quoique j'eusse passé autrefois sur des montagnes très-hautes en Afrique, je n'avois jamais été assez haut pour ne plus apercevoir les objets qui étaient au-dessous ; mais ici, au plus élevé de notre vol, nous ne pouvions distinguer la terre qu'à travers une espèce de brouillard, & tout avoit pour moi la même face. », HV2, p. 304-305.

il s'occupera de lui personnellement à nouveau. Le Roi des Glumms ne semble ici pas très différent d'un monarque européen. Les hommes volants maîtrisent l'art de la guerre et de la sculpture en haut-relief : « […] on the Walls were carved Figures of Glumms in several Actions, but chiefly in Battle, or other warlike Exercises, in *alto-relievo*, very bold ; with other Devices interspersed[709].» Leur royaume est séparé en plusieurs provinces, dirigées pas des officiers publics nommés Colambs ; des magistrats rendent la justice, condamnant les criminels à être mutilés, c'est-à-dire privés de leurs ailes, et envoyés dans un lieu reculé, Crashdoorpt. Ici, le corps des hommes volants a bien un lien direct avec la sanction pénale appliquée en cas de manquement aux lois communes, mais seule cette indication est donnée sur la justice des hommes volants. En matière de religion, les nouveaux compagnons de Peter Wilkins semblent s'adonner à l'idolâtrie, comme l'indique une conversation entre l'Européen et le roi à ce sujet. Le roi en effet remercie la « grande Image[710] », « the great Image[711] », d'avoir protégé Peter pendant son voyage et de l'avoir mené jusqu'au palais pour l'assister et sauver son pays et son peuple. Dans sa volonté civilisatrice, Peter va unifier les deux moitiés opposées du pays des Glumms, les hommes volants, grâce à sa connaissance des fusils et canons. Il veille surtout à évangéliser la nouvelle nation ainsi formée, pour mettre un terme à l'idôlatrie pratiquée par les hommes volants, et leur révéler la religion chrétienne. La religion des Glumms ne semble encore ici pas spécifiquement liée à leur corps mixte : en effet, nombreux sont les « nouveaux peuples » bien réels d'Amérique, d'Asie ou d'Afrique, découverts depuis le XVI[e] siècle, à pratiquer l'idolâtrie[712].

Un autre élément semble rapprocher caractéristiques physiques et mode de vie des hommes volants : leur mauvaise vision les a conduits à élaborer un système particulier d'éclairage, qui consiste en des globes transparents dans lesquels sont placés de petits animaux semblables à des vers luisants, qui produisent une lumière douce supportable pour les hommes volants. Peter signale cette spécificité d'un peuple vivant dans une semi-pénombre : « I had been so much used to Light-lamp in my Grotto, that the Lights of this gloomy Mansion did not seem so unusual a thing to me, as they would have done to a Stranger[713].» Cependant, cette caractéristique liée au corps des hommes volants est technique, non politique. Elle s'applique de plus à leur vue, non à leur capacité de voler.

Projetant de visiter toutes les contrées du pays pour être tout à fait certain que chaque citoyen s'est bien soumis à la volonté du roi du pays unifié, Peter compare corps physique et corps politique :

---

[709] LA, p. 257. « On voyait gravées sur les murailles des figures de Glumms dans plusieurs attitudes, sur-tout s'exerçant au combat, & aux autres fonctions militaires, le tout représenté en haut-relief fort hardi, & entremêlé de hiéroglyphes. », HV2, p. 315.

[710] HV3, p. 9.

[711] LA, p. 266.

[712] Voir notamment Carina L. Johnson, « Idolatrous Cultures and the Practise of Religion », *Journal of the History of Ideas*, vol. 67, n. 4, October 2006, University of Pennsylvania Press, p. 599.

[713] LA, p. 263. « Je m'étois si bien accoutumé à la lueur de la lampe dans ma grotte, que les lumieres de cette demeure sombre ne me semblaient pas aussi extraordinaires qu'elles auraient semblé à tout autre étranger. », HV3, p. 3.

> I told them, that as the too sudden healing of Wounds in the Body natural, before the Bottom was clean and incorrupt, make them liable to break out again with greater Malignity ; so Wounds in the Body political, if skinned over only, without probing and cleansing the Source and Spring from whence they arose, would rankle and fret within, till a proper Opportunity ; and then burst forth again with redoubled Violence. I would therefore propose a Visitation of the several Provinces ; an Inquiry into their Conduct ; an Examination into the Lives and Principles of the Colambs, the inferior Officers, and Magistrates ; and either to retain the old, or appoint new, as there should be Occasion[714].

L'Européen salvateur, l'Européen civilisateur, projette donc de soigner les plaies du corps politique des hommes volants ; il s'y emploie dans toute la suite du récit. Cependant, ce que le récit nous dit de la politique des Glumms et Gawrys avant l'arrivée de Peter ne semble pas être en relation forte, directe, avec leur corps mixte. Cette configuration se retrouve au siècle suivant chez Giacomo Casanova.

2.3.2. Casanova : des corps hermaphrodites transgressifs ?

Chez Casanova, l'organisation sociétale des Mégamicres est, à l'instar de Paltock, davantage décrite que chez Rétif de la Bretonne. Le lecteur apprend ainsi assez rapidement, dès la première conversation entre Edouard et ses auditeurs, l'organisation étatique de ce peuple souterrain :

> Je vous dirai qu'il est composé de quatre-vingts monarchies, de dix républiques et de deux cent seize fiefs, dont plusieurs sont plus grands que toute l'Angleterre ; et que j'aime tendrement la liberté de tout ce monde-là, soit qu'elle doive se conserver, soit qu'elle soit destinée à être la proie de mes descendants[715].

Raymond Trousson note que Casanova détaille moins son organisation sociétale que Thomas More :

> Sur le plan politique, l'immense territoire subterrestre est divisé en une confédération de quatre-vingts royaumes et dix républiques, tous semblables comme chez Thomas More, chaque souverain organisant son royaume à son gré mais reconnaissant l'autorité d'un monarque suprême. Le chef de l'État l'est aussi du judiciaire, mais les citoyens possèdent un droit de recours devant un tribunal spécial. À la différence de la plupart des utopistes, Casanova ne s'attarde guère sur la pédagogie ni sur l'institutionnalisme – d'ailleurs peu utiles, puisque les Mégamicres ont conservé l'excellence originelle[716].

Cette organisation politique peut tout de même sembler vaste et complexe, car composée de plusieurs strates. Le peuple Mégamicrique est vaste lui aussi : il compte après tout « trente

---

[714] LA, p. 304. « Je leur représentai que, comme il est dangereux dans le corps naturel de guérir trop promptement les plaies, avant que les chairs ne soient bien saines, de crainte que l'humeur renfermée ne cause de nouveaux ravages par sa malignité ; de même aussi dans le corps politique, si l'on se contente de fermer les plaies, sans nettoyer la source qui les a causées, elles s'enveniment et s'irritent sourdement, jusqu'à ce que rencontrant une occasion favorable, elles renaissent avec plus de violence. Je voudrois, leur dis-je, que l'on visitât les différentes Provinces, que l'on recherchât leur conduite, que l'on examinât la vie & les mœurs des Colambs, des Officiers inférieurs & des Magistrats, afin de conserver les anciens, ou d'en établir de nouveaux, s'il est nécéssaire. », HV3, p. 117-118.

[715] I, p. 22.

[716] Raymond Trousson, « Casanova et l'*Icosaméron* », Revue *Bon à tirer* numéro 54, *op. cit.*, consulté le 01/09/2021.

milliards de millions d'individus[717] ». Leur corps à la fois masculin et féminin, et de surcroit ovipare, est complexe, tout comme leur système de hiérarchie fondée sur la couleur de peau. Les Mégamicres rouges sont en effet placés tout en haut de l'échelle sociale, quand les bigarrés sont la « lie du peuple[718] » :

> Dans le monde intérieur […] il y a autant de mariages que de couples de Mégamicres, soit nôbles, soit bâtards, quoique les seuls féconds soient ceux des rouges. Cette seule couleur est la prolifique et à cette seule couleur appartiennent la noblesse et le droit d'aspirer aux grandes charges et aux principaux emplois de l'Etat. Chaque mariage rouge donne quinze couples de Mégamicres, mais il est rare que dans ces quinze on en trouve deux de rouges. Ceux qui pendant toute leur vie en obtiennent un sont assez contents. La désolation est dans les familles dont les chefs parvenus à leur plus grand âge n'en ont pas obtenu un seul. Leurs biens vont à la famille plus proche alliée et le chef héritier fait l'éloge publiquement au grand temple de l'ancienneté de son nom[719].

Si ce système social peut faire écho à l'organisation française du XVIII[e] siècle et par exemple à la primogéniture mâle, nous remarquons que, comme dans le cas de la mauvaise vue des hommes volants, ce système de castes[720] s'enracine dans la différence de couleurs de peau entre Mégamicres, non dans leur hermaphrodisme. La couleur rouge reste très importante chez les Mégamicres :

> La couleur rouge de l'air, de l'eau, du lait et du mercure des Mégamicres contente infiniment ma raison qui instruite sait que le rouge démontre la perfection substantielle de tous les corps animés par les trois principes. Elle me paraît une juste conséquence de la blancheur du sang d'un peuple qui ne se nourrit que de son lait et des odeurs. L'excellence du goût de leur lait et la jeunesse qu'il entretient nous donnent un essai des lumières des mythologistes dans ce qu'ils disent du nectar qui conserve les dieux toujours jeunes, dont il était la boisson favorite[721].

Pourquoi cette prééminence du rouge dans le corps Mégamicre ? Dans son ouvrage *Rouge : Histoire d'une couleur*[722], Michel Pastoureau retrace l'historique des usages et symboles associés à cette couleur depuis l'Antiquité. En Europe, au Moyen-Âge, le rouge est une couleur ambivalente, à la fois négative et positive, déclinée sous les images du feu et du sang : flammes infernales brûlant les pécheurs contre lumière bienveillante du Buisson ardent (Exode III, 2), sang meurtrier du crime de l'homme contre l'homme, et sang impur des menstruations féminines, contre « un rouge sang bienfaiteur et fécondant, un rouge qui sanctifie et qui donne la vie : celui du sang que le Christ a versé sur la Croix[723]. » Casanova opère peut-être, dans son *Icosaméron*, une forme de subversion de ce symbole attaché au sang du Christ : en effet, dans

---

[717] I, p. 73.
[718] I, p. 268.
[719] I, p. 159.
[720] C'est-à-dire une « Division héréditaire de la société en principe rigoureusement fermée dans son organisation, ses usages, ses droits propres et dont la distinction hiérarchique est généralement déterminée par le genre d'activité. » selon le CNRTL, [en ligne], URL : https://www.cnrtl.fr/definition/caste, consulté le 7/09/2021.
[721] I, p. 86.
[722] Michel Pastoureau, *Rouge. Histoire d'une couleur*, Paris, Seuil, 2016.
[723] *Ibid.*, p. 63. Voir aussi p. 58-62 sur la double symbolique médiévale du rouge feu et rouge sang.

l'organisme des Mégamicres, les couleurs s'inversent. Leur sang est blanc comme le lait, contrairement au sang sacré, quand c'est leur lait, qui procure nourriture mais aussi béatitude des sens, qui est rouge. Cette couleur est à l'époque également associée au pouvoir politique : rouge des vêtements du pape ou du souverain[724]. Selon l'analyse de Michel Pastoureau, le rouge devient aux XVI^e^ et XVII^e^ siècles une couleur majoritairement contestée, et plutôt négative : les enluminures insistent sur le rouge de l'enfer[725], les chevelures rousses de Caïn, Judas et des sorcières[726], notamment. Mais qu'en est-il de l'évolution de la symbolique associée à cette couleur au XVIII^e^ siècle, l'*Icosaméron* ayant été publié en 1788, et l'écriture semble-t-il commencée en 1782[727] ? Pour Michel Pastoureau, le rouge devient, du XVIII^e^ au XXI^e^ siècle, une couleur dangereuse, car reprenant une valeur politique en s'associant progressivement aux idées révolutionnaires, puis, dans les siècles suivants, communistes. Ce changement ne s'opère cependant que par étapes : au début du XVIII^e^ siècle, le rouge est surtout une couleur à la mode chez les aristocrates et les courtisans, qui couvrent leur visage de fard blanc et réhaussent les joues de rouge[728]. Avant 1780, dans le monde paysan, un tissu ou un drapeau rouge était un signal brandi en cas de danger imminent, permettant à la foule de s'éloigner. Cependant, le drapeau rouge prend une autre signification en 1780, avec les lois contre les attroupements qui se multiplient : en cas de regroupements jugés dangereux par la force publique, celle-ci hisse le drapeau rouge pour sommer le peuple de se disperser avant représailles. Auparavant salvateur, le rouge devient menace. Son histoire ne bascule véritablement qu'en 1791, après donc la rédaction et la parution de l'*Icosaméron*, lorsque les gardes nationaux de Bailly, maire de Paris, tirent sur la foule après que le drapeau rouge a été hissé, mais avant que tous aient pu se disperser :

> Il y a une cinquantaine de morts, proclamés aussitôt « martyrs de la Révolution ». Le drapeau rouge « teint de leur sang » devient, par une sorte d'inversion des valeurs, voire de dérision, l'emblème du peuple révolté, prêt à se dresser contre toutes les tyrannies[729].

Associer les Mégamicres au rouge politique du contre-pouvoir semblerait anachronique au vu de l'évolution symbolique de cette couleur, qui s'effectue après l'*Icosaméron*, et si l'on rappelle leur système de pouvoir de type monarchique et leur fonctionnement fondé sur des castes sociales déterminées par couleurs : le rouge y représente l'élite, non le peuple.

Les Mégamicres ont une vision de l'univers bien sûr très différente des Européens :

> La matière immense, selon les Mégamicres, est l'univers qui doit être un bourbier épais et infini, dont le centre est partout, et la périphérie nulle part. Selon leur système, leur monde unique s'est toujours promené dans l'univers

---

[724] *Ibid.*, p. 69-71.
[725] *Ibid.*, p. 98.
[726] *Ibid.*, p. 102, 106.
[727] Sur le début de la rédaction, voir Raymond Trousson, « Casanova et l'*Icosaméron* », Revue *Bon à tirer* numéro 54, *op. cit.*, consulté le 05/09/2021.
[728] Michel Pastoureau, *Rouge. Histoire d'une couleur*, *op. cit.*, p. 152-155.
[729] *Ibid.*, p. 164 ; voir aussi p. 163.

> fangeux et se promènera toujours, mais irrégulièrement, car malgré son poids il ne peut graviter avec une direction précise sur aucun centre[730].

Hormis les marchands, qui se déplacent grâce aux routes et aux canaux, les Mégamicres ne voyagent pas, car leur monde est « tellement uniforme, qu'il ne vaut pas la peine, disent-ils, de commettre un péché pour le voir[731]. » Comme chez les Australiens de Foigny, cette terre uniforme est très plane : « On voit toute la surface de ce monde-là à perte de vue dégagée de tout objet qui pourrait entrecouper la vue d'un endroit éloigné quelconque[732]. » L'auteur répète ici, en une seule phrase, trois termes associés à la vue : « on voit », « à perte de vue », « la vue ». Contrairement au monde des hommes volants de Paltock, entouré d'un épais brouillard et dans lequel la population, à la vision mauvaise, vit dans une semi-pénombre, l'*Icosaméron* célèbre, au cœur pourtant des souterrains de notre planète, la lumière et la vue : tout doit y être visible, et Edouard s'emploie dans une large partie du roman, nous l'avons évoqué, à redonner la vue aux Mégamicres atteints de cataracte. Là encore, l'identité entre corps physique et organisation du monde n'est pas évidente : si les Mégamicres présentent de nombreuses couleurs de peau, vives et parfois même bigarrées, s'ils savent respirer aussi bien dans l'air que sous l'eau, s'ils possèdent peut-être à la fois pénis et poitrine, leur monde est au contraire uniforme et sans relief. Comme dans de nombreuses utopies des XVII^{e} et XVIII^{e} siècles, l'espace semble d'abord soigneusement découpé en zones d'égales proportions, carrées, qu'Edouard nomme topes. Ce système géométrique évoque l'espace utopique décrit dans son intégralité, sous forme de plan, avec des géométries conçues plutôt en deux dimensions, qui serait un *topos* de l'utopie classique pour Louis Marin – précisons tout de même ici que le critique étudie dans la citation suivante la représentation de la ville utopique, non de l'espace utopique en son entier :

> Avec le géométral, la ville est donnée dans sa totalité, d'un seul coup, dans l'ordre des coexistences et des co-présences que marque la différence de l'espace libre et de l'espace bâti, le système des rues, des places, des jardins et son exact complémentaire, celui des édifices, des maisons, des palais et des églises. Avec l'intégration de ces deux systèmes, la ville perd son volume, la troisième dimension de la verticalité. Elle n'est plus qu'une surface où se délimitent, par des signes arbitraires, des pleins et des vides, des noirs et des blancs : triomphe du trait, des compartimentages. La vue est verticale, si l'on veut. Mais, à vrai dire, il n'y a pas de regard proprement situé en un point. Il est partout *et* nulle part à la fois, embrassant la totalité, mais présent au détail, doté d'une ubiquité réglée seulement par l'échelle de la représentation. Il n'y a pas de spectacle, mais un plan, une structure de surface qui ne manifeste ni un parcours possible ni même un système de parcours, mais les articulations, selon le vide et le plein, d'un espace plan, condition primitive de possibilité de tout parcours en général « ville en idée » – ville « idéale » ou « idéelle », pour la démarquer de l'imaginaire – ville inhabitable et inhabitée ; elle est le corrélat figuratif du discours descriptif qui transposera, dans les signes et les phrases du langage, par les récurrences et les condensations, l'image ubiquitaire que livre le plan[733].

---

[730] I, p. 43.
[731] I, p. 74.
[732] I, p. 75.
[733] Louis Marin, *Utopiques. Jeux d'espaces*, Paris, Les éditions de Minuit, 1973, p. 266.

La représentation de l'espace mégamicrique sous forme de plan séparé en zones géométriques par l'Européen ne semblerait donc ni très originale, ni due aux spécificités physiques des Mégamicres. Notons cependant une particularité chez Casanova :

> Tout le sol de ce monde est généralement divisé en mesures, qu'ils appellent *o e*, et que nous appellerons topes : ils sont tous parfaitement carrés et côtoyés par des ruisseaux courants dont les lignes sont convergentes et divergentes alternativement de quatre à sept pouces en grâce de la justesse du carré du tope, puisqu'il est impossible de couvrir régulièrement la surface d'une sphère de carrés égaux. […] Chaque tope est un carré de cent toises, qui par conséquent en contient dix mille de surface et dans chacun il y a pour le moins huit maisons souterraines habitées, par six ou huit couples de Mégamicres qui ont soin de la culture du tope : on n'en trouve pas un seul en friche[734].

Édouard semble vouloir représenter le monde mégamicrique sous forme de damier parfait, dans une démonstration dont la logique apparaît à première vue efficiente, avec notamment des notions de totalité : « tout le sol », « tous parfaitement carrés », « chaque tope est un carré de cent toises », « pas un seul en friche », de causalité : « qui par conséquent », et d'une opportunité de calcul abstrait : « dix mille de surface ». Plusieurs éléments perturbent cependant cette perfection affichée : certains termes dénotent d'abord des approximations ou des variations, à l'instar de « généralement », « *de* quatre *à* sept pouces », « *pour le moins* huit maisons », « six *ou* huit couples[735] ». En outre, Edouard, qui au départ affirme que les topes sont « tous parfaitement carrés », se contredit immédiatement, dans la même phrase, en expliquant qu'il faut prendre en considération « la justesse du carré du tope », « puisqu'il est impossible de couvrir régulièrement la surface d'une sphère de carrés égaux. » L'idéalité de l'espace utopique semble se confronter ici à une forme de réalité de terrain qui peut apparaître comme un nouvel élément subversif dans le traitement du récit utopique par Casanova. Peut-être peut-on y voir ici une parenté avec le corps mégamicrique, dont la mixité est montrée en exemple comme nouvelle émanation de la figure préadamique.

Contrairement aux hommes volants de Paltock qui doivent vivre dans la pénombre, les Mégamicres évoluent sous un soleil éblouissant ; leur corps, à la différence de celui des Européens et des hommes volants, possède une constitution spécialement adaptée à cette lumière aveuglante : ils présentent « du cartilage qui leur entourait le front, et que dorénavant j'appellerai *capeline*[736] », précise Edouard. Il décrit à nouveau cette caractéristique physique des Mégamicres par la suite :

> Le point fixe de leur Soleil est la cause du jour perpétuel et de la constance d'une seule saison qui ressemble au plus agréable printemps de l'Europe. Leur Soleil ne peut être que ferme et immobile parce qu'il pèse également sur toute l'atmosphère qui l'entoure et sur toute la périphérie solide de la terre qui l'environne dans une parfaite égale distance. Sa lumière est éblouissante au point qu'on ne peut la fixer sans danger : une obstruction dans le nerf optique qui prive entièrement de la vue peut en être la suite. La nature savante a donné

[734] I, p. 75.
[735] Pour les trois dernières citations, nous soulignons.
[736] I, p. 64.

> aux Mégamicres toute la facilité de se garantir de cet irréparable malheur en les faisant naître avec une capeline cartilagineuse qui paraît les avertir qu'ils n'auront pas raison de se plaindre s'ils y succombent[737].

Le lecteur peut plus tard douter de l'efficacité de cette « capeline », étant donné les nombreuses opérations ophtalmologiques auxquelles s'essaye Edouard sur les Mégamicres dans la suite du récit. Edouard, comme sa sœur et épouse, Elisabeth, doit s'en tenir à des artifices pour se protéger de la luminosité mégamicrique : « après avoir levé les yeux vers le Soleil nous nous recouchâmes sur le côté, car il nous était impossible, nous tenant sur le dos, de soutenir la forte lumière de leur astre[738]. » Là encore, la mixité du corps hermaphrodite n'est pas en cause.

D'un point de vue religieux, les Mégamicres adorent leur Soleil, et n'hésitent pas à jouer de stratagèmes pour abuser le peuple, comme dans une scène de cérémonie religieuse ou un mécanisme caché permet de faire croire à un prodige. En effet le temple, ordinairement éclairé de cinq cents lampes, voit d'un seul coup tout ce dispositif lumineux s'éteindre, faisant croire aux Mégamicres à un miracle, mais Edouard saura rapidement la vérité : « J'ai su qu'ils faisaient jouer un ressort qui répondait à cinq cents autres qui étaient près des lampes et qui donnaient le mouvement nécessaire à des petites plaques qui allaient d'abord les couvrir[739]. » Là encore, la religion ne semble pas directement liée au corps hermaphrodite ; nous remarquons que l'idéal de visibilité n'est ici pas respecté par les Mégamicres eux-mêmes, qui usent d'une illusion d'optique à leur avantage. Avec le recours trompeur à la puissance du soleil, Casanova fait écho à un thème politique présent un siècle plus tôt dans l'utopie sévarambe de Denis Veiras[740] qui permettait d'interroger la légitimité de l'instrumentalisation du religieux par le politique. Le lecteur est surtout amené à reconnaître la reprise de ce thème de la justification de l'imposture, portée non plus ici par la figure unique du chef, mais par un peuple, celui des Mégamicres, dans sa globalité.

Comme chez les hommes volants de Paltock, les Mégamicres disposent d'une justice : « Dans ces trois heures le gouverneur ne fit que juger des procès, car il ne faut pas s'imaginer que les Mégamicres aient le privilège d'être toujours d'accord[741]. » Nous sommes loins ici de l'unité parfaite régnant entre les hermaphrodites de Foigny : la double sexuation des Mégamicres n'est ici pas garante de paix sociale et d'accord universel entre les êtres.

Si les Australiens de Foigny craignent les Urgs, oiseaux monstrueux, les Mégamicres quant à eux doivent faire particulièrement attention aux couples de serpents qui vivent dans les arbres qui portent des fruits semblables à des figues. Ces bêtes immondes, au regard « intéressant et séduisant, si on ose le fixer[742] », fait presque l'objet d'un culte chez les Mégamicres :

---

[737] I, p. 73.
[738] I, p. 64.
[739] I, p. 90.
[740] Le faux miracle mégamicrique rappelle en effet ceux pratiqués par Stroukarias, faux prophète de l'*Histoire des Sévarambes*, utopie paradigmatique du XVII[e] siècle, écrite par Denis Veiras et publiée en 1677, qui prend place dans les Terres australes.
[741] I, p. 91.
[742] I, p. 98.

> Il semble que, ne craignant que ces maudits monstres, ils auraient dû les haïr, mais la haine impuissante devient partout avec le temps profond respect et parfois adoration. […] Le peuple mégamicrique leur aurait adressé un culte religieux par un esprit de manichéisme naturel à tous les mortels ; mais les plus sages d'entre les théologiens soutinrent que le dogme des deux principes n'était bon qu'à épouvanter les enfants et que ce serait une parfaite idolâtrie honteuse à la raison. La reproduction de cette vermine vient de deux œufs gros comme ceux de nos coqs d'Inde, qu'ils vomissent peu avant de mourir. En examinant avec attention l'intérieur de leur corps, je n'ai jamais vu qu'ils puissent être divisés en deux sexes[743].

Les Mégamicres ne sont donc pas idolâtres, à l'instar des hommes-volants de Paltock. Curieusement, leur constitution physique semble proche de celle des serpents, qui recrachent eux aussi leurs œufs par la bouche, et ne possèdent pas deux sexes différenciés. Contrairement aux Urgs de Foigny, fléau extérieur à l'utopie et ne semblant présenter aucune ressemblance avec la perfection du corps austral, les serpents de Casanova, seule menace des Mégamicres leur sont, physiologiquement, apparentés. Cette relation en miroir inversé pourrait renforcer le caractère préadamique des Mégamicres, peuple parfait d'avant la chute, dont le contrepoint et le danger, comme dans le jardin d'Eden, vient d'un serpent – ou plutôt ici de deux serpents, qui, comme les Mégamicres, vivent en couples inséparables.

Le corps hermaphrodite pourrait cependant trouver un intérêt sociétal relatif, comme chez Ursula Le Guin, à l'absence de viol chez les Mégamicres. Priée par les Mégamicres de retirer ses vêtements pour vivre nue, tout comme eux, Elisabeth craint d'enlever ses jupes ; cependant « il n'est jamais arrivé ni à elle, ni a aucun de ses filles l'accident ordinaire qui aurait pu les lui faire regretter[744]. » L'absence d'agressivité des Mégamicres au niveau sexuel est-elle cependant réellement due à leur hermaphrodisme ? Rien dans le texte ne le confirme ; nous devons donc nous en tenir à une simple hypothèse à ce sujet.

Tous ces éléments ne semblent pas confirmer un lien particulièrement établi entre caractéristiques politico-sociales du monde mégamicrique et hermaphrodisme de ses citoyens. Cependant, Marie-Françoise Bosquet prend en compte la spécificité du traitement de la réunion du féminin et du masculin dans un même être, et des conséquences que cela représente en termes d'harmonie dans la société, avec une vision du féminin qui n'est pas strictement égalitariste mais apporte sensualité et plaisir de la vie – éléments à l'inverse manquants chez Foigny :

> La question du masculin et du féminin des Mégamicres est en principe réglée par le soin que Casanova prend de nous signifier leurs différences d'avec les androgynes de Platon, et l'absence, dans leur langue, de genre […] Mais cette absence de féminité grammaticale ne supprime pas, dans l'androgynie, l'altérité féminine qui demeure dans son expression physique par des seins ronds et par une sensualité joyeuse qui semble bien traduire cette qualité d'immanence propre au féminin : si les hermaphrodites australiens s'asphyxient par absence

[743] I, p. 98-99.
[744] I, p. 64.

> de désir et deviennent suicidaires, les androgynes respirent la sensualité et goûtent la vie[745].

Le véritable lien du corps des Mégamicres et du ressort « politique » de l'œuvre serait peut-être plutôt dans son pouvoir de transgression. Notons qu'en dehors du corps hermaphrodite des Mégamicres, Casanova met également en scène une transgression des lois sociales et judiciaires de l'époque avec l'inceste entre Édouard et Élisabeth, transgression qui naît en outre d'un désir physique irrépressible, dont Edouard se dédouane de la sorte : « nous ne pouvions pas craindre ce que notre innocence ne nous laissait pas prévoir[746] […] ». L'inceste est cependant un sujet très présent dans le roman du XVIII[e] siècle[747], et son pouvoir subversif n'est aussi peut-être pas très marquant dans l'*Icosaméron*. Jaqueline Chammas y voit une parenté avec la biographie de Casanova :

> Casanova insiste sur l'état d'innocence dans lequel le premier inceste fraternel a été accompli, ainsi que ceux qui en découleront, avant de lancer son héros dans cette science, exigeante en adresse et en fermeté, en sagesse et en diplomatie, qu'est celle de gouverner un peuple. L'auteur a choisi la relation incestueuse dans une population neuve et sans préjugés, pour aborder le triangle épineux de la loi naturelle, de la loi civile et de la loi religieuse. Le défi de Casanova est grand, lui qui, dans sa vie, a toujours éprouvé du plaisir à braver les lois et n'a jamais pris au sérieux la gravité de l'acte incestueux. Entre Édouard et Giacomo, le parallèle est inévitable ; Casanova, qui a tâté de l'inceste avant de s'attaquer littérairement au sujet, se trouve bien placé pour débattre du vice et de la vertu, à sa façon bien entendu[748].

L'auteur aborderait donc ici une thématique étroitement liée à sa vie personnelle, en même temps qu'un *topos* littéraire de l'époque. Dans un ouvrage collectif intitulé *Les Amours entre frère et sœur. L'inceste adelphique du Moyen-Âge au XIX[e] siècle*, Ilhem Belkhala analyse en effet quant à elle la représentation de l'inceste chez un autre auteur de notre corpus, Rétif de la Bretonne, dans des romans contemporains de l'*Icosaméron*, publiés en 1775 et 1784[749] : l'inceste romanesque n'est donc pas le seul fait de Casanova[750]. Dans ce même ouvrage, Marianne Closson étudie l'inceste dans l'*Icosaméron*, posant notamment l'hypothèse de la supériorité accordée par l'auteur à l'humanité sexuée sur le peuple hermaphrodite[751]. La place de l'inceste dans le récit de Casanova semble se situer dans une posture de dépassement ou de jeu avec les limites qui régulent la société *a priori* propre à l'auteur. Cependant, l'inceste d'Édouard et Élisabeth renvoie nécessairement, dans l'*Icosaméron*, à celui des Mégamicres. Leur

---

[745] Marie-Françoise Bosquet, « Libertinage et mythe utopique de l'hermaphrodite dans *La Terre australe connue* de Foigny et l'*Icosameron* de Casanova », *op. cit.*, p. 58.
[746] I, p. 70.
[747] Jacqueline Chammas, *L'Inceste Romanesque au siècle des Lumières. De la Régence à la Révolution (1715-1789)*, Paris, Honoré Champion, 2011, p. 9.
[748] *Ibid.*, p. 168.
[749] Respectivement *Le Paysan perverti* et *La Paysanne pervertie* ; voir Ilhem Belkahla, « Du romanesque au philosophique. La représentation de l'inceste adelphique dans *Le Paysan perverti* et *La Paysanne pervertie* de Rétif de la Bretonne », *in* Marianne Closson (dir.), *Les Amours entre frère et sœur. L'inceste adelphique du Moyen-Âge au XIX[e] siècle*, Paris, Classiques Garnier, 2020, p. 202.
[750] Au sujet de l'inceste originel dans d'autres utopies, citons par exemple dans l'*Histoire des Ajaoïens* de Fontenelle.
[751] Marianne Closson, « L'inceste à la puissance 40. L'*Icosaméron* de Casanova », *in* Marianne Closson (dir.), *Les Amours entre frère et sœur. L'inceste adelphique du Moyen-Âge au XIX[e] siècle*, *op. cit.*, p. 282.

société est en effet fondée sur l'inceste adelphique, chaque couple de jumeaux s'unissant pour donner naissance à de nouveaux jumeaux qui eux-mêmes se reproduiront ensemble, etc. La sexualité des Européens semble venir se calquer sur celle des autochtones. Cependant, le modèle sociétal assez fixe des Mégamicres laisse place, chez les étrangers, à un système amené à évoluer. En effet, si les premiers enfants et petits-enfants d'Édouard et Élisabeth se marient entre eux – reproduction de l'inceste originel entre les deux Européens, érigé en norme sociale – bientôt des dissensions se font entendre dans la descendance du patriarche. Il est notamment réclamé de pouvoir se marier entre cousins. Édouard fait alors évoluer la loi et le mariage entre frères et sœurs est prohibé, quand celui entre cousins devient obligatoire. Bientôt cependant, les descendants réclament davantage de liberté dans le choix de leur union. Encore une fois, afin de conserver sa souveraineté, Édouard fait évoluer sa législation ; il modifie les lois maritales en fonction de l'évolution de sa société, et des désirs et demandes de ses enfants et sujets. Il reste cependant, selon Jacqueline Chammas, l'exemple du *pater familias* :

> L'utopie de l'*Icosaméron* prévient la catastrophe par une incursion dans le domaine de prédilection de son créateur : ce sont les jeux interdits qui ont permis, en fin de compte – et paradoxalement – à leur auteur de jouer la carte du statutaire, à savoir le resserrement familial et le rassemblement populaire unanime autour d'un père-roi puissant et protecteur, aimé, plebiscité, mais, par-dessus tout, obéi[752].

En effet, la loi permettant aux cousins de se marier entre eux est liée là aussi à une transgression originelle de la loi sociale, deux cousins s'unissant malgré la loi prohibant toute autre union que celle entre frère et sœur, tout comme Édouard et Élisabeth avaient, fort innocemment selon Casanova, commis l'inceste adelphique en premier lieu. Ces évolutions règlementaires ne semblent pas avoir lieu chez les Mégamicres. Notons que Frédéric Monneyron analyse, pour la littérature du XIX^{e} siècle, le lien entre la figure androgyne et l'inceste adelphique, notamment dans le cas de géméllité[753] : les œuvres étudiées, par exemple *Lesbia Brandon* d'Algernon Charles Swinburne, écrit entre 1859 et 1868, pourraient peut-être trouver un écho dans des romans plus anciens, comme l'*Icosaméron*.

L'aspect réellement transgressif du roman de Casanova, s'il n'est pas nécessairement lié à la mise en scène de l'inceste, résiderait de fait peut-être davantage dans la nature très particulière du corps mégamicrique, qui pourrait heurter les lois morales, religieuses, sociales de l'époque. En effet, les Mégamicres ne sont pas tout à fait construits comme les hermaphrodites de Foigny et Le Guin : chez ces derniers, les corps présentent la coprésence des deux organes sexuels. Pour Foigny, ce surcroit amène à la neutralité du corps ; les Australiens semblent s'auto-féconder et leur corps n'a rien à voir avec le plaisir des sens. Chez Le Guin, le corps en soma voit les organes sexuels s'atrophier, et est là aussi, comme chez Foigny, neutre et sans désir sexuel. En

[752] Jacqueline Chammas, « L'inceste. « Crime » ou « droit de la nature » ? La loi de l'interdit dans l'*Icosaméron* de Casanova, *Lumen*, Vol. 20, 2001, p. 43, [en ligne], URL : L'inceste : « crime » ou « droit de la nature »? … – Lumen – Érudit (erudit.org), consulté le 21/11/2021.
[753] Voir Frédéric Monneyron, *L'Androgyne décadent. Mythe, figures, fantasmes*, Grenoble, coll. « Ellug », 1996, p. 118-127.

période de kemma au contraire, le corps se sexualise. Le désir sexuel, une fois unisexué, est décuplé et hors de contrôle, mais ce, jusqu'à la fin du cycle seulement et dans le cadre limité des maisons de plaisir dédiées aux satisfactions physiques. Chez Casanova, les Mégamicres, bien qu'ovipares, recrachent leurs œufs par la bouche, non par un canal et un orifice situé dans la partie inférieure du corps, à l'image du cloaque chez les oiseaux ou du vagin chez les êtres humains. Le texte peut laisser entendre que les Mégamicres disposent d'un pénis et de seins : image d'un corps hermaphrodite fantasmé, capable de doubler les plaisirs physiques ? Rien de tel n'est dit clairement dans le récit : si les Mégamicres ont effectivement un pénis – ce que le texte ne confirme jamais, laissant le lecteur face à son imagination – celui-ci semble inutile ou du moins, son usage dans l'acte reproductif demeure un mystère pour les Européens et les lecteurs. Quant à ses possibilités en matière de plaisir physique, l'auteur conserve également le silence à ce sujet. Le lecteur peut cependant envisager plus clairement l'aspect transgressif du corps des Mégamicres grâce au traitement tout particulier que l'auteur donne à leur poitrine, qui certes procure la nourriture de ce peuple, mais plonge également les Européens dans des scènes de tétées extatiques, l'allaitement se faisant béatitude, volupté, jouissance et communion des sens. En effet, contrairement aux Australiens de Foigny, les Mégamicres de Casanova ne sont pas, du fait de leur androgynéité, exempts de désir. Ainsi, le roman regorge de scènes d'allaitement mutuel et de frictions du corps avec des feuilles qui apportent aux Européens une délicieuse volupté, à l'instar de cette première scène de nourrissage :

> Nous suçâmes leur lait […]. Quel goût exquis, milords, quel aliment que le lait des Mégamicres ! Il occupait notre goût et notre odorat, en éveillant dans tous nos sens toute la volupté dont nous étions capables, tout le plaisir que nous pouvions désirer […]. Nos Mégamicres, après nous avoir donné cent nouveaux baisers, portèrent à nos lèvres leur autre sein, que nous épuisâmes comme le premier. Nous ne sûmes employer autre moyen pour leur marquer notre reconnaissance que celui de les inonder de baisers […][754].

Ces scènes d'allaitement sont transgressives. En effet, l'allaitement est normalement réservé aux nourrissons après l'accouchement, dans un temps qui occulte la sexualité. Les discours médicaux et moraux soutenant l'allaitement maternel sont d'ailleurs prépondérants aux XVIII^e^ siècle :

> Le plaidoyer en faveur de l'allaitement maternel est un lieu commun de la littérature morale et médicale depuis l'Antiquité ; les auteurs du XVIII^e^ siècle citent abondament leurs prédécesseurs, qu'il s'agisse des Philosophes antiques, des Pères de l'Eglise, des moralistes, poètes ou médecins des XVI^e^ et XVII^e^ siècles. L'auteur ancien le plus approuvé, jusqu'au début du XIX^e^ siècle, est le rétheur latin Favorinus d'Arles […] ; son argumentation repose sur le grand principe d'Hippocrate : respecter la Nature à l'œuvre dans le corps humain ; si on la contrarie, c'est le désordre physique et moral qui l'emporte. Dans ce système, les humeurs tiennent une place prépondérante et pour garantir la santé, le médecin doit favoriser leur libre circulation : le lait qui vient à la femme après l'accouchement est la suite naturelle du sang dont elle nourrissait l'enfant dans la matrice ; son lait appartient à l'enfant et les mamelles lui ont été données par la Nature pour l'allaiter […]. Priver l'enfant du lait qui lui est dû et

[754] I, p. 66.

> que la Nature lui a préparé risque d'exposer la mère et le nouveau-né à toutes sortes de dérèglements[755].

Casanova associe à l'allaitement le désir et le plaisir physiques dans un mouvement particulièrement subversif. À cette première scène d'allaitement succède celle des frottements sur les corps des Européens :

> Plusieurs domestiques très alertes présentèrent alors à nos aimables nourriciers des herbes et des fleurs sur des beaux paniers. Tous les dix en prirent et en jetèrent sur nous et nous frottèrent partout. Les délicieux parfums de ces végétaux portèrent une nouvelle volupté dans nos âmes ; celui de nos sens qui en jouit le plus particulièrement ne fut […] ni l'odorat, ni le goût, mais un sixième sens différent de tous les autres, dont l'action parvenait à notre connaissance par les moyens des nerfs et du sang, qui en restaient pénétrés par le tact délié dont notre peau froissée était agitée[756].

Ce sens surnuméraire et l'hyperbole caractérisant ce passage pourraient être mis en relation avec le discours sur le sensualisme qui s'est développé depuis Locke et Condillac[757] au cours du XVIII[e] siècle et qui se verrait ici investi par Casanova dans son roman mettant en scène les Mégamicres. Par la suite, les Européens sont gênés par ces manifestations sensuelles. Durant les noces de ses premiers jumeaux, Edouard craint des débordements : « les frottements allaient commencer, et je voyais où, selon l'usage de ce monde-là, la galanterie les ferait aller[758]. » Plus tard encore, ces actes sont proscrits : « Après dîner les parfums furent prodigués, mais on s'abstint à cause de nous des frottements[759]. » La posture du narrateur peut ici s'interroger, son attitude de réprobation pouvant être en partie feinte. De telles scènes d'allaitement, qui dépassent la simple idée du nourrissage des nouveaux-nés pour aller vers ces curieuses mises en scènes d'êtres humains adultes exultant à la mamelle de créatures aussi petites que des enfants, sont très fréquentes ; l'auteur en donne notamment le spectacle en pages 66, 78, 83, 93, 94, 95, 104, 110. Si Pour Amy S. Wyngaard, la sexualité des humains et des hommes-bêtes chez Rétif prend une visée majoritairement utilitaire[760], car orientée vers la création d'une nouvelle humanité hiérarchisée, le corps mixte hermaphrodite de Casanova semble revêtir un aspect plus proche du plaisir des sens – plaisir sans doute transgressif dans le contexte

---

[755] Marie-France Morel, « Théories et pratiques de l'allaitement en France au XVIII[e] siècle », *in Annales de démographie historique*, Paris, Belin, 1976, p. 395, [en ligne], URL : https://www.jstor.org/stable/44384535, consulté le 18/02/2021.
[756] I, p. 67.
[757] Le sensualisme est une doctrine selon laquelle nos idées proviennent des sensations, que nos connaissances sont des sensations transformées et combinées. Condillac est le principal représentant du sensualisme avec son *Traité des sensations de Condillac*, publié en 1745. Il est l'héritier de l'empririsme de John Locke, et son *Essai sur l'entendement humain* paru en 1690. Empirisme et sensualisme s'opposent au matérialisme de Hobbes et à la théorie des idées innées – somme d'idées présentes à la naissance, contrairement à l'esprit Lockien vu comme une *tabula rasa* qui se modèle en fonction des sensations et stimuli extérieurs – de Descartes. Les auteurs du collectif *Les genres littéraires et l'anthropologie au XVIIIe siècle. Expériences et limites* voient quant à eux dans le XVIII[e] siècle le développement d'une anthropologie « avant la lettre » : « sous l'influence du sensualisme, le désir de connaissance de l'homme se traduit par l'observation du mouvement d'où naissent les sensations d'une part, et par la réflexion sur les ressorts de ce mouvement d'autre part, en vue d'élaborer les "principes" du genre humain. » Alexandre Duquaire, Nathalie Kremer et Antoine Eche (dir.), *Les Genres littéraires et l'ambition anthropologique au dix-huitième siècle. Expériences et limites. Actes des journées d'études à l'Université François Rabelais de Tours, 18-19 juin 2003*, Louvain – Paris - Dudley, Peeters, coll. « La république des Lettres », 2005, p. 1.
[758] I, p. 279.
[759] I, p. 488.
[760] Amy S. Wyngaard, *Bad books. Rétif de la Bretonne, Sexuality, and Pornography*, *op. cit.*, 2013, p. 115.

historique, social, religieux du XVIII[e] siècle. L'étude de Ruth Gilbert consacrée aux hermaphrodites de l'époque moderne pourrait ici lier sexualité transgressive et importance de la vue chez les Mégamicres. En effet, la critique évoque le lien entre pulsion scopique, élan scientifique et désir physique concernant les individus hermaphrodites réels :

> This essay […] focuses on representations of so-called hermaphrodites in late seventeenth and early eighteenth century popular and scholarly texts to argue that they were the subjects of a particulary early modern gaze. Hermaphroditic individuals evoked a mixture of disgust and desire, fear and fascination, which position them at the border of the human. As they occupied a vulnerable threshold between male and female, human and monstruous, fact and fantasy, hermaphrodites were in many ways the consummate objects of a scientific scrutiny which could not, however, be easily separated from the prurient curiosity of popular entertainments and erotic objectification[761].

Ruth Gilbert relie ici le regard scientifique et le regard de désir dardés sur les corps hermaphrodites. L'invention du microscope par Robert Hooke au XVII[e] siècle permet par exemple de voir et comprendre un monde jusqu'ici inconnu, l'infiniment petit, nouvel univers que Ruth Gilbert compare aux découvertes de nouvelles terres à la même époque[762]. *Seeing and Knowing* : voir permet à l'humain de découvrir et d'approfondir son savoir, mais aussi de désirer l'autre. Dans le cas de Casanova, l'importance donnée au motif de la vue dans l'*Icosaméron* pourrait correspondre à ce double élan, de savoir et de plaisir, qui semble s'incarner dans le corps des Mégamicres et le regard que posent sur lui les Européens.

La question du lien entre les organismes mixtes présentés dans les romans du corpus et les organisations politiques qu'ils pourraient engendrer n'est donc, dans aucun de ces huit romans, parfaitement claire et limpide. Trois catégories d'œuvres semblent pourtant se dessiner en fonction du degré de lien entre nature du corps et fait politique : relativement évident chez Foigny, Le Guin et Rozenfeld, il se fait plus mitigé chez Rétif, Miéville et Pullman, et se montre semble-t-il encore plus faible au sein des œuvres de Paltock et Casanova. Les figures ou les documents faisant autorité dans les ouvrages appartenant à la première de ces catégories offrent d'abord des argumentaires solides relatifs du rapport entre type de corps et type de pouvoir ; cependant, des failles, des contradictions, des syllogismes, des points non éclaircis viennent obscurcir ces évidences affichées : les corps-signes d'une perfection étatique sont parfois des corps-voiles, qui ne donnent pas au lecteur toutes les clefs des récits. Chez Rétif de la Bretonne,

---

[761] Ruth Gilbert, « Seeing and Knowing. Science, Pornography and Early Modern Hermaphrodites », *in* Erica Fudge, Ruth Gilbert, Susan Wiseman (dir.), *At the Borders of the Human. Beasts, Bodies and Natural Philosophy in the Early Modern Period*, *op. cit.*, p. 150. « Cet article, dédié aux representations de soit-disant hermaphrodites dans des textes à la fois populaires et savants de la fin du XVII[e] et du début du XVIII[e] siècles, soutient qu'ils étaient scrutés tout particulièrement à l'époque moderne. Les individus hermaphrodites suscitaient un mélange de dégoût et de désir, de peur et de fascination, qui les plaçait aux frontières de l'humain. Situés à un seuil vulnérable entre masculin et féminin, humain et monstrueux, fait et fantasme, les hermaphrodites étaient de bien des façons les objets d'un examen scientifique qui ne pouvait, cependant, être séparé facilement de la curiosité lubrique des divertissements populaires et d'une objectification érotique. », traduction par nos soins.

[762] Ruth Gilbert, « Seeing and Knowing. Science, Pornography and Early Modern Hermaphrodites », *in* Erica Fudge, Ruth Gilbert, Susan Wiseman (dir.), *At the Borders of the Human. Beasts, Bodies and Natural Philosophy in the Early Modern Period*, *op. cit.*, p. 151-152.

les sociétés des hommes-animaux ne sont que peu décrites, et semblent plutôt constituer un catalogue de créatures qui servent à la fois aux ambitions évolutionnistes de Victorin et, chez l'auteur, un potentiel parodique des grandes théories scientifiques de son temps. Au XX^e^ siècle, Miéville et Pullman choisissent tous deux d'opérer entre leurs corps mixtes et leurs systèmes politiques une relation de contradiction et non de causalité : le rapprochement vers l'animal offre des corps et des territoires hybrides, en mouvement perpétuel, appelant à la libération de l'individu, et peut-être également de l'individu féminin si l'on associe Lin et Lyra, les héroïnes des deux romans. Ces organismes mouvants sont cependant sanctionnés par des régimes ou des organisations totalitaires, au service du capitalisme chez Miéville, et à celui d'un groupe religieux chrétien de type extrémiste chez Pullman. Chez Paltock et Casanova, le lien entre corps et pouvoir s'avère moins clair, moins direct encore ; cependant, la comparaison entre nature du corps et nature de l'appareil politique semble pouvoir faire émaner le potentiel transgressif, d'ordre plutôt érotique, du corps hermaphrodite mégamicrique. Dans le texte utopique, l'organisation politique est étroitement liée à la notion de gestion de l'espace, la définition de ses frontières et la manière de partager et de hiérarchiser un pays ou une île pour permettre à ses citoyens de l'habiter le plus harmonieusement et le plus efficacement possible. De fait, la comparaison entre les corps mixtes et les sytèmes politiques dans lesquels ils évoluent semblait appeler à un autre travail comparatif, avec une mise en relation de l'organisation interne et des limites de ces corps vis-à-vis de celles des lieux géographiques qui les abritent. Les hypothèses et conclusions de cette démarche seront présentées dans la sous-partie suivante, qui pose notamment la question du rapport à l'altérité.

3. Derrière l'hybride : une question de frontières

Dans nos romans, les frontières géographiques séparant les mondes imaginaires entre eux semblent souvent faire écho aux frontières corporelles des personnages : l'enveloppe que crée la peau notamment, et qui isole le corps de l'extérieur, se faisant semblable aux limites entourant certaines zones géographiques. Les ouvertures du corps – orifices naturels, blessures – pourraient alors rejoindre, dans leur vulnérabilité, les points d'ouverture des frontières géographiques, propices aux déperditions ou aux invasions. Dans sa thèse[763], Cécile Michaut rappelle l'omniprésence, au fil des siècles, de la métaphore du corps physique pour décrire le corps politique et social. Ainsi aux XVI^e^ et XVII^e^ siècles, « la métaphore du corps politique s'inspire alors de deux textes : la *République* de Platon et l'*Epître aux Romains* de Paul[764]. »

[763] Cécile Michaut, *Gémeaux, androgynes, hermaphrodites, Narcisse. Unité et dualité du corps politique, 1562-1676*, *op. cit.*
[764] *Ibid.*, p. 12.

Cécile Michaut évoque également le texte *Polycratus* de Jean de Salisbury, qui compare de façon systématique la communauté politique à un corps. De fait, le corps bien portant va symboliser ou représenter le corps politique ou le corps ecclésial sain, uni ; au contraire :

> [...] les corps monstrueux, bicéphales, polycéphales, hydropiques, malades ou frénétiques [représentent] des États mal gouvernés, en proie à la rébellion, la division, la guerre civile, aux églises mises à mal par le schisme et l'hérésie[765].

Depuis le Moyen-Âge, presque tous les traités et textes politiques filent la métaphore du corps monstrueux pour décrier un gouvernement perverti, avec notamment le géant hydropique des *Tragiques* d'Agrippa d'Aubigné ou les hermaphrodites vulgaires de *L'Isle des hermaphrodites* de Thomas Artus. Dans les textes de notre corpus, une analogie commune entre État et corps, et plus particulièrement entre frontières physiques du corps et frontières géographiques des États décrits, semble se mettre en place, qu'il s'agisse des corps hermaphrodites ou des mixtes humain-animal. Dans plusieurs des textes rencontrés, qu'il s'agisse ou non d'utopies des siècles classiques, les auteurs proposent, dans le but de résoudre la violence, des sociétés insulaires ou tout du moins encloses, qui expurgent l'altérité en-dehors de leurs frontières, les échanges avec l'extérieur étant proscrits ou strictement contrôlés. Notre hypothèse est que dans certains de ces textes, ce modèle politique d'État autarcique, protégé par ses frontières géographiques, pourrait s'appliquer par mimétisme au corps du citoyen. L'enveloppe charnelle semble ainsi se faire analogie des frontières de l'État ; les points d'ouverture du corps représentant, comme les postes-frontières, des lieux dangereux, qu'il incombe de contrôler avec soin. Les orifices naturels – ou dans une moindre mesure les blessures – et les fonctions corporelles qui y sont associées vont ainsi être surveillés, gérés par l'instance politique et la collectivité. Les romanciers et romancières proposent ainsi des corps quasi-clos et autosuffisants, ou des sociétés dans lesquelles le contact est proscrit et où la procréation est contrôlée, voire externalisée. Le physique hors-norme est alors utopique ou dystopique, car conçu soit comme enveloppe parfaite dont les capacités particulières le rendent supérieur au corps humain ordinaire « percé », donc sujet à déperdition d'énergie ou vulnérable aux intrusions, soit au contraire comme construction artificielle d'un État autoritaire souhaitant contrôler l'individu en normalisant son corps. Nous décrirons quatre modèles issus de l'analyse des huit romans : des espaces dystopiques d'abord, dans lesquels les corps comme les États semblent clos, étanches. Des mondes moins fermés ensuite, où les laboratoires politiques présentés pourraient sembler plus fragiles. Univers et corps se montreront également plus largement ouverts, et mèneront vers deux modèles de sociétés très différents. Dans deux de nos ouvrages enfin, corps et univers seront sans cesse à la frontière entre ouverture et fermeture.

[765] *Ibid.*, p. 12.

3.1. Des corps fermés et rétifs à l'altérité : des sociétés stables mais dystopiques

Certains corps hors-norme vont s'avérer clos, étanches. Les orifices naturels, qui peuvent produire une déperdition d'énergie ou de fluide, et qui sont susceptibles d'être pénétrés, seront des lieux à risque, qu'il convient de contrôler. Ces brèches dans l'enveloppe physique s'apparentent à celles qui existent dans les frontières géographiques du pays dans lequel évoluent ces individus hors-norme. Postes frontières, portes, ponts sont également des lieux dangereux. Plus l'enveloppe du corps et celle du pays semblent étanches, plus la société sera présentée comme protégée – ce faisant, elle se ferme néanmoins à l'altérité.

3.1.1. *La Terre Australe connue*, une perfection étanche

Chez les Australiens de Foigny, le corps de l'autochtone, à l'image du pays lui-même, est presque entièrement clos. Selon Pierre Ronzeaud, Foigny présente le gigantesque continent austral comme une île :

> […] l'essentiel reste l'adéquation de cette ponctualité insulaire avec le schème central de l'utopie de Foigny : l'unicité, dont l'insularité devient une forme d'illustration spatiale au même titre que l'hermaphrodisme en est une forme d'illustration anthropologique. D'ailleurs à ces pouvoirs symboliques et poétiques de l'insularité s'ajoutent des qualités structurelles essentielles d'étanchéité permettant à l'utopiste de pratiquer ses expériences sociologiques « in vitro », dans la plus totale asepsie, sans danger de contamination externe[766].

Les Australiens sont en effet hostiles à toute forme d'altérité ; leur territoire est une île qui doit enserrer les citoyens et ne tolérer aucune incursion extérieure – d'où le fait que Sadeur, d'abord accepté en raison de son hermaphrodisme, soit rejeté de l'utopie du fait de ses mœurs dissolues trop différentes des critères et modes de vie sur la Terre australe. Sadeur n'atteint d'ailleurs le pays austral que par une arrivée extraordinaire dans cet endroit qui refuse les étrangers. Il n'y atterrit en effet qu'à la faveur de sa lutte avec les oiseaux. Il n'est donc possible d'arriver en terre australe que par les airs et de façon très inattendue. D'une certaine manière, nous pourrions dire qu'à ce moment-là Sadeur, combiné avec un Urg, l'oiseau géant qui menace les Australiens, devient une sorte d'homme-oiseau.

L'utopie australe est donc une île close à laquelle il n'est pas facile d'accéder. Le corps de l'hermaphrodite austral est lui-même une île. La coprésence des deux sexes dans un seul corps lui permet probablement d'enfanter seul, sans recours à autrui. Cette capacité bien particulière du corps austral rejoint de récentes théories sur l'ovisme, comme l'explique Pierre Ronzeaud :

---

[766] Pierre Ronzeaud, *L'Utopie hermaphrodite. « La Terre australe connue » de Gabriel de Foigny (1676)*, *op. cit.*, p. 214.

> On peut bien sûr expliquer par le souci des bienséances ou par un certain manque d'imagination le « silence » de Foigny sur la reproduction des Australiens, mais on peut également y voir une simple résultante de la structure anthropologique qu'il a choisie : cet hermaphrodisme qui combine un pouvoir autarcique de fécondation inspiré de la plénitude de l'Adam originel et une forme de mise au monde inspiré de récentes théories sur l'ovisme. En fait, s'il la dépeint elliptiquement, Foigny ne gomme pas complètement la génétique australienne, et il insiste, bien au contraire, sur sa perfection source de perpétuation collective, par-delà la relation de filiation directe. Ici s'opère un glissement entre l'individuel et le social fréquent chez les utopistes. Nous avons montré ailleurs[767] la place que tenait la reproduction dans l'imaginaire utopique contemporain : celle-ci est gage de perpétuation de l'utopie par la succession de générations d'êtres rendus identiques grâce à une stratégie eugénique très complète (dont Foigny peut faire l'économie grâce à son modèle humain androgyne et uniforme), elle est gage de paix morale puisque les désirs individuels codifiés, uniformisés, ne sont plus sources de passions jalouses, mais dons civique (et là encore Foigny, par la rationalité et l'ataraxie absolues de son Australien, peut faire l'économie de la règlementation amoureuse nécessaire ailleurs.) La reproduction devenue participation à la vie du Tout Étatique, fusion charnelle et symbolique du citoyen avec la Cité qu'il recrée éternellement ainsi, peut donc être tue au plan individuel si elle est magnifiée au plan collectif. L'essentiel l'emporte ainsi sur l'accessoire et le but sur l'instrument qui permet de l'atteindre[768].

En effet, si le corps hermaphrodite contient l'œuf originel permettant de créer un être sans intervention extérieure, le corps n'a pas besoin d'être pénétré pour produire une fécondation et donc la naissance d'un nouvel être. L'organisme ainsi imaginé, autosuffisant et dont les points d'entrée et de sortie sont peu usités, rappelle l'île australe, elle-même fermée et aux frontières bien gardées. En effet, Sadeur n'a pu entrer dans les terres des Australiens que juché sur un Urg, et il n'a pas été mis à mort dès son arrivée car son hermaphrodisme a fait croire aux autochtones que cet être leur était apparenté. Il faudra la médiation de Suains pour sauver ensuite Sadeur du dégoût des Australiens face aux appétits sensuels que l'étranger manifeste. Enfin, ce dernier sera rejeté de l'utopie quand son ses appétits le feront notamment s'unir avec une Fondine, crime impensable aux yeux des habitants de l'utopie, qui n'ont ni pulsions physiques, ni besoin de femmes unisexuées pour les satisfaire, contrairement à Sadeur. Ce corps-œuf austral autarcique s'oppose au corps européen, incomplet car ayant besoin de l'autre sexe pour concevoir et enfanter ; de surcroît, ce corps serait né, selon les légendes australes, du viol d'un Australien par un serpent. De plus, le corps australien est presque étanche : seuls quelques fruits du repos sont ingérés tout au long de la vie, et les Australiens ne rejettent presque pas d'excréments. L'accouchement est rapide et sans pertes de sang ; de même, les Australiens, bien qu'à-demi femmes, ne connaissent pas les menstruations. Le corps, comme l'univers, se doit d'être au maximum clos afin de préserver intacte la recherche d'unité et de perfection de l'Etat austral. Cette clôture, et l'inévitable xénophobie qu'elle suppose, ainsi que

[767] Pierre Ronzeaud, « La femme dans le roman utopique de la fin du XVII^e^ », in *Onze études sur l'image de la femme dans la littérature française du dix-septième siècle*, Wolfgang Leiner (dir.), Tübinge, G. Narr, Paris, J.-M. Place, 1984.
[768] Pierre Ronzeaud, *L'Utopie hermaphrodite. « La Terre australe connue » de Gabriel de Foigny (1676)*, *op. cit*, p. 29-30.

l'anéantissement de toute velléité individuelle, peuventt donner au monde austral des accents dystopiques.

La nudité des Australiens fait écho à leur statut de peuple préadamique, qui ne connaît pas la faute, la honte de son propre corps et donc la nécessité d'en couvrir les parties jugées intimes. Leur nudité peut également être perçue comme une enveloppe uniforme qui permet d'exprimer le corps dans toute sa vérité : nul Australien ne se cache d'un autre, et tous les corps sont en quelque sorte égaux, à l'image de la Terre australe qui est entièrement plane. Chez les Européens au contraire, les corps sont voilés par les vêtements. En ce sens, la peau des Australiens peut être conçue comme une surface expressive, frontière visible, affichée, d'un corps complet, dont la perfection peut être montrée à tous sans honte ou pudeur.

C'est également le cas – avec, bien sûr, une infinité de différences dues à l'époque d'écriture, au contexte idéologique et au lectorat de destination – chez Carina Rozenfeld. Nous y retrouvons tout de même l'identité entre Etat fermé et corps clos.

3.1.2. *La Symphonie des abysses*, un Atoll clos

Chez Carina Rozenfeld, les adolescents prisonniers de l'Anneau trouvent, au milieu du second tome seulement, une ouverture dans le mur. Celle-ci est discrète et n'a pu être repérée que par le biais des documents anciens retrouvés par Eyal. En effet, les archives découvertes contiennent un plan de l'île et de son mur. Eyal et Abrielle observent la carte :

> Avec douceur, il déplia une double feuille sur laquelle se trouvait un plan technique du Mur. Le schéma représentait l'intégralité de la palissade complexe comme si elle était transparente et que l'on pouvait voir ce qui se trouvait dans ses entrailles. Des machines, des rouages, des étages, des escaliers… Tout un monde s'organisait à l'intérieur même du Mur. […] Les deux amis se penchèrent d'un seul mouvement sur le schéma, afin d'en saisir les détails. Ils avaient l'impression de découvrir un monde parallèle qui était là, tout près d'eux, mais qu'ils avaient toujours ignoré. Pour eux, le Mur était… un mur. Une paroi verticale séparant l'Anneau de ce qu'il y avait de l'autre côté. Jamais ils ne s'étaient imaginés qu'il s'agissait en fait d'un bâtiment à part entière, sans fenêtres ni portes, certes, mais un bâtiment quand même […][769].

Ici le Mur, frontière géographique, est comparée au corps ; en effet, le plan permet de voir ses « entrailles ». Ce corps semble à première vue étanche – « sans fenêtres ni portes » – et sa seule faiblesse est découverte tardivement dans le roman. Eyal repère en effet sur la carte une ouverture qui semble permettre de passer cette barrière :

> Eyal n'était peut-être pas un excellent lecteur mais il avait une qualité : il avait le sens de l'espace. C'est ainsi qu'il avait réussi à se faire un plan mental des venelles de sa ville, qu'il avait découvert la salle secrète de la bibliothèque, et c'est ainsi qu'il trouva, en quelques secondes seulement, l'ouverture qui menait à l'intérieur du Mur. […]

[769] SA2, p. 197-198.

- Là, il y avait… il y a encore, certainement, une porte de service. Et LÀ…

> Il avait hurlé le dernier mot, et les autres comprirent la raison de son excitation : sans aucun doute possible, une autre ouverture était représentée, mais sur la face opposée de la structure, c'est-à-dire vers l'extérieur de l'anneau.

- C'est notre porte de sortie, souffla Abrielle […][770].

Atteindre cette faille permettrait aux adolescents de se libérer du monde dont ils sont issus. À l'image de l'Atoll, cercle à l'étanchéité quasi parfaite, les corps des Neutres sont peu ouverts :

> Les Neutres entre eux n'avaient aucun problème avec la nudité. Leurs corps lisses, sans attributs, fins et sans formes ne possédaient que deux orifices pour satisfaire leurs besoins naturels. Quant aux hommes et aux femmes, on ne les voyait jamais nus. C'était interdit par le règlement intérieur. Jusqu'à leur Injection, les Neutres vivaient tous regroupés dans le Centre qui les abritait depuis leur naissance[771].

Doublement enclos – dans l'Atoll et dans le Centre dédié à l'éducation des jeunes Désex jusqu'à dix-huit ans – les Neutres ont un corps sans formes. Certains des attributs de ces corps ne sont pas semblables aux frontières géographiques qui les entourent mais vont tout de même les handicaper dans le franchissement de ces limites. La peau des Neutres, fine et délicate, brûle rapidement au soleil, ce qui ne leur permet pas d'aller loin sans protection. Leur enveloppe charnelle, leur frontière personnelle est donc fragile et inadaptée à la liberté qu'ils appellent pourtant de leurs vœux. Comme l'explique un personnage de prédicateur dans la première histoire, située juste avant celle de Sand et Cahill, le mur a bien une double fonction – les empêcher de fuir, les protéger de l'extérieur :

> Car, comme vous le savez, s'il [le mur] a été conçu de manière à résister à toutes les catastrophes pour nous empêcher de le franchir, il est également une protection contre tous les dangers qui existent de l'autre côté et nous menacent[772].

Le Mur doit simultanément empêcher autrui d'entrer pour éviter tout danger potentiel, et interdire la sortie à ceux qui sont à l'intérieur. Pour Eyal, personnage né d'un homme Noir et d'une femme Blanche, et dont le statut de « mélangé » est un problème sur l'Anneau, plusieurs éléments, outre le Mur, l'empêchent d'évoluer librement :

> Non, ici, sur l'Anneau, il lui semblait plutôt être en enfer. Un enfer où tout l'enfermait : son statut de mélangé, le Mur, les barrières autour de Portes, le Règlement Intérieur… C'était comme s'il était gardé captif par plusieurs couches de peau successives dont il ne pouvait pas se dépouiller car, avec le temps, elles étaient devenues de plus en plus épaisses et de plus en plus dures[773].

Le personnage emploie ici la métaphore de la peau – tout comme l'intérieur du Mur était considéré comme ses « entrailles » – imaginant les contraintes de la vie sur l'Anneau comme des couches d'épiderme successives qui enserrent et enferment son corps. Chez China Miéville,

---

[770] SA2, p. 198-199.
[771] SA1, p. 222.
[772] SA1, p. 94.
[773] SA2, p. 128.

c'est le verre de la serre des Hommes-cactus qui se transformait en peau, dont les dangereuses ouvertures laissent pénétrer les gorgones. Ces créatures aspirent la psyché des êtres conscients ne laissant d'ailleurs de leurs victimes qu'un corps-enveloppe, vide d'âme et de raison. Lorsqu'Isaac retrouve son ami Lublamai, qui vient d'être attaqué par une Gorgone, allongé sur le sol, il voit qu'il est en vie mais que rien ne pourrait le ramener à la conscience :

> […] Isaac turned Lublamai over and let out a juddering sigh of relief when he felt that his friend was warm, heard him breathing. « Wake, up, Lub ! » he yelled. Lublamai's eyes were already open. Isaac started back from that impassive gaze. […] Lublamai was taking in deep breaths, pausing a moment, then releasing. He sounded as if he were sleeping. But Isaac flinched in horror before that imbecilic vacant glare. […] No yells, no slaps, no pleas would make Lublamai wake[774].

Chez Rozenfeld, c'est cependant par un acte de pénétration du corps, l'Injection, que les Neutres se sexualisent ; dans le cas de Sand et Cahill, la piqûre qui perce la peau leur permet de se sexualiser en hommes et de vivre leur amour librement, étant donné qu'ils ont quitté la ville des Désex, dont les lois sont liberticides :

> L'aiguille pénétra lentement entre les vertèbres et Ca retint un cri en sentant le liquide froid emplir son corps. Son réflexe fut de se raidir, mais au contraire, il lui fallait rester en boule jusqu'à la fin de l'opération. Alors iel serra les dents, ferma les yeux le plus fort possible et retint les gémissements qui voulaient jaillir d'entre ses lèvres closes[775].

La scène se répète avec son compagnon deux pages plus loin :

> Abrielle répéta les gestes qu'elle avait eus pour Ca. Doucement, elle enfonça l'aiguille entre les vertèbres de son ami. Sa se crispa sous le coup de la douleur et retint un gémissement. Ca n'avait pas émis une plainte, iel ne montrerait aucun signe de faiblesse luiel non plus[776].

Dans les deux scènes d'injection, la pénétration de l'organisme par l'aiguille, l'irruption du liquide de sexuation dans le corps des deux Neutres et leur sexuation progressive sont d'abord très douloureuses. Elles permettent cependant de libérer les chromosomes sexuels de Sand et Cahill : ils accèdent donc à l'altérité. Bien avant leur sexuation, les deux Neutres rêvaient déjà de trouver une voie d'accès pour s'enfuir de leur monde clos :

- J'aimerais aller au bord du cercle…, dit Ca […].
- Il faudrait trouver un passage par la forêt qui contournerait la falaise…
- Je sais, mais tu n'en as jamais eu envie, toi ?

Sa resta un moment silencieux avant de répondre :

---

[774] PSS, p. 265-266. « Retournant Lublamai, Isaac émit un soupir de soulagement haché : son corps était chaud, on l'entendait respirer. – Réveille-toi, Lub ! cria-t-il. Lublamai avait déjà les yeux ouverts. Devant ces prunelles impassives, Isaac, surpris, fit un saut en arrière. […] Son ami inhalait profondément, se figeait un moment, puis exhalait. Au bruit, on aurait cru qu'il dormait. Mais Isaac tressaillait d'horreur devant ce regard vide, imbécile. […] Aucun cri, aucune gifle, aucune supplication ne purent venir à bout de l'hébétude de Lublamai. » PSS1, p. 318-319.

[775] SA1, p. 379.

[776] SA1, p. 381.

- Je crois que j'ai toujours plein d'envies, mais je n'ai jamais l'idée de les réaliser. C'est toi qui brises les murs, Ca, c'est toi qui trouveras le chemin jusqu'à la mer…[777]

Il est ici bien question de trouver « un passage », de briser les frontières pour un rêve d'évasion. Autrefois, des échanges avec le monde extérieur étaient possibles, comme se le rappelle le neutre Sa :

> Evidemment, tous les petits Neutres avaient posé une fois au moins la question : « Pourquoi on ne le [le Mur] détruit pas ?
>
> - Parce qu'il est indestructible. Sous les feuilles qui ont poussé à sa surface se trouve une paroi faite dans un alliage métallique que personne n'a réussi à ébrécher.
> - Alors pourquoi ne passe-t-on pas par-dessus ?
> - Parce qu'il est traversé par un courant électrique permanent qui a tué sur le coup tous ceux qui ont déjà essayé. […] »
>
> Toute sa classe avait été consternée. Pourquoi avoir créé une enceinte aussi haute, aussi infranchissable ? Qu'y avait-il donc, de l'autre côté, de si terrible que les habitants de l'Anneau ne devaient pas découvrir ? Nul n'avait les réponses. L'origine du Mur, celle du règlement intérieur et de ses articles qui pouvaient manquer de sens, tout avait disparu, aucun document ne les racontait, ou n'expliquait leur existence. On se contentait de rappeler que si tous ces éléments avaient été mis en place autrefois, c'était pour protéger les habitants de l'Anneau de quelque chose de suffisamment grave pour que, des siècles après, ces traditions soient restées immuables sans que quiconque ose les remettre en question. Pourtant, il y a plusieurs siècles de cela, des hommes venaient de l'extérieur, rapportaient des fournitures en tous genres, des victuailles… Et puis, un jour, les arrivées avaient cessé et personne ne savait non plus pourquoi. On soupçonnait la Pluie de la Lune, qui avait détruit de nombreuses parcelles de l'Anneau, et pouvait avoir fait de même pour ce qui se trouvait à l'extérieur, mais ce n'était que suppositions[778].

Si des échanges avec l'extérieur de l'Anneau semblent avoir été possibles, du temps des protagonistes cependant l'Atoll vit en parfaite autarcie, c'est une île close. L'une de ses villes, celle où vit Eyal, et où Blancs et Noirs sont strictement séparés, se nomme Portes : elle ne s'ouvre cependant pas sur un ailleurs. A l'instar de ce lieu au nom trompeur, le corps peut lui-même devenir empêchement, prison : ainsi, Sand, le Neutre devenu jeune homme, parle à Abrielle de ses difficultés relatives à sa relation avec Cahill. Lorsque tous deux étaient Neutres, leurs sentiments l'un pour l'autre étaient clairs. Une fois sexués, cela n'est pas si simple. Abrielle le conseille ainsi :

> - Laisse-toi le temps. Laissez-vous le temps. Peut-être viendra-t-il un moment où la barrière du corps tombera. Et c'est encore le temps qui saura transformer votre relation en amitié si cela ne se produit pas[779].

Le corps ici est bien une « barrière » qui entrave, empêche l'évolution et la libre expression du désir et de l'amour.

---

[777] SA1, p. 248.
[778] SA1, p. 291-292.
[779] SA1, p. 411.

L'ouverture peut cependant représenter un danger, et appeler à la fermeture. Cahill est par exemple blessé par Braden, l'un des gardiens du village d'Abrielle : « Le gardien, faisant de grands moulinets avec sa machette, l'atteignit au flanc, fendit sa hanche. Un sang rouge, épais, jaillit[780]. » Cet écoulement de sang est très préoccupant : « Cahill […] saignait abondamment et le flot de liquide rouge était absorbé par le sable[781]. » Il faut trouver un moyen de boucher le trou, la blessure béante, pour stopper l'hémorragie :

> Sand sortit une de ses chemises et la tint plaquée contre la blessure de Cahill qui saignait encore. Il avait jeté un rapide coup d'œil à la plaie, et elle n'était pas belle à voir. Profonde, elle s'enfonçait dans les chairs et le muscle. – Il va falloir recoudre, hurla Abrielle dans les bourrasques[782].

Abrielle s'improvise soignante pour suturer la blessure :

> Il ne garda qu'un souvenir flou de l'opération. L'instrument pointu s'enfonçant dans les chairs, le fil se teintant de rouge à chaque passage, les deux côtés de la plaie se resserrant lentement, retenus solidement par le lien […]. Sand maintenait Cahill le plus fermement possible, en murmurant des paroles de réconfort […]. […] Enfin, ce fut terminé. La plaie était propre, le fil tenait bon, le saignement avait cessé. Sand, bouleversé par les événements des dernières heures […] finit par vider le contenu de son estomac dans la mer[783].

Dans cet extrait, les thématiques de l'ouverture et de la fermeture s'entrecroisent. L'ouverture semble négative : nous relevons deux occurrences du terme « plaie », ainsi que le terme « saignement ». Au contraire, c'est la fermeture qui aide Cahill, blessé et maintenu « fermement » par Sand : les bords de la blessure sont eux-mêmes « retenus solidement » par le « fil », ou « lien », qui permet de stopper l'hémorragie, le sang qui coule du corps et met la vie en danger. Pourtant, une ambivalence prévaut : c'est bien l'aiguille qui troue la peau, et son « passage » d'un bord à l'autre de la plaie permet cette suture salvatrice pour Cahill – à laquelle Sand réagit par des vomissements, nouvelle scène de fluides s'échappant du corps après le saignement de Cahill. Abrielle vient d'ailleurs de réchapper d'une tentative de viol : Braden, gardien-chef de son village, qui la poursuit depuis qu'elle s'est échappée, a en effet tenté d'abuser d'elle. Faire entrer dans le corps, faire sortir du corps, sont des éléments problématiques. Il en est de même pour les postes-frontières de leur univers, qui peuvent, une fois franchis, à la fois libérer et mettre en danger, à la fois ouvrir sur l'extérieur et affaiblir le système politique dystopique clos. Nous pouvons cependant distinguer les aspirations des personnages au pouvoir de celles des adolescents. En effet, les dirigeants des différentes zones de l'Anneau souhaitent rester dans un fonctionnement autarcique, afin de maintenir ce monde clos, quand, pour les jeunes protagonistes, l'ouverture n'est pas synonyme de danger. En effet, l'ouverture vers la société mouvante existant au-delà du mur donne accès à un monde chaleureux, qui les accueille favorablement une fois la frontière du Mur franchie.

---

[780] SA1, p. 431.
[781] SA1, p. 432.
[782] SA1, p. 437-438.
[783] SA1, p. 440.

Dans ces deux romans, les corps comme les frontières sont fermés au maximum et ne veulent ni laisser sortir les ressortissants, ni laisser entrer de force étrangère – si chez Foigny la société australe en son entier appelle de ses vœux cette autarcie close, la situation est un peu différente chez Rozenfeld ; en effet, si les dirigeants souhaitent préserver la clôture, les adolescents cherchent au contraire à localiser la faille dans le Mur qui leur permettra de fuir. Dans d'autres romans – L'*Icosaméron* de Casanova et *Les Hommes-volants* de Paltock – nous notons la présence de failles, d'ouvertures dans les frontières géographiques qui permettent au narrateur-voyageur de pénétrer le territoire des autochtones – à leur corps défendant s'agissant de Casanova, ou au contraire volontairement chez Paltock. Dans les deux cas, l'Autre est appelé à apporter des améliorations à la société des créatures hors-norme : le laboratoire du politique présenté est donc perfectible par l'ailleurs au lieu de s'appréhender comme une référence entièrement efficiente.

3.2. Des corps partiellement fermés, ouverts à l'altérité : l'affaiblissement du laboratoire politique des peuples hors-norme ?

La clôture des corps et celle des frontières semble de nature à protéger l'intégrité des individus et des États ; le prix à payer est cependant la fermeture à toute altérité. Chez Casanova et Paltock, les limites des corps et des frontières ne sont pas aussi étanches que chez Foigny et Rozenfeld. Des ouvertures vont ici permettre à l'étranger d'améliorer la société censément utopique mise en scène.

3.2.1. *Icosaméron*, la question de la multiplication des Européens et de l'influence bénéfique d'Édouard

La notion de corps autarcique vue avec les Australiens de Foigny semble d'abord se retrouver, dans une moindre mesure cependant, chez Casanova. Les Mégamicres n'ingèrent par exemple, comme les Australiens, que peu de nourriture. Ils se nourrissent en effet en grande partie du lait de leur inséparable, et de quelques autres denrées :

> Tous mes enfants sont exempts, comme les Mégamicres, des détriments visibles de la vieillesse, des maladies, du besoin de dormir et de celui de se nourrir de viandes, de poisson ou d'herbes. Leur nourriture principale est un fruit délicat, qu'on appelait le fruit défendu, que tous les Mégamicres respectaient et craignaient et qu'aujourd'hui ils ne craignent et ne respectent plus. Ils mangent en outre des anazés, des chondrilles et plusieurs mets

> différemment assaisonnés d'une farine qui est leur denrée de première nécessité[784].

Le texte ne donne pas d'indication quant aux éléments rejetés par le corps. Étant ovipares, les petits êtres peuplant le centre de la Terre ne connaissent pas non plus les désagréments physiques de l'accouchement, avec aucune perte de sang notamment. Cette spécificité s'étend même au corps des Européennes : « Les femmes de notre espèce dans ce monde-là ne sont pas sujettes aux détriments et à toutes les fastidieuses suites des couches auxquelles elles sont sujettes ici[785]. » Le corps des Mégamicres ne porte pas la marque du cordon ombilical :

> Nous ne leur vîmes pas non plus cette partie par laquelle on croit que le fœtus tire sa nourriture dans le ventre de la mère. C'est, je crois, par ignorance que les sculpteurs et les peintres la marquent dans Adam et dans Ève, qui n'étant point nés par le moyen d'un accouchement ne pouvaient pas l'avoir[786].

Casanova, comme Foigny, se rapproche ici des thèses préadamiques, qui instaurent la croyance en un Adam primordial bisexué. Le corps des Mégamicres ne semble disposer que de deux points d'entrée et de sortie : la bouche, par laquelle entrent les aliments et sont expulsés les œufs, et la poitrine, d'où s'écoule le lait nourricier. Pour résister au soleil, les Mégamicres ont même une « capeline cartilagineuse[787] » au niveau des yeux. L'État Mégamicrique est lui aussi fermé : comme le rappelle Edouard, « personne chez nous ne sait que le centre du globe est habité, ni comment on peut y pénétrer […][788] ». À l'un de ses auditeurs, qui évoque l'idée d'une invasion du pays mégamicrique par l'Angleterre, Edouard répond que cela n'est pas souhaitable pour le bien-être de ce peuple, et qu'il s'agit en outre d'un projet géographiquement impossible : « Je vous dirai d'ailleurs que le monde inférieur est imprenable par sa nature, puisqu'il n'a pas de bords : il faudrait y aller par-dessous terre. Il est défendu par la gravitation, par les abîmes, par l'eau, par l'air et par le feu[789]. » L'État Mégamicrique n'a pas de « bords », pas de frontières connues, aisément franchissables ou prenables. La nature semble avoir conçu ici un lieu protégé, clos – malgré cette absence de frontière, à l'instar de l'île Australe de Foigny, dans laquelle pourtant existent des lignes de démarcations entre Australiens et Fondins. Cependant, à la suite de la longue chute à travers la terre d'Édouard et Élisabeth, deux étrangers parviennent à pénétrer dans le monde des Mégamicres. Édouard et Élisabeth sont en effet arrivés jusqu'au centre de la terre après un naufrage, ou plus précisément la disparition de leur navire dans un « Maelström[790] » :

> […] vaste espace de cette mer […], qui a une circonférence de six de nos miles et dont le centre montre un rocher nommé Muske. Cet endroit est un gouffre,

[784] I, p. 73.
[785] I, p. 143.
[786] I, p. 61-62.
[787] I, p. 73.
[788] I, p. 198.
[789] I, p. 22.
[790] I, p. 30.

> qui est sujet à une si forte attraction souterraine qu'il engloutit tout corps solide qui se trouve sur sa surface[791].

Par hasard et par chance, Édouard et sa sœur se trouvent projetés dans une grande malle en plomb, hermétiquement fermée. Avalés par le Maelström, mais protégés par la caisse en métal, ils ne meurent pas noyés comme les autres marins au milieu des débris du bateau, mais continuent, enfermés dans leur boîte, à s'enfoncer de plus en plus dans les profondeurs de l'océan, puis de la terre. Un long voyage souterrain, s'étendant sur une dizaine de pages, commence alors ; les deux personnages chutent jusqu'au centre de la terre : « notre caisse quoique dans la plus grande tranquillité voltigeait toujours, ce qui nous fit juger que nous fendions les airs[792]. » La malle finit par atteindre le monde des Mégamicres, et à s'immobiliser. Contrairement aux Australiens de Foigny, qui n'acceptent aucun être ne leur étant pas, par le corps et par la raison, semblable, les Mégamicres ne se montrent pas xénophobes, et permettent à Edouard et Elisabeth d'entrer dans leur monde, et d'y évoluer en toute sécurité. L'accueil favorable, amical, des Européens, leur permet de croître et se multiplier. En effet, la descendance particulièrement prolifique d'Edouard et Elisabeth prend possession de plusieurs terres auparavant détenues par les Mégamicres. Les deux Européens sont très féconds :

> Le nombre de nos descendants, moitié mâles et moitié femelles, outrepassait à notre départ les quatre millions. Toute cette heureuse propagation vint de quarante filles, dont ma femme est accouchée en quarante ans toujours accompagnées d'un jumeau. Elle avait douze ans lorsque nous arrivâmes là et elle fut fécondée jusqu'à sa cinquante-deuxième année. Les maris de mes filles furent toujours leurs frères jumeaux quarante ans de suite, et je fus le premier à leur donner l'exemple de la foi sacrée qu'on doit au mariage qui dépend de la fidélité réciproque que les époux se doivent à l'exclusion de tout autre être[793].

Cette descendance prolifique peut poser question et remettre en cause la crédibilité du laboratoire politique mégamicre proposé par Casanova. En effet, si le monde souterrain est cerné par des frontières infranchissables et non extensibles, et les Mégamicres étant eux-mêmes très nombreux, cet univers pourrait-il réellement contenir plus de quatre millions d'Européens en plus ? La fécondité extraordinaire d'Édouard et Élisabeth n'est pas perçue par certains de leurs interlocuteurs européens comme le modèle à suivre. Pour Milady Rutgland, par exemple, le couple mégamicrique semble l'emporter en tous points sur le modèle européen. Pour elle, et comme chez Foigny, le corps double, bisexué des Mégamicres semble de nature à instaurer une paix sociale, une unité de la Nation :

> Il me semble aussi que la production d'un être divisé en deux parfaitement égaux est beaucoup plus analogue à l'intention de la nature qui veut se reproduire que celle de deux individus de sexe différent. Cette différence matérielle me fait envisager une espèce de nécessité de discorde, comme je vois une espèce de paix dans le couple mégamicrique[794].

---

[791] I, p. 30.
[792] I, p. 34.
[793] I, p. 70-71.
[794] I, p. 189.

Lorsque qu'Edouard entreprend de grands travaux, lors de la douzième journée, les Mégamicres craignent de plus qu'il n'ait pour projet de rentrer chez lui en perçant la surface de la Terre. Dans un avis public, Edouard stipule sans équivoque qu'une telle entreprise ne pourrait avoir que de néfastes conséquences :

> Le collège de physique est de l'avis unanime du président, le très noble géant chrétien Edouard Alfrède, qu'une ouverture dans la surface du monde causerait la sortie des fluides qui l'animent dans le même temps qu'elle faciliterait l'entrée à des matières hétérodoxes étrangères à la nature de notre atmosphère. Toute sortie ou entrée causerait une altération de pesanteur qui pourrait bouleverser tout notre système, puisque tel qu'il est il se trouve dans l'état de perfection[795].

Pour contenir entière et pure la perfection du monde intérieur, rien n'y devrait donc entrer ou sortir. Pourtant, les Européens sont bien accueillis par les Mégamicres, et sont autorisés à créer leur propre civilisation, qui évolue en quelque sorte « à côté » de la leur. En outre, Édouard apporte des améliorations dans la société des Mégamicres. Il développe par exemple le commerce en créant des papeteries, ou soigne les problèmes oculaires des autochtones en s'improvisant chirurgien. Il permet surtout aux créatures androgynes, dans une relecture de la Genèse, d'accéder au fruit défendu : une sorte de figue poussant sur des arbres gardés par des serpents dangereux, dont les Mégamicres interdisaient l'ingestion. Édouard tue les serpents grâce à ses pistolets, et invite sa femme à manger du fruit défendu ; petit à petit, il convainc également les Mégamicres de cueillir et manger ce fruit délicieux. Aussi, la crédibilité et l'efficience du « modèle » que constituerait la société des Mégamicres est ici mise en cause par les apports de l'altérité – ce contrairement à Foigny et Rozenfeld, qui proposent des modèles clos pourvus de leur propre fonctionnement et efficacité, auxquels les étrangers ne doivent prendre aucune part. Chez Robert Paltock, le narrateur-voyageur va lui aussi engendrer un bouleversement en pénétrant le monde des hommes-volants.

3.2.2. *Les Hommes-volants*, l'Européen grand ordonnateur

Chez Paltock, les frontières géographiques qui séparent Wilkins de la pseudo-utopie – la Terre des hommes-volants – peuvent, par mimétisme, se rapporter aux corps de ces étranges créatures. En effet, le royaume de Normbdsgrususs reste longtemps inaccessible à Wilkins, qui devra développer des trésors d'ingéniosité pour finalement parvenir à construire un appareil lui permettant d'atteindre cette contrée si peu accessible. Tel est, pendant très longtemps, le corps de Youwarkee, dont Pierre ne comprend pas le fonctionnement :

[795] I, p. 436.

> When I saw her in that Attitude, her Grace and Motion perfectly charmed me, and her Shape was incomparable ; but the Strangeness of her Dress put me to my Trumps, to conceive either what it was, or how it was put on[796].

Il s'interroge longuement au sujet de cet « habit », et semble bien désemparé durant sa nuit de noces, qui s'apparente à un spectacle comique avant que sa future femme ne finisse par ouvrir son graundy, frontière de chair vivante, pulsatile, entre Peter et l'objet de ses désirs :

> Every Calm is succeded by a storm, as is every Storm by it's calm ; for, after Supper, in order to give my Bride the Opportunity of undressing alone, which I thought might be more agreeable the first Night, I withdrew into the Antichamber, 'till I thought she was laid ; and then, having first disposed of my Lamp, I moved softly towards her, I imagined she had her Cloaths on. This struck a thorough Damp over me ; and asking the Reason of it, not being able to touch the least bit of her Flesh, but her Face and Hands, she burst out a laughing ; and running along my naked Side, soon perceived the Difference, she before had made such doubt of, between herself and me. Upon which she fairly told me, that neither she, or any Person she had ever seen before, had any other Covering that what they were born with […]. In the Heights of my impatience, I made divers Essays for unfolding this Covering, but unsuccessfully. Surely, says I, there must be some Way of coming at my Whishes […]. At least, perceiving me so puzzled, and beyond conception Vexed at my Disappointment; of a sudden, […] she threw down all those seeming Ribbs, flat to her Side, so imperceptibly to me, that I knew nothing of the Matter, though I lay close to her ; 'till putting forth my Hand again her Bosom, the softest Skin and most delightful Body, free from all Impediments, presented itself for my Wishes, and gave up itself to my Embraces[797].

Peter finit donc par accéder à et posséder le corps de Youwarkee. De la même manière, le narrateur-voyageur atteindra, après plusieurs tentatives manquées, le royaume de Normbdsgrususs. Il y parvient grâce à une chaise à porteur de sa conception, emmenée par plusieurs hommes-volants. Comme chez les Mégamicres, l'étranger est bien reçu par les autochtones. Dans le cas de Peter Wilkins, il est même activement aidé, par Youwarkee qui ouvre son graundy, ou par les hommes-volants qui transportent la chaise à porteur volante, pour accéder au corps et au monde de l'autochtone. Une fois sur place, Peter ne trouve pas la perfection étatique attendue, mais une société encore peu développée. L'utopie classique qui semblait être annoncée par le roman pose ici, comme chez Casanova, question : l'univers décrit

---

[796] LA, p. 108. « Dans cette attitude, ses graces & ses mouvemens me charmerent, tant sa taille étoit parfaite ; mais la singularité de son habillement m'embarrassoit furieusement ; je ne pouvois concevoir ce que c'étoit, ni comment elle s'en couvroit. », HV1, p. 230.

[797] LA, p. 116-118. « L'orage vient après le calme, comme le calme succède à la tempête. Après le souper, voulant laisser à mon épouse la liberté de se déshabiller toute seule, persuadé que cette attention lui seroit plus agréable, je me retirai dans l'antichambre, jusqu'à ce que je la crus couchée : ensuite ayant écarté ma lampe, j'avançai doucement près du lit, & je me plaçai à côté d'elle : mais en m'approchant davantage, il me parut qu'elle s'étoit couchée toute habillée. J'en fus un peu piqué, & je lui en demandois la cause. En effet, je ne pouvais toucher sa chair qu'au visage & aux mains. Elle fit un grand éclat de rire, & promenant sa main le long de mon côté nud, elle s'apperçut bientôt de la différence qu'elle avoit soupçonnée entre elle & moi. Elle me dit donc doucement, qu'elle, ni aucune personne qu'elle eût jamais vue, n'avoit d'autre habit que celui avec lequel on étoit né, & que l'on pouvoit le quitter qu'avec la vie. […] Dans le plus fort de mon impatience, j'essayai plusieurs fois d'écarter cette couverture ; mais mes efforts furent inutiles. Il faut pourtant, disois-je, qu'il y ait quelques moyens pour arriver au comble de mes désirs […] ? Craignant de me fâcher tout à-fait, elle rabattit toutes ces espéces de baleines le long de ses côtés, d'une manière si imperceptible, que je ne le sentis pas, quoique je fusse fort proche d'elle : de sorte qu'en promenant de nouveau ma main sur son sein, je me vis sans aucun obstacle en possession du corps le plus charmant ; qu'elle livra de bonne grâce à mes embrassements. », HV1, p. 253-256.

est perfectible, et c'est l'étranger qui sera le grand ordonnateur de cette entreprise civilisatrice. L'ouvrage ne pourrait aussi présenter qu'un rapport éloigné avec le genre de l'utopie littéraire, étant donné que le « modèle » des hommes-volants n'est présenté que dans le dernier quart du roman. En effet, la majeure partie de l'intrigue se déroule sur l'île déserte sur laquelle l'Européen trouve refuge après son naufrage, terre qui est le théâtre de la longue robinsonnade individuelle, puis familiale de Peter Wilkins, sa femme Youwarkee et leurs enfants hybrides. Le gouvernement des hommes-volants n'est de plus pas réellement exemplaire, étant données les modifications importantes auxquelles s'attelle Peter Wilkins dès son arrivée. Il s'impose en effet rapidement dans le jeu politique et redessine complètement l'organisation de l'État. Il s'engage également dans une vaste opération destinée à supprimer l'idolâtrie des autochtones pour la remplacer par la religion chrétienne – écho peut-être des colonisations bien réelles de peuples non chrétiens par l'Angleterre de l'époque. Comme chez Casanova, la faille qui permet à l'Européen d'atteindre le royaume inaccessible amène certes à des rencontres et une acculturation, mais elle trahit une certaine faiblesse du laboratoire politique présenté. Ici en effet, plus encore que chez Casanova, l'étranger a une influence déterminante sur le modèle politique et religieux autochtone. Les hommes-volants acceptent avec gratitude le passage à un nouveau modèle de gouvernement et la christianisation opérés par l'Européen. D'autres mondes, chez Miéville et dans une moindre mesure chez Rétif de la Bretonne, se caractérisent par l'ouverture de leurs corps et de leurs murailles, qui amènent à deux modèles de société différents.

3.3. Des corps et des mondes ouverts : vers deux modèles de société différents

Chez Casanova et Paltock, de simples failles, de petites ouvertures dans les frontières géographiques d'une contrée peuvent mettre en péril la crédibilité du laboratoire du politique mis en scène, concernant les peuples hors-norme. Comment fonder alors une cité ou un empire dans un monde dépourvu complètement – chez Miéville – ou partiellement – chez Rétif – de limites ? Mixité, hybridation vont pouvoir se multiplier dans ces univers ouverts, riches et vivants mais non exempts de certaines fragilités.

3.3.1. *Perdido Street Station*, ville et corps ouverts aux quatre vents

D'autres romans vont donc présenter des corps ouverts, vulnérables aux intrusions, et le corps social sera de même fragile. C'est le cas dans *Perdido Street Station*. Dans ce roman, même l'intériorité de l'être est sujette à intrusion. La drogue a par exemple pour but d'ouvrir l'inconscient à de nouvelles perspectives, dans une visée artistique selon Madras :

> I think artists have an ambivalent relationship with drugs. I mean, the whole project's about unlocking the beast within, right ? Or the angel. Whatever. Opening doors one thought were jammed closed[798].

De même, lorsqu'Isaac prend de la colombine, drogue dont se nourrissent les larves de Gorgones, par inadvertance, son esprit s'ouvre : « Something in Isaac's mind burst open[799]. » Les Gorgones, créatures semblables à d'immenses chauves-souris, mettent en grave danger tous les êtres dotés de conscience, et de subconscient plus exactement, comme l'explique Vermishank à Isaac :

> They draw the dreams out with their wings, flood the mind, break the dykes that hold back hidden thoughts, guilty thoughts, anxieties, delights, dreams… […] And then, […] when the mind is nice and juicy… *they suck it dry*. The subconscious is their nectar […]. That is why they only feed on the sentient. No cats or dogs for them. They drink the peculiar brew that results from self-reflexive thoughts, when the instincts and needs and desires and intuitions are folded in on themselves and we reflect on our thoughts and then reflect on the reflection, endlessly… […] Our thoughts ferment like the purest liquor. That is what the slake-moths drink, Isaac. Not the meat-calories slopping about in the brainpan, buth the fine wine of sapience and sentience itself, the subconscious. *Dreams*[800].

Pour avaler le subconscient des êtres qui en sont doués, les Gorgones pénètrent leurs corps. En effet, elles aspirent la psyché de leur victime en introduisant leur langue dans la bouche de leur cible : le corps est ici pris d'assaut, et n'est pas assez étanche pour résister à la violence des Gorgones. Une fois cette opération terminée, seuls restent le corps et ses fonctions de base – respirer, avaler, déféquer – comme le constate Isaac face au corps de son ami Lublamai, attaqué par une gorgone, qu'il doit nourrir et nettoyer : « Isaac took over caring for Lublamai. The food had passed through him, and the first noisome duty was to clean up his shit[801]. » Les attaques de Gorgones constituent une charge symbolique et réductrice très élevée : violant l'intégrité du corps de leurs victimes, ces créatures leur ôtent de surcroît toute capacité à raisonner, à évoluer, à rêver, et ne laissent qu'une enveloppe charnelle dans ses aspects physiologiques les moins séduisants. Nouvelle-Crobuzon semble de même être une ville sans frontières clairement définies, où les différentes populations se mélangent, et parfois s'affrontent. Seul un endroit pourrait être étanche : le dôme, gigantesque serre qui renferme le quartier Cactacé. Là encore

---

[798] PSS, p. 111. « Je trouve que les artistes ont une relation ambivalente à la drogue. Parce que bon, toute l'idée consiste à laisser sortir sa bête intérieure, n'est-ce-pas, Ou son ange... Enfin bref, à ouvrir des portes que l'on croyait bien closes. », PSS1, p. 143.

[799] PSS, p. 182. « Dans l'esprit d'Isaac, quelque chose s'ouvrit. », PSS1, p. 224.

[800] PSS, p.374-375. « À l'aide de leurs ailes, elles expulsent les rêves, qui inondent alors l'esprit. Elles brisent les digues qui retiennent les pensées cachées, coupables, les angoisses, les plaisirs, les songes… […] Après quoi, quand l'esprit est à point, bien juteux… Elles le sucent comme un bonbon. […] L'inconscient est leur nectar. Voilà pourquoi elles se nourrissent exclusivement d'êtres dotés de conscience. Chiens et chats ne feront jamais partie de leur menu. Elles absorbent ce breuvage si particulier que produit la pensée introspective… quand les instincts, les besoins, les désirs, les intuitions se replient sur eux-mêmes et que l'on réfléchit sur ces idées, puis sur ces réflexions, en un cycle infini… […] Nos idées fermentent comme la liqueur la plus pure. C'est cela que boivent les gorgones, Isaac. Pas les calories qui se baladent dans notre cervelle elle-même, mais la fine ambroisie de la cognition et de l'entendement, cette viande creuse de l'esprit qu'est l'inconscient… que sont les rêves. », PSS2, p. 82.

[801] PSS, p. 292. « Isaac prit le relais auprès de Lublamai. La nourriture avait fait son chemin en lui, et la première tâche, immonde, était de nettoyer sa merde. », PSS1, p. 350-351.

pourtant, les frontières sont poreuses. Certains membres du peuple Cactacé sont en effet rejetés hors de la serre, quand d'autres populations la pénètrent sans problème. De plus, le dôme comprend des failles, des béances sur tous ses flancs, qui permettent aux Gorgones d'y entrer pour faire leur nid. Cette serre devient, métaphoriquement, un grand corps :

> The Glasshouse itself was a huge, flattened dome. On the ground, its diameter was more than a quarter of a mile. At its peak, it was eighty yards high. Its base was angle to sit tight on the listing streets of Riverskin. The framework was wrought in black iron, *a great thick skeleton* […]. […] Emerging in two cocentric circles *from its skin* were colossal *girdered arms*, nearly the size of the *Ribs*, suspending the dome and taking its weight on great cords of twisted metal. The further away it was seen from, the more impressive the Glasshouse appeared. […] From the surrounded streets, however, the multitude of cracks and dark spaces where glass had fallen in were visible. The dome had been repaired only once in its three centuries of existence[802].

La structure métalique de la serre est donc décrite comme son squelette, « *great thick skeleton* ». Sa peau, « skin », ses bras, « arms », ses côtes, « ribs », sont également évoqués. La serre des Hommes-cactus est bien décrite comme un grand corps négligé depuis plusieurs siècles. Plus loin, ses parois sont encore comparées à de la peau – « Some fell-creature inched its way up the Glasshouse skin[803]», et ses structures métalliques à des os – « The second moth learpt without the slightest sound into the air, gliding on spread wings for a second and alighting on the metal bones of the Glasshouse[804].» Le corps de la serre apparaît donc bien comme ouvert, percé de toutes parts ; il est incapable de maintenir sa population, contrairement à certaines utopies, à l'instar de la Terre australe telle que décrite par Foigny. A la fin du roman, un groupe de Garudas à la recherche de Yagharek pénètrent *a priori* sans aucun problème dans Nouvelle-Crobuzon. Ni muraille, ni frontière dans cette Cité-État ne s'opposent à la libre circulation de tous types de populations sur son territoire. Nous pourrions voir ici un paradoxe entre cette ouverture, le brassage, la circulation en Nouvelle-Crobuzon et le système politique dictatorial, qui, lui, exerce une contrainte forte sur les individus. Le lien entre système politique et corps s'inscrirait plutôt ici dans une logique d'opposition et non de corrélation, d'interdépendance. Rétif de la Bretonne, qui présente dans sa *Découverte australe* des corps et des mondes également ouverts, débouche quant à lui sur un modèle de société bien différent de celui de Miéville.

---

[802] PSS, p. 510 ; nous soulignons. « La Serre proprement dite était un dôme énorme, aplati. Son diamètre atteignait plus de quatre cents mètres au sol ; son sommet, près de quatre-vingts de haut. La base était oblique, pour reposer bien tassé sur les rues déclives. L'épaisse ossature, formidable squelette […] était en fer forgé noir. […] Deux poutres maîtresses colossales, presque aussi hautes que les Côtes, émergeaient, circulaires et concentriques, de la peau du dôme, le suspendant et répartissant son poids sur de gros filins de métal torsadé. Plus on le voyait de loin, plus il paraissait impressionnant. […] Depuis les rues alentour, toutefois, on y distinguait une multitude de fentes ainsi que des trous obscurs, là où le verre avait chu. Le dôme n'avait été ravalé qu'une fois au cours de ses trois siècles d'existence. » PSS2, p.234.

[803] PSS, p. 525. « Une créature effrayante se hissait lentement sur la peau de la Serre. », PSS2, p. 251.

[804] PSS, p. 527. « La deuxième gorgone surgit dans les airs sans un bruit, plana une seconde sur ses ailes déployées et atterrit sur les os de métal de la Serre. », PSS2, p. 253.

3.3.2. *La Découverte australe par un homme-volant*, le développement par l'hybridation

Chez Rétif, la situation est bien différente de chez Miéville. En effet, Victorin amène d'abord Christine dans le Mont inaccessible, comme il y apportera des serviteurs et des animaux. Lui seul peut faire le lien entre le monde extérieur et sa micro-utopie, grâce à ses ailes mécaniques : la situation est ici inverse par rapport à celle du roman de Robert Paltock. L'univers est clos. Cependant, en partant vers les Terres Australes, le narrateur-voyageur change sensiblement la configuration de son univers. S'il garde une base principale, l'Ile-Christine, il annexe au fur et à mesure de nombreux territoires à son domaine. Grâce à ses ailes, toutes les îles des différents hommes-bêtes lui sont ouvertes. Il peut y pénétrer facilement et n'a par ailleurs aucun mal à enlever des spécimens et les amener jusqu'à l'Ile-Christine afin de les instruire. Apprendre de nouvelles compétences aux hommes-bêtes n'est pas le seul objectif de Victorin. Il entame en effet une campagne active d'hybridation entre ses semblables et les hommes-animaux, afin d'obtenir des métis aux capacités nouvelles. Ce double objectif est souvent facilement atteint ; notamment quand les hommes-animaux ont une part animale considérée comme soumise à l'homme, le chien, par exemple. Dans le cas des Hommes-lions, l'entreprise civilisatrice est plus complexe :

> On fut un an à les former, aubout de ce temps, on s'apperçut qu'ils avaient tout l'acquit dont ils étaient susceptibles : ils savaient distinguer le bien du mal moral, compter jusqu'au nombre des jours de l'année, […] faire du feu, bouillir de l'eau, semer, & même faire du pain ; ce qui […] était pour les Hommes-lions le principal moyen de civilisation. Tout ce qui demandait une plus grande combinaison d'idées, passait leur conception. Mais ces connaissances suffisaient : les Jeunes-gens-lions policés, secondés par quelques familles Christiniennes, qu'on établit dans leur pays, auxquelles on bâtit un fort, & qu'on fournit de bonnes armes, parvinrent avec le temps, à civiliser les Hommes-lions au degré où ils pouvaient l'être. Mais jamais ils ne furent doux ni tempérés[805].

Les hommes-lions conservent donc une certaine part de leur férocité, malgré toutes les tentatives des Christiniens pour les élever à un degré de civilisation supérieur. Victorin ne renonce cependant pas à former des couples entre hommes et hommes-lions :

> Très peu de Christiniens ont pu faire leur concubine des Femmes-lionnes ; elles jouaient de la dent & de la griffe au moindre mécontentement, & il falait les contenir par la crainte ; d'ailleurs, les Métis qui en provenaient avaient une enfance très cruelle & presqu'indisciplinable, qu'on ne pouvait dompter que par les châtiments les plus sévères[806].

L'ouverture vers l'altérité, voire l'intégration de l'altérité dans le modèle de société proposé par Victorin prend donc en compte tous les hommes-animaux, même ceux qui pourraient être considérés comme dangereux et donc impropres à créer des métis viables. La situation est ici différente de celle de *Perdido Street Station* : l'Ile-Christine et ses annexes sont certes ouvertes

[805] DA1-2, p. 405-407.
[806] DA1-2, p. 405-407.

sur l'extérieur, comme les frontières de Nouvelle-Crobuzon, mais Victorin maîtrise parfaitement les différentes zones de son empire et choisit avec précision quelle hybridation effectuer, quand les relations entre intérieur et extérieur semblent anarchiques, ou non contrôlées, chez Miéville. Florence Boulerie donne des précisions sur les desseins des Christiniens face aux Hommes-bêtes :

> L'enseignement élémentaire qui est dispensé aux hommes-brutes parvient à les tirer de leur sauvagerie naturelle. Même les hommes-lions, pourtant parmi les plus cruels, parviennent au bout d'un an à « distinguer le bien du mal moral[807] ». Dans ce projet destiné à « adoucir ces Peuples féroces[808] », les couples indigènes enlevés à leur île et leurs semblables pour être éduqués dans l'île principale des colonisateurs européens sont formés pour devenir les ambassadeurs de l'humanité supérieure et les « Civilisateurs de leur Nation[809] ». Les espèces semi-animales, qui plébiscitent les apports et la présence des hommes, sont ainsi associées à l'organisation économique et politique de l'empire christinien. Elles participent directement à la mise en valeur par la fiction de la supériorité de l'humanité sur les espèces composites, tant du point de vue intellectuel (les facultés de raisonnement et d'apprentissage des hommes sont infiniment plus développées) que moral (la bonté et la justice sont les valeurs principales de l'homme rétivien). La réussite de la colonisation pacifique et civilisatrice passe également par l'encouragement des unions entre hommes et hommes-bêtes, dont résultent des métis qui s'unissent à leur tour entre eux, de sorte que sous l'égide des princes christiniens le brassage des espèces produit une nouvelle population qui « s'est perfectionnée peu à peu depuis quarante ans[810] ». L'intervention humaine bénéficie donc aux espèces que Rétif appelle inférieures qui, de génération en génération, perdent leur caractère brutal pour gagner en humanité. L'union de l'homme et de l'animal ne tire pas l'homme vers le bas, mais l'animal vers le haut[811].

Les corps des hommes-bêtes sont, comme leurs mondes, nécessairement ouverts aux assauts de l'homme ailé et des siens. Ces ouvertures ne débouchent pas, comme chez Miéville, sur un monde d'apparence anarchique, mais au contraire sur un univers agencé et ordonné, que Victorin et ses semblables régentent grâce au pouvoir conféré par leur nature supérieure et leurs ailes qui leur permettent de circuler librement. Après la rencontre avec les Mégapatagons, Victorin transforme son royaume en république, gardant cependant pour sa femme et ses fils une fonction honorifique et la possibilité de conserver leurs ailes. L'ouverture semble ici positive, en cela qu'elle permet le développement d'une nation harmonieuse ; cependant, il reste possible de s'interroger aujourd'hui sur le sort des autochtones, ces hommes-bêtes déracinés dont les terres et les corps sont devenus outils du narrateur-voyageur européen.

---

[807] Nous restituons ici les notes de l'auteur : RÉTIF DE LA BRETONNE, N.-E. : *La Découverte australe* par un homme-volant, ou Le Dédale français. Leipsick, Paris. In Œuvres posthumes de N. ** * * ***, Œuvre seconde, La Découverte australe, ou Les Antipodes, avec une estampe à chaque fait principal, 1781, vol. II, p. 405.
[808] Nous restituons ici les notes de l'auteur : *Ibid*., p. 429.
[809] Nous restituons ici les notes de l'auteur : *Ibid*., p. 292.
[810] Nous restituons ici les notes de l'auteur : *Ibid*., p. 375.
[811] Florence Boulerie, « Entre singe et oiseau, l'homme amélioré par l'animal chez Rétif de la Bretonne », *Ostium*. *Animal et animalité*, *op. cit.*, consulté le 23/03/2021.

Les mondes et les corps ouverts sont parfois gages de pluralisme et de vitalité. Chez Pullman et Le Guin, univers et corps sont indécis : ils balancent entre ouverture et fermeture, et s'organisent autour de frontières plus ou moins mobiles, flottantes, ou au contraire rigides et atemporelles.

3.4. Des corps et des mondes sur la frontière

Si certains des univers et des corps rencontrés vont délibéremment vers l'ouverture ou la fermeture, ce n'est pas le cas chez Ursula Le Guin et Philip Pullman. Ce dernier met en effet en scène un univers au cœur duquel ouverture et fermeture vont prendre des significations diverses, parfois antagonistes. Nous verrons ensuite que sur Géthen, corps et territoires s'organisent autour de frontières plus ou moins fixes.

3.4.1. *À la croisée des mondes*, entre ouverture et fermeture

Les Gorgones, qui chez China Miéville aspirent la conscience et l'inconscient des êtres qu'elles capturent, font écho, chez Philip Pullman, aux Spectres. Ces créatures vident en effet les êtres humains et les sorcières adultes de leur conscience, ne laissant, après leur passage, qu'un corps vivant mais sans esprit ni subconscient, ainsi que le décrit une fillette à Cittigazze :

> When we grow up we see Spectres. […] Well, when a Spectre catch a grown-up, that's bad to see. They eat the life out of them there and then, all right. […] At first they don't know it's happening and they're afraid, they cry and cry, they try and look away and pretend it ain happening, but it is. It's too late. And no one ain gonna go near them, they on they own. Then they get pale and they stop moving. They still alive, but it's like they been eaten out from inside. You look in they eyes, you see the back of they heads. Ain nothing there[812].

Précisons ici que les Spectres chez Pullman ne s'en prennent qu'aux adultes : les enfants, dont le dæmon peut encore se métamorphoser, sont insensibles à leurs attaques. Peut-être peut-on y voir une évocation des transformations du corps à l'adolescence : les adolescents se rapprochant de l'âge adulte, ils attirent plus de Poussière et ressentent un désir physique croissant, ce qui les rend vulnérables aux attaques de Spectres. Or, ceux-ci naissent à chaque

[812] HDM, p. 404. « C'est quand on est adulte qu'on voit les Spectres ! […] Quand un Spectre attrape un adulte, ce n'est pas beau à voir. Il lui mange toute la vie à l'intérieur, en quelques secondes. […] Au début, quand ils comprennent ce qui se passe, les adultes ont peur, ils hurlent, ils pleurent, ou ils essayent de regarder ailleurs, pour faire comme si ce n'était pas vrai. Mais c'est déjà trop tard. Et personne ne veut s'approcher pour les aider ; ils sont tous seuls. Au bout d'un moment, ils deviennent pâles et ne bougent plus. Ils sont toujours vivants, mais c'est comme si on les avait dévorés de l'intérieur. Quand on les regarde dans les yeux, on voit l'arrière de leur crâne. C'est tout vide. », ACM, p. 411-412. Notons qu'une œuvre de littérature de jeunesse anglophone mondialement connue, la saga *Harry Potter* de J. K. Rowling, publiée entre 1997 et 2007 en Angleterre et entre 1998 et 2007 en version française, présente des créatures proches des Gorgones et des spectres. Les Détraqueurs – ou *Dementors* en anglais – sont en effet des gardiens de prison monstrueux qui, lorsqu'ils embrassent un humain sur la bouche, lui aspirent de même conscience et inconscient, ne laissant qu'un corps vivant, mais vide de psyché.

fois qu'une ouverture est pratiquée entre les mondes par le porteur du poignard subtil. De manière générale, les motifs de l'ouverture et de la coupure ont une résonnance plutôt ambivalente chez Pullman. Lord Asriel a bien sûr réussi à créer une ouverture entre les mondes ; il est fêté et admiré pour son exploit. Il est cependant tout d'abord né grâce à une action terrible : le meurtre du jeune Roger, ami de Lyra. Cette béance dérègle de plus les climats de différents mondes, et provoque une énorme déperdition de Poussière : l'ouverture entre les mondes est donc problématique. Cependant, c'est bien une fenêtre découpée entre les mondes qui permet à Mary Malone d'atteindre l'univers des Mulefas et de résoudre le problème de la perte de la Poussière. Du point de vue du corps, l'ouverture et la coupure revêtent également des valeurs contradictoires.

D'un côté par exemple, les Tartares ouvrent des trous dans leurs crânes « to let the Dust in[813] » ou « so the gods can talk to them[814] ». Ici l'ouverture n'est pas négative ; elle vise à atteindre un degré de conscience supérieur. Au contraire, l'intercision, coupure pratiquée sur des enfants pour rompre le lien humain-dæmon, provoque un effet catastrophique sur le sujet de l'expérience : il n'est plus qu'à demi-humain, et obéit tel un automate – arme de guerre qui pourrait se révéler utile à Mme Coulter et autres dirigeants de ces mondes. Ainsi, une conversation entre le petit Tony Makarios, enlevé dans le monde de Lyra, et dont le dæmon s'appelle Ratter, est rapportée à d'autres enfants par une fillette à Bolvangar, lieu où Mme Coulter détient des enfants enlevés pour servir de cobayes à ses expériences :

> "We just put you to sleep, and then we do a little operation […]. But Tony didn't believe her. He says –"
>
> "The holes !" said someone. "They make a hole in your head like the Tartars ! I *bet* !
>
> "Shut up ! What else did the nurse said ?" […]
>
> The blonde girl went on, "Tony wanted to know what they was gonna do with Ratter, see. […] You're gonna kill her, en't yer ? […] And the the nurse said No, of course not. It's just a little operation. Just a little cut. It won't even hurt, but we put you to sleep to make sure."
>
> All the room had gone quiet know. The nurse who'd been supervising had left for a moment, and the hatch to the kitchen was shut so no one could hear from here.
>
> "What sort of cut ?" said a boy , his voice quiet and frightened. "Did she say what sort of cut ?"
>
> "She just said, It's something to make you more grown up. She said everyone had to have it, that's why grown-ups' deamons don't change like ours do. So they have to cut to make them one shape for ever, and that's how you get grown up[815]."

---

[813] HDM, p. 211, « pour laisser entrer la Poussière », ACM, p. 223.

[814] HDM, p. 196, « pour que les Dieux puissent leur parler », ACM, p. 208.

[815] HDM, p. 214-215. « Elle lui a répondu : « on va juste t'endormir pour une toute petite opération […]. Mais Tony ne la croyait pas. Il lui a répondu… – Les trous dans la tête ! s'exclama un des enfants. Ils te font un trou dans la tête, comme les Tartares ! J'en suis sûr ! – La ferme ! […] Alors, qu'a répondu l'infirmière ? […] La fillette blonde poursuivit son récit : Tony voulait savoir ce qu'ils allaient faire à Ratter. […] – Vous allez le tuer, hein ? a dit Tony. […] « Non, bien sûr que non ! C'est juste une petite opération. Une simple incision. Ça ne fait même pas mal, mais on t'endort quand même par mesure de

L'incision réalisée sur le corps d'enfants pour des raisons religieuses et politiques évoque des mutilations bien réelles. Pullman décrit nommément l'une d'elles :

> There was a precedent. […] Do you know what the word *castration* means ? It means removing the sexual organs of a boy so that he never develops the characteristics of a man. A *castrato* keeps his high treble voice all his life, which is why the Church allowed it : so useful in Church music. Some *castrati* became great singers […]. Many just became fat spoiled half-men. Some died for the effects of the operation. But the Church wouldn't flinch at the idea of a little *cut*, you see[816].

L'auteur cite ici la castration ; opération réalisée pour l'agrément de la musique religieuse sur le corps de garçonnets. Peut-être faut-il également y voir un écho à la pratique de la circoncision, inscrite dans la Bible comme signe physique de l'alliance entre la famille d'Abraham et Dieu. Yavhé promet en effet à Abraham de régner sur le pays de Canaan et d'être leur divinité si celui-ci fait circoncire tous les nouveaux-nés de son sang :

> Dieu dit à Abraham : « Et toi, tu observeras mon alliance, toi et ta race après toi, de génération en génération. Et voici mon alliance qui sera observée entre moi et vous, c'est-à-dire ta race après toi : que tous vos mâles soient circoncis. Vous ferez circoncire la chair de votre prépuce, et ce sera le signe de l'alliance entre moi et vous. Quand ils auront huit jours, tous vos mâles seront circoncis, de génération en génération. Qu'il soit né dans la maison ou acheté à prix d'argent à quelque étranger qui n'est pas de ta race, on devra circoncire celui qui est né dans la maison et celui qui est acheté à prix d'argent. Mon alliance sera marquée dans votre chair comme une alliance perpétuelle. L'incirconcis, le mâle dont on n'aura pas coupé la chair du prépuce, cette vie-là sera retranchée de sa parenté : il a violé mon alliance[817]. »

La coupure du corps comme signe indélébile de l'appartenance religieuse est donc une pratique courante dans l'histoire de l'humanité. Dans un article intitulé « Mutilations and Meaning », Stephen Greenblatt analyse les significations, notamment religieuses, des mutilations physiques dans l'Europe de l'âge moderne. Il indique que si, pour les Juifs, la parole religieuse se trouve dans les textes sacrés, les Chrétiens voient le corps du Christ, et notamment ses stigmates, comme parole religieuse en elle-même : « for Christians God's flesh was itself a text written upon with universal characters, inscribed with a language that all men could understand[818] […] ». L'intercision chez Pullman peut également évoquer la pratique de l'excision, mutilation sexuelle

---

précaution. » Le silence régnait dans le réfectoire. L'infirmière chargée de la surveillance s'était absentée un instant et la guillotine du passe-plat des cuisines était baissée, si bien que personne ne pouvait les entendre. – Quel genre d'opération ? demanda un garçon d'une voix tremblante. Elle a dit quel genre d'incision ? Elle a simplement dit que ça rendait plus adulte. Et que tout le monde devait passer par là ; c'est pour ça que les dæmons des adultes ne se transforment pas comme les nôtres. Ils font cette opération pour leur donner une apparence définitive, et c'est comme ça qu'on devient adulte. », ACM, p. 228.

[816] HDM, p. 317. « Il y a un précédent. […] Sais-tu ce que signifie le mot castration ? C'est une opération qui consiste à couper les organes sexuels d'un jeune garçon pour qu'il ne devienne pas un homme. Un castrat conserve sa voix fluette toute sa vie, c'est pourquoi l'Église autorisait ces pratiques : c'était tellement utile pour la musique religieuse. Certains *castrati* sont devenus de grands chanteurs […]. Mais beaucoup sont restés des demi-hommes, des êtres obèses et aigris. Certains sont morts des suites de l'opération. Tu vois, l'Église ne recule pas devant une petite amputation. Il y a eu un précédent. », ACM, p. 335.

[817] *La Bible de Jérusalem*, Paris, Desclée de Brouwer, 2000, p. 39.

[818] Stephen Greenblatt, « Mutilations and meanings », in *The Body in Parts. Fantaisies of corporeality in Early Modern Europe*, dir. David Hillman et Carla Mazzio, New York et Londres, Routledge, 1997, p. 223. « pour les Chrétiens la chair de Dieu est elle-même un texte écrit dans une langue universelle, que tout homme peut comprendre […] », traduction par nos soins.

destructrice imposée, aujourd'hui encore, à des millions de petites filles à travers le monde. Selon l'Unicef, l'excision n'est pas une coutume religieuse au sens propre, étant donné qu'elle n'est, contrairement à la circoncision, pas strictement exigée dans les textes religieux existants. Il s'agit davantage d'une norme sociale :

> Dans une communauté où pratiquement toutes les filles sont excisées pour avoir la possibilité de se marier, les familles pensent que les filles doivent être excisées pour pouvoir se marier. Elles choisiront donc d'exciser leurs filles pour garantir qu'elles soient prêtes pour l'âge adulte et qu'elles puissent faire un « bon » mariage, ce qui est souvent essentiel pour la sécurité sociale et économique de la fille. […] Dans de telles conditions, l'E/MGF [Excision/Mutilation Génitale Féminine] est donc perçue comme le meilleur choix pour garantir un « bon » futur à leurs filles. Lorsque l'E/MGF est universelle dans le groupe où se marie la population, les filles, elles-mêmes, peuvent désirer être excisées, car elles pourront ainsi trouver un mari. L'E/MGF est donc une convention sociale – une règle sociale que les communautés suivent, car ils pensent que les autres ont agi comme eux et qu'ils continueront de le faire[819].

Le lien entre norme sociale et mutilation sexuelle, coupure du corps, est ici bien établi. Chez Pullman, le lien entre dæmon et sexe peut être questionné. En effet, couper le lien qui unit enfant et dæmon leur interdit toute vie heureuse et épanouie – et *a fortiori* toute sexualité heureuse et épanouie. Les enfants séparés de leur dæmon sont des êtres sans désir ni joie, bien loin d'un être humain entier. La séparation semble même aller au-delà de la vie sexuelle, la perte de désir affectant tous les domaines, y compris celui de la connaissance. Un parallèle pourrait être établi entre l'intercision et l'action des spectres ; en effet, dans les deux cas, les victimes semblent n'être plus que des ombres. À l'image de ces corps incisés, inopérants, de nombreuses fenêtres entre les mondes ont été coupées dans l'étoffe de l'univers par les porteurs successifs du poignard subtil, seul outil capable de procéder à de telles ouvertures. Ces coupures sont là aussi source de chaos : La Poussière s'y déverse lentement et vient à se tarir dans de nombreux mondes ; en outre, chaque fenêtre coupée provoque la naissance d'un spectre. Will, dernier porteur du poignard subtil, doit refermer toutes ces fenêtres ; il détruira par ailleurs le poignard. Le lien entre dæmon et désir sexuel, entre dæmon et sexe, se décèle dans divers passages du roman. Lyra explique ainsi le tabou social entourant les dæmons au sujet du pelage de Sophomax, le dæmon-chat du gitan Farder Coram :

> She longed to touch that fur, to rub her cheeks against it, but of course she never did ; for it was the grossest breach of etiquette imaginable to touch another person's dæmon. Dæmons might touch each other, of course, or fight ; but the prohibition against human – dæmon contact went so deep that even in battle no warrior would touch an ennemy's dæmon. It was utterly forbidden. Lyra could'nt remember having to be told that : she just knew it, as instinctively as she felt that nausea was bad and and comfort good. So although she admired

[819] UNICEF, Centre de recherche innocenti, *La Dynamique du Changement social. Vers l'abandon de l'excision/mutilation génitale féminine dans cinq pays africains*, Unicef, novembre 20210, p. 6, [en ligne], URL : La dynamique du changement social: vers l'abandon de l'excision/mutilation génitale fémine dans cinq pays africains (unicef-irc.org), consulté le 17/10/2021. Voir aussi https://www.excisionparlonsen.org/comprendre-lexcision/quest-ce-que-lexcision/pourquoi-lexcision-est-elle-pratiquee/, consulté le 17/10/2021.

> the fur of Sophomax and even speculated on what it might feel like, she never made the slightest move to touch her, and never would[820].

Plus loin, lorsqu'un homme adulte touche le dæmon de Lyra, la scène s'apparente à un viol :

> It was as if an alien hand had reached right inside where no hand had right to be, and wrenched at someting deep and precious. She felt faint, dizzy, sick, disgusted, limp with shock. One of the men was *holding* Pantalaimon. He had seized Lyra's dæmon in his human hands, and poor Pan was shaking, nearly out of his mind with horror and disgust. […] She *felt* those hands… It wasn't *allowed*… Not *supposed* to touch… *Wrong*…[821]

Toucher le dæmon d'autrui, pour deux êtres qui s'aiment, peut cependant relever du plaisir physique, comme lorsque Lyra touche le dæmon de Will[822], et vice-versa :

> And even in that horrible urgency, even at that moment of utmost peril, each of them felt the same little shock of excitement : for Lyra was holding Will's dæmon, the nameless wildcat, and Will was carrying Pantalaimon[823].

C'est d'ailleurs le fait de toucher le dæmon de l'autre avec une main aimante qui permet de fixer leur forme :

> Will put his hand on hers. A new mood has taken hold of him, and he felt resolute and peaceful. Knowing exactly what he was doing and what it would mean, he moved his hand from Lyra's wrist and stroked the red-gold fur of her dæmon. Lyra gasped. But her surprise was mixed with a pleasure so like the joy that flooded through her when she had put the fruit to his lips that she couldn't protest, because she was breathless. With a racing heart she responded in the same way : she put her hand on the silky warmth of Will's dæmon, and as her fingers tightened in the fur she knew that Will was feeling exactly what she was[824].

Les dæmons ne seraient ainsi pas seulement l'incarnation de l'âme ou de l'esprit des êtres humains ; une part d'eux semble bien physique. Un enjeu important du roman de Pullman

---

[820] HDM, p. 125. « Lyra mourait d'envie de caresser ce pelage, d'y frotter sa joue, mais, évidemment, elle s'en gardait bien, car le fait de toucher le dæmon d'une autre personne constituait la plus grave entorse aux règles de la bienséance. Certes, les dæmons pouvaient se toucher, et même se battre, mais cette interdiction qui régissait les contacts entre humains et dæmons était ancrée si profondément dans l'esprit des gens que, même durant les batailles, les guerriers ne touchaient jamais au dæmon d'un adversaire. Cela était formellement interdit. Pourtant, Lyra ne se souvenait pas de se l'être entendu dire, elle le savait tout simplement ; aussi instinctivement qu'elle redoutait la nausée et recherchait le confort. C'est pourquoi, bien qu'elle admirât la fourrure de Sophomax et se plût à imaginer sa douceur sous ses doigts, jamais elle ne fit le moindre geste pour essayer de la toucher, et jamais elle ne le ferait. », ACM, p. 134-135.

[821] HDM, p. 234-235. « C'était comme si une main étrangère s'était introduite en elle, là où aucune main n'avait le droit de pénétrer, pour arracher quelque chose de profond et de précieux. Elle se sentit prise de vertiges et de nausées, sur le point de s'évanouir, terrassée par le choc. Un des hommes avait saisi Pantalaimon ! Il avait attrapé la dæmon de Lyra avec ses mains d'être humain, et le pauvre Pan tremblait, rendu fou d'horreur et de dégoût. […] Elle sentait ces mains… Ce n'était pas autorisé… Personne n'était censé toucher… Impossible… », ACM, p. 249.

[822] Dans la majeure partie de l'œuvre de Pullman, les habitants de notre monde, comme Will et Mary Malone, n'ont pas de dæmon visible. Ils découvrent cependant vers la fin du récit qu'ils en possèdent bien un, mais que celui-ci était jusqu'ici invisible. Le dæmon de Will est un chat et celui de Mary Malone, un oiseau.

[823] HDM, p. 999. « Même en cet instant d'affreuse panique, malgré l'ampleur du péril, les deux enfants ressentirent une excitation semblable, car Lyra tenait le dæmon de Will, le chat sauvage sans nom, et Will tenait Pantalaimon. », ACM, p. 1024.

[824] HDM, p. 1070-1071. « Will posa sa main sur celle de Lyra. Un nouvel état d'esprit s'était emparé de lui : il se sentait déterminé et serein. Sachant exactement ce qu'il faisait et ce que cela signifiait, il détacha sa main du poignet de Lyra et caressa le pelage roux de son dæmon. Lyra émit un hoquet. Mais sa surprise s'accompagna d'un plaisir si proche de la joie qui l'avait envahie quand elle avait glissé le fruit entre les lèvres de Will qu'elle ne put protester, car elle avait le souffle coupé. Le cœur battant la chamade, elle répondit de la même manière : elle posa la main sur le poil soyeux et chaud du dæmon de Will et, en enfonçant ses doigts dans la fourrure, elle sentit que Will éprouvait la même chose qu'elle. », ACM, p.1097.

semble être la réhabilitation du désir physique et du plaisir dans un contexte chrétien de rejet du péché de chair. Le conseil d'Oblation impose l'opération d'intercision qui sépare l'humain du dæmon et crée des êtres sans désir, prêts à servir l'Église et la communauté, et veut annihiler la Poussière, considérée comme l'origine du péché originel. L'objet du premier tome du roman est la conquête du grand Nord pour retrouver Roger, l'ami de Lyra enlevé par le conseil d'Oblation ; cet objet se déplace progressivement vers une quête de plus grande envergure pour sauver la Poussière et contrer l'Église et ses représentants.

Frontières géographiques et corporelles sont ici sensibles au phénomène de la coupure. *In fine*, le roman se referme d'ailleurs sur une logique de clôture, d'étanchéité entre les différents mondes : Will doit fermer toutes les fenêtres entre les mondes, et notamment la fenêtre qui sépare son univers de celui de Lyra. Les deux adolescents, pour sauver leur univers, se condamnent à ne jamais se revoir. Cette notion de frontière est également primordiale sur Géthen, planète créée par Ursula Le Guin.

3.4.2. *La Main gauche de la nuit*, un monde et des corps doubles

Géthen, le monde d'Ursula Le Guin, est entièrement traversé par la problématique de la frontière géographique. Sur cette planète, deux pays, la Karhaïde et l'Orgoryen, sont réunis et séparés par une région frontalière que tous convoitent, la vallée du Sinoth. Cette frontière colore jusqu'aux contes des deux nations. Dans l'un d'eux, deux familles sont rivales, Stok et Estre, dans le pays de Kerm, pour des questions de frontières et de territoires :

> The feud had been fought in forays and ambushes for three generations, and there was no settling it, for it was a dispute over land. Rich land is scarce in Kerm, and a Domain's pride is in the length of its borders, and the lords of Kerm Land are proud men and umbrageous men, casting black shadows.[825]

D'un point de vue politique, s'occuper de la question de la frontière peut s'avérer dangereux. Estraven a ainsi perdu l'estime du roi de Karhaïde, et doit s'en exiler, car il a secrètement œuvré pour le rapprochement avec l'Orgoryen. Ce conflit, cette incompréhension entre les deux nations semble se rejouer dans les relations que Genly Aï, l'Envoyé Terrien, entretient avec les autochtones. Ce sont ici les différences physiques, le fait que l'Envoyé soit unisexué et toujours en proie au kemma, qui crée une frontière entre les êtres. Avoir sur Géthen un Envoyé de l'espace entraîne une remise en question des frontières habituellement reconnues comme seules existantes :

[825] LHD, p. 101. « Depuis trois générations ce n'étaient que coups de main et embuscades entre ces deux Domaines, et rien ne pouvait y mettre fin car c'était un conflit territorial. Les terres riches sont rares en Kerm, aussi est-ce la longueur de ses frontières qui fait la gloire d'un Domaine, et les grands seigneurs du pays de Kerm sont des hommes fiers et ombrageux, puissants et ténébreux », MGN, p.140.

> But this is certain: in his [Genly's] presence, lines drawn on the earth make no boundaries, and no defense. […] Our border now is no line between two hills, but the line our planet makes in circling the sun.[826]

La frontière entre les pays et les espèces semble s'effondrer lorsque Genly Aï comprend qu'il aime Estraven malgré leur différence physique. Cette union physique symbolise le rêve de l'Ekumen, alliance entre nations. Estraven, d'ailleurs, rejette le nationalisme, et professe l'unité :

> Hate Orgoreyn ? No, how should I ? How does one hate a country, or love one ? […] I know people, I know towns, farms, hills and rivers and rocks, I know how the sun at sunset in autumn falls on the side of a certain plowland in the hills ; but what is the sense of giving a boundary to all that, of giving it a name and ceasing to love where the name ceasing to apply ? What is love of one's country ; is it hate of one's uncountry ? Then it's not a good thing. […] Insofar as I love life, I love the hills of the Domain of Estre, but that sort of love does not have a boundary-line of hate. […] A man who doesn't detest a bad government is a fool. And of there were such a thing as a good government on earth, it would be a great joy to serve it.[827]

Les corps géthéniens semblent traversés, eux aussi, par une forme de frontière. Ils sont en effet, d'un côté neutre, d'un côté sexué, et bien sûr, tantôt homme, tantôt femme. Ces corps sont en quelque sorte instables, car si le cycle soma-kemma permet d'identifier le moment auquel, environ, le corps va se sexuer, il est impossible en revanche de savoir quel sexe sera dominant pour ce cyle en particulier. Neutre / sexué, homme / femme, les corps sur Géthen paraissent doubles, et en ce sens semblables au monde qui les abrite, traversé par la frontière entre Karhaïde et Orgoryen. Le fonctionnement de ces corps doubles semble assez différent de la physiologie des Neutres chez Carina Rozenfeld. Abrielle s'interroge ainsi sur la sexuation future de ses compagnons :

> - […] Vous ne voulez pas devenir un homme ou une femme ?
> - Si, bien sûr ! Mais l'Injection est douloureuse et elle peut nous rendre malades. […] Notre rêve, c'était de vivre notre Cérémonie en même temps […]. Or là, il faudra que nous le fassions l'un après l'autre, de manière que l'un de nous deux puisse veiller sur l'autre quand iel aura de la fièvre.
> - Iel ?
> - Oui, iel, ou il-elle. Nous ne sommes ni l'un ni l'autre, et nous sommes la promesse des deux à la fois[828].

Si les hermaphrodites géthéniens peuvent être, tout au long de leur vie, femme puis homme, en fonction de la sexuation aléatoire qui s'effectue durant la phase de kemma, les Neutres de Rozenfeld sont plutôt des êtres asexués – « ni l'un ni l'autre » – dont la sexuation n'est qu'une

---

[826] LHD, p. 71. « Une chose est certaine, c'est que sa présence [celle de Genly Aï] enlève toute valeur aux lignes tracées sur nos territoires – ce ne sont plus ni frontières, ni lignes de défense. […] Notre vraie frontière n'est plus une ligne de démarcation entre deux collines, c'est la ligne que décrit notre planète dans sa rotation autour du soleil », MGN, p. 102.

[827] LHD, p. 176. « Moi, haïr l'Orgoryen ? Non. Je n'ai aucune raison de haïr ce pays. Et d'abord comment peut-on haïr ou aimer un pays ? […] Je connais des hommes, des villes, des fermes, des collines et des rivières et des rochers, je sais comment le rayons du soleil couchant éclairent à l'automne les mottes d'un certain champ labouré au flanc d'une colline. Que vient faire une frontière dans tout cela ? […] Pour aimer son pays, faut-il haïr les autres ? Si oui, le patriotisme n'est pas une bonne chose. […] J'aime les collines du domaine d'Estre parce que j'aime la vie, mais c'est un amour d'une nature telle qu'il ne saurait se changer en haine au-delà d'une certaine ligne de démarcation. […] Il faut être un imbécile pour ne pas haïr un mauvais gouvernement. Et s'il existait sur terre un bon gouvernement, ce serait une joie que de se mettre à son service. » MGN, p. 232-233.

[828] SA1, p. 365.

notion future – « la promesse des deux à la fois. » C'est bien chez Rozenfeld qu'un système de pronoms neutres est mis en place ; cependant, Ursula Le Guin a par la suite développé ce type de pronoms dans d'autres nouvelles situées dans l'univers Hainien : peut-être était-t-il, au moment de la publication de *La Main gauche de la nuit*, encore trop tôt pour aller vers ce système de dénomination neutre.

Cette question des frontières traverse tout notre corpus : frontières géographiques entre les pays et les mondes, qu'elles soient étanches, comme dans l'utopie australe de Foigny, ou au contraire incertaines, dans le cas notamment de Nouvelle-Crobuzon, cité-Etat de *Perdido Street Station*. Les hermaphrodites posent la question d'une perméabilité de la frontière entre les sexes : Australiens, Mégamicres, Géthéniens et Neutres redessinent, chacun à leur manière, les lignes de démarcation entre féminin et masculin. Les hommes-bêtes de Rétif de la Bretonne, les hommes volants de Paltock, les dæmons de Pullman, les hybrides de China Miéville questionnent quant à eux la frontière entre espèce humaine et espèce animale. Nous pourrions ajouter en outre que l'interrogation ne concerne sans doute pas strictement, et de manière séparée, d'un côté la frontière interne entre féminin et masculin chez les hermaphrodites, et de l'autre celle qui existe entre part humaine et part animale des mixtes humains-animaux. En effet, il s'agirait peut-être davantage de considérer la configuration de ces corps mixtes dans les deux cas comme un tout, avec des frontières redéfinies par cette mixité et dont la particularité se trouve testée au prisme des mondes pour lesquels elles ont été imaginées. Enfin, tous nos êtres hors-norme confrontent le normal et l'anormal : la norme physique communément admise dans notre réalité peut par exemple se voir renversée lorsque le narrateur-voyageur se trouve seul dans une communauté dont les citoyens ont un corps différent du sien, à l'instar de Sadeur, Pierre Wilkins ou Genly Aï.

Conclusion

À travers les ancrages diversifiés des ouvrages de notre corpus, entre période moderne (fin XVII^{e} s.-fin XVIII^{e} s.) et époque contemporaine (fin XX^{e} s.-début XXI^{e} s.), entre production francophone et production anglophone, la récurrence, au sein de la narration, de sociétés formées d'êtres aux corps mixtes ou hybrides nous a amenée à nous interroger sur les raisons et les effets d'un tel motif. Entre ces deux temps de production se révèlent les évolutions des orientations anthropologiques que peuvent se donner ces œuvres littéraires qui ont pour point commun de relever, par-delà les époques, des littératures de l'imaginaire. Qu'il s'agisse d'inspiration utopique ou dystopique, de voyages fictionnels, de fantasy ou de science-fiction, les œuvres de ce corpus, sans couper avec la société contemporaine dans laquelle elles sont produites, et dont elles retiennent certains aspects selon différents usages, ont un point commun : elles s'écartent de cette réalité pour se projeter dans des ailleurs ou des altérités temporelles qui ne répondent pas aux lois exactes qui régissent le monde des lecteurs. Dans ce corpus relevant des littératures de l'imaginaire sur un temps long, la transgénéricité est une caractéristique aussi bien des œuvres de la période moderne que de l'époque contemporaine : l'hybridité des corps participe à la circulation de chacun de ces textes entre les genres. Mais il n'y a pas là qu'un motif isolé car ces corps mixtes de nos œuvres ne sont pas des objets à part, ils font peuples dans le cadre de mondes où leur existence défiant les connaissances biologiques contemporaines des auteurs entraîne à chaque fois explication et exploitation.

Dans les littératures de l'imaginaire, des genres comme les voyages imaginaires, les utopies et dystopies proposent régulièrement la représentation de mondes marqués d'une altérité qui est avant tout spatiale : l'utopie classique, dans laquelle s'ancre la plus ancienne des œuvres de notre corpus, a associé à cette pratique du décentrement spatial une dimension volontiers satirique, le lieu utopique étant à la fois l'occasion d'imaginer un monde meilleur et de critiquer la société réelle comme l'avait fait Thomas More. De tels mondes imaginaires gardent ainsi le souvenir d'une tradition axiologique qui les a longtemps valorisés avant que ne se multiplient les romans dystopiques. D'un côté ou de l'autre, cette tradition inscrit cette production imaginaire de mondes autres dans une réflexion sur ce qui est critiquable, ce qui serait mieux, une évaluation de l'état de ces mondes qui se dit en termes de perfectibilité ou de perte. À cette altérité spatiale, nos œuvres rajoutent une altérité centrée sur les individus et leurs corps et, de la même façon, elles amènent les lecteurs à se placer dans une perspective d'évaluation de ces corps. L'approche de ces corps mixtes, si elle n'échappe pas, dans un certain nombre de nos romans, à une description fascinée et pseudo-scientifique de corps nécessairement anormaux à l'aune de ceux des lecteurs, prend une dimension sociale dès lors que ces corps sont le fait de tout un peuple. Selon que leur est conférée une origine naturelle ou artificielle, qu'ils offrent l'image d'une société présentée comme supérieure ou inférieure, qu'ils sont singuliers ou se déclinent en plusieurs sortes de peuples hybrides, ces corps prennent position sur une échelle qui les fait évaluer de la perfection à la monstruosité, de la solution à l'abomination, plaçant

systématiquement le lecteur dans une position de jugement, mais aussi d'inquiétude et de perplexité.

L'hybridité choisie par les auteurs de notre corpus est ainsi un moyen d'interroger par le biais des corps l'humanité des sociétés. De nombreuses fictions contemporaines interrogent aujourd'hui cette question à travers la piste du transhumanisme en mêlant humain et inanimé, ce qui aboutit invariablement au risque de la perte de l'humain. Les œuvres de notre corpus proposent des hybrides entre animés, homme-femme ou homme-animal, ce qui ouvre davantage le champ de leur exploitation littéraire et l'implication de leur usage sur le plan d'une construction sociale. Les types d'hybridité, s'ils touchent l'un et l'autre à cette question de l'humanité, ne sauraient se superposer entièrement, et offrent chacun des réponses sociales différentes. Ainsi, tous les romans présentant des hermaphrodites ou des Neutres, qu'il s'agisse, pour les temps anciens, de Foigny et Casanova, et pour la période moderne et contemporaine, d'Ursula Le Guin et Carina Rozenfeld, résolvent le problème du viol. L'agression sexuelle n'existe pas, ou plus, dans ces territoires. Cependant, chaque laboratoire du politique ne trouve pas de solution au problème de la violence sociale, qu'elle soit dirigée vers l'extérieur, comme les massacres de Fondins chez Foigny, ou vers l'intérieur, comme la mise au pilori des Neutres ayant bravé l'interdiction de se toucher chez Rozenfeld. Chez les humains-animaux, cette violence sociale existe également : les personnages de Rétif de la Bretonne s'emparent des hommes-bêtes par le rapt, ou les religieux de Pullman pratiquent l'intercision, par exemple.

Dans nos romans, les corps des citoyens ont-ils véritablement un lien direct avec le type de gouvernement présenté ? Chez Gabriel de Foigny, le corps hermaphrodite semble bien avoir un impact sur le mode de société mis en place. Auto-suffisant et insulaire, ce corps permet à chacun d'être l'égal de son prochain, et de vivre dans une nation vouée à la religion et la raison. Les corps Neutres de Carina Rozenfeld dans sa *Symphonie des abysses* sont au centre de l'organisation sociétale de la ville des Désex. C'est par le retrait des chromosomes X et Y aux nouveau-nés et la création d'enfants et d'adolescents Neutres que les Gardiens pensent pouvoir garder leur pouvoir sur la ville. Dans *Perdido Street Station*, de China Miéville, les Garudas vivant à Nouvelle-Crobuzon peuvent recréer une forme de société inaccessible en haut des immeubles de la ville grâce à leur capacité de voler. Cependant, il existe dans ce roman une autre race volante, les calovires, considérées comme stupides et de fait incapables de faire société. Ce ne sont donc pas seulement les ailes des Garudas qui leur permettent de mettre en place une organisation sociale, mais également leur intellect, leur esprit. Corps et esprit semblent donc intimement liés pour faire société. Cela rappelle les hommes-bêtes ou « hommes-brutes » de la *Découverte australe* de Rétif de la Bretonne : possédant trop peu d'esprit, et peut-être un peu trop d'animalité, les humains-animaux semblent pouvoir à terme faire peuple, mais le lecteur n'a pas accès à leur éventuelle organisation sociétale et politique – soit que celle-ci soit inexistante, soit que le point de vue adopté, celui de Victorin et de ses descendants, ne cherche pas à aller plus loin que la mise en place d'une hybridation dont les conséquences socio-politiques sont supposées tendre vers une amélioration sans pouvoir atteindre isolément la perfection. Les

sociétés présentées dans l'*Icosameron* de Casanova et *Les Aventures de Pierre Wilkins et les hommes-volants* de Paltock ont peut-être moins à voir avec le type de corps qu'elles présentent, étant donné que l'Européen apporte des améliorations à la société autochtone. Dans les deux cas cependant, il est très difficile d'accéder au nouveau monde, Peter étant dépourvu d'ailes et Édouard et Élisabeth ayant eu à traverser la terre pour arriver jusqu'aux Mégamicres. Ceux-ci ont une organisation sociétale sous forme de castes qui dépend de leur couleur de peau ; que l'hermaphrodisme y ait un réel effet sur les sociétés présentées, cela est moins sûr. Chez Ursula Le Guin, l'égalité parfaite présente dans la société hermaphrodite de Gabriel de Foigny dans *La Terre australe connue* est moins certaine, bien que ses personnages soient eux aussi hermaphrodites. En Karhaïde, l'un des deux pays de la planète Géthen, où a été envoyé Genly Aï, l'observateur Terrien, le système politique est de type monarchique : pas d'égalité ici. L'Orgoryen, deuxième pays de Géthen, semble plus proche d'une égalité due à ou induite par l'hermaphrodisme des citoyens. Cependant, les déviants de la norme orgota peuvent être envoyés dans les Fermes volontaires, camps où se pratiquent travaux forcés et torture. Le pays n'apparaît donc pas aussi harmonieux que l'utopie australe. Chez Philip Pullman, dans sa trilogie *À la croisée des mondes*, l'univers de Lyra, dominé par un organe religieux, le Magisterium, est en rapport direct avec le corps double de ses citoyens : l'humain doublé du dæmon. C'est en effet le mystère du lien entre humain et dæmon, surtout à l'adolescence, que le Magisterium veut percer à jour ; c'est par lui qu'il entend contrôler les citoyens et asseoir son pouvoir sur la société de Lyra.

Travailler des ouvrages d'époques variées a pu montrer qu'à des âges différents et lointains, la crédibilité du laboratoire politique mis en place était un enjeu variable pour les auteurs et autrices. Aussi, un ouvrage comme l'*Icosaméron* de Casanova ou même encore *Les Aventures de Pierre Wilkins et les hommes-volants* de Paltock ne semblent pas accorder de grande importance à une forme de véracité de leur écrit, ou du moins poser l'enjeu d'un laboratoire politique ferme, proposant des solutions à des problèmes bien réels. Ils semblent aller davantage vers la fantaisie. C'est le cas au XXI^{e} siècle avec *Perdido Street Station* de China Miéville. Au contraire, la *Terre Australe connue* de Foigny, *La Main gauche de la nuit* de Le Guin, *La Symphonie des abysses* de Rozenfeld et *À la croisée des mondes* de Pullman suggèrent des laboratoires plus crédibles.

Cet enjeu de la crédibilité des récits, ou de la plus ou moins grande volonté des auteurs d'en faire des laboratoires politiques viables, soulève la question des genres littéraires. D'un point de vue générique, notre travail a tissé des liens entre des genres plus anciens, comme l'utopie narrative et le voyage imaginaire, et d'autres plus récents, comme la science-fiction et la fantasy. En effet, un lecteur de voyage imaginaire, à l'instar des lecteurs de fantasy contemporaine, n'attend guère du récit qu'il lit une espèce de vraisemblance. *A contrario*, l'utopie littéraire veut, si ce n'est être crue, être au moins crédible, et fournir des récits dans lesquels les laboratoires du politique proposés sont viables et proposent des solutions à des problèmes bien réels. La

science-fiction actuelle semble se poser également comme plus « proche » de la véracité ou du moins de la crédibilité de ses récits.

Qu'ils proposent ou non des solutions claires aux problèmes sociaux exposés, tous nos romans viennent redéfinir la notion de norme. En effet, pour le lecteur, la norme c'est son corps, le corps humain. Or l'humain va souvent, dans les romans du corpus, devenir bizarre, ou anormal, ou monstrueux pour le peuple hors-norme rencontré. Sadeur chez Foigny, dans *La Terre australe connue*, est par exemple considéré comme monstrueux par sa nourrice européenne, mais perçu *a priori* comme normal par les Australiens qui comme lui ont deux sexes. Édouard et Élisabeth de l'*Icosaméron* de Casanova sont d'abord les seuls « géants » face aux petits Mégamicres, dont la constitution physique est alors la norme, faisant des Européens des étrangers malformés. Chez Rétif de la Bretonne, dans *La Découverte australe par un homme volant*, les humains sont confrontés à plusieurs normes physiques différentes : celle des Hommes-de-nuit, celle des Hommes-bêtes, celle des Patagons et celle des Mégapatagons. À chaque rencontre, parce qu'ils sont moins nombreux, les hommes dotés d'ailes mécaniques apparaissent comme différents des races qu'ils rencontrent. Dans *La Symphonie des abysses* de Carina Rozenfeld, Sa et Ca paraissent très étranges à Abrielle, qui n'a jamais vu ce type de créature ; chez eux, les Neutres font partie d'une communauté dans laquelle la norme physique neutre est la loi commune. Dans *Les Hommes volants ou les aventures de Pierre Wilkins*, de Robert Paltock, Peter Wilkins, s'il règne sur son île souterraine, devra bientôt céder la place aux hommes-volants, dont le nombre assoit et constitue la norme physique face à cet individidu isolé. Chez Le Guin, autrice de *La Main gauche de la nuit*, Genly Aï, l'unisexué, le « Pervers », « l'homme toujours en rut » est un monstre pour les Géthéniens qui logiquement l'excluent à la fin du récit. Il s'agit pourtant bien d'un être humain semblable à nous. La norme semble donc relative au lieu et au nombre d'individus partageant un même physique. Chez Philip Pullman, Will et Mary paraissent ainsi d'abord monstrueux à Lyra car dépourvus de dæmon, quand c'est ce même dæmon qui fait passer Lyra, aux yeux de Will et Mary, pour un être anormal. Dans *Perdido Street Station*, de China Miéville, la norme humaine semble vouloir être dépassée. Cependant, c'est bien à elle que l'on réfère pour décrire les différentes créatures de ce monde : femme-insecte, homme-oiseau, etc.

La norme intéresse pour autant qu'elle est dépassée et suscite le questionnement, norme des peuples vécue à des échelles si réduites qu'elles peuvent du coup s'adapter à l'individu. Ainsi, dans *Perdido Street Station*, les personnages principaux, Lin et Isaac, vont jusqu'à revendiquer leur différence, et la singularité de leur union, se qualifiant eux-mêmes de « monstres » ou de « pervers » : « she undulates her headlegs at him and signed, *My monster*. *I am a pervert*,

thought Isaac, *and so is she*[829]. » Les amants ont chacun leur point de vue sur ce qu'est la norme du corps :

> Isaac watched the huge iridescent scarab that was his lover's head devour her breakfast. He watched her swallow, saw her throat bob where the pale insectile underbelly segued smoothly into her human neck…not that she would have accepted that description. *Human have khepri bodies, legs, hands ; and the heads of shaved gibbons*, she had once told him[830].

Pour Isaac donc, les Khépris ont un corps humain et une tête d'insecte ; pour Lin, les humains ont un corps khépri et la tête d'un singe. Le point de vue est de fait essentiel pour définir la norme du corps. Le corps hors-norme semble, dans les romans du corpus, en appeler à l'union hors-norme : désir interdit de Sadeur pour une Fondine, inceste chez Casanova, hybridation entre homme et homme-animal chez Rétif, union entre Peter et Youwarkee chez Paltock, entre Genly Aï et Estraven chez Le Guin, entre Will et Lyra chez Pullman, entre Sa et Ca chez Rozenfeld, et entre Isaac et Lin chez Miéville. Les peuples hors-norme semblent donc laisser possibles des unions inédites entre personnages aux corps et aux désirs différents, qui, allant au-delà des normes sociales de leur univers, vont accepter l'altérité et former de nouveaux liens, également mixtes, hybrides.

[829] PSS, p. 10. « Elle ondula des pattes céphaliques à son attention et signa : *Mon monstre*. *Je suis un pervers*, songea Isaac, *et elle aussi*. », PSS1, p.25.
[830] PSS, p. 10. « Isaac regarda l'énorme scarabée iridescent qu'était la tête de sa maîtresse dévorer son petit déjeuner. Elle avalait, sa gorge se gonflant et se rétractant là où son abdomen insectoïde se fondait harmonieusement dans son cou humain… Non, elle n'aurait pas admis cette description. *Les Humains ont le corps, les jambes et les mains des Khépris ; et la tête chauve des gibbons*, lui avait-elle affiré jadis. », PSS1, p. 25.

Bibliographie

Bibliographie primaire

Éditions utilisées dans la thèse

CASANOVA Giacomo, *Icosameron. Ou Histoire d'Édouard et d'Élisabeth qui passèrent quatre-vingt-un ans chez les Mégamicres, habitants aborigènes du protocosme dans l'intérieur de notre globe*, Paris, Éditions François Bourin,1988 [1788].

FOIGNY Gabriel de, *La Terre australe connue (1676)*, éd. Pierre Ronzeaud, Paris, Société des textes français modernes, 1990 [1676].

LE GUIN Ursula Kroeber, *The Left Hand of Darkness*, New York, Penguin Books, 2016 [1969].

LE GUIN Ursula Kroeber, *La Main gauche de la nuit* [*The Left hand of darkness*], trad. Jean Bailhache, Paris, Robert Laffont, 1971 [1969].

MIÉVILLE China, *Perdido Street Station*, New York, The Ballantine publishing group, 2001 [2000].

MIÉVILLE China, *Perdido Street Station Tome 1 et Tome 2*, trad. Nathalie Mège, Paris, Fleuve Noir, coll. « Rendez-vous ailleurs », 2003 [2000].

PALTOCK Robert, *The Life and Adventures of Peter Wilkins*, ed. Christopher Bentley, New York, Oxford University Press, 1990 [1751].

PALTOCK Robert, *Les Hommes volans ou Les aventures de Pierre Wilkins*, trad. Philippe-Florent de Puisieux, Londres, Veuve Brunet, 1763 [1751].

PULLMAN Philip, *His Dark Materials. Northern Lights, The Subtle Knife, The Amber Spyglass*, London, Everyman's library, 2011 [1995-2000].

PULLMAN Philip, *À la croisée des mondes. L'intégrale*, trad. Jean Esch, Paris, Gallimard, 2017 [1995-2000].

RETIF DE LA BRETONNE, Nicolas-Edme, *La Découverte australe par un Homme-volant, ou Le Dédale français ; nouvelle très philosophique, Volume 1-2, et Volume 3-4,* Leïpsick et Paris, 1781.

ROZENFELD Carina, *La Symphonie des abysses Tome 1 et Tome 2*, Paris, Robert Laffont, 2014.

Autres éditions

CASANOVA Giacomo, *Icosaméron ou Histoire d'Edouard et Elisabeth qui passèrent quatre-vingt ans chez les Mégamicres, habitants aborigènes du Protocosme dans l'intérieur de notre globe*, Prague, 1788.

DE LA BRETONNE Rétif, *La Découverte australe*, Paris, France Adel, 1977 [1781].

RACAULT Jean-Michel, *Trois récits utopiques classiques : Gabriel de Foigny,* La Terre australe connue*, Denis Veiras,* Histoire des Sévarambes*, Bernard de Fontenelle,* La République des philosophes ou Histoire des Ajaoïens, Saint-Denis, Presses Universitaires Indianocéaniques, 2020.

Bibliographie secondaire

Intertextes

Utopie

MORE Thomas, *L'Utopie. Ou le Traité de la meilleure forme de gouvernement* [*Utopia*], trad. Marie Delcourt, Paris, GF Flammarion, 1987 [1516].

BACON Francis, *La Nouvelle Atlantide* [*New Atlantis*], trad. Michèle Le Doeuff et Margaret Llasera, Paris, GF Flammarion, 2000 [1627].

Mixte masculin-féminin

KUEVA C., *Les Porteurs Tome 1*, Paris, Thierry Magnier, coll. « Grands romans », 2017.

STURGEON Theodore, *Venus plus X*, trad. Jean-Claude Carasso, Paris, Champ Libre, coll. « Chute libre », 1979 [1960].

Mixte humain-animal

ATWOOD Margaret, *Le Dernier homme*, trad. Michèle Albaret-Maatsch, Paris, Robert Laffont, coll. « Pavillons », 2005 [2003].

H.G. Wells, *The Island of Doctor Moreau*, London, ed. Brian Aldiss, London, Everyman, 1993 [1896].

H.G. Wells, *Les Chefs d'œuvre de H.G. Wells*, ed. Francis Lacassin, Paris, Omnibus, 2007 [1896].

Autres créatures

SHELLEY Mary, *Frankenstein*, *in Frankenstein et autres romans gothiques*, éd. et trad. Alain Morvan, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2014 [1818].

SWIFT Jonathan, *Gulliver's Travels*, Oxford, Oxford University Press, 2008 [1726].

SWIFT Jonathan, *Les Voyages de Gulliver*, *in Œuvres*, éd. Emile Pons, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de La Pléiade », 1965 [1726].

Ouvrages, thèses et articles critiques

Sociologie, anthropologie

DOUGLAS Mary, *De la souillure. Essai sur les notions de pollution et de tabou*, trad. Anne Guérin, Paris, La Découverte/Poche, 2001 [1967].

JOHNSON Carina L., « Idolatrous Cultures and the Practise of Religion », *Journal of the History of Ideas*, vol. 67, n. 4, October 2006, University of Pennsylvania Press, p. 597-622.

PASTOUREAU Michel, *Rouge. Histoire d'une couleur*, Paris, Seuil, 2016.

UNICEF, Centre de recherche innocenti, *La Dynamique du Changement social. Vers l'abandon de l'excision/mutilation génitale féminine dans cinq pays africains*, Unicef, novembre 20210, [en ligne], URL : La dynamique du changement social: vers l'abandon de l'excision/mutilation génitale fémine dans cinq pays africains (unicef-irc.org), consulté le 17/10/2021.

Philosophie

CANGUILHEM Georges, *Le Normal et le pathologique*, Paris, Presses Universitaires de France, 2013 [1943].

FOUCAULT Michel, *Le Corps utopique*, suivi de *Les Hétérotopies*, Paris, Lignes, 2009.

FOUCAULT Michel, *Les Anormaux. Cours au Collège de France*, 1974-1975, Paris, Gallimard Le Seuil, coll. « Hautes études », 1999.

LOCKE John, *Deux Traités de gouvernement*, trad. Bernard Gilson, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 1997 [1690].

PLATON, *Le Banquet*, Paris, GF Flammarion, 1998.

Sciences

BUFFON Georges-Louis-Lerclerc, *Discours sur la nature des animaux*, Paris, Rivages, 2003 [1753].

CURRAN Andrew, « Buffon et l'histoire naturelle des Africains », *Dix-huitième siècle* 2012/1 (n° 44), p. 183-199, [en ligne], URL : https://www.cairn.info/revue-dix-huitieme-siecle-2012-1-page-183.htm., consulté le 13/10/2021.

FONDANÈCHE Daniel, *La Littérature d'imagination scientifique*, Amsterdam-New York, Rodopi, 2012.

GUINARD Louis, *Précis de tératologie. Anomalies et monstruosités chez l'homme et chez les animaux*, Paris, JB. Baillière, 1893.

PLINE L'ANCIEN, *Histoire Naturelle Livre VII*, éd. et trad. Robert Schilling, Paris, Les Belles Lettres, 2003.

PASSERA Luc et ARON Serge (dir.), *Les Fourmis. Comportement, organisation sociale et évolution*, Ottawa, Les Presses scientifiques du CNRC, 2005.

ROGER Jacques, *Les Sciences de la vie dans la pensée française du XVIII^e siècle*, Paris, Armand Colin, 1971.

Histoire

CEARD Jean, *La Nature et les prodiges. L'insolite au XVI^e siècle*, 2^nde édition revue et augmentée, Genève, Droz, 2008 [1977].

GRAILLE Patrick, *Les Hermaphrodites. Aux XVII^e et XVIII^e siècles*, Paris, Les Belles Lettres, 2001.

MOREL Marie-France, « Théories et pratiques de l'allaitement en France au XVIII^e siècle », *in Annales de démographie historique*, Paris, Belin, 1976, p. 393-427, [en ligne], URL : https://www.jstor.org/stable/44384535, consulté le 18/02/2021.

PIEGAY-GROS Nathalie, « Récits d'archives », *Écrire l'histoire*, 13-14 | 2014, p.73-87, [en ligne], URL : http://journals.openedition.org/elh/473, consulté le 30/07/2021.

PIGEAUD Jackie, *Ni l'un ni l'autre. L'androgyne ou l'hermaphrodite*, Paris, Payot, coll. « Manuels Payot », 2014.

Linguistique

ALPHERATZ, « Le Genre grammatical neutre en français à la lumière des Problèmes de linguistique générale d'Émile Benveniste », [en ligne], URL : https://www.alpheratz.fr/articles/problemes-de-linguistique-generale/#sdfootnote3sym, consulté le 07/07/2020.

Art et archéologie

LINANT DE BELLEFONDS Pascale et ROUVERET Agnès (dir.), *L'Homme-animal dans les arts visuels. Images et créatures hybrides dans le temps et dans l'espace*, Paris, Les Belles Lettres / Presses Universitaires de Paris Nanterre, 2017, notamment les articles du Chapitre 1. Mécanique de l'hybridation homme-animal :

- BRENIQUET Catherine, LE MAILLOT Aurélien et MULLER Béatrice, « Thérianthropes de Mésopotamie. Variation sur les reptiles », p. 10-24.

- RONDOT Vincent, « Qu'en est-il de la représentation des dieux égyptiens à tête animales au contact avec l'héllénisme généralisé dans l'empire romain ? », p. 28-35.

- LE MEAUX Hélène, « Des femmes ailées comme exemples de compositions orientalisantes ibériques », p. 36-49.

- LATSANOPOULOS Nicolas et GOEPFERT Nicolas, « Un mélange des genres plus qu'ordinaire. Panorama de l'hybridité homme-animal en Mésoamérique et dans les Andes », p. 50-61.

- LECLERCQ-MARX Jacqueline, « Quand le monstre se fait homme. Centaures et sirènes dans l'art du haut Moyen Âge et du Moyen Âge central », p. 62-73.

- FISCHER Jean-Louis, « L'homme-animal. Origines, fonctions et interprétations dans l'imagerie médicale des XVI^{e} et XVII^{e} siècles », p.74-83.

Critique littéraire

- **Utopie**

BOSQUET Marie-Françoise, *Images du féminin dans les utopies françaises classiques*, Oxford, Voltaire Foundation, 2007.

BOZZETTO Roger, « Utopie et dystopie », *Raison présente*, n° 36, 1975, p. 75-76, [en ligne], URL : https://www.persee.fr/doc/raipr_0033-9075_1975_num_36_1_1773?q=dystopie., consulté le 12/04/2021.

BRAGA Corin, *Du Paradis perdu à l'antiutopie aux XVI^{e}-XVIII^{e} siècles*, Paris, Classiques Garnier, 2010.

BRAGA Corin, *Les Antiutopies classiques*, Paris, Classiques Garnier, 2012.

BRAGA Corin, *Pour une morphologie du genre utopique*, Paris, Classiques Garnier, 2018.

ENGÉLIBERT Jean-Paul et GUIDÉE Raphaëlle, *Utopie et catastrophe. Revers et renaissances de l'utopie (XVI^{e}-XXI^{e} siècles)*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, coll. « La Licorne », 2015.

FORTUNATI Vita et TROUSSON Raymond (dir.), *Histoire transnationale de l'utopie littéraire et de l'utopisme*, Paris, Honoré Champion, coll. « Bibliothèque de littérature générale et comparée », 2008.

JOHNS Alessa, *Women's Utopias of the Eighteen Century*, University of Illinois Press, 2003.

LAMOINE Georges, « Deux utopies du dix-huitième siècle chez les hommes volants. Quelques aspects », *Littératures 5*, printemps 1982, p. 7-18.

LEIBACHER-OUVRARD Lise, *Libertinage et utopie sous le règne de Louis XIV*, Genève, Droz, 1989.

LOJKINE Stéphane, « Illustrations de l'utopie au XVIII[e] siècle », *Dictionnaire critique de l'utopie au temps des Lumières*, dir. Bronislaw Backo, Michel Porret, François Rosset, Chêne-Bourg, Georg Editeur, 2016.

MARIN Louis, *Utopiques. Jeux d'espaces*, Paris, Les éditions de Minuit, 1973.

MOREAU Pierre-François, *Le Récit utopique. Droit naturel et roman de l'État*, Paris, Presses Universitaires de France, 1982.

MOREL Anne-Rozenn, *Les fictions utopiques pendant la Révolution française. Enquête sur les interactions entre réalité révolutionnaire et modèles politiques imaginaires*, thèse de doctorat en littérature française, Université Rennes 2, 2007.

POHL Nicole, TOOLEY Brenda, *Gender and Utopia in the Eighteenth century. Essays in English and French Utopian wrinting*, London, Routledge, 2016.

RACAULT Jean-Michel, *L'Utopie narrative en France et en Angleterre. 1675-1761*, Oxford, Voltaire Foundation, 1991.

RACAULT Jean-Michel, *Nulle part et ses environs. Voyage aux confins de l'utopie littéraire classique (1657-1802)*, Paris, Presses universitaires de Paris-Sorbonne, 2003.

REQUEMORA-Gros Sylvie, *Voguer vers la modernité. Le voyage à travers les genres au XVII[e] siècle*, Paris, PUPS, coll. « Imago mundi », 2012.

RIOT-SARCEY, BOUCHET Thomas et PICON Antoine (dir.), *Dictionnaire des utopies*, Paris, Larousse, coll. « In extenso », 2007.

RONZEAUD Pierre, « La femme dans le roman utopique de la fin du XVII[e] », in *Onze études sur l'image de la femme dans la littérature française du dix-septième siècle*, Wolfgang Leiner (dir.), Tübingen, G. Narr, Paris, J.-M. Place, 1984, p. 79-98.

TROUSSON Raymond, *Voyages aux pays de nulle part. Histoire littéraire de la pensée utopique*, Bruxelles, Université de Bruxelles, 1999.

- **Science-fiction, fantastique, fantasy**

BAUDU Jacques, « Ces écrivains qui inventèrent la scientifiction », *in* Léa Silhol et Estelle Valls de Gomis (dir.), *Fantastique, fantasy, science-fiction. Mondes imaginaires, étranges réalités*, Paris, Autrement, coll. « Mutations », 2005.

BAUDU Jacques, *La Science-fiction*, Paris, PUF, 2003.

BAUDU Jacques, *La Fantasy*, Paris, PUF, 2010.

BESSON Anne, « Ensembles romanesques et genres populaires. Proposition de formalisation », *La Revue des livres pour enfants*, n°256, décembre 2010, p. 99-106.

BESSON Anne, *La Fantasy*, Paris, Klincksieck, coll. « 50 questions », 2007.

BOZZETTO Roger et MENEGALDO Gilles (dir.), *Les Nouvelles formes de la science-fiction. Actes du colloque de Cerisy*, Paris, Bragelonne, 2006.

COLSON Raphaël et RUAUD André-François, *Science-fiction. Une littérature du réel*, Paris, Klincksieck, coll. « 50 questions », 2006.

CONVERT Bernard et DEMAILLY Lise, « Effets collatéraux de la création littéraire. L'exemple de la science-fiction », in *Sociologie de l'art* 2012/3 (Opus 21), p. 111-133.

COSTES Guy et ALTAIRAC Joseph (dir.), *Rétrofictions. Encyclopédie de la conjecture romanesque rationnelle francophone (2 tomes)*, Paris, Les Belles Lettres, 2018.

ENGÉLIBERT Jean-Paul, *Apocalypses sans royaume. Politique des fictions de la fin du monde, XX[e]-XXI[e] siècles*, Paris, Classique Garnier, 2013.

FITTING Peter, « Utopies/Dystopie/Science-fiction. L'interaction de la fiction et du réel », in *Alliage* n°60, Juin 2007 « Que prouve la science-fiction ? II. Science-fiction et politique : le prisme des utopies », p. 111-122 [en ligne], URL : http://revel.unice.fr/alliage/index.html?id=3494, consulté le 28 avril 2018.

GOIMARD Jacques, *Univers sans limites 3. Critique du merveilleux et de la fantasy*, Paris, Pocket, coll. « Agora », 2003.

GOIMARD Jacques, *Univers sans limites. Critique des genres*, Paris, Pocket, coll. « Agora », 2002-2004.

GRENIER Christian, *La S-F. La science-fiction à l'usage de ceux qui ne l'aiment pas*, Paris, Sorbier, coll. « La littérature jeunesse, pour qui, pour quoi ? », 2003.

LANGLET Irène, *La Science-fiction. Lecture et poétique d'un genre littéraire*, Paris, Armand Colin, 2006.

PRINCE Nathalie, *Le Fantastique*, Paris, Armand Colin, 2008.

SUVIN Darko, *Pour une poétique de la science-fiction*, Montréal, Presses de l'Université du Québec, coll. « Genres et discours », 1977.

TODOROV Tzvetan, *Introduction à la littérature fantastique*, Paris, Points, coll. « Essais », 2015 [1970].

VAS-DEYRES Natacha, *Ces Français qui ont écrit demain. Utopie, anticipation et science-fiction au XX^{e} siècle*, Paris, Honoré Champion, 2012.

- **Transgénéricité**

BERTHELOT FRANCIS, *Bibliothèque de l'Entre-mondes. Guide de lecture, les transfictions*, Paris, Gallimard, 2005.

MONCOND'HUY Dominique et SCEPI Henry (dir.), *Les Genres de travers. Littérature et transgénéricité*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, coll. « La Licorne », 2007.

- **Autres genres littéraires**

Popular romances. Consisting of Imaginary voyages and travels containing Gulliver's Travels, Journey to the world Underground, The life and adventures of Peter Wilkins, The adventures of Robinson Crusoë, and The history of automathes / to witch I prefixed an introductory dissertation by Henry Weber, Edinburg, James Ballantine and Company, 1812.

DUQUAIRE Alexandre, KREMER Nathalie et ECHE Antoine (dir.), *Les Genres littéraires et l'ambition anthropologique au dix-huitième siècle. Expériences et limites. Actes des journées d'études à l'Université François Rabelais de Tours, 18-19 juin 2003*, Louvain – Paris - Dudley, Peeters, coll. « La république des Lettres », 2005.

GANNIER Odile, *Le Roman maritime*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, coll. « Imago Mundi », 2011.

HAMBURGER Käte, *Logique des genres littéraires*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 1986 [1977].

MANGUEL Alberto, *Voyages imaginaires*, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 2016.

- **Histoire littéraire**

VAILLANT Alain, BERTRAND Jean-Pierre et RÉGNIER Philippe, *Histoire de la littérature du XIX^e^ siècle. (Deuxième édition actualisée)*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2006.

- **Corps**

BERTHELOT Francis, *Le Corps du héros. Pour une sémiotique de l'incarnation romanesque*, Paris, Nathan, 1997.

GREENBLATT Stephen, « Mutilations and meanings », *in The Body in Parts. Fantaisies of Corporeality in Early Modern Europe*, David Hillman et Carla Mazzio (dir.), New York et Londres, Routledge, 1997, p.221-245.

MARTIN Christophe (dir.), *Fictions de l'origine. 1650-1800*, Paris, Desjonquères, 2012.

MINNE Samuel, « Corps étrangers. Réinventer le corps sexué dans la science-fiction », Françoise Dupeyron-Lafay (dir.), *Les Représentations du corps dans les œuvres fantastiques et de science-fiction. Figures et fantasmes*, Paris, Michel Houdiard Editeur, 2005.

MOSER-VERREY Monique, DESJARDINS Lucie et TURBIDE Chantal (dir.), *Le Corps romanesque. Images et usages topiques sous l'Ancien Régime*, Paris, Hermann, coll. « Les collections de la République des Lettres », 2015.

VIGARELLO Georges, *Le Corps redressé. Histoire d'un pouvoir pédagogique*, Paris, Le Félin, coll. « Histoire et sociétés », 2018 [1978].

- **Mixte féminin-masculin**

Généralités

BRISSON Luc, *Le Sexe incertain. Androgynie et hermaphrodisme dans l'Antiquité gréco-romaine*, Paris, Les Belles Lettres, coll. « Vérité des mythes », 1997.

CLOSSON Marianne (dir.), *L'Hermaphrodite de la Renaissance aux Lumières*, Paris, Classique Garnier, 2013.

DELCOURT Marie, *Hermaphrodite. Mythes et rites de la bisexualité dans l'antiquité classique*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Dito », 1992.

GILBERT Ruth, « Seeing and Knowing. Science, Pornography and Early Modern Hermaphrodites », *in* Erica Fudge, Ruth Gilbert, Susan Wiseman (dir.), *At the Borders of the Human. Beasts, Bodies and Natural Philosophy in the Early Modern Period*, Houdmills, Basingtoke, Hampshire RG21 6XS and London, Macmilan Press LTD, 1999.

LE MENS Magali, *Modernité hermaphrodite. Art, histoire, culture*, Paris, le Félin, 2019.

LIBIS Jean, « L'Androgyne et le Nocturne », in *L'Androgyne*, Paris, Albin Michel, coll. « Cahiers de l'Hermétisme », 1986.

MICHAUT Cécile, *Gémeaux, androgynes, hermaphrodites, Narcisse. Unité et dualité du corps politique, 1562-1676*, dir. Dominique Bertrand, thèse de doctorat soutenue le 5 novembre 2008, Clermond-Ferrand, Université Blaise Pascal.

MONNEYRON Frédéric, « Écritures américaines de l'androgyne » in *L'Androgyne dans la littérature*, Paris, Albin Michel, coll. « Cahiers de l'Hermétisme », 1990.

MONNEYRON Frédéric, *L'Androgyne romantique. Du mythe au mythe littéraire*, Grenoble, Ellug, 1994.

MONNEYRON Frédéric, *L'Androgyne décadent. Mythe, figures, fantasmes*, Grenoble, Ellug, 1996.

Gabriel de Foigny

BOSQUET Marie-Françoise, « Libertinage et mythe utopique de l'hermaphrodite dans *La Terre australe connue* de Foigny et l'*Icosameron* de Casanova », *Expressions*, Institut universitaire de formation des maîtres (IUFM) Réunion, 1998, p.41-67, [en ligne], URL : hal-02406050, consulté le 07/08/2020.

GOBERT Catherine, « Une utopie catastrophique. *La Terre australe connue* de Gabriel de Foigny (1676) », in *Utopie et catastrophe. Revers et renaissance de l'utopie (XVI^e^-XXI^e^ siècles)*, dir. Jean-Paul Engélibert et Raphaëlle Guidée, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, coll. « La Licorne », 2015.

LEIBACHER-OUVRARD Lise, « L'un et le double. Hermaphrodisme et idéologie dans « *La Terre australe connue* » (1676) de Gabriel de Foigny », *French forum*, septembre 1984, Vol. 9, N. 3, p. 290-304.

RONZEAUD Pierre, *L'Utopie hermaphrodite. « La Terre australe connue » de Gabriel de Foigny (1676)*, Marseille, C.M.R. 17, 1982.

Giacomo Casanova

BOSQUET Marie-Françoise, « Libertinage et mythe utopique de l'hermaphrodite dans *La Terre australe connue* de Foigny et l'*Icosameron* de Casanova », *Expressions*, Institut universitaire de formation des maîtres (IUFM) Réunion, 1998, p.41-67, [en ligne], URL : hal-02406050, consulté le 07/08/2020.

BOSQUET Marie-Françoise, « Un Volcan androgyne. La grâce selon Casanova », *in* Marie-Françoise Bosquet et François Sylvos (dir.), *L'Imaginaire du volcan*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, coll « Interférences », 2005, p. 133-147, [en ligne], URL : https://books.openedition.org/pur/30845?lang=fr.

CHAMMAS Jacqueline, « L'inceste. « Crime » ou « droit de la nature » ? La loi de l'interdit dans l'*Icosaméron* de Casanova, *Lumen*, Vol. 20, 2001, p.281-294 [en ligne], URL : L'inceste : « crime » ou « droit de la nature »? … – Lumen – Érudit (erudit.org), consulté le 21/11/2021.

CHAMMAS Jacqueline, *L'Inceste Romanesque au siècle des Lumières. De la Régence à la Révolution (1715-1789)*, Paris, Honoré Champion, 2011.

CLOSSON Marianne, « L'inceste à la puissance 40. L'*Icosaméron* de Casanova », *in* Marianne Closson (dir.), *Les Amours entre frère et sœur. L'inceste adelphique du Moyen-Âge au XIX^e^ siècle*, Paris, Classiques Garnier, 2020.

DIAMENT Henri, « Voies souterraines de l'imagination onomastique au siècle des Lumières. L'*Icosaméron* de Casanova, *Nouvelle revue d'onomastique*, n°19-20, 1992, p. 173-180, [en ligne], URL : https://www.persee.fr/doc/onoma_0755-7752_1992_num_19_1_1140, consulté le 15/19/2020.

TROUSSON Raymond, « Casanova et l'*Icosaméron* », Revue *Bon à tirer* numéro 54 – 1^er^ septembre 2006, URL http://www.bon-a-tirer.com/volume54/rt.html, consulté le 02/06/2020.

Ursula Le Guin

COHEN-SAFIR Claude, « Perspectives transgénériques. Joanna Russ, Anne Rice, Ursula Le Guin », in *Revue française d'études américaines*, No. 43, Mutants et chimères : « Caricature politique et guerre du Vietnam » (février 90), p. 33-46, Belin, [en ligne], URL : http://www.jstor.org/stable/20872046.

CROUAN-VÉRON Patricia, « *U. Le Guin et la science-fiction sociale.* The Left Hand of Darkness *et le cycle de l'Ekumen (1963)* », in BOZZETTO Roger (dir.), MENEGALDO Gilles (dir.), *Les Nouvelles formes de la science-fiction. Actes du colloque de Cerisy*, Paris, Bragelonne, 2006, p. 109-124.

ESCUDIE Hélène, *Ursula K. Le Guin, une Alchimie de l'Ailleurs. De la structure au mythe*, thèse de doctorat en langues vivantes sous la direction d'André Bleikasten, soutenue le 18 décembre 2004, Université Marc Bloch Strasbourg II (2 tomes).

LAKE David J., « *Le Guin's twofold vision. Contrary images-sets in* « The Left Hand of Darkness » », in *Science-fiction studies*, Vol. 8, No. 2 (Jul. 1981), p. 156-164, SF-TH Inc, [en ligne], URL : http://www.jstor.org/stable/4239406, consulté le 28/04/2018.

LE GUIN, Ursula K.*, Dancing at the Edge of the World. Thoughts on Words, Women, Places*, New York, Grove Press, 1989.

MULLER Justine, « Fiction romanesque et histoire du féminisme. À propos de *La Main gauche de la nuit* », *in Res Futurae* 13 Ursula Le Guin – Pierre Bordage, 2019, non paginé, [en ligne], URL : https://doi.org/10.4000/resf.2361, consulté le 05/04/2022.

- **Mixte Humain-animal**

Généralités

ANCET Pierre, « Brève histoire des idées et représentations des monstres hybrides entre l'homme et l'animal », *in* V. Camos, F. Cézilly, P. Guenancia, J-P. Sylvestre (dir.), *Homme et animal, la question des frontières*, Versailles, Quae, coll. « Update sciences & technologies », 2012.

CAMOS V., *Homme et animal, la question des frontières*, Paris, Quae, 2009.

COLE Lucinda, « Human-Animal Studies and the Eighteenth Century », *The Eighteen Century*, University of Pennsylvania Press, Volume 52, Number 1, Spring 2011, p. 1-10.

CONTAMINA Sandra et COPPELLO Fernando, *L'animal et l'homme dans leurs représentations. Ponts et frontières*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, coll. « Interférences », 2018.

CUMMINGS Brian, « Animal Passions and Human Sciences. Shame, Blushing and Nakedness in Early Moderne Europe and the New World », in Erica Fudge, Ruth Gilbert, Susan Wiseman (dir.), *At the Borders of the Human. Beasts, Bodies and Natural Philosophy in the Early Modern Period*, Houdmills, Basingtoke, Hampshire RG21 6XS and London, Macmilan Press LTD, 1999, p. 26-50.

FONTES DA COSTA Palmira, « The Understanding of Monsters at the Royal Society in the First Half of the Eighteenth Century », Endeavour, Elsevier, 1st March 2000.

FUDGE Erica, GILBERT Ruth, WIESEMAN Susan (eds.), *At the Borders of the Human. Beasts, Bodies, and Natural Philosophy in the Early Modern Period*, Basingstoke, Macmillan press, 1999.

FOURGOUS Denise, « L'hybride et le mixte », *Mètis. Anthropologie des mondes grecs anciens*, vol. 8, n°1-2, 1993, p. 231-246.

GOURMELEN Laurent, *Kékrops, le roi-serpent. Imaginaire athénien, représentations de l'humain et de l'animalité en Grèce ancienne*, Paris, Les Belles Lettres, 2004.

SENIOR Matthew, « Classify and Display. Human and Animal Species in Linnaeus and Cuvier », in Bruce Boehrer, Molly Hand, Brian Massumi (ed.), *Animals, Animality, and Literature*, Cambridge, Cambride University Press, 2018, p. 156-179.

Robert Paltock

CARROLL Siobhan, *An Empire of Air and Water. Uncolonizable Space in the British Imagination, 1750-1850*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 2015.

HAGGLUND Elizabeth and LAIDLOW Jonathan, « **"***A man might find every thing in your Country***"** : Improvement, Patriarchy and Gender in Robert Paltock's *The Life and Adventures of Peter Wilkins* », in *Gender and Utopia in the Eighteenth Century*, dir. Nicole Pohl et Brenda Tooley, Londres, Ashgate, 2007, p. 133-146.

PORTIER François, « La découverte de la locomotion aérienne en Angleterre. Du rêve à la réalité », *XVII-XVIII. Bulletin de la société d'études anglo-américaines des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles*, n°38, 1994. p. 103-112, [en ligne], URL : https://www.persee.fr/doc/xvii_0291-3798_1994_num_38_1_1287.

Rétif de la Bretonne

BELKAHLA Ilhem, « Du romanesque au philosophique. La représentation de l'inceste adelphique dans *Le Paysan perverti* et *La Paysanne pervertie* de Rétif de la Bretonne », *in* Marianne Closson (dir.), *Les Amours entre frère et sœur. L'inceste adelphique du Moyen-Âge au XIX^e^ siècle*, Paris, Classiques Garnier, 2020.

BOULERIE Florence, « Entre singe et oiseau, l'homme amélioré par l'animal chez Rétif de la Bretonne », *Ostium*. *Animal et animalité*, Février 2018, non paginé, [en ligne], URL : http://ostium.sk/language/sk/entre-singe-et-oiseau-lhomme-ameliore-par-lanimal-chez-retif-de-la-bretonne/.

DESPOIX Philippe, « Histoire naturelle et imagination littéraire. *La Découverte australe*, ou Rétif lecteur de Buffon », *Études rétiviennes*, Paris, Société Rétif de la Bretonne, n°32, décembre 2000, p. 95-111.

KRIEF Huguette, « État de nature, état utopique. L'univers sexué des images de la *Découverte australe* », *Études rétiviennes* n°32, Paris, Société Rétif de la Bretonne, décembre 2000, p. 129-143.

LE BORGNE Françoise, « Les gravures hybrides de *La Découverte australe* », *in* Actes du colloque Rétif et l'image Poitiers 21-23 octobre 1999, *Études rétiviennes n°31*, Paris, Société Rétif de la Bretonne, décembre 1999, p. 11-27.

LO TUFO Ilaria, « Nature et histoire naturelle dans les images des **"**hommes-bêtes**"** de *La Découverte australe* », *in* Actes du colloque Rétif et l'image Poitiers 21-23 octobre

1999, *Études rétiviennes n°31*, Paris, Société Rétif de la Bretonne, décembre 1999, p. 29-48.

LOTY Laurent, « *La Découverte australe* (1781). Une utopie évolutionniste et eugéniste », *Études rétiviennes* n°4-5, Paris, Société Rétif de la Bretonne, décembre 1986, p. 27-36.

LOTY Laurent, « L'invention du transformisme par Rétif de la Bretonne (1781 & 1796) », *Alliage*, n°70 - Juillet 2012, mis en ligne le 26 septembre 2012, p.31-46, [en ligne], URL : http://revel.unice.fr/alliage/index.html?id=4055.

RUBIN Mark R., « Rétif de la Bretonne précurseur ou fantaisiste ? Les découvertes boréales de *La Découverte australe* », *in* Actes du colloque d'Auxerre, *Études rétiviennes* n°4/5, Paris, Société française Rétif de la Bretonne, janvier 1986, p. 15-26.

WYNGAARD Amy S., *Bad books. Rétif de la Bretonne, Sexuality, and Pornography*, Newark, University of Delaware Press, 2013.

Philip Pullman

GRIBBIN Mary et John, *Les Mystères de la science dans la trilogie de Philip Pullman* À la croisée des mondes, trad. Jean Esch, Paris, Gallimard jeunesse, 2004 [2003].

GRUNER Elisabeth Rose, « Wrestling with Religion. Pullman, Pratchett, and the Uses of Story. », *Children's Literature Association Quarterly 36*, no. 3, 2011, 276-95, [en ligne], URL : doi:10.1353/chq.2011.0035, consulté le 15/04/2022.

MCSPORRAN Cathy, « The Kingdom of God. The Republic of Heaven. Depictions of God in Lewis's *Chronicles of Narnia*. And Philip Pullman's *His Dark materials*. », *Esharp issues*, University of Glasgow, autum 2003, non paginé, [en ligne], URL : https://www.gla.ac.uk/research/az/esharp/issues/1/mcsporran2/., consulté le 28-08-2021.

TUCKER Nicholas, *Darkness Visible. Inside the World of Philip Pullman*, New York, Simon & Schuster, inc., 2003.

Interviews d'auteurs en émissions de radios, sites spécialisés ou articles de presse généraliste

China Miéville

Entretien de China Miéville réalisé par François Angelier à l'occasion des Utopiales, festival international de science-fiction de Nantes, diffusé dans l'émission « Mauvais Genres » du 8 janvier 2011, traduction de Bernard Rives, [en ligne], URL : https://www.franceculture.fr/emissions/mauvais-genres/china-mieville, consulté le 26/08/2021.

ROUSSEL Frédérique, « Portrait. Fantasy politique », *Libération*, 29 décembre 2010, [en ligne], URL : Fantasy politique – Libération (liberation.fr), consulté le 27/08/2021.

Phillip Pullman

« The fallen worlds of Philip Pullman », interview réalisée par Alexandra Schwartz, *The New Yorker*, 29 Septembre 2019, [en ligne], URL : https://www.newyorker.com/culture/the-new-yorker-interview/the-fallen-worlds-of-philip-pullman, consulté le 24/08/2020.

« Pullman : « Tolkien échoue parce qu'il laisse de côté la sexualité » », interview réalisée par Sophie Pujas, *Le Point Pop*, 21/05/2019, [en ligne], URL : https://www.lepoint.fr/pop-culture/pullman-tolkien-echoue-parce-qu-il-laisse-de-cote-la-sexualite-22-12-2017-2181957_2920.php, consulté le 29/01/2021.

Résumés des œuvres

La Terre Australe connue, Gabriel de Foigny, 1676

Un narrateur évoque diverses expéditions ayant prétendu trouver les Terres australes. Il raconte ensuite avoir sauvé un voyageur tombé dans un port. Cet homme nommé Sadeur, avant de mourir, lui a confié un manuscrit : le récit de ses voyages et de sa vie à Madagascar et dans les Terres australes.

Sadeur naît en mer de Jacques Sadeur et Guillemette Ottin. Après un naufrage près du Portugal qui coûte la vie à ses deux parents, Sadeur est recueilli par un couple portugais. Deux ans après, son parrain veut le récupérer. Son père adoptif part avec lui en mer pour s'y soustraire, mais un nouveau naufrage a lieu. Sadeur est recueilli par une nourrice portugaise, qui découvre avec horreur son hermaphrodisme. Le valet de M. De Sare emmène alors Sadeur chez les Jésuites. Il y reste jusqu'à ses huit ans, puis est présenté à la Comtesse de Villa-Franca. Elle le prend comme domestique, mais le laisse s'instruire en compagnie de son fils, puis lui permet de quitter le service et d'étudier la philosophie. Il doit partir en mer avec le jeune comte ; des pirates attaquent le bateau et emmènent Sadeur. Cependant, le navire pirate sombre après une tempête ; dérivant sur une porte arrachée, Sadeur est repêché par un navire qui le reconnaît comme un protégé de la famille Villafranca. Ils naviguent jusqu'au Congo. Des portugais déjà sur place leurs vantent ce pays idyllique – cependant Sadeur juge les autochtones paresseux et négligés car la terre, trop nourricière, les dispense de travail. Le capitaine accorde à Sadeur de partir en expédition sur le lac Zair. Sadeur admire les fruits nourrissants et les animaux exotiques du pays.

Une fois revenu de l'expédition sur le fleuve, Sadeur retourne sur le navire avec ses compagnons et tous partent pour Madagascar. Un nouveau naufrage brise le navire en pleine nuit ; Sadeur, accroché à une planche, échoue sur une île inconnue. Il s'endort après avoir mangé deux fruits trouvés sur cette île. Au réveil, il monte sur un arbre pour tenter de voir au loin, mais de gigantesques oiseaux fondent sur lui. Sadeur se terre au sol puis, affrontant la mort, prie Dieu et se relève. Un grand nombre d'animaux inconnus arrivent alors. Poursuivi par les oiseaux gigantesques, Sadeur retourne sur l'eau, accroché à une planche, mais les créatures le suivent. Sadeur dérive, se rapproche de l'île et accoste. Il trouve à nouveau des fruits, mange et s'endort. Deux « ours » l'attaquent alors, rejoints par deux oiseaux géants. Sadeur parvient à en blesser un de son couteau et à se jucher sur son dos. Couverts de blessures, nu, il tombe à l'eau ; cependant des « Gardes de la mer » le recueillent et le soignent. Sadeur découvre alors les Terres australes, et le peuple hermaphrodite qui y vit. Il s'emploie à décrire les mœurs et coutumes de ce peuple extraordinaire.

Sadeur explique ainsi qu'il est impossible de savoir comment les australiens se reproduisent ; nul désir n'est visible – lorsque Sadeur tente d'approcher un « frère » de manière à exciter ses sens, il est rejeté comme « demi-homme ». Un vieil australien nommé Suains explique à Sadeur

qu'il doit changer de comportement s'il veut garder la vie sauve. Il explique alors longuement à Sadeur les coutumes des australiens, avec notamment la description de l'homme « entier ». Est homme entier celui qui a les deux sexes et un bon comportement, c'est-à-dire dépourvu de désir physique et voué à la raison et la religion. Les Australiens, en plus de leur absence de passion charnelle, vivent dans un principe d'égalité totale, sont nus et n'ont aucune propriété individuelle. Sadeur explique, par le biais de discussions avec Suains, les principes de la religion australe. Les australiens croient en effet en une divinité nommée « Haab », dont ils ne parlent pas et qu'ils ne prient pas. Au fil de ses discussions avec Suains, Sadeur explique les conceptions des australiens relatives à la naissance, la préservation de la vie et la mort :

- La naissance semble se faire par auto-génération, comme les plantes ;
- La mort se donne volontairement en mangeant huit fruits du sommeil.

Sadeur décrit ensuite la séparation de l'année australe en quatre mois, le système linguistique austral, l'histoire des origines de ce peuple, les animaux de la terre Australe. Les Australiens ne mangent aucune viande animale. Sadeur présente les quatre avantages admirables que les Européens pourraient tirer du mode de vie austral :

- Les animaux ;
- Les fruits qui garantissent la santé et le fruit du repos qui apporte un calme contentement ;
- Les australiens sont des inventeurs émérites ;
- Leur île donne à profusion du crystal et autres matériaux.

Sadeur explique ensuite qu'il serait impossible à son propre peuple de pouvoir communiquer avec les Australiens : ces derniers détestent les Européens et ne veulent pas être approchés. Sadeur recense ensuite les combats des Australiens, notamment contre des Fondins, des êtres humains unisexués non Européens qui vivent à la lisière de l'utopie, et les Urgs, oiseaux géants. Lors de la deuxième guerre Fondine, alors que les Australiens massacrent les fondins vaincus, Sadeur est pris de pitié et surtout de désir pour deux jeunes fondines. Il s'unit à l'une d'elles mais il est surpris par les Australiens qui, dégoûtés et épouvantés, se saisissent de lui. Sadeur est jugé pour n'avoir pas tué de Fondins, pour avoir mangé de la viande des Fondins, et surtout avoir fait commerce charnel avec une Fondine. Condamné à mort, Sadeur parvient à se soustraire à la peine capitale grâce à une invention qui lui permet de dresser un gros oiseau carnassier. Les Australiens le laissent faire et Sadeur en profite pour partir sur le dos de l'oiseau. Il a passé trente-cinq ans dans les Terres australes. Récupéré par des hommes, ceux-ci le prennent pour un Australien en raison de son hermaphrodisme et résolvent de le tuer. Des Européens sauvent Sadeur. Ils l'emmènent à Madagascar ; tombant dans un port, Sadeur est recueilli par un homme qui écoutera son histoire, puis meurt.

***Les Hommes volants ou les aventures de Pierre Wilkins*, Robert Paltock, 1751**

Le premier narrateur des *Hommes volants* est un navigateur. Après une tempête, il récupère sur son vaisseau un naufragé. Celui-ci, nommé Peter Wilkins, est un Anglais qui dit avoir quitté son pays depuis trente-cinq ans. Il demande au narrateur de prendre note du récit de sa vie. Wilkins meurt avant d'avoir regagné l'Angleterre, mais son interlocuteur fait publier le livre : celui que nous allons lire. Enfant oisif, Peter Wilkins est chéri par sa mère. Parti en pension à seize ans, il tombe amoureux de Patty, domestique de la pension. Il l'épouse et a plusieurs enfants avec elle. Quittant ensuite la pension, Peter Wilkins s'engage comme marin pour gagner sa vie. Suite à un combat avec un autre navire, Peter est mis aux fers dans le vaisseau du vainqueur ; cependant, une voie d'eau conduit le capitaine à placer les prisonniers dans des chaloupes lancées à la dérive entre le Sierra Leone et le Cap vert. Récupéré par un autre bateau, Peter est débarqué en Angola et aussitôt emprisonné. Grâce à Glanpeze, un autochtone, Peter parvient à s'enfuir. Les deux amis se rendent au Congo, pays de Glanpeze.

Peter reste deux ans chez son hôte avant de reprendre la mer. Alors que tous les hommes du navire sont partis en chaloupe pour récolter bois et eau douce sur une île, le navire s'éloigne et s'écrase sur un rocher empli d'aimant. Commence pour Peter une longue robinsonnade, d'abord solitaire. Il vit sur les débris du bateau, puis découvre bientôt, en suivant une rivière souterraine, une terre intérieure où il s'établit plus confortablement. Il aperçoit parfois des silhouettes au loin, sans savoir de qui il s'agit.

Il entend bientôt un bruit sur son toit : une femme est comme tombée du ciel et, évanouie, est étendue devant la porte du logis de Peter. Ce dernier ramène la charmante créature à elle. Il remarque qu'elle est différente de lui : elle semble revêtue d'un étrange tissu couleur chair, garni de baleines. Il découvre bien plus tard que Youwarkee, qui devient sa femme, est en réalité une « Gawry », une femme-volante. Ce que Peter a pris pour un vêtement est en fait un « graundy », des ailes assez proches de celles d'une chauve-souris qui peuvent se replier complètement sur le corps. Peter et Youwarkee restent d'abord plusieurs années dans la grotte. Ils ont de nombreux enfants, qui tiennent à la fois de l'humain et de la femme-volante.

Bientôt, Youwarkee, qui se languit de sa famille, exprime le souhait de rendre visite aux autres hommes-volants dans leur royaume. Elle s'y rend. Peter trouve ensuite un moyen d'y aller lui aussi : il construit une chaise à porteur qui est charriée par deux hommes-volants – leur royaume n'est en effet accessible que par la voie des airs. Les hommes-volants sont idolâtres et ont un mode de gouvernement qui semble sommaire à Pierre. En outre, deux parties du pays s'affrontent. Grâce à sa connaissance des armes, Pierre aide le pays du père de Youwarkee à s'unifier avec l'autre. Il en profite également pour évangéliser largement cette nouvelle terre.

La Découverte australe par un homme-volant, Rétif de la Bretonne, 1781

La Découverte australe par un homme-volant raconte les aventures de Victorin, jeune homme au service d'un noble. Amoureux de Christine, la fille de son employeur, il ne peut pas l'épouser en raison de leurs classes sociales respectives. Victorin invente alors et fabrique des ailes artificielles, mécaniques. En survolant la campagne alentour, il découvre le « mont inaccessible », lieu qui ne peut être pénétré que par la voie des airs. Il enlève, grâce à ses ailes, des animaux et des domestiques, qu'il place dans son nouveau royaume. Enfin, il enlève Christine et l'emmène au Mont inaccessible ; elle devient sa femme. Ils ont ensemble plusieurs enfants.

Cependant, Victorin souhaite de nouveau utiliser ses ailes pour explorer le monde avec ses fils. Il découvre bientôt les Terres australes, sur lesquelles vivent plusieurs populations étranges. Il rencontre ainsi les hommes-de-nuit, créature nocturnes et craintive, puis des dizaines d'îles habitées par des créatures mi-humaines mi-animales : les hommes-bêtes, ou homme-brutes. Il y a là des hommes-singes, des hommes-ours, homme-grenouilles, hommes-oiseaux, etc. Du point de vue des Européens, ces peuples ne sont pas très évolués.

Victorin se résoud rapidement à enlever, sur chaque île, un spécimen femelle et un spécimen mâle de chaque espèce pour les ramener à l'île Christine. Ici, les Christiniens vont éduquer les natifs pour ensuite les renvoyer d'où ils viennent, afin d'instruire leurs semblables. Certains hommes-animaux sont cependant gardés dans l'Ile Christine. Victorin s'y essaie à des entreprises de métissage : unissant des humains et des hommes-bêtes, il obtient des créatures hybrides qui s'inscrivent dans une échelle d'évolution allant de l'animal à l'humain.

Au fil de leurs pérégrinations, Victorin et ses descendants rencontrent également deux peuples de géants : les Patagons et les Mégapatagons. Ceux-ci sont supérieurs à l'humain. Victorin enjoint également ses fils à s'unir à des Patagons pour obtenir des êtres plus évolués. Ils empruntent également aux Mégapatagons certaines de leurs lois pour améliorer l'empire Christinien.

Icosaméron, Casanova, 1788

Édouard et Élisabeth, frères et sœurs jumeaux passés pour morts dans un naufrage, retrouvent leurs parents après quatre-vingt-un ans passés dans un autre monde. Ils n'ont pas vieilli. Édouard est prié de faire le récit de leurs aventures, tout sera pris en note. Les parents invitent des amis pour écouter ce récit : Lord Bridgend, Lord Charles Burghlei, Howard d'Effingham, Élisabeth, Lord Dunspily, Milady Rutgland, le comte Chepstow, le duc de Brenock sont les interlocuteurs d'Édouard. Le récit se découpe en vingt journées – d'où le titre du roman – durant lesquelles ces personnages vont découvrir le monde des Mégamicres, dans lequel le frère et la

sœur ont passé toutes ces années. Chaque journée commence par un dialogue entre Édouard et les amis de ses parents au sujet des mœurs mégamicriques, puis suit une phase de récit narré par Édouard.

A la suite d'un naufrage, Édouard et Élisabeth, qui ont pu se réfugier dans une caisse en plomb, sont pris dans un Maleström – ou « *umbilicus maris* ». La caisse traverse la croûte terrestre jusqu'au centre de la Terre. Une fois la caisse immobilisée, les jeunes Européens sortent et rencontrent les habitants de ce monde souterrain : les Mégamicres. Ces derniers ont un corps tout à fait extraordinaire : petits comme de très jeunes enfants, les Mégamicres ont la peau de diverses couleurs, présentent une capeline cartilagineuse au-dessus des yeux, respirent sous l'eau et surtout, sont hermaphrodites. En effet, ils semblent disposer à la fois d'un pénis – ce que le texte pourrait suggérer mais ne confirme jamais – et d'une poitrine. Les Européens apprendront plus tard que ces créatures douées de raison sont en outre ovipares. En effet, les Mégamicres naisssent par deux dans des œufs qui sont rendus par la bouche de leurs parents. Il est par contre impossible de savoir comment la reproduction fonctionne chez ces créatures.

Les Mégamicres aident Édouard et Élisabeth : ils les déshabillent, les baignent, les nourrissent de leur lait, dans des scènes d'allaitement extatiques. Le frère et la sœur dorment, et au réveil s'unissent. De cet inceste naîtrons de très nombreux couples de jumeaux, voués à s'unir eux aussi entre eux et à engendrer de nouveaux jumeaux. Les Européens visitent le monde des Mégamicres, notamment des jardins dans lesquels vivent des serpents monstrueux qu'Édouard tuera ensuite au moyen de pistolets.

La hiérarchie sociale chez les Mégamicres repose sur la couleur de peau : les rouges sont les plus nobles quand les bigarrés sont considérés comme la lie du peuple. Édouard et Élisabeth se rendent à la Cour du roi du Quatre-vingt dix – l'empire Mégamicrique est séparée en de très nombreux royaumes – située à Poliacorpoli, la capitale, composée de quatre-vingt-seize quartiers avec des couples de Mégamicres inféconds qui sont des ouvriers. Édouard parvient un ranimer un Mégamicre laissé pour mort, acte qui lui vaut l'admiration des Mégamicres qui voient là un miracle. Le roi veut leur donner un fief et les faire princes, mais ils doivent reconnaître la divinité du Soleil ; ils s'y refusent.

Alors que les enfants et petits-enfants d'Édouard et Élisabeth sont de plus en plus nombreux, leur père, pour s'enrichir, crée une papeterie, une forge, de la poudre à canon. Il devient aussi l'ophtalmologue et le chirurgien favori des Mégamicres, à qui il soigne de fréquents problèmes de vue – cécité, amblyopie, cataracte – dues à la très grande luminosité du soleil, ou Haab – divinité des autochtones. Édouard demande et obtient cinq gouvernements pour ses cinq couples d'enfants aînés ; la population Européenne devient très dense et concurrence même les nombreux Mégamicres.

Cependant, après quatre-vingts années passées au centre de la Terre, Édouard et Élisabeth parviennent à rentrer chez eux, auprès de leurs parents et amis à qui ils narrent leurs aventures.

***La Main gauche de la nuit*, Ursula Le Guin, 1969**

Dans *La Main gauche de la nuit*, roman composé de vingt chapitres, Ursula le Guin retrace les aventures de Genly Aï, un Terrien envoyé sur une autre planète, Géthen, dans le but de la rallier à une organisation interplanétaire, diplomatique et commerciale, l'Ekumen. Il existe 83 planètes habitables dans le domaine ékumenique, et sur ces planètes, environ trois mille nations ou groupes anthopologiques. Tous les êtres humains de ces mondes relèvent d'un même univers : Hain.

D'autres romans d'Ursula Le Guin se situent dans cet univers, mais *La Main gauche de la nuit* est dédiée aux Géthéniens. Ces habitants ont un corps mixte : ils sont en effet tous hermaphrodites. Leur cycle sexuel se partage entre :

- Une phase de neutralité, dite soma, durant laquelle les organes sexuels sont atrophiés et le désir sexuel inexistant ;
- Une phase d'intense activité sexuelle, dite kemma, durant laquelle le corps se sexualise soit en homme, soit en femme, aléatoirement ; les Géthéniens, pour satisfaire leur appétit physique débordant, s'unissent à leur conjoint ou, en cas de célibat, se rendent dans une maison de kemma, dédiée à trouver un partenaire. S'il y a fécondation, le partenaire qui s'est sexualisé en femme le reste jusqu'à la naissance et la fin de la période de lactaction, avant de redevenir hermaphrodite. Sans fécondation, hommes et femmes, à la fin de la phase de kemma, retombent en soma et sont donc hermaphrodites ou neutres.

Le texte que nous allons lire est le récit ou témoignage de Genly Aï, un Envoyé terrien, donc unisexué, sur Géthen pour le compte de l'Ekumen. Géthen était autrefois nommée *Winter*, Nivôse, par les premiers explorateurs l'ayant visitée, en raison de son climat glacial inhospitalier. Géthen compte deux pays frontaliers, la Karhaïde et l'Orgoryen. Chaque pays réclame pour sienne une région située à la frontière entre les deux nations, la vallée du Sinoth.

Le récit débute lors d'une grande manifestation publique en Karhaïde. Le pays fête en effet l'achèvement d'un projet architectural royal : la dernière pierre de l'arche d'un pont devant servir d'entrée à la capitale, Erhenrang, et l'ouverture du nouveau port routier et fluvial de la ville. Genly Aï, qui fait partie de la suite royale, discute avec Therem Harth rem ir Estraven, dit Estraven, dignitaire de Karhaïde. C'est « l'Oreille du Roi », équivalent d'un premier Ministre. Malgré les efforts de Genly Aï, le roi de Karhaïde se montre sourd à son argumentaire pour faire rallier le pays à L'Ekumen.

Peu avant une audience infructueuse avec le roi de Karhaïde, Genly Aï apprend qu'Estraven, considéré comme un traître, doit s'exiler en Orgoryen ; il est interdit d'entrer en commerce avec lui. Genly Aï décide d'aller lui aussi en Orgoreyn pour tenter de convaincre les dirigeants de ce pays de rejoindre l'Ekumen. Le roman retrace alors alternativement les aventures de Genly Aï et celle d'Estraven : la focalisation change selon les chapitres.

Estraven vit une existence de fugitif quand Genly Aï, d'abord fêté par les Orgotas, tente de les rallier à sa cause. En Orgoryen, Genly Aï retrouve Estraven, qui lui recommande de se méfier de ses hôtes. Genly Aï ne l'écoute pas : il est bien reçu. Lors d'un grand colloque organisé à Mishnory, ville orgota, les dignitaires du pays semblent prêts à se rallier à l'Ekumen. Cependant, son altérité due notamment à son désir sexuel permanent conduit les Orgota à bannir Genly Aï de la Cour et l'emprisonner dans une Ferme volontaire, établissement de « rééducation » des déviants par la torture. Estraven parvient à découvrir le lieu où Genly Aï est détenu. Après un long voyage jusqu'à la Ferme volontaire, il se fait passer pour un gardien et parvient à faire évader Genly Aï – il le repère parmi les détenus grâce à sa grande taille et sa peau foncée.

Estraven indique à Genly Aï qu'il fera tout pour l'aider à ce que Géthen joigne l'Ekumen. Ils se mettent ensuite en route pour la Karhaïde : ne pouvant voyager ni par la mer ni par les grandes routes, étant donné qu'ils sont tous deux recherchés par les Orgotas, ils doivent tenter l'ascension du Gobrin – grande calotte glaciaire en haut d'une montagne qui sépare Orgoryen et Karhaïde. L'humain et le Géthénien voyagent plusieurs jours avant d'arriver en vue du Gobrin. Au fil de leur ascension du glacier, qui dure plus de cinquante jours de marche, les deux personnages nouent des liens puissants. Genly Aï réalise qu'il aime Estraven, malgré son hermaphrodisme. Estraven l'aime en retour ; cependant, ils évitent d'avoir des relations sexuelles pour ne pas briser leur nouvelle entente. Estraven espère arriver bientôt en Karhaïde : il pense que le retour de Genly Aï dans ce pays attirera la fierté et les faveurs du roi. Une fois arrivés en Karhaïde, l'homme et l'hermaphrodite sont hébergés par plusieurs karhaïdiens mais doivent être prudents car la tête d'Estraven est toujours mise à prix. Un ancien ami d'Estraven les héberge puis les trahit ; Estraven et Genly Aï s'enfuient. Ils sont acculés ; Estraven va au-devant des gardes et est tué. Genly Aï est de nouveau emprisonné.

Comme Estraven l'avait prévu, la nouvelle du retour de Genly Aï lui attire l'intérêt du roi. Il le libère et conclut vite un pacte avec l'Envoyé. Genly Aï contacte son vaisseau qui atterrit en Karhaïde, qui s'est engagée à rejoindre l'Ekumen. La mission politique de Genly Aï se termine en Kharaïde alors que le gouvernement Orgota s'effondre. Bouleversé par la mort de son compagnon Géthénien, Genly Aï se rend dans le village d'enfance d'Estraven pour rencontrer sa famille.

À la croisée des mondes, Philip Pullman, 1995-2000

Lyra est une fillette de dix ans, aventureuse, et qui ne connaît pas ses parents. Elle vit à Jordan College, une université qui est son foyer. Dans son monde, les sorcières existent, et sont bénéfiques ; et, surtout, chaque être humain possède un dæmon : une créature à forme animale qui le complète. Jusqu'à l'adolescence, le dæmon peut changer de forme : celui de Lyra devient

ainsi papillon de nuit, hermine, oiseau, etc. Il se fixe ensuite en une seule forme à l'adolescence. L'humain ne doit normalement pas, sous peine de mort, être séparé de son dæmon.

Au début du récit, un scientifique, Lord Asriel, l'oncle – en réalité, le père, mais elle l'ignore encore – de Lyra vient à Jordan College pour présenter ses recherches menées au grand Nord sur une mystérieuse particule nommée « Poussière ». Le Maître de Jordan College tente d'empoisonner Lord Asriel, qui mène des expérimentations dangereuses, mais Lyra parvient à le prévenir et donc à le sauver. Finalement, celui-ci repart pour continuer ses recherches. Au même moment, des êtres qui enlèvent les enfants sévissent à Londres, ils sont surnommés les « Enfourneurs ». En réalité, ce sont les disciples de Madame Coulter – la mère de Lyra, filiation que la fillette ignore également – qui est la dirigeante du Conseil d'Oblation, organisme dépendant du Magistérium, l'Église de ce monde, qui voue un culte à un Dieu nommé Autorité.

Lorsqu'un jeune gitan est enlevé par les « Enfourneurs », le peuple gitan, accompagné de Lyra, part pour le Grand Nord afin de retrouver l'enfant. Lyra espère quant à elle retrouver Roger, un ami qui a lui aussi disparu de manière suspecte. Une fois sur place, Lyra est saisie et emmenée par des membres du Conseil d'Oblation jusqu'à Bolvangar, un centre où sont regroupés tous les enfants enlevés. La fillette découvre bientôt que ces enfants sont utilisés dans des expériences qui visent à séparer l'enfant de son dæmon, sans tuer ni l'un ni l'autre. Les scientifiques y parviennent grâce à une guillotine façonnée dans un alliage de métal spécifique, qui rompt le lien invisible entre humain et dæmon, mais préserve leurs vies : c'est « l'intercision ». Cette coupure provoque une création d'énergie, qui intéresse tout particulièrement Lord Asriel. Les religieux quant à eux estiment qu'à l'adolescence, le dæmon est la cause du désir sexuel, et de la venue de la Poussière autour des êtres. Une fois intercisé cependant, l'individu n'a plus aucun désir, ni joie de vivre : les infirmières de Bolvangar sont ainsi semblables à des automates, leurs petits dæmons trottant derrière elles comme de simple animaux domestiques. Cette absence de volonté individuelle intéresse de près le Magistérium, qui espère pouvoir se servir des êtres intercisés comme d'une armée.

Lyra, aidée par les enfants et les gitans, parvient néanmoins à s'enfuir et à détruire Bolvangar. Elle retrouve Roger : il a été emmené par Lord Asriel. Celui-ci est persuadé qu'un autre monde existe, parallèle au sien : il l'aperçoit dans les aurores boréales du Grand Nord. Il a cependant besoin de beaucoup d'énergie pour trouer l'invisible paroi qui sépare les deux mondes. Il pratique l'intercision sur Roger, qui meurt des suites de l'opération brutale. Cependant, grâce à l'énergie produite par ce meurtre, une trouée béante se crée entre le monde de Lyra et un autre univers.

De son côté, Will, dans notre monde, est un adolescent qui cherche à se cacher d'hommes qui le poursuivent. Il découvre par hasard une fenêtre qui a été découpée dans l'étoffe entre deux mondes grâce au poignard subtil, une arme dont la particularité est de pouvoir créer de telles ouvertures entre les univers. Chaque ouverture de fenêtre provoque néanmoins l'apparition d'un spectre, créature odieuse qui aspire l'âme des êtres humains adultes, ne leur laissant qu'un corps vivant, mais vide de psychisme. Will, qui devient malgré lui le nouveau porteur du poignard

subtil, rencontre Lyra et va l'aider. En effet, l'objectif principal du roman, qui était dans le premier tome de la trilogie le souhait de Lyra de retrouver Roger, se déplace progressivement vers l'idée de préserver la Poussière, cette particule vivante qui nimbe les êtres doués de conscience et de désir, à l'instar des êtres humains mais aussi des Mulefas, une peuplade que rencontre Mary Malone, ancienne nonne devenue scientifique, qui fait partie du monde de Will. Elle aide les deux enfants dans leur tâche.

Après de très nombreuses aventures, et le concours de nombreux adjuvants, comme l'aéronaute Lee Scoresby ou Iorek, ours en armure intelligent – même Mme Coulter et Lord Asriel apporteront leur soutien en venant à bout de Métatron, ange Régent qui règne en lieu et place de l'Autorité – l'objectif de l'œuvre sera atteint. Will et Lyra parviennent d'ailleurs à libérer l'Autorité, détenue dans une cage de verre par Métatron. Une fois la cage ouverte, l'Autorité meurt : elle se désagrège et ses atomes rejoignent le monde physique. Will et Lyra doivent fermer toutes les ouvertures entre les mondes, afin de stopper la déperdition de Poussière qui s'écoule à travers ces béances. Cependant, un individu d'un monde ne survit pas longtemps dans un univers qui n'est pas le sien. Les deux adolescents, qui viennent de découvrir ensemble l'amour et le désir, sont condamnés à ne jamais se revoir : en effet, la seule ouverture qui sera laissé en l'état est celle qui permet aux morts de quitter leur asphodèle pour se désagréger, leurs particules ne faisant qu'un avec l'univers.

Une fois l'ouverture entre le monde de Will et celui de Lyra refermée, la jeune fille projette de s'atteler à un nouveau projet d'envergure : le Royaume des Cieux ayant été battu, il faut à présent bâtir une République des Cieux.

***Perdido Street Station*, China Miéville, 2000**

Nouvelle-Crobuzon est une ville tentaculaire, fétide, crasseuse et violente, où la pègre s'ébat furieusement dans les bas quartiers. La ville est gouvernée par un maire despote, Buseroux. Les opposants politiques doivent se cacher, sous peine d'arrestation sommaire, torture et assassinat. Toute rébellion – grève, etc. – est matée dans le sang par la Milice à la solde du pouvoir. Les criminels sous soumis à la « Recréation » : on les hybride avec une machine ou un autre être pour en faire des monstres qui serviront au Maire. Par exemple, un bras peut être amputé et remplacé par une prothèse artificielle qui servira à effectuer des gestes répétitifs dans une usine.

Dans cette ville cloaque cohabitent plusieurs espèces :

- Humains ;
- Recréés : humains fusionnés à une machine, ou un animal, un autre humain – en punition d'un crime ;

- Khepris : les femmes sont mi insecte-mi humaine : la tête est un scarabée, le corps, à partir du cou, celui d'une femme humaine. Conscientes et intelligentes, elles sont cependant soumises aux mâles, simples scarabées sans intelligence ;
- Garudas : ces hommes-oiseaux viennent d'un désert lointain ;
- Calovires : petit hydride homme-chauve-souris, stupide et vulgaire ;
- Cactacées : créature mi-humain mi-cactus ;
- Vodanoy : dont la physiologie n'est pas connue ;
- Etc.

Yagharek, un Garuda dont les ailes ont été arrachées en punition d'un crime se rend à Nouvelle-Crobuzon. Il engage Isaac Grimnebulin, scientifique humain, pour qu'il lui redonne la capacité de voler au moyen d'ailes artificielles ou autre création. Isaac se lance dans ce travail à corps perdu. L'amante d'Isaac, Lin, est une Khépri. Elle a quitté son milieu d'origine, un ghetto Khépri, car elle ne veut pas vivre dans la servitude et l'adoration des Khépris mâles, comme le veut la doctrine d'Insecte Aspect, religion Khépri. C'est une artiste qui crée des sculptures selon la technique khépri– avec sa propre salive qui se solidifie. Lin a un nouveau commanditaire : le mystérieux Monsieur Madras, être hybride composé de nombreuses espèces différentes, qui souhaite que Lin réalise une sculpture en pied le représentant.

Isaac voit bientôt son attention accaparée par une chenille exotique qu'un ami lui a vendue. Après avoir longtemps cherché, il réalise que la créature se nourrit de « colombine », une drogue. Devenue gigantesque, la chenille s'enferme dans sa chrysalide. En sort une Gorgone : monstre aux allures de chauve-souris démoniaque, dont les ailes couvertes de motifs chatoyants hypnotisent les êtres doués de conscience. Une fois sous le charme de la Gorgone, celle-ci se repaît de leur psyché grâce à sa langue qu'elle introduit dans la bouche de sa victime. Les malheureux ne sont plus que des corps, vivants, que l'on peut nourrir et qui défèquent, mais sans conscience. Lublamai, un ami d'Isaac, est victime de la Gorgone.

Pour venir à bout des Gorgones, le Maire et les ministres de Nouvelle-Crobuzon demandent de l'aide à l'ambassadeur des Enfers. Mais l'ambassadeur et ses démons ne peuvent rien contre les Gorgones. Il faut alors contacter la mystérieuse « Fileuse », une araignée gigantesque et fantastique qui se promène sur la « Toile-Monde » – ensemble des diverses réalités imbriquées.

Alors que la Milice réprime dans le sang une manifestation de dockers et arrête sans ménagements Benjamin Flake, rédacteur en chef du seul journal d'opposition au pouvoir en place, cinq Gorgones volent sur la ville : celle d'Isaac, et quatre autres. Benjamin Flake est tué. Lin est séquestrée et violentée par son employeur, Monsieur Madras, qui cherche à récupérer les Gorgones – elles produisent en défèquant de la colombine, dont il gère le traffic dans Nouvelle-Crobuzon. Le maire et ses sbires cherchent quant à eux à éliminer les Gorgones, ainsi que le Concile artefact, créature de pure raison consistée d'un corps branché par le cerveau à une décharge d'artefacts, qui a pour ambition de donner conscience à tous les artefacts pour

dominer la ville. Isaac s'allie lui à Yagarek et d'autres amis pour tenter de lutter contre les Gorgones.

Parallèlement, le maire Buseroux envoie une escouade de Mainmises, sortes de mains vampiriques qui habitent un corps-hôte ; Montjoie Saint Denis, adjoint du maire, en est une. Les Mainmises partent à l'attaque des Gorgones, mais l'opération se solde par un fiasco.

Isaac et consorts parviennent à pénétrer sous le dôme de la ville des Cactacées, où les Gorgones ont niché. Ils parviennent à tuer la plus faible – celle qu'Isaac avait nourrie. En restent quatre.

Afin d'attirer les Gorgones, Isaac et ses amis enlèvent un homme mourant dans un hôpital. Ils le branchent au moteur de crise, machine fabuleuse créée par Isaac et convoitée par le Concile Artefact. Ce dernier a promis d'aider Isaac à tuer les Gorgones en échange du moteur de crise, qui lui permettrait de régner sur la ville. Pressentant les ambitions du Concile Artefact, Isaac règle son moteur de crise pour qu'il ne réponde qu'à lui. Isaac branche Andrej, le malade tiré de l'hôpital, à son moteur de crise relié à deux casques : l'un relié au Concile, dont il capte la froide intelligence, et l'autre à la Fileuse, dont le potentiel de pur subconscient représente un appât de choix pour les Gorgones. Celles-ci viennent se nourrir – sans blesser la Fileuse. Trois explosent à force de manger. Isaac et ses amis cherchent la quatrième. Ils arrivent dans le grenier de Madras, où Lin, mutilée, est retenue prisonnière. Madras et ses soldats Recréés s'en mêlent, mais la Gorgone arrive. Elle sidère Madras ; Isaac supplie Lin de ne pas la regarder mais celle-ci se retourne au dernier moment et la Gorgone commence à aspirer sa conscience, sa mémoire, son subconscient, ses rêves. Yagarhek parvient à retenir la Gorgones et les soldats de Madras la tuent au lance-flamme. Lin survit mais n'est qu'à demi entière et ne peut plus créer, ni manger seule, ni faire des phrases complètes. La Gorgone meurt et Isaac, Lin, Yagarhek et Derkhan, une amie d'Isaac, s'enfuient.

Ils sont poursuivis par Madras, le gouvernement, mais Isaac veut rester pour honorer sa promesse faite au Garuda : le refaire voler. Une femme Garuda vient alors lui demander de ne pas rendre ses ailes à Yagarhek grâce au moteur de crise car cette mutilation est une sanction pour le crime qu'il a commis. Isaac veut savoir de quoi il s'agit : Yagarhek a violé cette femme Garuda. Isaac ne souhaite alors plus aider le Garuda. Il part avec Lin et Derkhan.

Yagarhek, demeuré seul et sans espoir de recouvrer ses ailes, s'arrache toutes ses plumes pour vivre en homme dans Nouvelle-Crobuzon.

***La Symphonie des Abysses*, Carina Rozenfeld, 2014**

La Symphonie des Abysses est un dyptique qui se divise en quatre histoires :

- La partition d'Abrielle ;
- La partition de Sand et Cahill ;
- La partition d'Eyal ;
- La symphonie des abysses.

Ces histoires se déroulent sur « l'Atoll » ou « l'Anneau », île artificielle environnée d'un immense Mur électrifié, créé plus de trois cents ans plus tôt par les êtres humains afin de répondre au problème de la surpopulation et des terres submergées en raison du réchauffement climatique. Pour peupler ce premier essai d'île indépendante, des prisonniers et leurs gardiens sont envoyés dans trois région distinctes de l'Anneau : le Village, la ville des Désex, destinées aux délinquants sexuels, et la ville de Portes, ou Noirs et Blancs sont strictement séparés. Le test de cette île s'interrompt avec la « Pluie de la lune », catastrophe qui détruit une grande partie de la planète Terre. Les communications entre l'Anneau et l'extérieur sont coupées, et les survivants de l'île s'organisent pour pouvoir vivre en autarcie. Les prisons sont en partie détruites, mais les gardiens sont assez nombreux pour garder le contrôle des prisonniers. L'histoire d'Abrielle, Sand, Cahill et Eyal se déroule trois cents ans après cette catastrophe naturelle. Les personnages ignorent que l'Atoll était autrefois une île-prison, bien que chaque ville ait gardé un « Règlement intérieur » datant de ces temps anciens.

En effet, dans son village, Abrielle et ses proches travaillent aux champs pour subvenir aux besoins des habitants. Des gardiens, notamment Braden, le gardien-chef, vérifient que le Règlement est appliqué à la lettre : travail obligatoire, chants interdits, obligation de boire chaque soir un « cordial du sommeil » qui garantit une nuit sans rêves, etc. Considérée comme « réminiscente », c'est-à-dire rebelle, parce qu'elle chante, Abrielle parvient à s'enfuir. Braden, qui la désire, part à sa recherche.

Dans la ville des Désex, le Règlement intérieur est plus drastique encore. Avant la Pluie de la lune, les violeurs, pédophiles et autres criminels sexuels étaient enfermés dans la prison des Désex après que leurs chromosomes X et Y leur ont été retirés, ce afin qu'ils soient dépourvus de désir sexuel. Après la catastrophe cependant, il faut repeupler l'Anneau : certains Désex sont resexués, mais les contacts physiques sont proscrits et les bébés sont conçus *in vitro* par des scientifiques et des laborantins. Trois cents ans plus tard, ces règles ont perduré, sans que les citoyens Désex ne connaissent leur lointaine origine. Ainsi, le Règlement intérieur interdit tout contact, et la fécondation se fait toujours en laboratoire. En outre, les chromosomes X et Y des fœtus leur sont retirés. Jusqu'à dix-huit ans, les jeunes Désex sont appelés « Neutres » : leur corps est lisse, sans sexe, ni pilosité, ni traits du visage défini. A dix-huit ans, ils choisissent de devenir femme ou homme et le gène correspondant leur est inoculé durant la cérémonie de l'Injection. Sa et Ca, deux jeunes Neutres, sont à l'aube de leur Injection. Cependant, iels

bravent depuis des années les interdits de la ville car iels s'aiment en secret et échangent caresses et baisers – contacts physiques interdits dans la cité des Désex. Pris sur le fait avant la cérémonie de l'Injection, iels sont emprisonnés et condamnés à mort. Iels parviennent cependant à s'enfuir dans la jungle qui environne la ville des Désex. Iels y rencontrent Abrielle, qui leur injectera le chromosome permettant la sexuation – l'un des Neutres travaillait en effet dans le laboratoire Désex et avait dérobé les deux injections. Sans s'être consultés, Sa et Ca deviennent Sand et Cahill : deux hommes. Après quelques jours de gêne, leur relation amoureuse reprend son cours.

Eyal, de son côté, est un métis né d'une mère blanche et d'un père noir. Dans la ville de Portes, où Noirs et Blancs sont strictement séparés, sa couleur de peau pose problème. Il parvient cependant à trouver un emploi dans la bibliothèque de la ville. Après de longues recherches, il découvre une pièce secrète dans le sous-sol de la bibliothèque. Des archives datant de la Pluie de la lune s'y trouvent. Eyal les emporte avec lui ; peu après, il rencontre Abrielle, Sand et Cahill, et décide de les accompagner pour tenter de trouver une sortie afin de quitter l'Anneau. Ensemble, les quatre adolescents lisent les archives de Portes. Ils y découvrent tous les secrets de l'Anneau : le fait qu'il s'agissait d'une île artificielle où des prisonniers et gardiens avaient été envoyés, les conséquences de la Pluie de la lune, l'origine des Règlements intérieurs, notamment.

Après plusieurs péripéties – par exemple un combat avec Braden, gardien du village d'Abrielle – et le recours à certains adjuvants, les quatre protagonistes parviennent à sortir de l'Anneau grâce à une porte ménagée dans le Mur. Autour d'eux, de l'eau à perte de vue. Cependant, ils découvrent qu'une société extérieure à l'Anneau a, elle aussi, survécu à la Pluie de la lune. Des êtres humains vivent en effet sur des petits villages accrochés sur le dos de mégaleines, baleines géantes. Leur village est donc composé de nombreux petits îlots mobiles. Après quelques temps passé avec cette population heureuse et accueillante, Abrielle, Eyal, Sand et Cahill décident d'aller apprendre aux peuples de l'Anneau la vérité sur leur histoire commune, la caducité des Règlements et du mur qui les enserrent, ainsi que l'existence d'hommes et de femmes libres à l'extérieur de l'île artificielle.

Table des matières

INTRODUCTION **3**

PREMIERE PARTIE : DES ROMANS AUX CORPS QUI DEFIENT LES NORMES **36**

1. Le mixte : Deux catégories, homme-femme et humain-animal. Essai de typologie. **36**
1.1. Typologie homme-femme 37
1.1.1. Décrire les corps hors-norme : quelles proportions de masculin et de féminin dans ces organismes ? 37
a) XVII^e et XVIII^e siècles : une physionomie sexuelle décrite de manière peu explicite 37
b) XX^e et XXI^e siècles : des corps davantage décrits 42
1.1.2. Nommer et désigner les corps hors-norme 47
1.2. Typologie humain-animal 55
1.2.1. Décrire les corps hors-norme : proportions d'humanité et d'animalité dans les organismes décrits 55
a) Un seul corps, pour partie humain, pour partie animal 56
b) Un corps en deux entités, l'une à forme humaine et l'autre à forme animale 66
1.2.2. Nommer et désigner les corps hors-norme 69
2. La question du degré de conscience **70**
2.1. Un degré de conscience présenté comme supérieur à l'humain 71
2.2. Identité entre être hors-norme et humain 73
2.3. Consciences animales 81
3. L'humain, l'espèce et Dieu **86**
3.1. Origine et création des peuples hors-norme : Une recherche de sens 86
3.1.1. Une Genèse revisitée 86
a) Foigny et Casanova : l'hypothèse pré-adamique 87
b) Paltock : vers l'androgyne platonicien ? 89
c) Pullman : Adam, Ève et leurs dæmons 90
3.1.2. Le recours à la science 92
a) L'hypothèse pré-transformiste de Rétif de la Bretonne 93
b) Aux XX^e et XXI^e siècles : des peuples créés par l'homme 95
c) Une recherche de sens 96
3.1.3. Des êtres sans origine 98
3.2. Les enjeux de la sexualité 100
3.2.1. Reproduction 100
a) Un « point aveugle » 100
b) Un mode de reproduction sous-entendu 103
c) De rares discours explicites 104
3.2.2. Désir sexuel 105
a) L'utopie d'un corps sans désir, garant de l'unité nationale 106
b) Des corps désirants : un danger pour la collectivité ? 110

DEUXIEME PARTIE : GENRES HYBRIDES POUR MONDES HYBRIDES **115**

1. Aux sources génériques du corpus : les marques littéraires de deux époques **115**
1.1. Les genres des siècles classiques 115
1.1.1. L'utopie narrative 115
1.1.2. La robinsonnade 120
1.1.3. Le roman d'aventures maritimes (genre qui s'illustre également au XIX^e siècle) 122
1.1.4. Le voyage imaginaire 123
1.2. Modèles génériques de la période contemporaine 126
1.2.1. La science-fiction 126
a) Sous-genres de science-fiction présents dans les romans du corpus 128
b) Autres sous-genres de science-fiction 131
1.2.2. Le fantastique 133
1.2.3. La fantasy 135
a) Sous-genres de fantasy présents dans les romans du corpus 137

b) Autres sous-genres de fantasy 138
2. Des romans au-delà des genres : des œuvres transgénériques 142
2.1. L'utopie et ses confins 143
2.1.1. Des utopies aux frontières de la dystopie ? 143
2.1.2. Des utopies plus incertaines 150
2.1.3. Les Mulefas de Philip Pullman 158
2.2. La science-fiction et ses confins 162
2.2.1. Récits prospectifs et visées scientifiques 162
2.2.2. Caractéristiques propres à certains auteurs 166
a) Ursula Le Guin et la science-fiction sociale 166
b) Philip Pullman et la science-fantasy 168
c) Carina Rozenfeld et le post-apocalyptique 170
2.3. La fantaisie et ses confins 171
2.3.1. Fantasy ou fantaisie ? 171
2.3.2. Un corpus fantaisiste ? 173
a) Le rêve du vol 173
b) L'hermaphrodisme 179
3. Attrait du lectorat pour l'apparence scientifique des récits 182
3.1. Des prérequis scientifiques 182
3.1.1. Rétif de la Bretonne relecteur de Buffon 182
3.1.2. Casanova et la médecine 185
3.2. Vulgarisation scientifique et niveaux de lecture 187
3.2.1. Le Guin et Miéville : des personnages de médiateurs scientifiques 188
a) Le Guin : un exposé sur la question sexuelle chez les Géthéniens 188
b) Miéville : la médiation d'Isaac, professeur de sciences 190
3.2.2. Pullman et Rozenfeld : quel lectorat de destination ? 192
a) Rozenfeld : un public adolescent 193
b) Pullman : plusieurs niveaux de lecture pour plusieurs publics 194

TROISIEME PARTIE : DES CORPS-VOILES, DES CORPS-SIGNES 201

1. Lier corps hors-norme et perfection de la société : un haut degré d'explication 201
1.1. Suains, Ong Tot Oppong, les journaux de Portes : des discours *a priori* cohérents 202
1.1.1. Des statuts faisant autorité 202
1.1.2. Des propositions *a priori* valides 205
1.2. Moments où la rhétorique s'enraye 209
1.2.1. Autoritarisme et syllogismes de Suains 210
1.2.2. Revirements dans l'analyse de l'Investigatrice 214
1.2.3. *La Symphonie des abysses* : un problème de temporalité 216
2. Lier corps hors-norme et perfection de la société : un degré d'explication moindre 219
2.1. Rétif de la Bretonne : des liens *a priori* éloignés 219
2.1.1. Un catalogue de phénomènes davantage qu'une étude de sociétés organisées 219
2.1.2. Un lien entre corps et société dévoilé tardivement 227
2.2. Miéville et Pullman : des liens modérés, s'exprimant dans un rapport d'opposition entre corps mixte et pouvoir coercitif 229
2.2.1. *Perdido Street Station* : des corps mixtes soumis à un pouvoir rigide 229
2.2.2. *A la croisée des mondes* : des corps mixtes que le pouvoir religieux veut normaliser 240
2.3. Paltock – Casanova : des liens plus faibles 244
2.3.1. Robert Paltock : une civilisation en attente de l'interventionnisme européen, et semblant peu liée à la nature des corps des hommes volants 244
2.3.2. Casanova : des corps hermaphrodites transgressifs ? 247
3. Derrière l'hybride : une question de frontières 259
3.1. Des corps fermés et rétifs à l'altérité : des sociétés stables mais dystopiques 261
3.1.1. *La Terre Australe connue*, une perfection étanche 261
3.1.2. *La Symphonie des abysses*, un Atoll clos 263
3.2. Des corps partiellement fermés, ouverts à l'altérité : l'affaiblissement du laboratoire politique des peuples hors-norme ? 268

3.2.1. *Icosaméron*, la question de la multiplication des Européens et de l'influence bénéfique d'Édouard 268
3.2.2. *Les Hommes-volants*, l'Européen grand ordonnateur 271
3.3. Des corps et des mondes ouverts : vers deux modèles de société différents 273
3.3.1. *Perdido Street Station*, ville et corps ouverts aux quatre vents 273
3.3.2. *La Découverte australe par un homme-volant*, le développement par l'hybridation 276
3.4. Des corps et des mondes sur la frontière 278
3.4.1. *À la croisée des mondes*, entre ouverture et fermeture 278
3.4.2. *La Main gauche de la nuit*, un monde et des corps doubles 283

CONCLUSION 286

BIBLIOGRAPHIE 291

RESUMES DES ŒUVRES 310

TABLE DES ILLUSTRATIONS 326

TABLE DES TABLEAUX 327

Table des illustrations

Figure 1 : Les Glumms et Gawry – hommes et femmes volants – de Robert Paltock……58
Figure 2 : Les ailes artificielles de Victorin chez Rétif de la Bretonne……60
Figure 3 : Les hommes-singes de Rétif de la Bretonne……63
Figure 4 : Affrontements entre hommes-oiseaux et hommes-volants chez Rétif de la Bretonne……177

Table des tableaux

Tableau 1 : Les pronoms dans *La Symphonie des abysses* 53
Tableau 2 : Catégories de genres chez Darko Suvin 140
Tableau 3 : *Peter Wilkins* 155
Tableau 4 : *La Terre australe connue* 156
Tableau 5 : *La Main gauche de la nuit* 157

RÉSUMÉ

Dans le laboratoire fictionnel du politique : Normes des corps, normes sociales

Cette thèse propose d'explorer deux créatures mixtes dotées d'une dualité interne de type organique : les hermaphrodites et les humain-animaux – ce dans des ouvrages francophones et anglophones du XVII^{e} siècle à nos jours présentant des peuples hors-norme. L'objectif est d'évaluer si et comment l'apparence hors-norme pouvait avoir une conséquence, à la fois générique et politique, sur la contrée rencontrée. Nous étudierons d'abord toutes les caractéristiques physiologiques de ces récits aux corps qui défient les normes. Ces mondes hybrides semblent présenter une hybridité générique : celle-ci fera l'objet de l'étude dans la deuxième partie de la thèse. Les corps mixtes, les corps hors-norme du corpus s'étudieront enfin comme des corps-voiles ou des corps-signes : le lien entre corps et fait politique y semble parfois évident, ou au contraire plus secret ou plus faible. Ces corps qui expliquent ou au contraire passent sous silence la corrélation entre physiologie extraordinaire et fait politico-social nouveau s'assimilent également aux espaces géographiques qui les contiennent. De fait, les corps hors-norme se montreront tantôt capables d'ouverture, leurs frontières physiologique et géographiques s'effaçant pour laisser place à l'altérité, et tantôt étanches, les zones d'ouverture entre extérieur et intérieur du corps, comme les zones d'ouverture dans les frontières géographiques séparant un pays d'un autre, devenant des lieux dangereux, laissant la voie ouverte à l'envahissement ou à la déperdition d'énergie, et donc étroitement surveillés, dans un but souvent affiché de rejet de l'altérité destiné à raffermir l'identité commune d'une même nation et d'un même peuple.

mots-clés : norme, hors-norme, mixte, politique, utopie, science-fiction, fantasy

ABSTRACT

Physical standards and social standards in the fictional laboratory of politics

This dissertation will compare two types of creatures : hermaphrodite and human-animal types. These two types of creatures appear as populations in both French and English novels from the sixteenth century to our days. The aim of this work is to evaluate whether the unusual physiognomies of these populations can affect or not the political and literary genders of the novels themselves. In the first part of the dissertation will be analysed the distinctive features of all characters in order to produce a typology of hermaphrodites and human-animals. The hybridity that characterizes these worlds also seems to be linked to some kind of hybridity that concerns the literary genders of the corpus itself. This question will therefore be dealt with in the second part of the dissertation where the different literary genders of those novels will be identified and a possible transgenericity of these novels will be discussed. The third part of the dissertation will be dedicated to the mixed bodies of the corpus, which will be conceived as sign-bodies or on the contrary, as veiled-bodies : the link between body and politics is sometimes obvious, or, on the contrary, appears as being weaker and more secret. Those bodies sometimes bear something in common with the countries they live in ; the extremities of the bodies becoming similar to those of the geographic areas they belong to. The unusual bodies may leave open their extremities, leaving a place for alterity, or, on the contrary, showing themselves closed and hermetically sealed.

Keywords : norm, outside the norm, mixed, politic, utopia, science-fiction, fantasy

université angers

Présidence de l'université
40 rue de rennes – BP 73532
49035 Angers cedex
Tél. 02 41 96 23 23 | Fax 02 41 96 23 00

ENGAGEMENT DE NON PLAGIAT

Je, soussigné(e) Manon GRAND
déclare être pleinement conscient(e) que le plagiat de documents ou d'une partie d'un document publiée sur toutes formes de support, y compris l'internet, constitue une violation des droits d'auteur ainsi qu'une fraude caractérisée.
En conséquence, je m'engage à citer toutes les sources que j'ai utilisées pour écrire ce rapport ou mémoire.

signé par l'étudiant(e) le **26** / **06** / **2022**

Cet engagement de non plagiat doit être signé et joint à tous les rapports, dossiers, mémoires.

Présidence de l'université
40 rue de rennes – BP 73532
49035 Angers cedex
Tél. 02 41 96 23 23 | Fax 02 41 96 23 00

Titre : Dans le laboratoire fictionnel du politique. Norme des corps, normes sociales

Mots clés : norme, hors-norme, politique, mixte, utopie, science-fiction, fantasy

Résumé : Cette thèse propose d'explorer deux créatures mixtes dotées d'une dualité interne de type organique : les hermaphrodites et les humain-animaux – ce dans des ouvrages francophones et anglophones du XVII^{e} siècle à nos jours présentant des peuples hors-norme. L'objectif est d'évaluer si et comment l'apparence hors-norme pouvait avoir une conséquence, à la fois générique et politique, sur la contrée rencontrée. Nous étudierons d'abord toutes les caractéristiques physiologiques de ces récits aux corps qui défient les normes. Ces mondes hybrides semblent présenter une hybridité générique : celle-ci fera l'objet de l'étude dans la deuxième partie de la thèse. Les corps mixtes, les corps hors-norme du corpus s'étudieront enfin comme des corps-voiles ou des corps-signes : le lien entre corps et fait politique y semble parfois évident, ou au contraire plus secret ou plus faible.

Ces corps qui expliquent ou au contraire passent sous silence la corrélation entre physiologie extraordinaire et fait politico-social nouveau s'assimilent également aux espaces géographiques qui les contiennent. De fait, les corps hors-norme se montreront tantôt capables d'ouverture, leurs frontières physiologique et géographiques s'effaçant pour laisser place à l'altérité, et tantôt étanches, les zones d'ouverture entre extérieur et intérieur du corps, comme les zones d'ouverture dans les frontières géographiques séparant un pays d'un autre, devenant des lieux dangereux, laissant la voie ouverte à l'envahissement ou à la déperdition d'énergie, et donc étroitement surveillés, dans un but souvent affiché de rejet de l'altérité destiné à raffermir l'identité commune d'une même nation et d'un même peuple.

Title : Physical standards and social standards in the fictional laboratory of politics

Keywords : norm, outside the norm, politic, mixed, utopia, science-fiction, fantasy

Abstract : This dissertation will compare two types of creatures : hermaphrodite and human-animal types. These two types of creatures appear as populations in both French and English novels from the sixteenth century to our days. The aim of this work is to evaluate whether the unusual physiognomies of these populations can affect or not the political and literary genders of the novels themselves. In the first part of the dissertation will be analysed the distinctive features of all characters in order to produce a typology of hermaphrodites and human-animals. The hybridity that characterizes these worlds also seems to be linked to some kind of hybridity that concerns the literary genders of the corpus itself. This question will therefore be dealt with in the second part of the dissertation where the different literary genders of those novels will be identified and a possible transgenericity of these novels will be discussed. The third part of the dissertation will be dedicated to the mixed bodies of the corpus, which will be conceived as sign-bodies or on the contrary, as veiled-bodies : the link between body and politics is sometimes obvious, or, on the contrary, appears as being weaker and more secret. Those bodies sometimes bear something in common with the countries they live in ; the extremities of the bodies becoming similar to those of the geographic areas they belong to. The unusual bodies may leave open their extremities, leaving a place for alterity, or, on the contrary, showing themselves closed and hermetically sealed.